This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

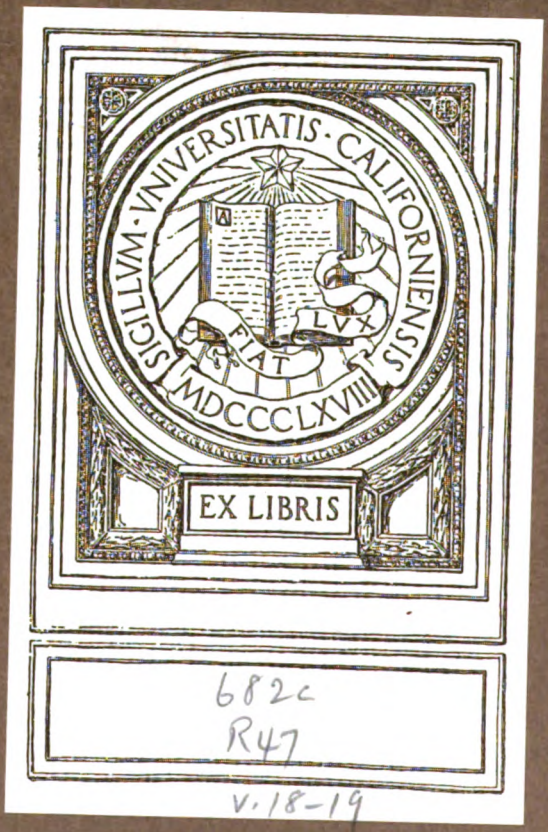
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google




682c
R47
v.18-19

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# *Revue germanique*

Digitized by Google

Digitized by Google

# *Revue germanique*

*ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — PAYS-BAS*
*SCANDINAVIE*

---

**DIX-NEUVIÈME ANNÉE — 1928**

---

**J. TALLANDIER, Éditeur**
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
11-13, Rue Faidherbe, LILLE

Digitized by Google

Digitized by Google

CT

DIX-NEUVIÈME ANNÉE N° 1 JANVIER-MARS 1928

# Revue germanique

*ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — PAYS-BAS*
*SCANDINAVIE*

REVUE TRIMESTRIELLE

FEB 23 1928

## SOMMAIRE :

**J.-J. A. Bertrand :** Sur les pas de Gœthe en Italie. — II.

NOTES ET DOCUMENTS

**L. Brun :** Hermann von Keyserling et son École de sagesse. — I.

REVUE ANNUELLE

**A. Fournier :** Le roman allemand. — I.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BULLETIN

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

CHRONIQUE

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

J. TALLANDIER, Éditeur
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
11-13, Rue Faidherbe, LILLE

Digitized by Google

Fondée en 1905, la ***Revue germanique*** est publiée sous les auspices de l'UNIVERSITÉ DE LILLE et paraît quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et novembre.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire de la civilisation, la philologie dans les pays de langue germanique (Allemagne, Autriche, Pays-Bas, Scandinavie) ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues annuelles du roman, du théâtre et de la poésie lyrique en Allemagne, en Autriche, etc.

4° Des comptes rendus critiques détaillés des livres récents et dont l'objet est de son programme ;

5° Un bulletin mentionnant et appréciant brièvement les publications de moindre importance ou d'un intérêt moins direct, rééditions, etc. ;

6° Une bibliographie où sont signalés les ouvrages récemment parus ;

7° Une revue des revues.

8° Une chronique.

*La Revue germanique analyse annuellement environ 400 ouvrages.*

---

**Le prix de l'abonnement** est fixé à **32** fr. par an pour la France et **45** fr. pour l'étranger. Prix du numéro : **12** fr. pour la France et **15** fr. pour l'étranger.

---

Directeurs : F. PIQUET, professeur honoraire à l'Université de Lille.
Léon MIS, maître de conférences à l'Université de Lille.

---

*Prière de s'adresser :*

**pour tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, communications, etc.), à** M. F. PIQUET, **65, rue Brûle-Maison, Lille,**
**et, pour les abonnements, achat de fascicules séparés, changements d'adresse, réclamations, paiements (par mandat-carte) à** M. MACAIGNE, **bibliothécaire en chef de l'Université, à la Bibliothèque Universitaire, place de l'Université, Lille (compte de chèques postaux N° 30.648).**

---

# EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES
## de l'Année 1927

### I. — ARTICLES ORIGINAUX


Pages

**Bertrand (J.-J. A.).** — Sur les pas de Gœthe en Italie.
Premier article . . . . . 307

**Brun (Louis).** — Hermann von Keyserling et son Ecole de sagesse :
Premier article . . . . . 1
Deuxième (et dernier) article. . . . . 103

**Pineau (Léon).** — Sœren Kierkegaard (1813-1855) et la Norvège . . 209


### II. — NOTES ET DOCUMENTS


**Michel (V.).** — Lettres inédites de Sophie de La Roche à Wieland, IX, X . . . . . 13, 114

**Piquet (F.).** — Où en est l'étude du « Nibelungenlied » ?
Premier article . . . . . 215
Deuxième (et dernier) article . . . . . 316


### III. — REVUES ANNUELLES


**Denis (Joseph).** — Le théâtre allemand . . . . . 239

**Fournier (A.).** — Le roman allemand, I, II. . . . . 20, 121

**Schneider (Camille).** — La poésie allemande . . . . . 338


IV. COMPTES RENDUS CRITIQUES. — V. BULLETIN. — VI. BIBLIOGRAPHIE. — VII. REVUE DES REVUES — VIII. CHRONIQUE.

Digitized by Google

# SUR LES PAS DE GŒTHE EN ITALIE [1]

## II

### Le pèlerinage italien des romantiques allemands

L'arrivée de Tieck à Rome n'est rien moins que triomphale. Son mal le poursuit, cruel, térébrant, implacable :

Et je pense aux nombreuses
Nuits de tourment,
Sans sommeil, ni réconfort.

La beauté de ce ciel et de cette terre bénie ne peuvent calmer sa souffrance :

Des dieux jaloux
M'envoient ici, homme à l'âme trouble,
Qui ne sait pas jouir de son bonheur (2).

Le poète est las :

Tombez, tombez, mes chaînes de souffrance,
Qui entravez tous mouvements de vie.
Laissez-moi libre !
Et que j'embrasse ces vieux amis,
Toutes ces merveilles,
Avec une joie folle.

Tieck s'installa cependant ; il logeait chez des Italiens, dans un appartement de Monte-Cavallo. Sa maison avait un jardin : le jardin, deux jets d'eau, des orangers, des citronniers. Mais il n'y avait dans le logis ni poêle, ni charbon. Pendant de longs jours, le pauvre malade souffrit de souffrir. Les rhumatismes immobilisaient ses membres. Cependant, muni d'une canne, il entreprit de douloureuses randonnées. Il prit des bains de soleil, il se soigna. Tout lui semblait triste. Il avait peur. Il ressentait

(1) V. *Revue Germanique*, XVIII (1927) p. 307 ss.
(2) *Gedichte*, III, 155.



Digitized by Google

plus que personne la mélancolie des cimetières. Les choses lui paraissaient spectrales. Son enfance lui semblait une réalité, le présent, un rêve. Il avait des cauchemars, il pleurait sans cause (1).

Et cela dura des mois entiers. Mais enfin la guérison vient. Son pas devient plus léger, le voilà sans bâton, robuste et droit, l'allure vive et le regard brillant. La joie revient, la nostalgie se calme :

Quand j'entends dans les rues
... un mot allemand,
Alors me saisit au cœur un émoi,
Mais il passe et s'en va,
Et laisse libre mon esprit joyeux.

Son âme s'ouvre aux spectacles de la vie, cette vie italienne, qui tant amuse et séduit :

Je parcours les venelles vivantes,
Passe à travers les cris, marchands et discours,
J'erre et je passe devant le Corso,
Dans les rues inconnues, pleines de crépuscule (2).

C'est l'art italien, ce sont les grandes œuvres de la Renaissance qui relèvent ses forces et le réconcilient avec la vie :

Chaque fois que je reviens
De voir les sublimes œuvres de Raphaël,
Je me sens plus riche et plus fort,
La vaillance de mon cœur grandit... ».

Avec Raphaël, Michel-Ange, son jugement dernier, et Saint-Pierre. Il visite le tombeau de Cecilia Metella, où il avait placé une scène de son *Lovell* et il lui semble le reconnaître. Il entend la leçon des monuments antiques, les légendes qui survivent parmi les vieilles pierres. Le Campo Vaccino saigne de ses plaies béantes. La villa Pamphili déroule à ses yeux son merveilleux panorama. La villa Borghèse lui offre toutes les splendeurs de ses jardins et de ses eaux et de ses marbres.

Ton charme ne vieillit jamais... (3), lui dit-il. Les aromes, le

(1) R. Köpke. *L. Tieck*. Leipzig, 1855. I, 317 sq.
(2) *Gedichte*, III, p 157.
(3) Der Vatikan, *Gedichte*, III, 161.

Digitized by Google

printemps, les eaux jaillissantes, tout enchante ses sens et son cœur. Et c'est déjà une Italie toute romantique, celle d'Eichendorff, qui s'évoque parmi des vers limpides. Tieck boit aux sources mêmes de l'art.

Les miracles du moyen âge,
La puissance de la religion,
Les héros des temps révolus,
M'apparaissent avec les traits de la vie (1).

L'ombre de Raphaël plane devant ses yeux. Il n'est déjà plus le même, son âme est apaisée, son mal oublié. « Que de douleur, et que de joie ne vous dois-je pas, enfants du ciel, art et poésie ! »

Le voilà guéri. Mais plus que l'art, c'est la vie italienne qui désormais occupe sa pensée. Il erre au hasard à travers les rues bruyantes, par les marchés et les villages. Cette réalité colorée, malpropre et gaie, s'étale sans pudeur parmi les plus beaux spectacles.

Ainsi dans la vie,
Le divin souvent
Est tout près du vulgaire,
Du mesquin et du quotidien.
Mais notre œil stupide ne sait pas le voir (2).

Les fêtes surtout frappent notre voyageur. Non pas les cérémonies religieuses officielles, où il ne voit que grimaces et hypocrisie, mais le carnaval multicolore et fou, les envolées de masques et de jolies jambes, les éclairs des yeux noirs, les gestes joyeux et funambulesques. Hélas ! cette folie même n'est que leurre, et quand le soir la belle a jeté bas son masque, tout ce charme s'envole

Et la quotidienne vulgarité
Se trahit en ces lasses figures (3).

Rome est la ville sainte des catholiques. Que de voyageurs l'ont oublié ! Tieck suit les pénitents, admire les lugubres pro-

(1) *Gedichte*, III, 209.
(2) Pantheon. *Gedichte* III, 158.
(3) Carneval, *ibid.*, III, 197.

Digitized by Google

cessions de moines et de crânes (1). C'est à Pâques que les fêtes chrétiennes sont le plus belles. L'art, la beauté des églises, la musique, les chants, tout contribue à faire de la messe de Pâques la fête de la résurrection et du printemps :

Oui, tu es, ô Rome,
Aujourd'hui encore la reine du monde (2).

Le poète visite également les environs de Rome, Subiaco, Olivano, Civitella, le cloître de Saint-Benoît. Les troubles politiques le détournent d'arriver jusqu'à Naples. Il admire les solitudes pittoresques parmi les grands monts et les châteaux forts, où le printemps est plus doux et le ciel plus pur. Dans la petite ville montagnarde, tout le monde fuit, toutes les portes se ferment à la vue des voyageurs. Dans la ferme écartée, par contre, notre Allemand trouve asile, gîte et dîner, mais ne réussit pas à faire accepter de don, ni de paiement. Toutes ces aventures et tous ces spectacles enchantent ses esprits.

La vie mondaine l'enthousiasme moins. Sa sœur, à demi guérie, s'était fait des relations. Elle était la protégée de Marianne d'Autriche, la sœur de l'empereur, qui reçut aussi le poète. Il connut aussi quelques grands dignitaires italiens, le cardinal Grand Vicaire, le Cardinal Somaglio qui lui ouvrit les trésors du Vatican. Il fréquenta peu les Italiens. Il fut reçu avec sympathie chez le Résident de Prusse et rencontra là quelques personnalités, Elise von der Recke et Tiedge, par exemple. Mais il resta à l'écart de ce monde. Il fut également admis chez le Prince de Saxe-Gotha. Il dirigea même chez le prince quelque temps le théâtre d'amateurs, qui joua une pièce de Kotzebue : *Der Wirrwarr*. Tieck, qui ne pouvait, à cause de ses jambes, tenir de rôle, fut à la fois le régisseur et le souffleur.

En somme, il vit en dehors de la colonie allemande. « Mlle Wagner, dit le 25 avril 1806 Caroline Schelling, a reçu chez moi une lettre de son frère..., il a entendu parler de Tieck ; autant qu'il le sache, le poète et sa sœur vivent fort isolés, on ne les voit nulle part » (3).

(1) Die Busspredigten, III, 202.
(2) Ostern, *ibid.*, III, 208.
(3) Caroline, II, 429.

Digitized by Google

Parmi les Allemands, Tieck vit particulièrement Maler Müller. C'était un guide excellent, qui habitait à Rome depuis vingt-sept ans, et y mena une vie lamentable et solitaire, jusqu'au jour où il fit des affaires pour le compte de la Bavière. Les autres conseillers de Tieck dans le domaine des choses de l'art furent son propre frère et l'ami Rumohr. Tieck n'oublia pas qu'il était poète et érudit. Il fit de longues et fructueuses recherches dans la bibliothèque du Vatican, où il obtint un cabinet particulier, où il vint pendant un semestre à peu près tous les jours, même pendant les vacances et où il passait le meilleur de ses journées. Il s'était donné pour mission d'étudier les manuscrits des poèmes allemands du moyen âge, le Heldenbuch, les poèmes des cycles carolingiens et bretons. Il avait conçu le projet d'écrire une vaste histoire de l'ancienne poésie allemande. A Rome même, il se contenta de déchiffrer et de copier. Il transcrivit en particulier le *König Rother* d'un bout à l'autre, et recueillit des notes pour les *Nibelungen*. En définitive, il ne publia qu'un fragment du *Roi Rother* et céda tous ses documents à son ami von der Hagen. Tout ce long et pénible travail de bibliothèque est donc resté sans résultats.

Le séjour de Rome touchait à sa fin ; aussi bien n'avait-il plus de but, ni de sens. Le rêve était clos. Rome était malade, allait être la proie des envahisseurs. Et Tieck était guéri, guéri de ses douleurs et de ses cauchemars. Il quitta la Ville Eternelle à la fin de l'été 1806, y laissant son frère et sa sœur. Rumohr seul l'accompagnait.

Pendant le retour, les souvenirs se pressent dans son esprit, poignants et précis, les places, le Colisée revu au clair de lune, Saint-Pierre et sa nef royale, le Vatican et les divins « poèmes » de Raphaël, et tout ce qu'il a contemplé dans ses pèlerinages, et les théâtres et les chants de Palestrina, et ses amis. Florence lui apparaît comme une vieille connaissance, comme une cité demi-allemande ; Fiesole lui montre ses Giotto, Pise, ses Orcagna, Parme, ses Corrège. A Sienne, il admire la verve d'un improvisateur. A Lucca, il voit de beaux costumes, de beaux yeux, une jeune épousée — tout en elle est musique et beauté, mais la voilà qui mord des noix à belles dents, le

Digitized by Google

charme est évanoui, elle n'est plus que casse-noisettes. Mais le cœur n'y est pas, le cœur est à Rome :

Comme mes yeux rêvent de toi,
O lointain sublime de Rome,
Avec tes monts perdus dans le ciel,
Et ton site de vastes plaines...
Je soupire après la présence de Rome (1).

Tout ce voyage est conté dans les *Poèmes de voyage d'un malade* (Reisegedichte eines Kranken) (2) et son *Retour d'un convalescent* (Rückkehr eines Genesenden) (3). Ce sont des notes rapides, que l'auteur devait reprendre et refondre, mais qu'il publia telles quelles. « Peut-être, disait-il lui-même, y a-t-il dans l'expression de cette réalité prise sur le vif plus de fraîcheur et de vie que me l'auraient permis, si j'avais travaillé davantage ces poèmes, l'addition de la rime et les strophes régulières » (4). Ces poèmes ne ressemblent à rien dans la littérature allemande, sauf, toutes choses égales d'ailleurs, aux *Tableaux de la mer du Nord* (*Nordscebilder*). Le rythme, libre, mais harmonieux, rappelle parfois la forme du jeune Gœthe. La matière est toute frissonnante et lumineuse ; tout y est images, couleur et vie. Jamais Tieck n'a écrit avec tant de simplicité, d'ironie, d'art et de naturel.

C'est au cours de ce voyage qu'il a découvert et proclamé la maîtrise de Gœthe :

Ici aussi tu es passé,
O le plus noble des génies,
Parure et joie de notre patrie,
Gœthe, magnifique poète allemand.
Ici, conte la légende,
Fut écrit ton poème du Tasse,
Et le chuchotement des feuilles,
Le bruissement du laurier dit ton nom,

(1) Bologna, *Gedichte*, III, 278.
(2) Jusqu'à Noël 1805.
(3) A partir de Noël 1805.
(4) *Gedichte*, Préface, datée de Dresde, juin 1823.

Digitized by Google

Les fontaines jaillissantes parlent de toi,
Et le frisson d'esprits qui passent
Vole au-dessus de moi
Et frémit encore divinement dans les pins du lointain (1).

Mais le voyage d'Italie ne fut pas pour Tieck ce qu'il avait été pour Gœthe. Il lui rendit la santé, mais pas la jeunesse, ni la vigueur créatrice. D'Italie datent, à part ses *Poèmes de voyage*, à peine quelques vers (*Die Kunst der Sonette*), un plan de roman (*Aufruhr in den Cevennen*). On disait autour de lui qu'il travaillait à une tragédie.

Ce voyage n'a en rien renouvelé ni ses idées, ni son talent. Tieck n'en a rapporté aucune grande conception nouvelle, ni sur l'art italien, ni sur l'art ancien, ni sur la religion, ni sur rien. Cependant, il n'a pas été inutile. Tieck venait de traverser une immense et dangereuse crise de mysticisme, où il crut un instant que sa raison allait sombrer. Le séjour d'Italie a été le commencement de la guérison. L'amitié de Solger allait faire le reste.

On répandit le bruit que Tieck s'était, à Rome, converti au catholicisme. Malgré les dires de sa propre femme, il semble qu'il n'en ait rien été. Il subit certainement la tentation.

Mais ses proches et ses amis ont fait le pas décisif. Cette mauvaise langue de Caroline Schelling racontait, en mars 1809, que Madame Sophie Bernhardi avait tenté de monter à Rome une pension pour jeunes artistes, avec l'intention avouée de les convertir au catholicisme (2). En tout cas, elle s'installa à Rome et y resta quelque temps. Les conversions se succédèrent ; les frères Riepenhausen se firent catholiques en 1807, Rumohr également. L'exemple allait porter ses fruits.

Le voyage de Tieck frappa les esprits. Rahel, longtemps plus tard, il est vrai, exprimait le plus vif enthousiasme : « Je suis si ravie que vous montriez l'Italie sous des traits si individuels, je vois tout, je sens tout... Tout devient poème entre vos mains, comme dit Gœthe » (3). Les amis romantiques rêvèrent tous d'aller voir à leur tour les terres de soleil. Bettina se refuse

(1) Villa Borghese. *Gedichte*, III, 209.
(2) *Caroline*, II, 548 et 552.
(3) Holtei, *Briefe*, IV, p. 142.

Digitized by Google

à se préparer avec des livres à ce beau voyage. Elle va chercher là-bas d'autres arbres, d'autres fleurs, d'autres fruits, un plus beau ciel, de beaux garçons, de beaux jeunes gens, plus parents d'elle que les Allemands. D'autres attendent de leur voyage à Rome d'autres joies, des joies célestes, une foi vivifiante, la grâce divine.

Zacharias Werner visita l'Italie en 1809. On croit communément que l'idée du voyage à Rome lui fut suggérée par Mme de Staël. Il ne semble pas. Dès janvier 1809, Werner annonce son intention de venir la voir d'abord, puis d'aller à Rome (1), « ou (sic) je voudrais bien rester pour ÿ (sic) mourir ! »

C'est au mois de septembre que le voyage devait avoir lieu. Quelques semaines plus tard, Werner paraissait moins décidé. C'est alors Mme de Staël, en pleine crise religieuse et sentimentale, qui insiste pour qu'il parte; le 20 octobre, Werner était prêt pour « cette dernière pérégrination ». Il se mit en route, non sans intention, le jour de la Toussaint. Son cœur est lourd, lourde est sa conscience. Son péché le poursuit, l'afflige et l'aiguillonne. Sa sensualité n'est pas éteinte. A Alexandrie, il achète un chapelet. Werner est en pleine crise mystique.

Voici Rome enfin et Saint-Pierre. « Ni la poésie, ni la prose peuvent exprimer, écrit-il à Mme de Staël, que je sentois en voyant cette église, ce miracle du monde chrétien. A peine arrivé à Rome, c'étoit le 9 décembre après quatre heures. En y entrant, j'ose le dire que je sentois corporellement la présence de Dieu ». Il n'était malheureusement pas guéri. Il apparaît d'abord comme un demi-dément traqué par des furies, des tentations farouches, des souvenirs, toute une vie de fautes. D'abord il s'abandonne à un morne désespoir. Trop tard, il est trop tard, le mal est sans remède. Il retombe dans ses vices ; après ses exercices de piété, il va visiter les Italiennes les plus mal famées, s'adonne aux débauches les plus abjectes.

« Même sur les saintes collines, j'ai été criminel, j'ai déshonoré Rome et je me suis déshonoré moi-même » (2).

La fête de Noël l'intéresse, le souvenir des belles heures de

(1) F. Baldensperger. Lettres inédites de Z. Werner à Mme de Staël. *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1923, p. 117.

(2) *Ibid.*, p. 124.

Digitized by Google

Coppet l'enchante et le calme. « L'idée d'être aimé m'enivre de joie et chasse quelquefois les Euménides persécutantes le fugitif erroneant devant leur juste vengiance » *(sic)* (1). L'apaisement se fait peu à peu.

Le spectacle de la Rome vivante produit sur son âme de poète une impression profonde. A partir du 9 janvier 1810, plus de rechutes. En février, « j'ai aperçu l'éclair lumineux ». Le coup de foudre ! Il mène dès lors une vie chrétienne. Il visite les collections d'art, se livre en cachette à des études de théologie. Tous les jours, avec le prince de Saxe-Cobourg-Gotha, il assiste à la messe de Saint-Pierre. Il entend les leçons de l'abbé Ostini, professeur de théologie au Collegio Romano, et futur cardinal.

Il rêve de fonder une communauté religieuse. C'est un vrai « bain de l'âme » que ce séjour de Rome. Le 19 avril 1811, il se convertit à l'église de Saint-Pierre. Les exercices de piété le rendent malade. « Faites-vous catholique », écrit-il à Mme de Staël. Il entreprend un voyage à Naples, en mai, avec Brönstedt et Ch. Schlossar. Les objections de ce dernier, qui devait pourtant se laisser gagner à son tour l'an d'après, ébranlent la foi du nouveau converti ; il demande à Dieu un signe de sa grâce et ce signe est, en l'espèce, la liquéfaction du sang de saint Janvier. On conte même que Werner vécut dans un ermitage au pied du Vésuve. Il visita Florence, Venise, en vrai pèlerin. Dès 1810, il avait demandé au pape de l'ordonner prêtre (2). Il acheva sa *Cunégonde* à Rome et quitta la Ville Sainte le 22 juillet 1813.

A Rome, il avait la nostalgie de l'Allemagne. De retour chez lui, il souffrit de n'être plus à Rome.

Toujours songeur,
Tu es vraiment tel que le Juif-Errant.

Ces conversions se multiplièrent dans le monde des artistes. Overbeck avait fondé à Vienne en 1808 avec cinq autres jeunes peintres la Société Lucas, d'esprit nettement catholique. Son plan était d'unir l'Allemagne et l'Italie, de réconcilier Raphaël avec Dürer. Il vint à Rome avec Pforr, s'établit d'abord à la

(1) *Ibid.*, p. 125.
(2) Il obtint cette grâce trois ans plus tard en Allemagne.

Digitized by Google

villa Malta, puis au cloître de Saint-Isidore. D'autres les suivirent, Vogel, Windergest, Colombo, Philippe Veit et son frère. Les classiques s'enfuirent l'un après l'autre. Fr. Tieck rentre en Allemagne en 1809 ; en 1811, c'est le tour de Rauch. Le seul classique qui s'entêta à préférer Rome, ce fut Thorwaldsen.

Les nouveaux venus sont attirés pour la plupart par la Rome catholique, et la Rome de la Renaissance. Jonas Veit avait une envie folle de pleurer devant les premiers tableaux qu'il vit de Bellini et de Giotto. Les femmes jouèrent leur rôle : Jonas Veit épousa une Italienne, Overbeck se maria avec Nina Hartl. Le nombre des convertis ou des âmes en mal de conversion devint si grand qu'un cardinal, Ostini, fut spécialement chargé de cette mission. Ph. Veit, le peintre Fr. Cramer, Overbeck se font catholiques pendant ces années 1810-1813 ; et tant d'autres. « Parmi les peintres surtout, dira plus tard G. Schlegel, l'abjuration à Rome était une vraie épidémie... Les jeunes gens ont raisonné ainsi : Tous les grands peintres ont été catholiques et archi-catholiques ; faisons-nous catholiques et nous deviendrons grands peintres » (1).

Le moyen âge redevient à la mode. Le Français Seroux d'Agnicourt n'entreprenait-il pas une grande histoire de l'art médiéval ? Les Allemands, préparés par leurs études de Dürer, s'intéressaient aux vieux tableaux. Bury copiait Mantegna, Meyer s'enthousiasmait pour Bellini. Les frères François et Jean Riepenhausen se tournaient vers la peinture romantique. Ils empruntaient leurs sujets aux vieilles légendes du moyen âge.

Overbeck organisait une sorte de communauté d'artistes, qui réunit des gens comme Cornelius et les Veit. Leur goût et leur genre de vie les rendit vite antipathiques ; on les appela les Nazaréens et le nom leur resta. Ils s'installèrent à demeure à Rome ; Dorothea Veit fut l'une des Egéries de cette colonie. Mais leur succès auprès des Italiens fut petit. Même les plus catholiques ne comprenaient pas ces exagérations.

Les visiteurs allemands par contre venaient en légions pressées. Ringseis fit trois fois le voyage de Rome et chaque fois

(1) *Œuvres de M. G. Schlegel*, t. I, Leipzig, 1846, p. 191 s. (avril 1838).

Digitized by Google

se sentit plus catholique. Niebuhr, Gôrres visitent Rome et s'enthousiasment pour tout, l'ancien et le moderne. Carus vint deux fois, à treize ans de distance. « Accueille bien ton vieil amoureux, Italia ». Tout lui parut beau, pittoresque, radieux, les petits villages, les hommes, les femmes, les meubles, les lits hauts et larges, les cheminées.

Même ceux qui ne vinrent pas eurent les mêmes enthousiasmes. Eichendorff conçut deux Italies, la patrie catholique et sainte, l'Italie romantique, des vieux palais solitaires, des ruines, des eaux jaillissantes et celle de l'art ancien, de la beauté dangereuse, de la joie et de la volupté (*Marmorbild*). Son Taugenichts ressent à découvrir Rome une intense joie et un effroi invincible.

L'Italie est un pays où le bon Dieu prend soin de tout, on n'a qu'à s'étendre sur le dos pour se réchauffer aux rayons du soleil, les raisins vous poussent dans la bouche et si la tarentule vous pique, vous dansez aussitôt avec une souplesse extraordinaire. Un étudiant (*Dichter und ihre Gesellen*) épouse une belle Romaine. Un jeune seigneur parcourt l'Italie à la poursuite d'une jeune fille enlevée (*Ahnung und Gegenwart*). Un poète a la vision d'une Italie païenne et n'est sauvé de Vénus que grâce à l'intervention miraculeuse de Marie (*Das Marmorbild*).

Chez Hoffmann (*Die Fermate, Dogge und Doggaressa, Signor Formica*), nous retrouvons cette même Italie, vivante, violente, toute passion et toute joie des sens.

Comment résister à tant de charmes ? Les immigrés se laissèrent séduire. Les tempéraments allemands fondaient aux souffles des pays du Sud, ils devenaient plus Italiens que les Italiens eux-mêmes. Les objurgations des compatriotes n'y faisaient rien. Romantiques et Nazaréens furent gagnés à cette fièvre. Ce furent eux qui, pendant ces années tragiques, furent l'âme véritable de l'Italie.

La réaction devait se faire bientôt. Dès 1819, l'historien Böhmer se sentait, en Italie, devenir plus Allemand que jamais et ce fut le plus clair de son voyage. Eichendorff et Rückert préfèrent aux joies du Sud la poésie du Nord (1).

(1) « Je viens de l'Italie lointaine, dit le poème *Heimkehr*, d'Eichendorff, et vous dirai du Mont Vésuve et de l'étoile de Rome tous les anciens contes merveilleux. Là une fée

Digitized by Google

Le jeune Heine ne devait pas s'italianiser plus facilement. La plupart des Nazaréens rentrèrent en terre allemande. L'Italie commençait à prendre conscience d'elle-même et se défaisait doucement des éléments étrangers. La colonie allemande, désormais plus fidèle au protestantisme, se renferma désormais dans sa vie étriquée et isolée. Gœthe pouvait, en 1831, se moquer de ces originaux. En somme l'Italie ne retira aucun bénéfice direct de ce long contact avec l'élite allemande. Ecrivains et artistes passèrent comme passent toujours touristes ou pèlerins. Les influences allemandes devaient s'infiltrer plus tard. Encore fut-ce tout autre chose que des influences spécifiquement romantiques.

Et l'Allemagne ? N'a-t-elle eu dans ce long commerce avec l'Italie, que le petit profit des joies du séjour ? L'importance et le nombre des voyageurs est une garantie de l'importance qu'eurent ces voyages. Mais l'effet moral ne fut pas le même. Trois orientations très différentes se manifestent parmi ces Allemands de valeur qui séjournèrent à Rome au début du XIX^e siècle. Ce sont d'abord de purs classiques, comme les Humboldt, disciples de Gœthe, confits d'admiration pour les vieilles pierres et tous souvenirs d'art ou d'histoire antiques : ils trouvent dans les spectacles de Rome la confirmation de leurs thèses, une sorte d'illustration de leurs conceptions artistiques ou humaines. D'autres, tel Louis Tieck, sont des blessés de la littérature, languissants et découragés, malades du mal romantique, qui se sentaient déchoir dans un mysticisme sans fond et dont le talent tarissait tous les jours. Pour eux la vision de la Rome moderne fut une belle leçon d'existence, une sorte de retour à la réalité la plus crue et la plus lumineuse. Les maîtres italiens qui les passionnèrent furent les plus grands, Raphaël et Michel-Ange. Leur romantisme se tempéra, s'apaisa, se rasséréna. Ils se sentirent plus près de Gœthe. Et le voyage fut pour Tieck un acheminement vers des voies nouvelles, un commencement d'une nouvelle période, l'initiation qui allait le conduire à une sorte de réalisme poétique caractéristique de sa seconde manière.

chante sur la mer bleue, les myrtes écoutent enivrés... Mais moi, rien ne me plaît tant que le murmure des forêts allemandes ». Cf. le *Nachklang* de Rückert, dans ses *Wanderungen*.

Digitized by Google

D'autres enfin, et ce furent les plus nombreux, n'étaient guère attirés à Rome que par leurs propres rêves et les tentations catholiques qui hantaient leurs âmes. En dehors des fêtes religieuses, ils ne s'intéressèrent guère qu'aux œuvres d'art. Ecartant les hommes de la Renaissance païenne, ils remontèrent aux préraphaëlites. Toute l'école nazaréenne s'en inspira. On se convertit au catholicisme. On vécut la vie monacale. L'Italie mystique conquit les mystiques d'Allemagne.

L'Italie multiple n'a pas peu contribué à féconder les tendances confuses d'une Allemagne tourmentée. Elle a donné à pleines mains. Et le romantisme tout entier s'est revivifié aux souffles de ses brises et à l'appel de son génie.

J.-J-A. BERTRAND.

---

## BIBLIOGRAPHIE

CAROLINE. *Briefe aus der Frühromantik*. Editées par E. Schmidt, Leipzig, 1913. — FRIEDLANDER. *Reisen in Italien in den letzten drei Jahrhunderten. Deutsche Rundschau*, 1876, t. VII. — GOYAU (G.). *L'Allemagne religieuse*, Perrin, Paris, 1905. — VON GRAEVENITZ. *Deutsche in Rom*. Leipzig, 1902. — HARNACK (O.). *Deutsches Kunstleben in Rom im Zeitalter der Klassik*. Weimar, 1896. — JAFFE (E.). *J. A. Koch, sein Leben und sein Schaffen*. Innsbruck, 1905. — HOWITT. *F. Overbeck*. Friburg, 1886. — G. DE HUMBOLDT et Car. de HUMBOLDT. *Lettres à Geoffroy Schweighäuser*. Paris, Nancy, 1893. — HAUTECŒUR (L.). *Rome et la Renaissance de l'antiquité à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1912. — NOACK (F.). *Ein deutsches Künstlerheim in Rom, das alte Caffe Greco* (Gartenlaube, 1903). — NOACK (F.). *Deutsches Leben in Rom*, 1700-1900, Stuttgart, Berlin, 1907. — POLLAK (L.). *Aus dem römischen Leben L. Fernows*, Leipzig, 1895. — ROSENTHAL (D. A.). — *Konvertitenbilder aus dem XIX. Jahrhundert*. Regensburg, 1889 sq. — *Briefwechsel zwischen Schiller und W. von Humboldt*, 1792-1805. Stuttgart s. d. — SEUFFERT (B.). *Maler Müller*. Berlin 1881. — SMIDT (H.). *Ein Jahrhundert Rom Lebens von Winckelmanns Romfahrt bis zum Sturze der w. Papstherrschaft*, Leipzig, 1904. — TIECK (L.). *Gedichte* III. Teil. Dresde, 1823. — *Briefe an L. Tieck*. Ed. Holtei. Breslau, 1864. — WOERMANN-WOLLMANN. *Geschichte der Malerei*. Leipzig, 1878-1886.

---

Digitized by Google

# NOTES ET DOCUMENTS

## Hermann von Keyserling et son École de Sagesse

### I

Nos deux précédents articles (1) avaient pour but de présenter, dans leurs grandes lignes, la personnalité de Keyserling, l'évolution de sa pensée et son action pratique. Nous avons rendu compte, depuis, de l'ouvrage où, parallèlement à nous, et sans que nous en ayons eu connaissance au moment de notre travail, M. Maurice Boucher expose, de façon systématique et limpide, la même philosophie (2). Mais l'activité du chef d'école et la fécondité de l'écrivain propagandiste sont, l'une et l'autre, inlassables. A l'instar de Bergson, un de ses maîtres, qui dès 1908 publiait sa fameuse *Evolution créatrice*, Keyserling enseigne que la Sagesse doit être avant tout un effort de constante adaptation au Réel en marche, et il conforme d'année en année son existence à cette conviction fondamentale. C'est ainsi qu'il nous est déjà possible de compléter nos indications en signalant un imposant triptyque constitué par ses œuvres de 1926 et 1927, dont il a dit lui-même expressément qu'elles forment bloc, et qui, en effet, se succèdent en un crescendo très net quant à l'amplitude et à la masse, mais pour aboutir, au total, à une sorte de symphonie.

***

Le premier volume est *Die neuentstehende Welt*, véritable mise au point des publications antérieures de l'Ecole de Darmstadt et du *Leuchter*, son organe annuel. Il a eu les honneurs de la traduction française et le livre de Christian Sénéchal, paru chez Stock, a déjà fait son chemin (3).

L'introduction nous indique les esprits qui, aux yeux de Keyserling, ont le mieux compris notre époque et qui, dans leurs domaines respectifs, l'ont pour ainsi dire marquée de leur empreinte. Ce sont : Spengler, Frobenius, Freud, Jung, Coué, Bergson, Le Bon, Lénine, Mussolini, Wells et Bernard Shaw. Leurs influences s'impliquent et s'enchevêtrent

(1) Voir *Revue Germanique* de janvier et d'avril 1927.

(2) *La philosophie de Hermann Keyserling* (*Témoignages*), éditions Rieder, 1927, 282 p. in-16. — Voir le compte rendu des *Langues modernes* (avril, 1927, p. 242 sq.) et l'appréciation de Keyserling lui-même dans *Wiedergeburt* (p. 549 note), dont il va être question ici.

(3) *Die neuentstehende Welt*, Otto Reichl, Darmstadt, 1926, 139, p. in-16. — Voir même numéro des *Langues modernes*, p. 245 s.

Digitized by Google

en vertu de cette loi de « polarité » sur laquelle Gœthe insistait déjà à si juste titre et qui fait que dans la réalité les extrêmes se touchent et les contraires se mêlent. Ainsi par exemple, fascisme et bolchevisme ! Keyserling néglige les vains débats de priorité, car la question « quoi ? » lui paraît dénuée de valeur. Capitale, par contre, la question « qui ? » La teneur spirituelle, le « Sinn » personnel, voilà le centre vers lequel tout converge et dont tout dépend. Nous retrouvons ses théories sur l'ajustement, l'adaptation, la « Einstellung ». Sont-elles bien nouvelles ? Non ! Ce qu'il nous explique et nous a déjà expliqué longuement (1) n'est, au fond, que ce qu'exprime fort bien et lapidairement l'adage anglais du « right man in the right place ». Mais formules et théories ne sont rien. Ce qui compte, c'est la pratique. C'est incarner, faire vivre, propager, intensifier.

N'insistons pas sur le parallèle entre vie intérieure et vie active, impressionnisme et expressionnisme, mais notons encore une fois les affinités que nous avons signalées entre la pédagogie d'un F.-W. Förster et d'un S. Kawerau et ce qu'on pourrait appeler l'apostolat néo-catholique de Keyserling (2). Chez eux et chez lui, même dédain de la controverse stérile, même souci passionné du rendement positif pour la collectivité. Il ne veut qu'apporter sa modeste pierre à l'édifice. Cela seul lui importe. Là réside son originalité par rapport à un morphologue de la civilisation comme Spengler et Frobenius ou à un paléontologue de la psychologie, comme C. G. Jung. Intriqués dans le réseau de causalité, placés en face des coordonnées du destin, la grande urgence c'est de nous fixer un but, de façon à tirer de l'ensemble de la situation le meilleur parti possible et d'aboutir au résultat optime. Les données du problème ne dépendent pas de nous. Ce sont les τὰ οὐκ ἐφ' ἡμῖν des vieux stoïciens. Mais la solution du problème dépend de nous, de notre clairvoyance, de notre vaillance, de notre persévérance. Voilà les ἐφ' ἡμῖν. La vie est toujours, plus ou moins, compromis tragique. Curieux mélange de déterminisme rigoureux et de pétition de principe libre-arbitral ! Mais, illusion ou sagesse, la voie et le sens de la « rénovation humaine » paraissent à Keyserling être là et pas ailleurs.

Un autre défaut de la cuirasse, Keyserling le sent très bien, est le bon marché qu'il paraît faire de l'autonomie et de la sécurité individuelles. Mais fi de l'eudémonisme ! Un chef d'armée ne remporte pas de victoire sans sacrifices et le fanion ici brandi est celui du genre humain tout entier. Remarquons cependant que Keyserling se heurte, dès le début, au formidable problème de la liberté individuelle et qu'il conclura cet ouvrage même en soulignant la nécessité de respecter l'originalité de chacun et l'impossibilité de lui faire gagner le ciel autrement

(1) V. pp. 11 et 12. — Keyserling renvoie lui-même à ses développements sur la tension et le rythme (*Leuchter*, 1923). — Voir encore *Revue Germanique*, janvier 1927, p. 7.

(2) V. *Revue Germanique* d'octobre 1924, janvier 1925 et avril 1927, p. 109.

Digitized by Google

qu'à sa façon (1). En tout cas, le chef d'Ecole de Darmstadt se présente ici à nous non point comme savant, théoricien, ou même directeur de conscience, « Seelsorger », mais bien comme stratège, entraîneur collectif et réalisateur d'envergure.

Nous assistons actuellement à une sorte de débâcle de la civilisation, et le plus pressé, c'est donc d'assigner au « sauve qui peut » général, bien nettement, la direction à suivre. Et surtout, pas de précipitation ! Le pire serait la panique ! Du calme, et tous les yeux tournés du bon côté ! Nous ne sortirons que lentement de l'embouteillement présent, notre époque étant, Keyserling ne se lasse pas de le répéter, « l'ère du chauffeur », c'est-à-dire, comme traduit excellemment M. Godart, celle du « primitif technisé ». Notre collègue a parfaitement raison de faire remarquer que « le fond de la pensée ne se modifie guère chez Keyserling, mais que la démonstration s'accompagne d'illustrations nouvelles qui en varient la présentation. C'est par le renouvellement continuel des aperçus, par l'ingéniosité des rapprochements, par un appel incessant à l'actualité sociale et politique, par l'intrépidité des affirmations que se manifeste à nouveau la vitalité de cette pensée » (2).

Le seul regret que nous nous permettions de formuler en présence de la si pénétrante et judicieuse caractéristique de M. Godart est que ses réserves n'aient pas été précisées davantage. « On pourra, dit-il, refuser son adhésion à certaines de ses vues, contester certaines interprétations de l'esprit de notre temps, se défier de certaines prophéties ». Et le critique se hâte de compenser, avec son habituelle urbanité : « On n'en sera pas moins sensible à la façon très personnelle dont l'auteur sait poser le problème de l'heure présente, par exemple celui de l'opposition des mentalités nationales, de la tension franco-allemande ou du bolchevisme, et les éclairer d'un jour nouveau par l'application qu'il fait de sa doctrine à ces questions... ».

Le public français est, du reste, maintenant suffisamment initié à cet ouvrage par la préface et la traduction Sénéchal. Quant au germaniste, il aura vite fait de retrouver, dans le texte, le sommaire que l'auteur lui-même indique à la fin de son introduction et le détail de ses quatre chapitres. Signalons seulement, à propos du premier, qu'il se réfère à une brochure du prince Karl Anton Rohan qu'il donne comme son disciple, et rappelons, à propos du deuxième, *Der Sinn des ökumenischen Zeitalters*, l'article déjà cité par nous et qu'il a inspiré à Paul Berglar-Schröer, lequel d'ailleurs ne se prive pas de le prendre

(1) V. d'une part, *l'Introduction*, p. 16, d'autre part les pages finales : 138 et 139. — Rapprocher enfin, la discussion instaurée aux *Peuples Unis* (*Bulletin Populaire de la Paix par le Drost*), n° de mai-juin 1927, sur la loi de mobilisation en France et le mouvement d'idées qu'elle suscite.

(2) *Langues modernes*, article cité, p. 245 ; cf. *Neuentstehende Welt*, 74, 99, 118 s. et *Revue Germanique* d'avril 1927, p. 106.

Digitized by Google

à partie (1). Le cycle de sa *Connaissance créatrice* que Keyserling se complaît à citer et qui, comme ses références du *Leuchter*, devraient nous reporter à la période récente, nous ramène tout droit à Bergson et à son *Evolution créatrice* de 1908. Là est en réalité la source des théories keyserlingiennes sur l'« homo faber » et l'« homo divinans », et non point dans les ouvrages plus modernes qu'il mentionne, tels que ceux de Luigi Valli ou de Danysc (2). Les éléments les plus originaux et intéressants de cette subdivision nous paraissent être les développements consacrés aux « tensions de l'avenir », aux juvéniles et jumelles préformations des frères ennemis : fascisme et bolchevisme, et à la solide base à ne pas lâcher ou perdre de vue : l'organicisme, le lent devenir évolutif.

La troisième partie : *das richtiggestellte Fortschrittsproblem*, est toute bourrée, elle aussi, de références nous renvoyant à des ouvrages et articles antérieurs ou à paraître. De sorte que, par instants, le texte de Keyserling n'est pas précisément léger à assimiler et nous rappelle même quelque peu les massives et laborieuses logomachies de Hebbel, qui nous ont donné jadis tant de fil à retordre et qui arrachaient parfois à ses juges les plus autorisés de véhéments anathèmes (3). Ici, la seule source contemporaine à laquelle Keyserling fasse allusion, est C. G. Jung. Encore est-ce pour se défendre de l'avoir imité (4). La dernière partie, la plus concise et personnelle, s'intitule : *Philosophie et Sagesse* et ne fait guère que résumer l'essentiel de la doctrine de Darmstadt, à savoir que « la science livresque n'est que la matière première du mage », que seule (Schiller l'avait déjà proclamé éloquemment) « la loi peut nous donner la Liberté » et que « la condition du Sage est d'être bien ajusté et adapté ». Ainsi donc, nous le voyons, toujours « the right man in the right place ». Mais, de même que « qui aime bien châtie bien », le bon conducteur d'hommes et le bon stratège ne se lassent pas de répéter, voire quelque peu de rabâcher. Car tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de mettre leurs disciples sur la bonne voie. Pour le reste, « chacun a bien à faire du sien » et « à la grâce de Dieu ! »

***

Les deux ouvrages que Keyserling indique comme formant bloc avec le précédent sont : *Menschen als Sinnbilder*, paru au printemps de

(1) V. 41, note et *Revue Germanique* d'avril 1927, p. 111.

(2) P. 57 et 80 ; cf. 37, 68, 77, 79, 103, 109, 120, etc.

(3) V. par exemple la diatribe bien connue de F. Th. Vischer à propos de la dédicace lyrique de *Maria Magdalene* (*Altes und Neues*, N. F., p. 17) M. Godart a la main plus légère lorsqu'il parle de « style vivant mais souvent hâtif de Keyserling - auquel il reproche bien des inégalités et, dans l'expression, bien des incertitudes et parfois du jargon. « Nous retrouvons toujours les clichés déjà relevés sur l'« Akzentverlegung » (ex. pp. 15, 22, etc.) Mais glissons sur ces détails.

(4) P. 90, note 2 ; cf. p. 64, note 1. Les autres références ne mentionnent que des ouvrages ou articles de Keyserling lui-même.



Digitized by Google

1926, et *Wiedergeburt*, publié en automne de la même année (1). La préface de *Menschen als Sinnbilder* ne fait que reprendre et développer celle de *Neuentstehende Welt*. Ce que Keyserling veut saisir, c'est, nous dit-il, « la totalité de l'homme vivant ». Ce que le Faust moderne, le Mage de Darmstadt prétend restaurer, c'est l'intégralité organiciste du moyen âge. Ce qu'il a à cœur de démontrer, c'est que « c'est l'âme qui est la suprême instance, et non point l'homme abstrait ». L'auteur résume lui-même son nouveau livre. Il débutera par une analyse autobiographique et psychologique, destinée à nous montrer dans sa propre carrière « la productivité de l'Insuffisant ». A la source de nos efforts de perfectionnement, il y a le péché. Homme et Surhomme ne peuvent que se dégager de « l'humain trop humain ». Après avoir ainsi fait son examen de conscience et commencé (à tout seigneur, tout honneur !) par son propre « *mea culpa* », Keyserling choisit comme symbole d'autres hommes éminemment représentatifs. L'exemple de Schopenhauer lui sert à démontrer que les dons les plus riches demeurent finalement improductifs tant que la culture du Moi et l'ajustement au milieu restent défectueux. Stérilité de l'Isolé ! On va s'efforcer de ruiner le préjugé selon lequel « il y aurait une sorte de substance-génie, un grand-homme-en-soi, qui ne pourrait se comprendre que selon une inspiration mystérieuse et grandiloquente et échapperait à toute observation froide et terre à terre ». Le troisième homme-symbole sera Spengler. Son cas illustrera une vérité capitale, à savoir que le simple point de vue des « faits », c'est-à-dire le point de vue typique des « savants » rend physiologiquement impossible la perception de la réalité spirituelle centrale. Il ne suffit pas, pour être effectivement prophète, de se donner comme tel dans ses écrits. Kant, par contre, peut être pris comme modèle de compréhension profonde de ce centre spirituel (2). Mais Keyserling se hâte d'ajouter qu'il montrera, en fin de compte, l'inanité du système kantien » et « formulera les véritables conditions de l'immortalité ». Enfin, la grande figure de Jésus parachèvera la solution du problème. Avec le Christ, la connaissance se transporte du dedans au dehors. L'Esprit seul peut, en dernier ressort, agir et créer. A la base de tout, il y a le Mage, c'est-à-dire l'homme vivant, et non point l'homme abstrait. Et c'est dans ce sens qu'il nous faut procéder à cette « transvaluation de toutes les valeurs » dont l'urgence nous préoccupe à bon droit.

La copieuse *Introduction* nous apporte en quelque sorte la quintessence de toute la genèse intérieure du mage Keyserling. Il nous y fait une confession détaillée de ses débuts, de ses hérédités, de son

(1) V. *Neuentstehende Welt* (*Einführung*, 18) et *Menschen als Sinnbilder* (Vorrede, 14). Ce dernier livre compte 270 pages.

(2) Nouvel échantillon d'expression poignante chez Keyserling : « Ich suche *den Sinn richtigen Sinn-verstehens* deutlich zu machen ». — De plus, la formule favorite de l'« Akzentverlegung » reparait : p. 13, 33 s., etc.

Digitized by Google

« tempérament volcanique ». Bref, il y met encore plus à nu devant nous le cœur que nous avaient déjà révélé les documents bio- et autobiographiques précédemment passés en revue. De nouvelles précisions nous sont données sur l'historique des œuvres et en particulier l'origine du célèbre *Reisetagebuch* qui, à son tour, fournit la clé de l'évolution interne de Keyserling lui-même et de sa conversion. Nietzsche et son *Ecce homo* sont ici évoqués à mainte reprise (1). L'amour conscient doit, par un inlassable effort, finir par prendre le pas sur notre inertie naturelle, mère de tous les vices, péché unique contre le Saint-Esprit. Tant que nous n'avons pas abjuré et dépouillé « le vieil homme » et prononcé le « Sésame ! », c'est-à-dire le décisif et incessant « meurs et deviens » ! que conseille Gœthe, nous ne pouvons que stagner sur place. La seule révolution efficace consiste à se réformer soi-même (3).

Parmi ses contemporains, Keyserling nous indique ici comme ses parrains intellectuels non seulement H. S. Chamberlain, que nous connaissions déjà, mais Rudolf Kassner, qu'il nous présente en ces termes : « Un des esprits les plus profonds bien que les plus difficiles à comprendre de ce temps. J'ai passé avec lui, pendant deux ans, presque chaque après-midi » (p. 33). Mais que vaut la doctrine ? Elle n'est pas neuve et ne prétend, du reste, pas l'être. C'est le « connais-toi toi-même » de Socrate, c'est l'examen de conscience chrétien. L'essentiel, Keyserling ne cesse de le répéter, est de la mettre en pratique. La question « quoi » aboutit ainsi toujours à la question « qui » et s'abolit en elle. L'individu se fait, pour ainsi dire, bouc émissaire du genre humain. En somme, le fameux *Contre un* du XVI^e siècle, le catéchisme des devoirs de l'Homme en société opposé à la revendication des droits de l'Homme.

Programme difficilement réfutable, à condition que la règle du « *mea culpa* » s'applique à chacun indistinctement, et non arbitrairement à tel ou tel, au gré d'un pouvoir discrétionnaire ! Faire le procès des cellules revient alors à faire celui de l'organisme, et donc de la collectivité tout entière. Mais cela, Keyserling ne le dit pas, quitte à se donner l'air, par moments, d'être plus communiste que les bolcheviks eux-mêmes (2). Heureusement qu'il proclame et pratique en même temps la loi de polarité et se révèle, par ailleurs, bien plus près de l'*Enquête sur la Monarchie* de Maurras que des tendances de Lénine. N'oublions pas, au surplus, que les extrêmes se touchent ! Fascisme ou bolchevisme, surorganisation ou désorganisation, la masse est toujours la masse, et malheur à l'isolé sur lequel sa pression s'exerce !

L'éclectisme de Keyserling friserait le scepticisme humoristique si, d'autre part, on ne lui sentait le sérieux de l'écrivain recommandant de « tenir ferme les deux bouts de la chaîne ». Telle de ses pages (39 et

(1) V. en particulier les pages 13 (fin), 24 et 78.

(2) V. p. 19 et *Westöstlicher Diwan* : *Selige Sehnsucht* ; cf. encore p. 253.

Digitized by Google

40 par exemple) rappelle de bien près les boutades de Clemenceau au pouvoir : « Nous sommes dans l'incohérence ? Eh bien, restons-y » ! Toutefois on le sent réaliste, mais non cynique. Il en appelle seulement aux droits de l'intuition, se réclame expressément de Henri Bergson et Georg Simmel (1). Il veut ne pas être un pur esprit, ne pas se confiner dans la vie contemplative, mais agir, en homme pour qui l'instinct et le monde extérieur existent. Organicisme, totalité, humanisme intégral, les grands clichés gœthéens reviennent constamment sous sa plume.

Nous nous défions cependant quelque peu de certaines de ses professions de foi, en particulier de son Eloge de la Pauvreté, qu'il exagère jusqu'au paradoxe. A l'en croire, non seulement l'écroulement de sa fortune matérielle aurait marqué, pour lui personnellement, l'avénement de l'ascension spirituelle, mais il déclare que « l'intellectuel n'a pas besoin de gagner d'argent », que la détresse individuelle nous ouvre toutes grandes les portes de notre mission spéciale, et il ne craint pas de se comparer à saint François d'Assise et de conclure que « le diable ne donne point l'assaut au premier venu ».

Nous n'en lisons pas moins avec intérêt ce qu'il nous dit de neuf des origines de l'Ecole de Darmstadt et de son fonctionnement, ainsi que de son initiation à la psychanalyse. Nous l'écoutons volontiers, lorsqu'il dit que l'objectivité n'est pas une vertu (force nous étant bien, en quelque mesure, d'être objectifs !) que ce qui compte, c'est de nous dépasser nous-même, de nous créer un moi supérieur, supra personnel. Nous l'admirons, lorsque, planant au-dessus des banales conceptions et des contingences médiocres, il nous exhorte à l'utilisation morale de nos expériences et de nos souffrances et affirme sa conviction absolue que « la vie a un sens profond pour autant qu'on lui en donne un ». Nous nous cabrons, par contre, lorsqu'il paraît souligner par trop cruellement pour l'individu, déjà si menacé, l'omnipotence des puissances qui l'encerclent. Nous savons comme lui que le tout est plus grand que la partie, qu'en lui nous sommes, nous nous déplaçons et vivons. Mais il nous faut en premier lieu subsister, et il le reconnaît en définitive lui-même, avec un mélange de naïveté et de réflexion qui nous laisse rêveur (p. 75). C'est précisément là qu'est tout le problème : départager, ou, si l'on préfère, harmoniser le moi individuel et l'univers.

(*A suivre*). Louis BRUN.

(1) P. 47 et 49. — Disons en passant que ses formules font parfois l'effet d'escamotages verbaux. — Rapprocher par exemple : 49, 54 et 65. L'« Umlagerungsprozess » dont il parle rappelle fort la « virtus dormitiva » des scolastiques.

Digitized by Google

# REVUE ANNUELLE

## LE ROMAN ALLEMAND

### I

Le soixante-dixième anniversaire de **Hermann Sudermann** coïncide avec la publication d'un nouveau roman de lui : *Der tolle Professor*, et d'un gros ouvrage de critique à son sujet par **Kurt Busse**. Cette monographie *Hermann Sudermann, sein Werk und sein Wesen* (1) dépasse de beaucoup l'importance des opuscules plus ou moins tapageurs sur d'autres écrivains, que nous aurons à signaler plus loin ; son développement et son caractère la rapprocheraient plutôt de nos thèses de doctorat. C'est bien une thèse que soutient K. Busse, tout en s'efforçant de combattre les préjugés de la critique. Le tort fait jadis par celle-ci à Sudermann fut de le cataloguer à ses débuts « naturaliste » et de lui interdire désormais de changer cette étiquette. Une étude approfondie et directe des œuvres montre qu'une erreur a été commise. Le groupement logique et chronologique établi par K. Busse permet de suivre l'évolution de Sudermann, tant dans ses romans que dans ses drames : une vue d'ensemble sur chaque période et un examen détaillé de chaque œuvre (généralement sans analyse) prouvent bien que, tout en restant lui-même, Sudermann a su aussi se renouveler, non pas avec la souplesse de G. Hauptmann, si différent de lui, mais assez pour ne pas mériter l'épithète de « routinier ». A vrai dire, le drame et la comédie tiennent chez lui plus de place que le roman et la nouvelle ; cependant, la courbe du romancier, de *Frau Sorge* (où déjà, sous le naturalisme, perce un poétique symbolisme) aux délicates nouvelles de *Die indische Lilie* et au-delà, est parallèle à celle du dramaturge, de *Die Ehre* (à laquelle il doit sa réputation de « naturaliste ») à *Die Lobgesänge des Claudian* et autres. Le mérite de K. Busse consiste à dégager nettement les éléments nouveaux de chaque création ; on ne saurait sincèrement lui faire grief de sa tendance apologétique, d'ailleurs avouée. Son ouvrage est parsemé de formules heureuses et de rapprochements utiles ; et il est agréablement écrit.

Le jugement que porte K. Busse sur le dernier roman de **Hermann Sudermann :** *Der tolle Professor* (2) peut être adopté dans son ensemble,

(1) Stuttgart, J. G. Gotta, 1927, 208 pp. 3,50 mk.

(2) Hermann Sudermann : Der tolle Professor. Ein Roman aus der Bismarckzeit. Stuttgart, J. G. Cotta, 1926, 624 pp., br. 6 m., rel. 8,50.

Digitized by Google

même si on hésite à l'appeler avec lui « Sudermanns grösstes Werk, dem Motiv wie der Ausführung nach ». Le motif du roman est l'opposition entre le libéralisme allemand, dérivé de Herder, Kant, Schiller, Hegel, et le réalisme bismarckien ; sa composition est vigoureusement groupée autour de la personne du professeur Sieburth. Celui-ci a, paraît-il, existé. K. Busse nous donne (op. cit. p. 194) ce précieux renseignement, qui peut aussi tenir lieu de résumé : « Die Gestalt Professor Sieburths, des tollen Professors, ist dem Königsberger Universitätsleben aus der Studienzeit Sudermanns entnommen. Seine äussere Gestalt ist dem Leben nachgezeichnet, ebenso die Umrisse seines Wesens und seines Schicksals. Den Lehrstuhl Kants hat er in der Tat als junger Dozent auf den Druck des Berliner Ministeriums hin erhalten. Kurz darauf ist er freiwillig aus dem Leben geschieden ». On cite aussi le nom de son prédécesseur (le « grand hégélien » du roman), le titre de ses œuvres, certains types de collègues et des faits de sa carrière politique. Sudermann a mis en œuvre ces éléments réels en y ajoutant quelques figures de femmes, quatre en particulier, qui lui ont permis d'analyser, en même temps que le développement intellectuel de son héros, sa vie sentimentale.

Début assez banal : Es war an einem frühen Novemberabend, etc... ; scènes de la vie d'étudiant à Königsberg, en style burschikos bien imité. Type du professeur Sieburth fermement posé, sans ambages, dès le premier chapitre, avec un humour solidement appuyé ; sa profession de foi : « die Welt als Wille und Vorstellung » déformé en « als Weib und Gedanke ». Entrevue du professeur avec le jeune étudiant Fritz Kühne (= Méphisto et l'écolier ; d'ailleurs, allusion à Faust, p. 21) ; ensuite, rencontre de la jeune fille aux nattes blondes ( = Gretchen). Celle ci, qui s'appelle Hélène Schimmelpfennig, se lie un peu vite avec le jeune Fritz ; lequel, quoique Cherusker, lui donne rendez-vous au champ de patinage, ce qui est peu conforme aux règles du « korps ». Professeur Sieburth traite avec ironie les problèmes philosophiques et les héros de l'histoire : Luther, Bismarck (p. 47). Héros préféré : Giordano Bruno. Etude psychologique, farouchement tendue, de ce professeur « enragé » qui veut cependant devenir « ordentlicher » et monter dans la chaire de Kant. Pour délasser, épisodes distrayants, toujours très hardis, et qui prouvent que Sudermann ne renie pas son naturalisme (quoique capable de faire autre chose) : aventure avec des matelots à la taverne ; visite d'une maison close, transformée par l'intervention de Sieburth en leçon de métaphysique. Toujours l'ombre de Méphisto (p. 70) ; ironie amère et charmante, bizarreries d'humeur, s'expliquent par dures épreuves de sa jeunesse.

Au chapitre VII, entre deux feux, comme Bismarck glissant du libéralisme au parti conservateur ; Sudermann, qui fut journaliste, aime la politique, un des aspects de la vie courante. De même, Berlinois

Digitized by Google

d'adoption depuis 1877 et définitivement depuis 1896, il reste attaché à sa petite patrie, tout au bout de la Prusse orientale, près de Memel (né à Matzicken, 30 septembre 1857) ; il décrit donc familièrement comme de vieilles connaissances, les collègues de Sieburth et les hobereaux du crû. Six belles pages de discussion avec Fritz, l'unique ami (138 à 147), sont le cœur de l'ouvrage. Un Français doit les aimer, surtout les deux fortes pages d'histoire (142-143) et de coopération intellectuelle avec nous : mit einem Volke..., auf dessen Freundschaft wir, wenn wir geistig vorwärts kommen wollen, mehr angewiesen sind als auf irgend eine andere Freundschaft rings herum... Ex occidente lux... C'est Sieburth, l'original, qui dit cela ; mais ici, il est visiblement le porte-parole de l'auteur. L'action continue, avec les quatre femmes : Hélène, qui sera pour Fritz ; Cilly, qui eût pu être la fiancée de Sieburth et qui l'espérait ; Mme Follenius, protectrice un peu mûre ; enfin et surtout Herma, femme d'un collègue, grande passion du fiévreux professeur. Obligatoire scène d'amour, dans les dunes de la Kurische Nehrung (tableau des sables mouvants) ; renoncement, séparation. Toutes ces aventures isolent Sieburth de son milieu ; malgré cela, grâce à un Ministerialrat très favorable, à une influence princière, surtout à l'éclat de ses cours, un peu à une volte-face politique dans le sillage de Bismarck, il obtient la chaire de Kant. Ce triomphe ne lui rend pas la sympathie de son monde, pour lequel il manque d'égards ; il n'a plus pour compagnons que trois déclassés, rencontrés dans une taverne borgne. Fritz s'est détourné de lui par conviction politique ; Hélène, qu'il a aidée dans sa préparation à l'école normale, lui reste attachée : il la renvoie noblement à Fritz. Apprenant la mort de sa chère Herma, réduit au scepticisme intégral, dégoûté de sa vie solitaire, il se tue.

Sieburth meurt d'un conflit entre la pensée sublime et le vulgaire érotisme, entre l'idéalisme kantien et la basse ambition ; son caractère est plein de contradictions, mais il a été présenté de prime abord comme un « emballé » génial et, si peu vraisemblable qu'il soit parfois, il est vrai, puisque Sudermann l'a pris sur le vif. Toute cette œuvre est la reconstruction complète et exacte de l'époque où l'auteur était jeune ; il a traité ce temps de sa jeunesse tantôt avec la gravité du penseur et de l'historien, tantôt avec l'ironie désabusée de l'homme vieillissant, souvent selon les procédés du naturalisme de 1887, toujours en témoin sincère et informé. Sous l'impartialité du grand romancier, on découvre une sympathie secrète pour l'outsider, dont il a fait son héros, et une certaine mélancolie personnelle. L'insistance avec laquelle il étudie le problème conjugal prouve avec quelle peine Hermann Sudermann a dû supporter, depuis 1924, après trente-trois ans de mariage, son propre veuvage ; aussi a-t-il dédié cette œuvre monumentale à sa défunte épouse. Une des paroles consolatrices que Fritz adresse à son

Digitized by Google

Hélène sur la tombe de Sieburth est celle-ci : « Ich weiss nun, wie sehr Sie ihm gefehlt haben ».

***

Le prophète autrichien du paganisme et de l'éternelle Arcadie, **Rudolf Hans Bartsch**, prêche au peuple allemand, dans une symphonie philosophique en dix études, *Das Glück des deutschen Menschen* (1), le retour à l'humble nature. Le jardinage, rénovation de l'individu des cités industrielles par une communion constante avec la terre et les plantes, est devenu pour lui une idée fixe : dans le jardinage est le salut de l'Occident. Mais de cette idée simple, R. H. Bartsch s'élève à une conception générale de l'univers ; pierre à pierre, il bâtit le temple de la nature. Faisant la somme des idées semées dans ses romans, il invite l'homme à se détourner de l'étude exclusive de l'homme ; sous nos yeux, il fait passer, en images vives et séduisantes, les aspects de son pays en chaque saison ; et il cherche, comme son peuple, à quel dieu se vouer. Le chapitre intitulé « die Landschaft der deutschen Stube » énumère doucement le luxe dont l'Autrichien a dû apprendre à se priver et décrit la chambrette où il lui a fallu rapprendre le bonheur. Il y a plus de poésie que d'amertume dans ce petit sermon « naturiste ».

Nous avions déjà sur R. H. Bartsch, parvenu depuis longtemps à la célébrité, la biographie très précise de Robert Hohlbaum. Mais l'opuscule de **Theodor Lessing** : *Rudolf Hans Bartsch, ein letztes deutsches Naturdenkmal* (2) se place précisément au point de vue « naturiste » qui correspond à l'ouvrage cité ci-dessus. L'évaluation que fait Th. Lessing des œuvres de R. H. Bartsch est diamétralement opposée à celle du public. Le roman *Schwammerl* (sur Schubert), qui de tous a atteint le plus haut tirage (190e mille), est placé au rang le plus bas ; et la trilogie *Grenzen der Menschheit*, beaucoup moins répandue, est mise au sommet. Une telle Umwertung a sa raison profonde : c'est que Th. Lessing se refuse à voir en R. H. Bartsch (comme celui-ci refuse d'être) avant tout le peintre de la décadence autrichienne et le chantre de l'amour ; il fait de curieuses comparaisons entre lui et Hölderlin, Stifter, Marcel Proust, F. K. Ginzkey, Th. Storm, Rosegger, H. Löns ; il l'oppose aux deux frères Mann et le hausse jusque dans le voisinage de Gœthe. L'analyse qu'il fait du naturisme de Bartsch est fine et minutieuse ; il le définit « das ekstatische Naturgefühl » et le compare à une étincelle jaillissant entre deux pôles. Tout cela — et le reste — est bien juste ; mais cela ne risque-t-il pas de faire un peu oublier que R. H. Bartsch est un grand romancier ?

(1) Leipzig, L. Staackmann, 1927, 116 pp., br. 2 m., rel. 3 m.
(2) Leipzig, L. Staackmann, 1927, 116 pp., br. 2 m., rel. 3 m.

Digitized by Google

Autrichien comme lui et à peu près du même âge (tous deux viennent d'atteindre la cinquantaine), **Karl Hans Strobl** est aussi productif, aussi varié, aussi original, mais bien plus âpre, surtout depuis la guerre. Un petit livre intéressant, mais quelque peu hyperbolique du Dr **Anton Altrichter** : *Karl Hans Strobl* (1) donne sur sa vie et son œuvre tous les renseignements utiles. Trois traits caractérisent la physionomie de ce poète et romancier : la verve humoristique, l'imagination fantasque et le patriotisme fougueux. Ces qualités lui viennent du terroir et de l'atavisme : né entre Bohême et Moravie, dans une enclave allemande en pays slave, il devait ressentir plus profondément le choc des races ; petit-fils d'un colporteur qui contait à sa clientèle des facéties ou des histoires de revenants, il déborde aussi d'invention joyeuse ou lugubre. Les auteurs favoris de son enfance furent E. T. A. Hoffmann et Edgar Poe ; il tient beaucoup de ces parrains, et il est digne d'eux. Rien de ce qu'il écrit n'est morne et indifférent ; c'est un écrivain de haut relief. Né à Iglau en 1877, étudiant à Prague, fonctionnaire à Brünn, il est fixé maintenant aux environs de Vienne, Ses œuvres ont été souvent analysées ici-même, depuis *Die Streiche der schlimmen Paulette* (1912) jusqu'à *Das Geheimnis der blauen Schwerter* (1925). Il nous a manqué cependant son *Bismarck* en trois parties, paru pendant les années de guerre, et sur lequel son biographe, Dr A. Altrichter, insiste particulièrement. — La présentation de ce petit volume de critique est agréable à la main et à l'œil ; les illustrations lui donnent de la vie.

Un de nos auteurs préférés (nous dirons pourquoi), **Emil Ertl,** déjà familier aux lecteurs de la *Revue Germanique*, réunit sept petites nouvelles sous ce titre : *Die Maturafeier* (2). Elles sont spécifiquement autrichiennes par le cadre extérieur, le paysage, les types, la malice narquoise et l'optimisme léger ; mais leur portée morale dépasse les limites de l'Autriche. Le goût d'**Emil Ertl** pour les solutions conciliantes s'oppose aux tendances extrêmes et aux actions violentes. Aucune de ses histoires ne finit mal, ce qui est rare en notre siècle d'appétits ; toutes sont tirées de la vie quotidienne où l'apaisement des passions, l'esprit de labeur et de sacrifice, la patience et la résignation, bref, le perfectionnement de l'individu, sont avant tout nécessaires. Les nouvelles d'E. Ertl ne sont pas pour cela banales ou moralisantes ; elles ont le piquant de l'anecdote, la variété des faits divers, la fraîcheur de la nature et la précision de l'histoire. A deux reprises, la guerre apparaît à l'arrière-plan : guerre de 1914 et guerre de sept ans. Les autres misères de la vie, vieillesse, maladie, deuil,

(1) Ein Lebens-und Schaffensbild. Mit 7 Bildtafeln. Leipzig, L. Staackmann, 1927, 125 pp. rel.

(2) Leipzig. L. Staackmann. 1927, 192 pp., br. 3,50 mk. rel. 5 m. (Mit Buchschmuck von Marta E. Fossel).

Digitized by Google

abandon, ne sont nullement voilées. Mais ce que l'auteur écarte, c'est la méchanceté que sa conception virile et humoristique de l'existence veut ignorer. E. Ertl caractérise avec une intensité vigoureuse les personnes et leurs situations : cette mère inquiète qui ne sait si elle fera de sa fille une danseuse ou une nonne ; le cadet épris d'une grande jeune fille, son aînée, qui se moque de lui ; un professeur retraité, nonagénaire, qui vient faire à ses anciens élèves, plus que barbons, une ultime leçon de grec à leur banquet annuel (*die Maturafeier*) ; le gentilhomme campagnard, imbu des idées de Joseph II, et qui ne peut même pas convaincre ses gens de l'utilité de la pomme de terre; enfin, le moine de Gubbio qui, voulant imiter François d'Assise, se fait croquer par le loup. De ces créations attendrissantes, Emil Ertl sait dégager des traits comiques. Les forces occultes elles-mêmes, superstition, hallucination, sont traitées avec ironie, mais sans froideur. Ce qui domine chez cet affable conteur, c'est une courageuse affirmation de la vie par la bonté. — Le volume est illustré de quelques croquis typiques.

***

**Wilhelm Hegeler** pousse l'analyse jusqu'à la subtilité. Le sujet difficile qu'il a traité dans *Die zwei Frauen des Valentin Key* (1) l'y incitait. Un peintre, encore méconnu, quitte son galetas de Berlin, rencontre à la campagne une jeune fille anémique, l'épouse après la mort tragique de l'indigne mère de celle-ci, l'emmène dans la Suisse italienne, au bord d'un lac, mais avec elle aussi une de ses amies d'enfance, vit ainsi en bigame entre l'épouse et la maîtresse, Camilla et Julie (transformée ici en Giulia), accepte les enfants de l'une et de l'autre, jusqu'à ce que Giulia (redevenant Julie), lasse de cette situation équivoque, retourne au pays natal, en laissant au peintre son enfant. Les tours et les détours de ce récit, que notre analyse ne peut suivre que sommairement, sont tracés par W. Hegeler avec une finesse et une habileté qui se jouent d'une donnée scabreuse ; les mouvements psychologiques, souvent en sens contraire, sont ingénieusement préparés et discrètement motivés : à tel point que l'assassin de la mère, un jeune chemineau presque naif, attiré par l'érotisme monstrueux de cette femme, est tout excusé de son crime et profite, au cours de l'enquête, de l'indulgence de Camilla elle-même. Le personnage du peintre Valentin est rendu intéressant surtout par les tiraillements entre l'art et la nature : cet artiste, d'abord horripilé par la nature, s'y convertit par étapes savamment marquées et renonce à son cubisme originel. W. Hegeler aurait-il symbolisé ainsi l'évolution littéraire de l'Allemagne qui, après les tentatives aventureuses (et pourtant rénovatrices) de l'expressionnisme, tend à revenir aux formes classiques, imposées par la nature ?

(1) Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, 263 pp.

Digitized by Google

**Wilhelm Schmidtbonn** a deux aspects : dans ses œuvres rhénanes, observateur idéaliste de la réalité populaire ; dans ses légendes, narrées ou dramatisées, créateur à l'imagination romantique et parfois orientale. Il dit avoir imité du turc *Die siebzig Geschichten des Papageien* (1). La division en soirées et le caractère à la fois merveilleux et sententieux de ces contes rappellent les Mille et une nuits ; la source de l'ouvrage serait la traduction allemande, par l'orientaliste Rosen (1858), d'un recueil turc remontant lui-même à une origine hindoue. Dans un Nachwort philologique de quelques pages, W. Schmidtbonn plaide la cause de la traduction libre : Wir können immer nur mit unserer eigenen Sprache sprechen... Les soixante-dix récits de ce charmant livre sont reliés par la donnée suivante : le jeune et riche commerçant Saïd, partant pour un voyage outre-mer, confie à son perroquet la garde de son épouse Mahi Scheker ; celle-ci, aussi vertueuse que belle, est bientôt tentée par un séducteur. Pour la détourner d'une infidélité envers l'absent, le rusé perroquet lui raconte chaque soir, au moment où elle s'apprête à partir, une nouvelle histoire qu'il s'ingénie à prolonger jusqu'au soleil levant ; tantôt il multiplie les péripéties, tantôt il encastre les histoires les unes dans les autres : ce sont des récits à tiroirs. Ainsi l'infidélité, toujours remise au lendemain, finit par être éludée ; Saïd, à son retour, trouve son épouse aussi pure qu'à son départ. Toute la sagesse orientale, assaisonnée de malice, est contenue dans les récits variés du perroquet, rédigés par W. Schmidtbonn dans un style souple, discrètement parfumé d'exotisme.

***

Au vétéran de la littérature suisse allemande, **Ernst Zahn,** qui vient d'atteindre la soixantaine (né à Zurich en 1867), le critique **Heinrich Spiero** consacre un opuscule intitulé : *Ernst Zahn, das Werk und der Dichter* (2), qu'il dédie solennellement « der Schweizerischen Eidgenossenschaft als bescheidenes Zeichen deutschen Dankes ». A condition de ne pas écraser Ernst Zahn par la comparaison avec des noms illustres, tels que G. Keller ou C. F. Meyer, il n'y a rien d'exagéré à le placer à un rang élevé : une très grande fécondité, une profonde connaissance des gens de son pays, un don d'observation très nette, un sens poétique du paysage et de la vie, un style clair, ferme et coloré justifient le succès constant de ce bon écrivain. Les circonstances de sa vie expliquent en partie comment E. Zahn, loin de s'enfermer dans l'art du terroir, a eu l'occasion d'élargir sa psychologie : né citadin, il fut élevé surtout à la gare de Göschenen dont son père était buffetier, passa quelques années dans un pensionnat où il fut bon élève, apprit l'art de l'« hostellerie » à Genève, Hastings et Gênes (ce qui fait qu'il sait quatre langues), reprit la succession de son père au buffet de Gös-

(1) Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, 329 pp.
(2) Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1927, 96 pp.

Digitized by Google

chenen, devint juge du canton d'Uri et président du Conseil cantonal, enfin se retira aux environs de Lucerne. Ainsi, quoique très attaché à sa terre natale, il a eu contact avec une humanité assez variée pour apprendre à étudier surtout les caractères et à analyser la souffrance, En examinant de près chacune de ses œuvres, H. Spiero a su dégager, en un style aisé et précis, les éléments multiples de son talent qui (si allemand soit-il), demeure spécifiquement suisse.

***

La tranquillité relative dont jouit la Suisse moderne risquerait de faire oublier les rudes combats de son passé, si elle n'avait, pour nous les rappeler, des romanciers curieux d'histoire. **Alfred Fankhauser**, dont l'esprit est tourné plutôt vers la vérité et la profondeur que vers les vains ornements, étudie, avec la patience et l'érudition du chercheur, certain mouvement mystique qui a secoué son pays au commencement du XIX^e^ siècle. Dans son précédent roman, *Brüder der Flamme*, il avait narré la mort tragique du paysan Glanzmann et les menées d'un fondateur de secte, nommé Vogt. La légende du mort et l'activité secrète du sectateur dominent son nouveau roman : *Engel und Dämonen* (1). Sur les paysans bernois, égarés par ces faux prophètes, pèse, après la chute de Napoléon, une sorte de terreur blanche ; les représentants de l'ordre moral et de la religion officielle se vengent durement de la jacquerie des années antérieures ; il est vrai que les mystiques, mêlant à leurs croyances un communisme brutal, donnent souvent prise à la justice. L'autorité leur envoie, pour les mater, au village de Rötiwil, un jeune pasteur plein de zèle ; or, il arrive que ce pasteur, dans sa foi juvénile et sincère, se laisse gagner par l'élan mystique de ses ouailles et toucher surtout par leur misère. Il subit l'influence de la fille de Glanzmann, visionnaire elle-même et somnambule, qui vit réellement parmi les démons et les anges. Mais il en cuit au naïf pasteur de n'avoir pas compris aussitôt que, sous le prophétisme biblique de Vogt, se cache le goût du pillage égalitaire ; ses discussions théologiques avec ce meneur, qu'il a un jour accepté de rencontrer face à face, n'aboutissent qu'à l'émeute. Après des scènes de violence tragi-comiques, qui nous font penser aux flagellants de Bombon, la logique reprend ses droits : Vogt est abattu d'un coup de feu par le chef de la répression. Cependant, les sacrifices du bon pasteur n'auront pas été vains : l'autorité pardonne aux égarés qui, de leur côté, sont revenus à la raison ; et la visionnaire guérit peu à peu de son mal. Ainsi, Fankhauser essaie de rendre à chacun selon ses mérites. La valeur de son œuvre, comme de la précédente, consiste dans le ferme dessin des caractères, la vigueur populaire du langage et le mouvement pittoresque de l'action.

(1) Berlin, Eckart-Verlag, 1926, 341 pp., rel., 7 m.

Digitized by Google

En feuilletant les livres de **Felix Moeschlin,** on est frappé tout de suite par la richesse de l'invention, la variété et la netteté de l'observation, la profondeur de la réflexion philosophique et la densité musculaire de l'expression. Son recueil intitulé *Meine Frau und ich* (1), divisé en quatre parties, contient trente-cinq histoires aussi diverses de ton que de matière.

La première partie est réservée à une bouffonnerie souvent nuancée d'émotion. La deuxième partie, plus mordante, est satirique : toutes les illusions humaines y passent. La troisième fustige les anomalies sociales. La quatrième partie fait une part plus large au sentiment. En comparant F. Moeschlin avec Franz Hessel ou Alfred Polgar, dont il semble ici l'émule, on découvre sous son humour plus de bonhomie et de bienveillance : le moraliste suisse a moins de sujets d'amertume que ses confrères allemand et autrichien. Les procédés de style rappellent, sans qu'il y ait peut-être imitation consciente, ceux de l'expressionnisme : par exemple, l'enchaînement des phrases par répétition d'un même mot (Der Hund bewacht das Haus. Ich bewache den Hund, etc... Ou bien : Ja, da stand das Grammophon. Und neben dem Grammophon standen, etc...) ; ou encore les courtes phrases se suivant à flots pressés ; et les dialogues très vifs, entrecoupés d'interrogations et d'exclamations. Tout cela fait rire ; c'est ce que veut l'écrivain.

Même style à peu près, mais plus du tout pour rire (malgré une pointe d'ironie) dans le charmant volume de **Felix Moeschlin** : *Die Vision auf dem Lofot* (2), sous forme de lettres d'amour et de journal de voyage. Le héros de ce roman est un peintre suédois qui promène son chagrin jusqu'aux îles Lofoten : moderne Werther, au lieu de se réfugier dans la mort, il va chercher le repos en Norvège boréale et en Laponie ; au lieu de lire son Homère sous le tilleul de Wahlheim, il visite des mines de fer et prend des notes techniques sur son carnet. Les envolées sentimentales du voyageur, qui veut oublier les infidélités d'une belle (pour laquelle il est lui- même infidèle à une femme), sont habilement intercalées dans les descriptions du cercle polaire et les statistiques sur la houille blanche. Cet esthète, las de l'Italie, en quête de paysages inconnus et d'émotions artistiques nouvelles, tombe en extase aux Lofoten ; ce qui ne l'empêche pas de prendre des notes sur les pêcheries de la région et de dénombrer les cabillauds. Notre siècle ne supportant plus les Werther, F. Moeschlin, qui nous en présente un, a pris la précaution de le moderniser à fond ; c'est un jeu vraiment amusant. Il y a malgré tout beaucoup de poésie, une passion intense, une exaltation d'égoïsme et un vif sentiment de la nature dans cette œuvre originale qui, avec son air primesautier, n'en est

(1) Zurich, Orell Füssli, 1926, 245 pp., br. 4,40 mk. rel. 5,60 mk.

(2) Zurich, Orell Füssli, 1926, 258 pp., br. 3,60 mk rel. 4,80 mk.

Digitized by Google

pas moins savamment composée. Elle finit bien : le peintre suédois lâche Anna pour retrouver Karin, qui est la mère de son enfant. L'histoire est à la fois triste et gaie ; le dosage est parfait (1).

Le même **Felix Moeschlin**, à qui la mobilisation suisse avait inspiré déjà son curieux, et pour nous instructif, *Wachtmeister Vögeli*, étudie les suites de la guerre et la mentalité des anciens combattants en Allemagne (mais ce livre symbolique a une portée plus générale) dans *Wir wollen immer Kameraden sein* (2), autrement dit *Der Mann aus dem Schützengraben* (le roman, paru d'abord sous ce titre, a obtenu le prix dans un concours du Hamburger Fremdenblatt et des Münchener N. N.). En voici la teneur : un soldat du front, seul survivant d'une explosion de mine, Georg Lutz, perd la raison par suite de la commotion cérébrale, demeure enfermé sept ans dans un asile où il se croit encore aux tranchées ; dans l'intervalle, sa femme a obtenu le divorce et s'est remariée, plutôt par charité, avec un aveugle de guerre ; un de ses camarades, qu'une corvée d'eau avait éloigné de la tranchée au moment fatal, est revenu aussi de la guerre, mutilé de la face, le cœur aigri, et tient par écrit le dossier des vilenies du temps de paix ; un autre au contraire, un brave garçon qui fait des affaires avec plus ou moins de chance, et qui d'ailleurs n'était pas dans la même tranchée, ne demande qu'à oublier la guerre. Entre ces deux types extrêmes, l'aigri et l'insouciant, se trouve placé Georg Lutz au moment où, un coup de foudre lui ayant rendu conscience, il sort enfin de l'asile ; avec lui, il emporte son talisman, serré dans un étui sur sa poitrine : un papier que tous les camarades de la tranchée ont signé de leur sang et qui contient ces mots : *Wir wollen immer Kameraden sein.* Hélas ! le revenant n'a pas de peine à voir comment le serment a été tenu ; ses désillusions successives provoquent une rechute, cette fois définitive. L'œuvre amère, mais çà et là humoristique, de F. Moeschlin est d'une composition un peu artificielle, qui parfois déroute : un chapitre « ancien combattant » alterne avec un chapitre « nouveau riche », et c'est le lecteur qui est chargé de la liaison. Peut-être les deux faces du diptyque sont-elles ainsi mieux éclairées ; mais l'unité en souffre. Dans le détail, on trouve beaucoup de scènes émouvantes ou drôlatiques, tracées avec vigueur ; l'entrevue de Georg avec sa femme divorcée et l'aveugle de guerre, mettant à l'épreuve la camaraderie des deux combattants, est fermement conduite et finement dénouée.

***

Les œuvres de **Gustav Meyrink** forment dans leur ensemble un compendium des sciences occultes. Toute chose terrestre est à ses

(1) La maison Orell Füssli informe les lecteurs que l'ancienne revue Suisse *Wissen und Leben* paraît, depuis le 1er janvier 1926, mensuellement sous le titre de *Neue Schweizer Rundschau* (Zurich, Orell Füssli).

(2) Zurich, Grethlein, 1926, 293 pp.

Digitized by Google

yeux un symbole revêtu de poussière ; les morts vivent en nous. L'art de l'écrivain réussit à rendre palpables les illusions suprasensibles, à identifier l'hallucination et la réalité. En ce sens, son dernier roman, *Der Engel vom westlichen Fenster* (1), est un tour de force. Grâce à une savante combinaison du passé et du présent, G. Meyrink parvient à suggérer un dédoublement de la personnalité.

Le descendant, transplanté en Styrie, d'une noble famille anglaise, finit par se convaincre qu'il est, non plus lui-même, mais son ancêtre John Dee, baronet de Glashill, contemporain de la reine Elisabeth et favori de l'empereur Rodolphe II, dont les papiers jaunis lui ont été mystérieusement légués, avec un coffret rempli d'objets étranges : deux billes d'ivoire, une pointe de lame, un miroir de Russie, un coffret orienté selon le méridien. Ces reliques et ces paperasses, où sont narrées d'horribles aventures, où d'incompréhensibles noms s'entremêlent, où sont cités d'énigmatiques personnages (le magister d'un tsar, la princesse Chotokalugin), où interviennent la magie, l'astrologie, l'alchimie, la nécromancie et la « parapsychologie », troublent la raison du malheureux héritier, au point que sa « tollgewordene Phantasie » le transforme en son lointain aïeul. Au centre du récit est intercalé, pour lui donner le coup de grâce, l'épisode fantastique de l'ange de la fenêtre de l'ouest. De tout cela, le « régisseur Schicksal » est le grand maître ; le temps, notion relative, perd toute valeur. Cependant, un arrière-plan historique, où apparaissent, minutieusement creusées, les figures de la reine Elisabeth et de l'Empereur en son Hradschin de Prague, offre une vision de solide réalité. A la fin, l'héritier (dont on nous livre ici le nom : baron Müller) périt avec ses archives, et l'on retrouve dans les décombres un portrait sur ivoire de... sir John Dee. Ce mélange de faits actuels, de tableaux historiques et d'inventions surnaturelles constitue l'originalité de Gustav Meyrink, par rapport à ses devanciers dans le conte fantastique.

Ecrivain plus vigoureux qu'ordonné, **Hans Leip** raconte les aventures pittoresques et décousues d'un ex-prisonnier de guerre, tardivement libéré : *Tinser* (2). Encore le thème du Heimkehrer, mais traité avec une verve qui le renouvelle. Captivité en Sibérie, parmi les chercheurs de platine ; rapatriement à travers la Russie, sous la garde d'un policier, de Jonke Tinser, dont le père possède à Hambourg un chantier naval ruiné par la guerre. Pas d'emploi, découragement ; vagues études à l'Université de Berlin, où on lui prêche le culte de l'Asie, mais sans succès, car il en vient ; promenades avec des femmes et encore des Russes (obsession). Altona : des marins le repêchent dans l'Elbe. Cauchemar, où il est question de platine. Copenhague : en avion la nuit,

(1) Zurich, Grethlein, 1927, 441 pp.

(2) Zurich, Grethlein, 1926, 324 pp., rel. 7 et 10 m.

Digitized by Google

avec un Russe ; chute dans la mer, sauvetage par un contre-torpilleur français qui mène Tinser à Danzig. Jolie description de la ville ; causerie avec l'officier du bord, sur Jeanne d'Arc et B. Shaw. Retour à Sankt-Pauli-Altona, où l'on retrouve quelques dames. Un an de séjour dans la nouvelle Allemagne a permis la critique sous toutes ses formes ; pourtant, malgré l'occupation du Rhin, on y est mieux qu'en Russie. Voyage à Londres, où Tinser s'instruit en lisant Ford et frémit à chaque rencontre d'asiatiques. Pour un règlement d'affaires, il se rend à Paris ; description hachée, d'une ironie clownesque : toutes les jolies femmes y sont russes ; à l'Opéra, musique russe. Il passe à Cologne, pour le millénaire, puis à Hambourg, à Munich et en Suisse. Enfin, le père s'est remis à flot, et Tinser regagne son chantier. Ainsi, dans ce roman qui tient le milieu entre l'épopée mondiale et la revue de fin d'année, Hans Leip fait un tableau complet, mais découpé en panneaux juxtaposés, de l'Europe sous l'emprise russe. Tout se reflète, aux yeux de son héros hanté par les souvenirs de captivité, dans le miroir asiatique.

Intituler, comme le fait **Paul Burg**, l'histoire du roi-sergent : *Der republikanische König* (1), cela peut sembler téméraire ; mais primo, il faut prendre ici le mot « républicain » dans le sens de « spartiate » ; et secundo, ne pas oublier que Frédéric-Guillaume 1er, succédant au fastueux et libidineux Frédéric Ier, premier roi de Prusse, pouvait par comparaison faire figure de républicain, au sens de petit bourgeois économe. C'est bien ainsi que nous le présente P. Burg, tout à fait selon l'histoire, mais en insistant sur la psychologie du personnage qui, seule, peut expliquer et en quelque sorte excuser sa brutalité, son avarice et son militarisme. Nous le voyons donc d'abord kronprinz, élevé très librement, sans faste ni orgueil, par sa mère, mais aussi écœuré par la conduite de son père, que dominait entièrement sa maîtresse, Catherine von Kolbe-Wartenberg ; nous assistons ensuite à son mariage, conclu spontanément et par sincère amour, avec Sophie-Dorothée de Hanovre : ce qui était une assurance contre toute « Mätressenwirtschaft » à l'avenir. Dans la deuxième partie du volume, P. Burg nous le montre aux prises avec les difficultés léguées par son père : les intrigues de cour, la dilapidation du trésor, les habitudes coûteuses ; contre tout cela, le nouveau roi dut réagir durement, et c'est de là que date l'évolution de son caractère vers cette rigueur inflexible qui l'a rendu impopulaire et qui n'épargna ni les pasteurs, ni les bourgeois, ni les officiers, ni son propre fils, ni même cette épouse jadis vraiment aimée. Quant à son avarice et à sa prédilection ridicule pour les soldats géants, ce ne serait, selon P. Burg, qu'un masque comique, destiné à tromper l'Autriche, déjà inquiète et jalouse, au

(1) Aufstieg aus Not und Enge. Zurich, Grethlein, 1926, 304 pp.

Digitized by Google

sujet des visées de la Prusse. Ainsi, sans s'écarter en rien de la vérité historique, par le rapprochement habile des faits, par des tableaux de mœurs de l'époque, l'auteur fait tourner toute l'histoire au profit de son héros. Son style énergique, bien teinté des nuances du temps, contribue à l'impression de vie que donne son livre, qu'il a d'ailleurs évité de nommer : roman.

***

Le cas de **Joseph Delmont** vaut la peine d'être traité à part. Si ses mérites littéraires, au sens pédantesque du mot, sont contestables, sa personnalité originale (urwüchsig), son énergie plébéienne, sa sincérité nue, sa richesse de souvenirs, sa fécondité d'imagination et son langage primaire (comme le terrain du même nom) le classent parmi les plus forts romanciers. Bien que, selon ses propres termes, il ne soit plus tout à fait jeune, il a débuté en 1925. Nous avons noté l'an dernier trois œuvres de lui (Cf. *Revue Germanique* 1927, pp. 23-24 et 139) ; cette année, nous avons, coup sur coup, encore trois ouvrages nouveaux. Cette surabondance n'est pas nécessairement une preuve de prolixité ; car il est probable que cet écrivain, tout bourré de souvenirs et d'aventures, n'eut qu'à rédiger au courant de la plume ce qui, depuis longtemps, fermentait en lui.

N'est-ce pas le récit de sa propre enfance que fait **Joseph Delmont** dans son roman viennois, *Die sieben Häuser* (1), avec cette dédicace « Wien, der Stadt meiner Kindheit » ? L'emploi fréquent du dialecte, qui revient d'ailleurs dans d'autres œuvres, souligne la parenté ou l'identité de l'auteur avec son héros, le petit Hartl. Celui-ci est un malheureux enfant de la Brigittenau, quartier excentrique de Vienne, situé le long du Donau-Kanal ; dans les sept maisons de sa rue s'entasse une population hétéroclite, vivant dans une promiscuité ingénue dont on devine les conséquences : celles-ci sont amplement narrées au naturel. Séduit par le brio d'un cirque de passage, Hartl s'échappe de la maison, devient acrobate, réussit d'abord à merveille ; mais un accident l'oblige à changer de rôle : il devient un dresseur exceptionnel grâce à son amour des animaux, qui est d'ailleurs un leitmotiv de J. Delmont. Son tour du monde, à travers lequel le poursuit son amie Rosl, une Viennoise des *Sieben Häuser*, d'abord sa fiancée, puis son épouse, le mène à Londres, à New-York, en Afrique du Sud, aux Indes, et s'achève, comme un circuit, par une mélancolique visite du célèbre dompteur de fauves au lieu de sa naissance. Ce goût du terroir se mélange curieusement à l'exotisme, et le « weanersch » résonne avec éclat dans les cinq parties du monde. Le hasard (lettres perdues, rencontres fortuites, accidents providentiels) tient, semble-t-il, un peu plus de place que dans la vie. La suite des aventures rappelle le dérou-

(1) Wanderfahrten eines Lausbuben. Zurich, Grethlein, 1927, 450 pp.



Digitized by Google

lement d'un film. Certains épisodes ne dénotent pas un grand respect pour la femme : ainsi, le châtiment infligé par un mari à l'épouse adultère ; l'humeur bizarre du fiancé envers celle qui l'aime avec un tel dévouement ; la misogynie temporaire de Hartl. Les exercices du dompteur avec ses fauves et les descriptions de traversées sont les passages les mieux aérés du livre : aucun sentiment trouble n'en altère la sérénité. Les procédés de dressage par la douceur et l'apprivoisement sont énumérés avec une précision professionnelle.

Un exotisme aventureux et une misanthropie mitigée de compassion emplissent les cinq récits réunis par **Joseph Delmont** sous le nom du dernier d'entre eux : *Die Insel der Gerichteten* (1). L'auteur ne recule ni devant la violence des caractères ni devant l'horreur des situations ; l'égoïsme des Européens et la perfidie des Asiatiques, Hindous, Chinois, Malais, contrastent avec la bonté naturelle des animaux (même des fauves, si leur dompteur est habile et doux). L'humanité n'apparaît tolérable que dans le cadre idyllique de la robinsonade. Seul, un jeune Anglais, traqueur de fauves, montre une fraîcheur de sentiments et d'impressions qui gagne la sympathie. Les caractères, si durement analysés, peuvent être vrais : ils sont tels que J. Delmont, en vingt années de voyages et de chasses, les a rencontrés. Ses récits sont mis en valeur par une forme abondante et pressée, une rare vivacité de dialogue, la précision technique des termes de marine, de physique, d'exploration et de dressage. C'est avec une apparence scientifique que J. Delmont raconte la résurrection, par une physicienne audacieuse, des électrocutés d'Amérique, leur concentration dans une île déserte d'Océanie et leur transformation par la magicienne en travailleurs honnêtes, mais restés cadavériques. Ainsi, ce nouveau venu met au service du roman ses acquisitions d'autodidacte intelligent et de globe-trotter battu par la tempête.

Grâce à quelques confidences autobiographiques éparses dans ses œuvres et à quelques allusions des multiples éditeurs qui le présentent, nous savons que **Joseph Delmont** est Viennois, qu'il a traqué vingt ans les fauves dans la forêt tropicale et que, fixé à Berlin, il raconte sous une forme, personnelle ou non, les aventures dont il a été l'acteur et le témoin. Il se met lui-même en scène, avec une certaine Selbstironie, dans son recueil bariolé : *Von lustigen Tieren und dummen Menschen* (2), dont le titre proclame plus de misanthropie qu'il n'y en a, cette fois, en réalité. Au début, quatre histoires de chasse d'une gaieté folle, véritables charges, assaisonnées de Jägerlatein, de weanersch et de berlinois, de calembours boiteux et de plaisanteries grasses. Après ce prélude d'un goût douteux, J. Delmont revient à ses études, générale-

(1) Mit Illustrationen von W. Repsold. Berlin, Neufeld u. Henius, 1927, 175 pp.

(2) Berlin-Wien, Neue Berliner Verlags-Gesellschaft, 1927, 323 pp.

Digitized by Google

ment très fines et approfondies, sur tous les animaux de la création, sur leur capture, leur transport et leur dressage, sur les soins nécessaires à leur santé fragile, sur leurs mœurs et leurs mésaventures. Une émotion, rare chez ce conteur implacable, lui inspire des conseils de bonté envers les animaux. Mais, comme pour chasser cet accès de tendresse, il achève son volume (eine Melange, comme il le nomme) par une histoire drôle et un récit d'aventures.

En résumé, les six ouvrages de J. Delmont qui sont passés sous les yeux du lecteur nous révèlent un tempérament riche et puissant, un talent naturel qui aurait besoin de s'affiner, une force déchaînée qui, en se bridant un peu (mais pas trop), peut faire espérer encore une production de grande valeur.

***

La publication, par **Arthur Knüpffer,** de *Ein Kurländischer Münchhausen*, autrement dit : *Joh. Heinr. Baumanns seltsame Jagdhistorien* (1), permettrait d'amusantes comparaisons avec l'authentique Münchhausen hanovrien. Ce Baumann est un peintre animalier des environs de Riga, qui vécut aux 18e et 19e siècles ; chasseur à l'occasion, il aimait surtout à conter de savoureuses anecdotes, vraies ou fausses. L'occasion s'en présentait souvent, dans les réunions de sociétés de chasse, en Courlande ou en Livonie. La différence essentielle entre Münchhausen et J.-H. Baumann est que le premier est toujours menteur et vantard, tandis que le second est toujours sincère et parfois modeste : il cite aussi souvent ses propres mésaventures que celles d'autrui pour en tirer des effets comiques ; et l'on trouve, sous ses drôleries, un fond sérieux qui manque à son émule. En rééditant ce petit livre de 1817, A. Knüpffer apporte une contribution à l'étude du Jägerlatein, avec une nuance locale.

L'imagination des romanciers s'est souvent ingéniée à supposer par quel cataclysme le monde finira. Pour la plupart, il s'agit là d'une catastrophe naturelle. Un romancier débutant, **Lovis Stevenhagen,** fait une autre hypothèse dans *Atomfeuer*, der Roman eines Weltunterganges (2) : selon lui, ce sont les hommes eux-mêmes qui, parvenus dans quelques siècles à la maîtrise absolue des forces destructives de la nature, déchaîneront celles-ci sur leur propre univers. Par quelle passion seront-il poussés à cet acte de nihilisme final ? C'est ce que l'auteur va montrer, en construisant une intrigue romanesque. Partant d'une double observation de faits réels, il a remarqué d'une part que le domaine et le pouvoir de la science sont pratiquement illimités, et d'autre part que le progrès technique, loin de purger les passions

(1) Berlin, Leipzig, Gebrüder Paetel, 1926, 97 pp., br., 2 m., rel. 3.50.

(2) Leipzig, F. W. Grunow, 1927, 344 pp., br. 4 m., rel. 6.50.

Digitized by Google

humaines, les exaspère au contraire par la nervosité. Là-dessus, il crée quelques types de l'humanité future : un inventeur méconnu, un révolutionnaire maté, des financiers tout-puissants, des jeunes filles très libres et savantes ; et derrière eux, la foule anonyme, jouissant avec un inconscient égoïsme des conquêtes souvent héroïques de la science. Les parlements eux-mêmes ont dû légiférer pour interdire l'utilisation de tel procédé génial qui, dissociant les atomes, anéantirait la terre. Lovis Stevenhagen développe, avec toutes les ressources d'une imagination féconde, la carrière de l'ingénieur Harry Westerland, le Faust des Etats-Uhis au XXIIIe siècle, et de l'anarchiste Frédéric Rectus, qui joue auprès de lui le rôle de Méphisto ; il décrit leurs amitiés, leurs amours, leurs succès et leurs déceptions ; par des chemins sinueux, habilement tracés, il les amène à une désespérance totale et à la révolte exaltée. Malgré Harry, Frédéric rénove le procédé de dissociation des atomes ; tel un Zauberlehrling, il est emporté lui-même par les forces qu'il a libérées, et la terre se pulvérise dans un gigantesque feu d'artifice. La narration de L. Stevenhagen est menée avec un tel entrain qu'on oublie, jusqu'à la conclusion, de la soumettre aux sévérités de la critique.

Il est étonnant que, pendant la période expressionniste, **Fritz Reck-Malleczewen** n'ait pas été classé parmi les chefs de la littérature nouvelle. Son style vif, nerveux, hardi, son goût de la vie moderne, son exotisme authentique le recommandaient ; cependant il a été laissé à l'écart, sans doute faute de relations littéraires. Il a fallu que, l'ayant découvert, Hans Reiser rompît en sa faveur des lances dans les petites revues et que son ami, le comte de Plater-Syberg, le fît connaître jusqu'en France. Ce dernier a même écrit une lettre-préface pour le plus récent roman de Fritz Reck : *Sif. Das Weib, das den Mord beging* (1), dédié à deux de ses amis, dont H. Reiser. Bien que cet ouvrage ait quelques traits du « roman policier » (par exemple la poursuite et la capture de la « criminelle » en Amérique du Sud), il possède aussi bien d'autres qualités : c'est avant tout un roman psychique, où l'auteur étudie pièce à pièce le mécanisme du cœur meurtri de la petite Sif ; il s'agit moins de démontrer si la jeune femme éperdue a réellement assassiné, pour la voler, la veuve Grandjean, ou si elle s'imagine seulement l'avoir fait, que de savoir pourquoi, sous quelle infâme pression, par la négligence futile de son jeune époux et la passion sadique de son beau-frère, elle perd son équilibre moral. Il y a aussi, dans ce roman, un élément de satire sociale, une espèce d'acte d'accusation contre la collectivité écrasant l'individu, une analyse très serrée de l'organisation judiciaire ; et enfin, une étude fouillée du monde moderne, à tous les étages et dans les deux continents. La reproduction

(1) München, Drei Masken Verlag, 1926, 269 pp.

Digitized by Google

presque photographique des milieux, en images prestement juxtaposées, donne à l'œuvre une rare transparence.

Une composition très ferme, sans la moindre lacune ou solution de continuité, un style net, dépouillé, sans phraséologie, projettent une lumière un peu froide jusque dans les recoins obscurs de cette histoire, émouvante en sa crudité.

Le Luxembourgeois **Norbert Jacques** doit sa popularité à un alliage de fantaisie et de réalisme. Son roman *Der Feueraffe* (1) plonge ses racines dans le sol pierreux du Hunsrück et s'épanouit dans les pampas de l'Amérique du Sud. Sorte de Bergmönch, symbole du grisou, le Feueraffe devient l'idole d'une secte fanatique, formée au Brésil par les habitants transplantés d'un village rhénan. La vie de ces émigrants, leurs rapports avec leur nouveau milieu, les révolutions sanglantes ou comiques des pays sud-américains, les descriptions pittoresques du Brésil, de sa capitale, de ses plantations, de ses forêts vierges donnent au récit une marque d'exotisme ; en outre, N. Jacques a tenu compte du mysticisme vivace de l'âme allemande. Son style est clair, correct, suffisamment coloré ; sa composition adroite, sans excès d'artifice.

**Leonhard Frank** est connu (Cf. *Revue Germanique*, 1927, p. 20 ; 1926, pp. 54-55). On nous offre cette année, en traduction française: *Monsieur Mager assassiné* (2), paru en 1915 sous le titre de : *Die Ursache*. Ce livre fait suite à *La bande de brigands* et en donne la clef. L'homme responsable de tous les maux est l'instituteur à férule ; et nous voyons un de ses anciens élèves revenir au pays tout exprès pour l'étrangler. Cette histoire féroce, qui s'achève par l'exécution de l'assassin, est racontée par L. Frank avec une implacable sérénité, on peut même dire, avec joie. Il a l'air de satisfaire tranquillement une rancune personnelle. La scène du procès est amusante : croquis d'audience. L'exécution, qui vient après des tableaux mouvementés, frappe par son calme. Au total, œuvre bien faite, mais sinistre et dissolvante.

Plus directement encore se rattache à la *Räuberbande* le tout récent roman de **Leonhard Frank** : *Das Ochsenfurter Männerquartett* (3). Malgré ses qualités d'observation, de réalisme, d'imagination aussi, cet ouvrage, comme tout ce que fait L. Frank dès qu'il dépasse le cadre de la nouvelle, est agaçant à la lecture par l'enchevêtrement continuel et systématique de deux ou plusieurs actions chevauchant l'une sur l'autre. A peine avons-nous commencé à nous intéresser au sort des quatre Wurzbourgeois, les petits brigands de jadis, devenus hommes et assez malmenés par la vie, que surgit une intrigue d'amour entre deux très jeunes gens, puis une histoire criminelle (car il faut toujours à L. Frank

(1) München, Drei Masken-Verlag, 1926, 373 pp.

(2) Paris, Rieder, 1927, 227 pp., br. 10 fr. 50.

(3) Leipzig, Insel-Verlag, 1927, 297 pp., rel., 6 m.

Digitized by Google

quelque magistrat à ridiculiser), et une jalousie, et une passion saphique, et la mort d'un enfant, et le retour d'une vieille tante à héritage ; tout cela s'entremêle dans un désordre de bric-à-brac. Les caractères sont tracés avec une lumineuse netteté, qui contraste avec le fouillis de la composition. L. Frank est un merveilleux peintre du petit détail quotidien ; les descriptions, toujours brèves et bien amenées, de sa ville de Wurzbourg, avec ce vieux pont de pierre qui en est l'axe, encadrent puissamment les pauvres existences qu'il raconte. Un brin de poésie et une profusion d'humour atténuent le caractère farouche de son analyse psychologique et la froideur mordante de sa dissection sociale.

***

Le talent agréable et subtil de **Franz Hessel** trouve à s'exercer dans *Heimliches Berlin* (1) où il décrit, non pas les mystères, mais l'intimité de Berlin : monde et demi-monde à leur intersection. L'histoire, qui ne dure qu'un jour et une nuit, a pour héros un jeune diplomate, de petite noblesse, que la nécessité rappelle dans ses terres : au moment de quitter sa « chère ville », Wendelin est retenu par Karola, femme d'un austère professeur, et qui voudrait, sous la protection d'un amant, faire le tour d'Europe ; tout se bornera d'ailleurs à la tournée des grands-ducs, à travers boudoirs, ateliers, magasins, dancings et restaurants, mais aussi sur le quai paisible du canal et jusque dans les intérieurs bourgeois : cette dernière visite ramène la fugitive auprès de ses enfants et de son mari. Celui-ci, le Professeur Clemens est, parmi les personnages multiples et changeants (négociants, antiquaires, danseurs, actrices, joueurs, enrichis et décavés), le seul caractère stable du roman : dans ce monde mouvant, il est le sage qui ne varie pas ; ses aphorismes lapidaires expriment la philosophie de l'auteur : Alles läuft auf Rechnungen hinaus, Seelenkämpfe wie Weltkriege. ... Die Schönen sind zugleich die Guten... Jede Gabe ist eine Aufgabe. ... Geniesse froh, was du nicht hast. Le ton du roman est spirituel, sobre, retenu, juste aussi sentimental qu'on a le temps de l'être dans les grandes villes. F. Hessel parle ici de Berlin avec la même réserve discrète que naguère de Paris (Cf. *Pariser Romanzen*), et son livre a l'air d'une révélation.

**Bruno Frank,** un des bons narrateurs actuels, doit sa réputation surtout à ses études anecdotiques sur Frédéric le Grand ; mais sa maîtrise dans l'art de la nouvelle suppose une longue préparation. Faisant lui-même une sélection parmi ses œuvres antérieures, il a extrait de recueils aujourd'hui épuisés dix de ses *Erzählungen* (2), écrites entre 1910 et 1922. Renonçant à l'ordre chronologique, il indique cependant

(1) Berlin, E. Rowohlt, 1927. 182 pp.

(2) Berlin, E. Rowohlt, 1926, 311 pp., br., 5 m., rel., 7 m.

Digitized by Google

la date de chaque œuvre, ce qui permet de suivre son évolution ; le classement adopté semble avoir pour principe, non la progression en qualité (car les deux premières, *Der Goldene* et *Die Unbekannte* sont peut-être les meilleures), mais le besoin de variété. Les récits de Bruno Frank sont en général très condensés, mais nullement arides, et de sujets très divers : un scarabée qui fait penser à l'araignée de Sylvio Pellico ; le portrait d'une inconnue, aperçue cinq minutes dans un train, mais dont le souvenir obsédera toute une vie ; une anecdote macabre du maréchal Sébastiani ; une aventure à Venise, etc.... Nourris de faits, exempts d'abstractions, ces récits sont animés par quelques larges sentiments humains : tolérance, bonté, simplicité, amour de la nature. Le style de Bruno Frank, qui ne paraît pas avoir beaucoup changé avec le temps, est alerte et distingué ; il obtient, sans effort visible, le balancement équilibré de la phrase.

Le roman mondain, d'une présentation agréable et d'un style correct, est cultivé avec distinction par **Erna Grautoff** dans *Brücken der Liebe* (1). L'auteur, accoutumée aux milieux aristocratiques, montre ici le choc de la noblesse et de la bourgeoisie jusque dans l'amour. Cet antagonisme, qui peut sembler anachronique, subsiste encore dans quelques îlots réservés où les préjugés nobiliaires se défendent avec hauteur. Un tel conflit archaïque se débat entre le privatdozent Gregorovius et deux jeunes filles qu'il aime et épouse successivement : Monika et Georgine Vasegg. L'économiste croit vaincre les préventions du futur beau-père en troquant sa chaire contre une situation commerciale, créée de toutes pièces par son génie ; en vain. L'amoureux enlève donc Monika qui, d'ailleurs meurt en voyage de noces. Plus tard, l'union nouvelle avec la deuxième Vasegg sera abrégée par la guerre. La mort, la guerre : ce sont des moyens commodes. La partie vraiment solide du roman d'Erna Grautoff est l'évolution des jeunes filles, s'adaptant peu à peu à la bourgeoisie intellectuelle ; et puis il y a dans ce livre un effort touchant, et très juste, pour rapprocher les hommes, compatriotes ou étrangers, par la fraternité.

*(A suivre).* A. FOURNIER.

(1) Berlin, Deutsche Buch-Gemeinschaft, 1927 ,288 pp. A signaler que cette société édite, sous une forme soignée, toute une série de romans allemands et étrangers qui peut se comparer aux meilleures collections.

Digitized by Google

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

A. WALDE : **Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen**, II Bd, Lief. 1-3, herausgegeben von G. POKORNY. Berlin, W. de Gruyter, 1926-1927. In-8°, 484 p.

Le professeur de celtique de l'Université de Berlin, M. Pokorny, a accepté la tâche, assez lourde, de publier, après la mort de l'auteur, ce grand dictionnaire comparatif de langues indo-européennes. Personne n'a suivi de plus près que le regretté Walde les publications relatives à l'étymologie indo-européenne, et c'est un grand service que l'on rend à tous les curieux d'étymologie, en publiant un recueil de fiches qui est assurément le plus riche, le plus complet de tous ceux qui ont pu être tenus à jour dans les dernières années.

Le manuscrit n'étant pas prêt pour l'impression, M. Pokorny a commencé la publication par la partie qui était relativement la plus prête, si bien que le second volume commence de paraître avant le premier : dans un dictionnaire, la chose est dénuée d'inconvénient. On souhaitera seulement que la mise au point, assurément laborieuse, du manuscrit ne retarde pas trop une publication qui n'aura toute sa valeur que quand on l'aura au complet, avec les index.

En effet, dans un livre de ce genre, les faits ne peuvent être classés qu'en partant de formes indo-européennes restituées, si bien qu'il faut, pour l'utiliser, se rendre compte d'abord des formes originelles posées par l'auteur. Ce n'est que quand, l'ouvrage fini, on aura les index, que la consultation en deviendra aisée.

La partie du livre qui a paru comprend les mots commençant par les occlusives labiales, par *m* et *n*, *r* et *l* et le commencement de *s*, c'est-à-dire, à part les index, la plus grande partie du second volume.

Le germanique a naturellement sa place, très large, dans le livre. Mais Walde n'était pas particulièrement germaniste, et il ne semble pas qu'il ait rien mis dans le livre de bien neuf ni de bien personnel à ce point de vue. Mais l'ouvrage sera indispensable à quiconque s'occupe de l'étymologie de l'une quelconque des langues indo-européennes, et par conséquent à quiconque s'occupe de l'ancien germanique. Il fournit une masse énorme de renseignements commodément classés.

A. MEILLET.

Digitized by Google

ERNST SCHWARZ : **Die germanischen Reibelaute** *s, f, ch*, **im Deutschen.** Reichenberg, Gebrüder Stiepel (*Schriften der deutschen wissenschaftlichen Gesellschaft in Reichenberg, hgb. v. E. Gierach*). 1926. Gr. in-8°, 78 p., 2,70 mk.

De cette étude qui met en œuvre des connaissances extrêmement variées aussi bien pour ce qui est de la philologie germanique que du domaine linguistique slave, il faut se borner à donner une idée générale. Pour se rendre compte des mutations éprouvées par les sons *s, f*, et *ch* en allemand M. Schwarz a étudié les emprunts faits par les langues slaves aux langues germaniques et inversement, depuis la période la plus ancienne. Ce travail a été complété par l'examen de dialectes conservateurs. En grande abondance des noms de lieux et de personnes, des noms communs, aussi, sont cités qui éclairent les données très complexes du problème relatif à la destinée des sons *s, f, ch* en allemand.

M. Schwarz semble avoir démontré que *s*, sourd en germanique est devenu sonore en allemand ancien, d'abord en position médiale et entre éléments sonores. Ce mouvement, dont le début se place au VIe siècle, a été poursuivi. La sonorisation de *s* s'est étendue à *s* suivi de *l, m, n, w* (semi-voyelle). Au IXe siècle cet *s* sonore est devenu l'*s* qu'on peut appeler cacuminal, qui, au XIIIe siècle, est passé soit au son *sch* (d'abord dans le groupe *sk*), soit à la spirante dentale *s*. Le son *f* a subi une évolution qui se rapproche de celle de *s*. D'abord sourd, *f* est devenu sonore en position médiale intervocalique dès la deuxième moitié du VIIIe siècle, et à l'initiale au IXe siècle. Cette mutation de la sourde en sonore (ou lenis) labiodentale a été marquée par la graphie *v*. C'est au XIIIe siècle que *v* est redevenu sourd en haut-allemand.

Moins fructueuse a été l'investigation sur l'histoire de la spirante vélaire *ch*. Sauf sur certains points de détail M. Schwarz confirme les opinions courantes.

Les conclusions de M. Schwarz reposent sur une confrontation dont le contrôle échappe à qui n'est pas un slavisant qualifié. Sa méthode paraît sûre et l'autorité de M. Lessiak, qui s'est intéressé aux recherches de l'auteur, donne confiance dans l'exactitude de leurs résultats.

F. PIQUET.

---

M. J. VAN DER MEER : **Historische Grammatik der niederländischen Sprache.** I. Band. Einleitung und Lautlehre (*Germanische Bibliothek. 1. Abt., 1. Reihe : Grammatiken*, 16). Heidelberg, Winter, 1927. In-8°, CLIII-353, p., 16 mk.

Le travail dont nous avons ici le premier volume constituera, quand il sera terminé, le recueil indispensable auquel devra s'adresser le chercheur en quête de renseignements sur l'histoire du néerlandais,

Digitized by Google

c'est-à-dire de la langue usitée en Hollande et dans la Belgique flamande. Ce premier volume comprend trois parties essentielles.

L'introduction est une vue très détaillée de l'histoire du néerlandais depuis l'époque où il surgit comme langue littéraire (1249) jusqu'à nos jours. Cette histoire est très fertile en incidents : luttes pour la prononciation, pour le vocabulaire, pour l'orthographe, pour l'unification du flamand et du hollandais, lutte enfin pour la flamandisation de la Belgique.

A propos de ce dernier point, l'auteur — ce n'est pas une révélation — nous dit avec quelle sympathie l'Allemagne suit ce mouvement, qu'il approuve. Il fait mieux. Son livre trahit le dessein de rapprocher le néerlandais de l'allemand. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, en effet, consacrée à l'histoire des phonèmes néerlandais, voyelles et consonnes, il a pris soin de mettre en regard du mot néerlandais cité les formes de l'ancien-haut-allemand, du moyen-haut-allemand et du haut-allemand moderne. On est surpris de cette constante confrontation, qui se rencontre même lorsque l'étymologie n'est pas en cause. Ainsi, à côté du mot *dompelen* (p. 39) sont signalés a. h. a. *tumphilo*, n. h. a. *Tümpel*. On aurait attendu ici plutôt le moyen-anglais *dympull* et l'anglais moderne *dimple*, qui sont en relation plus étroite avec *dompelen* que l'allemand, surtout le nha, influencé par le moyen-allemand ou le bas-allemand. Qu'importe aussi à celui qui étudie l'évolution du néerlandais de savoir que le latin *carcerem*, devenu en néerlandais *carker*, puis *kerker*, ait pris en aha. les formes *charchâri*, *karkaere*, *kerkaere*, *kerker* ? Les dictionnaires étymologiques allemands suffisent à nous l'enseigner.

Dans cette deuxième partie est comprise aussi l'étude phonétique des mots néerlandais empruntés au français. De précieuses distinctions sont faites ici sur les particularités d'origine de ces mots : dates de l'emprunt, régions d'où ces mots viennent, modifications subies et modes de passage (littéraire ou oral) (1).

Enfin, et comme pendant à cette étude, la même recherche nous est offerte sur les mots allemands incorporés à la langue néerlandaise, mots plus rares et plus récents (XVIIIe et XIXe siècles en général), donc moins déformés.

La dernière partie de l'ouvrage contient un supplément bibliographique, des corrections et des notes. Ces rectifications, discussions et renvois à des études omises dans le texte sont un complément qui achève une œuvre, dont, à part la réserve faite plus haut et qu'explique peut-être la qualité de M. J. van der Meer, qui est, croyons-nous, professeur de néerlandais à l'Université de Francfort-sur-le-Mein, on ne peut dire que du bien. F. P.

(1) Ne faut-il pas substituer à *teint* (français, devenu *tint* en néerlandais, p. 154) la forme du substantif *teinte*, qui est attestée en français au XIIIe siècle ? — *Carogne* (p. 162) pourrait être emprunté au français commun, où on le rencontre dès le XIVe siècle.

Digitized by Google

Dr. Ernst Kieseritzky. **Die Schönheit unserer Muttersprache.** Leipzig, Teubner, 1926, in-8° (VII-386 p.). 8 m.

C'est moins en philologue qu'en esthéticien que le Dr. Kieseritzky a conçu et rédigé son livre. Considérant que la langue de son pays est menacée de corruption, par la paresse, la négligence ou l'indifférence de ses compatriotes autant que par la vie fiévreuse et hâtive de l'époque actuelle, il jette le cri d'alarme, invite les Allemands à reconnaître avec lui, à admirer les beautés de leur idiome, espère les amener ainsi à le parler et à le maintenir dans toute sa pureté. A cette intention, il étudie successivement les sons allemands, l'accent du mot, l'accent de phrase, la construction, le vocabulaire ; un dernier chapitre intitulé « Contre le Courant », expose l'essence véritable et la genèse de l'allemand littéraire, montre la nécessité, pour les Allemands, d'aimer leur langue maternelle, en vue de conserver intacts les caractères communs de la race et du peuple.

Nous ne pouvons qu'approuver l'auteur dans sa lutte contre les théoriciens et les maîtres d'école qui veulent imposer à un même peuple une prononciation uniforme, et font violence aux sons dialectaux sans aboutir à une réelle unité. La contrainte en matière de phonétique va à l'encontre du but ; vouloir baser une prononciation sur l'orthographe est une entreprise vaine et qui viole les lois naturelles. C'est par des contacts répétés, par une usure réciproque, une assimilation progressive que les différences trop saillantes peuvent s'atténuer, que les particularités dialectales peuvent s'effacer : les règles n'y font rien. Les phonéticiens ne sont pas des législateurs, mais des officiers ministériels qui, sans doute, donnent des conseils et suggèrent telle solution plutôt que telle autre, mais qui, finalement, ne peuvent qu'enregistrer les volontés des parties, c'est-à-dire, ici, de la masse du peuple. L'auteur signale avec raison l'importance fondamentale de l'accentuation, avec l'infinie variété de ses nuances, qui peut modifier de tant de manières les divers sons particuliers, et qui impose de replacer chacun d'eux dans l'ensemble du mot et, souvent, de la phrase, sous peine de s'en faire une idée fausse et de le prononcer inexactement.

L'auteur indique modestement, dans la préface, qu'il ne connaît qu'imparfaitement l'histoire de la langue allemande. En outre, il ne possède bien que la prononciation du Nord de l'Allemagne et celle de Silésie. Aussi bien n'a-t-il pas la prétention de formuler des règles et d'aboutir à des conclusions définitives ; il ne veut qu'appeler l'attention de ses compatriotes sur l'importance nationale d'une langue pure et belle, les encourager dans leurs efforts pour maintenir intactes les qualités fondamentales de leur idiome. Son livre abonde en remarques de détail, parfois contestables, et dont l'abondance même empêche souvent une vue claire des questions traitées. L'ouvrage gagnerait à être élagué, réduit aux remarques vraiment importantes,

Digitized by Google

concentré plus vigoureusement tant pour le fond que dans l'expression. Tel qu'il est, il pourra être consulté avec fruit, et c'est sans doute ce que désire avant tout l'auteur.

Léon MIS.

---

SIGMUND FEIST : **Germanen und Kelten in der antiken Überlieferung**. Halle a. S., Max Niemeyer, 1927. Gr. in-8°, 75 p., 4,50 mk.

On ne doute pas que, à l'époque ancienne, l'Allemagne occidentale actuelle n'ait été habitée par des Celtes, auxquels ont succédé ou avec qui se sont mélangés les Germains. Mais les écrivains latins et grecs n'ont pas donné sur ce qu'ils appelaient Germains et Celtes des indications précises ni concordantes. M. Feist, qui a déjà touché cette question dans des travaux antérieurs, a voulu l'élucider définitivement.

Selon ce savant il y a lieu de distinguer les Germains à peu près purs, c'est-à-dire les Suèves, Alamans, Francs, Saxons, etc., des Celto-Germains, qui sont des Germains envahisseurs du territoire occupé par les Celtes et qui ont peu à peu germanisé ces derniers. Le nom de Germain, dont l'étymologie reste obscure, a été donné d'abord par les Celtes à un groupe ethnique et a été étendu par la suite à tous les peuples transrhénans. Germanie est pour l'antiquité classique une désignation géographique. Certains peuples appelés Germains par les écrivains grecs et latins (Gots, Burgondes, etc.), ne se donnaient pas eux-mêmes ce nom et plusieurs d'entre eux étaient des Celtes. Les Cimbres, Teutons, Nerviens, Trévires étaient de race celtique. C'est à tort qu'on a, se conformant aux données de Tacite et autres, considéré comme Germains les peuples fixés entre le Rhin et l'Elbe aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Ces recherches faites avec l'érudition et la sagacité qui sont les qualités de M. Feist, ainsi que d'autres dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer, font faire un progrès marqué à la discussion d'un problème fort ardu et invitent à la prudence les historiens de l'antiquité germanique.

F. PIQUET.

---

K. F. WOLFF : **Rassenlehre**. Neue Gedanken zur Anthropologie, Politik, Wirtschaft, Volkspflege und Ethik. Mit 40 Abbildungen im Text, 16 Tafeln und 3 mehrfarbigen Karten. (*Mannus-Bibliothek hgb. v. G. Kossinna*). Leipzig, Kurt Kabitzsch, 1927. Gr. in-8°, 250 p.

Encore que l'auteur de cet important volume déclare, justement, que « langue » et « race » sont des notions distinctes, il n'en est pas moins vrai que les études anthropologiques ne peuvent être négligées par le linguiste. D'autre part, comme l'indique le sous-titre de son livre, M. Wolff envisage des questions afférentes à la vie politique, économique et morale de l'Allemagne. Ces considérations justifient

Digitized by Google

que nous disions brièvement en quoi consistent les « pensées nouvelles » qu'apporte M. Wolff.

Du point de vue de l'anthropologie, M. Wolff, d'accord en partie avec M. Hans Günther, dont la dernière œuvre a été signalée ici (1), mais souvent son contradicteur, est d'avis que les déductions fondées sur l'index facial sont un décevant critère à l'égard de la classification des races. Il fonde son système sur un ajustement (Ausgleich) de peuples migrateurs et des aborigènes, théorie qui permet d'éclairer les questions délicates et complexes de l'anthropologie et de l'ethnologie. D'après ce système, les races humaines se diviseraient en trois groupes essentiels : *l'homo europaeus*, *l'homo meridionalis* et *l'homo mongolicus*. Chacun de ces groupes comporte des sous-divisions, dont les principales, dans chaque groupe, sont formées par les dolichocéphales et les brachycéphales, qui ne constituent plus deux races différentes, mais présentent, dans leurs groupes, des caractères distincts. Les premiers sont entreprenants, conquérants, intellectuellement supérieurs ; les seconds, pacifiques, agriculteurs, d'esprit pratique, cèdent la place aux guerriers envahissant leurs pays ou se contentent d'un rôle social inférieur. Parfois cependant les vaincus ont repris la prépondérance, les vainqueurs s'étant éliminés ou ayant été assimilés.

M. Wolff maintient la théorie aryenne (homo europaeus). Il croit avec bien d'autres qu'il a existé une race aryenne primitive, un peuple aryen, une langue aryenne. Cette race aryenne ou la race indo-européenne, qui est née d'elle, a créé la civilisation de l'ancien Orient, où elle a pénétré à l'époque mégalithique (hypothèse, disons-le, bien peu appuyée).

Chacune des trois races a eu son centre de civilisation créatrice, l'aryenne en Europe, la sémitique en Afrique, la mongolique en Asie orientale.

Une partie du livre de M. Wolff est consacrée à des discussions d'ordre psychologique et moral. Ses conceptions sont faites pour étonner beaucoup de ses compatriotes et pour en scandaliser quelques-uns. Selon lui, l'idéal du christianisme existait chez les Aryens. Cet idéal, fait de douceur et de charité, fut extirpé par les Germains, adorateurs de la puissance guerrière et enclins à céder aux passions violentes. Leur conversion au christianisme fut l'adoption d'un christianisme qui n'avait déjà plus la haute valeur morale du « christianisme » primitif des Indo-européens. Le salut de l'Allemagne réside dans le retour à ce « christianisme » ancien, qui réprouve le recours aux armes et recommande le pardon des injures. Chaque peuple doit avoir le droit de disposer de lui-même et doit être mis à l'abri des convoitises d'autrui (ceci aurait pu être dit dans un passé qui n'est pas encore très lointain).

(1) Voir *Revue Germanique*, XVII (1926), p. 502 s.

Digitized by Google

La dénordisation de l'Allemagne n'est pas un fait avéré, comme le croient M. Günther et d'autres. Mais le peuple allemand n'a pas d'idéal, et c'est pour cela qu'il a été vaincu dans la dernière guerre. Il ne court pas encore risque de dégénérer, parce qu'il dispose, dans ses couches inférieures, d'abondantes et précieuses ressources. Mais il faut lui donner une foi ; il faut lui accorder la liberté pleine et entière ; il faut le libérer des entraves dont l'enserre une législation tatillonne, supprimer la prohibition de l'alcoolisme, les mesures interdisant le néomalthusianisme, l'instruction obligatoire, etc. ; il convient d'instituer le régime de la petite propriété, combiné avec une nouvelle conception de l'activité féminine, de diminuer la durée du travail des ouvriers d'usine, de transformer la répartition de la propriété foncière, de renoncer à l'illusion coloniale, enfin de renoncer à une guerre de revanche, à la condition que chaque nationalité ait son indépendance, en un mot de respecter la liberté de l'individu et de la nation.

Comment cette liberté peut-elle se concilier avec la notion de l'Etat moderne qui tend à assumer la direction des efforts et avec les nécessités économiques ? M. Wolff ne nous le dit pas clairement.

Ce livre est destiné au grand public, bien que la partie purement anthropologique et ethnique en ait un caractère plus spécial. Les considérations relatives à une conception nouvelle du rôle de l'Etat vis-à-vis des individus ou des Etats entre eux sont empreintes d'un idéalisme généreux, parfois utopique, certainement irréalisable aujourd'hui, mais dont il est bon d'esquisser les linéaments. Le lecteur français aura satisfaction à connaître ces « pensées nouvelles » d'un Allemand écrivant en 1927.

F. P.

---

**Germanische Wiedererstehung**, Ein Werk über die germanischen Grundlagen unserer Gesittung, hgb. von HERMANN NOLLAU, Heidelberg, Karl Winter, 1926, 1 vol. gr. in-8°, 700 p., 28 mk.

M. Nollau a fort bien senti que ce gros livre porte un titre un peu inquiétant et il s'attache, dans son introduction, à expliquer le but poursuivi et qui est le suivant : Répandre une connaissance plus intime de l'antiquité germanique dans le peuple allemand ; mettre à la portée de tous les résultats de la philologie et de l'archéologie ; montrer ce qui a persisté de cette civilisation jusqu'à l'époque actuelle ou ce qui a été remis en honneur ; et enfin, proposer cette ancienne civilisation germanique en exemple à l'Allemagne actuelle, pour qu'elle y puise inspiration et directives.

Cette enclyclopédie, — car c'en est une et fort richement présentée — est donc dans le plan de la vulgarisation ce qu'est par exemple le *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* dans le domaine de

Digitized by Google

la science pure. Pour la rédiger, on a fait appel à huit collaborateurs, pour la plupart savants réputés dans leur spécialité.

M. Otto Lauffer (*Die Entwicklungsstufen der germanischen Kultur*) brosse d'abord un large tableau de la vie des anciens Germains et de leurs coutumes. En certaines parties, son exposé fait double emploi avec ceux qui suivent et qui développent certains points esquissés par lui. Sous le titre de *Altgermanische Sittenlehre und Lebensweisheit*, M. Andreas Heusler retrace les mœurs et la mentalité des anciens Germains en se fondant sur les seules sources qu'il juge dignes de foi, à savoir la littérature islandaise.

La partie suivante due à M. von Schwerin est plus conforme à l'esprit du livre (*Der Geist des altgermanischen Rechts, das Eindringen fremden Rechts und die neuerliche Wiedererstarkung germ. Rechtsgrundsätze*). Dans le droit actuel qui tend à subordonner l'individu à la société ou au groupement, M. von Schwerin voit un retour au droit germanique et un éloignement des principes du droit romain. C'est une idée originale et qui, croyons-nous, n'avait pas encore été tentée, que de montrer à travers tout le développement historique du droit allemand ce qui subsiste de proprement germanique. — Avec toute la bonne volonté du monde, et à moins de tomber dans le ridicule, il était impossible d'appliquer des principes semblables au développement de la religion. Aussi malgré son titre (*Die Entwicklung der germanischen Religion, ihr Nachleben in und neben dem Christentum*), M. Karl Helm, s'est-il appliqué sagement à offrir un excellent tableau de l'ancienne religion germanique. Tout au plus montre-t-il dans certaines coutumes et superstitions populaires la survivance d'éléments païens. L'histoire de l'élément germanique dans le développement de la musique allemande (*Die Tonkunst in altgermanischer Zeit, Wandel und Wiederbelebung germanischer Eigenart in der geschichtlichen Entwicklung der deutschen Tonkunst*) est l'œuvre de M. J. M. Müller-Blattau. L'auteur croit à l'avenir de la musique allemande ; mais il l'exprime en des termes dont le mysticisme et la grandiloquence ne sont pas sans choquer un peu. On en pourrait dire autant de l'histoire de l'art (*Die altgermanische bildende Kunst, ihr Nachleben in den Jarhhunderten der Herrschaft fremder Kunst und ihre neuerliche Wiederaufdeckung. Altgermanisches in der neueren bildenden Kunst*) de M. A. Haupt qui se termine sur un ton prophético-lyrique par une strophe de la *Völuspá*.

L'influence littéraire est un terrain beaucoup plus solide, sinon tout à fait neuf, et M. von der Leyen n'a pas de mal à faire l'histoire de l'inspiration d'origine germanique dans la littérature allemande moderne (*Altgermanische Dichtung, ihre Umbildung im Mittelalter und ihre Belebung in neuerer Zeit*). Mais, puisqu'il s'agit ici de l'Allemagne, pourquoi avoir été annexer Ibsen ? Il est vrai que dans tout le livre on semble s'être donné le mot pour admettre l'équivalence entre « alle-

Digitized by Google

mand » et « germanique ». On reconnaît là un procédé qui n'est ni très neuf ni très loyal. Enfin, dans un tel ouvrage, on ne pouvait ignorer l'élément essentiel : la langue, en tant que véhicule de la pensée germanique. M. K. Bojunga qui s'est chargé de cette partie (*Werden und Wesen der deutschen Sprache*) se fait une conception assez guerrière de l'évolution linguistique. Farouche partisan du purisme, il est regrettable que l'ardeur de ses convictions le pousse à un fanatisme qui ne sait même pas éviter les écarts de langage.

« Nous espérons, dit M. Nollau dans son introduction, qu'aucun lecteur de cet ouvrage n'aboutira à la conclusion que l'on a poursuivi un autre but que la vulgarisation scientifique » (p. 15).

Cependant, au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture, on ne peut se défendre d'un sentiment de malaise. S'il ne s'agit que d'un exposé scientifique, pourquoi M. Nollau termine-t-il son introduction par une phrase comme « Die staatliche Macht unseres Volkes unter den andern Völkern der Erde ist gebrochen, der Stolz, ein Bürger eines starken deutschen Reiches zu sein ist dahin » (p. 15), pourquoi cite-t-on volontiers J. César (p. 97) lorsqu'il loue la chasteté des Germains et pourquoi (p. 156) récuse-t-on son témoignage quand il paraît moins favorable ? Pourquoi, après avoir rappelé le rôle important de la vengeance chez les anciens Germains, ajouter cette phrase équivoque : « Und sie hatten die Gewissheit, dass die Götter dabei auf ihrer Seite waren » (p. 139) ? N'est-il pas déplacé dans un ouvrage soi-disant scientifique de parler des « œillères de la haine nationaliste des Français d'aujourd'hui » (p. 156) et que vient faire ici (p. 160) une allusion au traité de Versailles ? M. Bojunga croit-il favoriser la cause du purisme linguistique par son manque de calme (p. 543) : « das fremdwortgespickte Kauderwelsch... die frechen Feindeswörter Reparationen und Sanktionen... », p. 546 : « die Fremdworterei... das Erbübel der Ausländerei ? »

Le purisme, la « Entwelschung », la « Verdeutschung » sont d'ailleurs le mot d'ordre ici. On n'y parle pas de « Bibliographie » ni de « Literatur », mais de « Schrifttum » et jusqu'au prénom de l'éditeur, M. Carl Winter, que pour la circonstance on a habillé en Karl jugé sans doute plus « germanique » (1).

On apprend à la dernière page que ce livre a été commencé en 1922 ; paru en 1926, œuvre de savants en majorité éminents, on voudrait croire que ses allures tendancieuses sont déjà d'un autre temps. En tout cas, ce manque de sérénité gâte, irrémédiablement, un bel ouvrage.

F. Mossé.

(1) Il est juste de reconnaître que certains des collaborateurs, M. K. Helm, M. von Schwerin ont su éviter toute xénophobie.

Digitized by Google

PAUL WIEGLER : **Geschichte der Weltliteratur** (*Dichtung fremder Völker*) mit 114 Abbildungen auf Tafeln. Berlin, Ullstein, 1926, 4e Aufl., VIII-515 p.

La première édition de cet ouvrage considérable était terminée en 1914 et s'inspirait alors des directives que formule Frédéric Loliée dans son *Histoire des littératures comparées* : trier, choisir, élaguer, dégager l'essentiel de l'accessoire, s'en tenir aux faits les plus saillants, aux noms les plus importants, aux synthèses les plus sobres et les plus larges. Ainsi nous étaient présentés la préhistoire orientale de la littérature européenne, les avatars de cette dernière d'un peuple à l'autre, son extension au cours du XIXe siècle, l'avènement de la littérature américaine de langue anglaise, des littératures slaves et de celles de la Chine et du Japon. Le tout, en tenant le plus grand compte des renoms et des œuvres consacrés par la tradition, et en accordant à l'élément épique et légendaire une place prépondérante. Telle est la méthode.

Depuis la guerre, cette œuvre a été rééditée deux fois, remaniée et mise à jour. Sous sa forme actuelle, elle caractérise l'évolution de la production littéraire en Angleterre, en Amérique et en France, le mouvement bolcheviste russe, la récente génération littéraire italienne et jusqu'à la production des peuples de moindre importance. Même des auteurs originaux comme Proust, Joyce, Pirandello, Sinclair Lewis, sont passés en revue et situés. — Tout en soulignant le caractère nécessairement provisoire d'une tentative de ce genre, l'auteur se réclame expressément de l'humanisme, de grande envergure et à vastes raccordements, d'un George Brandes. Sa sympathie, toutefois, paraît aller plutôt aux littératures anglo-saxonnes et nordiques qu'à la nôtre.

La littérature allemande est laissée hors du cadre, mais elle est, bien qu'invisible, omniprésente. Elle constitue le noyau, ou plutôt le foyer spirituel de l'enquête. « C'est en partant d'Allemagne, nous dit Paul Wiegler dans sa préface, que je considère l'Europe et l'Amérique. En tous lieux, cette littérature universelle poursuit les courants profonds d'échange entre Orient et Occident, depuis le moyen âge jusqu'au classicisme, au romantisme et à l'époque contemporaine. Elle nous confirme cette tendance par Gœthe, Schiller, les deux Schlegel, Burckhardt, Nietzsche, les sommités intellectuelles et artistiques de la culture allemande ». Pour conclure, il évoque et souligne la position intermédiaire de l'Allemagne entre Orient et Occident, l'action conciliatrice et synthétisante exercée par elle pendant deux siècles, ainsi qu'un Bernard Shaw s'est plu, tout récemment, à le reconnaître.

Au total, seize chapitres, nourris et bien équilibrés, dont l'avant-dernier, consacré aux temps modernes, est le plus développé. Le dernier, par contre, accorde seulement quelques pages aux productions et anthologies d'Extrême-Orient. Pas de conclusion, d'introduction d'ensemble, ni de notes, références et appendices bibliographiques. En



Digitized by Google

revanche, abondante et judicieuse illustration, analyses d'ouvrages fort soigneuses, présentation typographique impeccable, et registre alphabétique unique, permettant de retrouver commodément chaque auteur. Bref, répertoire général de vulgarisation réellement précieux, complet, et composé avec goût.

Louis BRUN.

---

FRIEDRICH PANZER : **Italische Normannen in deutscher Heldensage.** Frankfurt a. M., Moritz Diesterweg, 1925 (*Deutsche Forschungen hgb. v. Fr. Panzer und J. Petersen*). Gr. in-8°, 100 p., 6 mk.

Il y a beaucoup de choses dans ce volume, et il est regrettable qu'un simple compte rendu ne puisse exposer les résultats nombreux et importants de l'étude de M. Panzer. Cueillons les faits qui attirent le plus l'attention.

M. Panzer croit que les Normands qui ont régné au XIe et au XIIe siècle sur la Sicile et l'Italie méridionale ont inspiré les auteurs de la légende héroïque allemande. Le Samson de la *Thidreksaga* serait le portrait, dans la fiction, de Robert Guiscard, duc de Pouille, de Calabre et de Sicile, dont l'histoire offre de frappantes analogies avec celle du héros de la *Saga*. Un autre Normand, Roger II, roi des Deux-Siciles, eut des aventures qui ressemblent fortement à celles qui sont attribuées au roi Rother dans le poème allemand de ce nom. A la vérité, d'assez graves difficultés semblent empêcher de croire que l'auteur du *Rother* ait célébré les exploits d'un prince qui fut l'adversaire de l'empire allemand. M. Panzer lève cet obstacle en plaidant la possibilité de la rédaction du *Rother* par un homme — un clerc, non un jongleur — ayant des relations avec l'entourage de Guelfe VI.

Faisant d'une pierre deux coups M. Panzer explique, par cette accointance de l'auteur du *Rother* avec les Guelfes, les faits d'histoire bavaroise qui surprennent dans un poème écrit en moyen-allemand. Le poème aurait été composé, estime M. Panzer, par un auteur, fort instruit d'ailleurs, touchant de près à la haute noblesse bavaroise sympathique à la cause guelfe.

Dernier apport de M. Panzer : le *Rother* contient des passages qui trahissent l'influence de la *Chanson d'Aliscans*, du *Moniage Rainoart*, du poème anglo-normand de *Horn* et du poème anglais *Generides*, issu sans doute d'une source française. Notons, une fois de plus, le cas d'une œuvre littéraire allemande du moyen âge mettant à profit les productions de nos poètes.

Comme dans ses œuvres antérieures, si remarquables, M. Panzer a déployé ici toutes les ressources d'un esprit délié, d'une intelligence pénétrante, d'une érudition étendue, d'une dialectique serrée. Sa démonstration n'est pas toujours absolument convaincante. Toutefois le faisceau d'arguments réunis par lui contraint à voir avec d'autres

Digitized by Google

yeux que jadis l'une des œuvres essentielles de la littérature allemande du moyen âge.

F. PIQUET.

---

KONRAD BURDACH — ALOIS BERNT : **Der Ackermann aus Böhmen,** herausgegeben, III. B^d (1. Teil de Konrad Burdach : Vom Mittelalter zur Reformation). Gr. in-8°, XXII-150, 414 p. et 8 planches, 1917, 20 mk. — KONRAD BURDACH : **Der Dichter des Ackermann aus Böhmen und seine Zeit.** III. B^d (2. Teil de Konrad Burdach : Vom Mittelalter zur Reformation). Gr. in-8°, LXVIII-262 p., 1926. 21 mk. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.

Ce n'est peut-être pas un fait unique, mais c'est certainement chose rare qu'un texte qui tiendrait dans une trentaine de pages soit l'occasion de deux volumes comprenant de huit à neuf cents pages. Et ce n'est pas tout. Il y a encore à attendre un troisième tome.

Qu'est-ce que cet *Ackermann de Bohême,* qui a coûté tant de travail à M. Burdach et à son collaborateur M. Bernt ? (1). Les histoires de la littérature allemande l'expédient en quelques lignes. Les plus généreuses reconnaissent que c'est une œuvre originale, sinon par la pensée, du moins par le style et la langue. En fait, dans cette sorte de poème en prose nous retrouvons, non pas tout à fait un dialogue comme on dit communément, mais un de ces débats dont le moyen âge nous a légué un si grand nombre de variétés. Les deux personnages qui prennent part à ce débat sont un veuf, qui accuse la Mort de lui avoir enlevé sa femme, et la Mort, qui l'invite à la résignation. L'œuvre serait d'un certain Jean de Saaz, qui l'a écrite en 1400 (ou un peu après cette date, croit M. Burdach). Mais ce nom de Jean de Saaz est un pseudonyme voilant un personnage qui, selon M. Burdach, appartenait à la famille des Pflug de Rabenstein et était un parent de Heinz Pflug.

Si le nom de l'homme ne peut être exactement identifié, son caractère ne nous reste pas tout à fait inconnu. C'était un esprit cultivé. Il avait été formé à l'école de la chancellerie royale de Bohême ; il a pu être notaire, ou greffier, ou maître d'école de la ville de Saaz. Son *Laboureur de Bohême* est une œuvre où se mêlent des éléments divers. M. Burdach s'est attaché, avec sa coutumière précision et sa connaissance exacte des habitudes de pensée de cette époque, à déterminer la nature de ces éléments et à faire voir combien ils importent à qui veut obtenir une idée juste de la mentalité de ce temps, qui représente une phase de l'évolution de la civilisation. M. Burdach a touché à beaucoup des domaines qui constituent l'intellectualité

(1) M. Bernt a été chargé spécialement d'établir le texte ; le commentaire est dû en partie à lui, en partie à M. Burdach.

Digitized by Google

du XVe et du XVIe siècle ; il n'a pas négligé le point de vue linguistique qui est une de ses principales préoccupations. En fait, le tome deuxième de cet ouvrage et les *Remarques* ajoutées à la reproduction du texte du tome premier contiennent une quantité considérable, par leur masse et leur valeur, de vues sur le poème et sur les choses qui y sont abordées : philosophie, religion, sociologie, etc...

Il n'était pas possible d'étudier ce *Laboureur* sans parler de ses relations avec le *Piers Plowmann* anglais et œuvres apparentées. M. Burdach a examiné avec le plus grand soin les textes antérieurs et postérieurs au poème de Langland. Il pense que des ressemblances subsistent entre certains textes anglais et le *Laboureur* allemand.

Le second volume contient une étude des nombreux manuscrits ou textes imprimés du *Laboureur*, puis le texte même de l'œuvre, accompagné d'un abondant apparat critique, et enfin une foule de remarqnes, dues à MM. Burdach et Bernt, qui sont une éminente contribution à l'étude du dialogue, de la langue, des mœurs, des croyances et de la vie intellectuelle du temps.

L'œuvre de MM. Burdach et Bernt dépasse de beaucoup le cadre d'une édition et d'un commentaire d'une œuvre dont la portée n'a pas été jusqu'ici estimée justement.

F. P.

---

**Der Saelden Hort.** Alemannisches Gedicht vom Leben Jesu, Johannes des Täufers und der Magdalena. Aus der Wiener und Karlsruher Handschrift herausgegeben von HEINRICH ADRIAN. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1927 (*Deutsche Texte des Mittelalters hgb. von der Preussischen Akademie der Wiss.*, Bd XXVI). Gr. in-8o, XXX-265 p., 21 mk.

Le titre de ce livre en indique exactement l'objet. C'est la publication d'un poème édifiant, contant des épisodes de la vie de Jésus, de saint Jean le Précurseur et de Madeleine, soit une suite de récits tirés des Evangiles, ou signalant quelque miracle, comme la fin du poème, qui est en étroite relation avec une histoire de la *Légende Dorée*. L'auteur, qui est un homme d'église et non un poète de haut vol, a entremêlé son récit de questions théologiques et exégétiques. Toutefois, c'est un homme de son temps ; il a ajusté son récit aux mœurs modernes et parfois a su lui insuffler de la vie et lui donner de la couleur. Si on l'en croit, il serait venu à Paris et aurait été le témoin de scènes d'affliction dans la « Chapelle Saint-Jean ». Il est de pays alemannique. M. Adrian tend à localiser le poème dans la région de Bâle.

C'est à la suite d'une étude des particularités linguistiques de l'œuvre que M. Adrian a été amené à cette conclusion. Cette étude est très serrée et renseigne sur le dialecte de l'auteur anonyme. Les deux

Digitized by Google

manuscrits qui ont conservé le poème ont été aussi examinés et leurs relations réciproques fixées. Le texte est pourvu d'un apparat critique complet et d'un vocabulaire, où l'on regrette de ne pas trouver toujours l'explication de mots embarrassants. Des termes tels que *trimahtist* (10540), qui ne sont pas sans gêner le lecteur, auraient mérité de figurer dans ce vocabulaire plutôt que *engelschar* (3822) et autres, qui sont facilement intelligibles ou qui n'offrent aucun intérêt.

Grâce à la diligence de M. Adrian et à l'initiative de l'Académie prussienne des sciences, qui a constitué déjà une abondante collection d'œuvres imprimées pour la première fois, ou d'après des manuscrits négligés, nous possédons le texte d'un poème qui a une valeur certaine comme représentant d'un genre littéraire spécial et comme monument linguistique.

F. P.

---

**Priester Wernhers Maria.** Bruchstücke und Umarbeitungen, herausgegeben von CARL WESLE. Halle a. S., Max Niemeyer, 1927. Gr. in-8o, LXXXVIII-324 p., 20 mk.

En 1172, un auteur qui se dit être le Clerc Wernher composa — peut-être à Augsbourg — un poème d'environ 6.000 vers consacré à la vie de la Vierge Marie. Ce poème n'est pas une œuvre d'imagination, mais une adaptation de l'apocryphe *Liber de ortu beatae Mariae et infantia Salvatoris* et comprend trois parties : l'origine et la naissance de la Vierge, son mariage, la naissance de Jésus. De l'œuvre de Wernher, M. Wesle nous donne une édition qui est définitive, car elle reproduit tout ce qui nous en reste, à savoir un certain nombre de fragments et deux remaniements. L'édition est disposée de telle façon que les trois textes sont présentés parallèlement et peuvent, par suite, être comparés de façon suivie.

Une introduction abondante étudie la langue des manuscrits ; elle indique comment l'auteur, à qui M. Wesle accorde plus de talent qu'on ne fait généralement, a modifié sa source ; enfin, elle examine la prosodie du poème. Après le texte est donné un dictionnaire des rimes, chose bien utile et — chose non moins utile — un glossaire où sont définis les mots qui peuvent arrêter le lecteur.

M. Wesle a fourni un travail de longue haleine et semé de difficultés. L'établissement critique du texte a dû être laborieux et les éclaircissements de diverse nature qui le précèdent et le suivent témoignent d'une attention éclairée et vigilante.

F. P.

---

Digitized by Google

HANS FRIEDRICH ROSENFELD : **Mittelhochdeutsche Novellenstudien. I. Der Hellerwertwitz ; II. Der Schüler von Paris.** Leipzig, Mayer u. Müller, 1927 (*Palaestra, 153*). Gr. in-8°, X-541 p., 34 mk.

Les fableaux n'ont pas, le plus souvent, grande valeur littéraire. Leur essentiel mérite, a-t-on dit, est de peindre la vie réelle de leur temps. Ils ont aussi celui de nous faire connaître les œuvres mineures d'une époque, celles dont le but était de distraire des gens dont les exigences intellectuelles étaient aisément satisfaites. Enfin leur langue peut intéresser le philologue. M. Rosenfeld a passé de laborieuses années à étudier deux groupes de ces fableaux, qui eurent grand succès en leur temps.

Le premier groupe, dont le titre général est der *Hellerwertwitz*, traite un sujet qu'un auteur français, Jean le Galois d'Aubepierre, avait mis en vers dans sa *Bourse pleine de sens*. Herman Fressant, qui fut « peut-être » greffier de la ville d'Ulm au milieu du XIVe siècle, a « peut-être » adapté dans son *Hellerwertwitz* le fableau français. Si cette supposition est exacte, il aurait alors fait intervenir dans le conte sa personnalité bien plus que son modèle. De même que le texte du *Hellerwertwitz*, celui du *Pfennigwertwitz*, apparenté — comme l'indique déjà le titre — au *Hellerwertwitz*, est reproduit par M. Rosenfeld. Il n'en est pas de même de *Des Säcklein Witz*, le troisième poème qui complète ce groupe, poème qui a été édité auparavant et qui n'est pas en étroite connexion avec le thème des deux autres contes.

Le second groupe de fableaux que M. Rosenfeld a soumis à son attention a pour sujet l'histoire de l'*Ecolier de Paris*. Si, dans le groupe du *Hellerwertwitz*; le thème est un, à savoir l'aventure de l'homme qui éprouve qu'il trouvera près de sa femme la loyale, généreuse et bienfaisante fidélité que deux maîtresses lui ont vainement promise, l'*Ecolier de Paris* est le résultat de la fusion de plusieurs nouvelles, dont la principale est la donnée de l'amant mort aux côtés de sa maîtresse, donnée connue, entre autres, par le conte de Boccace : *La force du sentiment* (1). De ce second groupe, représenté par trois versions : de Munich, de Vienne et des *Gesamtabenteuer*, cette dernière comprenant deux rédactions, M. Rosenfeld a édité les textes et étudié la genèse.

M. Rosenfeld a fait une œuvre consciencieuse et déployé un effort dont la haute intensité semble hors de proportion avec la matière qui l'a provoqué. Etude des manuscrits, de leurs relations, de la langue, de la prosodie, de la disposition des sujets, de leurs sources, du caractère de l'œuvre et de l'auteur : rien n'a été négligé de ce qui peut

(1) Une source française semble indiquée par les vers 221 s. de la version G (p. 277) : « Amis mon dus amis — Au toy mon chor est mis », dont le texte français et le rythme — diffèrent du vers à 4 Hebungen du poème — semblent démontrer une provenance étrangère. — N'y a-t-il pas lieu de corriger le *au* du second vers en lui substituant *an* (en) ?

Digitized by Google

éclairer les questions que soulève l'examen de cette littérature spéciale (1).

F. P.

---

EMIL ERMATINGER : **Barock und Rokoko in der deutschen Dichtung.** Leipzig, Teubner, 1926, in-8° (VI-186 p., 7,20 mk.).

Le mouvement rationaliste qui prit naissance, hors de l'Allemagne, au XVII^e siècle, se préoccupa surtout d'étudier les lois de la nature, soit par la voie du raisonnement, soit par celle de l'empirisme, conserva, dans son ensemble, un caractère laïque bien déterminé, et resta à peu près indifférent aux choses de la religion, particulièrement aux questions du salut et de la grâce. A la même époque, on constate en Allemagne un certain relâchement dans les doctrines religieuses orthodoxes, et il y a là, si l'on veut, un commencement d'Aufklärung, mais limité aux questions religieuses du salut et de la grâce. Ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle que le mouvement laïque des pays extérieurs à l'Allemagne pénètre dans ce pays, sous sa forme rationaliste, et vient y créer la doctrine philosophique d'où naquit à son tour l'art dit « rococo » du XVIII^e siècle. Telles sont les conclusions auxquelles aboutit l'auteur du présent ouvrage. Il les annonce dès sa préface et les démontre ensuite, dans le livre lui-même, en étudiant successivement la littérature du « baroque », celle du « rococo », et en établissant, dans un chapitre final, les grandes lignes d'une comparaison d'ensemble entre le baroque, le rococo et le Sturm und Drang. L'auteur accentue le caractère religieux et protestant de la littérature allemande du XVII^e siècle, son opposition à la fois à la doctrine catholique du rachat par les œuvres et à l'orthodoxie rigide de la doctrine luthérienne, sa tendance au piétisme et à l'ascétisme d'une part, mais aussi, par contraste et comme contre-poids, son affirmation des joies terrestres et des plaisirs des sens. C'est entre ces deux pôles qu'oscillent les auteurs du baroque, les uns attirés plutôt par le premier, les autres de préférence par le second. C'est de ce point de vue fondamental que l'auteur étudie successivement Jakob Böhme, Opitz, Paul Fleming, Simon Dach, Andreas Gryphius, Angelus Silesius, Gerhardt Friedrich von Spe, Hofmannswaldau, Lohenstein ; ces deux derniers subissent à la fois l'influence « catholique-romaine » des Espagnols et des Italiens, et celle de Descartes, qui détermine au théâtre et dans les romans l'étude exclusive de l'âme et des passions, avec leurs effets physiologiques. Grimmelshausen représente à la fois le point d'aboutissement et le point culminant de ces tendances contradictoires entre plaisirs des sens et négation ascétique, qui caractérisent le baroque.

(1) M. Rosenfeld a poursuivi l'histoire des motifs jusque dans la littérature moderne. Il cite, fort justement, le *Rideau Cramoisi* de Barbey d'Aurevilly parmi les descendants de l'*Ecolier de Paris*. Il aurait pu signaler le poème d'A. de Musset : *Simone*.

Digitized by Google

Vers la fin du siècle, la tendance « terrestre » l'emporte, mais pour se corrompre, dégénérer en réalisme grossier et sans valeur artistique. Le baroque avait fait son temps, et la conception rationaliste allait pouvoir, des pays voisins, pénétrer en Allemagne et y faire naître la littérature du rococo. L'influence de Calvin, à cet égard, collabore avec celle de Descartes et de Spinoza. L'explication rationaliste et optimiste de l'univers tente de concilier les données de la raison et les vérités révélées ; elle aboutit en littérature au triomphe de la raison, du bon goût, du clair, du simple, de l'intelligible. Les philosophes Leibniz et Wolf ; les écrivains Bodmer et Breitinger, Gottsched ; les poètes Brockes, Uz, Haller, Gessner ; les Wieland, Lessing ; les poètes anacréontiques, les « Popularphilosophen », en sont les principaux représentants. Aucun d'eux n'a atteint à la vraiment « grande poésie », celle qui, au-dessus d'une conception rationaliste et optimiste de l'humanité, ouvre des perspectives sur le cosmos, replace l'homme dans l'univers et montre les liens qui le rattachent à l'ensemble de la création. C'est ainsi, par exemple, que le drame de Lessing ne produit pas sur nous l'impression de nécessité totale et absolue qui se dégage des œuvres de Shakespeare, Schiller, Kleist ou Hebbel. Au contraire, l'œuvre d'un Klopstock montre, en pleine époque du rationalisme, que l'homme appartient à l'au-delà en même temps qu'il vit sur terre ; par la nature de son émotion religieuse, bien différente de l'ascétisme forcé du « baroque », par la conscience fière et joyeuse d'être l'élu de Dieu, Klopstock complète le grand courant rationaliste de son siècle. Les différences qui séparent les conceptions et l'inspiration du baroque de celles du rococo se retrouvent dans le style des deux époques ; l'auteur en montre les particularités respectives dans les divers genres littéraires. Un chapitre final expose les relations réciproques du baroque, du rococo et du Sturm und Drang. Ce dernier mouvement amène le tournant décisif dans l'histoire de l'activité intellectuelle et poétique du XVIII^e siècle, crée une conception du monde nouvelle, panthéistique et mystique, qui allait servir de base tant à la poésie romantique qu'à celle du classicisme. Le livre d'Ermatinger aboutit ainsi à la même conclusion que celui de Schneider dont il a été rendu compte ici-même (1) : le Sturm und Drang interrompt brusquement et violemment le développement qu'avait, depuis la Renaissance opitzienne, pris la littérature allemande, et la dirige dans des voies nouvelles. Ainsi l'importance de ce mouvement est mise particulièrement en relief par les critiques modernes. Bien qu'éphémère, il a joué un rôle

(1) Cf. *Revue Germanique*. 1927 n° 1, (p. 43-46). Ajoutons cependant que le livre de Schneider s'efforce de montrer ce qui malgré leurs différences évidentes, rapproche le rococo du baroque, tandis que celui d'Ermatinger se propose exactement le contraire et met surtout en lumière ce qui, malgré les ressemblances incontestables, sépare et oppose l'un à l'autre les deux mouvements.

Digitized by Google

décisif, et cela n'a rien de surprenant si l'on considère qu'au nombre de ses représentants les plus qualifiés figurent Herder, Gœthe et Schiller.

Léon MIS.

---

ECKART VON SYDOW : **Die Kultur des deutschen Klassizismus. Leben-Kunst-Weltanschauung.** Berlin, Grote, 1926. Gr. in-8°, VII-264 p., 75 planches hors texte.

Montrer que le classicisme ne fut pas seulement une conception esthétique mais une manière particulière de concevoir l'univers et la vie pratique ; en découvrir les causes profondes dans la situation politique des Etats allemands au XVIII^e siècle, dans les mœurs et la société ; en apercevoir les symptômes révélateurs et les manifestations diverses dans la vie politique et sociale ; en montrer les résultats et comme les applications pratiques dans tous les domaines, dans les arts plastiques, les œuvres dramatiques, épiques ou lyriques, dans la musique ; déterminer enfin la philosophie particulière qui commande toutes ces manifestations, leur donne un caractère d'unité, les rend solidaires les unes des autres, les explique les unes par les autres : tel est le but de l'ouvrage de M. E. von Sydow. Le classicisme n'eût pas été possible sans l'avènement de la bourgeoisie, sans le rationalisme, sans le retour à l'art antique. Les efforts convergents de ces trois facteurs lui permirent de naître, de se développer et de triompher, jusqu'au moment où d'autres tendances, des manières nouvelles de penser et de sentir, des conditions politiques et sociales différentes permirent au romantisme de triompher.

Signalons en particulier les chapitres sur « les femmes du classicisme », le vêtement, l'architecture, la sculpture et la peinture classiques, la genèse du classicisme littéraire. Le caractère architectural et plastique des tragédies classiques de Gœthe, qui explique leurs beautés particulières, mais en même temps leurs défauts, avait déjà été signalé par les critiques antérieurs. Plus original est le chapitre sur la musique classique, dont les travaux de Ricmann, Adler et Kurth ont permis de fixer les traits principaux ; il montre qu'il est inexact d'établir entre le classicisme et le romantisme la même différence qu'entre la plastique et la musique. La manière dont les classiques ont observé, senti et décrit la nature fait aussi l'objet d'un chapitre intéressant. La conclusion s'efforce de montrer que sinon le classicisme, du moins « l'esprit classique » continue d'exercer une profonde influence sur la vie intellectuelle, morale et sociale du peuple allemand, et que le « germanisme » a trouvé son expression la plus haute et la plus pure précisément chez les philosophes, écrivains et artistes du classicisme. Il n'est pas impossible, dit l'auteur en terminant, qu'une nouvelle période classique s'ouvre bientôt pour l'Allemagne.

Digitized by Google

Le beau livre de M. von Sydow est bien composé, rempli d'idées, dont certaines pourraient être discutées, mais toujours intéressantes, exposées dans une langue claire, aussi éloignée de l'abstraction que le permet un tel sujet. Les reproductions photographiques qui terminent l'ouvrage sont très nettes, et le choix en est très heureux.

L. M.

---

SOPHIE CHARLOTTE VON SELL : **Eine Frohnatur.** J. F. Steinkopf, Stuttgart, 1926. 127 p.

Sophie Charlotte von Sell, connue en Allemagne comme auteur de romans (Die helle Nacht, Weggenossen, etc.), s'est essayée aussi dans la monographie ; elle a publié un ouvrage sur la reine Louise (Die Königin) et un autre sur la mère de Gœthe (Eine Frohnatur). Dans ce dernier livre, au lieu de parler de Frau Rat, elle la fait surtout parler elle-même dans ses lettres si naturelles, si remplies de bon sens et d'humour. Le titre « Eine Frohnatur » caractérise justement la douce philosophie de la mère de Gœthe qui écrivait dans une lettre à Mme de Stein : « Ich habe die Menschen sehr lieb — und das fühlt alt und jung gehe ohne Pretention durch diese Welt und das behagt allen Evens Söhnen und Töchtern — bemoralisiere niemand — suche immer die gute Seite auszusp hen — überlasse die schlimme dem, der die Menschen schufe und der es am besten versteht, die scharffen Ecken abzuschleifen und bei dieser Metode befinde ich mich wohl, glücklich und vergnügt... ». Des citations de ce genre — elles sont nombreuses dans l'ouvrage — font ressortir la personnalité de Frau Aja avec plus de netteté que des développements touffus qui ne nous font grâce d'aucun détail biographique.

H. SAUGRAIN.

---

ARNOLD LITTMANN : **Schillers Geschichtsphilosophie.** (*Fr. Manns Pädag. Magazin. Heft* 1061), Langensalza, Hermann Beyer und Söhne, 1926. In-8°, 128 p.

On pourrait chicaner l'auteur sur le titre qu'il a donné à son étude. Schiller a écrit des ouvrages proprement historiques. On s'attend dès lors à trouver ici des renseignements sur les principes philosophiques dont le poète s'est inspiré dans cette partie de son œuvre : quel rôle attribue-t-il aux grands hommes et quel rôle à la masse ? Fait-il voir dans la succession des événements l'effet d'une loi, et quelle est cette loi ? l'acheminement vers une fin, et quelle est alors cette fin ?

M. Littmann ne s'est pas proposé de pousser l'enquête sur de tels problèmes plus loin qu'elle n'a été menée en particulier par Ueberweg. Il ne mentionne même pas dans sa bibliographie, bien qu'il lui arrive de le citer, le *Schiller als Historiker und Philosoph*, tandis qu'il y

Digitized by Google

fait une place au *Schiller in seinem Verhältnis zur Wissenschaft* de Tomaschek, et pourtant, il y a dans le premier de ces ouvrages un chapitre intitulé *Geschichtsphilosophie*, dont on ne trouve pas l'équivalent dans le second. Les ouvrages historiques de Schiller ne sont évoqués qu'à cinq ou six reprises et sans insistance.

En réalité, ce qui est étudié ici, c'est la philosophie de l'histoire, non de l'historien, mais de l'esthéticien et du poète philosophe. Mieux aurait valu en prévenir le lecteur par un titre plus précis, ou par quelques mots dans l'introduction.

En revanche, les idées générales sur la destinée humaine que formulent ou suggèrent les traités esthétiques du penseur-poète, et quelques-uns des poèmes du poète-penseur, sont ici expliquées génétiquement, définies et commentées avec autant de précision que d'exactitude.

Ce qui donne un intérêt dramatique à l'histoire des idées de Schiller, c'est le conflit qui se poursuit en lui, au cours de presque toute sa vie d'écrivain, entre la raison du penseur et la sensibilité du poète. Le philosophe proclame avec Kant le primat de la raison et de la conscience morales. L'artiste entend faire sa part à la sensibilité. L'homme aspire à la conciliation de toutes les facultés humaines dans une harmonieuse totalité. Par suite, à l'état de nature ou dynamique, dans lequel la sensibilité domine, Schiller oppose l'état de raison, ou éthique, dans lequel la raison commande, et l'état esthétique, caractérisé par l'accord de la sensibilité avec la raison. Et c'est entre ces deux derniers régimes que sa préférence oscille.

Il voit alternativement dans l'un et dans l'autre l'idéal de la condition humaine.

Il s'agit là d'états psychologiques plutôt que de stades historiques. Schiller a soin de le faire remarquer (voir en particulier, dans les *Lettres esthétiques* et dans la *Poésie naïve et sentimentale*, les notes des pages 99 et 189 de la *Säkular-Ausgabe*). Cependant il en parle parfois comme d'Etats au sens politique du mot, et, plus souvent, plus naturellement aussi, il lui arrive de les transposer sur le plan de l'histoire. C'est ce dernier aspect de sa pensée que M. Littmann étudie surtout. Dans cette perspective, la question centrale se trouve être celle du progrès.

Le rationaliste voit l'agent principal du progrès dans la raison : c'est par la réflexion que l'homme sort de la barbarie primitive et avance dans les voies de la civilisation. Mais la pensée abstraite se développe et se fige au point d'étouffer l'instinct naturel, la sensibilité personnelle, la libre imagination. Ce sont là des pertes que l'artiste n'accepte pas volontiers. Il préfère un degré de culture tel que raison et sensibilité se complètent et se marient heureusement. Or, cette harmonie, c'est précisément la fonction du beau, tel que Schiller le

Digitized by Google

conçoit, de la créer, ou de la conserver, ou de la restaurer. L'art, producteur du beau, ne doit-il pas dès lors être considéré comme un agent supérieur aux sciences, à la philosophie, à la morale, comme l'agent par excellence de la civilisation ? Schiller hésite entre ces deux conceptions.

En 1789, quand il écrit son poème *Les Artistes*, il y donne d'abord à l'art un rôle d'intermédiaire entre la barbarie primitive et la civilisation rationnelle. C'est une observation de Wieland, à laquelle répond immédiatement d'ailleurs une conviction inhérente à son propre esprit, qui lui fait ajouter la conclusion dans laquelle il montre que la civilisation rationnelle, pour échapper à la sécheresse et au pédantisme, doit être complétée par le culte du beau.

Au cours des années 1790 à 1793, l'étude qu'il fait de Kant renforce la vigueur et la rigueur de son rationalisme et de son moralisme. Mais bientôt l'artiste en lui réclame de nouveau sa part. Dans les *Lettres esthétiques*, on voit les deux principes encore en conflit. Dans la vingt-troisième, le moralisme semble l'emporter, mais dès la vingt-cinquième, l'esthétisme reprend le dessus.

L'équilibre qui se manifeste dans la personne et dans les œuvres de Gœthe à son retour d'Italie confirme Schiller dans la confiance que l'harmonie, rêvée par son âme de poète, est conciliable avec l'aspiration à un progrès indéfini qui tend son esprit de penseur. Et c'est en somme la thèse qu'il soutient, non sans bien des fluctuations encore, dans son dernier grand traité, sur la *Poésie naïve et sentimentale*.

Le rythme ternaire selon lequel il conçoit l'évolution de l'humanité et le développement de l'individu est donc finalement : sensibilité — raison — accord de la sensibilité et de la raison, avec double intervention de l'art, une première fois pour faciliter la soumission des sens à l'esprit, une seconde fois pour réconcilier l'esprit avec les sens.

La civilisation de la Grèce antique n'a dès lors plus aux yeux de Schiller la valeur absolue dont elle a longtemps eu le privilège. A l'harmonie qu'elle a complètement réalisée, il va préférer l'aspiration moderne à une harmonie progressive qui, à peine atteinte, tend à se dépasser elle-même, exigeant sans cesse un nouvel effort pour se reconstituer plus pleine, plus riche, plus haute.

La courbe de toutes ces fluctuations de la pensée schillérienne est tracée par M. Littmann avec une exactitude minutieuse. Les influences qui la déterminent, celle de Rousseau, de Shaftesbury, de Wieland, de Kant, de Guillaume de Humboldt, de Fichte, de Gœthe, sont mesurées avec précision. Bien construit, adroitement divisé, rédigé avec soin, cet exposé est d'une clarté parfaite, et constitue une utile mise au point d'un des plus importants problèmes posés par l'œuvre théorique et poétique de Schiller.

Je n'ai relevé qu'une petite inadvertance à signaler à l'auteur en

Digitized by Google

vue d'une réédition. Le passage de *Über naive und sentimentalische Dichtung*, cité p. 113, commence par *Sie* et non par *Die Griechen*, et ce *Sie* se rapporte non aux Grecs, mais aux objets et aux êtres qui donnent l'impression d'être déterminés du dedans, par un principe autonome. Ce texte ne peut donc pas être utilisé comme il l'est ici sans une transposition, qui d'ailleurs serait fort admissible.

I. ROUGE.

---

**August Wilhelm und Friedrich Schlegel im Briefwechsel mit Schiller und Gœthe**, herausgegeben von JOSEF KÖRNER und ERNST WIENEKE. Leipzig, Insel-Verlag, 1926. In-8°, 287 p.

Des deux auteurs qui ont collaboré à ce livre, l'un est mort au cours de la dernière guerre. C'est Wieneke, tué en 1915. A lui est dû le texte de cette correspondance. Le second, M. Körner, revendique comme siennes les notes qui l'accompagnent. Méritoire est le travail de l'un et de l'autre.

C'est un fait connu que les lettres de Frédéric et Auguste Schlegel à Gœthe et Schiller et celles des Dioscures aux deux frères ont été pour la plus grande partie déjà publiées. Mais l'édition qu'a établie Wieneke est une édition critique, faite d'après les originaux et, à l'occasion, pourvue de variantes. Quant à M. Körner, on sait par son livre *Romantiker und Klassiker*, analysé ici même (1), qu'il était parfaitement qualifié pour annoter avec précision et une documentation étendue ces monuments épistolaires. Aussi, tout dans ces lettres — ou à peu près tout — est élucidé. Faits, dates, circonstances, allusions, M. Körner a levé tous les voiles qui peuvent cacher le sens des moindres incidents dont il est question.

Nul doute que ce recueil complet de la correspondance échangée entre quatre hommes qui sont parmi ceux qui honorent le plus les lettres allemandes ne soit d'un vif attrait pour quiconque éprouve quelque plaisir à étudier la vie et les opinions des grands écrivains (2). Il est une source d'information utile pour tous ceux qui ont la tâche de connaître ou de faire connaître l'une des phases de l'évolution de la littérature allemande. S'il ne suffit pas à nous éclairer sur les profondes divergences nées entre les tenants du classicisme et les protagonistes du romantisme, il nous permet de discerner le reflet du conflit des opinions dans les relations personnelles. Ce que M. Körner nous avait enseigné en analyste dans le livre cité plus haut se dégage des documents, précieux pour l'histoire littéraire, qui sont réunis ici.

F. PIQUET.

(1) Voir *Revue Germanique*, XVII (1926), p. 114.

(2) On notera avec quelque curiosité le jugement de Frédéric Schlegel, qui, venu à Paris et y ayant rencontré Cuvier, écrit à Gœthe qu'il ne manque à ce savant que de n'être pas un Allemand (p. 173.)

Digitized by Google

FREDERIK INGERSLEV : **Genie und sinnverwandte Ausdrücke in den Schriften und Briefen Friedrich Schlegels.** Eine semasiologische Untersuchung. Berlin, Askanischer Verlag, 1927. In-8o, XIX-235 p.

L'auteur du présent livre est un Danois. On ne s'en douterait guère, tant l'allemand qu'il écrit est pur et coulant. Le sujet qu'il a abordé était à la fois important et difficile. Important, car expliquer ce que Frédéric Schlegel entend par le « génie », cela revient, en somme, à exposer ses conceptions esthétiques, morales et sociales. Or, ce n'est point là une tâche facile, même après les travaux de Haym, Ricarda Huch, Joël, Walzel et Stefansky. Le point de départ de l'auteur est, en tout cas, original et solide. A propos d'un terme et de ses diverses acceptions, de ses équivalents, l'auteur amène peu à peu son lecteur, par induction et par élargissement progressif du champ d'investigations, à se faire de Frédéric Schlegel, de l'homme et de l'écrivain, une idée à peu près complète et suffisamment claire.

Frédéric Schlegel n'a inventé ni le mot, ni la notion de « génie ». L'auteur lui découvre de nombreux précurseurs dans le camp des Stürmer und Dränger : Heinse, Sulzer, Herder et Gœthe, pour n'indiquer que les plus importants. Mais, tandis que le « génie » des Stürmer und Dränger fait fi de l'étude, se considère comme un créateur immédiat, de nature, original, celui des romantiques revêt un caractère plus complexe, admet la nécessité d'une étude préalable et d'une connaissance approfondie de l'homme. Ainsi s'explique le caractère synthétique de la notion de génie chez Fr. Schlegel, qui le définit « un système de talents » (Influence d'Hemsterhuis). Les autres mots par lesquels il exprime la même notion ne sont pas à vrai dire des synonymes ; chacun d'eux ajoute au terme générique de « génie », des nuances particulières, des idées accessoires, dont la réunion permet précisément à la fois de compléter et de préciser le sens général du concept. Tels sont, en particulier : Genius, Geist, (Kunstgeist, Originalgeist), Witz (à partir de 1797), Begeisterung, Enthusiasmus (Liebe), Gabe (Hingebung), Göttlichkeit, Gemüt, Heiligkeit, Menschheit (Menschlichkeit), etc. Pour expliquer ces divers termes, l'auteur non seulement cite les principaux passages où ils figurent, mais fait appel aux divers renseignements fournis par les contemporains, les amis, les correspondants de Schlegel. C'est ainsi que le commentaire de « l'Enthousiasme » devient un chapitre sur la notion du naïf et du sentimental, sur la musique et le cynisme. — Le chapitre sur la notion d'humanité, de beaucoup le plus développé et le plus riche, nous instruit successivement sur les rapports de Frédéric Schlegel avec l'antiquité et la philosophie, sur son caractère (vaniteux, égoïste), sa liaison avec Dorothée, ses amitiés (Schleiermacher, Novalis), ses opinions sur l'art et l'artiste. De nouveaux termes interviennent alors pour désigner l'activité du génie ou certains de ses éléments (Kunsttrieb, Virtuosität, Selbstkraft, Meis-

Digitized by Google

ter, Grösse, Erhabenheit, Kraft, Harmonische Fülle, Vermögen des Unendlichen — ici développement sur l'ironie, — Religion — ici rapports avec Schleiermacher et Fichte). Enfin, un chapitre final montre que Frédéric Schlegel a employé les deux termes « Genie » et « Genius » dans d'autres acceptions que celles qui ont été exposées au cours de l'ouvrage.

Cette enquête est, en apparence, limitée par le titre au seul mot « Genie » et aux termes à peu près synonymes employés par Frédéric Schlegel. En raison de l'importance primordiale de cette notion dans la vie et les œuvres de cet écrivain, en raison, en outre, du rôle de premier plan qu'il joua dans la fondation et le développement de l'école romantique, cette enquête a exploré, en réalité, la plupart des domaines qui avaient fixé l'attention et provoqué l'intérêt de l'école elle-même. Le choix heureux des citations, l'abondance des références, la clarté de l'exposition recommandent cet ouvrage, qui a tenu largement compte des travaux antétieurs sur la question, et a su, chemin faisant, rectifier mainte opinion excessive ou erronée.

Léon MIS.

---

**E. T. A. Hoffmann.** Der Künstler und die Kunst. Von ERNST HEILBORN. Berlin, Ullstein, 1926. In-8°, 202 p. [*Deutsche Lebensbilder*].

L'ouvrage du Dr Ernst Heilborn nous présente tout d'abord un bref résumé de la vie de Hoffmann, montre les traces laissées dans l'œuvre de l'écrivain par les événements de sa vie ; rend compte en particulier de sa vie amoureuse et de ce que l'on peut appeler son érotisme (Hoffmann a toujours recherché l'amour parce qu'il en avait besoin comme d'un excitant pour sa vie intérieure, en pur égoïste ; il aime ainsi successivement : Cora Hatt, Minna Dœrffer, sa première fiancée, Micheline Rohrer, sa femme, l'inconnue de Berlin (1807 et 1808), Julie Mark de Bamberg, qui resta pour lui l'idéal de la femme, la Muse qui l'inspira jusqu'au dernier moment, Mme Kunz, etc.). Lorsque Hoffmann décrit l'amour, il en montre presque toujours le caractère soudain, et s'il prend ainsi naissance brusquement. c'est parce qu'il n'est, au fond, que « reconnaissance et revoir ». Il montre, aussi, deux amours parallèles et contemporains, l'un sensuel, l'autre idéal et pur ; l'amante est ainsi, à la fois, salutaire et funeste, sainte et séductrice. La haine de l'artiste pour le mariage, envisagé comme un lien insupportable, comme l'ennemi mortel de l'inspiration ; le dédoublement de la personnalité dans l'amour et dans la vie en général (comme Hoffmann lui-même, ses personnages aiment deux êtres à la fois), tels sont les renseignements que nous trouvons dans l'œuvre de l'écrivain.

L'auteur se demande ensuite quelle influence purent exercer, sur l'activité littéraire de Hoffmann, l'époque et le milieu.

Digitized by Google

Cette époque est caractérisée par un émiettement progressif de l'autorité et de la discipline, dans la famille, dans la société, et surtout dans l'Etat. Les efforts tentés, en particulier en Prusse, pour rétablir le principe d'autorité ne firent que retarder sa chute sans pouvoir l'empêcher. Dans quelle mesure Hoffmann est-il un enfant de son époque ? Il ne semble pas que les événements considérables dont il fut le témoin ou le contemporain aient agi fortement sur lui. Il resta, le plus souvent, simple spectateur et observateur. La politique le rebute, l'autorité de l'Etat lui pèse parce qu'elle le gêne dans l'exercice de ses facultés artistiques. Il se moque des « Teutomanes », de leur chef Jahn et des étudiants conspirateurs, mais aussi des policiers qui les poursuivent (Knarrpanti dans *Meister Floh*) et des fonctionnaires serviles. Au fond, Hoffmann, comme Gœthe, est convaincu que « le calme est le premier devoir de l'artiste », et s'oppose, avec les armes en son pouvoir, l'ironie et la satire, à tout ce qui menace l'indépendance de sa vie d'artiste et de sa création esthétique. La noblesse lui inspire une antipathie particulière, parce qu'il considère qu'elle est hostile à l'art et à la vie intellectuelle. Mais le juif et le catholique ne sont guère mieux partagés. Même à l'égard de Napoléon, il reste indifférent. Et c'est le mot indifférence qui, décidément, caractérise le mieux l'attitude de Hoffmann vis-à-vis de son temps. Il ferme volontairement ses oreilles aux voix de son époque. Et malgré cela, parce que Hoffmann fut, de tout temps, et dès son enfance, rebelle à toute autorité, il a exprimé, mieux que tous ses contemporains, cette époque que caractérise l'affaiblissement de l'autorité. Cela n'est d'ailleurs nullement contradictoire avec la parfaite conscience qu'il mit à s'acquitter de ses fonctions de magistrat. Ici, comme en amour, il y eut dualisme : le juriste d'une part, l'artiste de l'autre.

Car Hoffmann fut un artiste dans toute l'acception du terme. Une sensibilité maladive, une humeur capricieuse ; il a horreur de la banalité de la vie quotidienne, si peu favorable à l'inspiration ; se réjouit, au contraire, de la maladie qui favorise en lui l'activité créatrice. Avec lui, ce n'est pas de talent qu'il faut parler, mais de génie. Quand il est inspiré, son œuvre est remarquable ; quand il travaille sans inspiration, comme un manœuvre, il est médiocre. Il eut le don de l'observation exacte, un coup d'œil juste, servi par une mémoire exceptionnellement fidèle ; il fut un tempérament d'artiste fouetté par la passion. Au fond, un isolé et un égoïste, un homme qui ignore la compassion, un amoral pour qui les notions de bien et de mal sont purement relatives, un pur artiste ! Mais en cet artiste résidait aussi « le fonctionnaire » avec son amour de la régularite, ses heures de labeur, sa conscience professionnelle. Les deux vivaient en parfait accord.

Il y a pourtant, dans ce tempérament essentiellement mobile et contradictoire, un trait permanent : son amitié pour Hippel, son amour

Digitized by Google

pour Julie. Il aime les animaux presque passionnément. Peut-être faut-il voir dans la pudeur du sentiment le mobile caché et permanent de ses attitudes contradictoires.

Le chapitre consacré aux « personnages doubles » dans l'œuvre de Hoffmann devait naturellement figurer dans une étude consacrée à l'art de cet écrivain. Il n'apporte pourtant rien d'essentiellement nouveau et qui n'ait déjà été signalé par Brandes, dans son « Ecole romantique allemande ». Le passage sur « l'automate », double de l'être vivant, est pourtant original et intéressant (publié séparément dans *Die Literatur*, 1925).

Dans le chapitre 8, l'auteur montre comment Hoffmann appartient au romantisme par l'influence reçue de Schelling, Tieck, Schubert et Novalis. En particulier par l'« audition colorée », qui n'est, pour lui aussi, qu'un moyen d'exprimer l'unité de l'organisme de la nature. Tous les arts sont égaux, car tous déchiffrent l'écriture mystérieuse de l'univers, chacun à sa manière. C'est pourquoi la nature l'intéresse par ce qu'elle signifie, par les sentiments qu'elle éprouve ou qu'il lui attribue, beaucoup plus que par son aspect extérieur. Les descriptions de paysages sont très rares dans son œuvre ; il n'observe pas la nature pour en retracer les aspects divers : il voit en elle un être vivant dont il pénètre ou, plutôt, dont il interprète les desseins et les sentiments. En quoi il est de nouveau entièrement romantique. Il l'est encore par sa négation du hasard, sa croyance en une mystérieuse mais absolue connexion de tous les êtres et de tous les événements, qu'il appelle le destin et dont la toute puissance s'exerce par le moyen de la magie.

Le chapitre 9 étudie *L'artiste et l'art*. C'est ce chapitre qui donne son titre à l'ensemble de l'ouvrage. Il semble avoir, par suite, une importance particulière. L'auteur caractérise Hoffmann comme « un musicien dont l'importance réside dans son œuvre d'écrivain ». Sa musique, en effet, manque d'originalité, bien qu'elle fût son art préféré, presque une religion. Mais ses œuvres littéraires sont fortement imprégnées de musique. C'est sous l'angle de la musique qu'il perçoit et décrit l'univers. Sa psychologie part toujours de l'observation de la réalité, bien qu'elle se perde dans le domaine du fantastique.

Le chapitre 10 traite de la *Composition*, signale les actions parallèles, l'anticipation sur les événements, le retour en arrière, le récit d'événements antérieurs à ceux qui ont été racontés tout d'abord. Les trois actions *de Mademoiselle de Scudéri*, très adroitement agencées, sont considérées comme un modèle de composition épique.

La « décomposition » consiste, au contraire, à interrompre le récit pour détruire l'illusion, pour faire brusquement retomber le lecteur sur le sol de la réalité ; ainsi procède l'ironie romantique. Pour cela, l'auteur a à sa disposition plusieurs moyens dont l'un, renouvelé de Tieck, consiste à interpeller directement le lecteur. Parfois, d'ailleurs,



Digitized by Google

l'auteur veut simplement introduire ainsi un état d'âme particulier. Avant tout, en effet, il a le désir, non de tromper le lecteur en lui donnant l'impression de la réalité, mais de faire naître en lui un état d'âme, de lui suggérer des impressions. C'est une « illusion suprême » qu'il veut obtenir ainsi.

Dans le chapitre 12, le style de Hoffmann est présenté comme un jardin inculte poussé sur un sol très fertile et encombré de plantes. Des trivialités le déparent souvent. L'influence du style de Novalis est incontestable. Prédilection pour les formes archaïques (jug). Les expressions techniques abondent. La trivialité, comme plus tard chez Heine, sert uniquement à introduire une péripétie soudaine, un changement d'impression. L'importance des adjectifs permet de comparer sa langue à celle de Novalis ; l'invention de mots, le choix qu'il en fait, indiquent le musicien. Hoffmann se complaît à répéter au commencement d'une phrase une même parole, une même formule. On trouve même chez lui les caractères d'un style tout à fait moderne, expressionniste par la suppression des articles et pronoms, et on ne saurait lui contester une certaine prédilection pour le « style poupée ».

L'œuvre de Hoffmann renferme souvent les mêmes motifs, les mêmes personnages. Les sujets de ses contes peuvent se ramener facilement à quelques types caractérisés, où l'attitude du poète vis-à-vis des forces élémentaires de la nature joue un rôle fondamental. Le même personnage reparaît sous des noms et des formes différents. Julia et Kreisler sont deux types partout présents dans ses Contes. Ceux-ci en reçoivent une réelle unité d'inspiration et de tendance.

Mais pour retrouver sa popularité première cette œuvre devait, tout d'abord, subir une éclipse de quelque durée, attendre qu'une conception nouvelle de l'art et de l'artiste eût pris naissance en Allemagne. Aujourd'hui, elle revit, plus en faveur que jamais, conçue et aimée comme un hymne grandiose en l'honneur de l'art. L'art fut la fleur bleue du grand romantique que fut Hoffmann, fut, à vrai dire, sa religion.

La fin de l'ouvrage est consacrée à Berlin, où Hoffmann vécut dans les dernières années de sa vie, et où il mourut. L'influence de cette ville fut en effet considérable sur cet écrivain et il était nécessaire de décrire le milieu où il puisa beaucoup de ses personnages.

L'ouvrage de Heilborn s'efforce de dégager avant tout les grandes lignes de l'œuvre et de mettre en relief, chez Hoffmann, l'artiste. Cet artiste présente des traits contradictoires que l'auteur s'efforce sinon de concilier, tout au moins d'expliquer par l'atavisme (Hoffmann avait du sang bohémien dans les veines), par un tempérament essentiellement artistique. Ecrite dans un style un peu recherché, parfois déroutant dans sa concision voulue, mais alerte et séduisant, l'étude

Digitized by Google

de Heilborn se distingue, par le style et la tendance, des ordinaires travaux d'histoire littéraire. Romancier lui-même, auteur d'une étude appréciée sur *Novalis romantique*, et d'une édition des œuvres de Novalis, le distingué directeur de « *Die Literatur* » a donné, avec son nouvel ouvrage, un intéressant complément aux monographies consacrées, dans ces dernières années, par Harich, W. von Herzog et d'autres, au célèbre auteur des *Elixirs du Diable*, qui est en train de conquérir définitivement la faveur du public cultivé, et qui, dès maintenant, apparaît comme un des grands écrivains allemands du XIXe siècle. L'ouvrage est bien imprimé et agrémenté d'intéressantes illustrations.

L. M.

---

KURT HILDEBRANDT : **Gesundheit und Krankheit in Nietzsches Leben und Werk.** Berlin, S. Karger, 1926.

Tous ceux qu'intéresse le problème de Nietzsche connaissent la « pathographie » de l'auteur de Zarathustra que le célèbre psychiâtre Möbius a donnée en 1902 et qui se terminait par cette admonestation au public : « Si vous trouvez des perles, ne vous imaginez pas que l'ensemble soit un collier de perles. Méfiez-vous, car cet homme est un cerveau malade ! » La lecture de cette consultation où le lyrisme de Zarathustra était présenté comme une manifestation d'euphorie paralytique et où l'œuvre intellectuelle de Nietzsche se trouvait stigmatisée comme le produit d'un cerveau de dégénéré et de détraqué, laissait une impression pénible. L'insuffisance de l'auteur en matière philosophique et artistique était patente et son hostilité à l'égard des thèses de Nietzsche manifeste. Son verdict se dénonçait donc immédiatement comme suspect et ne pouvait guère ébranler les admirateurs conscients du poète philosophe. Mais il était formulé avec une telle autorité, au nom de « la science », par un de ses représentants les plus hautement qualifiés, qu'il devait nécessairement impressionner la foule. En sorte que l'historien des idées éprouvait le sentiment pénible d'une divergence irrémédiable entre ses jugements et ceux d'une science qui prétendait discréditer comme des divagations de demi-fou un des plus magnifiques efforts spirituels de notre temps. — M. Hildebrandt qui est, comme Möbius, un spécialiste des maladies mentales, révise aujourd'hui, au nom d'une psychiatrie mieux informée et aussi d'une connaissance plus approfondie de Nietzsche, le diagnostic de son prédécesseur. Et il se trouve que son verdict confirme pleinement pour l'essentiel les conclusions où le « laïque » arrivait par le simple bon sens et l'étude impartiale des faits. Il constate qu'il est impossible de noter avec certitude dans la constitution même de Nietzsche des traits psychopathiques. Il a traversé une crise de névrose qui a ses origines dans une disposition héréditaire (myopie et migraine) et a été alimentée

Digitized by Google

et aggravée par des conflits d'ordre psychique, dont le plus douloureux a été sa rupture avec Wagner. Le mal auquel il a succombé au début de 1889 est probablement la paralysie générale, mais il n'est pas démontré d'une façon absolument certaine qu'elle soit d'origine syphilitique. Des traces de folie des grandeurs et d'euphorie peuvent être relevées dans ses derniers écrits (depuis le *Crépuscule des idoles*) et dans sa correspondance à partir de la fin de septembre 1888, sans que d'ailleurs on y puisse discerner aucun trouble de l'intelligence. Dans tout le reste de l'œuvre de Nietzsche, rien ne permet de diagnostiquer une maladie mentale.

Nous ne savons pas quel accueil les spécialistes feront à ces conclusions : je crois qu'aux philosophes et aux lettrés, elles apparaîtront comme humaines, raisonnables et modérées ; elles sont en tout cas d'un homme qui est familier avec la pensée de Nietzsche et qui est en état d'en interpréter l'évolution avec plus d'objectivité qu'un spécialiste pressé pour qui Zarathustra et le dionysisme de la dernière période étaient restés lettre morte.

H. LICHTENBERGER.

---

SIEGFRIED STREICHER : **Spitteler und Böcklin.** Band I. Zurich, Orell Füssli Verlag, 1926 (126 p.).

L'auteur déclare, dans sa préface, avoir subi dans son adolescence l'action puissante de Böcklin, plus tard seulement celle de Spitteler. Encore plus tard, « ces deux mondes », d'abord séparés et indépendants, se révélèrent comme ayant une « cause première commune », à laquelle les œuvres des deux auteurs devaient existence et forme. D'où l'idée de les exposer dans leurs rapports réciproques, après s'être libéré du « charme » exercé par l'un et par l'autre et avoir retrouvé, vis-à-vis de l'un comme de l'autre, la liberté critique.

L'auteur, tout en déterminant avec précision ce qu'il appelle l'« Erbmasse », c'est-à-dire les influences de la race, du milieu et du moment, se défend de vouloir, sous ce poids, étouffer l'originalité et « le mystère de la grandeur ». L'importance du « paysage », que lui a signalée Josef Nadler, est, à son avis, supérieure à celle du « milieu proprement dit ». C'est ainsi que son ouvrage débute par l'étude de « Bâle et de son paysage », où, à chaque pas, est évoquée l'antiquité, à la croisée du Nord et du Sud, du germanisme et du classicisme antique, au cœur de la chrétienté, de cette ville dont Bergson a dit qu'on y respire « un air philosophique et critique ». Cet esprit critique, cette réflexion, l'auteur les retrouve chez Böcklin et Spitteler à un haut degré. Il retrouve de même, dans leurs œuvres, l'influence du paysage, en particulier celle du Jura, plus importante que celle des Alpes. Sous le titre de « *Zeit und Bereich* » l'auteur retrace ensuite, en une vaste fresque, le mouvement ou plutôt le bouillonnement des

Digitized by Google

idées dans la deuxième moitié du XIXe siècle en Europe, en Suisse et en particulier à Bâle, en vue d'expliquer l'apparition d'un Spitteler et d'un Böcklin. Nous avouons que ce défilé de noms propres, de titres d'ouvrages et de tendances nous a quelque peu étourdi, et ne nous a laissé qu'une impression assez confuse. N'était-il pas possible de replacer Spitteler et Böcklin dans leur milieu sans nous obliger d'assister à cette séance de cinématographe ? Nous aimons mieux les chapitres qui suivent sur Liesthal, lieu de naissance de Spitteler, et sur les familles des deux artistes. Le suivant, consacré à la « race », aux caractères particuliers des Alemanniques, est conçu tout à fait dans le sens de la géographie littéraire de Josef Nadler, et nous n'aurions rien à lui reprocher si ce n'est, de nouveau, trop de noms propres, au milieu desquels le lecteur submergé se débat et cherche à reprendre haleine. Que l'idylle soit une forme d'art foncièrement alemannique et classique ; que Böcklin et Spitteler aient eu une inspiration idyllique, donc classique, en dépit des apparences (p. 99), c'est ce que l'on peut admettre avec l'auteur.

Le deuxième volume sera consacré aux rapports de Spitteler et de Böcklin, à l'action réciproque de l'un sur l'autre, à leurs caractères communs (p. 94). Nous n'attendrons pas sa publication pour constater l'abondance et la précision de la documentation de l'auteur, la vivacité et l'intérêt de son style, les qualités littéraires de son exposé.

Léon Mis.

---

Leonhard Schrickel : **Weimar. Eine Wallfahrt in die Heimat aller Deutschen.** Weimar, Lesegemeinschaft für das gute deutsche Buch, 1927. In-8o, 282 p., illustr.

Cet ouvrage veut être plus qu'un simple guide à l'usage des « touristes » ; il veut être une « initiation » à l'usage des « pélerins », de ceux qui viennent à Weimar comme vers un lieu saint, pour qui chaque place, chaque rue, chaque édifice, a une signification, révèle un état d'âme, une conception de vie, tout au moins aide à comprendre ce que furent les grands classiques et ce qu'il faut entendre par « esprit de Weimar ». Il débute par une Histoire de la Ville, insiste sur la période du XVIIIe siècle antérieure à l'arrivée de Gœthe, montre ensuite en détail ce qu'était et ce que devint la ville pendant le séjour de Gœthe, décrit les deux maisons de Gœthe, celle de la ville et celle du jardin, les maisons de Schiller et de Wieland, les églises, les cimetières, la Fürstengruft, l'hôtel de ville, le gymnase, les auberges, le parc, Belvédère, Tiefurt, Ettersbourg. A la description de chacun de ces lieux, l'auteur, très habilement, rattache celle des événements dont ils furent les témoins. Son intention de faire « revivre » Weimar a été pleinement et parfaitement réalisée. La vie circule à travers

Digitized by Google

tout l'ouvrage, l'intérêt ne languit pas un instant, et c'est avec un plaisir toujours renouvelé que nous remontons le cours des années pour devenir les contemporains de tant de grands hommes et participer à l'existence quotidienne de ceux qui nous léguèrent tant de belles œuvres. Quelques pages sont consacrées au Weimar d'après Gœthe, devenu le lieu saint de tous les amoureux de l'art et de la poésie ; le village dans lequel Gœthe était entré par la porte d'Erfurt, le 7 novembre 1775, et dont les rues étaient à peine praticables pour les piétons, est devenu, grâce à Gœthe, une ville confortable aux beaux monuments, mais où flotte la mélancolie d'un grand passé à jamais disparu.

De belles illustrations accompagnent le texte. L'ouvrage est fort bien présenté, et un répertoire alphabétique des noms de personnes et de matières facilite les recherches.

L. M.

---

FRANZ BLEI : **Glanz und Elend berühmter Frauen.** Berlin, Ernst Rowohlt, 1927, 294 p.

Nous ne connaissons pas, en Allemagne, de collection littéraire récente correspondant exactement, tant en extension qu'en perfection formelle, à celle qui, ces dernières années, vient de paraître chez Flammarion sous le titre de : *Leurs Amours*. Abel Bonnard, Lucien Descaves, Maurice Donnay, Claude Farrère, Rosemonde Gérard, Myriam Harry, Gérard d'Houville, Maurice Magre, Pierre de Nolhac, Paul Reboux, Maurice Rostand, Cécile Sorel, Marcelle Tinayre, etc... ; il suffit d'en nommer les collaborateurs pour être tout de suite fixé. Franz Blei ne pouvait guère, à lui seul, établir pour les grandes amoureuses une galerie équivalente. Il s'est contenté d'une série de « miniatures », réunies en un seul volume, et ne s'est pas, d'autre part, borné aux grandes amoureuses, mais a sondé, selon la bonne méthode, à la fois les deux pôles : érotisme et mysticisme, dont le point d'équilibre pourrait fort bien être la vertu. Et de là ce titre large, vague et flottant qui rappelle un peu ceux de son grand compatriote viennois : Franz Grillparzer.

Nul n'était mieux qualifié que l'érudit, moderniste et orientaliste Franz Blei, auteur du *Grosses Bestiarium der modernen Literatur*, pour réussir excellemment ces petites monographies. L'éclectisme de son esprit est très grand. S'il se défie du sectarisme, de la rigidité protestante et de tous les caporalismes modernes, Franz Blei marque, par contre, sa prédilection pour le catholicisme, dont il affirme les affinités essentielles avec l'Antique (*Mechtild von Magdeburg*, 31).

« La série s'ouvre, annonce l'éditeur, par l'impératrice byzantine Théodora, se ferme par la femme de lettres contemporaine Annette Kolb, et la flûte enchantée de Franz Blei nous présente cette ronde

Digitized by Google

dans les attitudes comiques ou tragiques d'une revue de destinées ». — Aux deux articles déjà cités succèdent trois « médaillons » : Parisina Malatesta, Renée de France et Maria Félice Orsini, puis cinq portraits indépendants : sainte Thérèse, la nonne Mariana, Ninon de Lenclos, Liselotte du Palatinat et Christine de Suède. — C'est toujours l'auteur qui groupe lui-même sous le titre de « Cinq pastels » : Louise de Warrens, Mme Dubarry, la Camargo, Mme du Deffand et Mme Geoffrin, trois « dessins à la sanguine » : Marie-Antoinette, Thérèse de Stainville et Dorothée de Courlande, trois « gravures anglaises en couleur » : Hester Lady Stanhope, Mrs Cook (1) et Lady Hamilton, trois «lithographies» : Mme de Hanska, George Sand et Thérèse Lachmann, enfin encore deux portraits indépendants : Mata-Hari et Annette Kolb.

On voit que l'essayiste s'est efforcé d'échapper le plus possible à la monotonie et de varier tout au moins son « écriture ». Il réussit en tout cas, à la fois à nous instruire et à nous divertir, et ce recueil ne constitue pas seulement, comme affirme déjà la réclame « une lecture amusante et profonde, à offrir en cadeau aux dames », mais, par certains éléments, un précieux appoint aux répertoires bibliographiques généraux.

Louis BRUN.

---

ERNEST SEILLIÈRE : **Morales et religions nouvelles en Allemagne**. Le néoromantisme au delà du Rhin. Paris, Payot, 1927. Gr. in-8°, 314 p., 25 francs.

A une affectueuse pensée de l'auteur, je dois l'honneur de voir figurer mon nom en tête de ce livre. A ce titre déjà il me serait cher. Une autre considération le rend précieux : son importance le distingue entre toutes les publications destinées à renseigner la France sur les mouvements de la spéculation et de la sociologie allemandes. Une succincte analyse montrera la richesse des aperçus qui en forment la substance.

Deux tendances se partagent la faveur de ceux qui étudient la vie morale des individus et des nations. L'une accorde la prépondérance à l'initiative inconsciente, à l'intuition, au mystérieux instinct qui agit en nous en dehors de notre claire connaissance. Selon l'autre, le progrès humain est conditionné par l'acte réfléchi, perçu par la raison, approuvé par la logique ; en somme à l'intelligence organisatrice. M. Seillière, dans ses nombreuses études, ne nie pas le pouvoir des forces occultes ; il reconnaît les bienfaits de l'originalité créatrice. Mais il ne croit pas que l'humanité puisse se passer de règles morales, fondées sur l'expérience éclairée par la raison. Avec une perspicacité

(1) Ce portrait, le plus court et un des plus originaux de la série, a été reproduit dans la *Westfälische Zeitung* du 19 avril 1927.

Digitized by Google

que nulle profondeur n'intimide et une sûreté de perception que nul sophisme ne dévoie; bénéficiant des lumières d'une immense lecture, il a, par surcroît, dénoncé les dangers des divers mysticismes — qu'ils soient d'ordre passionnel, national ou social — qui se refusent à « s'encadrer de règles, de travail, de vertus ». Aider à déterminer la mesure qui fera apprécier les avantages acquis par le progrès d'ensemble et n'entravera pas le progrès individuel est, a-t-il dit, l'effort de sa vie. C'en sera aussi l'inoubliable honneur.

*Morales et religions nouvelles en Allemagne* apporte de brèves analyses, accompagnées d'instructives réflexions, de quelques ouvrages français : des travaux de psychologie expérimentale de M. Pierre Janet, du *Romantisme* de M. Reynaud, des livres de M. Rouge sur Frédéric Schlegel, de M. Spenté sur Novalis et de M. Roques sur Hegel. Mais ce qui donne au livre de M. Seillière son prix essentiel c'est l'abondance des documents recueillis par lui dans diverses publications où des auteurs allemands expriment leurs idées sur l'évolution morale de l'individu et de la société humaine.

Dans l'œuvre de Troeltsch, M. Seillière a discerné le mysticisme racial, élément qui apparaît très clairement dans le romantisme allemand, et qui s'est retrouvé avec des caractères nouveaux chez Marx, Bismarck et Nietszche. A côté de ce mysticisme racial, qui survit de nos jours (1), d'autres éléments, qui ont leur origine dans les profondeurs de l'âme allemande, ont été découverts, après Troeltsch, par M. Thomas Mann, dont M. Seillière approuve l'idée d'une synthèse conciliant le classicisme injustement dédaigné et le romantisme excessivement exalté. Ils l'ont été aussi par M. K. Vossler, dont la confrontation impartiale des cultures romanes et des formes de l'esprit allemand concorde en général avec les opinions de M. Seillière.

Original par son caractère non moins que par sa doctrine, Langbehn, le Rembrandtdeutsche inconnu hier, célèbre aujourd'hui, a créé un mysticisme esthétique, social et éthique, qu'il a mitigé de données d'expérience et de notions empruntées au catholicisme. Sa doctrine paraît acceptable à M. Seillière. Il est peu croyable, cependant, que notre compatriote admette l'adamisme et le messianisme du vaniteux réformateur allemand.

« Enfant terrible du néoromantisme ». C'est ainsi que M. Seillière caractérise M. Macready. Dans les conceptions fantaisistes de cet adepte de la mystique ésotérique il y a un grain de vérité que le philosophe français a mis à découvert.

Selon les philosophes réunis sous l'appellation *Kairos*, le Temps, qui est à la fois Destin et Décision, est la force éternellement agissante, le principe dynamique essentiel, dont la connaissance revêt un carac-

(1) V. E. Seillière : Les pangermanistes d'après guerre (Paris, Alcan, 1924).

Digitized by Google

tère sacerdotal et prophétique. Dans ce magisme compliqué de vues d'ordre économique et social, M. Seillière reconnaît le mysticisme, qui a tenté bien des esprits depuis le moyen âge et qui, sous une forme adéquate à l'état mental de la Russie, a produit la révolution bolcheviste.

C'est avec une évidente satisfaction que M. Seillière a étudié l'œuvre de M. Ziegler. La voix d'outre-Rhin trouve des harmoniques chez le penseur français. Signalons dans les pages de ce suggestif exposé la distinction du romantisme allemand et du romantisme français. Celui-là, dit-on, est plus encadré de christianisme, de morale expérimentale, de raison. Mais aussi il est plus imprégné de mysticismes : d'abord de mysticisme éthique, c'est-à-dire de confiance dans la valeur de l'inconscient, de l'instinct primitif et de la moralisation déjà réalisée des masses ; puis de mysticisme ethnique, fondé sur la conviction que la race germanique (1) est plus apte que toute autre à éclairer les éternels problèmes ; en troisième lieu de mysticisme religieux par sa tendance à une autodivinisation de l'homme ; enfin de mysticisme social, par la volonté de substituer au mécanisme industriel une sorte de religion du travail, un collectivisme d'ailleurs mal défini.

Le livre de M. Seillière nous donne une idée nette — autant qu'il se peut — de l'état actuel de la pensée allemande. Personne ne refusera à nos voisins de l'Est la hardiesse des conceptions philosophiques. Aux Kant, aux Fichte, aux Hegel ont succédé des constructeurs de systèmes, des spéculateurs originaux, voire des prophètes du passé et de l'avenir, qui méritent d'être connus chez nous. M. Seillière offre à tout esprit cultivé la possibilité de prendre contact avec eux. Critique actif, il ne redoute pas de soumettre les théories qu'il expose à un scrupuleux et intelligent examen. Comme tous les livres de M. Seillière, celui-ci est écrit avec une extrême clarté et se distingue par une forme séduisante.

F. PIQUET.

---

RAOUL PATRY : **La Religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui.** Payot, Paris, 1926. 20 fr.

Les lecteurs du Bulletin de presse allemande publié par l'Université de Strasbourg se rappellent les articles solidement informés qu'y donnait M. R. Patry sur la vie des Eglises allemandes. L'essentiel de ces articles, M. Patry l'a condensé en un volume court et clair, substantiel et impeccablement « objectif ».

L'impression dominante qu'on retire de cette lecture, facile et instructive, c'est évidemment celle d'un progrès du catholicisme, aux dépens de la confession rivale. La Séparation a, somme toute, fortifié

(1) Certains ethnologues disent nordique.

Digitized by Google

la position de l'Eglise romaine outre-Rhin. Elle a nui, par contre, au protestantisme, à qui l'Empire réservait tant de privilèges. Sans doute, les pertes territoriales du Reich, à Versailles, ont enlevé au catholicisme un nombre appréciable de fidèles polonais ou alsaciens-lorrains, mais celui-ci, à son tour, a bénéficié des défections protestantes. Le rattachement à l'Autriche, inévitable, lui amènera un appoint considérable. Comme par le passé, le culte catholique émarge au budget de l'Etat, en vertu d'un « provisoire » qui a chance de s'éterniser. La Bavière vient de signer un Concordat très avantageux pour l'Église. Celle-ci, émancipée désormais d'une surveillance pas toujours bienveillante, tourne plus librement que jadis le regard vers Rome. Avec ses associations, ses syndicats, sa presse, les uns et les autres si puissamment organisés, elle donne une sensation de force disciplinée, qui sait où elle tend. Ses congrégations refleurissent à l'envi. Ses « journées », ses « semaines », toutes ses manifestations révèlent l'ordre et l'union. Elle a fourni à la République quatre chanceliers. Il n'est pas jusqu'au Centre, son expression politique, qui, narguant les mauvais augures, ne reste fondu en un bloc jusqu'ici indissoluble. Volontiers pacifiste, dans le sens de Benoît XV, elle s'affirme, en face du communisme, comme la *Grande Internationale*.

Cette activité sociale et cette cohésion, les Eglises évangéliques ne aissent pas de l'envier à leur rivale. Elles traversent, et c'est assez naturel, une crise. Cette crise se trahit surtout dans l'opposition d'idées entre réactionnaires et éléments avancés. Ceux-ci sentent bien que, par sa clientèle, le luthéranisme est plus loin des milieux ouvriers que le catholicisme romain. Ils voudraient une orientation franche vers une sorte de socialisme chrétien. Mais la tendance contraire prédomine, et, avec elle, un nationalisme étroit et belliciste. Le *Deutscher Evangelischer Bund*, fondé en 1922, n'a pas réussi à faire l'unité. Aussi trouve-t-on des pasteurs pour préconiser, jusqu'à un certain point, l'imitation des méthodes, et même de la liturgie, catholiques. Depuis 1918, des essais de rapprochement ont été tentés entre les deux confessions, sans résultat, bien entendu ; mais du moins elles ont fait front commun, et avec succès, contre la suppression de l'école confessionnelle, contre le divorce, contre le séparatisme rhénan.

M. Patry examine rapidement le néo-paganisme des racistes, où le *Krist* germanisé apparaît surtout comme le dieu des... antisémites (!) Puis il passe en revue les associations de jeunes, confessionnelles ou non. Bien que traitant de la *religion* dans l'Allemagne actuelle, n'aurait-il pas pu consacrer un chapitre au moins à la tendance contraire : à la libre-pensée allemande, à son développement présent ? On peut regretter cette lacune ; en tous cas, l'ouvrage est d'un réel intérêt, et sa lecture s'impose à quiconque enseigne l'allemand.

Robert PITROU.

Digitized by Google

HELMUT GROOS : **Der deutsche Idealismus und das Christentum.** München, Reinhardt, 1927. Gr. in-8°, X-507 p., 15 mk.

Cet ouvrage a de sérieux mérites : une exposition claire, des distinctions ingénieuses. Dans le sein de la littérature allemande à l'heure de son apogée, l'auteur trace une ligne de démarcation fort instructive entre deux groupes d'esprits qu'il appelle avec Schiller de noms dont il reconnaît l'insuffisance, les idéalistes proprement dits et les réalistes. Je crois plus clair de prononcer : les rationnels et les naturistes ; ces derniers devraient tous porter le nom de romantiques, à mon avis. A l'idéalisme rationnel, M. Groos rattache Leibniz, Lessing, Kant, Schiller, Fichte, Hegel. Au réalisme naturiste appartiendraient Herder, Gœthe, Schelling, Novalis, Schleiermacher, plus tard Hebbel, Schopenhauer et Hartmann.

Ces deux groupes d'idéalistes allemands sont en opposition sur tous les points : et d'abord, dans leur conception du « mal radical » qui est le nom philosophique du péché d'origine des chrétiens. Les rationnels en gardent le concept à peu près intact : les naturistes nient sa présence dans le domaine moral.. — Opposition entre eux derechef dans l'appréciation de l'histoire, cette archive des expériences de l'humanité : car le groupe rationnel la regarde *comme moyen de la réalisation d'un but* (je dirais : comme la source expérimentale des élargissements de la raison humaine) ; les naturistes la rejettent au contraire ou même la dénigrent, croyant n'avoir pas besoin d'elle. — Enfin, chez les rationnels, l'attitude morale de la pensée est encore prédominante : chez les naturistes, l'éthique s'efface devant l'esthétique, envisagée par eux comme plus « naturelle ». Ces derniers ne combattent le mal social, jugé peu dangereux, que par le pronostic d'une évolution spontanée, automatique, de l'individu contemplateur du Beau.

M. Groos illustre ce contraste par l'attitude de Fichte et celle de Gœthe en présence d'une puissante chute d'eau. Le premier ne songe alors à la Nature que pour la *maîtriser*, pour lui opposer et lui superposer le Moi humain, l'homme et son effort vers la puissance, l'homme libre enfin, parce que mesuré dans ses entreprises conquérantes et maître, en lui-même, de l'aveugle nature. Gœthe se subordonne sans protestation à la nature, sa déesse alliée, et tend à se fondre en elle. Pour lui la Nature et l'Art n'ont que faire de viser à des *buts* de domination ou de pouvoir. Tout instant, dans la vie de l'homme, est là *pour lui-même*. Le moment *est tout* ! « Le jour que tu poursuis, dit-il à son lecteur, ne sera pas meilleur que celui que tu vis » ! Impossible de renoncer d'un cœur plus léger à cette prévision à échéance qui est pourtant le caractère essentiel de la raison humaine, issue de l'expérience historique et individuelle de l'espèce. Le naturisme ne conseille pas l'effort conscient vers un but. Il estime qu'un but existe bien pour l'évolution

Digitized by Google

humaine *mais sera nécessairement atteint sans que l'homme ait besoin de le poursuivre d'une façon consciente et volontaire.* On reconnaît Faust et Meister. Mais on sait que Gœthe, mûri, a corrigé souvent ses suggestions de jeunesse à ses concitoyens.

Aux yeux de M. Groos, l'Idéalisme allemand n'est nullement chrétien, bien qu'il se soit cru et affirmé tel avec persistance et bonne foi : ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit point religieux, bien au contraire, puisqu'il met Dieu partout. Le Dieu personnel disparaît de ses perspectives, *le Divin* subsiste et imprègne la Nature, mais avant tout et surtout l'homme, qui *devient Dieu.*

Notre guide concède d'ailleurs que la mystique allemande du moyen âge peut être considérée comme la source principale du Naturisme allemand (et je crois en effet que le Quiétisme, cet aboutissement de la mystique médiévale, fut l'une des origines du Naturisme moderne). Eckhart, Suso, Bœhme ont été les maîtres des Idéalistes germaniques : ils leur ont appris à chercher avec Dieu l'unité, mais sans leur apprendre à modérer l'appétit de puissance qui procède presque nécessairement d'une telle conviction. Le chrétien, même persuadé d'avoir en lui le Saint-Esprit, ne se proclamait pas pour cela « un avec son Dieu ». Aussi, à la fin de son évolution, dit M. Groos, l'Idéalisme allemand *débouche-t-il à nouveau dans la mystique*, après avoir toutefois, dans l'intervalle, *sécularisé* le sentiment de la vie en Dieu.

J'estime pour ma part que l'Idéalisme rationnel fut une tentative justifiée de progrès moral dans le sein du Christianisme, et que le Naturisme marque au contraire une régression certaine sur le terrain de la morale. En toutes choses, M. Groos se voit contraint de présenter le Christianisme traditionnel comme un juste millieu entre ces deux tranches d'« Idéalisme » qu'il veut à tout prix maintenir associées entre elles afin de pouvoir en faire un tout de caractère *racial*, indo-germanique, et de l'opposer au Christianisme, sémitique en ses origines. Le Christianisme, dit-il, place en Dieu la puissance et la raison. L'Idéalisme rationnel le fait raison : les Naturistes le regardent comme Force aveugle. Le Dieu chrétien est à la fois juste et bon. Celui des Rationnels est seulement juste, celui des Naturistes uniquement bon. Le chrétien est à la fois actif et passif, éthique et esthétique, libre et déterminé (par la grâce). Les Rationnels sont actifs, éthiques, libres : les Naturistes passifs, esthétiques, déterministes. Malgré tout, M. Groos refuse de voir dans la doctrine chrétienne une synthèse saine des mobiles de l'activité humaine qui garderait sa valeur entre les deux tranches de l'Idéalisme allemand.

Mais il a des compatriotes qui ne font pas difficulté d'y consentir. M. Luetgert, par exemple, auteur de *Die Religion des deutschen Idealismus und ihr Ende* (1925). Cet écrivain souligne la distance qui sépare l'Idéalisme stoïco-rationnel du prétendu « Réalisme », c'est-à-dire du

Digitized by Google

Naturisme pur et simple. Il a, contre la morale de cette dernière doctrine, des suspicions invincibles. Et M. Groos de protester par les arguments qui sont opposés, de même, en France aux critiques du naturisme moral : « Ne voir dans la plus haute fleur de l'esprit allemand que crise et décadence, est une attitude intenable ». Mais l'on n'y voit pas *que* cela. On y voit *aussi* cela à côté du succès esthétique, incontestable, et l'on s'inquiète des conséquences, de plus en plus visibles, de la décomposition que recouvre un vêtement spécieux.

M. Luetgert tire du Naturisme le socialisme actuel. Il n'accepte le mysticisme pour sain que lorsqu'il le sait étroitement surveillé par une morale rationnelle : il juge donc déjà décadente, au grand scandale de M. Groos, la mystique (en partie hérétique, par inspiration romanesque excessive) du moyen âge allemand : mystique où l'aspiration à l'Unité omnipotente avec Dieu se substitue à l'espoir plus modeste d'une « réconciliation » avec la justice suprême offensée, qui reste le but des mystiques surveillés. Ce sont là de prudentes considérations.

Ernest SEILLIÈRE.

---

ERICH HAHN : **Die Paedagogik der Gegenwart in Selbstdarstellungen**, Band 1. Leipzig, F. Meiner, 1926, 12 mk (Pagination spéciale pour chacun des intéressés exposant sa vie et sa doctrine. Introduction générale par l'éditeur : Persönlichkeit und Autobiographie, 24 pages ; St. v. Dunin Borkowski (S. J.), 43 p. ; Kirchensteiner, 52 p. ; R. Lehmann, 42 p. ; P. Oestreich, 39 p. ; W. Rein, 46 p.).

Un second volume est annoncé avec le contenu « probable » que voici : H. Blüher, L. Gurlitt, A. Lay, R. Pannwitz, Oscar Pfister, E. v. Sallwürk.

Nous avons en mains un élégant volume imprimé avec soin.

Chaque auteur raconte sa vie, expose la formation de ses idées, puis sa doctrine pédagogique, tantôt en laissant courir la plume, tantôt, comme Rein, dans une véritable dissertation. Deux d'entre ces constructeurs de systèmes font suivre ces « Mémoires » de la liste des ouvrages et brochures qu'ils ont publiés. Tous, sauf peut-être le premier, plus réservé, parlent d'eux-mêmes avec complaisance. Par deux fois, sur la chemise qui accompagne le livre, puis avant chaque autobiographie, nous jouissons de l'avantage de contempler les traits des auteurs. On nous donne, en outre, un fac-similé de leur signature.

Ce volume donne l'impression d'une entreprise commerciale plutôt que d'un ouvrage littéraire ; et l'impression est confirmée à la fin du volume par les citations typiques d'autres livres construits sur le même plan, si l'on peut ici parler de « plan ». Il s'agit, en effet, d'une vaste collection se donnant la tâche de permettre aux illustres médecins,

Digitized by Google

juristes, philosophes, etc... d'outre-Rhin de se faire connaître au grand public.

A signaler que Oestreich se donne pour l'un des inventeurs de « die elastische Einheitsschule : Lebens- und Produktionsschule ».

O. GUINAUDEAU.

---

ERWIN PANOFSKY : **Die deutsche Plastik des 11. bis 13. Jahrhunderts.** Munich, Kurt Wolff, s. d. Petit folio, 1 vol. de texte (178 p.), 1 vol. de planches en héliogravure (137 pl.), 60 mk.

Bon livre, beau livre. Il propose deux points de vue : celui de l'art, celui des œuvres. Dans une « Introduction générale » il est traité de la sculpture médiévale : une comparaison intéressante est instituée entre elle et celles de la Grèce hellénistique et de Byzance ; son évolution est clairement exposée. Vient ensuite une étude de la sculpture allemande : elle en signale les traits distinctifs et établit une très intéressante confrontation de ses conceptions avec celles de son émule française. Une seconde partie se compose d'autant de notices qu'il y a d'œuvres reproduites : chacune comprend des remarques sur l'objet et l'indication de la littérature publiée à son sujet.

L'auteur fait preuve de science, de compétence et de méthode. Il est évident qu'il connaît bien sa matière et que le moyen âge lui est familier. Ses analyses sont minutieuses, serrées et fécondes ; les caractérisations sont précises et justes ; nulle « littérature », mais les fruits d'une étude faite d'un point de vue technique et selon les règles du travail scientifique. Il ne manque pas de mettre en parallèle l'œuvre de la statuaire et celle de l'architecture contemporaine et de considérer l'évolution de la première dans ses rapports avec les orientations successives de la civilisation et de l'esprit de l'Occident médiéval. Nombre de remarques sont précieuses, quelques-unes suggestives. L'ouvrage constitue une contribution précieuse à la connaissance de la statuaire allemande du moyen âge, dont les chefs-d'œuvre sont pleins d'attraits, riches d'expression et profondément marquée de germanisme, même quand ils révèlent une inspiration française.

L'ouvrage est somptueux : l'impression, la présentation, la gravure des planches sont de haute qualité.

François BENOIT.

---

Digitized by Google

# BULLETIN

La treizième livraison du **Rheinisches Wörterbuch** publié par M. JOSEF MÜLLER (Fritz Klopp, Bonn), contient les mots de *dronen* à *Dynamit*. Cette livraison est la dernière du premier tome. Nous ne répéterons pas les appréciations favorables que nous avons avons données de cette entreprise si utile et si remarquablement conduite. C'est toujours la même richesse de substance et la même rigueur de méthode. Intéressant est le proverbe : *Et es ke Düppen su klen et fengk sech en Deckel drop*, qui correspond au français : il n'est si méchant pot qui ne trouve son couvercle, répandu surtout dans l'Est de la France. Le mot *düppen* est d'ailleurs très curieux par l'abondance de ses composés et des locutions et proverbes où il figure. — La modification sémantique d'un mot qui passe la frontière linguistique est attestée par *Duan* qui signifie, à côté de « douane », aussi « douanier ». La maison Klopp annonce l'envoi aux souscripteurs au *Rheinisches Wörterbuch* d'une carte dialectale de la Rhénanie. Ce complément à l'œuvre si considérable de M. Müller et de ses collaborateurs sera le bienvenu.

F. P.

***

L'ouvrage publié en 1923 par ERNST LÜTTGE sous le titre de : **Richtiges Deutsch** ne s'adresse pas seulement aux Allemands, mais aussi aux « étrangers apprenant l'allemand ». C'est une « grammaire populaire » destinée à permettre d'acquérir la correction du langage parlé et de la langue écrite. C'est dire qu'elle a surtout un caractère pratique, qui apparaît, en particulier, dans les exercices qui accompagnent les diverses règles, dans les remarques relatives aux principales difficultés qui arrêtent les Allemands comme les étrangers(emploi du subjonctif, des deux auxiliaires *haben* et *sein*, particules tantôt séparables et tantôt inséparables, style indirect, etc.). Il n'est pas douteux qu'un ouvrage ainsi conçu est de nature à rendre de réels services à tous ceux qui s'initient à l'étude de l'allemand, et même à ceux qui, déjà familiarisés avec cette langue, ont besoin, parfois, d'un renseignement complémentaire, d'une précision sur tel ou tel point douteux, etc. Ajoutons que ce livre fait partie d'une collection publiée par la librairie Otto Holtze's Nachfolger de Leipzig, sous le titre de *Sprachlehrbücher* (*Sammlung Jügel*). (Prix : 4,50 mk).

L. M.

Digitized by Google

***

Pour des raisons diverses, les dialectes ont, en Allemagne, une situation de faveur que ne connaissent pas les patois français. Tout homme, même cultivé, tient aux habitudes de langage de sa province et, s'il converse avec des gens du même terroir, usera de son parler natal plutôt que de l'allemand littéraire. Ce particularisme linguistique explique que M. JULIUS SCHAEFFLER ait jugé utile de composer un **Mundartenbuch** (Ferd. Dümmler, Berlin und Bonn, 1926, 4 mk), sorte d'anthologie contenant 200 spécimens des dialectes parlés — ou écrits — en Allemagne et dans les îlots linguistiques situés hors des frontières allemandes. Ces textes sont accompagnés de notes donnant la traduction de termes ou de formes difficilement intelligibles à qui ignore le dialecte cité. La transcription n'est pas faite en caractères phonétiques. D'autre part, l'introduction, qui se borne à des généralités dépourvues d'intentions savantes, et le choix des textes, que M. Schaeffler a pris parmi les plus attrayants, prouvent également que ce livre a pour but d'intéresser les lecteurs plutôt que de servir aux fins d'études linguistiques. Le but a été atteint. — La même maison (Ferd. Dümmler) publie la septième édition du petit dictionnaire étymologique d'ERNST WASSERZIEHER, intitulé **Woher ?** (1927, 7 mk.). Avant sa mort (que nous avons annoncée dans un précédent numéro), Wasserzieher a pu améliorer cet ouvrage, dont la quatrième édition a été appreciée ici (1). Le succès de vente de cet *Ableitendes Wörterbuch der deutschen Sprache* (45e-61e mille) garantit qu'il rend des services dans les milieux auxquels il est destiné, c'est-à-dire aux lecteurs qui ne peuvent consulter les dictionnaires de Grimm, Weigand, Kluge, etc., ou dont les besoins intellectuels ne réclament pas le secours de ces plus importants, mais aussi plus coûteux instruments de travail (2).

F. P.

***

Il se livre en Allemagne un combat qui, pour se tenir dans les régions sereines de l'art et de la science, ne manque pas d'ardeur. Deux camps se sont formés parmi les historiens littéraires et les critiques. D'un côté sont ceux qu'anime l'esprit philologique, qui visent à l'exactitude, ne dédaignent pas la minutie des recherches, se plaisent aux découvertes de détail et ne se hasardent qu'avec circonspection à des vues d'ensemble, ou s'ils le font, se tiennent dans les limites d'un positivisme attaché à décrire objectivement les processus psychologiques. De l'autre côté, rangés sous la bannière fièrement déployée de Stefan George,

(1) V. *Revue Germanique*, XII (1921), p. 106 s.

(2) On s'étonne que Wasserzieher ait dit dans l'introduction, d'ailleurs estimable, qui précède *Woher* ? que les *Allemands* ont envahi (au moyen âge) l'Italie, la France et l'Espagne (p. 44). En viendra-t-on, enfin, à distinguer Germains et Allemands ?

Digitized by Google

se trouve un groupe déjà imposant de partisans de la « Literaturwissenschaft », à qui il importe de pénétrer le mystère du devenir des faits et des esprits, d'entrer dans les conceptions cosmiques des poètes — qui ne sont des poètes que s'ils ont avec la vie des liens secrets les élevant au-dessus de l'humanité — de révéler la portée de la mission des artistes en pensant et en parlant eux-mêmes en artistes. Cette opposition des méthodes a été exposée et complétée par M. EMIL ERMATINGER dans son livre **Krisen und Probleme der neueren deutschen Dichtung** (Amalthea-Verlag, Zürich-Leipzig-Wien, 1928). M. Ermatinger réclame, en plus, de la « Literaturwissenschaft » qu'elle prête l'oreille aux mouvements qui agitent le temps présent et découvre aux yeux de la foule le trésor moral qui est le bien le plus respectable d'une nation. Cette profession de foi est formulée dans les deux premiers et le dernier des 21 articles qui composent ce livre. Les autres sont des essais (*Aufsätze*) ou des discours qui ont été publiés dans divers périodiques et ont trait, pour la plupart, à des auteurs surtout suisses. A côté de Grimmelshausen, Gryphius, Klopstock et Gœthe apparaissent Gottfried Keller (4 articles), C. F. Meyer, Pestalozzi, Leuthold. Si l'on n'accepte pas toutes les idées de M. Ermatinger sur le devoir de la critique, on aura profit à les connaître : elles sont d'un esprit élevé et témoignent d'une conscience scrupuleuse. Ces mêmes qualités et un don de pénétration qu'une imagination parfois trop active ne parvient que rarement à obscurcir se rencontrent dans les belles études dont ce volume enrichit l'histoire de la littérature allemande.

F. P.

***

La collection *Altdeutsche Textbibliothek* (fondée par H. Paul, et éditée par G. Baesecke, Max Niemeyer, Halle a. S.) vient de s'accroître de trois tomes. 1° **Sieben bisher unveröffentlichte Traktate und Lektionen**, éd. par M. PHILIPP STRAUCH (1927, 3,60 mk.). Ce volume (N° 22) est, comme l'indique le titre, la publication de sept morceaux inédits qui, figurant dans le Grand Mémorial de Strasbourg, n'ont pas encore été imprimés, étant donné le peu d'importance qu'on leur a attribué. Ils sont cependant utiles, car ils complètent les documents relatifs à l'énigmatique Ami de Dieu. — Un deuxième volume de la même collection (N° 23), contient, sous le même titre général : *Schriften aus der Gottesfreund-Literatur* (2. Heft) ; **Merswins Vier anfangende Jahre** et **Des Gottesfreundes Fünfmannenbuch**, également édités par M. PHILIPP STRAUCH (1927, 3,60 mk). Ce sont deux des trois « Autographen de Merswin », dont la connaissance importe aussi à l'égard du problème suscité par la personnalité de l'Ami de Dieu, de Nicolas de Louvain et de Merswin. Une introduction précédant les textes étudie la graphie des trois autographes. — Le troisième volume de l'*Altdeutsche Textbi-*



Digitized by Google

*bliothek* apporte le tome 3 des **Legenden de Konrad von Würzburg**, éditées par PAUL GEREKE (1927, 1,80 mk.). La légende reproduite ici est celle de saint Pantaléon, patron des médecins, qui subit le martyre sous Maximien, vers 305 dit la tradition. Ce récit, transcription d'un texte latin exécutée vers 1277, montre la grâce, la clarté, l'élégance un peu floue que Conrad révèle dans ses œuvres. L'édition est fondée sur la publication que donna jadis Haupt. Çà et là quelques émendations dues à MM. E. Schröder, Laudan et Gereke lui-même.

F. P.

***

Une étude de WALTHER GŒKEN sur **Herder als Deutscher** inaugure une collection nouvelle de travaux sur la littérature allemande, publiée, sous la direction du Professeur Hermann Schneider, par la librairie Kohlhammer de Stuttgart, sous le titre de : *Tübinger Germanistische Arbeiten* (Bd. I, 1926 ; 131 p. 6 mk). Dans quelle mesure Herder, l'apôtre du Weltbürgertum et de l'« humanité », le pacifiste ardent qui « rêvait de la réconciliation de tous les peuples, de leur union fraternelle dans un royaume unique qui aurait embrassé l'univers entier », avait-il cependant les qualités requises pour devenir un « éducateur national », et pourquoi ne l'est-il pas devenu ? telle est la question que s'est proposé d'examiner l'auteur du présent livre. Ce dernier, selon l'auteur, n'est pas sans objet. Herder avait, en effet, tout au moins dans sa jeunesse et dans sa maturité, toutes les qualités essentielles d'un éducateur : fermeté de caractère, convictions ardentes, besoin d'agir et d'exercer une influence. Dans son âge avancé seulement il devint acariâtre, envieux, bourru, et dut renoncer à exercer une action autrement que par ses écrits. Il aurait donc pu parfaitement devenir un éducateur national. L'auteur montre qu'il en fut empêché tant par certains traits de son caractère que par les circonstances (sa crainte de l'opinion publique et de la censure ; sa situation officielle comme chef religieux du grand duché de Weimar, lui impose certaines limites dans l'expression de ses idées ; ses deux œuvres principales : *Fragmente* et *Ideen* sont restées inachevées, etc.). L'auteur a adopté, dans ses recherches et son exposé, la méthode strictement historique, à notre avis seule exacte en cette matière. Une première section nous montre, en trois chapitres, Herder « entre les nations », à Mohrungen et Königsberg, Riga, Paris et Bückebourg ; dans une deuxième section (chap. 4 à 7), Herder est fixé définitivement « sur le sol allemand », à Bückebourg d'abord, à Weimar ensuite. Il résulte de ces recherches minutieuses que Herder a possédé, à un degré éminent, le « sens national ». Pour être un apôtre et un éducateur national, il lui manqua de ne pas envisager un but pratique, positif,

Digitized by Google

clair, bien déterminé ; il lui manqua en outre une langue précise, concrète, imagée, à la portée du peuple, capable d'agir sur lui.

L. M.

***

Dans une brochure portant pour titre : **Gœtheprobleme**, Sp. Wukadinovic étudie trois œuvres de Gœthe : le célèbre *Lied an den Mond*, dans ses rapports avec Mme de Stein ; — le *Märchen* ; — enfin des fragments d'une tragédie retrouvée dans les manuscrits de Gœthe après sa mort, pour laquelle on a proposé divers titres : *Eginhard*, *Trauerspiel in der Christenheit*, *Christianer*. En ce qui concerne le « Mondlied », l'auteur ne partage pas l'opinion de Petersen, d'après laquelle cette poésie n'aurait aucun rapport avec le suicide de Christiane von Lassberg, qui se noya dans l'Ilm le 16 janvier 1778 ; elle aurait été composée dès le mois de juillet 1777, et ne renfermerait pas autre chose qu'un hommage à Mme de Stein. Quant à la forme définitive, elle aurait été mise au point par Gœthe en Italie, serait une sorte de « corrigé » d'une poésie de Mme de Stein sur le même thème, et exprimerait ainsi les sentiments de Mme de Stein elle-même, et non ceux de Gœthe. L'auteur de la présente étude s'efforce de démontrer, par une comparaison attentive et minutieuse des deux rédactions du poème de Gœthe et du poème de Mme de Stein, que rien ne permet d'admettre l'hypothèse de Petersen. En ce qui concerne le « Märchen », qui a donné lieu à tant d'interprétations fantaisistes, l'auteur est d'avis qu'il y a « beaucoup à expliquer, mais rien à interpréter », qu'il ne renferme ni symbole ni allégorie. Le « Märchen » de Gœthe ne peut se comprendre qu'en faisant appel aux études d'alchimie auxquelles il se livra avec Mlle de Klettenberg ; mais les réminiscences de ces études suffisent presque toujours à expliquer les passages les plus obscurs de l'œuvre : le nombre trois, les feux follets, le serpent, la lampe, la main noircie, le lys, le miroir magique, les pierres précieuses, le temple, les questions énigmatiques et les réponses, le rappel à la vie des organismes morts, etc. A ces renseignements fournis par l'alchimie, il faut ajouter le rôle, fondamental, de l'imagination, se jouant librement, pour le seul plaisir de se jouer, se suffisant à elle-même et refusant de se plier aux lois de l'intelligence. Quant à la pièce « chrétienne » projetée par Gœthe, et pour laquelle, après Biedermann, on admettait comme incontestée l'influence de Calderon, l'auteur conteste cette dernière. Il découvre à la fois la date et le titre du fragment dans le *Tagebuch* du 25 janvier 1808 : « Mittags allein : *über die Christianer* ». L'influence de Zacharias Werner ne semble pas contestable, et explique le caractère du fragment bien mieux que celle, purement supposée, de Calderon.

Il semble difficile de ne pas se rendre aux raisons invoquées par Wukadinović dans ces trois courtes études. Elles montrent, à leur

Digitized by Google

tour, combien de points obscurs renferment encore les œuvres de Gœthe, même les plus abondamment commentées. La solidité de l'argumentation, la clarté de l'exposition sont leurs qualités les plus apparentes.

L. M.

***

L'ouvrage, devenu si promptement populaire (au bon sens de ce mot), de O. WALZEL : **Deutsche Romantik**, en est déjà à sa cinquième édition (Leipzig, Teubner, 1923. [*Aus Natur und Geisteswelt*, 232-33]). La préface nous renseigne sur la position prise par l'auteur, lorsqu'il publia son ouvrage pour la première fois, à l'égard de ses prédécesseurs : Haym, Ricarda Huch, Joël, Marie Joachimi ; — il se préoccupa surtout de montrer les liens et les rapports qui unissent, en un tout organique, des manifestations en apparence divergentes ; là où la critique impressionniste ne voyait que des tendances diverses, contemporaines mais indépendantes, Walzel découvrit des influences, des ressemblances, des analogies, s'efforça d'en montrer l'importance et de retracer l'ensemble du mouvement dans sa cohésion réelle. La répartition de la matière en deux volumes au lieu du tome unique des trois premières éditions) a permis à l'auteur de donner à l'étude des écrivains et des œuvres un développement à peu près égal à celui des doctrines et des théories, qui, dans le plan primitif, l'emportait de beaucoup. Il n'a d'ailleurs, en cela, nullement été infidèle à sa méthode « synthétique » ou « organique », qui lui a permis de rétablir, entre les classiques et les romantiques allemands, un « pont » large et solide, là où tant d'autres n'avaient pu découvrir qu'un fossé infranchissable (récemment encore par exemple, Fr. Strich dans son ouvrage sur : Deutsche Klassik und Romantik, oder Vollendung und Unendlichkeit). Un *Nachwort* important (p. 95-108), nous renseigne sur les plus récentes publications relatives au romantisme allemand.

L. M.

***

Sous le titre : **The romantic movement in German Literature**, M. KARL BREUL publie, à la librairie Heffer de Cambridge, une Anthologie de textes particulièrement représentatifs du mouvement romantique en Allemagne, à l'usage des étudiants des universités, et aussi, partiellement, des élèves des hautes classes de l'enseignement secondaire. La préface justifie le choix des passages retenus par l'éditeur, explique les motifs qui ont fait attribuer à tel auteur ou à tel genre littéraire une part plus ou moins importante. Des notices biographiques succinctes précèdent les textes de chaque auteur ; des notes rejetées à la fin du livre donnent les explications nécessaires pour l'intelligence des textes. Une introduction substantielle donne une idée de l'ensemble du mouvement romantique ; une bibliographie suffisamment complète pour les lecteurs auxquels s'adresse plus particulièrement le recueil, un

Digitized by Google

index des auteurs et des passages imprimés précèdent les extraits eux-mêmes, dont nous dirons qu'ils sont en général judicieusement choisis, sans faire des réserves sur certains d'entre eux ou sur ceux qui ont été laissés de côté. Tel qu'il est, le recueil rendra certainement des services aux lecteurs auxquels il est destiné.

L. M.

***

Durant de longues années Reinhold Steig, qui s'était familiarisé avec la biographie et les œuvres des Brentano et de leurs parents et amis, avait préparé une édition — qui devait être définitive — de la correspondance de Bettina avec Gœthe. La mort l'empêcha de mettre la dernière main à son œuvre. La documentation qu'il avait laborieusement recueillie et soigneusement examinée fut utilisée dans un livre que sa femme, Mme Johanna Steig, fit paraître en 1922. Ce livre eut un légitime succès. Il distinguait nettement la poésie de la fiction, si habilement mélangées dans le *Gœthes Briefwechsel mit einem Kinde* de Bettina. Voici maintenant un remaniement que donne M. Fritz Bergemann de l'ouvrage de Mme Steig sous le titre **Bettinas Leben und Briefwechsel mit Gœthe** (Insel-Verlag, Leipzig, 1927, 17 figures et 2 fac-similés). M. Bergemann livre un travail qui, quoique reposant sur les données fournies par Steig, est cependant une œuvre nouvelle. Il a exclu de sa publication des lettres de tiers que Mme Steig avait admises et qui rompent l'enchaînement de la correspondance des deux intéressés. Au lieu de laisser subsister, dans les notes fort nombreuses du livre ancien, des détails biographiques ou autres, il a, dans une introduction de près de 200 pages, retracé la vie de Bettina considérée surtout dans ses relations avec Gœthe. Cette « vie » de Bettina est une évocation remarquable par son coloris. M. Bergemann a tracé un portrait psychologique frappant de cette Bettina, si impressionnable, si impulsive, si décevante, mais de nature fine, enthousiaste, sensible à toute manifestation d'art. C'est elle — W. Scherer se plaisait à le répéter — qui, plus que tous, exalta Gœthe, et qui aida puissamment à sa gloire à une époque où elle n'était pas incontestée. — Ce serait manquer à la justice si l'on ne reconnaissait aussi que M. Bergemann a ajouté aux notes de Steig d'utiles indications. Son livre, orné de belles reproductions, satisfera à la fois ceux qui s'attachent à connaître le roman gœthéen de Bettina et ceux dont le devoir est de pénétrer dans les arcanes de l'histoire littéraire.

F. P.

***

Dans un opuscule intitulé : **Der junge Görres und Friedrich Hölderlins Hyperion** (Heidelberg, Weiss'sche Universitätsbuchhandlung, 1926, 50 p.), Lorenzo Bianchi étudie les rapports d'amitié et les relations intellectuelles qui unirent Görres et Hölderlin, plus particu-

Digitized by Google

lièrement les sentiments inspirés à Görres par le roman *Hyperion* de son ami. dont il rendit compte le 24 octobre 1804 dans la revue *Aurora* (N° 128). Görres avait conscience d'être, à plus d'un égard. parent à la fois d'Hölderlin et de son héros Hyperion. Il y avait cependant des différences appréciables entre le « publiciste rhénan » et le « poète souabe » foncièrement anti-rationaliste, et l'auteur les résume dans sa courte conclusion.

L. M.

***

La librairie Cotta (Stuttgart et Berlin) a eu l'heureuse idée de réunir en un seul volume de petit format, et imprimé sur papier pelure, les célèbres **Geda ken und Erinnerungen de** BISMARCK (1926, XXXIX-906 p., relié en toile, 8 mk), dont il existait déjà une édition gr. in-8° en trois vol. (19 mk) et une édition populaire, aussi en trois vol., du prix de 8,50 mk. Le texte est, pour les deux premiers volumes, celui de l'édition populaire, plus correct que celui de la grande édition ; — pour le troisième volume, le texte reproduit celui de la première édition de 1919. — La présente édition de poche réunit ainsi, à l'avantage de fournir le texte le plus authentique, celui de le mettre à la portée du lecteur sous le format le plus commode et au prix le moins élevé. Malgré cela, la présentation est parfaite ; l'impression, bien que très dense, est d'une netteté remarquable. Une table des matières très détaillée, placée en tête, permet d'utiliser le livre, très commodément, comme ouvrage de recherches ; un répertoire très copieux des noms propres et des matières traitées, facilite en outre grandement l'utilisation de cette précieuse mine de renseignements de premier ordre. Un ouvrage comme celui-là, d'ailleurs universellement célèbre et apprécié de tous, ne s'analyse pas. Notre rôle n'est que de signaler à nos lecteurs la publication d'une édition remarquable à tous les points de vue, et de toutes la moins chère.

L. M.

***

M. THAMÉR TÓTH, qui est professeur à l'Université de Budapest, donne aux jeunes gens dans son livre **Bildung des jungen Menschen** (Herder u. Co, Fribourg-en-Brisgau, 1927, 3,40 mk) les conseils les plus profitables. Ses recommandations comprennent toutes les règles que doit s'imposer l'adolescent, depuis la simple bienséance jusqu'à l'accomplissement du devoir civique. M. Tóth n'omet pas des menus détails tels que la sagesse dans la pratique des sports, le rappel au respect du livre prêté, etc. Il n'oublie pas non plus de montrer les avantages de l'instruction obtenue par le commerce avec les textes classiques, observation qui n'est pas d'un orfèvre, puisqu'il enseigne la théologie. Livre teinté d'idéalisme et pénétré de saine morale.

F. P.

Digitized by Google

***

C'est aux enfants qu'est destiné **Das Hundefest** dont M. Ernst Kreidolf a récemment confié la publication au Rotapfel-Verlag (Zurich et Leipzig, s. d.), qui a déjà donné asile à maintes œuvres du même auteur. Ces « divertissements des chiens » forment un album comprenant dix planches coloriées, accompagnées de courtes explications en vers. Les enfants auront une vive joie à contempler « le meilleur ami de l'homme » dans divers actes de la vie où il imite son maître : exercices de cirque, jeu de balançoire, festin, bal, etc. Leurs parents sentiront l'humour aimable et fin dont l'auteur a su pénétrer les attitudes et jeux de physionomie de ces nombreux et divers acteurs. Ils apprécieront aussi le charme émané de ces vers dont beaucoup sont d'une frappe originale. F. P.

***

Bien que la littérature anglaise ait cessé de figurer dans les diverses rubriques de la *Revue Germanique*, le « problème » ou, si l'on préfère, le « cas » Shakespeare a joué un trop grand rôle, exercé une trop grande influence en Allemagne, pour qu'il ne soit pas hors de propos de signaler les ouvrages importants qui continuent à y être publiés. De ce nombre est celui que M. **Levin L. Schücking** a consacré aux personnages du drame shakespearien, sous le titre : *Charakterprobleme bei Shakespeare. Eine Einführung in das Verständnis des Dramatikers*, et qui vient de paraître en deuxième édition à la librairie Tauchnitz de Leipzig (1927, in-8°, XV-286 p.). Les travaux personnels de l'auteur sur Shakespeare, ceux qui ont été publiés sous sa direction par ses élèves, au séminaire anglais de l'Université de Leipzig, et dont la liste est déjà longue, nous apprennent que Shakespeare est à l'honneur dans ce séminaire et auprès de celui qui le dirige. La lecture du présent ouvrage nous révèle en outre que son auteur, concentrant ses recherches sur la question particulière des caractères et des problèmes psychologiques qu'ils soulèvent, a su mettre de la clarté, de la précision, et aboutir à des résultats à la fois nouveaux et intéressants, dans un domaine où, justement, ont sévi longtemps le vague et l'arbitraire de divagations métaphysiques, l'abus du commentaire purement philologique, ou encore l'interprétation subjective qui, sous prétexte de clarté, chasse le poète de son œuvre et y installe à sa place le pénétrant commentateur lui-même. En examinant à nouveau la question, l'auteur du présent livre se demande : comment les contemporains de Shakespeare concevaient-ils eux-mêmes les problèmes traités par le poète ? Dans quelles circonstances, dans quel milieu politique, social, intellectuel a-t-il composé ses œuvres ? Ce point de vue spécial lui a permis d'aboutir à des résultats nouveaux et solides, exposés dans une langue claire, et de composer un ouvrage important par ses conclusions et dont la lecture reste toujours agréable et facile. L. M.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE

**I. — Histoire de la civilisation.** — STEINHAUSEN, G. *Germanische Kultur in der Urzeit. 4., neubearbeitete Aufl.* Leipzig, Teubner, '27 (199 p.). 3 m. [*Aus Natur und Geisteswelt*]. — WOLFF, L. *Die Helden der Völkerwanderungszeit.* Jena, Diederichs, '28 (242 p.). 6,50 m. — *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens. Hrsg. unter bes. Mitw. von* E. HOFFMANN-KRAYER *von* H. BÄCHTOLD-STÄUBLI. *Bd I,* (*Lfg* 1.). Berlin, de Gruyter, '27. 4 m. — GÜNTHER, H. F. K. *Rasse und Stil. Gedanken über ihre Beziehungen im Leben u. in der Geistesgeschichte der europäischen Völker insbes. d. deutschen Volkes. 2. Aufl.* München, Lehmann, '27 (132 p.). 5 m. — KLEINBERG, A. *Die deutsche Dichtung in ihren sozialen, zeit = und geistesgeschichtlichen Bedingungen.* Berlin, Dietz, '27 (XV-443 p.). 12 m. — STERN, ALFRED. *Der Einfluss der französischen Revolution auf das deutsche Geistesleben.* Stuttgart, Cotta, '28 (VII-248 p.). 8,50 m. — UTITZ, E. *Die Ueberwindung des Expressionismus. Charakterologische Studien zur Kultur der Gegenwart.* Stuttgart, Enke, '27 (VII-190 p.). 9 m.

**II. — Langue allemande.** — DIESCH, K. *Bibliographie der germanistischen Zeitschriften.* (*Vorbericht* W. J. HEUSER). Leipzig, Hiersemann, '27 (XV-441 p.). 60 m. [*Bibliographical Publications. Germanic section. Vol.* 1.]. — NORDSET, P. A. *Anmerkungen zur Rektion der deutschen Präpositionen in der neuesten deutschen Literatur.* Oslo, Aschehoug, '27 (IV-76 p.). 2,75 m. — ABELS, H. *Die Ortsnamen des Emslandes in ihrer sprachlichen und kulturgeschichtlichen Bedeutung.* Paderborn, Schöningh, '27 (108 p.), 2 m. — KRELL, LEO. *Die Stadtmundart von Ludwigshafen am Rhein.* Kaiserslautern, Kayser, '27 (IV-73 p.), 4 m. — LESSIAK, PRIMUS. *Die Einheit Kärntens im Lichte der Namenkunde und Sprache. 2. Aufl.* Klagenfurt, '27 (16 p.). 1 sch.

**III. — Littérature allemande.** — *a*) **Traités généraux et études particulières.** — MAYNC, H. *Die Entwicklung der deutschen Literaturwissenschaft. Rektoratsrede.* Bern, Haupt, '27 (34 p.). 1,20 m. — HATZFELD, H. *Wechselbeziehungen zwischen der deutschen Literatur und den übrigen europäischen Literaturen.* Bielefeld, Velhagen u. Klasing, '27 (VIII-87 p.). 2,25 m. — WEIGLIN, P. *Die dramatische Literatur und Kunst in Deutschland.* Bielefeld, Velhagen, '28 (III-119 p.). 2,25 m. — ERNST, PAUL. *Der Weg zur Form. Abhandlungen über die Technik, vornehmlich der Tragödie und Novelle.* München, G. Müller, '28 (451 p.), 8 m. — STAMMLER, W. *Von der Mystik zum Barock* 1400-1600. Stuttgart,

Digitized by Google

Metzler, '27 (VII-554 p.). 15 m. — SCHNEIDER, F. J. *Japeta* (1643). *Ein Beitrag zur Geschichte des französischen Klassizismus in Deutschland.* Stuttgart, Metzler, '27 (III-45 p.) 2,50 m. — KORFF, H. A. *Geist der Gœthezeit. Versuch einer ideellen Entwicklg. der klassisch-romantischen Literaturgeschichte. Tl* 2 : *Klassik. Buch* 1. Leipzig, Weber, '27 (VI-117 p.). 4 m. — FIESEL, EVA. *Die Sprachphilosophie der deutschen Romantik.* Tübingen, Mohr, '27 (IV-259 p.), 12 m. — MAYNC, H. *Deutsche Dichter. Reden und Abhandlungen.* Frauenfeld, Huber, '27 (IX-304 p.). 7,20 m. — ERMATINGER, E. *Krisen und Probleme der neueren deutschen Dichtung. Aufsätze und Reden.* Wien, Amalthea-Verlag, '28 (403 p.). 14 m. — SCHRÖDER, C. *Gott und Seele in der jüngsten katholischen Lyrik.* Paderborn, Schöningh, '27 (82 p.). 3,30 m.

*b*) **Auteurs et ouvrages particuliers.** — **Badenfahrt.** — *Deutsche Schriften mit den Holzschnitten der Erstdrucke. Hrsg. von* FR. SCHULTZ, *Bd* 1, *Tl* 2 : *Badenfahrt. Hrsg. v.* V. MICHELS. Berlin, de Gruyter, '27. 20 m.

**Böhme, Jacob.** — *L'aurore naissante. Traduit de l'allemand par* LOUIS CLAUDE DE SAINT-MARTIN (Réimpression). Paris, Gamber, '27 (432 p.). 75 fr.

**Bossdorf, H.** — JANSSEN, A. *Hermann Bossdorf. Der Mensch, das Werk, der Dichter.* Hamburg, Hermes, '27 (227 p.). 3,80 m.

**Droste-Hülshoff, A. v.** — LUCKE, H. *Annette von Droste-Hülshoff und ihr Verhältnis zur Romantik.* Marburg, Hamel, '27 (75 p.). 2,50 m.

**Gœthe.** — *Gœthe im Harz. Gœthes Harzreisen in seinen Tagebüchern, Briefen und Dichtungen. Mit Anmerk. u. Anhängen neu hrsg. von* FR. DIETERT. 2. *vermehrte Aufl.* Dessau, *Dünnhaupt*, '27 (120 p.). 1,25 m. — FRIES, A. *Stilbeobachtungen zu Gœthe, Schiller und Hölderlin. Aus dem Nachlass hrsg. von* C. FRIES. Berlin, Ebering, '27 (IV-41-16 p.). 2,80 m.

**Gottfried von Strassburg.** — NICKEL, E. *Studien zum Liebesproblem bei Gottfried von Strassburg.* Königsberg, Gräfe, '27 (VII-87 p.) 3 m.

**Herder.** — KÜHNEMANN, E. *Herder.* 3. *Aufl.* München, Beck, '27 (XXVIII-670 p.). 12,50 m.

**Hölderlin.** — SCHMIDT, W. *Beiträge zur Stilistik von Hölderlins « Tod des Empedokles ».* Marburg, Elwert, '27 (VIII-82 p.) 3,50 m. — Voir : **Gœthe :** *Stilbeobachtungen*, etc., von A. FRIES.

**Jean Paul.** — *Jean Paul-Kalender. Hrsg. v. d. Deutschen Jean Paul-Gesellschaft. Jhrg.* 1. 1928. Bayreuth, Niehrenheim, '27 (72 p.), 1 m.

**Keller, G.** — *Briefe. Ausgew., eingel. u. erl. von* M. NUSSBERGER. Leipzig, Bibliograph. Inst., '27 (24-541 p.). 5,30 m.

Digitized by Google

**Kleist, H. v.** — HOFFMANN, P. *Heinrich von Kleist und Wilhelm Reuter.* Berlin, Fraenkel, '27 (63 p.). 12 m.

**Müller, W.** — LOHRE, H. *Wilhelm Müller als Kritiker und Erzähler. Ein Lebensbild mit Briefen an F. A. Brockhaus u. a. Schriftstücken.* Leipzig, Brockhaus, '27 (401 p.). 14,50 m.

**Nicolai, Fr.** — PHILIPS, F. C. A. *Friedrich Nicolais literarische Bestrebungen.* Haag, Van Stockum, '26 (IX-320 p.). 10,50 m. — STRAUSS, W. *Friedrich Nicolai und die kritische Philosophie. Ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung.* Stuttgart, Kohlhammer, '27 (VIII-96 p.). 4,50 m.

**Pestalozzi.** — WERNLE, P. — *Pestalozzi und die Religion.* Tübingen, Mohr, '27 (XII-196 p.) 7,50 m.

**Raabe, W.** — AUERBACH, LILLI. *Die Stellung der Frau in der sittlichen Weltanschauung Wilhelm Raabes.* Berlin, Ebering, '27 (95 p.). 3,75 m. [*Diss. Würzburg*]. — KONRAD, K. *Das Studentische bei Wilhelm Raabe.* Breslau. Finsterbusch, '27 (52 p.). 1,60 m.

**Reuter, W.** — Voir : **Kleist, H. v.**, par P. HOFFMANN.

**Schiller.** — *Schiller. Œuvres. T. I et II. Traduction de* I. ROUGE. Paris, Renaissance du Livre, '27. 2 vol. 10 fr. [*Les Cent chefs-d'œuvre étrangers*]. — KÜHNEMANN, E. *Schiller.* 7. *Aufl.* München, Beck, '27 (XVI-557 p.). 10,50 m. — EGGLI, EDMOND. — *Schiller et le romantisme français.* Paris, Gamber, '27, 2 vol. 150 fr. — Voir : **Gœthe :** *Stilbeobachtungen*, etc., von A. FRIES.

**Schlegel, Fr.** — WIESE, BENNO VON. *Friedrich Schlegel. Ein Beitrag zur Geschichte der romantischen Konversionen.* Berlin, Springer, '27 (VI-122 p.) 6,60 m.

**Stavenhagen.** — BECKER, A. *Stavenhagen und seine Stellung in der Entwicklung des deutschen Dramas.* Oldenburg, Schulze, '27 (V-96 p.). 4 m.

**Stifter, A.** — GUMP, M. *Stifters Kunstanschauung.* Berlin, Ebering, '27. (94 p.). 3 m. [*Diss. München*].

**Walther von der Vogelweide.** — HOLBACH, KURT. *Walther von der Vogelweide und die Dichter von Minnesangs Frühling.* Stuttgart, Kohlhammer, '27 (VI-147 p.). 9 m.

**Werfel, Franz.** — *Geheimnis eines Menschen. Novellen.* Wien, Zsolnay, '27 (316 p.). 4 m.

L. MIS.

---

Digitized by Google

# REVUE DES REVUES

## Revues allemandes

**Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.**

T. LXIV. Fascicules 1 et 2.

CARL AUGUST WEBER : *Der Dichter des Heliand im Verhältnis zu seinen Quellen* (L'auteur de cet important article montre à l'aide d'un examen suivi très précis et très étudié du *Heliand* que cette œuvre est d'un homme instruit, bien documenté, et sachant faire la critique de ses sources ; qu'elle est aussi d'un artiste sûr de ses moyens). — H. NAUMANN : *Glossen aus Admont* (Relations de ces gloses avec la *Genesis* et le *Carm. de Virg.*). — ALBERT LEITZMANN : *Zur Litanei* (Le remaniement de cette œuvre est d'une femme). — E. S. : *Berthold von Tiersberg* (Notes biographiques sur ce prévôt de chapitre pour qui Conrad de Wurzbourg écrivit son *Henri de Kempten*). — ANTON WALLNER : *Eine Hampfel Grübelnüsse* (« Poignée » de remarques de détails sur plusieurs questions obscures ou controversées de la littérature moyen-haut-allemande). — KARL STRECKER : *Walther von Chatillon und seine Schule*, I. (Etude des manuscrits contenant des poésies écrites par Gautier de Châtillon ou qui lui sont attribuées). — PHILIPP HAMACHER : *Zur mittelfränkischen Reimbibel* (Interprétation d'un passage obscur). — FRITZ LŒWENTHAL : *Bemerkungen zum Ruodlieb* (Divers motifs démontrent que l'auteur de ce « roman » a connu des sources orientales par l'intermédiaire de Byzance). — JULIUS SCHWIETERING : *Der Wandel des Heldenideals in der epischen Dichtung des 12. Jhts* (L'idéal héroïque s'est modifié dans l'époque qui sépare le clerc Conrad de Hartmann d'Aue. Il s'est conformé à l'idéal gotique en faisant prévaloir l'idée de miséricorde et en tendant vers l'unité de composition).

Fascicule 3.

EDMUND WIESSNER : *Heinrich Wittenwiler : Der Dichter des « Ringes »* (Contrairement à la thèse exposée par M. Nadler dans un article de l'*Euphorion*, le *Ring* n'est pas l'œuvre de deux auteurs, encore qu'il présente un mélange de bouffonnerie et de sérieux, mais de Henri Wittenweiler, lequel n'était pas un prêtre). — KARL STRECKER : *Walter von Chatillon und seine Schule*, II. Schluss (Suite de l'examen des poésies de Gautier ou de son école. Cet examen permet de discerner ce qui est

Digitized by Google

poésie des vagants dans ce qu'on peut appeler la poésie lyrique savante). — A. Köhler : *Münnerstädter Bruchstücke der Rennerhs. X* (Description d'un fragment de manuscrit du *Renner*, fragment sans importance pour la reconstitution du texte). — Oskar Walzel : *Gœthes Mondlied* (Etude sur les deux formes du poème, dont la première n'est pas de Mme de Stein). — Hermann Mendhardt : *Nibelungenhandschrift Z* (Édition en double d'un fragment d'un manuscrit du *Nibelungenlied* qui serait le plus ancien de ceux qu'on connaît et apparenté au groupe C. Description du fragment et remarques critiques). — Norbert Fickermann : *Zu Walter von Chatillon* (Emendations à l'édition Strecker). — H. Niewöhner : *Die sieben Grade des Mönchs von Heilsbronn* (Variantes apportées à l'édition Merzdorf de ce poème). — E. S. : *Zu Hartmanns Credo* (Correction de *damit* en *dimît* au vers 2419 de l'édition v. d. Leyen).

**Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.**

Tome XLVI, fascicules 1, 2, 3.

Comptes rendus critiques, notices littéraires et biographiques.

**Zeitschrift für deutsche Philologie.**

Tome LII. Fascicule 2 et 3.

Anton Wallner : *Reinhartfragen.* Eine Replik (Discussion d'une critique de M. G. Baeseke, qui a pensé que le *Reinhart Fuchs* issu du poème alsacien avait été composé en Bohême, ce que M. Wallner avait contesté et conteste à nouveau). — Josef Quint : *Die gegenwärtige Problemstellung' der Eckehart-Forschung* (On ne peut espérer connaître le grand mystique que lorsqu'on aura déterminé dans les œuvres qui lui sont attribuées ce qui est son bien propre. Il faut donc compléter l'édition de Pfeiffer par l'indication des variantes, ce que l'auteur de cet article se propose de faire). — Walther Rehm : *Kulturverfall und spätmittelhochdeutsche Didaktik* (La littérature didactique, peu abondante à l'époque classique, s'épanouit au temps de la décadence. Elle se manifeste par des vues figées en toutes choses : idéal chevaleresque, religion, vertus morales, art, conceptions sociales). — Hans Sperber : *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache im 18. Jahrhundert* ( Le préfixe *entgegen* a acquis, au XVIIIe siècle, une valeur affective, l'idée d'un empressement joyeux, fondée sur le mode de sentir du temps). — G. C. L. Schuchard : *Die ältesten Teile des Urfaust II* (Des parties du poème ont été conçues dès le séjour de Gœthe à Leipzig et inspirées par *Le diable boiteux* de Le Sage). — Maria Trotzki : *Jean Paul in Russland* (L'humoriste allemand a été apprécié en Russie d'abord par des femmes, puis a exercé une influence assez médiocre sur les écrivains. Bibliographie). — K. Strecker : *Vagantenleben* (Interprétation d'une poésie de vagant) — Erich

Digitized by Google

EBSTEIN : *Zur Druck- und Quellengeschichte von G. A. Bürgers Übersetzung von « Anthia und Abrocomas » aus dem Griechischen des Xenophon von Ephesus* (Le roman grec a été traduit par Bürger sans doute à l'aide de la version de Cocchi et peut-être d'autres traductions). — THEODOR KALEPKY : *Zu Ztschr.* 52, 150 : *Eine Quelle zu Gœthes « Neuer Melusine »* (L'histoire de l'origine de la race des nains dans Mélusine a été ajoutée après coup au récit). — E. GÜLZOW : *Neue Wackenroder-Handschriften* (Indication de quelques manuscrits récemment découverts). — FERDINAND JOSEF SCHNEIDER : *Uz : Wuz* (L'idylle de Jean Paul dont le sujet est la vie de Wuz a été inspirée par un poème didactique d'Uz et en est la parodie). — ALEXANDER HAGGERTY KRAPPE : *Zun Volkslied « Vivat ! Jetzt gehts ins Feld »* (Un vers de ce lied est un emprunt à la Bible). — HANS WINKLER : *Die poetische Satire in Dänemark und Norwegen* (La satire danoise et norvégienne s'est exercée sur les genres et les ouvrages imposés par la mode : le classicisme, le théâtre allemand, l'Aufklärung, le romantisme, le réalisme).

Comptes rendus critiques.

**Euphorion.**

T. XXVIII. Fascicule 3.

Ce fascicule contient uniquement des lettres inédites émanant d'auteurs connus ou ayant trait à la littérature : Nicolai, Wieland, Caroline et son milieu, Achim d'Arnim, Adam Müller, Thérèse Huber, Théodore Fontane, Gutzkow, Gottfried Keller, Hermann Hettner et Richard Dehmel. Une large place a été faite à des extraits du *Journal* du comte Wolf Baudissin, tenu lors d'un voyage en Italie. Des notes explicatives accompagnent la reproduction de ces lettres.

F P.

**Die Literatur. — 1927. — November.** — AL. V. GLEICHEN = RUSSWURM : *Was ist ein Roman ?* (Origine, caractères principaux, essence du roman. En quoi il se distingue de la nouvelle, qui n'en est qu'un épisode, qui est soumise à une forme rigoureuse, et dont le dénouement est nécessaire, contrairement à celui du roman qui est presque toujours arbitraire ou accidentel. La nouvelle est conçue et composée en vue du dénouement, vers lequel elle se dirige en droite ligne). — R. MÜLLER-FREIENFELS : *Der « Psychologismus » in der Dichtung* (suite et fin). — F. BRAUN : *Karl Thylmann* (La nature, l'art, et l'âme furent les principales sources de son inspiration. Appréciation de ses œuvres). — L. GORM : *Ruth Schaumann* (Inspiration religieuse et catholique. Ses poésies, ses récits en prose). — O. H. BRANDT : *Lisa Tetzner* (A commencé par réciter des contes, puis est devenue écrivain et a raconté ses pérégrinations à travers l'Allemagne. Elle aime profondément son

Digitized by Google

peuple). — H. ZERKAULEN : *Clara Viebigs neuer Roman* (Il s'agit de « *Die goldenen Berge* », récemment paru, épopée des vignerons de la Moselle et du Rhin). — PH. STRAUCH : *Wilhelm von Scholz* « Deutsche Mystiker ». (Rend compte de ce dernier ouvrage de W. v. Scholz, en fait l'éloge). — E. LISSAUER : *Ernst Bertrams* « Rhein ». (Recueil de poésies ; Influence de Stefan George. Chante un Rhin idéalisé, et comme « spiritualisé ». — J. OCHQUIST : *Hjalmar Procope.* — W. MAHRHOLZ : *Hans E. Kinck oder Das Uebermass der Uebersetzungen.* — J. E. PORITZKY : *Jack London oder Das Uebermass der Anerkennung.* — G. WITKOWSKI : *Gœthe-Schriften* (Rend compte d'ouvrages récemment publiés de Gœthe ou concernant Gœthe).

**Dezember.** — W. V. MOLS : *Ueber künstlerische Konzeption.* — E. LUCKA : *Karikatur und Parodie* (Sont essentiellement différentes, malgré leur apparente ressemblance ; la caricature exagère un trait pris dans la réalité ; la parodie est étrangère à toute réalité). — LUTZ WELTMANN : *Zum deutschen Drama, II : Paul Kornfeld* (La lutte contre la routine est le centre spirituel de l'œuvre de P. Kornfeld, lutte contre lui-même et lutte contre les autres. En tête de toutes ses comédies on pourrait écrire les paroles de Beaumarchais : « Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer »). — ED. REINACHER : *Das Problem Oskar Wöhrle* (Une interruption de dix ans dans sa production littéraire a eu pour cause la vogue de l'expressionisme, avec sa répugnance pour toute forme concrète et précise d'humanité. Est redevenu, depuis quelque temps, le poète du sol alemannique). — ERICH DÜRR : *Hermann Hesses Ich = Problem* (A propos de son dernier livre : *Der Steppenwolf*, et de deux ouvrages récents sur H. Hesse, par H. Bühner et Hugo Ball). — W. V. SCHOLZ : *Neue Bücher zum Okkultismus.* — J. E. PORITZKY : *Brief an Georg Hermann.* (A propos de son dernier roman : *Tränen um Modesta Zamboni*). — E. LISSAUER : *Eine Versnovelle Emil Ludwigs* (Cette nouvelle en vers a pour titre : *Tom und Sylvester.* L'auteur du compte rendu la proclame « entzückend »). — G. K. BRAND : *Die Studenten von Lyon* (C'est le titre d'un roman récent de Joseph Ponten. Brand le caractérise ainsi : « c'est un roman de l'esprit, ou plutôt c'est un poème de l'esprit avec le dynamisme et la tension d'un duel »). — R. FRANK : *Kinder-Literatur* (Rend compte d'un grand nombre de récents ouvrages à l'usage des enfants).

**Die schöne Literatur. — 1927. — November.** — E. METELMANN : *Friedrich Griese.* (Auteur dramatique et romancier. Son talent est de nature plutôt épique. Ses romans sont supérieurs à ses drames. Peintre et chantre inspiré de la terre natale). — Renseignements biographiques et bibliographiques sur F. Griese, par E. Metelmann. — R. EURINGER : *Bücher um Deutschland* (Rend compte d'un certain nombre de romans concernant la nation allemande). — B. ISEMANN :

Digitized by Google

*Mehr Formgefühl* (S'élève contre la forme négligée des productions littéraires actuelles).

**Dezember.** — A. VON GROLMAN : *Felix Braun* (N'est pas un poète religieux au sens que l'on donne d'ordinaire à ce mot, mais il est *pieux*. Appréciation de son œuvre lyrique, épique et dramatique). — Bibliographie de Félix Braun par ERNST METELMANN. — H. BRANDENBURG : *Das erfolgreiche Buch* (Analyse le goût actuel du public à propos de quelques livres à succès récemment publiés. Ce succès est dû à des causes étrangères au mérite des ouvrages et au talent de l'auteur).

**Zeitschrift für Deutschkunde. — 1927. — Heft 11.**— *Lagarde-Worte* (Pensées de Paul de Lagarde, pionnier de la culture allemande, extraites de ses œuvres en deux volumes). — W. LIEPE : *Kulturproblem und Totalitätsideal* (Idée de l'humanité totale, exposée à propos de Rousseau, Kant, Herder et Schiller). — C. REICHARDT : *Zur Behandlung der bildenden Kunst in der höheren Schule.* — R. QUASEBARTH : *Alte ärztliche Berufsbezeichnungen unter den deutschen Familiennamen* (Cite en particulier les noms : Lachner, Bader, Badstuber, Stuber, Stüber, Stieber, Stöber, Steinschneider, Fliedner, Lattermann, Kindervater, Scherer, Damian, Dohmjan, etc.). — W. LINDEN : *Die Philologenversammlung zu Göttingen.* — H. Pongs : Literaturbericht. *Sturm und Drang und deutsche Klassik* (Rend compte de nombreux ouvrages relatifs au classicisme allemand). — P. UNDING : *Schriften zur Kunst und zur Kunsterziehung* (Comptes rendus).

**Heft 12.** — *Aufriss der deutschen Literaturgeschichte, I : Altgermanische und frühdeutsche Dichtung* (*bis* 1150), von HANS NAUMANN (Inaugure une série de dix articles dont la réunion constituera un précis de la littérature allemande rédigée d'après les principes de la science moderne en matière d'histoire littéraire ; chacun des articles, confié à un spécialiste, exposera une période déterminée en n'en retenant que l'essentiel, ce qui a eu une valeur pour l'évolution des idées en Allemagne). — RUDOLF IMELMANN : *Der Deutsche im englischen Spiegel* (La plupart des remarques faites sur le caractère allemand dans les trente dernières années en Angleterre ne méritent pas d'être relevées ; rien n'y est comparable à la vigueur intellectuelle et à la pénétration des études françaises sur le même sujet). — E. VOWINKEL : *Philosophie im deutschen Unterricht.* — TH. DUGGEN : *Wörterbuch und Rechtschreibunterricht.* — H. KALCHREUTER : *Gerhart Hauptmanns « Weber » ein Tendenzstück* ? (N'est pas une pièce tendancieuse, ou à thèse, au sens ordinaire du mot. Exprime une conception de vie particulière, mais comme toute pièce sérieuse composée par un dramaturge de talent qui est en même temps un penseur). — E. GÜLZOW : *Prager Studenten* (Il s'agit des trois « Prager Studenten » dans les deux derniers chapitres du « Taugenichts » d'Eichendorff. Sens exact de cette dénomination :

Digitized by Google

musiciens nomades originaires de Bohême). — E. VOWINKEL : *Philosophie und Pädagogik* (Comptes rendus). — P. UEDING : *Schriften zur Kunst und zur Kunsterziehung* (Comptes rendus).

**Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. — 1927 — Heft 3-4.** — A. LUDWIG : *Ortsnamen in neuerer deutscher Lyrik. Zur Geschichte eines technischen Mittels* (suite et fin. Etudie l'usage des poètes du XIXe et du XXe siècle, mais s'arrête au seuil du symbolisme et de l'expressionisme). — FR. NOBILING : *Quatorze poèmes saturniens von Paul Verlaine ins Deutsche übertragen*, II (suite et fin). — C. FRIES : *Zu Lessings Emilia I*, 4 (A propos d'un passage où on peut voir une réminiscence de Sénèque).

L. M.

Digitized by Google

# CHRONIQUE

Le romancier Michel Georges Conrad est mort à Munich en décembre dernier d'une paralysie du cœur. Né en 1846, Conrad, qui a vécu quelque temps à Paris, a été d'abord imprégné de l'esprit français et a adopté la formule naturaliste (v. *Filles de Lutèce*, etc.). Puis il s'est rallié à la tendance nationale allemande. De son œuvre — inégale — *Ce que murmure l'Isar* est peut-être ce qui s'élève au-dessus de la moyenne littéraire.

Paul Hermann Hartwig, qui s'est fait un nom comme auteur de contes, comme critique et comme auteur dramatique, est mort le 13 octobre à Dresde à l'âge de 54 ans.

Les grands courants intellectuels ne nous sont connus qu'imparfaitement si nous nous bornons à en étudier la nature chez les principaux représentants de la spiritualité. On en comprend mieux le caractère et la portée si l'on considère les faits et les hommes qui ne se sont pas imposés à l'admiration universelle. M. Richard Newald, Privat Dozent à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, vient de donner une preuve de cette opinion en étudiant l'histoire de l'humanisme dans la Haute-Autriche (*Beiträge zur Geschichte des Humanismus in Oberösterreich*), dans le Jahrbuch des Oberösterreich. Musealvereins (t. 81). Nous voyons ici comment l'idéal humaniste a pénétré de bonne heure dans les monastères autrichiens de Kremsmünster, Mondsee, Lambach, Saint-Florian et autres de moindre importance. M. Newald a pu montrer l'intensité de l'influence de l'Université de Vienne, centre de haute culture, et de l'Italie sur des hommes que leur formation intellectuelle rendait aptes à recevoir et à développer les idées nouvelles, peu à peu répandues dans tout le pays. Ce travail de défrichement entrepris par M. Newald est complété par la publication de dix-sept lettres de Fuchsmagen, humaniste notoire, à l'abbé de Kremsmünster Jean Schreiner.

Sorti du cadre actif, donc désintéressé ; ayant professé brillamment pendant de longues années, donc possesseur d'une expérience étendue ; auteur d'ouvrages remarqués sur l'histoire de la pédagogie, donc éclairé à l'égard des principes dominant la science de l'éducation en général, M. A. Pinloche était qualifié entre tous pour prendre part aux combats qui se sont livrés et se livrent encore au sujet de la méthode d'enseignement des langues vivantes. Les « observations et réflexions critiques » qu'il expose dans la brochure *La nouvelle pédagogie des*



Digitized by Google

*langues vivantes* (2e éd., Paris, Didier, 1927), et dont la conclusion, toute libérale, est qu'il convient de laisser au maître le choix des moyens les plus adéquats à sa personnalité, trouveront l'approbation de ceux qui estiment qu'il est utile de donner des directives — fort bien exposées dans ces pages substantielles — à quiconque cherche sa voie, mais que ce n'est pas en enserrant les pieds du marcheur dans de raides brodequins qu'on l'aide à avancer.

Dans l'ensemble paru sous le titre *Germanische Wiedererstehung* (éd. par Hermann Nollau, Heidelberg, Winter, v. supra, p. 47 ss.). M. Andreas Heusler a écrit, avec la concentration de pensée et la vigueur d'expression qu'on lui connaît, un bref essai auquel il a donné le titre *Altgermanische Sittenlehre und Lebensweisheit*. M. Heusler estime qu'on doit se défier des jugements portés par les écrivains de l'antiquité ou du moyen âge sur les Germains. En revanche, il fait confiance aux *Sagas* islandaises qui lui paraissent être des documents où se retrouvent les conceptions germaniques anciennes. C'est là une opinion contestée. M. Heusler a trop de conscience pour truquer l'histoire et faire violence aux textes. Reconnaissons qu'il a cherché la vérité et n'a pas dissimulé que l'idéal germanique a ses ombres. Mais, en vertu de dispositions innées ou acquises, il a été frappé surtout par les côtés lumineux de la vie morale que révèlent les *Sagas*. Il les décrit avec complaisance et trouve matière, dans ces récits, à une réhabilitation des Germains, qu'il estime calomniés par les peuples qui les appelaient des barbares. On peut regretter les allusions faites pages 189 et 190 à des événements survenus au XIXe et au XXe siècle. L'historien futur, en un temps de sereine impartialité, jugera les faits avec une objectivité bien difficile à atteindre aujourd'hui.

La curiosité humaine, mère de la science, a été de tout temps sollicitée par l'énigme qu'offrent les noms de lieu. M. Edward Schröder a voué sa perspicacité, sa réflexion et son savoir à la découverte de l'origine des noms de châteaux allemands (*Die deutschen Burgnamen*. Extrait des Göttinger Beiträge zur deutschen Kulturgeschichte, Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1927). Le savant philologue démêle les relations qui ont existé déjà dans un passé très lointain entre les deux désignations *Burg* et *Berg*, composants d'un nom de lieu, souvent confondus, mais dont le premier a été, sauf en Westphalie, beaucoup plus usité que le second. Comme le mot *burg*, qui primitivement est une simple désignation topographique, les composants *-stein* et *-eck* ont pu perdre leur sens ancien. Quant aux noms dont le premier composant est un nom d'animal (*Greifenburg*, etc.), ils sont, pour la plupart, d'origine héraldique. Plus tard interviennent les dénominations imposées par la mode (*Ludwigsburg*, *Sans-Souci*, etc.).

Digitized by Google

M. W. B. Vontin, dans le résumé d'une *Dissertation* qui, comme beaucoup d'autres, n'a pu être imprimée, a caractérisé le rôle du paysage dans la poésie de Heine (*Die Darstellung der Landschaft in den Werken Heinrich Heines*). C'est dans les poèmes de jeunesse — non les tout premiers — que Heine commence à saisir le sens d'un paysage, unissant la vision à l'effet auditif. A partir du *Retour* et sous l'influence des spectacles de la mer, il rend avec précision l'émotion éprouvée, tantôt de façon réaliste, tantôt associant l'impression extérieure à un sentiment. Venu en France, Heine a perdu, sauf dans *Atta Troll*, et en partie dans *Allemagne*, le pouvoir d'évocation objective. Il est regrettable que le travail de M. Vontin, exécuté sous la direction du maître éminent qu'est M. Petsch, ne puisse être accessible à tous.

Il ne faut pas se lasser de répéter que le *Literarisches Zentralblatt für Deutschland*, édité par la « Deutsche Bücherei » de Leipzig, et qui est une dépendance du « Börsenverein der deutschen Buchhändler zu Leipzig », est une inappréciable mine de renseignements pour quiconque doit se tenir au courant des publications qui garnissent le marché des livres. Le « Wöchentliches Verzeichnis der... Neuigkeiten des deutschen Buchhandels », qui est une entreprise de la même société, donne bien une énumération des livres nouveaux et, à ce titre, rend d'essentiels services. Mais le *Zentralblatt* a sur lui deux avantages : il fournit les comptes rendus essentiels parus dans les revues spéciales ; de plus, il caractérise plusieurs des œuvres signalées, soit par des extraits tirés de ces œuvres même, soit par des appréciations jugeant leur tendance et leur valeur. MM. W. Frels et A. Luther, chargés d'explorer les domaines germanique et allemand, apportent par ces indications, une aide utile aux chercheurs. Relevons dans le N° 19 (15 octobre 1927) l'hommage rendu au livre de notre compatriote M. Pinloche : *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, « qui peut servir d'ouvrage de référence aux Allemands aussi bien que les dictionnaires de Kluge, Weigand et Sanders ».

Parmi les articles nombreux et variés où la *Deutsche Literaturzeitung* présente à ses lecteurs les ouvrages nouvellement parus, on relève sur le domaine de la germanistique un compte rendu détaillé, dû à M. Gustav Neckel, de *Jöran Sahlgren : Eddica et Scaldica* et du *Jahrbuch der Kleist-Gesellschaft 1925 und 926*, rédigé par M. Paul Kluckhohn. Le cinquantième fascicule du même périodique contient, signé par M. Ernst Lewy, une analyse très substantielle de l'étude linguistique publiée par M. Wiggo Brœndal sous le titre *Substrater og Laan i Romansk ok Germansk*, qui, d'après le critique, est un travail de haute portée.

On ne lira pas sans intérêt la discussion de M. Emil Öhmann : *Sprachentwicklung und sociale Schichten* (Aus den Forschungsarbeiten

Digitized by Google

der Mitglieder des ungarischen Instituts und des Collegium hungaricum in Berlin, Walter de Gruyter u. Co. Berlin, 1927) sur la part que prennent les milieux sociaux à l'évolution du langage. L'enrichissement du vocabulaire est dû surtout au milieu supérieur, celui des gens instruits, de même que le développement de la syntaxe et l'emprunt de mots étrangers. L'évolution sémantique est davantage le fait du milieu inférieur, illettré ou presque, aussi bien que la simplification morphologique, la tendance à l'étymologie populaire et la mutation phonétique. La solution du problème très compliqué abordé par M. Öhmann n'a pu être fournie en quelques pages. Du moins quelques-unes des données principales sont considérées avec attention.

Les trois premiers numéros de la huitième année de la *Revue Rhénane* abondent en articles ou fragments sur les choses d'Allemagne. Les souvenirs de Christa del Negro évoquent le vieux Vienne et quelques-uns de ses personnages marquants ; J. D. fait un portrait fidèle de Sudermann, l'Alexandre Dumas fils de l'Allemagne ; des extraits des œuvres de Stadelmann, Grete v. Urbanitzky et Kneip aident à l'intelligence de ces auteurs ; une reproduction de la *Revue Mondiale* signale l'effort de ceux qui travaillent à établir entre la France et l'Allemagne un courant de sympathie, et nomme parmi ces ouvriers de la paix la *Revue Germanique* ; Stefan George est dûment honoré par A. Levinson ; on lit enfin d'attachantes pages sur Hauff, Gœthe et Gutenberg.

M. Ernst Robert Curtius, dans la *Neue Schweizer Rundschau* (Nouvelle Revue Suisse, N° 11), témoigne d'une rare finesse de jugement quand il apprécie les traits essentiels de l'état actuel de la civilisation française. Le numéro 12 de la même revue célèbre les 60 ans du critique Alfred Kerr en des pages enthousiastes et fines de Korrodi, Rychner et Diebold ; d'autre part, Benno von Wiese dévoile le caractère fantaisiste des constructions politiques de Novalis.

Une critique mordante et excessive, mais aussi drôlement humoristique des sentiments des philistins à l'égard du poète (v. Chatterton) figure sous forme de sketch intitulé Kleist-Feier et signé Rudolf Blümner dans le numéro de novembre 1927 du *Sturm*.

La Revue *Europe* (Rieder, Paris) présente dans son numéro du 15 novembre une vive esquisse mêlée de croquis prestement enlevés, de Fritz von Unruh par M. Luc Durtain, et un aperçu de l'art puissamment évocateur d'Emil Ludwig par M. Marcel Brion.

A en juger d'après les trois premiers numéros parus et d'après le programme donné en tête du premier fascicule, le nouveau périodique *Revue d'Allemagne* (Paris, Emile-Paul frères) se propose d'étudier la vie de l'Allemagne dans ses manifestations politiques, sociales et économiques. A ce nouvel organe d'information qui, à côté de nous et

Digitized by Google

comme nous, espère arriver à dissiper de regrettables ignorances et de fâcheux malentendus, la *Revue Germanique* souhaite le meilleur succès.

Un certain nombre de notabilités médicales de l'Union des Universités allemandes vient de protester contre la surproduction scientifique, et en particulier le foisonnement des revues. Les médecins les plus éminents de l'Allemagne se sont ralliés à cette protestation.

Tirages records en Allemagne : Les *Welträtsel* de Haeckel et le *Zarathustra* de Nietzsche : 400.000 exemplaires. Mais voici que le Westphalien WALDEMAR BONSELS vient de battre de loin ce record : 659.000 exemplaires ont été tirés de sa *Biene Maja* et 415.000 de son *Himmelsvolk*.

Sous la direction d'Emile Zegadlovicz, qui, l'an dernier, a traduit en polonais le *Faust*, est projetée en ce moment une nouvelle édition de Gœthe qui sera terminée en 1932 et comportera dix volumes.

On sait que Gerhart Hauptmann vient de faire paraître à Berlin, chez S. Fischer, une épopée intitulée *Till Eulenspiegel*. La traduction slovène de cette œuvre vient d'être confisquée par la police, comme étant « antireligieuse ».

Le Württembergisches Landestheater de Stuttgart a fait récemment l'acquisition de l'opérette en un acte d'Egon Wellesz : *Scherz, List und Rache* sur le libretto de Gœthe.

Par suite d'une erreur, l'*Etude sur Hartmann d'Aue*, par F. PIQUET (Paris, Editions LEROUX, 28, rue Bonaparte), a été déclarée épuisée.

LILLE, IMP. O. MARQUANT Le Gérant : A. Peinlequin.

Digitized by Google

*Paraît par fascicules hebdomadaires*

# LAROUSSE
# DU XX^E SIÈCLE

**EN SIX VOLUMES (32 × 25)**

L'élite intellectuelle de notre temps collabore à ce nouvel ouvrage qui sera le grand dictionnaire de la langue actuelle et l'encyclopédie moderne et complète des connaissances humaines, l'ouvrage de références le plus parfait qui soit à la disposition des travailleurs intellectuels, la base de toutes les bibliothèques.

**Des conditions très avantageuses sont accordées aux souscripteurs qui s'engagent dès maintenant à prendre l'ouvrage complet**

---

*Voyez les fascicules déjà parus chez tous les libraires*

**FASCICULE-SPÉCIMEN**

*gratis et franco sur demande*

**Adressée à la LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)**

## Travaux et Mémoires de l'Université de Lille

*(S'adresser à la Bibliothèque universitaire de Lille)*

---

N° 3. — P. FABRE : LE POLYPTIQUE DU CHANOINE BENOIT. — *Étude sur un manuscrit de la Bibliothèque de Cambrai, avec une reproduction en phototypie sur papier de Hollande.* **10 fr. 50**

N° 15. — A. PINLOCHE : *Principales œuvres pédagogiques de Herbart,* traduites et fondues en un seul volume. . . . **22 fr. 50**

N° 18. — A. PENJON : *Pensée et réalité d'A. Spir;* traduit sur la 3e édition . . . . . **30 fr. »**

N° 20. — G. LEFÈVRE : *Les variations de Guillaume de Champeaux et la question des Universaux* . . . . . **9 fr. »**

N° 24. — H. CHAMARD : *Joachim du Bellay* . . . . . **37 fr. 50**

N° 30. — G. LEFÈVRE : *Le traité « De usura » de Robert de Courçon* . . . . . **18 fr. »**

Digitized by Google

# RICOUR, CHEVILLET & Cie

**MAISON FRANÇAISE DE LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE**

**PARIS — 22, Rue de la Banque, 22 — PARIS**

**(IIe Arrondissement — Près la Bourse)**

*Téléphone : GUTENBERG 43-13 — Code A. Z. Français — Adresse Télégr. : BOYCHVILET-PARIS — Chèques Postaux : 274-48 —*

## OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

**Grammaires, Dictionnaires, Manuels de Conversations, Correspondances commerciales**

POUR TOUTES LANGUES

## ROMANS ET OUVRAGES DE LITTÉRATURE

Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Russes, etc.

**Ouvrages pour la Préparation aux Examens de Langues vivantes**

GRAND ASSORTIMENT DE LIVRES D'OCCASION

***RECHERCHES D'OUVRAGES ÉPUISÉS EN TOUTES LANGUES***

Walter de Gruyter & Co Berlin W10 und Leipzig

## Deutsche Literaturzeitung

**für Kritik der internationalen Wissenschaft**

*Publiée par l'Union des Académies des Sciences de Berlin, Göttingen, Heidelberg, Leipzig, Munich, Vienne.*

**COMITÉ DE RÉDACTION :**

Adolf v. Harnack, Arrien Johnsen, Paul Kehr, Heinrich Lüders, Heinrich Maier, Eduard Meyer, Walter Nernst, Albrecht Penck, Max Planck, Ulrich Stutz, Ulrich v. Wilamowitz-Moellendorff sous la présidence de Julius Petersen.

**RÉDACTEUR :**

Professor Dr Paul Hinneberg, Berlin.

| | |
|---|---|
| *Un numéro par semaine* | *Rm.* 1.25 |
| *Par mois* . . . . . | *Rm.* 4.50 |
| *Par trimestre* . . . . . | *Rm.* 12 » |

**SPÉCIMEN GRATUIT SUR DEMANDE**

## Vorzugsangebot!

VERLAG DER

# STURM

**BERLIN, W9, Potsdamerstrasse 134a**

Expressionismus ist die Kunst unserer Zeit. Das entscheidende Buch ist soeben in 3. bis 5. Auflage erschienen, nachdem die ersten Aufl. in kürzester Zeit vergriffen waren :

HERWARTH WALDEN
EINBLICK IN KUNST

*Halbleinen gebunden Mk. 2*

75 ganzseitige Abbildungen der Hauptwerke der Expressionisten, Kubisten und Futuristen aller Länder. Unentbehrlich für jeden, der die Kunst der Gegenwart kennen lernen will. Umfangreichstes Bildermaterial der führenden Meister. Das Manifest der internationalen

EXPRESSIONISTEN


Digitized by Google

## UNIVERSITÉ DE BESANÇON-LES-BAINS (Doubs)

# COURS DE VACANCES

## POUR LES ÉTUDIANTS ÉTRANGERS

## DU 1er JUILLET AU 31 OCTOBRE 1928

— Phonétique théorique et expérimentale. Grammaire et lecture expliquée. Littérature classique et contemporaine. Histoire de l'art et de la civilisation.

— Exercices pratiques de traductions et de conversation. Correction de devoirs.

— Visites dans les Musées et Bibliothèques, usines et laboratoires, Ecole d'horlogerie, établissements industriels et agricoles.

**Préparation au Certificat d'études françaises (diplôme d'Université) à la Licence, au DOCTORAT**

**Promenades et excursions à travers les sites réputés du Jura**
**réceptions officielles et privées**
**Casino des bains salins, théâtre et cinémas**

## DROITS D'INSCRIPTION :

| | | |
|---|---|---|
| *Un mois* . . . . | **145** | francs. |
| *Six semaines* . . . | **185** | » |
| *Deux mois*. . . . | **235** | » |
| *Trois mois*. . . . | **285** | » |
| *Quatre mois* . . . | **335** | » |

Des cours par correspondance fonctionnent pendant toute l'année scolaire et permettent aux étudiants, empêchés de faire un long séjour à Besançon, de s'y présenter seulement pour la période des examens **(droit unique : 400 francs)**.

Un Commissaire administratif s'occupe spécialement de tout ce qui concerne l'installation matérielle, les pensions, les logements, etc.

**Adresser toute la correspondance et demander le prospectus détaillé à**

*M. le Professeur Dr* LOUIS VILLAT, *Directeur des Cours*
(Faculté des Lettres, 30, Rue Mégevand)


Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME ANNÉE N° 2 AVRIL-JUIN 1928

# Revue germanique

*ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — PAYS-BAS*
*SCANDINAVIE*

REVUE TRIMESTRIELLE

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

## SOMMAIRE :

**Léon Pineau :** Lettres d'Ibsen à Georg Brandès. — I

NOTES ET DOCUMENTS

**L. Brun** : Hermann von Keyserling et son École de sagesse. — II.

**Ernest Seillière** : La soixantième anniversaire de M. Kurt Breysig.

REVUE ANNUELLE

**A. Fournier :** Le roman allemand. — II.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BULLETIN

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

CHRONIQUE

APR 23 1928

J. TALLANDIER, Éditeur
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
11-13, Rue Faidherbe, LILLE

Digitized by Google

Fondée en 1905, la ***Revue germanique*** est publiée sous les auspices de l'UNIVERSITÉ DE LILLE et paraît quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et novembre.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire de la civilisation, la philologie dans les pays de langue germanique (Allemagne, Autriche, Pays-Bas, Scandinavie) ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues annuelles du roman, du théâtre et de la poésie lyrique en Allemagne, en Autriche, etc.

4° Des comptes rendus critiques détaillés des livres récents et dont l'objet est de son programme ;

5° Un bulletin mentionnant et appréciant brièvement les publications de moindre importance ou d'un intérêt moins direct, rééditions, etc. ;

6° Une bibliographie où sont signalés les ouvrages récemment parus ;

7° Une revue des revues.

8° Une chronique.

*La Revue germanique analyse annuellement environ 400 ouvrages.*

---

**Le prix de l'abonnement** est fixé à **32** fr. par an pour la France et **45** fr. pour l'étranger. Prix du numéro : **12** fr. pour la France et **15** fr. pour l'étranger.

---

Directeurs : F. PIQUET, professeur honoraire à l'Université de Lille.
Léon MIS, maître de conférences à l'Université de Lille.

---

*Prière de s'adresser :*

**pour tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, communications, etc.), à** M. F. PIQUET, **65, rue Brûle-Maison, Lille,**

**et, pour les abonnements, achat de fascicules séparés, changements d'adresse, réclamations, paiements (par mandat-carte) à** M. MACAIGNE, **bibliothécaire en chef de l'Université, à la Bibliothèque Universitaire, place de l'Université, Lille (compte de chèques postaux N° 30.648).**

---

# EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES
## de l'Année 1927

### I. — ARTICLES ORIGINAUX


Pages

**Bertrand (J.-J. A.).** — Sur les pas de Gœthe en Italie.
Premier article . . . . . 307

**Brun (Louis).** — Hermann von Keyserling et son Ecole de sagesse :
Premier article . . . . . 1
Deuxième (et dernier) article. . . . . 103

**Pineau (Léon).** — Sœren Kierkegaard (1813-1855) et la Norvège . . 209


### II. — NOTES ET DOCUMENTS


**Michel (V.).** — Lettres inédites de Sophie de La Roche à Wieland, IX, X . . . . . 13, 114

**Piquet (F.).** — Où en est l'étude du « Nibelungenlied » ?
Premier article . . . . . 215
Deuxième (et dernier) article . . . . . 316


### III. — REVUES ANNUELLES


**Denis (Joseph).** — Le théâtre allemand . . . . . 239

**Fournier (A.).** — Le roman allemand, I, II. . . . . 20, 121

**Schneider (Camille).** — La poésie allemande . . . . . 338


IV. COMPTES RENDUS CRITIQUES. — V. BULLETIN. — VI. BIBLIOGRAPHIE. — VII. REVUE DES REVUES — VIII. CHRONIQUE.

Digitized by Google

# LETTRES D'IBSEN A GEORG BRANDÈS [1]

## 25 Avril 1866 - 30 Décembre 1898

### I

Le 25 avril 1866, de Rome, Ibsen, pour la première fois, écrit à Georg Brandès une lettre, oh ! qui est à peu près unique dans sa correspondance : elle a plus de huit grandes pages. Pour quelqu'un qui, sa vie durant, ne cessera de s'excuser auprès de ses amis, alléguant sa paresse à écrire, il y a là une exception qui, tout de suite, frappe l'attention. Sans doute, c'est qu'il lui fait, et dans tous les détails, le récit de la mort tragique de leur ami commun, David, qui, dans un accès de neurasthénie aiguë, venait de mettre lamentablement fin à ses jours. Mais ne serait-on pas tenté de voir en même temps, dans cet empressement, le désir du poète d'entrer en relations plus étroites avec le critique dont il écrira, un peu plus tard (2), à Jonas Collin qu'il est clair pour lui qu'il est appelé à jouer un grand rôle dans la vie intellectuelle de leur pays ? David ayant mis Brandès au courant de l'intérêt qu'Ibsen prenait à ses querelles littéraires, Brandès l'avait chargé de le saluer de sa part. Ibsen, dont un poème venait de paraître, eût attendu volontiers plus qu'un simple bonjour. Il est vrai qu'ils ne se connaissaient pas, ce dont David s'était, du reste, fort étonné. Donc, Ibsen, le remerciant des amabilités qu'il lui a fait adresser : « J'espère », ajoute-t-il, « avoir quelque jour l'occasion de vous rencontrer personnellement et je m'en réjouis d'avance ».

De ce jour au 30 décembre 1899 cette correspondance ne compte, dans la collection des « Lettres d'Ibsen », publiée en 1904 par Halvdan Koht et Julius Elias, que vingt-neuf lettres. La deuxième est du 26 juin 1869. Si petit qu'en soit le nombre, leur intérêt n'en est pas moins grand. Ce n'est pas seulement la psychologie de deux hommes éminents chacun en son genre

(1) Breve fra H. Ibsen I. 335 p. : II. 277 p. Gyldendal, Copenhague, 1904.
(2) De Sorrento, le 21 octobre 1867.



Digitized by Google

qu'elles nous révèlent ou complètent : ce sont, en partie, les plus graves questions de la pensée scandinave durant les trente dernières années du siècle précédent qu'elles abordent et discutent.

D'abord, les renseignements qui nous y frappent et nous attirent, ce sont ceux qui concernent les œuvres mêmes du poète.

« Cher monsieur Brandès », écrit Ibsen le 26 juin 1869, « cela a été pour moi un véritable soulagement de recevoir vos aimables lignes, car je pouvais craindre que vous ne me jugiez bien peu reconnaissant pour ne pas vous avoir encore adressé le moindre mot, vous, qui avez mis mon activité en lumière comme personne ne l'a fait. Pourtant, je ne suis certainement pas un ingrat. L'important n'est pas d'être loué sans réserve : c'est d'être compris.

Si, donc, je ne vous ai pas écrit, c'est que ma réponse devenait dans ma pensée tout un morceau d'esthétique ; et, comme j'estimais qu'il fallait commencer par expliquer ce qu'on entend par poésie, vous conviendrez que ma lettre eût dû prendre une certaine ampleur et qu'il était préférable de réserver ce sujet pour un futur entretien. »

On prendra l'excuse pour ce qu'elle vaut.

En réalité, Ibsen n'a pas été satisfait de la critique que G. Brandès a faite de « Brand ».

« Brand », lui déclare-t-il, « n'a pas été compris. Du moins, on n'en a pas saisi l'intention. A quoi vous pouvez répondre que le critique n'a pas à se préoccuper de l'intention. Il est évident que le malentendu a son origine dans le fait que Brand est un prêtre et que le problème a été posé dans le domaine religieux. Mais ce sont là deux circonstances tout à fait secondaires. J'aurais aussi bien pu poser le même syllogisme à propos d'un sculpteur ou d'un politicien... ». D'autre part, ajoute-t-il, Brand est sous son masque beaucoup plus objectif qu'on ne l'a reconnu à ce jour.

On sent combien Ibsen réagit à la critique de G. Brandès et sa réplique donne assez à deviner la nature des reproches que celui-ci a pu lui adresser.

Digitized by Google

Il continue :

« Dans ma prochaine comédie, vous trouverez le pur train-train de chaque jour, sans violents mouvements de l'âme, point de situations extraordinaires, surtout pas de pensées isolées. Ce que vous m'avez, à bon droit, reproché concernant, dans les « Prétendants à la couronne », les répliques d'auteur non amenées, a produit son effet ».

Aussi est-il fort impatient de savoir ce qu'il pense de son nouvel ouvrage, « écrit en prose et, par conséquent, de couleur fortement réaliste. J'en ai particulièrement soigné la forme et ai, par exemple, réussi le tour de force de me tirer d'affaire sans le moindre monologue, sans même une seule réplique « à côté ».

Il le supplie, dès qu'il aura un instant de loisir, de lui faire l'amitié de le lire et de lui donner son opinion.

Cette opinion encore n'a pas dû être complètement du goût d'Ibsen, qui regrette presque de l'avoir engagé à lire cette nouvelle comédie.

« A bien réfléchir », lui écrit-il le 15 juillet 1869, « je crois que ce qui vous intéresse surtout dans la poésie, qu'il s'agisse de tragédies ou de comédies, c'est ce qui se passe au fond même de l'individu, et que vous ne vous inquiétez nullement ou fort peu des conditions de fait, qu'il s'agisse de politique ou de quoi que ce soit... Cette fois, je n'ai rien voulu mettre d'autre que ce que l'ouvrage contient et c'est sur cela qu'il convient de le juger. D'ailleurs, vous êtes vous-même jusqu'à un certain point responsable, car c'est vous qui, par certaines déclarations de vos études d'esthétique, m'avez aiguillé sur cette voie ».

Donc, tout en se cabrant, le poète obéit à la direction que le critique imprime.

Mais, comme il se défend !

« Pour certaines parties de « Peer Gynt » je ne puis être d'accord avec vous. Bien sûr que je m'incline devant les lois de la beauté ; mais de ses modes je ne me soucie. Vous citez Michel-Angelo. A mon avis, nul n'a plus que lui péché contre la mode ; et, pourtant, tout ce qu'il a fait est beau, car cela a du caractère. L'art de Raphaël ne m'a, en réalité, jamais enthousiasmé.

Digitized by Google

Ses figures datent d'avant le péché originel. D'ailleurs, l'habitant du sud a une autre esthétique que nous. Lui, il veut le beau quant à la forme ; pour nous, même ce qui n'est pas beau en sa forme peut l'être par la vérité qui s'y trouve contenue. Mais de cela nous ne saurions discuter avec une plume et de l'encre : il faut que nous nous rencontrions ».

Et il revient à « Brand », il maintient ce qu'il en a dit : que « si ce livre fournit un appui au piétisme, vous ne m'en imputerez tout de même pas la faute. Vous pourriez aussi bien reprocher à Luther d'avoir introduit l'esprit épicier dans le monde ».

Quoi qu'il en soit, il le remercie et de sa lettre et de son amitié : « C'est une grande bénédiction pour moi d'avoir rencontré une vraie personnalité ! » Il part pour Stockholm et compte, à son retour, passer par Copenhague afin de s'entretenir avec lui « non seulement de toutes les questions de littérature sur lesquelles nous sommes en désaccord, mais aussi et d'autant plus de toutes autres idées où, je crois, nous sommes beaucoup plus près l'un de l'autre ».

Le 6 mars 1870, il le félicite : car, enfin, il a bien été reçu Docteur ? Et il le réconforte au milieu des multiples ennuis que ses adversaires lui suscitent.

« Vous dites que vous n'avez pas d'amis chez vous. Je le pensais depuis longtemps. Lorsque, comme vous, l'on ne fait qu'un avec ce que l'on estime être la mission de sa vie, on ne peut pas vouloir exiger de conserver ses « amis ». Mais je crois qu'au fond il est bon pour vous que vous partiez sans en laisser derrière vous. C'est un luxe coûteux que des amis, et, quand on place son capital sur une vocation ou une mission ici-bas, on n'a plus les moyens d'en entretenir. Ce qui coûte d'en avoir, ce n'est évidemment pas ce que l'on fait pour eux : mais ce que, par égard pour eux, l'on néglige de faire. C'est la cause pourquoi tant de germes se recroquevillent dans l'esprit. J'en ai fait l'expérience et c'est pour cela que j'ai derrière moi un certain nombre d'années où je n'arrivais pas à être moi-même ».

Il pense souvent à lui, assure-t-il. Il cherche à se fixer son image et dans le présent et dans l'avenir : « car, si peu que je

Digitized by Google

vous connaisse personnellement, vous n'en tenez pas de moins près à tout ce que je possède intellectuellement, à ce pour quoi je vis et j'écris ».

Brandès traverse une crise. Il fait une grave maladie. Ibsen le soutient, l'encourage.

« Vous demandez ce que vous devez entreprendre pour l'avenir. Je vais vous le dire. D'abord, vous n'allez rien entreprendre du tout. Il faut que vous donniez à votre fantaisie, à votre pensée, des vacances illimitées. Vous resterez tranquille, à vous parfaire. Ce qu'il y a justement de bon dans ces sortes de maladie, c'est — comment on en sort. Vous aurez devant vous une période superbe, lorsque vous commencerez à reprendre des forces. Je connais cela par moi-même. Toutes mauvaises pensées m'avaient abandonné. Je ne songeais qu'à boire et à manger ce qu'il y avait de léger et de délicat ; les choses grossières m'auraient sali, à ce qu'il me semblait. C'est un état indescriptible de reconnaissance et de bien-être. Alors, quand vous serez redevenu vaillant, ce que vous ferez ? Eh bien ! vous ferez ce qu'il faudra que vous fassiez. Une nature comme la vôtre n'a pas le choix ».

Il ne veut pas en écrire plus long à ce sujet, car « cela vous fatiguerait. Et surtout, il importe que vous n'écriviez pas, vous, le premier. Cet été, je suis allé à Copenhague. Vous y avez beaucoup beaucoup d'amis et de partisans, plus, peut-être, que vous ne le croyez vous-même. Si vous devez rester quelque temps absent, tant mieux : on se trouve toujours bien de se faire désirer ».

Au fond, Ibsen n'aura jamais agi autrement.

Pour distraire son ami, il lui parle des événements du jour.

De ces événements, celui qui, à ce moment, le touche le plus, c'est la prise de Rome.

« Voilà donc qu'on nous a enlevé Rome pour la donner aux politiciens. Où aller maintenant ? Rome était la seule ville paisible en Europe, le seul endroit où l'on pût jouir de la véritable liberté, où l'on fût à l'abri de la tyrannie de la liberté politique, « friheden for det politiske frihedstyranni ». Après ce qui vient de se passer, je ne crois pas que je la reverrai jamais.

Digitized by Google

Tout ce qui en faisait le charme va disparaître, la naïveté, la saleté. Autant il s'y élèvera d'hommes d'Etat, autant d'artistes disparaîtront. Et puis, ce besoin magnifique de liberté, le voilà fini. Moi, je peux dire, en tout cas, que ce que j'aime dans la liberté, c'est la lutte pour l'obtenir : de la posséder ne me chaut ».

Les événements de France le préoccupent.

« La vieille France illusoire est en morceaux et quand la nouvelle Prusse, elle aussi, sera brisée, alors nous nous trouverons d'un saut dans un âge nouveau. Ah ! comme les idées, à ce moment-là, autour de nous s'écrouleront ! Et, en vérité, ce ne sera pas trop tôt ! Tout ce dont nous vivons à ce jour, ce ne sont que les miettes des révolutions des siècles précédents et voilà assez longtemps que cette nourriture-là on la mâche et remâche. Les idées ont besoin de changer de sens, d'une nouvelle interprétation. Les mots de liberté, d'égalité, de fraternité ne signifient plus les mêmes choses qu'au temps de la guillotine. C'est ce que les politiciens ne veulent pas comprendre et pourquoi je les hais. Ces gens-là ne veulent que des révolutions spéciales, des révolutions extérieures, des révolutions politiques, etc... Tout cela n'est que bagatelles. Ce qu'il faut, c'est la révolte de l'esprit humain et vous êtes, vous, de ceux qui doivent en prendre la tête ».

Dans la lettre suivante, du 17 février 1871, il s'explique.

D'abord il s'excuse.

« Je me doutais bien que mon long silence vous aurait fâché. Mais j'ai la conviction que ce n'est pas cela, au point où nous en sommes, qui peut amener une rupture dans nos relations. J'ai plutôt le sentiment que ce serait une correspondance trop active qui risquerait de nous exposer à ce danger. Quand nous nous serons une fois vus personnellement, bien des choses s'arrangeront autrement, bien des choses s'éclairciront de part et d'autre. D'ici là, vraiment, je crains, par telles ou telles expressions isolées, de me montrer à vous sous un faux jour... ».

Brandès n'a-t-il pas vu en lui un ennemi de la liberté ? Mais non.

« La vérité, c'est que je considère le malheur actuel de la France comme le plus grand bonheur qui pût arriver à cette

Digitized by Google

nation. Quant à la question de la liberté, je suppose qu'il ne s'agit que d'une querelle de mots. Jamais je ne consentirai à considérer la liberté comme synonyme de liberté politique. Ce que vous appelez liberté, moi, je l'appelle des libertés ; et ce que j'appelle le combat pour la liberté n'est autre chose que la consécration de sa vie à la conquête de l'idée de liberté. Celui qui possède la liberté autrement que comme un bien auquel on tend, ne possède qu'une chose morte et sans âme, car la notion de liberté implique un développement continu. Aussi, quand quelqu'un, dans la lutte pour la conquérir, s'arrête et dit : « Voilà, je la tiens ! » celui-là prouve justement par là qu'il vient de la perdre. Or, c'est précisément cet arrêt en un point donné de la liberté qui est la caractéristique des Etats politiques et c'est de cela que j'ai dit que ce n'est rien de bon.

Sans doute, ce peut être un avantage que de posséder la liberté électorale, la liberté fiscale, etc... Mais c'est un avantage pour qui ? Pour le citoyen, pas pour l'individu. Seulement, la raison ne dit pas du tout que ce soit pour l'individu une nécessité d'être citoyen. Bien au contraire, l'Etat est la malédiction de l'individu. Par quoi se paie la force de l'Etat prussien ? Par l'absorption des individus dans les concepts politiques et géographiques. Le meilleur soldat, c'est le garçon de café. Et, d'autre part, la nation juive, qui est la noblesse de la race humaine, par quoi, en son isolement, s'est-elle maintenue dans la poésie, en dépit de toute la barbarie extérieure ? Parce qu'elle ne s'est jamais embarrassée d'aucun Etat. Si elle était restée en Palestine, il y a beau temps que, comme les autres peuples, elle serait ensevelie sous les décombres de son édifice social. Il faut que l'Etat disparaisse. C'est là une révolution, dont je serai.

Sapez l'idée d'Etat, à sa place mettez la bonne volonté et toutes choses qui moralement s'y rattachent, comme seules capables de fonder une société : alors ce sera le commencement d'une liberté qui en vaudra la peine. Changer les formes d'un gouvernement, ce n'est qu'une insignifiante question de degrés, un peu de plus un peu de moins : et tout cela est folie.

Oui, cher ami, il ne s'agit que de ne pas s'en laisser imposer par la vénérabilité de la tradition. L'Etat a ses racines dans le

Digitized by Google

temps ; c'est dans le temps qu'il aura son faîte. De plus grandes choses que lui tomberont : toute religion tombera. Ni les conceptions de la morale, ni les formes de l'art ne sont éternelles en soi. Quelles sont les choses qu'au fond nous sommes tenus de conserver ? Qu'est-ce qui me garantit que, là-haut, sur Jupiter, deux et deux ne font pas cinq (1) ? »

Ibsen avait compté sur la commune de Paris pour hâter la réalisation de sa conception de l'Etat, ou plutôt, du non-Etat : « Maintenant, c'est une idée pour de longs temps ruinée : mais les principes en sont sains, j'en suis certain, et un jour viendra où on la mettra en pratique, sans rien qui la caricature (2). »

Grosses questions que soulève là Ibsen et qui sont à la base de sa mentalité. Que ce soit précisément à Brandès qu'il s'en ouvre, a son importance. Car, on n'en saurait douter, si l'influence du critique sur le poète fut grande, le poète, à son tour, pourrait bien avoir largement contribué à développer chez le critique les germes que celui-ci portait en lui, certes, de par sa race, mais qui avaient besoin, pour s'épanouir, de la chaleureuse influence de l'amitié.

Influence d'une double sorte.

Morale, d'abord.

Déjà nous avons vu Ibsen réconforter Brandès, le soutenir, l'encourager, et en quels termes délicats et flatteurs : c'est la rosée bienfaisante qui pénètre l'esprit jusqu'en ses fibres les plus profondes et le ranime, lui rend sa vigueur.

« Cher Brandès ! C'est toujours avec un sentiment singulièrement mêlé que je lis vos lettres. Ce que vous écrivez, ce sont des poèmes plutôt que des lettres ; cela me vient comme un appel de détresse de quelqu'un resté seul vivant au milieu d'un vaste désert. Aussi ne puis-je que me réjouir et vous remercier de ce que ce soit justement à moi que vous adressiez cet appel. Mais, d'un autre côté, je n'en suis pas moins inquiet, quand je me demande : à quoi un pareil état d'âme peut-il aboutir ? Je n'ai pour me tranquilliser que l'espoir que ce n'est qu'une transition. Il me semble que vous traversez en ce moment la même crise

(1) De Dresde, le 17 février 1871.

(2) De Dresde, le 18 mai 1871.

Digitized by Google

que moi, lorsque je me mis à écrire « Brand », et je suis sûr que vous aussi, vous trouverez le remède qui expulsera de votre corps le microbe de cette maladie.

Une excellente cure, c'est de produire avec énergie. Et, surtout, je vous souhaite, en tout premier lieu, un parfait et complet égoïsme qui vous fasse, pendant un temps, vous considérer vous seul comme ayant de la valeur et de l'importance, tout le reste n'existant pas. Ne prenez pas cela pour un signe de brutalité dans ma nature. Vous ne sauriez toujours servir mieux votre société qu'en monnayant le métal qui est en vous. Je n'ai, en réalité, jamais eu un bien grand faible pour la solidarité ; je l'ai prise comme cela avec les autres articles de la foi traditionnelle — et si l'on avait une bonne fois le courage de secouer ces sortes de considérations, peut-être, enfin, serait-on débarrassé du ballast qui pèse si lourdement sur la personnalité. — D'ailleurs, il y a des moments où toute l'histoire de l'humanité ne m'apparaît que comme un unique et vaste naufrage : il n'est que de se sauver soi-même (1). »

Influence intellectuelle ensuite, j'entends sur les idées sociales et politiques.

« Je n'attends rien des réformes spéciales », continue Ibsen. « Toute notre génération est sur une fausse voie, voilà la vérité. Est-ce qu'il y a dans la situation actuelle quelque chose en quoi l'on puisse vraiment avoir foi ? Seraient-ce ces inaccessibles idéals et autres sottises ? Toute la suite des générations me fait l'effet d'un jeune homme qui a jeté là sa charge pour aller au théâtre. Nous avons fait fiasco dans le genre amoureux comme dans le genre héroïque ; le seul pour lequel nous ayons assurément un bout de talent, est le comico-naïf, mais pour celui-là même, étant donné le développement toujours plus grand de la conscience de soi, cela ne saurait durer bien longtemps. Qu'il en aille mieux dans les autres pays que chez nous, je ne le crois pas : la masse est également hors d'état de comprendre ce qui est grand, là-bas comme ici.

Et je devrais essayer d'arborer un drapeau ! Ah ! cher ami, ce serait une histoire comme lorsque Napoléon débarqua à

(1) De Dresde, le 24 septembre 1871.

Digitized by Google

Boulogne, un aigle sur la tête. Plus tard, quand l'heure de sa mission eut sonné, il n'eut pas besoin d'aigle... » (1).

D'ailleurs, il le lui écrivait récemment, le rôle du poète, c'est de voir, non de raisonner (2).

En travaillant à son « Julien », qui, lui, sera comme une sorte de drapeau, il est devenu jusqu'à un certain point fataliste. « Ne craignez, du reste, pas que ce soit quelque pièce à tendance. Je considère les caractères, les plans qui se coupent, l'*histoire* et ne me soucie de la « morale » de l'ensemble — étant convenu que vous n'entendez pas par morale de l'histoire sa philosophie, car il va de soi que celle-ci doit luire comme le jugement final au-dessus de ce qui lutte et triomphe... ».

Mais, si le rôle du poète est de reproduire ce qu'il a vu, tel n'est pas celui du critique.

Déjà il lui a dit qu'il le considérait comme un des hommes qui devaient se mettre à la tête de la révolution de l'humanité. Aussi, « mon cher excellent Brandès, ne puis-je concevoir que vous, vous vous découragiez. Vous avez reçu la vocation de l'esprit avec une clarté, une netteté, comme peu de personnes. A quoi aboutirait cet abattement ?

Avez-vous le droit de vous y laisser aller ? Croyez, du reste, que je vous comprends fort bien ».

La lutte est vive contre Brandès.

Ibsen le soutient avec une telle énergie que, pour une fois, il répond par retour du courrier à la lettre par laquelle celui-ci l'a mis au courant de ses difficultés et de ses déboires.

« Ce que vous m'écrivez est incroyable (3). Et moi, qui pensais que vous étiez dans toute la joie du triomphe ! Mais il n'est pas possible que vous n'ayez toute une armée derrière vous. Rappelez-vous que ce sont des recrues que vous menez au feu. La première fois elles reculent ; la deuxième elles tiendront bon et, après, vous suivront à l'assaut et à la victoire.

La presse libérale vous ferme la porte. Mais, c'est naturel.

(1) De Dresde, le 24 septembre 1871.

(2) De Dresde, le 18 mai 1871 : « Og en digters opgave er jo ogsaavæsentlig at se, ikke at reflektere ; navnlig vilde jeg for mig selv se en fare heri ».

(3) De Dresde, le 4 avril 1872.

Digitized by Google

Je vous ai dit, une fois, tout le mépris que j'ai de la liberté politique. Vous n'étiez pas de mon avis, alors. Je vois par votre conte du « Chaperon rouge » que vous avez fait certaines expériences. Cher ami, ce sont les libéraux les pires ennemis de la liberté. La liberté de l'esprit, la liberté de la pensée se trouve beaucoup mieux de l'absolutisme : on l'a vu en France, plus tard en Allemagne et maintenant en Russie.

Mais j'en viens à ce qui, en ces derniers temps, n'a cessé d'occuper mes pensées, au point de troubler le repos de mes nuits. J'ai lu vos « conférences ».

Jamais livre plus dangereux ne saurait tomber entre les mains d'un poète en gestation. C'est un de ces ouvrages qui creusent un abîme entre hier et aujourd'hui. Après mon voyage en Italie, je ne comprenais plus comment j'avais pu vivre avant d'y aller. D'ici vingt ans, on ne concevra plus comment, intellectuellement, on pouvait vivre dans notre pays avant ces conférences. Ce que Steffens a fait, dans son temps, je ne m'en rends pas très bien compte ; mais je suppose que c'est l'esthétique formelle, qu'il a transformée. Votre livre n'est pas une histoire de la littérature au vieux sens du mot, pas davantage une histoire de la civilisation : ce qu'il est en réalité, je ne veux pas me donner la peine de chercher une expression pour le dire. Pour moi, je le compare aux champs d'or de la Californie. Quand on les découvrit pour la première fois, on y devenait millionnaire ou l'on y sombrait dans la misère. Notre constitution intellectuelle, chez nous, est-elle assez robuste ? Je l'ignore, et, d'ailleurs, peu importe : ce qui n'est pas de force à porter les idées de notre temps, n'a qu'à tomber.

Vous dites que vous avez contre vous toutes les voix de la Faculté de Philosophie. Cher Brandès, voudriez-vous qu'il en fût autrement ? N'est-ce pas à la philosophie de la Faculté que vous en voulez ? Une guerre comme la vôtre ne peut être menée par un fonctionnaire de Sa Majesté. Si l'on ne vous fermait la porte, mais cela prouverait que l'on ne vous craindrait pas !

Quant à la campagne que l'on fait contre vous, aux mensonges, calomnies, etc., je vais vous donner un conseil que, d'expérience,

Digitized by Google

je sais bon. Soyez digne ! La dignité est la seule arme en pareil cas. Regardez droit devant vous. Ne répondez jamais un mot dans les journaux. Si vous faites de la polémique dans vos écrits, ne la dirigez jamais contre telle ou telle attaque déterminée. Ne laissez jamais voir qu'un seul mot de vos ennemis vous ait piqué au vif. Bref, faites comme si vous ne supposiez même pas que vous ayez des adversaires. Et quelle force croyez-vous donc qu'aient, en réalité, les attentats de ceux-ci ? Autrefois, lorsque, le matin, je lisais une attaque contre moi, je me disais : désormais, c'en est fait de moi ; jamais plus je ne pourrai me relever. Je me suis relevé pourtant et personne ne se souvient de ce qui a été écrit alors. Moi-même, je l'ai depuis longtemps oublié. Donc, ne vous compromettez pas dans ces sortes de querelles. Commencez une nouvelle série de conférences sans vous laisser troubler, sans vous laisser ébranler, avec ce calme de l'esprit qui irrite nos ennemis, avec ce mépris joyeux qui balaie tout ce qui chancelle à droite et à gauche. Pensez-vous que ce qui est rongé des vers va pouvoir résister ?

Quant à ce qui sortira de cette lutte au couteau entre deux époques, je l'ignore. Ce sera toute autre chose, en tous les cas, que ce qui existe et c'est là, pour moi, l'important. Je ne me promets de la victoire aucune véritable amélioration durable : tout développement n'a été jusqu'ici que le cahotement d'une ornière dans l'autre. Mais la lutte est chose bonne et saine. Elle ravive les forces. Votre révolte m'apparaît comme la manifestation particulièrement grandiose d'une génialité libératrice qui brise tout ce qui lui fait obstacle.

J'apprends que vous avez fondé une ligue. Ne vous fiez pas trop absolument à tous ceux qui se joindront à vous : l'important est que leur adhésion repose sur les principes essentiels. Jusqu'à quel point votre position en sera-t-elle fortifiée : je n'en puis rien savoir. Pour moi, en tout cas, une chose est sûre : c'est que l'homme le plus fort est celui qui est seul. Mais, moi, je suis ici à l'abri ; et vous, vous êtes là-haut en plein orage ; ce n'est pas du tout la même chose... ».

On comprend l'effet qu'une telle lettre pouvait produire sur le jeune et ardent critique.

Digitized by Google

Cependant, il n'a point suivi tous les conseils que le poète, en sa sérénité acquise, lui donnait.

Il a répondu à ses adversaires.

« Vous faites trop d'honneur au plus grand nombre d'entre eux », écrit Ibsen, le 31 mai 1872. « Votre cause est celle de l'avenir et elle se défendra elle-même : laissez-lui en seulement le temps ».

G. Brandès, afin de mieux répandre ses idées, a projeté de fonder une revue et demande la collaboration d'Ibsen. Celui-ci met quelque temps à lui faire connaître sa réponse. Quoi ? Il hésite ? Aurait-il peur de se compromettre ?

« Je suis si peu effrayé, réplique Ibsen (1), par la pensée d'apporter ma contribution à votre revue, qu'au contraire j'ai élaboré tout un plan des différentes idées que je souhaiterais d'exprimer et que peut-être vous pourriez utiliser, — le tout sous forme de lettres rimées, sur les questions de littérature, de politique et autres particulières à notre pays ou, en général, à notre époque. Cela constituerait comme une profession de foi de ma part. Ce ne vous serait, sans doute, d'aucune aide immédiate, ni ne servirait à votre cause ; mais, mon cher Brandès, je ne saurais vous assister autrement. Il faut que je me borne aux limites de ce qui m'appartient, là où évoluent toutes mes pensées. Mon domaine n'est pas bien vaste ; mais je le travaille de mon mieux. Surtout, ne voyez en cela rien d'égoïste ! »

Il comprend bien qu'une revue lui soit utile, mais qu'il en eût besoin « pour vivre » : il ne l'eût jamais pensé.

« On n'a donc pas en Danemark un poste vacant à vous offrir ? La chaire de professeur est-elle occupée ? Et, dans ce cas, par qui ? Que ces vieux messieurs veuillent vous tenir à distance, on ne saurait en être étonné. Mais qui oserait prendre une place dont vous auriez été écarté ? Qui oserait se montrer comme vous ayant été préféré, sans se sentir abîmé de honte sous la comparaison ? C'est cela que je ne comprends pas ».

Et il lui conseille de quitter, lui aussi, son pays.

« C'est à l'étranger que, nous autres, hommes du Nord,

(1) De Berchtesgaden, en Bavière, le 23 juillet 1872.

Digitized by Google

devons gagner nos campagnes : une victoire en Allemagne et vous serez le maître dans votre patrie ».

Brandès lui ayant envoyé sa traduction de Stuart Mill, Ibsen lui répond en lui faisant l'éloge de la philosophie allemande, s'excusant, il est vrai, et, ce semble, non sans quelque malice, de parler de choses auxquelles il est censé ne rien entendre. « Je ne sais », lui écrit-il, le 30 avril 1873, « si je puis donner mon opinion en une matière où je ne suis point spécialiste. Pourtant, quand je pense qu'il y a des auteurs qui traitent de philosophie sans connaître Hegel ni quoi que ce soit de la science allemande, il me paraît que l'on peut bien se permettre quelque liberté ».

Il lui confesse donc qu'il n'a trouvé aucune trace, aucune promesse de progrès dans Stuart Mill et qu'il ne comprend pas que lui, Brandès, se soit donné la peine de traduire un ouvrage, « dont le philistinisme pédant fait songer à Cicéron ou à Sénèque ».

Dans la même lettre il s'explique sur son poème, « Les signaux du Nord », dont leur ami commun Adolf Strodtmann a écrit qu'il tournait l'Allemagne en dérision, allant jusqu'à insinuer qu'Ibsen ne tenait nullement à ce que l'on connût en Allemagne ce qu'il publie dans les revues danoises. « Le poème est une satire, bien sûr, mais pas contre l'Allemagne. Il y a assez de choses dans nos propres pays que j'ai le devoir de railler, sans que je m'expose à me moquer des Allemands ».

Ici se place un petit incident, sans grande importance, certes, mais qui témoigne combien les hommes, fussent-ils de lettres, peuvent être susceptibles. Que Brandès l'ait été : qui en douterait ?

(*A suivre*). Léon PINEAU.

---

Digitized by Google

# NOTES ET DOCUMENTS

## Hermann von Keyserling et son École de Sagesse (1)

### II

Il faudrait un volume pour apprécier, ne fut-ce que de la même manière, les différentes subdivisions de l'ouvrage, chacune ayant les dimensions d'une assez forte brochure. Au total, Keyserling se refuse à admettre le pessimisme de Schopenhauer, qu'il accuse d'être un « éducateur à rebours » (2). Il n'admet pas davantage les vaticinations de Spengler dans son *Déclin de l'Occident* et le traite de « prophète rétrospectif » (3). Excellent, comme la plupart de ses compatriotes, en tant qu'organisateur des choses et classificateur des périodes révolues, Spengler se montre psychologue superficiel, incapable d'intuition. Il incarne, à ses yeux, le prototype des « Tatsachenmenschen » allemands. Keyserling reconnaît, en revanche, à Kant le grand mérite d'avoir bien saisi la teneur spirituelle. De là son titre élogieux : *Kant der Sinneserfasser*. Non seulement le criticisme de la raison pure a gardé, de nos jours encore, toute sa fécondante originalité, mais Kant a été, dans tous les domaines, le bon aiguilleur de la pensée humaine. Il lui a indiqué les normes selon lesquelles « il est possible de comprendre les relations du rationnel et de l'irrationnel ». Il a la profondeur qui manque à Spengler. Sous ce rapport, les Français ont, selon le mage de Darmstadt, à se garder d'un écueil. Ce qui parfois les empêche de comprendre les temps modernes, c'est leur excessive passion de clarté, leur manque de recul mystique, leur besoin exagéré de tout définir, même ce qui n'est pas encore arrivé à terme d'évolution et demeure, en conséquence, comme la vie, essentiellement ondoyant et insaisissable.

On trouve, dans le *Jésus* de Henri Barbusse, cet aphoirsme qui pourrait servir de devise au *Jesus der Magier* de Keyserling : « Et que

(1) V. *Revue Germanique*, XIX (1928) p. 14 ss.

(2) La préface spécifie que *Schopenhauer als Erbilder* était déjà rédigé en 1909.

(3) L'expression : « rückwärtsgekehrter Prophet » est empruntée à Hebbel (épigramme : *Gevrinus*, éd. Werner, VII, 228). Nous retrouvons chez Keyserling non seulement le ressassage que l'on pourrait aussi reprocher à Hebbel (cf., p. 158, 161 ss. 171 ss.) mais même le jargon spécifiquement hebbélien, ex. à cette dernière page, l'expression : « Tatsachen sind nie mehr als geronnener, erstorbener Sinn ».

Digitized by Google

peut la surface du Monde contre la profondeur du Monde » ? (1). Mais à entreprendre des comparaisons d'auteurs sur ce thème, on devrait remonter à Strauss, Feuerbach, Renan, et ne pas oublier, d'autre part, entre les innombrables biographies plus récentes, la très curieuse *Storia di Christo* de Giovanni Papini (2). Cela nous entraînerait tout aussi loin que si nous nous attachions à relever par le menu jusqu'aux imperfections intérieures du chapitre de Keyserling. La pire nous paraît être un certain rabâchage qui, par endroits, est choquant (3). Mais l'important est ce qu'il nous dit du « Mage Jésus » dont il ne conteste pas formellement la divinité, mais dont il souligne surtout l'incarnation humaine. Celui-là « comprend ». Il ne s'attache pas à la lettre, mais à l'esprit, il est lui-même l'Esprit. Avec lui, le Verbe s'est fait chair, le Verbe qui est au commencement de tout.

Ainsi donc, nous arrivons à cette « polarité » antinomique. La personne est tout. « Le style personnel est l'instance suprême de l'esprit qui se manifeste ». Mais, d'autre part, « ce n'est pas en vain qu'on est immortel, il faut payer en sacrifiant sa personne » (4). Ce foncier dualisme explique les attaques qui sont venues à Keyserling de camps opposés. Chez nous, par exemple, Jérôme et Jean Tharaud ont dénoncé son pangermanisme camouflé. Peut-être y insistent-ils outre mesure à propos du *Reisetagebuch* : « Ce ragoût de Rabindranath Tagore, de Bouddha, de Lao-Tse et de Mencius qu'on propose aujourd'hui à l'appétit allemand est un plat nationaliste ». Henri Massis avait présenté autrement la « Défense de l'Occident ». Les frères Tharaud le félicitent d'avoir « discerné sous ce lyrisme pacifique une arrière-pensée belliqueuse, une manœuvre de l'Allemagne pour détruire le prestige français qui représente bien ce qu'il y a de plus contraire à l'esprit de l'Orient » (5). Léon Bazalgette, de son côté, reproche à « Keyserling-le-Sage » d'essayer de jeter de la poudre aux yeux du prolétariat, et il se demande si ce n'est pas un pince-sans-rire qui se propose de parer à la révolution montante en formant une « ploutocratie spiritualisée » (6).

Ce qui nous inquiète, pour notre part, c'est la précarité du sort de l'individu dans le système de Keyserling. Avec lui, le royaume des

(1) Flammarion, 1927, p. 174. — Cf. Keyserling : « Der Grad experimentell erweisbarer Tiefe entscheidet über den Rang ». — Il faudrait en conclure que la hiérarchie réelle est du même coup la hiérarchie idéale.

(2) Florence, Vallecchi, éditeur (1re édition 1921).— La 4e édition que nous avons sous les yeux (1923) n'a pas moins de 549 pages.

(3) Cf. p. 220 : « Wer immer aus Sinnes Tiefen spricht, etc. » et 221 : « dass, wer immer aus Sinnes Tiefen spricht, etc. ». Cf. encore, sur le λόγος σπερματικός, pp. 190, 240 (2 fois), 253 s.

(4) pp. 86 et 270. — Rapprocher les déclarations de Robert de Traz et Paul Valéry (*Nouvelles Littéraires* du 30 avril et du 25 juin 1927).

(5) *Figaro* du 28 mai 1927.

(6) *Humanité* du 16 février 1927.

Digitized by Google

déshérités paraît bien ne devoir être jamais « de ce monde », quelle que puisse être leur « sagesse », car il s'abstient systématiquement de tout procès au milieu social, à cet « engrenage » auquel il nous demande de nous ajuster. Persuadera-t-on jamais à la vie de se soumettre à une machine à broyer ? Passe encore pour qui en dirigerait, du dehors, les commandes, mais la perspective est autre pour qui doit subir l'étau. Eh quoi ! N'y aurait-il pas une Société et, partant, une responsabilité collective à établir, une charte de garanties individuelles à constituer ? Non ? Dès lors, toute cette « technique spiritualiste » et cette « magie », même additionnées, en disent-elles beaucoup plus long que l'humble maxime d'Épictète : « Ne prétendons pas changer la nature des choses ! Cela n'est ni possible, ni utile. Mais les prenant telles qu'elles sont, sachons y accommoder notre âme ! » Cela, c'est « la raison du plus faible ». Encore faut-il que la « raison du plus fort » le lui permette !

***

Dans *Menschen als Sinnbilder*, Keyserling fait souvent allusion à la troisième partie de son triptyque, à savoir : *Wiedergeburt* (1), et dans *Neuentstehende Welt* déjà (p. 18) il l'annonce comme constituant « la somme et le développement de prémisses métaphysiques de sa pensée et de son activité ». D'autre part, sa préface nous avertit que l'ouvrage contient ses conférences de Darmstadt, de 1922 à 1925, remaniées, unifiées et mises au point, en vue d'être utiles « à tous ». Il va, d'ailleurs, se citer constamment, lui et ses collaborateurs, au bas des pages et dans le texte, et se référer non seulement aux deux ouvrages que nous venons d'examiner, mais à *Schöpferische Erkenntnis*, à d'autres publications et à ses nombreux articles du *Leuchter*. Enfin, il termine presque tous les chapitres de la première partie par une liste de productions de collègues ou disciples, bref de l'Ecole que ses adversaires appellent maintenant malicieusement la « fabrique de philosophes ».

Cet ouvrage est trop touffu pour qu'il puisse être question ici de le résumer, et a fortiori, de le discuter à fond. Il traite « de omni re scibili » et, c'est le cas de le dire ou jamais, « quibusdam aliis ». Mais, empressons-nous de le reconnaître, c'est là tout juste ce que veut l'auteur. Il prétend étreindre le plus de choses possible et mettre sa synthèse au service de la communauté tout entière. Le catholicisme qu'il professe est, au maximum, abstrait, étymologique. On peut fort bien comparer ces pages aux dissertations du R. P. Sertillanges sur la Vie catholique ou aux homélies du R. P. Sanson sur l'Inquiétude humaine. Reste à savoir ce que chacun de nous parviendra et consentira à en assimiler.

(1) Darmstadt, Otto Reichl, 1927, 590 pages (registre compris). — Cf. *Menschen als Sinnbilder*, pp. 39, 167, 250, 252.



Digitized by Google

La simple table des matières, dans sa concision et sa densité, nous étonne. La première partie ne vise pas moins qu'à « apporter une solution nouvelle aux problèmes des voies de la réalisation par l'Esprit, des relations du Noumène éternel au Phénomène multiple, de la Vie et de la Mort et de la Liberté » (1). Elle s'intitule : *Renaissance par l'Esprit*, tandis que la seconde a pour titre : *Pour la renaissance de l'âme*. Ici, le texte de la préface nous paraît déjà moins clair, plus réticent, plus entortillé et implique de telles qualités chez le lecteur que l'on serait tenté de rétorquer qu'à ce compte peu d'auteurs seraient capables d'être des lecteurs. Au total, dix copieux chapitres, à chaque partie, la première les répartissant en quatre subdivisions, l'autre, moins rigide, comme pour indiquer que les casiers de l'âme sont plus ouatés que les compartiments de l'intellect. Les dix derniers chapitres se succèdent donc simplement à la façon d'une pile de coussins juxtaposés. Hâtons-nous d'ajouter que ces coussins ne sont pas toujours très légers, ni très moelleux (2).

Keyserling cherche d'abord à évoquer « la tension et le rythme » idéals de l'esprit. Il semble ne croire ni au pacifisme ni aux Etats-Unis du Monde (3). Il croit, par contre, à la propagation rédemptrice d'un néo-catholicisme toujours plus souple et pénétrant finalement jusqu'à ses éléments organiques la pensée humaine conçue dans son unité vivante (4). Nous nous garderons d'insister sur la façon dont il croit devoir y départager catholiques, protestants et juifs. « Le protestantisme est liquidé, déclare-t-il, parce qu'il a déjà vaincu » (p. 90 et 97) (5). Et comme, d'autre part, il ne malmène ni les Israélites ni surtout Rome, tout le monde sera, sans doute, content dans le meilleur des mondes possibles. A la cacophonie de la grande guerre il paraît suggérer que peu à peu succédera une polyphonie harmonieuse qui saura éviter un retour de catastrophe. S'il marque les limites de la logique, c'est pour insister sur les prérogatives de l'intuition. La liberté lui paraît indiscutablement une magie (6).

Cette première partie constitue, au fond, son système négatif. La renaissance selon l'esprit seul serait incomplète, voire impossible. Et alors (deuxième partie, positive) il faut parvenir à la renaissance de l'Ame. Ici, c'est le « niveau », l'étiage moral qui décide en dernière

(1) Préface, p. 11.

(2) Nous ne reviendrons pas sur ce qui nous paraît imperfection formelle, cliché repris à plaisir, comme le λογος σπερματικός (p. 10, trois fois, p. 541), des expressions de philologue trop souvent répétées, comme « Akzentverlegung » : cf. 39, 73, 181, 182 (2 fois), 227, 247, 264, 355, 538, etc.

(3) Voir en particulier 27 et 77, 78.

(4) Cf. 25, 59, 61, 74 et le chapitre : *Die geistige Menschheitseinheit*.

(5) Il serait curieux de lui opposer l'article récent d'Emile Magne : *la crise ethnique et religieuse du peuple américain* (*Comœdia* du 19 juin 1927) et le petit livre de Paul Tillich : *Die religiöse Lage der Gegenwart* (Berlin, Ullstein, 1926).

(6) Cf. 78, 153, 4, 240 note (où il cite les *Données immédiates de la conscience*) et 267.

Digitized by Google

instance de la hiérarchie des valeurs. A chacun de nous de réaliser de son mieux sa « performance » et de trouver son milieu d'action ! Keyserling attache une réelle importance à la psychanalyse, mais, tout en rendant hommage à Freud et à Adler, il s'efforce de les délimiter l'un par l'autre, et de formuler certaines réserves indispensables (1). Il se défie, somme toute, de la psychiâtrie et de ses abus et recommande un directeur de conscience qui ait à la fois du flair et du doigté. Car, n'oublions pas qu'en fin de compte individualité et personnalité sont biens suprêmes ! Il ne serait pas difficile de relever des flottements et des contradictions entre diverses variations de ce thème essentiel (2). Mais nous savons que de cette discussion Keyserling n'aurait cure. Et puis, quel champ n'exigerait-elle pas ! Nous observerons une abstention du même ordre que celle qu'il nous opposerait. Il est, du reste, le dernier à ignorer que l'on pourrait mobiliser saint Paul, Pascal et Gœthe en ce qui concerne ses conclusions au sujet de l'équation « aimer et comprendre » et du problème de l'eudémonisme (3). Il qualifie ce dernier d'« absurde » (p. 489).

Ce qui nous paraît absurde à nous, c'est de prétendre trancher péremptoirement un tel débat. Vaut-il mieux aimer trop que pas assez ? Répondre en pratique à cette question est l'affaire de chacun, et c'est en même temps l'art suprême (4). L'attitude vraiment souveraine nous paraît, ici encore, avoir été observée par les anciens :

Ἀλλ' ὦ τύραννε Θεῶν τε κ' ἀνθρώπων Ἔρως !

Et quant à la communauté eudémoniste, quelles portes d'enfer métaphysique prévaudront jamais contre elle ? Pascal dit déjà là-dessus, de son ton à la fois si sobre et vigoureux : « Tous les hommes recherchent d'être heureux, cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils emploient, ils tendent tous à ce but. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre » (5).

Et que si nous ne nous engageons pas plus avant dans ces controverses générales, a fortiori ne tenterons-nous pas de sonder les discussions tactiques de détail soulevées par Keyserling lui-même à propos de telle autorité qui, d'ailleurs, lui est fort sympathique, comme Goyau ou Klages (6). L'essentiel, à qui s'efforce d'abord de bien fixer les deux

(1) Cf. d'une part, l'*Index* de Keyserling, de l'autre le chapitre de Freud : *Animisme, magie et toute puissance des idées* dans l'ouvrage récemment traduit en français par le Docteur S. Jankélévitch : *Totem et Tabou* (Paris, Payot, 1924).

(2) Cf. d'une part, 59 et 60, de l'autre : 64, 182, 189, 296-297, 403, 478, 479.

(3) Cf. en particulier p. 112 : « heute erlöst nur mehr Verstehen nicht Lieben », p. 429 : « Verstehen, nicht Lieben » et les chapitres : *Werden und Vergehen*, *das Glücksproblem* et *das ethische Problem* tout entiers.

(4) Voir l'avis de Prosper Mérimée et les commentaires de M. Maurice Levaillant, aux *Nouvelles Littéraires* du 11 mars 1927.

(5) Edition Havet, article VIII, 21.

(6) Cf. p. 415, 448, 486, 495, 502, 509, 539, etc.

Digitized by Google

pôles de sa pensée, est de noter : 1° qu'il conclut au caractère essentiellement et endémiquement tragique du conflit entre Individu et Collectivité ; 2° qu'il incline, pour sa part, à transférer la décision à la collectivité et plus particulièrement, au Catholicisme (1).

***

Et maintenant, quelle impression définitive nous laisse ce triptyque ? Notre modeste opinion importerait assez peu si les éminents critiques qui ont exprimé la leur étaient unanimes. Mais tandis qu'un Paul Claudel fait grand cas de ces nouveaux monuments de l'École de Sagesse, Emil Ludwig n'hésite pas à condamner Keyserling sans appel, en termes qui nous paraissent plus qu'excessifs, inconsidérés (2). D'autre part, nous n'avons pas à mettre en parallèle avec l'œuvre de Keyserling les récents et nombreux travaux de philosophes et critiques français bien connus (3). Le centre de la question est toujours le grand débat, incessamment renouvelé, sur la raison et le cœur. Tout n'aurait-il pas été dit là-dessus, depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent comme un Pascal ou un Pasteur ? Non point, si l'on se réfère aux attachantes méditations, que nous avons déjà discutées, du reste, de Bernhard Diebold ou aux remarquables aperçus d'Ernst Robert Curtius, qu'Emil Ludwig semble nettement opposer à Keyserling (4).

Plus encore que les critiques allemands, les critiques français semblent, au premier abord, ne rêver qu'oppositions, disputes, bref plaies et bosses : « Mettez deux Français ès déserts de la Libye, disait déjà Montaigne, ils n'y seront pas une heure sans s'entremordre et esgratigner ». C'est que les Français ne cessent de se passionner pour l'avenir de l'intelligence, c'est-à-dire l'avenir même de la civilisation humaine. Les mots d'ordre sont bien un peu dans tous les camps : « Unité, Stabilité, Continuité » ! D'accord ! Mais comment ? Et voici l'heureuse formule de M. Robert de Traz : « la disparate apparaît dans l'intelligence » (5). Selon la définition exacte que l'on donnera de l'intelligence et la part plus ou moins grande que l'on fera au sentiment et à l'intuition, on sera plus ou moins favorable au Bergsonisme.

La disparate éclate, par exemple, dans les toutes récentes appré-

(1) Cf. 481, 526, 556, 562-563. De façon générale, les deux derniers chapitres.

(2) Cf. *Nouvelles littéraires* du 7 mai et du 18 juin 1927.

(3) Mentionnons seulement : A. Cresson, *Les courants de la pensée philosophique française* (Colin, 1927), et René Lalou, *Histoire de la littérature française contemporaine* (Crès, 1927), en particulier pp. 164-295 et 652-661. — Keyserling cite, du côté allemand, parmi ses meilleurs interprètes : Paul Feldkeller, A. H. Schmitz et Albert Schweitzer. — Cf. son autobiographie (Leipzig, Félix Meiner, 1922, p. 24 note 2) et *Wiedergeburt*, 388, 474, 500.

(4) Cf. outre l'article déjà cité des *Nouvelles Littéraires*, la *Revue Germanique* de juillet 1924, p. 365 ss. et le chapitre de Curtius sur le Bergsonisme : *Französischer Einfluss im neuen Europa*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1925.

(5) *Nouvelles Littéraires* du 30 avril 1927.

Digitized by Google

ciations portées à propos d'Anatole France (1). Et puisque nous mentionnons ce dernier, citons-le lui-même : « Tantôt pour la paix, dit-il, tantôt pour la guerre, selon ses sentiments ou ses intérêts, le Christianisme n'a pas de morale propre. Il a les mœurs des peuples qui le nourrissent et, comme le caméléon, prend la couleur de la terre sur laquelle il se pose » (2). Cette impression de « caméléon » est éminemment celle que laissent la philosophie et la propagande de Keyserling. Essayons donc de lui appliquer la méthode qu'il préconise et de pénétrer, sous la chatoyante et mobile surface, jusqu'au dedans, jusqu'à l'âme !

S'il existe un auteur qui, au point de vue de la « profondeur », soit comparable à Keyserling, c'est bien Hebbel. Or, comment Hebbel formule-t-il l'équation ultime des rapports entre Individu et Univers ? — Dans le même sens que Keyserling et de façon plus catégorique encore peut-être : « Il n'y a qu'une seule nécessité, c'est que le monde subsiste. Comment les individus s'y trouvent, cela est indifférent. Un infortuné qui se consume de douleur et une feuille trop tôt flétrie ont la même importance devant la puissance suprême, et l'être humain sera aussi peu dédommagé d'avoir souffert que la fleur de s'être fanée. L'arbre surabonde de feuilles, et le monde d'hommes » (3). Sentence saisissante sans doute, et qui ne manque pas de solennité ! Mais tout ne revient-il pas à savoir ce qu'on entend par « puissance suprême ? » S'il s'agit uniquement du Destin, des « choses qui ne dépendent pas de nous », rien à objecter, certes ! Mais dès qu'il peut être question d'autonomie, d'initiative et d'organisation humaines, pour une si modeste part que ce soit, le procès est rouvert.

N'assistons-nous pas actuellement à la transformation lente et difficultueuse des vieilles armées nationales diverses en une police unifiée, à tendances continentales et mondiales ? Mais cela, ce n'est que l'évolution vue du dehors. Ce qui importe avant tout, c'est le mécanisme interne, le moteur, l'esprit. C'est de ce point de vue que tout bon Européen est convié à faire son choix entre Rome, Genève, Moscou, ou quelque combinaison des trois grandes influences internationales. Et c'est de ce point de vue que s'éclaire par exemple l'antagonisme Keyserling-Ludwig. L'un et l'autre veulent la subordination de la cellule à l'organisme, de l'individu au milieu social, mais ils ne l'envisagent pas de la même manière. En théorie, nous l'avons vu, Keyserling exalte souvent l'individu, mais en pratique il l'enchaîne à l'Unité spirituelle, dont le centre véritable est pour lui Rome. Sa police mondiale est le Sur-État d'hier, c'est-à-dire l'Église. Ludwig, par

(1) Cf. *ibid.*, 30 avril et 21 mai 1927 : *Une heure avec M. Robert de Traz* et *Dernières conversations de Nicolas Ségur avec Anatole France.*

(2) Michel Corday : *Dernières pages inédites d'Anatole France*, Calmann-Lévy, 1925, p. 59.

(3) Lettre à Elise Lensing du 21 novembre 1843 (éd. Werner, Bw. II, 329) ; cf. *Tagebuch*, 2175, 2261-2, 2274, 4184, etc.

Digitized by Google

contre, opte pour Genève et la Société des Nations. Ses préférences sont donc tout acquises à ce qu'il croit être le Sur-État de demain. Or, la règle élémentaire du grand jeu politique veut qu'il y ait entre toutes les polices des accommodements. Reste à savoir qui finalement en fera les frais.

Au fond, l'antagonisme entre Keyserling et Ludwig serait-il aussi irréductible que pourraient le laisser croire leurs polémiques récentes, les anathèmes du premier contre l'Étatisation, les dédains de l'autre à l'égard de l'occultisme mystique ? N'en croyons rien, car si, après avoir examiné leurs conceptions internationales, nous songeons, comme il convient, à leurs attaches nationales, l'enracinement commun apparaît. Tous deux, certes, abjurent expressément « l'ère de Guillaume II » (1). Mais, sans aller aussi loin que Jérôme et Jean Tharaud prétendant que l'œuvre de Keyserling est en réalité « une manœuvre de l'Allemagne pour détruire le prestige de l'esprit français », force est bien de ne pas oublier que Keyserling ne croit pas au pacifisme, à la réconciliation et à l'alliance franco-allemande. Il ne croit qu'à la « polyphonie mondiale » *sui generis* définie par lui, et ce qu'il célèbre et prône avant tout, c'est « l'héroïsme allemand ». C'est sous l'égide de l'héroïsme allemand qu'est placée l'ecclesia hominum de l'avenir qu'il prépare. Soyons certains que ces deux propagandistes, encore meilleurs Allemands que bons Européens, auraient bien vite fait, le cas échéant, de se réconcilier contre l'adversaire extérieur (2).

Et de même en politique intérieure, dans la mesure où la police mondiale se substitue progressivement à la force publique nationale permanente, malheur aux isolés sur qui s'appesantirait tout le poids de la formidable pyramide sans cesse élargie ! La vérité est qu'en dehors d'une garantie efficace de liberté individuelle intangible, la Société ne saurait être qu'une machine à torture de précision pour les plus faibles de ses membres. Force et ruse ont été jusqu'ici ses seuls ressorts. Il est vrai que même des « hors la loi » pourraient chercher, et en partie trouver consolation en feuilletant de gros ouvrages de métaphysique et de magie moderne ou de talentueux essais de reconstitution historique. L'urgence à revenir, de nos jours, aux Droits de l'Homme, non pas à proclamer, mais à appliquer, se fait sentir de façon si impérieuse que ceux-là même qui, professionnellement si l'on peut dire, s'en sont

(1) Il serait fastidieux d'énumérer toutes les déclarations de Keyserling dans son triptyque et oiseux de rappeler les conclusions du livre récent d'Emil Ludwig traduit en français par J. P. Sanson (Simon Kra, éditeur, 1927). Cf. *Revue Germanique* de juillet 1926, pp. 389-393.

(2) Pour Keyserling, v. *Wiedergeburt*, en particulier 154 s, ses théories toutes nietzschéennes sur « l'intensification », la « vie dangereuse » (p. 190-191). Pour Ludwig, se rappeler qu'il n'est pas seulement l'auteur de l'ouvrage sur Guillaume II, mais qu'il en a précédemment publié deux autres à l'éloge de Bismarck, auquel Keyserling est apparenté. Voir enfin le compte rendu de la *Revue Germanique* de juillet 1922 sur *Gedanken und Erinnerungen III*.

Digitized by Google

déclarés de tout temps champions et gardiens éprouvent aujourd'hui le besoin d'avouer que « depuis vingt-trois ans la question n'a pas fait un pas » (manchette du *Quotidien* du 23 juin 1927). Les manchettes de quotidiens sont éléments de toilette fugaces. Mais, faisant abstraction des circonstances qui ont permis de fixer ce chiffre, plaçons-nous tout de suite « au point de vue de Sirius ». Pour un débat de cette envergure, c'est, croyons-nous pour notre part, le seul bon.

Louis BRUN.

---

## Le soixantième anniversaire de M. Kurt Breysig

L'anniversaire de cet historien sociologue, si justement estimé dans le monde savant, a donné lieu à l'une de ces publications jubilaires que nous appellerions en France des *Mélanges Breysig*. Le titre allemand du recueil est *Geist und Gesellschaft*, et cette suite d'essais de différents caractères formera trois volumes dont deux sont parus déjà (1). Le premier groupe les contemporains de M. Breysig ; le second, les aînés de ses élèves ; le troisième apportera la contribution de ses plus jeunes disciples.

En tête se place un *avant-propos* du Docteur Richard Peters, qui a dirigé l'entreprise, des vers chaleureux de M. Friedrich Schilling, un hommage de M. Fritz Klatt, un essai assez bref de M. Rudolf Pannwitz, *Geschichtslehre und Führerschaft*. Les trois derniers morceaux qui achèvent ce premier volume sont plus développés et méritent une rapide analyse.

Voici un intéressant travail de M. Hans Driesch : *Theoretische Möglichkeiten der Geschichtsphilosophie und ihre Erfüllung*. L'auteur y oppose à la théorie évolutive de l'histoire une conception « cumulative » de cette science ; c'est-à-dire que, en positiviste conséquent, il rejette le concept d'évolution comme supposant une pensée finaliste et postulant la direction des choses humaines par quelque puissance métaphysique qui les conduirait vers un but. Il condamne ces survivances mystiques chez les historiens modernes en s'appuyant sur le principe scolastique connu : *Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem*. La différence entre les cultures ne proviendrait pas de prédispositions originelles et distinctes que l'on pourrait rapporter à des âmes de nations, mais seulement de l'apparition fortuite d'individualités puissantes et directrices, qui orientent de façon particulière les autres individualités d'exception qui leur succèdent. Cette

(1) M. et H. Marcus. Breslau. 1927. Gr. in-8°, 104 et 176 p. Le troisième volume est parvenu trop tard à la direction de la revue pour être analysé dans cet article Il le sera ultérieurement.

Digitized by Google

*accumulation* d'influences successives agissant dans un même sens est le principe de la conception *cumulative* de l'histoire. La race aurait donc un *rôle beaucoup moindre qu'on ne l'a pensé jusqu'ici*. Et l'on est heureux de lire ces considérations sagaces sous une plume allemande.

Le morceau suivant, *Die Bedarfsgestaltung im Zeitalter des Hochkapitalismus*, par M. Werner Sombart, l'économiste célèbre, a des pages fort perspicaces. Selon lui, ce n'est pas la clientèle, c'est l'entrepreneur qui détermine le caractère et l'étendue de la demande des marchandises, en notre temps. Ce dernier dispose, en effet, de moyens d'action infaillibles : la réclame qui suggère un besoin à la masse et le mouvement de la mode qui amène l'acheteur à renouveler de plus en plus fréquemment les objets de sa consommation. L'homme moderne a soif du changement. Cet attachement aux objets d'usage habituel qui distinguait nos pères n'existe plus chez nos contemporains. Tel d'entre eux renouvellera son mobilier à l'occasion de ses noces d'argent, ce qui eût semblé jadis un sacrilège. Notre nervosité, notre inquiétude nous font du changement de ce qui nous entoure un procédé pour hausser notre tonus vital. La mode dans les vêtements surtout se montre despotique, se généralise, s'impose au prolétariat lui-même. C'est à plusieurs reprises dans le cours de l'année qu'elle se décrète, et chaque fois pour le monde entier. Le caprice d'un couturier parisien fait loi jusqu'aux extrémités du globe en quelques jours !

A mon avis, si l'entrepreneur possède cette puissance, c'est qu'il peut tabler sur la vanité des femmes et des jeunes gens, sur leur appétit de représentation, signe de la puissance sociale. Ce sont ces acheteurs-là qui encouragent les caprices de la mode en acceptant aveuglément ses décrets, tandis que les gens d'âge et de sens rassis se dérobent davantage à ses verdicts, et, s'ils étaient imités, mettraient une digue à ses empiétements. M. Sombart le reconnaît d'ailleurs. La décision, dit-il, est laissée en dernier ressort à une masse faible d'esprit, et surtout au sexe faible d'esprit (*schwachsinnig*). Parce que, dans la production capitaliste, les entrepreneurs sont les seuls intelligents (*verständig*), les seuls qui conduisent rationnellement leur barque au milieu d'une masse *entièrement sans tête et sans volonté*, on ne saurait s'étonner que, entre leurs mains, la suggestion de la mode croisse sans relâche en étendue et en efficacité.

Cette étude offre encore quelques remarques intéressantes sur le déclin des marchandises solides devant le triomphe de la camelote, sans qualité ni durée : et cela, dans le meuble aussi bien que dans le vêtement. Le commerce de revente des vieux habits périclite. En 1597, une assemblée de notables se plaignait au roi de France que les Anglais osassent remplir le royaume « de leurs vieux chapeaux, bottes et savates qu'ils font porter à pleins vaisseaux en Picardie et en Normandie ». Présentement, tout va au chiffonnier. Quant aux meubles,

Digitized by Google

les continuels changements de domicile les exigent transportables et peu encombrants. A Breslau, où il y avait environ 400.000 habitants en 1899, il y eut, en cette année, 194.602 changements de domicile ! Là encore se fait, paraît-il, sentir le goût de la femme qui aurait *le sens du simili (Sinn für das Unechte)*.

M. Edouard Wechssler, qui vient de publier un volume important sur l'esprit français comparé au *Geist* allemand et connaît fort bien notre jeune littérature, traite de *La génération comme groupe de jeunesse*. C'est un enthousiaste des inspirations juvéniles ; je dirais presque un mystique des « moins-de-vingt-ans ». Il faut l'approuver pour son goût du mouvement, pour la haine « activiste » qu'il porte à l'immobilité ou même à la circonspection. Mais n'y a-t-il pas quelque excès « naturiste » dans son hymne à toute génération nouvelle ? Voir dans l'« esprit de la jeunesse » bien plus qu'un concept, une véritable idée platonicienne, et nommer cette idée, en usant du vocabulaire de maître Eckhart, *une explosion de divinité*, c'est assurément dépasser la mesure. C'est tenir en trop médiocre estime l'expérience et la sagesse acquise. M. Wechssler concède bien que la jeunesse doit aller à l'école de la vieillesse. Mais, pour l'en persuader, il vaudrait mieux peut-être n'avoir point affirmé au préalable qu'elle est la voix même du Divin dans le monde. Au total, l'attitude est généreuse de la part d'un homme qui n'est plus de la génération montante et l'exposé des motifs a beaucoup de vie.

Le second volume de *Geist und Gesellschaft* renferme d'abord une harmonieuse poésie de M. Carl Werkshagen, *Le Fils*, dédiée à M. Kurt Breysig. Puis un article de M. Fritz Klatt : *Beziehungen zwischen Sprach-Sach- und Geisteswelt der Gegenwart* : considérations pédagogiques élevées. Le devoir de la génération qui a vu la guerre et la révolution en Allemagne est un lourd devoir. Cette génération intermédiaire doit agir comme un vaste tamis qui serait interposé entre le passé et l'avenir allemand et laisserait tomber les idées périmées afin que le vent les emporte.

M. Ernst Hering parle de la signification sociale de l'école : *Vom sozialen Sinn der Schule*. Il souligne, de façon fort opportune à mon avis, les tendances naturistes (il dit : *naturalistes*) qui se font jour dans l'actuelle pédagogie allemande et il en rapporte expressément l'origine à Rousseau. L'enfant, affirment certains réformateurs à la psychologie follement optimiste, est bon par nature mais dégénère entre les mains du maître ! L'enfant a le droit de vivre sa personnalité telle qu'il la reçut de la nature et de se laisser conduire par ses simples impulsions naturelles. Or, c'est là, proteste M. Hering, un individualisme poussé jusqu'à la caricature ; ce sont des promesses *romantiques* (et, pour une fois, le mot est employé ici à peu près dans le sens que nous lui donnons en français).

Digitized by Google

Il cite ce programme qui pourrait être le manifeste des écoliers quand le natûrisme aura fait quelques progrès de plus dans notre vieille Europe : « C'est une monstrueuse aberration des adultes que de regar-
» der l'école comme un établissement préparatoire à ce qu'ils se repré-
» sentent comme la vie, et de faire servir cette école à leurs intérêts
» d'adultes ! La même outrecuidance les conduit à ne voir en la jeu-
» nesse que le degré préliminaire de l'âge adulte, et, dans ce dernier
» âge, le sommet de la vie. Or, l'école n'est là pour personne si ce n'est
» pour les écoliers ; elle n'est pas un moyen, mais un but qui se suffit
» à lui-même ; non pas une station de passage, mais un accomplisse-
» ment ». Ces énormités naïves sont en effet très caractéristiques de notre temps.

Peut-être plus intéressante encore est la contribution de M. Friedrich Kammerer : *Die pädagogische Forderung an unser Geschlecht.* Aux yeux de ce savant, l'humanité européenne est présentement divisée en deux camps : le groupe de ceux qui veulent garder le vieux monde et le vieux style, le fortifier même, quitte à le moderniser quelque peu, et ceux en qui vibre tout le rythme, si différent, d'*un nouvel âge du monde* et d'une nouvelle conscience. Comment hésiter ? Naguère, tout tendait à la préparation d'un type *étroitement limité* : fidélité au devoir, exactitude, amour de l'ordre, de la patrie, crainte de Dieu ; on croyait à tout ce qui se maintenait dans ces bornes, on ne croyait à rien au delà. La guerre vint et balaya ces vues périmées. Il nous faut désormais des écoles soustraites aux influences étatistes qui agissent de façon rationnelle. Il faut *risquer* sur ce terrain, comme sur tous les autres, dût-on aboutir à quelques insuccès.

Le type dépassé croit à l'histoire, à la tradition, à l'autorité, au pouvoir du précepte et de la discipline, à la volonté qui serre les poings et les dents, mais il ne croit point à *une pure humanité* ! Le nouveau type ne croit à aucune des choses qui avaient le respect de son prédécesseur ; il croit aux hommes, à leurs possibilités de toutes sortes, à un nouvel amour et à une nouvelle noblesse. Le « laisser-aller », si l'expression n'est pas trop forte pour traduire *Gelassenheit*, est son mot d'ordre. Et nous voilà certes aux antipodes du précédent orateur. Cette variété de ton fait l'attrait des publications de ce genre.

La contribution de M. Mark Wischnitzer est un compte rendu de deux travaux historiques russes récents sur le soulèvement antitsariste, dit des Décabristes, en 1825. M. Werner Richter nous parle brièvement de l'utilité du journal et du journaliste pour l'historien. M. Fritz Boehme donne la traduction d'un discours prononcé en 1826 par le chef Iroquois Sagoyewatha, en réponse à un missionnaire qui exhortait les Indiens à se convertir au christianisme. C'est, on le pense bien, une satire amère de la conduite des Blancs, conquérants du nouveau monde, et de la religion dont ils se réclament. M. Yao Shih Ao, de Pékin,

Digitized by Google

critique de façon intéressante les sources de la biographie de Confucius, d'après des travaux chinois et surtout français (ceux de MM. Chavannes et Pelliot).

M. Wolf Zucker intitule sa contribution : *Der baroke Konflikt Jean Pauls*. On sait que ce romancier humoriste garde beaucoup de fidèles au-delà du Rhin. M. Zucker le distingue nettement des « classiques » de Weimar qui le goûtèrent peu et qu'il n'apprécia guère. Gœthe a varié dans son jugement sur lui, mais l'a traité finalement de « philistin » ; Schiller le regardait comme un homme « tombé de la lune ! » Pour quelques écrivains du groupe romantique, il a éprouvé des sympathies et on le classe fréquemment sous cette rubrique. A tort, selon M. Zucker, qui le regarde comme un héritier de la période antérieure au réveil de la pensée allemande vers le milieu du XVIII^e siècle, celle qu'on nomme souvent au delà du Rhin d'un mot dont nous n'usons pas dans ce sens, bien qu'il soit français : le *baroque*. Shakespeare inaugure cette période ; Leibniz en est l'apogée ; Sterne la termine. Tels seraient les vrais maîtres de Jean Paul.

M. Zdenek Ullrich nous donne quelques réflexions sur la sociologie de la révolution. Il cherche à définir le concept de révolution par opposition à révolte, insurrection, coup d'état, ou autres vocables connexes. Selon lui une révolution n'est possible que lorsque dans l'Etat vivent côte à côte deux nations dont l'une domine l'autre. Il y faut encore une conscience de groupe née dans la portion opprimée du corps social. Il faut enfin que la domination de la caste gouvernante soit brisée et que la volonté des mécontents s'accomplisse par des procédés que la constitution en vigueur ne reconnaît pas comme légaux.

Ce volume se termine par deux très courts résumés ou projets d'ouvrages signés de MM. Hugo Rachel et Hans Lorenz-Stoltenberg. On voit quel est l'attrait réel de cette œuvre collective qui honore un homme éminent.

Ernest SEILLIÈRE,
*Membre de l'Institut de France.*

---

Digitized by Google

# REVUE ANNUELLE

## LE ROMAN ALLEMAND (1)

II

Nous pouvons accueillir sous cette rubrique une étude sur **Maarten Maartens,** qui ne fut pas un romancier de langue allemande, mais dont les œuvres, lancées en Allemagne par une traductrice fervente, y furent commentées avec faveur. Maarten Maartens est le pseudonyme d'un auteur *hollandais* (nommé Schwartz, né en 1858 à Amsterdam, mort à Doorn en 1915) qui écrivit, surtout *en anglais*, des poésies lyriques, des romans et des nouvelles. Bien que ses admirateurs l'aient comparé audacieusement à Dostoïevski et à J. Conrad et qu'il ait été loué par Ed. Gosse, sa renommée n'a pas égalé son mérite ; peut-être parce qu'il a tiré ses sujets de la vie hollandaise, qui semble au premier abord un peu restreinte. Un critique hollandais, **W. van Maanen,** lui consacre un assez gros volume : *Maarten Maartens, Poet and Novelist* (2), pour dégager de son œuvre ce qu'elle a de largement humain. Il convenait que cette étude fût écrite en anglais, puisque le romancier lui-même s'est le plus souvent servi de cette langue et que l'ouvrage sera ainsi accessible à plus de lecteurs qu'en néerlandais. Après une biographie assez sobre, W. van Maanen fait une étude approfondie des œuvres en vers et en prose de Maartens, tant en néerlandais qu'en anglais ; puis il note quelques jugements de la critique des divers pays et donne une bibliographie des traductions en allemand et en néerlandais. Ici même, il a été question de Maartens à propos de la traduction allemande de son roman *The greater glory* (*Auf tiefer Höhe*, Cf. *Rev. Germ.*, 1926, pp. 43-44) ; mais l'ouvrage complet et définitif de W. van Maanen nous porte à élargir notre appréciation d'alors, basée sur l'examen d'un seul roman, où le caractère spécifiquement hollandais du milieu nuit un peu à l'envergure humaine des types créés. Par la comparaison avec d'autres œuvres de Maartens, on s'aperçoit que, sous l'écorce des Rexelaer van Deynum, il y a toute l'humanité, avec ses problèmes passés et futurs. La vision sociale de Maartens apparaît mieux, si l'on rapproche son Reinout van Rexelaer de héros d'autres romans, tels que Joost Avelingh et Arnout Oostrum (op. cit., p. 69).

(1) V. *Revue Germanique* 1928, p. 21 ss.

(2) Groningen, P. Noordhoff, 1928. 168 p., 3 phot., 1 fac-sim. br. 3.50 fl., rel. 4.50 fl.

Digitized by Google

Sa poésie elle-même éclaire le fond de ses sentiments envers son pays natal, pour lequel, dans ses récits, il semble parfois bien dur. Le problème linguistique, qui se pose pour cet écrivain comme pour J. Conrad, est heureusement résolu par le critique (pp. 164-165).

***

Deux œuvres posthumes de **Franz Kafka** : *Der Prozess* et *Das Schloss*, ont été publiées successivement par son ami et exécuteur testamentaire Max Brod. Nous ne pouvons les comprendre et les interpréter qu'en les rapprochant étroitement (car elles se font suite) et en tenant compte du *Nachwort* ajouté à chacune d'elles par le commentateur. Uni à M. Brod par une amitié de vingt-deux années, F. Kafka l'avait autorisé à brûler tous ses papiers après sa mort ; sévère pour lui-même, comme Flaubert qu'il admirait tant, il ne consentait déjà de son vivant qu'à regret à la publication de ses œuvres finies. M. Brod, pour les raisons qu'il expose dans ses deux déclarations, n'a pas cru devoir prendre pour un ordre le vœu assez vague du défunt : il a cru nécessaire de prouver que celui-ci n'était pas seulement un maître de la miniature, mais qu'il était capable aussi de s'élever au grand art épique.

*Der Prozess* (1) a été composé avant 1920, au meilleur temps de l'expressionnisme. Kafka n'avait pas donné de titre à son manuscrit ; mais il le désignait sous ce nom dans ses conversations privées, et les titres des chapitres sont de sa main. Seuls, les chapitres terminés sont publiés ici, les autres réservés à un volume complémentaire ; le texte en a été intégralement respecté. Ce fragment, de dimensions considérables, est écrit d'un style ferme et pur ; mais le sens en est hermétiquement clos. D'un bout à l'autre du procès, intenté à un personnage que l'auteur nomme simplement Joseph K., on ignore de quoi celui-ci est accusé, et quels sont les juges qui le font comparaître, et quels sont ces deux « Herren » qui, à la fin, égorgent le malheureux. Le procès n'en est pas moins narré tout au long, avec force détails ingénieux qui devraient en illuminer le fond ; mais point du tout. Des critiques ont cru voir là une satire de l'appareil judiciaire, bafoué sous forme de la Vehme ; cependant, on a sans cesse l'impression que, derrière cette façade, il y a une réalité plus profonde, une idée philosophique que l'auteur, ennemi de tout exposé théorique au cours de son roman, nous laisse à deviner ; l'âme de ce rêve est en quelque sorte *hineingeheimnisst*. Max Brod voit ici, non pas le tableau de la justice humaine, mais plutôt une allégorie de la justice divine, interprétée selon la Cabale ; il appuie son opinion sur la comparaison avec l'autre roman, qui est la contre partie de celui-ci : nous y reviendrons plus bas. Quoi

(1) Berlin, Verlag Die Schmiede, 1925, 411 p.

Digitized by Google

qu'il en soit, c'est une gageure (à la manière de Max Krell, K. Edschmid etc...) que de savoir, dans une œuvre d'aspect aussi concret, aussi réel, maintenir le lecteur dans une angoissante incertitude et une atmosphère de cauchemar ; car la forme de ce cabalistique ouvrage est merveilleusement nette et transparente : les gestes des personnages sont notés avec une précision presque tranchante ; tous les détails sont d'une aveuglante clarté ; les conversations sont reproduites avec une variété, une souplesse et un à propos trop voisins de la vie pour qu'on en puisse douter. Il n'y a pas une ligne d'abstractions.

L'autre grand roman de **Franz Kafka** : *Das Schloss* (1), publié dans les mêmes conditions par Max Brod, est plus fragmentaire encore ; mais c'est un torse gigantesque. Il fait suite, quoique sans liaison expresse, au précédent. Le héros en est le même, mais il a perdu son prénom et ne s'appelle plus que K. Il a acquis une profession, car on l'intitule « Herr Landvermesser » ; seulement, il cherche en vain du travail dans un pays où il n'y a rien à arpenter, toutes les terres appartenant au « château ». Celui-ci est une cité complète, close aux profanes, sorte de temple du Graal autour duquel M. l'arpenteur K. tourne sans arrêt, en lutte avec les successifs envoyés du châtelain : tel Jacob luttant avec l'ange. Il tourne comme un prisonnier dans une cage de verre parfaitement translucide, sans que nous puissions comprendre la valeur de ses gestes apparents. Une chose pourtant ressort clairement du récit : c'est que K. veut à toute force pénétrer dans l'enceinte du château et jusqu'au châtelain en personne ; mais il ne parvient à se mettre en relations qu'avec des émissaires, hommes ou femmes, qui tous tendent à l'écarter : les forces centrifuges l'emportent loin du véritable maître. Les vains efforts de K. pour se procurer un emploi, pour entrer dans une société d'initiés et pour approcher du « châtelain » semblent justifier l'hypothèse de Max Brod, d'après laquelle le « château » symboliserait la grâce divine, comme le « procès » la justice divine ; ce qui est paraît-il, conforme à la théologie de la Cabale. Par ailleurs, l'humble héros de F. Kafka est de la lignée de Parsifal, d'Ofterdingen, de Faust : un inlassable Gottsucher. Il faut prendre l'œuvre telle qu'elle est : lumineuse et obscure, froide et passionnée, facile à lire et difficile à comprendre, pleine de contrastes.

Au déséquilibre douloureux de la pensée s'opposent la clarté, l'harmonie, l'aisance et l'euphonie du style. Les dialogues, ici encore, semblent des reproductions phonographiques du langage vivant : détachés du récit, ils formeraient, avec leur humour et leur exactitude, de vraies scènes de comédie. Sans dénigrer la valeur symbolique du roman de F. Kafka, nous y voyons surtout une œuvre musicale, d'accord en somme avec Hermann Hesse qui a écrit, en exergue du volume,

(1) München, Kurt Wolff, 1926, 504 p., rel. 8 mk.

Digitized by Google

à propos de l'auteur : « ein heimlicher Meister und König der deutschen Sprache ».

***

Le roman berlinois du grand écrivain suisse **Jakob Schaffner** (né à Bâle en 1875), *Das grosse Erlebnis* (1), a produit sur beaucoup de lecteurs allemands l'effet d'un coup de théâtre ; la rapidité avec laquelle se sont succédé les éditions de cette œuvre en témoigne. Aux uns, elle a révélé, avec une clarté aveuglante, un péril qu'ils pressentaient à peine ; aux autres, déjà renseignés, elle est apparue comme une heureuse tentative de libération. Sans dissertations théoriques et sans allusions politiques, rien que par le développement romanesque des faits et des caractères, J. Schaffner montre aux Berlinois les dangers et le ridicule de leur engouement irréfléchi pour Moscou. Au centre de l'action, il place un type de dilettante, Otto Eberhard, fils d'un grand industriel, désaxé par la situation nouvelle de son pays, oscillant entre ses traditions familiales et de vagues aspirations : jouet tout trouvé pour les espions bolchevistes. En face de lui, à l'opposé, se dresse le professeur Kuno Wudrich, physico-chimiste de génie, inventeur d'un gaz nouveau, ami tout dévoué de ses étudiants, si absorbé par ses travaux qu'il néglige involontairement sa jeune et ardente épouse, Karoline, bien qu'il l'aime de toute son âme. Il arrivera donc que celle-ci, laissée seule au logis avec son chien et ses chats préférés, prêtera l'oreille aux propos flatteurs d'Otto Eberhard, étudiant peu occupé, et poète à ses heures. Autour de ces trois personnages principaux s'agite le monde berlinois, en perpétuelle fermentation, sous la poussée consciente et dissimulée des agents bolchevistes. Une chaîne se forme, sous la direction de ceux-ci : un Russe serre de près une de ses compatriotes qui, à son tour, poursuit d'un amour cynique Otto Eberhard, lequel, de son côté, aime éperdument Karoline Wudrich ; ainsi, le professeur lui-même se trouve entraîné dans le cycle infernal. Après avoir essayé de lui soustraire amicalement le secret de son nouveau gaz, les espions vont jusqu'à le séquestrer pour le lui arracher de force. Mais Kuno résiste héroïquement à la menace comme à la ruse ; remontant peu à peu la chaîne sinistre, il comprend d'où est venu le mal ; désormais éclairé sur les risques de son dévouement exclusif à la science, il conçoit la nécessité de vivre un peu plus à son foyer, pour le défendre : un voyage en Italie délivrera Karoline de son dangereux entourage ; les Russes rentrent sous terre, Eberhard s'embarque pour l'Egypte. Ce dénouement facile semblerait miraculeux et factice, si l'auteur n'avait de longue main tracé le caractère du professeur Kuno, présenté dès l'abord comme une sorte de Baldur, dieu de la lumière. On

(1) Stuttgart-Berlin-Leipzig, Union Deutsche Verlagsgesellschaft, 1926. 478 p. br. 5 mk, rel. 7,50 mk.

Digitized by Google

trouvera peut-être aussi que J. Schaffner noie parfois l'essentiel dans une surabondance d'infimes détails : les oiseaux, les chats et les chiens finissent par nous lasser. On lui reprochera d'avoir abusé, avec une certaine ironie d'ailleurs, du dialecte berlinois et des prononciations exotiques. Mais on ne peut que louer la précision nuancée de son style et son acuité d'observation. Il a su profiter habilement du revirement qui s'opère en Allemagne contre les espoirs fragiles fondés sur l'aide bolchevique et l'illuminisme asiatique ; et il rend service aux Allemands en les aidant à voir un peu plus clair dans leur propre pays, « in diesem noch nicht gründlich genug erforschten geographischen Raum zwischen Weichsel, Vogesen, Wasserkante und Alpenwall » (p. 404).

***

Une amie des enfants, qui a déjà rassemblé pour eux les plus beaux contes de la littérature universelle, **Lisa Tetzner,** sait aussi les observer, depuis leurs premiers vagissements jusqu'à leur entrée dans le monde. *Der Gang ins Leben*, Erzählung einer Kindheit (1) est une étude fouillée, d'après nature évidemment, et si minutieuse que l'auteur se demande à la fin de son livre « ob es wesentlich genug war, erzählt zu werden » ; tout au moins le sera-t-il pour les gens « denen ein Kind ebenso wichtig ist, wie sie sich selbst sind ». En contant les enfances de la petite Anne-Thérèse, fille d'un médecin, élevée tant à la campagne qu'à la ville, L. Tetzner a voulu surtout donner de l'importance à l'enfant et faire une étude sérieuse de son développement ; mais elle a su animer son livre en lui donnant la forme narrative, en le parsemant de traits d'humour (par exemple dans la description du sanatorium au bord de la mer ou dans celle du pensionnat de jeunes filles), et elle en a corsé la fin par un épisode poignant, l'histoire de ce Remy Raimond qui apparaît un instant dans la vie d'Anne-Thérèse et qui est victime des fautes maternelles. Sans doute Lisa Tetzner a-t-elle voulu prouver aux amateurs de sensations fortes que la vie enfantine peut aussi être un thème tragique.

Un style simple et familier ne nuit en rien à la vigueur des caractères chez la romancière déjà bien connue **Helene Christaller.** Les trois récits qu'elle groupe sous ce titre : *Der Weg ins Leben* (2) ont un trait commun, la confiance en la vie ; ce qui ne veut pas dire qu'elle rend la vie facile à ses héros : elle montre seulement, au bout de leurs peines, un avenir meilleur. Quelques notes en indiqueront l'esprit. — I. *Die dankbare Erde* : Des enfants jouent sur un trottoir de faubourg ; la présence d'une jeune infirme soulève une vague de bonté. Voyage à Wildbad (avec usage du dialecte wurtembergeois) ;

(1) Jena, Eugen Diederichs, 1926. 155 p., br. 3 mk ; rel. 5 mk.
(2) Basel, Heinrich Majer, 1927, 158 p.

Digitized by Google

guérison progressive, grâce à l'efficacité des eaux ; vocation charitable. — II. *Iphigénie* : Promenade en bateau sur le Rhin : sentiments pieux, dévotion patriotique, bénédiction pastorale. Scènes d'intérieur ; une famille d'actrice, dont les enfants portent des noms de théâtre : Iphigénie, Egmont, Klärchen, etc..., etc... ; la misère au foyer, trop d'enfants. Dévouement d'Iphigénie, qui trouve du travail grâce à la mère du pasteur. Délicatement, l'auteur fait entrevoir l'avenir : Bilde sie zur Pfarrfrau aus, dit le jeune pasteur à sa mère. Idylle en perspective. — III. *Der Weg ins Leben* : aimable description d'un jardin de presbytère ; Margret, fille du pasteur, et son amie Lore, fille d'un ex-colonial. Toutes deux, artistes, apprennent la peinture ; mais il faut vivre. On les envoie à l'école d'arts industriels, parmi les garçons ; tableau pittoresque de la vie d'école : les professeurs, les camarades, l'hiver blanc, jeux sur la neige. Trois ans après, la restauration des peintures dans un château promet à Margret de beaux succès d'art et ouvre à Lore le professorat. Histoire bien moderne, d'un féminisme sain et discret, où les hommes ne font pas mauvaise figure. Helene Christaller sait aussi égayer de quelque malice la bonté native de ses caractères : témoin son professeur Blaich.

Parmi les publications pour la jeunesse, celles de la maison Herder tiennent toujours un rang honorable. Il y a lieu de signaler ici, comme nouveauté en ce genre, le livre de **Wilhelm Matthiessen** : *Der Herr mit den 100 Augen*, eine tibetanische Erzählung (1). Le héros de ce récit, le jeune Rolf, a quitté à Hongkong le voilier sur lequel il était embarqué comme mousse, a traversé seul toute la Chine et a rencontré par hasard, sur les confins sino-sibériens, une expédition scientifique allemande, composée d'un professeur, d'un chasseur et d'un religieux qui vont explorer, chacun à sa façon, le pays des lamas. La traversée du Tibet sous la tempête de neige, la visite des monastères tibétains, les aventures de brigands, les poursuites, les bagarres, les trahisons et les vengeances sont racontées avec brio et humour. L'affaire se poursuit jusqu'aux Indes et s'achève sur mer ; on ne lui demande pas d'être vraisemblable, pourvu qu'elle amuse.

Nos lecteurs connaissent déjà le curieux écrivain islandais **Jón Svensson** et l'humour ensoleillé qui lui donne l'accent d'un conteur provençal (cf. *Revue Germanique* 1925, pp. 55-56). Ayant commencé vers la soixantaine le récit de sa lointaine enfance, l'auteur continue cette sorte d'autobiographie, sous forme impersonnelle, par la publication de ses *Abenteuer auf den Inseln*, Nonnis Erlebnisse auf Seeland und Fünen (2). Après avoir laissé en Islande le bon et malicieux Nonni,

(1) Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1927. Mit 3 Bildern. 226 p. cart. 3,20 mk, rel. 4 mk.

(2) Freiburg i. B., Herder, 1927. 324 p., rel. 4,60 mk (Mit zwölf Bildern von Johannes Thiel).



Digitized by Google

nous le retrouvons cette fois au Danemark, accompagné d'un camarade plus jeune qu'il entraîne dans ses escapades audacieuses : nos deux « éclaireurs » parcourent à pied, en bateau, dans la roulotte des romanichels ou l'équipage d'un docteur, les grandes îles danoises. Bien que ce livre nous rapproche du continent et n'ait plus, par conséquent, le caractère exotique des volumes islandais de Jón Svensson, il lui reste assez d'animation et d'originalité pour être un pittoresque roman d'aventures.

***

**Frank Thiess** poursuit logiquement la publication de sa tétralogie sur la jeunesse, dont nous avons vu déjà deux parties : *Das Tor zur Welt* (Rev. Germ. 1927, p. 28) et *Der Leibhaftige* (ibid. p. 29). Le récent volume *Abschied vom Paradies*, ein Roman unter Kindern (1), le troisième en date, sera le premier dans l'œuvre complète, à laquelle il servira de prélude. Après ce qui a été déjà dit ici de F. Thiess, il suffit de rappeler en peu de mots ses principales qualités, très visibles cette fois : netteté, vigueur, finesse. L'auteur présente plusieurs types d'enfants et d'adolescents, avant et pendant la période de la puberté ; peu à peu, un couple de jeunes gens, Wolf Brassen et Susanne Mirtiz, se détache au premier plan. De temps à autre, leur ami Dietrich, porte-parole de l'auteur, exprime discrètement de sages aphorismes. Pour cadre de cette fraîche idylle, traitée avec franchise et délicatesse, F. Thiess a eu soin de choisir un paysage moyen, propice à l'éclosion de sentiments en demi-teinte, un petit village au pied du Harz. De jolies descriptions sans faste, un tableau animé de la pension de famille, des traits d'humour chez les personnages accessoires, un incident tragique et révélateur (le suicide, par désespoir d'amour, d'un garde forestier connu des jeunes gens , donnent à cette étude aisée et concrète de psychanalyse toute la variété qu'exige le roman. Lorsque F. Thiess aura publié son quatrième volume (qui s'appellera *Die Feuersäule*), nous aurons une idée complète de la jeunesse allemande, telle que la voit cet observateur amical et ingénieux.

Afin d'encourager les jeunes écrivains, Phil. Reclam publie une collection de « Junge Deutsche », à la tête desquels apparaît **David Luschnat** avec une intéressante nouvelle : *Die Reise nach Insterburg* (2). Né dans cette petite ville de Prusse orientale, l'auteur feint d'y retourner après dix-sept ans d'absence et analyse avec finesse, humour et mélancolie les états d'âme qui résultent pour lui de cette visite tardive. Transplanté de bonne heure à Berlin, il est envoyé à la frontière lithuanienne comme représentant d'une fabrique de saucisson, et l'occasion s'offre à lui de revoir sa ville natale. Son père y fut pasteur

(1) Stuttgart, J. Engelhorns Nachf., 1927, 128 p.
(2) Leipzig, Phil. Reclam jun., 1927.

Digitized by Google

et s'y ruina en construisant un temple neuf ; mais il avait ravivé la ferveur des adeptes de sa communauté libre, et son souvenir y est demeuré vivace. Là aussi, le jeune Luschnat (qui est le héros de son propre récit) a laissé une amie d'enfance : la dissection de ses amours précoces donne lieu à une jolie digression de sexologie. La désillusion qui suit les élans de l'imagination est décrite avec une mélancolie tempérée de réalisme : mariés tous deux, les amis d'enfance ont peine à retrouver leurs souvenirs communs ; pourtant, sans déplaisir, ils se promènent et dansent ensemble ; un baiser machinal achève de les désabuser : ils se quittent bons amis. Le cadre de la vie quotidienne est tracé avec une cordialité sous laquelle perce l'ironie : les détails de l'existence familiale, les gens de la petite ville, les habitudes matérielles et le mouvement religieux sont dessinés avec un choix heureux des lignes. Le style est clair, un peu subtil dans les passages de psychanalyse, animé dans le dialogue. Tout porte à croire que D. Luschnat, lorsqu'il traitera des sujets plus amples que dans cet aimable récit, tiendra sa place dans la génération nouvelle ; il ne lui manque, en tout cas, rien en profondeur.

Le problème du retour à la terre est traité sous une forme vraiment neuve, mais peut-être un peu trop éclatante, par **Hans von Hülsen** dans *Camerlingk* oder der Weg durch die Macht (1). Le héros de ce roman, fils d'un pauvre cultivateur de Prusse orientale, étudiant sans le sou à Königsberg, puis à Berlin, devient, par son intelligence et son énergie, un des maîtres de la finance ; il acquiert un grand journal, remet à flot un vieux parti, se hisse au ministère. Mais, à l'apogée de sa fortune, il est pris d'un dégoût croissant pour les manigances financières et politiques, dont l'auteur nous découvre les dessous, et se retire de la ville pour se consacrer à son domaine agricole : le petit tour qu'il a fait à travers la puissance le ramène à la terre, mais tout de même (objectera-t-on) enrichi par la ville. La figure de Carmerlingk est vigoureusement tracée : ce prolétaire parvenu, au masque dur et au parler vulgaire, ne manque pas de mérite. Le tableau du monde où il s'agite et qu'il bouscule est peint largement. Des idées salubres, un ton de fraternité sociale sans idéologie, beaucoup de mouvement moderne et ultra-moderne, un épisode amoureux, très triste (et assez mal motivé), des conversations téléphoniques trop répétées, un dialogue en général vivant, avec un peu de dialecte silésien et prussien, une émotion suffisante et beaucoup de rudesse terrienne : tels sont les principaux traits de cette œuvre. Parmi les causes qui ramènent Camerlingk à la terre, il faut citer : l'influence d'un ouvrier piétiste qui regrette le champ natal ; le rachat de domaines agricoles à des hobereaux ruinés ; le plaisir de voir sa femme et ses enfants s'épanouir à la cam-

(1) Leipzig, Phil. Reclam jun., 1926. 365 p., br., 5,50 mk, rel. 8 mk.

Digitized by Google

pagne ; et surtout la lassitude de la capitale, de la politique et de la haute banque. Par un chemin tout différent, Hans von Hülsen arrive à peu près au même point que R. H. Bartsch.

C'est aussi, en un certain sens, le retour à la terre que préconise, par une tout autre méthode, **Rudolf Huch** dans *Wilhelm Brinkmeyers Abenteuer*, von ihm selbst erzählt (1). La Vorbemerkung, placée par l'auteur en tête de cette Ich-Erzählung, est en elle-même une profession de cet humour contenu qui vivifie les pages mélancoliques du récit. Brinkmeyer est un fils de paysan bas-saxon que l'influence de l'instituteur (à qui depuis il veut mal de mort) a détourné de la terre et orienté vers le gymnase, d'où il sort sans son abitur, c'est-à-dire fruit sec. Au soir de la pensée, cet intellectuel manqué raconte, avec un sérieux qui est le principal élément du comique, ses aventures de dévoyé, sa vie errante, dominée par l'espoir toujours déçu de l'héritage d'un oncle du Pérou. Ces feuillets détachés d'un fictif Tagebuch, que Brinkmeyer assemble tant bien que mal, donnent l'impression d'un désordre moral que, précisément, l'auteur a voulu rendre ; les prétentions littéraires, maladroitement réalisées, qu'il prête volontairement à son héros, le caractère décousu et inachevé de ces mémoires contribuent à l'effet de drôlerie qui atténue (à moins qu'il ne renforce) le tragique de sa destinée. Par la création de multiples personnages falots et de nombreuses scènes réjouissantes, R. Huch fait ressortir la cruelle impuissance du raté devant la vie. La valeur du livre consiste moins dans la morale, toujours bonne à rappeler d'ailleurs (paysan, reste à ta charrue !), que dans les détails amusants, semés par l'auteur à pleines mains, et dans le contraste perpétuel entre les prétentions avortées du cancre et la plate réalité de son existence. Cette œuvre dense, bourrée de menus faits typiques et inspirée par une rancune tragi-comique, met R. Huch au rang des meilleurs humoristes.

L'étude assez longue consacrée ici naguère (v. *Revue Germanique*, 1924, pp. 68-69), au style et aux idées de **Heinrich Eduard Jacob** peut être appliquée encore à son nouveau recueil de trois nouvelles, intitulé : *Dämonen und Narren* (2) ; d'autant mieux qu'elles ont toutes trois pour centre des personnages historiques, comme une partie des précédentes. Ainsi que le titre l'indique, elles étudient des caractères exceptionnels et violents, ce qui met en valeur le style vigoureux, souvent exalté, de H. E. Jacob. En voici le résumé. — I. *Der gefesselte Raimund*. Il s'agit de l'acteur et auteur viennois, contemporain de Grillparzer. L'action, menée avec une verve endiablée, se rapporte au mariage rompu d'abord, et finalement subi, de ce personnage fantasque et populaire. Le scandale causé par l'absence de Raimund à l'autel.

(1) Leiprig, Phil. Reclam jun., 1926. 364 p., br. 5,50 mk, rel. 8 mk.

(2) Frankfurt a. M., Rütten und Löning, 1927, 228 p., br. 4 mk, rel. 6 mk.

Digitized by Google

sa fuite éperdue aux environs de Vienne, le désespoir de ses amis, puis le sien, son retour piteux, le « chahut » dans la salle à la première représentation qui suivit, sa tentative de suicide, et enfin sa morne résignation sont puissamment mis en scène et procurent à l'auteur l'occasion d'un tableau complet de la société viennoise au temps de l'empereur François II d'Autriche. A propos d'une mélodie de Schubert, H.-E. Jacob analyse finement et âprement la tristesse autrichienne, cette mélancolie dansante qui donne parfois l'illusion de la gaieté. Tout le passage (p. 37 à 39), qui commence par ces mots : sie hat die ganze Traurigkeit des österreichischen Bodens an sich, die grosse Traurigkeit der Alpen... mériterait de devenir classique, tant pour la profondeur originale de la pensée que pour la mélodie sobre et rythmée du style ; rien ne peint mieux l'état d'âme du personnage que cette analyse du sol qui l'a porté. — II. *Byron erklärt Schottland den Krieg.* Cette nouvelle décrit la grande colère du tout jeune Byron à la lecture d'un « éreintement » de ses premières poésies dans l'Edinburgh Review et l'impulsion que cet accès de rage donne à son génie, créant en une nuit un magnifique poème vengeur. Cette tempête sous un crâne et dans un cœur est narrée par H.-E. Jacob avec un élan forcené qui réveille chez le lecteur les sentiments formidables du poète. — III. *Mitleid mit Nero* n'est nullement une réhabilitation du monstre, mais une étude mouvementée de son genre de folie. H.-E. Jacob le présente au moment où il va décider la mort d'Agrippine et de Britannicus ; la scène où il tient chambrés ses conseillers Sénèque, Burrhus et Valerius Corbulo, menacés de mort eux-mêmes, est à la fois poignante et comique. Le caractère de Néron, douloureux et grotesque, son amour immodéré de l'art, ses revirements insensés au moindre choc, son sens aigu du beau et sa cruauté peureuse sont mis en relief avec une vérité convaincante. H.-E. Jacob montre ici, par sa réalisation, comment les procédés de l'expressionnisme, dérivé pour une grande part du naturalisme, peuvent être les auxiliaires de l'histoire et les moteurs de l'art narratif.

***

**Enrica von Handel-Mazzetti** vient d'achever sa trilogie sur Karl Sand en publiant le troisième volume : *Das Blutzeugnis*, des Rosenwunders dritter Teil, ein deutscher Roman (1), élégamment présenté par son éditeur (papier fin, caractère gothique assez grand, reliure pleine toile à filets or, couverture parcheminée) comme un bijou de prix. Quel que soit l'embarras de la critique en face de cette œuvre où la propagande catholique tient (ou semble seulement tenir ?) autant de place que la littérature, il faut reconnaître d'abord l'extraordinaire talent de l'auteur : l'intensité de vie, la chaleur des senti-

(1) München, J. Kösel u. F. Pustet, 1926. 624 p., rel. 9.50 mk.

Digitized by Google

ments, la vigueur des caractères, l'abondance des développements, le mouvement chaotique d'une foule émue, la solidité de la composition, la vivacité du dialogue et l'exaltation lyrique de la prière en sont autant de témoignages ; si l'on peut reprocher à Enrica von Handel-Mazetti, de pousser parfois le pathos des tirades jusqu'à l'enflure, ce défaut léger (agaçant, à vrai dire) est racheté par la création de types nombreux et variés (intrigants acharnés à la perte de Sand, geôliers attendris par sa vertu, juges indécis ou hostiles, aubergistes, postillons, hommes et femmes du peuple, et surtout le bourreau Wittmann), par l'humour de ces figurants, leur langage pittoresque, souvent entremêlé de patois, les expressions énergiques et savoureuses, la richesse des tableaux et le romanesque des grandes scènes. Donc, Enrica von Handel-Mazzetti est un maître écrivain, qui compose avec une ardente passion de cœur et d'esprit. Mais que vaut la forme, si le fond est mauvais ? Pour permettre au lecteur de juger par lui-même si ce livre est digne d'être lu, il faut reprendre brièvement toute la trilogie.

Avant d'être le meurtrier de Kotzebue à Mannheim, Karl Sand, étudiant à Iéna, était entré en relations passagères et toutes correctes avec Else Walch, fille d'un professeur de cette Université ; ils avaient discuté, lui théologien protestant, et elle élevée, après la mort de sa mère, dans la religion catholique, des questions de foi. Sand avait participé, presque malgré lui, à une représentation, par des amateurs, du miracle des roses de Sainte Elisabeth de Thuringe (*Das Rosenwunder*), où Else jouait le premier rôle : fait dont la médisance et, plus tard, la police ne manquèrent pas de s'emparer. — Après l'assassinat de Kotzebue, au cours du douloureux procès de Sand (*Deutsche Passion*), il s'éleva entre celui-ci, fanatique et pur, le père Walch, protestant lui aussi, mais soupçonneux, et sa fille Else, trop enfermée dans son mysticisme catholique, un terrible malentendu. — Au moment de confirmer sa foi par le martyre (*Das Blutzeugnis*), Sand, condamné à mort, revêtu de l'habit pastoral, tourné vers l'au-delà, maudit opiniâtrément Else, qu'une intrigue de police a transformée malgré elle en accusatrice. Sand, Walch, Else, tous trois sincères, tous trois innocents (car le meurtre de Kotzebue ne compte plus ici), se heurtent en des scènes tragiques, d'une âpre violence. Cette invraisemblable action est montée avec une habileté supérieure ; dans la trame serrée de son récit, dont elle entremêle invisiblement les fils, Enrica von Handel-Mazzetti a su glisser des morceaux de premier ordre : interrogatoire d'Else par le juge Hohnhorst ; entrevue de Walch et de Sand dans sa prison ; le désespoir de Sand, injustement accusé dans sa vertu ; intervention d'Else en faveur de Sand auprès du commissaire Fleute ; le déguisement et la blessure d'Else ; sa mort un peu théâtrale qui éclaire enfin son père, les juges et la foule ; et l'exécution de Sand, devant la population de Mannheim atterrée et frémissante. On trouve, à la réflexion,

Digitized by Google

beaucoup d'arbitraire dans la conduite du récit ; mais à la lecture, on est empoigné.

Les caractères, très entiers, sont sujets aussi à discussion. Il est bien vrai, selon l'expression de personnages eux-mêmes, qu'Else est « eine verbohrte Klosterjungfrau » ou « ein Kind mit nicht mehr Verstand als ein Kätzchen » ; elle répond à son père sur un ton mutin et n'a qu'un souci : ne pas manquer la communion. Quant au professeur Walch, quoique parfaitement droit et religieux, il est représenté comme très intolérant envers la piété de sa fille. L'antagonisme entre les deux confessions chrétiennes est assurément trop marqué. — Sand est peut-être plus acceptable : quoique assassin, il est hautement idéalisé. Un peu exalté, « vor Schmerz halbtoll », il se tourne vers Dieu, devant qui il va comparaître ; martyr de sa foi, il entend garder sa réputation de vertu jusqu'à la mort : les attaques dont son bon renom est menacé expliquent la violence de ses ripostes. — Les comparses sont bien traités, souvent enluminés d'humour.

Conclusion ? Les mérites littéraires d'Enrica von Handel-Mazzetti sont frappants, la virilité de sa composition et de son style est remarquable ; son talent n'a pas baissé depuis *Stephana Schwertner*, roman styrien paru en 1912 dans la Deutsche Rundschau. Mais le caractère tendancieux de *Das Blutzeugnis* explique l'accueil réservé que lui fait une partie de la critique allemande ; ce livre a contre lui, peut-être malgré les intentions de l'auteur, un air de partialité qui déplaît dans le roman historique.

Un autre aspect du mouvement religieux en Allemagne apparaît dans le roman de **Franz Herwig :** *Die Eingeengten* (1). Avec son allure débraillée, c'est une étude approfondie des courants mystiques dans les bas-fonds berlinois. Les personnages sont presque tous des épaves, apportées de divers points vers la capitale ; ces gens, partis les uns avec de grands espoirs, les autres sous l'aiguillon de la faim, mais étriqués par les circonstances ou leur nullité, sont emmurés dans une commune misère. De ce milieu parfois nauséabond (car F. Herwig ne cache rien) surgissent des apôtres qui, à l'écart des Eglises, prêchent à leurs compagnons d'infortune la religion de l'idéal : au fond des bouges, ils ont découvert Dieu. Voici Paul, consolateur des affligés, visiteur des prisons et des hôpitaux, qui canalise la philanthropie des nouveaux riches ; et voilà Daniel, musicien dépenaillé, ennemi du travail fixe, qui ramène à l'honnêteté les filles de joie. Autour d'eux, une légion de prolétaires, avides de croyance ; à l'arrière-plan, la curieuse figure de Sébastien du Wedding, imaginée par F. Herwig dans une œuvre antérieure. Le personnage le plus consistant est le vieux Juif Markus qui, de sa maison de thé, fait un asile pour les filles repentantes

(1) München, J. Kösel u. F. Pustet, 1926' 520 p., rel. 9 mk.

Digitized by Google

et, s'il se peut, les marie. Sur le malheur, le vol, le crime et le suicide, F. Herwig fait luire l'espoir ensoleillé de l'au-delà ; ses créateurs de religions éphémères sont dessinés avec une verve abondante et une drôlerie sympathique : les descriptions pittoresques, les mots à l'emporte-pièce, les anecdotes piquantes égaient la ruée des désespérés vers l'impossible bonheur. L'action est quelque peu morcelée entre leurs destinées divergentes ; le mouvement de la capitale est saisi et rendu par un style entrecoupé qui a subi l'influence de l'expressionnisme ; s'il y a quelques longueurs dans les discussions des adeptes, cela tient à la nature même du sujet.

***

La « primauté du spirituel », poussée jusqu'aux extrêmes limites, est le trait saillant du mystique silésien Hermann Stehr, tel que le présente son biographe, commentateur et ami **Willibald Köhler**, dans son ouvrage de critique intitulé : *Hermann Stehr*, die Geschichte seines Lebens und seines Werkes in 5 Kapiteln (1). La conception de l'auteur est entièrement originale ; car, dans la trame de son récit et de son exposé, il intercale sans transition des passages en prose de H. Stehr lui-même et des poésies éclairant chaque période. L'inconvénient de cette méthode est qu'elle manque parfois d'objectivité ; son avantage est de serrer de très près la pensée intime de l'écrivain étudié. Malgré le caractère hyperbolique des éloges adressés, à juste titre d'ailleurs, par W. Köhler à son héros, cet ouvrage sera précieux à tout lecteur qui voudra comprendre, sans risque de méprise, l'obscur et génial H. Stehr. L'évolution douloureuse de l'écrivain, expliquée d'après ses origines et sa vie, est suivie avec une grande pénétration : H. Stehr n'a eu aucun secret pour W. Köhler. Nous apprenons donc que H. Stehr, né en 1864 à Habelschwerdt en Silésie, fut pendant vingt-sept ans maître d'école dans de sinistres bourgades industrielles ; que son premier succès de librairie, en 1898, irrita l'administration prussienne qui le mit en disgrâce ; que son aigreur le mena presque au nihilisme ; qu'il perdit plusieurs enfants en bas âge et, plus tard, un fils à la guerre ; qu'il lutta de longues années contre le découragement et la persécution ; mais qu'en étudiant son propre chagrin et en regardant autour de lui, il sut remonter de la contemplation du néant jusqu'au plus pur mysticisme, que nous découvrons dans ses grandes œuvres. A cette ascension morale correspondit sa réhabilitation matérielle ; grâce à Rathenau, il fut nommé Schulrat ; enfin, en 1926, il entra à l'Académie prussienne. D'après les renseignements biographiques, littéraires et moraux donnés par W. Köhler, il sera plus facile au lecteur de pénétrer les œuvres profondes, parfois obscures, de

(1) Schweidnitz, L. Heege, 1927 (Die schlesischen Bücher, Bd. 8). 152 p., br. 2 mk, rel. 3 mk.

Digitized by Google

H. Stehr, que déjà nous avons analysées (Revue Germanique, 1920, p. 173 ; et 1925, p. 57).

En ouvrant le dernier livre de **Hermann Stehr** : *Der Geigenmacher*, eine Geschichte (1), on croit « entrer dans un temple » où trônent la nature, l'amour et l'art. Une chaste sensualité règne dans la pénombre de ce sanctuaire où se détachent, comme sur un retable d'autel, les figures mystiques du luthier et de sa belle. Après sept ans d'apprentissage, le jeune artiste a reçu de son maître la mission de créer un parfait violon, nicht mehr aus dem Holze, sondern aus dem eigenen Herzen nach dem Urbilde des Weltalls. Dans une hutte forestière, parmi les oiseaux, les arbres et les cascades, son idéal lui apparaît un jour, en contours d'abord vagues, puis se précisant jusqu'à la forme d'un jeune corps féminin : die Umrisse eines weiblichen Körpers..., eines Mädchenleibes in seiner süssesten, göttlichen Unschuld... Etre de rêve, qui pourtant se matérialise lorsqu'arrive auprès de l'artiste, au lieu de la vieille ménagère chargée de provisions, une mystérieuse jeune fille qui la remplace. Une idylle, emplie de clartés et d'ombres, de fuites et de rapprochements, symbolise les aspirations du luthier vers l'idéal : tantôt il croit tenir la capricieuse créature qu'il a nommée Schönlein ; tantôt, elle s'esquive, puis reparaît, s'échappe encore et revient, jusqu'à l'heure où, le violon achevé, elle disparaît pour toujours à l'orée du bois. Une fois en sa vie, l'artiste aura créé ce violon merveilleux qui charmera les musiciens ; l'œuvre achevée, il n'est plus qu'un artisan comme un autre. A ce thème symbolique, H. Stehr a su donner la précision du réel, même lorsque son récit devient presque un poème. Ses paysages de forêt et de montagne, enveloppés de brouillard ou de lune, semblent tirés du carnet de croquis d'un promeneur solitaire ; ses personnages, quelle que soit leur valeur allégorique, ont la solidité robuste des vivants. Le mysticisme silésien de Hermann Stehr ne s'égare pas au delà des nuages qui flottent sur la Schneekoppe ; et son *Geigenmacher* ne doit pas avoir vécu loin de Schreiberhau. Sans rabaisser les grandes œuvres, comme *der Heiligenhof* ou *Peter Brindeisener*, celle-ci nous semble plus intelligible et mieux composée.

Une sorte de suite au *Simplizissimus* de Grimmelshausen a été donnée par **Paul Ernst** dans son roman *Der Schatz im Morgenbrotstal* (2), roman d'aventures dans un cadre historique. Au lendemain du Traité de Westphalie, un jeune soudard, impliqué dans une histoire de meurtre à Goslar dans le Harz, s'enfuit vers la campagne et découvre, parmi les ruines d'une ferme, une vieille femme récitant des versets de la Bible. Ne sachant où s'abriter, Hermann se fixe auprès d'elle : ingénieux et robuste, il accomplit en sa faveur une véritable « reconstitu-

(1) Berlin-Grunewald, Horen-Verlag, 1927, 165 p., br. 3 mk., rel. 5 mk.
(2) Berlin-Grunewald, Horen-Verlag, 1926, 202 p., br. 4 mk., rel. 6 mk.

Digitized by Google

tion », qui symbolise le relèvement de l'Allemagne après la guerre de Trente Ans Avec la vieille protestante férue de Bible vient discuter une jeune catholique, Anna, réfugiée d'une autre ferme. Hermann, Anna : on entrevoit l'avenir ; mais, en ces temps durs, il faut d'abord vivre. Et voici Hermann en quête d'un trésor que des soldats pillards ont naguère enfoui dans une ancienne mine. Après mille aventures, luttes, incendies, meurtres, pillages qui rappellent de très près la guerre, Hermann, favorisé par toutes sortes de péripéties, entre en possession de quelques pièces provenant des fermes détruites ; il restitue à chacun son dû et, l'affaire de Goslar étant éclaircie, va se présenter au pasteur avec Anna. — Paul Ernst, excellent conteur déjà connu ici, a su animer son récit par un habile entrecroisement des faits, lui donner de la couleur locale et, sans prétention philologique, imprimer à son style le cachet de l'époque. Les amours d'Anna et Hermann sont narrées avec une simplicité toute sèche, qui convient bien à un temps où le travail était avant tout nécessaire : Am anderu Morgen begann die Arbeit. La chicane théologique des guerres de religion y trouve aussi sa place. Bref, dans ce roman, tout est au point.

Un fragment informe, prophétiquement inspiré, a été laissé par le défunt **Carl Hauptmann,** et l'on a cru bon de le publier sous ce titre, emprunté à une note de l'auteur lui-même : *Tantaliden*, eine Romandichtung (1). Ebauché en quelques jours du 1er au 9 août 1918, ce n'est guère qu'un plan un peu développé ; certains passages sont presque achevés ; ailleurs, les phrases au moins sont complètes ; mais dans l'ensemble, le style est décousu, à peine intelligible. En voici un échantillon : Der Kaiser hatte die Welt ganz vergessen. An der Grenze des Reiches. Aufruhr tobte. Er war ganz ferne. « Wollte ich Frieden ? » Er sah zum Licht auf. Antwort kam keine. « Ich wollte Frieden », schrie es in ihm (p. 191). Encore avons-nous choisi exprès un endroit relativement clair et qui, dans certains romans expressionnistes, pourrait passer pour une rédaction définitive ; mais Carl Hauptmann, plutôt classique, en aurait sûrement parachevé la forme. Qu'est-ce donc qui justifie la publication, par M. Will-Erich Peuckert, de ce premier jet ? Nous voyons à cela deux raisons : d'abord l'intérêt qu'inspire toujours aux lecteurs curieux et aux gens du métier l'ouverture d'une lucarne sur l'atelier de l'artiste ; ensuite, le caractère symbolique, visionnaire et involontairement prophétique du sujet. Donnée générale : vie d'un jeune khan, devenant ensuite empereur ; éducation de prince, hors du monde réel, sous l'égide hautaine des ancêtres ; élévation au trône, rêves de domination ; exercice du pouvoir, trop haut, et trop loin des sujets ; puis la guerre, des victoires, des horreurs, une volonté d'airain, des chevauchées triomphales ; bientôt des craque-

(1) Berlin-Grunewald, Horen-Verlag, 1927, 278 p., br. 5 mk. rel. 7,50 mk.

Digitized by Google

ments, l'émeute, la révolution ; enfin, la geôle, des fantômes, une idéologie vague, une bonté tournant à la haine, l'empereur fusillé. On nous affirme que Carl Hauptmann, dans sa tour d'ivoire, ne s'inspirait pas des faits contemporains ; pourtant, dès août 1918, il prédisait ainsi le sort futur de deux Tantalides : Guillaume et Nicolas, confondus en un seul personnage. Ce côté sensationnel contribuera sans doute au succès de l'œuvre ; mais celle-ci vaut surtout par les lumières qu'elle nous donne sur l'élaboration du roman dans le cerveau de son auteur.

**Wilhelm von Scholz**, président de la Dichter-Akademie de Berlin, auteur dramatique, poète lyrique et conteur de nouvelles (cf. *Rev. Germ.*, 1921, p. 60), enrichit la collection de ses œuvres par la publication d'un ample roman : *Perpetua*, der Roman der Schwestern Breitenschmitt (1). Divisée en cinq livres et vingt-cinq chapitres, cette œuvre majestueuse raconte l'histoire de deux sœurs jumelles, Katharina et Maria, qui vécurent à Augsbourg aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. La seconde entra de bonne heure au couvent de Friedenspforte et devint, sous le nom de Perpetua, une thaumaturge vénérée ; la première, restée près des siens, fut entraînée par une aventure d'amour dans les arcanes de la magie et, toute jeune encore, brûlée comme sorcière. Il s'agit, pour l'auteur, de montrer comment ces deux êtres, identiques d'abord de corps et d'âme, furent séparés à ce point par la destinée, sans que la racine commune eût cessé de les unir. Remontant aux origines, W. von Scholz analyse chez la mère les deux tendances, mystique et mondaine, qui, synthétisées en elle, vont se répartir inégalement entre ses filles, sous la pression des circonstances et des influences externes. D'une même source découlent les deux courants qui vont emporter l'une, Katharina, vers l'amour humain, la passion sensuelle, les mystères du subconscient, les incantations magiques, et finalement le bûcher ; l'autre, Maria, devenue la révérende Perpetua, vers l'amour divin, la soif du sacrifice, le sens de l'au-delà, la puissance du miracle, le calvaire et la sainteté. Le mysticisme de l'âme féminine, dominée par le fluide nerveux qui annihile en elle la froide pensée, unit jusqu'au bout les deux sœurs ; et Perpetua, longtemps après la mort de Katharina, garde l'intuition de cette étroite parenté entre la sorcière et la sainte. Sans autre appareil que quelques brèves réflexions, amenées par les faits et promptement enrayées, W. von Scholz nous fait pénétrer du dehors dans l'intimité de ces deux âmes. Tout est action dans cette vaste fresque où, autour des deux sœurs, se groupent et se meuvent d'innombrables personnages, dont chacun a son impulsion et sa physionomie propres. Avec une patience tenace ou une ironie légère, W. von Scholz les modèle en pleine pâte et leur communique la vie : le père, la mère, l'amoureux, l'entremetteuse, le musicien ambulant,

(1) Berlin-Grunewald, Horen-Verlag, 1926. 550 p. br. 5,50 mk, rel. 8 mk.

Digitized by Google

l'inquisiteur, l'évêque ; derrière eux, la foule individualisée de la ville et du cloître. Dans les derniers chapitres, le tableau s'élargit en vision de l'époque, Renaissance et Réforme, avec Durer, Luther, Maximilien. Le style de *Perpetua*, ferme, clair, plastique, ample et coloré, est d'une régularité classique ; les phrases bien équilibrées, dont les enchevêtrements se dénouent toujours à propos, ne sont jamais une gymnastique verbale, mais l'expression nécessaire, suffisante et riche d'une pensée nette. Les dialogues sont rares ; peut-être le dramaturge W. von Scholz les a-t il élagués à dessein, pour éviter le mélange des genres. *Perpetua* est le fruit d'une belle maturité. (W. von Scholz est né à Berlin en 1874).

***

Parmi les grands Norvégiens qui ont droit de cité dans la littérature européenne, le plus récemment adopté est **Hans E. Kinck.** Sa traductrice allemande, Ellinor Drösser, après avoir lancé *Die Anfechtungen des Nils Brosme*, présente cette année un épais volume *Herman Ek* (1), qui est la refonte, opérée par Hans E. Kinck lui-même en 1923, de deux œuvres antérieures (*Sausen* 1894 et *Die Kreuzotter* 1898). La traduction présentait certaines difficultés linguistiques ; les paroles des paysans, toujours en dialecte dans l'original, n'ont pu être rendues au moyen d'un patois allemand, qui n'eût pas eu de sens ici ; malgré cela, le style garde une saveur suffisante. La division des habitants en « paysans de la vallée », pêcheurs de la côte, gens des plateaux et citadins, essentielle au point de vue ethnographique, est bien observée. La première partie du roman raconte la jeunesse de Herman Ek, fils d'un avocat établi parmi les paysans, dans la vallée de Satesdalen ; la rudesse des caractères est compensée par le charme des descriptions qui joignent la précision géographique au lyrisme poétique. A ce tableau préliminaire fait suite, dans la deuxième partie, le récit de la carrière de Herman Ek : nous assistons à la transformation de la campagne, sous sa domination, en région industrielle ; il barre la vallée pour alimenter ses usines de papier et de cellulose, arrache au sol les métaux et les produits chimiques, enrichit et subjugue le pays entier. Les paysans, d'abord gagnés par la simplicité d'allures de ce créateur, se sentent bientôt écrasés par la puissance de l'industrie et, dans un accès de rage collective, font sauter en une nuit tous les ouvrages d'art. Quoique ce thème soit traité par bien d'autres écrivains, Hans E. Kinck a donné à cette lutte entre l'usine et la terre un aspect très original et marqué avec une force rare l'évolution des esprits frustes et superstitieux. Tous ses types sont dessinés vigoureusement et, malgré leur fond commun de rusticité primitive, nuancés jusque dans les moindres détails.

(1) Leipzig, H. Haessel, 1927, 519 p., br. 6,50 mk, rel. 9,50 mk.

Digitized by Google

Il y a quelque parenté entre les paysans norvégiens de Hans E. Kinck et les types allemands ressuscités ou créés par **Hans Franck** dans son gros recueil de nouvelles *Der Regenbogen*, siebenmalsieben Geschichten (1). Tirés de toutes les régions d'Allemagne et de tous les siècles de l'histoire ou de la pré-histoire, ses personnages ont tous ce trait nordique : la rudesse du tempérament, alliée à un mysticisme primitif. Les quarante-neuf nouvelles de H. Franck, réparties en sept cycles, forment par leur succession une histoire de la culture allemande en action, une sorte de Légende des Siècles germanique (de même que son *Minnermann* est le plus curieux tableau de l'Allemagne récente). A la lecture de *Der Regenbogen*, on croit comprendre de mieux en mieux les éléments de l'âme allemande : sa religiosité, faite de l'amalgame des anciens mythes avec un christianisme très personnel ; son culte de la force, datant des époques où chaque jour était un jour de guerre ; sa sentimentalité vague, due à la tristesse de ses bruyères et de ses plaines ; son désir inassouvi de ciel bleu et de vie plus large : tout le Gemüt et toute la Sehnsucht. Mais à côté de ce fond permanent, H. Franck sait analyser les nuances changeantes de son arc-en-ciel, avec une simplicité robuste qui écarte tout artifice et tout décor ; du récit, du dialogue, du mouvement, peu de descriptions, pas de discours : tels sont ses raccourcis substantiels. Le sens historique, formé par tout un siècle de travail, porte ici ses fruits : H. Franck s'assimile aussi bien les sentiments d'un moine du XII^e siècle ou d'un caporal de Frédéric II que ceux d'un poète démocrate ou d'un paysan révolté. Un profond amour de sa race n'aveugle pas H. Franck sur les défauts de ses compatriotes, qu'il traite avec une bonhomie humoristique ; on ne découvre chez lui aucune myopie nationale, aucune haine invétérée ; ses personnages, Allemands jusqu'aux moelles, sont avant tout des êtres humains. Son style, taillé à coup de hache dans de grands chênes séculaires, cherche plutôt la plénitude et la condensation que l'aisance et la clarté. L'usage redoublé des tirets, formant parenthèse, la compression de faits et d'idées multiples en une seule phrase, l'enchevêtrement ou l'alignement de subordonnées nombreuses : tout cela donne l'impression de richesses entassées dans un grenier d'abondance. Il est vrai que c'était un tour de force que d'enfermer dans ce demi-millier de pages la revue complète de la culture germanique, depuis la poésie des mythes primitifs jusqu'à la satire des mœurs actuelles : Hans Franck y a réussi.

Un genre tout à fait nouveau, celui de l'étude économique sous forme de roman, à peu près sans intrigue romanesque, et en tous cas sans amour, a été inauguré naguère par un technicien qui prend le nom de **Dieck Seeberg.** Ayant choisi pour centre une capitale de la

(1) Leipzig, H. Haessel, 1927, 510 p., br. 5 mk, rel. 8 mk.

Digitized by Google

métallurgie, il en a d'abord exposé la partie supérieure, *die Oberstadt*, siège des grands industriels (cf. *Revue Germanique*, 1927, p. 138). Descendant d'un étage, il nous fait visiter, dans *Zwischenstadt* (1), une galerie d'intermédiaires, courtiers, agents. Bien qu'il se défende avec force d'avoir fait un roman à clef, l'auteur a observé la réalité de si près que ses types semblent toujours des portraits d'après nature. L'essentiel est d'ailleurs qu'ils vivent et qu'ils soient vrais, ce qui est le cas. Grâce à la vivacité de son style nu, à l'entrain de ses dialogues, à l'accumulation des traits satiriques, à la froideur de sa raillerie, D. Seeberg sait amuser le lecteur de son roman, où il y a de l'action, mais pas d'intrigue, et que rarement un sourire de femme égaie. Les personnages sont à peine mis en scène ; ils se caractérisent eux-mêmes sèchement par leurs gestes et leurs paroles ; ils ont peu de couleur, mais des lignes sobres et nettes. Nombreux, ils se trouvent résumés en la personne de l'agent général Witdok, le Napoléon des mercantis sans boutique et qui, dans son bureau exigu, vend tout ce qu'il n'a pas. L'auteur n'interrompt jamais la marche de son récit ni les propos de ses gens par des réflexions morales ; mais son ironie glabre marque assez l'indignation. Outre cela, ses personnages agissent avec tant de naturel qu'ils peuvent eux-mêmes se croire honnêtes ; le tribunal renonce à voir clair dans leurs affaires et les renvoie dos à dos. Le roman finit en apothéose. C'est tout à fait moderne, comme l'art même de Dierck Seeberg.

***

Parmi les tentatives nouvelles, il faut mentionner l'effort d'un écrivain encore peu connu, **Erich Reinhardt** qui présente, en son héros *Albert Baumstamm* (2) une espèce de Sauveur social, orienté vers l'individualisme ; d'ailleurs son opuscule se rattache à une collection « der Einzige », mise sous le patronage de Max Stirner et de J.-J. Rousseau : ceci en indique l'esprit. Dans ses prédications et sa conduite, Baumstamm heurte les idées reçues sur l'Etat, les impôts, l'argent, la fraternité, et périt victime de son entreprise. Erich Reinhardt, dont le talent sort de l'ordinaire, a orné son personnage de traits d'humour qui font accepter le caractère paradoxal de ses conceptions et la cruauté de son sort. Une brièveté nerveuse, que le tour biblique souvent employé n'affaiblit pas, et la variété des procédés expressifs révèlent en lui un virtuose conscient du style ultra-moderne.

**Franz Werfel** a créé un type inoubliable de petit épargnant dans sa nouvelle très serrée : *Der Tod des Kleinbürgers* (3). Un garçon de bureau retraité, M. Fiala, habite avec sa famille un recoin

(1) Leipzig, H. Haessel, 1927. 188 p., br. 3 mk, rel. 5 mk.

(2) Magdeburg, Elynor Heidrich Verlag, 1926. 57 p.

(3) Berlin-Wien-Leipzig, Paul Zsolnay, 1927. 114 p.

Digitized by Google

au quatrième étage d'une rue écartée de Vienne, au temps de l'inflation. Pour faire vivre sa femme, craintive et effacée, son fils épileptique et une belle sœur impérieuse et sale, il a dû prendre un emploi de magasinier, sa retraite dévalorisée ne suffisant plus. Sur le conseil d'un voisin de palier, il vient de s'assurer sur la vie ; mais le contrat ne sera valable, d'après une clause, que si le décès survient à 65 ans accomplis. Or, M. Fiala n'en a que 64, et il tombe malade ; à l'hôpital, les médecins diagnostiquent : maladie de cœur, pneumonie double, pleurésie, décomposition du sang. Alors s'engage, entre M. Fiala et la mort, une lutte héroïque : par esprit de famille, pour laisser à sa femme la somme assurée, il prolonge son agonie (miracle de la volonté) jusqu'à ses 65 ans et deux jours. L'esprit bourgeois, c'est-à-dire l'épargne, aura été plus fort que la mort. F. Werfel a traité ce type de petit bourgeois (= prolétaire économe) avec une telle objectivité qu'on ne saurait dire si c'est la sympathie ou l'ironie qui domine ; cependant les paroles qu'il prête au Docteur Kapper : Jeder Spiesser hat seine eigene Art, nicht sterben zu wollen, etc... (p. 91) semblent indiquer plus de réprobation que d'estime. A part ce passage, où il n'est même pas sûr que le personnage exprime la pensée de l'auteur, F. Werfel a fait preuve de l'impartialité qui convient à l'art expérimental : les figures sont photographiées, les gestes cinématographiés, les paroles phonographiées. L'inventaire du mobilier est fait comme sur une affiche de commissaire-priseur, et d'ailleurs symboliquement adapté aux caractères. Chacun de ceux-ci est gravé à fond en quelques traits heureusement choisis, sans ménagement, avec l'unique souci de la vérité. Le style, dénué d'ornements, est d'un saisissant relief. On pourrait risquer la comparaison avec Balzac ; mais il suffit de dire que c'est du Werfel.

Les plus objectif des romanciers allemands, **Heinrich Mann,** met en œuvre, dans *Mutter Marie* (1), tous les procédés, conversation, monologue, rêve, lettre, confidence, confession, pour éviter jusqu'à l'ombre d'une intervention dans les actes, les pensées et les sentiments de ses personnages. Aucune explication directe au lecteur ; aucune transition commode, lorsque la vie met entre les faits un hiatus. Pourtant, la tentation eût été grande dans un sujet aussi romanesque, dont le problème fondamental est une énigme ; d'autant plus que ce roman est avant tout une douloureuse analyse d'âme féminine. Voici la question : Valentin, fils du général Vogel von Lampart et de la générale, née Ina Schollendorf (de Hambourg), ne serait-il pas en réalité l'enfant déposé, il y a vingt-cinq ans, sur la conque d'une fontaine en face de leur hôtel, par une servante, Félicité-Marie ? C'est le secret de la générale, qui a ses raisons pour se taire. Et pourquoi, après avoir oublié si longtemps son enfant, *Mutter Marie* se souvient-elle tout à

(1) Berlin-Wien-Leipzig, Paul Zsolnay, 1927, 247 p.

Digitized by Google

coup de lui, attire-t-elle Valentin, dont l'identité n'est pas certaine, et sacrifie-t-elle, pour le reconquérir, sa fortune assez mal acquise ? A cette deuxième question, toute psychologique, H. Mann laisse les faits, par fragments successifs, mais largement, nous donner la réponse : nouvelle riche, mondaine en marge du grand monde, isolée dans son luxueux hôtel, la femme d'âge mûr est ressaisie par le besoin de maternité ; et du jour où elle rencontre Valentin décavé à une table de jeu, son cœur de mère, meurtri par la vie et le gain, veut à tout prix reprendre ce fils, que sincèrement elle croit sien.

Tandis que le narrateur, avec une froideur magistrale, laisse couler le flot des événements, l'âme ardente et tourmentée de Marie est tiraillée entre le désir et le doute, l'espoir et la crainte, l'allégresse et le chagrin, l'amour et la haine. Cette perpétuelle douche écossaise ne fait qu'exalter en elle l'instinct de maternité jusqu'à l'immolation : à la fin, pour ne pas nuire au mariage, d'ailleurs médiocre, de Valentin, elle lui sacrifie, après ses bijoux, son dernier espoir. Le crescendo des sentiments chez cette femme, qui se croit mère, est mené par H. Mann avec une logique impassible ; les nuances du caractère sont révélées, non par l'auteur, mais par les faits et les objets eux-mêmes. Les autres personnages, traités par les mêmes procédés, mais en raccourci, incarnent chacun, sans rien perdre de leur individualité, les types sociaux du Berlin d'aujourd'hui : le général en congé et sa femme, défendant âprement contre les aigrefins les débris de leur patrimoine ; leur fils, légitime ou adoptif (à nous de deviner), Valentin, ex-lieutenant de la guerre, désœuvré dans la société nouvelle, risquant sa chance au jeu ; une jeune princesse, de famille jadis régnante, et future fiancée de Valentin, recueillie par son professeur de musique, lequel est d'ailleurs un grand historien réduit à composer des films historiques archi-faux ; des hommes d'affaires, vieux usuriers parvenus, chez qui on retrouve dans les crises « l'homme sans faux-col ». Il y a même, pour compléter le tableau, un simulacre de cambriolage par des communistes très polis. Pour demeurer dans le ton de l'Allemagne actuelle, où tout depuis la « révolution » — terrorisme, inflation, banqueroute — se résout assez bourgeoisement, H. Mann a dû terminer son œuvre en idylle, par les fiançailles des deux danseurs : Valentin et la princesse. La seule victime est *Mutter Marie* qui, après sa confession à la Hedwigskirche, revenue à la piété de son enfance (elle est née quelque part dans le Tyrol méridional), puise dans son mysticisme le courage du renoncement à son beau rêve. Il va de soi que, dans une œuvre aussi impersonnellement conçue et exécutée, le style ne puisse avoir un très grand éclat ; mais il n'en a que plus de force et de vérité. H. Mann, qui n'exprime jamais son émotion, mais sait susciter celle du lecteur, forme — comme les expressionnistes auxquels il est apparenté — une phrase courte, nerveuse, imagée, où chaque mot veut être une révélation.

Digitized by Google

***

Avant de mourir pour sa patrie, le poète **Walter Flex** avait consacré sa courte vie à l'amitié : celle-ci est le thème principal de ses *Novellen* (1), rééditées ou inédites, composées par lui de 1907 à 1914. Après quoi il voua son talent d'écrivain et de poète à ses camarades de combat (cf. *Revue Germanique*, 1920, p. 153-155). Ce qui frappe en lui, c'est la pureté diaphane de ses sentiments et de son style ; en images neuves, limpides comme cristal de roche, il exprime sous une forme solide la destinée fugace. Deux citations donneront une idée de son genre : auf jener gläsernen Brücke..., die uns ebensowohl in den heitern Garten der Menschheit zurück wie an den armen Strand eines verdämmernden oder nachtgewordenen Lebens führen kann. Et plus loin : einer jener Augenblicke..., in denen wir die Flut des Lebens, die sonst tief unter unsern Füssen in versteckten Kanälen fliesst, auf einmal wie durch durchsichtiges Glas giftschäumend unter unseren Sohlen dahinziehen sehen. Ce caractère poétique et modulé de l'expression règne dans les six *Novellen* de ce recueil, dont voici le contenu. — 1. L'auteur raconte l'histoire de son ami Werner, étudiant poitrinaire, torturé par un impossible amour ; malgré la précision médicale du récit, assez de traits personnels lui donnent ce caractère de douce intimité propre à W. Flex. — 2. Un enfant erre dans la neige, tandis que la justice découvre un crime commis par son père ; après cette nuit d'effroi, l'enfant perd la raison : seine Seele ist wie eine Uhr, die in der schmerzvollsten Schicksalsstunde stehen blieb... — 3. Quelques traits d'humour égaient la capture du jeune Reinald, fils de Thassilo, duc de Bavière, vaincu par Charlemagne ; mais échappé du couvent où on l'a enfermé, le sauvageon s'épuise dans sa fuite et tombe, waidwund, sous la flèche d'un chasseur. — 4. Un épisode de la bataille de Leipzig : les Saxons, tournant casaque contre Napoléon, sont traités avec une fine ironie ; on leur sait peu gré de leur trahison tardive. — 5. La prière pour le roi Jérôme est une anecdote sur l'occupation française. — 6. Le sacrifice de Martin Kettler expose le conflit tragique entre deux frères saxons en 1813 ; le récit s'achève par un appel aux mères allemandes. — De ces six nouvelles, la première est la plus longue, et celle qui donne le mieux le ton ; les deux suivantes prouvent que W. Flex avait plusieurs cordes à sa lyre ; les trois dernières montrent comment il se préparait au sacrifice final. Ce qui restera surtout de W. Flex, ce sont, en dehors de son lyrisme, ses récits consacrés à la camaraderie d'étudiant et de soldat, où brillent sa droiture d'âme et sa maîtrise du style.

(1) München, C. H. Beck, 1926. 110 p., rel. 2,50 mk.



Digitized by Google

***

Nous ne saurions mieux conclure cet exposé annuel qu'en présentant, pour finir, les deux volumes du Dr **Walther Rehm** : *Geschichte des deutschen Romans. I. Vom Mittelalter bis zum Realismus. II. Vom Naturalismus bis zur Gegenwart*, parus dans l'ancienne collection Göschen (1). Le premier tome de cet ouvrage succinct, et aussi complet que possible, est le remaniement du livre classique de *Hellmut Mielke* sur le même sujet ; il montre très exactement (et, en ce qui concerne l'épopée courtoise et les Volksbücher, lointains ancêtres du roman, un peu longuement à notre avis) l'évolution du genre jusque vers 1880. En quelques points de détail, W. Rehm s'écarte sensiblement de H. Mielke ; il détermine, par exemple, avec plus de justesse, la part de Spielhagen (I, 156-8) dans la transformation du roman moderne, mais sans ce dénigrement qui semble aujourd'hui de mode envers un écrivain jadis surfait. L'impartialité est d'ailleurs, d'un bout à l'autre, une des qualités maîtresses de W. Rehm qui n'hésite pas à noter les influences étrangères, ici française, là anglaise, italienne ou espagnole. Qu'il s'agisse de la chanson de geste ou de l'Amadis de Gaule, du roman pastoral ou psychologique, de J.-J. Rousseau, de George Sand ou de Flaubert, la part de la France est tracée avec une parfaite sérénité. L'originalité croissante du roman allemand, depuis le *Simplizissimus* jusqu'à Gœthe, O. Ludwig, Th. Storm et P. Heyse, apparaît d'elle-même dans cet ouvrage heureusement composé. Une large place est réservée, avec juste raison (et de même dans le volume suivant), aux grands romanciers autrichiens et suisses de langue allemande. Malgré le grand nombre de noms cités (pas loin de 300, d'après le commode « Register »), aucun auteur capital n'est trop brièvement traité ; et les idées générales se dégagent nettement de cet exposé qui, nulle part, ne tourne à la nomenclature.

Plus difficile était la tâche de W. Rehm dans le deuxième tome de son ouvrage, qui nous mène jusqu'à l'heure actuelle et cite même des romans parus en 1927. Il s'en est acquitté de la meilleure grâce du monde ; et il nous en coûte d'autant moins de le reconnaître que la classification et les jugements qu'il adopte coïncident en majeure partie avec les idées et les faits que nous avons essayé de mettre en relief dans nos revues annuelles. Ce tome II ne doit à peu près rien à *Mielke u. Homann* ; il est personnel à W. Rehm. En voici la division : Transformations du roman de 1880 à 1910 (naturalisme, impressionnisme, art du terroir ; de 1900 à 1910, déclin de l'impressionnisme) ; le roman du temps présent (le roman d'art expressionniste ; le roman des dernières années : les anciens et les jeunes ; synthèse). Il est

(1) Berlin-Leipzig, Walter de Gruyter, 1927. 175 et 104 p., ch. vol. rel. toile 1,50 mk (Sammlung Göschen, Bd. 229 et 956).

Digitized by Google

particulièrement heureux que W. Rehm ait consacré un chapitre tout entier à l'expressionnisme qui, s'il a brillé surtout dans le lyrisme et au théâtre, n'en a pas moins produit dans le roman, et plus encore dans la nouvelle, des œuvres durables ; dans son exposé de la théorie expressionniste (II, 47-52), l'auteur a eu grandement raison d'en référer à K. Edschmid, qui en a fait naguère un lumineux tableau (cf. *Revue Germanique* 1924, p. 64-67). Dominé précisément par la théorie, l'expressionnisme s'était enfermé lui-même dans un cadre un peu étroit, qu'il a fallu bientôt déborder ; et c'est ainsi que nous arrivons à la littérature de l'heure présente, moins dirigée par la pensée volontaire, un peu plus vague dans ses contours, mais par là même plus variée et plus extensive. Comme toujours, la génération actuelle porte en elle l'héritage de toutes les « écoles » passées ; mais nous croyons découvrir encore dans un grand nombre d'œuvres, surtout au point de vue du style, la survivance de l'expressionnisme. Si l'on veut bien se reporter au recueil de Max Krell : *Die Entfaltung*, paru en 1921, ou au compte-rendu que nous en avons fait (*Revue Germanique*, 1922, p. 50-51), on pourra voir que, parmi les vingt-deux auteurs cités, quelques-uns sont morts laissant un nom glorieux (F. Kafka, G. Sack), et que la plupart des autres sont aujourd'hui encore des maîtres de l'heure (M. Brod, Th. Däubler, A. Döblin, L. Frank, H. Mann, R. Schickele, F. Werfel etc...). Ces écrivains ont, il est vrai, évolué, comme toute la littérature, vers un idéalisme plus haut, vers un approfondissement des problèmes théosophiques ; de sorte que les coryphées du roman allemand actuel paraissent être J. Wassermann, H. Stehr, H. C. Kaergel, O. Flake, W. von Scholz, toujours G. Hauptmann et, bien entendu, Thomas Mann. Les réflexions que nous ont suggérées depuis 1925 les œuvres nouvelles s'accordent bien avec les dernières lignes de la *Geschichte des deutschen Romans* du Dr Walter Rehm (II, p. 103) : « Es hat den Anschein... als wende sich die Dichtung in ihrem Ringen um eine neue Humanität immer entschiedener einer neuen klassischen Haltung zu, wo die wirklichen und sichtbaren, naturhaft-diesseitigen Dinge geadelt sind und durchsichtig erscheinen durch einen Abglanz des Geistigen und Ewigen ». Mais peut-être faudra-t-il, dans quelques années, ramener plus près de terre cet art extatique, où la réalité se confond avec le rêve.

A. FOURNIER.

---

Digitized by Google

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

CARL GUMPERT : **Fränkisches Mesolithicum**. Die steinzeitliche Besiedlung der fränkischen Rezat und oberen Altmühl im Tardenoisien. Mit 180 Abbildungen. (*Mannus-Bibliothek hgb. von Prof. Dr. Gustaf Kossinna*, 40). Curt Kabitzsch, Leipzig, 1927. Gr. in-8°, VII-121 p., 6 mk. — Dr G. EICHHORN : **Der Urnenfriedhof auf der Schanze bei Grossromstedt**. Mit 722 Abbildungen. (*Mannus-Bibliothek*, 41). Même éditeur, 1927. Gr. in-8°, VIII-322 p. et 2 planches, 29 mk. — Prof. ROBERT MIELKE : **Siedlungskunde des deutschen Volkes**. Mit 73 Abbildungen und 6 Tafeln im Text. I. F. Lehmann, Munich, 1927. Gr. in-8°, VI-310 p., 8 mk. — FRITZ KERN : **Stammbaum und Urbild der Deutschen und ihrer Verwandten**. Ein Kultur- und rassengeschichtlicher Versuch. Mit 445 Abbildungen. Même éditeur, 1927. Gr. in-8°, VIII-305 p., 13 mk.

C'est dans les temps très reculés de l'âge de la pierre polie que nous transporte M. Gumpert. Des recherches patientes autant que bien conduites et un heureux hasard ont fait que cet amateur, devenu un savant, a eu la bonne fortune de découvrir près d'Ansbach, petite ville de la Franconie Moyenne, une fosse taillée qui a servi d'habitation à l'époque du mésolithique. Ce vestige rare et vénérable donne une idée de la demeure des hommes de ce temps. En vérité, il n'est resté aucune trace du mobilier, si l'on peut dire, qui servait à ces ancêtres éloignés. La fosse elle-même, pourvue d'une entrée empierrée et la place du foyer, voilà ce qui a subsisté. En revanche, de nombreux objets taillés en silex, en kératite jurassique et en quartz ont été découverts soit dans la fosse, soit dans des endroits environnants. Car la région d'Ansbach a dû être un centre important d'habitations mésolithiques.

M. Gumpert a donné la reproduction et indiqué l'affectation d'un nombre considérable de ces objets, qui appartiennent pour la plupart à la civilisation tardenoisienne. Grattoirs, couteaux, pointes de flèche, forets, etc., permettent d'évoquer le genre de vie d'une époque préhistorique peu connue.

M. Eichhorn ne remonte pas si loin dans le passé. Aidé de plusieurs collaborateurs, il a fait dans un lieu-dit appelé « die Schanze », près de Grossromstedt, localité située non loin d'Iéna, des fouilles qui ont mis au jour tout un cimetirèe, ou plus exactement un columbarium, c'est-à-dire tout un ensemble d'urnes funéraires enterrées à quelque distance les unes des autres. Sauf de rares exemplaires qui sont en bronze, ces

Digitized by Google

récipients sont en argile. Leur forme est diverse, ainsi que leur décoration. Ils contenaient les restes des objets qui avaient résisté au feu lors de l'incinération du cadavre. On y a trouvé des débris d'os calcinés, des pointes de lance, des fragments de bouclier, des épées, des éperons, des lames de haches et de couteaux, des ciseaux, des aiguilles, des alènes, des fibules, des colliers et des boucles d'oreilles en argent, etc., bref ce que la pieuse affection des survivants déposait sur le bûcher du mort, mais pas de cendres. M. Eichhorn a pris un soin extrême à nettoyer et reconstituer les objets trouvés, à les étiqueter, à les décrire, à dresser un plan du terrain des fouilles. Son livre est l'exposé d'un travail considérable, dont la portée dépasse de loin l'intérêt de l'histoire locale.

Nous possédons un certain nombre de travaux sur l'habitation des Germains. M. Mielke s'est proposé, à son tour, de nous renseigner sur le caractère de la maison germanique et surtout allemande, par quoi il faut entendre la maison construite par des Allemands, soit en Allemagne, soit dans les pays de colonisation : région est-elbienne, Suisse, Alsace, Transylvanie, Tyrol, Russie méridionale. Ce qui fait l'originalité du livre de M. Mielke c'est le souci apporté à dégager le caractère moral qui ressort du mode d'habitation. M. Mielke n'est pas entiché du progrès moderne. Il préfère de beaucoup l'état de civilisation ancienne et le temps où le paysan vivait de sa terre et sur sa terre au luxe et au confort des grandes villes, où toute personnalité et beaucoup de vertus disparaissent, et où un décor trompeur masque aussi bien le défaut d'art que de pitoyables misères. Il a par-dessus tout cherché à montrer ce qui distingue l'aspect, la disposition, la nature de la maison bas-allemande et de la maison franconienne — qu'elle soit en plaine ou en montagne — et dont les traits essentiels, pense-t-il, se retrouvent dans les constructions des pays de colonisation. Il a également fait rentrer dans son cadre le mode d'établissement des villages et des villes et s'est soucié d'en expliquer l'évolution.

M. Mielke n'a pas tenté de faire une œuvre de science pure. Il lui a plu d'exalter, à propos de l'habitation, les qualités intellectuelles et morales de son peuple. A quoi il n'y a rien à redire. Mais pourquoi faut-il qu'il se croie obligé de dénigrer autrui ? Les coups d'œil qu'il jette hors des frontières allemandes ne sont rien moins que bienveillants. Nous notons par exemple des écarts de langage (p. 31, p. 35, p. 136) (1) qui n'étaient vraiment pas nécessaires. Et que penser aussi d'un ouvrage qui a pour but d'écrire l'histoire de l'habitation allemande et qui ignore — volontairement — l'influence celto-romaine, influence démontrée par les mots *Mauer*, *Keller*, *Küche*, *Fenster*, etc., que les Germains ont empruntés au latin en même temps qu'ils adoptaient les choses ainsi dénommées ?

(1) C'est la France qui est prise à partie ici ; mais l'Italie et la Russie ne sont guère mieux traitées.

Digitized by Google

Avec M. Kern, nous entrons dans un domaine plus rigoureusement scientifique. Dans une vaste composition dont nous ne pouvons donner qu'une très sommaire idée, il déroule l'histoire d'un groupe humain important, depuis l'homme fossile jusqu'à l'Allemand de nos jours. Aux cinq races actuellement admises : nordique, méditerranéenne, ostique, balto-orientale et dinarique, M. Kern propose d'ajouter la race qu'il appelle, d'après M. Pandler, dalique (de la région suédoise Dalarne, où elle est surtout représentée). De cette race il décrit les caractères prédominants ; il en voit l'origine dans l'homme de Cromagnon ; il en décèle la survivance en pays germaniques. A la différence d'ethnologues empressés à simplifier, il constate des mélanges de race dès la période paléolithique, mélanges accrus à l'époque néolithique et aussi, nous le savons, aux temps historiques.

Aux recherches de l'anthropologie, M. Kern a heureusement associé l'étude de l'histoire de la civilisation, montrant par quels stades culturels a passé l'humanité qui a peuplé l'Europe, une partie de l'Asie et de l'Afrique.

Décrivant « l'arbre généalogique » des Allemands, M. Kern a dû s'expliquer sur la nature morale de ceux qui en sont le dernier rameau. Il adopte la théorie mise en honneur par M. Günther (1). L'Allemand, pense-t-il, possède les traits qui font de la race nordique un type d'humanité supérieure, la race des maîtres. Mais, plus optimiste que M. Günther, il ne croit pas à la déchéance de cette race dans son pays, malgré les circonstances défavorables que lui fait l'état de civilisation actuel.

L'étude de M. Kern est conduite avec beaucoup de science et de prudence. Ces qualités, la dernière surtout, si nécessaire dans une discipline propice aux hypothèses aventurées, assurent à son livre un succès auquel contribueront les suggestives illustrations dont il est abondamment pourvu.

F. PIQUET.

---

HANS F. R. GÜNTHER : **Rassenkunde des deutschen Volkes.** 12. vermehrte und verbesserte Auflage. Mit 28 Karten und 520 Abbildungen. J. F. Lehmann, München, 1928. In-8°, VIII-500 p., broché. 14 mk ; relié, 16 mk. — HANS F. R. GÜNTHER : **Rasse und Stil.** Même éditeur, 1927. In-8°, 132 p.

M. Günther, qui est Allemand, a fait à son peuple un présent de valeur en lui offrant sa *Rassenkunde des deutschen Volkes*. Son peuple n'a pas voulu être en reste avec lui. Il a lu, apprécié — et surtout acheté — le livre qui lui restituait ses titres de noblesse. La première édition en a paru fin de 1922. Cinq ans après voici la dou-

(1) V. *Revue Germanique*, XIV (1923), p. 223 ss., XV (1924), p. 378 et infra p. 157.

Digitized by Google

zième. Succès de librairie remarquable, d'autant plus qu'il s'agit d'un ouvrage relativement cher !

Nous en avons analysé en son temps la première édition (1) et signalé la deuxième (2). Celle qui vient de paraître constitue certainement un progrès sur les précédentes. Le plan en a été modifié, des passages ont disparu, d'importantes additions ont comblé les lacunes ouvertes. La quatrième édition contenait sur la race juive un chapitre que nous ne retrouvons pas ici. En revanche, aux trois principales races de l'Europe ancienne (nordique, westique et ostique), M. Günther ajoute maintenant la race « fâlique », appelée « dalique » par d'autres (3), adjonction importante, car cette race revendique, au moins en partie, parmi ses représentants des personnalités de premier plan. Citons Roon, Mackensen et Hindenburg.

Répétons que le livre de M. Günther, amélioré avec intelligence et persévérance, se distingue par diverses qualités qui lui ont valu son succès. La lecture en est accessible au profane, ce qu'on ne peut dire de tous les ouvrages de même ordre ; c'est une étude de paléontologie humaine et d'anthropologie poussée assez avant ; en même temps on y peut apprendre bien des choses utiles sur l'histoire de l'évolution des races qui ont peuplé ou peuplent l'Europe, ainsi que sur l'influence qu'elles ont eue sur le développement de la civilisation ; aux curieux de sociologie et à ceux que hante le souci de l'avenir du genre humain, sont soumises des réflexions et des hypothèses dont l'examen s'impose ; enfin, M. Günther s'occupe attentivement de la question, passionnément débattue en Allemagne, de la déchéance de la race — supérieure selon lui — qu'il appelle nordique (4).

C'est cette supériorité de la race nordique qui forme l'axe sur lequel pivote l'argumentation du nouveau livre de M. Günther, *Rasse und Stil*.

M. Günther croit que cette race l'emporte sur toutes les autres à divers égards.

L'aspect, l'allure et les manières du nordique, qui est représenté surtout en Scandinavie mais se rencontre dans toute l'Europe et même en Asie, ont un caractère de noblesse, de réserve et de dignité que ne connaissent point les autres races. Ce nordique affirme aussi sa précellence spirituelle dans les diverses formes d'art. En littérature il recherche la fermeté et la sobriété verbale. Si nous invoquons le

(1) V. *Revue Germanique* XIV (1923), p. 223 ss.

(2) V. *Revue Germanique* XV (1924), p. 378.

(3) V. supra, p. 156.

(4) Il semble difficile de passer sans s'arrêter, devant des opinions dont l'objet est d'une haute gravité sociale, comme celle — à laquelle adhère M. Günther — d'un démocrate socialiste allemand, qui estime que l ascension des éléments des classes inférieures dans les classes supérieures à pour effet, à la ongue, d'altérer la race (p. 374 s.).

Digitized by Google

nom de Flaubert, qui est de chez nous, et dont l'art est précisément tout de réserve et de sacrifices faits au mot propre, M. Günther nous répond triomphalement que nous abondons dans son sens, attendu que le normand Flaubert est un nordique. Ses œuvres, dit-on à notre surprise présentent de frappantes analogies avec les *sagas* scandinaves. Mistral, Homère, Dante appartiennent aussi à la race privilégiée. La Renaissance italienne est imprégnée d'esprit nordique. On nous démontre même que le Galiléen Jésus doit des traits de son caractère à son ascendance, qui est en partie nordique.

Malheureusement la race nordique ne s'est pas souvent conservée dans sa pureté. Des éléments étrangers l'ont pénétrée qui ont dénaturé son idéal et fait tort à ses productions littéraires ou artistiques. La race ostique lui a apporté son penchant à la contemplation et à la rêverie (Hans Sachs, Hebel, Jean Paul, Luther) ; la westique, le brillant de la forme, la prédominance de l'effet verbal, le précieux (gongorisme, euphuisme, enflure) ; la dinarique, ses tendances enthousiastes, violentes, pathétiques, prophétiques (Wagner, Nietzsche, Schiller) : l'orientale (c'est-à-dire celle de l'Asie antérieure), ses conceptions religieuses plus étroites, fondées sur l'humble obéissance et son ardeur au prosélytisme (Loyala, Saint-Simon).

Naturellement il se trouve quantité de natures où les divers éléments sont mélangés. M. Günther, disons-le pour prévenir tout malentendu, vise à prétendre que chez les types qu'il cite en exemple, les caractères signalés sont prédominants et non absolus. Un pas vers la preuve est fait lorsque les traits physiques concordent avec les données morales et intellectuelles.

Dans cette ample moisson d'idées il y a des épis pleins et de permanente conservation. D'autres sont moins riches en grains et plus exposés au dépérissement. Tantôt la thèse paraît forcée, tantôt elle est incomplète. Toutefois il faut reconnaître que nous avons sous les yeux un effort intéressant, que M. Günther et d'autres poursuivront sans doute pour notre édification et notre satisfaction.

F. P.

---

E. V. Gordon : **An Introduction to Old Norse**. Oxford, Clarendon Press, 1927, XXXIV-384 p., 10/6.

Il y a près d'un demi-siècle que la Clarendon Press publiait *An Icelandic Prose Reader* de Vigfússon et Powell. L'ouvrage épuisé depuis longtemps avait besoin d'être remplacé, d'autant plus que dans l'intervalle il n'a paru en Angleterre que les petits livres de Sweet, Craigie et Miss Buckhurst. En s'adressant à M. E. V. Gordon, qui est professeur de langue anglaise à l'Université de Leeds, il semble qu'on ait été particulièrement bien inspiré, car M. Gordon vient de donner un modèle

Digitized by Google

de manuel. L'introduction littéraire et historique et la bibliographique occupent soixante-dix pages denses et pleines de vues très justes et parfaitement au courant. Les morceaux choisis (1-172) offrent une grande variété de textes, chacun accompagné d'une introduction et le tout suivi de notes copieuses (173-244). M. Gordon insiste sur ce point qu'il ne s'est pas limité dans son choix à la littérature islandaise et norvégienne, mais qu'il a introduit également des textes en vieux danois et vieux suédois, sans compter un choix d'inscriptions en norrois runique. Du point de vue linguistique, ce souci est parfaitement légitime et d'ailleurs la part faite aux textes en norrois occidental (144 pages), reste prépondérante. Sur le choix lui-même, il y a peu de chose à dire sinon qu'il est fort bon ; tout au plus pourrait-on estimer que la poésie eddique (représentée par la *þrymskviða*, un petit fragment du *Hávamál* et de la *Völuspá* et le réveil d'Angantyr) aurait pu avoir droit à plus de place (1).

Pour un rapprochement avec *Beowulf*, les chapitres 64-65 de la *Grettis saga* auraient peut-être été, s'il fallait choisir, plus intéressants que le chapitre 35. On notera que les textes du norrois occidental sont donnés dans l'orthographe normalisée. Ce manuel se termine par une grammaire assez détaillée (245-305) et un glossaire. Il y a en outre un facsimilé de manuscrits, trois cartes et onze gravures. L'exécution matérielle du livre, qui est impeccable, concourt encore à en faire un manuel dont l'étudiant se servira avec autant de fruit que de plaisir.

F. MOSSÉ.

---

SNAEBJORN JONSSON : **A primer of Modern Icelandic.** Oxford, Univ. Press., 1927, IX-283 p. 7/6.

Ce livre n'a pas de caractère scientifique ; il vise un but uniquement pratique : permettre à l'étranger de se familiariser avec la langue parlée et écrite aujourd'hui en Islande. Il y a d'abord une description des sons (p. 1-11), une morphologie (p. 12-67), puis une série d'exercices (versions et thèmes) et de dialogues bilingues (p. 68-122) portant sur la grammaire qui précède ; viennent ensuite des morceaux choisis de prose (p. 23-165), accompagnés d'une brève esquisse (en islandais) de la littérature moderne (p. 165-178) et quelques poésies choisies (178-191). Le livre se termine par deux glossaires anglais-islandais et islandais-anglais.

On le voit, il s'agit d'une « méthode » faite sur le modèle bien connu et, par certains côtés, un peu périmée de la méthode Ollendorf. Depuis quelques années, la langue moderne de l'Islande a fait l'objet de diverses études et grammaires, mais sauf de bien rares exceptions (au premier

(1) N'est-ce pas être un peu partial que de dire page 18 que les meilleures éditions de l'*Edda* sont celles de F. Jónsson, Sijmons et Boer ?

Digitized by Google

rang desquelles il convient de placer le grand dictionnaire islandais-danois de M. Sigfus Blöndal), il faut avouer que ces travaux, bien que rédigés par des hommes compétents, sont assez médiocres. M. Sn. Jónsson connaît évidemment bien sa langue maternelle, mais il est clair qu'il n'est pas grammairien et que, malgré sa bonne volonté, son exposé est parfois défectueux. Cela est surtout sensible dans la description des sons. L'islandais moderne possède une phonétique assez délicate. Or les explications données par l'auteur sont souvent imprécises et parfois fausses, en tout cas bien incomplètes ; l'absence de signes phonétiques est fort regretabble ; il aurait été également facile de donner une courte bibliographie pour permettre au lecteur de poursuivre l'étude de l'islandais moderne.

Tel qu'il est cependant et malgré ses défauts, ce livre rendra des services.

F. M.

---

A. BRANDL und O. ZIPPEL : **Mittelenglische Sprach- und Literaturproben.** Zweite Auflage. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1927, VIII-413 p. Lex. 8°, 10 mk.

La première édition de cette chrestomathie parut en 1917 : à ce moment n'existaient ni les *Early Middle English Texts* de M. J. Hall ni le *Fourteenth Century Verse and Prose* de M. K. Sisam, deux excellentes anthologies et, en un sens, beaucoup plus maniables que le présent ouvrage. Ses mérites sont pourtant grands : textes riches, abondants et bien choisis, soigneusement revus sur les manuscrits, apparat critique établi avec discrimination ; toutes les fois qu'il y a une source directe, française ou latine, elle est imprimée au bas de la page ; là où cela présente un intérêt, plusieurs versions d'un même texte sont données parallèlement. Le glossaire qui occupe les pages 256 à 420 est très complet : il donne l'étymologie ainsi que le sens en anglais et allemand modernes. On a donc affaire à un ouvrage très sérieux et très scrupuleux que l'on pourrait très bien mettre entre les mains d'un étudiant déjà avancé dans la connaissance du moyen anglais. Malheureusement, cette sorte d'étudiant est encore à peu près inconnue dans nos Facultés.

L'ouvrage a été manifestement rédigé pour être utilisé dans les séminaires d'Universités allemandes. Composé de textes souvent difficiles à élucider, il ne comporte aucune note(1). Enfin, le riche glossaire est un peu trop compact et d'un maniement assez pénible.

(1) Tandis que les *Altenglische Sprachproben* de Mätzner, que cette chrestomathie vise à remplacer, contenaient des notes très copieuses. Et à ce propos, pourquoi mettre comme sous-titre *Neuausgabe von* (édit. de 1917 : *Ersatz für*) *Mätzners Altenglische Sprachproben ?* Entre l'ouvrage de Mätzner et celui de Brandl, il n'y a pas plus de trois ou quatre textes qui soient identiques.

Digitized by Google

Mais ceci n'enlève rien à l'utilité de cette chrestomathie où les textes sont si ingénieusement choisis qu'on peut s'en servir, nous en avons fait l'expérience, pour l'explication aussi bien au point de vue littéraire que linguistique, dialectal ou métrique. On regrettera seulement que, une seconde édition étant devenue nécessaire, M. Brandl en ait profité beaucoup moins qu'il ne le dit p. 8 pour améliorer ou corriger. Pour nous en tenir au glossaire, nous avons pu constater que pas une des fautes d'impression, des erreurs étymologiques ou des omissions (rares, il est vrai) que nous avions relevées sur notre exemplaire de la première édition n'ont été corrigées. Et c'est d'autant plus dommage que, comme le dit lui-même M. Brandl, cette première édition avait fait l'objet de comptes rendus très scrupuleux où bien des erreurs de détail avaient été signalées. Pourquoi alors ne pas en avoir profité et fait profiter le lecteur ?

F. M.

---

CARL DIESCH : **Bibliographie der germanistischen Zeitschriften.** Leipzig, Karl W. Hiersemann, 1927. In-4°, XIV-442 p., 60 mk.

Il a fallu, pour réunir les éléments de ce livre, pour obtenir et rassembler des informations venues d'endroits divers et de pays parfois lointains, enfin pour classer et caractériser une matière si abondante, une énergie de labeur et de patience telle qu'on se demande quel « cœur d'airain » a osé se hasarder à une telle entreprise. Heureusement, M. Diesch possède, par sa nature et par une technique que lui assurent ses fonctions de bibliothécaire, de quoi satisfaire à des exigences aussi strictes que variées.

Dans ce volume considérable, qui est le premier d'une collection intitulée *Bibliographical Publications* (de la) *Germanic Section* (de la) *Modern Language Association of America, edited by Frederick W. J. Heuser*, sont énumérées les revues qui, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Suède, en Norvège, en Islande, au Danemark et aux Pays-Bas, ont fait une place dans leurs colonnes à la vie intellectuelle de l'Allemagne, envisagée surtout sous les aspects littérature, langue et histoire.

Tous les périodiques parus avant 1800 sont signalés Titres, noms des éditeurs et des directeurs, lieux et dates de parution, durée d'existence, désignation des dépôts où ils sont conservés (le plus souvent la Bibliothèque nationale prussienne), tous ces renseignements sont donnés en quelques lignes. Pour les périodiques plus récents il a fallu faire un choix. Cependant ceux qui ont une importance, fût-elle secondaire, ont été accueillis. Le nombre des articles, qui est de 4.500 environ, témoigne d'une sélection libérale.

M. Diesch s'accuse d'omissions involontaires, et demande que les lacunes constatées lui soient indiquées. Déférant à ce vœu, nous nous

Digitized by Google

permettons de faire remarquer que, parmi les revues françaises vivant aux environs de 1800, auraient pu être admis le *Mercure étranger*, la *Décade* et la *Bibliothèque germanique* (devenue ensuite *Bibliothèque germanique et bibliographie universelle*, et qui est autre chose que la revue signalée au numéro 57 avec ses deux suites). Ces périodiques, en effet, se sont intéressés aux lettres allemandes. De plus, il pouvait être dit que la *Revue Germanique* (N° 3.333) a été dirigée jusqu'en 1910, par MM. Henri Lichtenberger et F. Piquet, et par ce dernier seul jusqu'à 1928, date à laquelle M. L. Mis a participé à la direction. Enfin, l'éditeur actuel de la *Revue Germanique* est J. Tallandier.

Le recueil de M. Diesch est destiné à être souvent consulté par les travailleurs. Il ne peut faire défaut à aucune bibliothèque soucieuse d'offrir à ses usagers tous moyens de recherche utiles.

F. PIQUET.

---

JOHANNES BÜHLER : **Ordensritter und Kirchenfürsten** (*Deutsche Vergangenheit*). Leipzig, Insel-Verlag, 1927. In-8°, 474 p., 16 illustrations et une carte.

Sous le titre général *Deutsche Vergangenheit* M. Bühler a publié un ensemble de livres qui ont été analysés ici-même (1). Le désir de M. Bühler est d'éclairer les milieux lettrés sur le passé allemand dans l'histoire ; sa méthode consiste à laisser parler les textes. Il met le lecteur en présence des hommes du temps, lui apporte leurs récits, leurs appréciations des faits, l'écho de leurs misères, les — rares — explosions de leur satisfaction. C'est donc le moyen âge lui-même qui sort du tombeau des archives et qui apparaît à nos yeux, nouveau Lazare, tel qu'il fut durant sa vie mouvementée.

Ce dernier volume nous retrace l'histoire de l'*Ordre teutonique* et de quelques grands évêques.

L'Ordre teutonique a joué un rôle assez effacé à l'origine. D'abord institution hospitalière créée en Palestine au XII^e siècle, il devint, à l'imitation des Templiers, des Chevaliers de Malte et autres, un ordre militaire, qui, au XIII^e siècle, transféra sa sphère d'action en Europe Là, il combattit encore pour la religion. Sous l'énergique impulsion de son grand-maître Hermann de Salza, il entra en lutte — après un essai infructueux en Hongrie — contre les païens, les Prussiens surtout (2), qui habitaient les régions situées à l'Est des Marches allemandes. Trois siècles de luttes, dont le résultat le plus clair fut la

(1) 1^e Reihe : *Die Germanen in der Völkerwanderung, Das Frankenreich, Die Sächsischen und Salischen Kaise , Die Hohenstaufen* ; 2^e Reihe : *Klosterleben im deutschen Mittelalter, Das deutsche Geistesleben im Mittelalter*.

(2) Sur les croyances et les mœurs de ces Prussiens, qui n'étaient pas de race germanique, lire les pages 74-76, dont on ne sait malheureusement pas d'où elles sont extraites. Le *Literaturverzeichnis* promis en un endroit du volume a été omis.

Digitized by Google

colonisation allemande de la Prusse, destinée à devenir par suite de la conversion au protestantisme du dernier grand-maître, Albert de Brandebourg, province, puis support de l'Empire d'Allemagne !

La lecture des textes colligés par M. Bühler nous montre la physionomie de cette colonisation : combats héroïques mêlés de traîtrises de part et d'autre, conventions et traités impliquant des perfidies, abnégation allant jusqu'au sacrifice et âpres désirs de jouissances sensuelles. C'est là, certes, une grande page de l'histoire de l'Allemagne ; mais c'est aussi une page éclaboussée de sang et tachée de noirceurs morales ; c'est l'épée au service d'une civilisation d'idéal borné, la conversion par le fer et le feu.

M. Bühler a vu cette contradiction entre la hauteur de la mission et les passions de ceux qui la réalisèrent. De ces textes ressort l'explication de l'énigme : le convertisseur fut un homme, tantôt l'ange, tantôt la bête dont parlent nos moralistes (1).

Les princes-évêques ont eu en Allemagne des pouvoirs politiques qui leur confèrent une situation de premier plan dans l'histoire. M. Bühler a donné des relations dépeignant leurs efforts, qui ont surtout pour tendance d'accroître leur autorité temporelle. Relevons, parmi les scènes vivantes qui paraissent ici, les démêlés des évêques de Cologne avec les bourgeois de cette ville, les premiers exigeant l'absolue soumission de leurs ouailles, les seconds ne consentant pas à abandonner leurs franchises. Là encore des intrigues, des déloyautés, des guets-apents, des meurtres ! Et, côté lumineux ! des traits de courage, de devouement, d'attachement à une cause chère.

A qui n'est pas historien de profession, M. Bühler offre le moyen de connaître, par les sources, des époques dont les traités d'histoire ne nous montrent que les aspects superficiels et ne nous donnent que de sommaires jugements.

F. P.

---

JOSEF SCHATZ : **Althochdeutsche Grammatik.** Göttingen, Vandenhœck u. Ruprecht, 1927. Gr. in-8°, VIII-352 p., 12 mk.

Il est impossible de parler de ce livre sans instituer une comparaison de cette grammaire de l'ancien-haut-allemand avec celle de Braune, qui est entre les mains de tous les germanisants. A qui se demande si l'utilité de deux grammaires ayant le même objet est bien pressante, la réponse s'impose dès qu'il feuillette le livre de M. Schatz. Les deux œuvres sont toutes deux d'une haute importance. Braune nous a donné une grammaire parfaite à l'égard de la clarté, de la judicieuse

(1) M. Bühler a bien consacré quelques lignes à l'activité littéraire de l'Ordre teutonique. Il semble que les œuvres nées dans l'Ordre même ou inspirées par lui, auraient mérité d'être considérées avec plus d'attention.

Digitized by Google

simplification de faits complexes, du rythme, de l'ordonnance. M. Schatz nous livre un travail plus abondant, utilisant plus copieusement les sources, poursuivant plus attentivement le développement de certains phénomènes, enrichissant l'exposition d'exemples plus nombreux.

Il suffit de mettre en regard, par exemple, l'apocope de *r* après *wâr*, *dâr*, *sâr*, *êr*, *hier* pour se rendre compte de la différence des deux manuels (Braune § 120, Rem. 2 ; Schatz § 264). Le phénomène est présenté avec plus de détails et une documentation plus étendue par M. Schatz. On en peut dire autant de la forme thématique des verbes en *-jan* (Schatz § 470 ss.) et de quantité d'autres cas.

En revanche, la grammaire de Braune est d'une consultation plus aisée, d'une lisibilité plus grande. Le chercheur aura par exemple, plus tôt fait de trouver le verbe *farwâzan* dans Braune, où l'index signale *(h)wâzan*, que dans Schatz, où figure seulement la forme *farwiazzun* au paragraphe 455 parmi d'autres prétérits.

Le débutant fera bien, pensons-nous, de se familiariser d'abord avec la grammaire de Braune et de ne s'attaquer à celle de M. Schatz que lorsqu'il disposera de connaissances assez étendues. Le plan des deux ouvrages, qui est sensiblement le même, facilite cette marche en deux étapes.

M. Schatz, qui est l'auteur d'une *Altbairische Grammatik* estimée, a prodigué des soins très minutieux à ce nouveau travail, que rendent précieux, il faut le répéter, les nombreuses citations qui donnent une idée exacte de l'état des dialectes juxtaposés formant l'ancien-haut-allemand.

F. P.

---

KARL BREUL : **The Cambridge Songs.** A Goliard's song Book of the XI^th^ century. Ed. from the unique manuscript in the University library. Cambridge, University Press, 1915, 27 s. 6 d. — KAROLUS STRECKER : **Carmina Cantabrigiensia.** Cambridger Lieder hgb. (*Monumenta Germaniae historica*). Berlin, Weidmann, 1926. In-8°, XXVI-138 p. et une planche, 8 mk.

La bibliothèque universitaire de Cambridge a le privilège de posséder un manuscrit contenant, entre autres choses, des poésies latines médiévales de caractères divers, d'origine allemande pour la plupart et d'un vif intérêt pour l'histoire littéraire. M. Karl Breul, professeur à l'Université de Cambridge, a donné de ces poésies une reproduction photographique qui est du plus haut prix et d'une magnifique présentation, ainsi qu'une édition et une étude qui étaient fort estimables il y a quelque dix ans, et dont le mérite subsiste.

M. Strecker, aidé par des circonstances plus favorables, vient de publier pour les *Monumenta Germaniae* une édition de ces *Poésies*

Digitized by Google

*de Cambridge* accompagnée de notes plus complètes et d'observations tenant plus de compte des travaux antérieurs sur ce texte et sur les poésies apparentées.

Les livres de M. Breul et de M. Strecker, qui se complètent heureusement, sont indispensables, le premier comme document permettant de prendre contact avec le manuscrit, le second comme moyen de travail orientant sur les recherches dont le précieux recueil a été l'objet et apportant, avec des variantes fournies par les autres manuscrits, des vues érudites sur les points, nombreux, qui prêtent à la discussion.

F. P.

---

GUSTAV EHRISMANN : **Geschichte der deutschen Literatur bis zum Ausgang des Mittelalters.** II. Teil. Die mittelhochdeutsche Literatur. 1. Frühmittelhochdeutsche Zeit; 2. Blütezeit : 1. Hälfte. C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1922-1927, 2 vol. gr. in-8° carré, VIII-358 p. et XVII-350 p. ; 10,50 mk et 13,50 mk.

Le *Handbuch des deutschen Unterrichts an höheren Schulen* est une collection fondée, il y a vingt ans, par Adolf Matthias et dont l'objet est de présenter, dans chacun de ces volumes, un résumé de l'état actuel des recherches dans une discipline déterminée. A M. Ehrismann est échue la tâche d'écrire une histoire de la littérature allemande, des origines à la fin du moyen âge. La première partie de son travail, consacrée à l'époque ancien-haut-allemande, a paru en 1918. De la seconde, qui est en cours de publication, ont vu le jour un volume traitant la période pré-moyen-haut-allemande et la première moitié du second volume, dont le titre général est *Blütezeit*, et dont la première moitié se termine avec Gottfried de Strasbourg. C'est donc, si nous considérons la littérature moyen-haut-allemande, une période de deux siècles (du début du XI^e^ au début du XIII^e^ siècle) qui est étudiée dans ces deux volumes, abstraction faite de poètes et d'œuvres qui se situent environ 1200 et formeront sans doute la deuxième moitié de la *Blütezeit*.

Nous possédions, surtout dans les livres de W. Wackernagel-Martin (un peu vieilli), de M. W. Golther et de Fr. Vogt de bons manuels de la littérature allemande ancienne. Celui que nous offre M. Ehrismann est un admirable monument qui, à la fois, satisfait la curiosité par d'objectives descriptions, guide l'ignorance par d'avisés jugements et sert aux recherches de détail par un vaste appareil documentaire.

Une inquiétude a hanté M. Ehrismann. En présence des intentions et exigences de la nouvelle « Literaturwissenschaft », il s'est demandé s'il avait fait à l'« Erlebnis » littéraire la part qui revient à cet élément critique si recommandé de nos jours. Après avoir interrogé sa conscience et confronté son expérience de connaisseur avec les faits, il

Digitized by Google

déclare que ce n'est que dans des cas assez rares que nous pouvons acquérir une idée de la vie morale et des aspects de caractère des temps et des auteurs d'autrefois. Aveu précieux venant d'un savant qui est du très petit nombre de ceux qui, étudiant le passé, se sont attachés à dépouiller l'homme moderne, à se faire une âme vibrant au rythme des conceptions et des passions d'autrefois, à appliquer une intelligence compréhensive à discerner ce qui perce de vie dans les formes verbales dont le sens profond échappe au lecteur hâtif ou peu informé ! Aux créateurs de thèses et de synthèses improvisées il dit rudement, mais avec le droit que lui confère une vie consacrée à la plus probe et la plus attentive recherche : « Auf die « Intuition » sollte sich nur berufen, wer sich die Mühe genommen hat, etwas zu lernen ». Cette histoire de la littérature moyen-haut-allemande (1) témoigne qu'il est de ceux qui ont « appris » et compris les détails avant de formuler des vues générales. Sauf les minuties sans intérêt, les études sans portée et les discussions sans utilité, on trouve tout dans ce merveilleux compendium. La tradition est élucidée par l'indication des manuscrits, de leur caractère, de leur valeur et de leurs relations. A la liste des manuscrits se joint, comme il convient, celle des éditions, qu'accompagne l'énumération des travaux marquants parus sur l'œuvre étudiée. M. Ehrismann a poussé la conscience jusqu'à joindre à l'étude signalée les comptes rendus importants qui en ont été donnés, même ceux qui ont paru dans des périodiques français. Vient ensuite une esquisse de la vie de l'auteur.

Enfin, point capital, M. Ehrismann analyse l'œuvre et donne son sentiment sur son sens, sur sa valeur éthique, sur les caractères qu'en revêt la forme : style, prosodie, etc. S'il arrive, chose fréquente, que l'œuvre soit une traduction ou une adaptation d'un modèle étranger, M. Ehrismann s'adonne à une comparaison très précise de l'original avec le dérivé. C'est là un des grands mérites de sa littérature. On a trop négligé jusqu'ici, malgré de sérieux efforts dans ce sens (surtout de M. Golther et de Vogt), de chercher l'accès à l'âme d'un poète traducteur en mettant en évidence ce qui est son bien propre. Le plus sûr moyen cependant de connaître sa nature est d'examiner ce qu'il a écarté de l'original, ce qu'il lui a ajouté et ce qu'il en a modifié. C'est dans ce travail accompli par lui que se décèle sûrement sa personnalité.

Ajoutons que les grands thèmes poétiques du moyen âge, la légende de Tristan par exemple, sont étudiés dans leurs origines.

Pour être le fruit de l'obstinée application d'un philologue, cette histoire n'est pas d'un froid objectivisme. On n'y trouvera point les élans d'une imagination exaltée s'aventurant à des conceptions mythiques

(1) Nous regrettons de n'avoir pas à apprécier ici le volume traitant la période ancien-haut-allemande, qui ne nous est pas parvenu.

Digitized by Google

ou métaphysiques étrangères au sujet, à l'auteur et à l'époque. Mais M. Ehrismann, qui aime la poésie du moyen âge, a su révéler ses sentiments. Il a donné à son exposition chaleur et vie.

Il nous reste à formuler un vœu. Puissent les loisirs de la studieuse retraite de M. Ehrismann lui permettre d'achever rapidement cette remarquable histoire de la littérature allemande ancienne.

F. P.

---

R. KIENAST : **Johann Valentin Andreae und die vier echten Rosenkreutzer-Schriften** (*Palaestra*, 152). Mayer u. Müller, Leipzig, 1926. In-8°, X-248 p., 16 mk.

Andreae est un nom peu retentissant. L'homme qui l'a porté est bien signalé dans les histoires de la littérature allemande. Il a, en effet, composé en latin et en allemand des œuvres qui ne sont pas sans mérite, mais qui dorment sur les rayons des bibliothèques. M. Kienast n'a pas mis à exécution son projet primitif, qui était de fournir une étude complète de cet auteur et de ses écrits. Il s'est résigné — contraint par la dureté des temps — à n'envisager qu'un côté de son activité, à savoir sa participation à l'éclosion du mouvement des roses-croix, qui mit en ébullition l'Allemagne, et d'autres pays, au commencement du XVII^e siècle. Des quatre œuvres qui se rapportent à la célèbre confrérie : la Réformation universelle, la Fama Fraternitatis de l'ordre de la Rose-Croix, la Confession de l'Ordre de la Rose-Croix, le Mariage chimique de Christian Rose-Croix, ce serait ce dernier seul qui doit être attribué à Andreae. M. Kienast s'est efforcé d'interpréter ce livre, qui, comme les autres émanations des roses-croix, est profondément sibyllin. Le déchiffrement de ce grimoire, qu'il ne faut pas, semble-t-il, toujours prendre au sérieux, et une étude de la langue du *Mariage chimique*, constituent, pour M. Kienast, la preuve certaine que cette œuvre est bien d'Andreae, qui l'a publiée en 1616.

Le *Mariage chimique* attira à son auteur, théologien aventureux, quelques désagréments. Ses tendances et celles d'autres publications produites par les roses-croix ont survécu dans la littérature, depuis les *Entretiens maçonniques* de Lessing jusqu'à Péladan et Stefan George, y compris l'universel Gœthe.

On peut douter qu'Andreae et son *Mariage* méritent par eux-mêmes un si important volume ; mais on ne saurait nier que ce livre éclaire l'histoire des idées et qu'il est le résultat d'un labeur considérable aussi bien que d'une intense réflexion.

F. P.

---



Digitized by Google

JEAN-MARIE CARRÉ : **La vie de Gœthe** (*Vies des hommes illustres*, N° 13). Paris, Gallimard, 1927. Pet. in-8°, 292 p., 12 fr.

« Ce petit livre n'a pas la prétention de se substituer aux grandes monographies allemandes... Je me suis simplement proposé de faire défiler sous les yeux du lecteur français les étapes, les tableaux les plus caractéristiques de la vie de Gœthe ». Ainsi est bien définie et nettement circonscrite la tâche que M. Carré s'est donnée.

Le lecteur français qui n'est pas voué à l'étude des lettres allemandes lira tout d'un trait ces pages qui sont une biographie et qui ont le charme d'un roman. M. Carré a su choisir dans les *Mémoires* et les lettres de Gœthe, dans les entretiens du poète avec ses familiers, dans les correspondances et récits des contemporains ce qui est capable de faire connaître et comprendre l'histoire d'un des génies qui siègent sur les plus hauts sommets de l'humanité. Les aventures de l'homme — aventures féminines surtout (ce qui pourrait faire donner à ce livre le titre Gœthe et les femmes) — servent à illustrer les moments de l'évolution intellectuelle de Gœthe. Ces aventures sont présentées avec une ingéniosité d'enchaînement, une vivacité d'exposition et un bonheur d'expression qui captiveront l'attention la plus rebelle (voir, à titre d'exemple, la présentation de Christiane Vulpius, p. 154).

D'un livre poursuivant un tel dessein, tenté dès 1855 dans le *Gœthe* de l'Anglais G. H. Lewes, nous ne réclamerons pas une minutieuse exactitude : ni une absolue précision dans les détails (1), ni une discussion serrée de faits contestés (2), ni des jugements nuancés de situations délicatement complexes (3). C'est un intelligent, séduisant et — pour ce qui importe — sincère récit de la « vie d'un homme illustre ».

F. P.

---

JULIUS FRANKENBERGER : **Walpurgis.** Zur Kunstgestaltung von Gœthes Faust. Leipzig, E. Wiegandt, 1926 (*Staat u. Geist*, Bd. II).

L'étude de M. Frankenberger réagit contre deux jugements courants de la critique faustienne. On tient communément la Nuit de Walpurgis pour le fragment inachevé d'un plan plus vaste qui devait aboutir à une scène grandiose sur le sommet du Brocken, que Gœthe n'a jamais exécutée : un hommage à Satan, prince du mal et souverain

(1) Les « camarades » qui excitaient Gœthe, alors tout petit, à lancer dans la rue, la vaisselle familiale (p. 16), étaient non des enfants de son âge comme le mot « camarades » pourrait le faire supposer, mais « ernste und einsame Männer ».

(2) Que Heine, venu à Weimar voir Gœthe, ait déclaré « avec perfidie » au vieux poète, que lui-même composait un *Faust* (p. 272), est un trait conté par le seul Maximilien Heine, qui n'est rien moins qu'une véridique autorité.

(3) Les torts de Gœthe dans ses ruptures, particulièrement avec Frédérique et Mme de Stein, sont voilés d'une bienveillance un peu partiale.

Digitized by Google

du peuple des réprouvés. Et le Songe de la Nuit de Walpurgis est regardé par la presque unanimité de la critique comme un intermède qui n'a aucun rapport avec la pièce, comme un cycle d'épigrammes faisant suite aux Xénies, destiné primitivement à l'Almanach des Muses et logé finalement très arbitrairement dans le Faust où il n'a que faire. Selon Frankenberger, les Noces d'or d'Obéron sont en réalité le canevas d'une « revue » essentiellement destinée au théâtre, et dont on n'a une idée complète que si on se l'imagine réalisée à la scène grâce au concours de la danse et de la musique. Et ce ballet a, dans l'économie de la pièce, un rôle nettement défini : ce petit morceau d'opéra doit, d'une part, par son irréalisme esthétique et humoristique contraster avec le naturalisme tragique du dénouement ; et il représente, d'autre part, la suprême « tentation » que Faust rencontre sur le Blocksberg : après que Méphisto a cherché à endormir la conscience de Faust par l'attrait de la beauté sensuelle et de la simple jouissance, il s'efforce de le distraire par un spectacle d'art et d'étourdir ses remords par l'esthétisme frivole et vain. Quant à la Nuit de Walpurgis, il est, selon Frankenberger, inexact de voir en elle un fragment : de prime abord, Gœthe avait eu l'intuition que le monde de la sorcellerie n'était qu'un accident fortuit et non un élément véritable de la nature, et que par conséquent Satan lui-même n'avait qu'un droit tout relatif à l'existence ; mais en raison même de cette notion du diable, il devait être amené à renoncer au motif un instant projeté d'une sorte de « triomphe » de Satan ; en écartant une apothéose qui eût été inconciliable avec sa conception purement négative de Satan et du Mal, Gœthe n'a fait que revenir instinctivement à son idée première....

La thèse de Frankenberger est ingénieusement développée et plausible à bien des égards. Je sais tout spécialement gré à l'auteur d'avoir insisté sur le fait, incontestable selon moi, qu'on ne peut comprendre l'intérêt artistique d'un ensemble comme la Nuit de Walpurgis que si, au lieu de la considérer comme un simple morceau littéraire, on y voit un thème d'opéra qui ne produit son plein effet que par le concours de tous les arts. L'explication allégorique et l'interprétation historique peuvent être utiles pour la compréhension du détail mais ne sauraient nous donner l'intelligence de l'ensemble. On ne goûte pas une œuvre de ce genre en la « comprenant » littérairement et rationnellement, mais en la voyant réalisée concrètement à la scène. C'est seulement par l'expérience d'une exécution adéquate que pourrait être tranchée la question de savoir si la Nuit de Walpurgis, en dépit des obscurités voulues et des allusions de tout genre qu'elle contient, est un poème vivant et qui se suffit à lui-même *sans commentaire érudit*, ou si au contraire, elle ne serait qu'une énigme alambiquée dont la compréhension dépasserait l'intelligence du spectateur cultivé ! En nous aidant à imaginer cette vision concrète, Frankenberger a contribué,

Digitized by Google

plus que bien des commentateurs érudits, à faire revivre dans l'esprit du lecteur d'aujourd'hui une œuvre que l'excès d'érudition des interprètes a peut-être quelque peu obnubilée.

Henri LICHTENBERGER.

---

XAVIER LÉON : **Fichte et son temps**. Tome II, deuxième partie. Paris, Armand Colin, 1927. Gr. in-8°, X-329 p.

Voici, terminé, le travail capital que la persévérance laborieuse de M. Xavier Léon a consacré à Fichte. Aux deux volumes qui ont rencontré ici, comme dans bien d'autres périodiques, une appréciation des plus favorables (1) vient de s'ajouter un troisième qui les égale par l'abondance et la sûreté de la documentation, par la sagacité de l'observation et par l'élégante clarté du style, mais qui les dépasse par l'intérêt du sujet. Le meilleur de la gloire de Fichte, en effet, surtout au jugement de ses compatriotes, réside non pas tant dans ses conceptions philosophiques que dans l'élan de sa foi dans les destinées de son pays et de la courageuse ardeur avec laquelle il travailla à la régénérescence de sa patrie. C'est moins le créateur de la *Théorie de la science* que l'auteur des *Discours à la nation allemande*, moins le penseur abstrait que l'homme d'action, qui vit dans la mémoire de son peuple.

C'est cet homme que nous présente ici M. Léon, l'homme qui vécut l'écrasement de la Prusse à Iéna, qui aida à la création de l'Université de Berlin, qui prononça, sous les auspices de cet organisme savant, ses fameux *Discours*, qui, enfin, vit, l'année de sa mort, le triomphe de la cause qu'il avait plaidée avec plus de flamme que de clairvoyance.

De ce Fichte M. Léon s'applique à faire ressortir l'unité de caractère, qualité qu'on lui a généralement refusée. Il voit cette unité dans les conceptions des dernières années du philosophe et dans les prétentions du porte-parole du « peuple élu ». Fichte est resté fidèle à lui-même quand, attaquant la doctrine romantique de l'homme providentiel, il a combattu Napoléon ; il s'est montré conséquent lorsque, attaché à l'idéal de la Révolution française, il n'a approuvé que les guerres livrées pour assurer aux peuples la liberté. C'est parce qu'il condamnait les guerres servant aux intérêts dynastiques qu'il ne donna son adhésion au soulèvement de 1813 qu'après avoir été persuadé de la pureté libérale des intentions de son souverain. Heureux Fichte, qui est mort avant que naquît la Sainte Alliance !

Ce ne sont pas seulement les idées politiques de Fichte que M. Léon a étudiées. Il a dégagé l'essence de l'activité de Fichte dans le domaine philosophique et exposé, avec la clarté et la netteté qui sont les marques de son talent, la lutte que son héros dut soutenir contre

(1) V. *Revue Germanique*, XIII (1922), p. 464 s., XVI (1925), p. 486 ss.

Digitized by Google

Schelling. Il a aussi tenu à nous faire connaître le caractère de Fichte, dont il apprécie les qualités de cœur, mais dont il ne dissimule pas les défauts, parmi lesquels on distingue l'esprit de combativité, l'incapacité à sortir de soi-même et à apprécier sainement les idées d'autrui. Ni dans les questions de doctrine, ni dans la vie pratique Fichte ne fut l'homme des concessions.

Des appendices, justifiés par des publications postérieures à l'apparition des deux volumes précédents, enrichissent cette deuxième partie du tome II.

Par la vertu du dévouement éclairé de M. Léon, la France possède aujourd'hui une œuvre qui permet à tout esprit cultivé de s'intéresser à l'imposante personnalité de Fichte, de l'homme qui prend rang parmi les plus grands philosophes, et dont le rôle politique est mal apprécié aussi bien de ce côté du Rhin, où l'on voit en Fichte un gallophobe acharné, que de l'autre, où certains tressent des couronnes à celui dont ils font le héraut d'un étroit nationalisme. Rendons hommage à M. Léon, qui a remis les choses au point.

F. PIQUET.

---

AUGUSTE EHRHARD : **Le prince de Puckler-Muskau.** I. De l'aube au zénith (1785-1834). Paris, Plon, s. d. In-8°, 273 p.

Originale entre toutes est la vie du prince de Puckler-Muskau. Grand seigneur et possesseur d'un immense domaine comprenant château, villages, forêts, etc., il fut sans cesse en proie à des soucis d'argent. Il étonna par son faste l'Allemagne et l'Angleterre ; mais, pendant des années, il vécut en pauvre hère. Epoux d'une femme qu'il aimait et dont la tendresse lui était chère, il divorça sans pour cela rompre l'intimité conjugale. Aristocrate de naissance et de goût, il prêcha le libéralisme. La fierté de ses sentiments ne l'empêcha pas de s'abaisser au rôle de coureur de dots. A la réputation d'homme de lettres il ajouta celle de créateur d'un parc cité parmi les plus beaux du monde. Enfin, cet amant de la simple nature selon la formule rousseauiste, mit tout en œuvre pour se faire nommer ambassadeur, rêve qu'il ne put réaliser, quoique gendre du tout-puissant ministre Hardenberg.

Cette existence mouvante est en soi un roman, que M. Ehrhard a conté avec finesse, sentiment et allègre humeur (1). Elle a fourni aussi les éléments d'un tableau des milieux sociaux du début du XIX^e siècle, tableau où figurent de grands personnages : des hommes politiques, des célébrités de tout genre (Brummel), des écrivains, des femmes auteurs (Sophie Gay, Bettina von Arnim), des actrices (la

(1) Nos lecteurs ont eu un avant-goût de ce charmant récit. V. *Revue Germanique* XIV (1923), p. 1 ss.

Digitized by Google

célèbre Henriette Sonntag). Elle donna surtout matière à des observations profondes et piquantes qui font la valeur et le charme des livres de Puckler, dont le plus connu, les *Briefe eines Verstorbenen*, fonda la renommée de Puckler, comme les *Reisebilder*, parus peu auparavant, avaient illustré le nom de Heine. Succès obtenu par des raisons de même ordre, dont l'une est que Heine et Puckler sont gens d'esprit.

M. Ehrhard s'est peu étendu sur le caractère des travaux littéraires de Puckler. Mais nous n'avons ici que la première partie de la vie du seigneur de Muskau. Le vif attrait de ce volume nous fait désirer la prompte apparition du second.

F. P.

---

MARGARET A. CLARKE : **Heine et la monarchie de juillet**. Étude critique sur les *Französische Zustände* suivie d'une étude sur le Saint-Simonisme chez Heine. Paris, Les éditions Rieder, 1927. Gr. in-8°. 274 p., 25 francs.

Parce qu'il a été conçu avec un pur désir d'impartialité et qu'il est exactement documenté, ce livre constitue un réquisitoire accablant pour Heine. Le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* apparaît ici sous un jour des plus fâcheux. On démontre, pièces en main, que Heine n'a pas rapporté véridiquement les faits, qu'il a altéré la vérité pour ne pas se compromettre, qu'il a louvoyé entre les partis, que ses jugements ont varié avec ses opinions, que son attitude est factice, enfin que ses relations des événements et ses appréciations sont souvent puisées dans les journaux du temps. L'obscurité qui règne dans les *Französische Zustände* a pour origine un manque de netteté, de droiture même, dans la conduite de leur auteur. Tantôt il critique le gouvernement et la personne de Louis-Philippe, tantôt il l'approuve. Alternativement, voire simultanément, il loue ou blâme l'opposition républicaine. Adversaire de la politique du juste milieu, il la juge cependant avec bienveillance. Adepte du saint-simonisme il renie sa conviction pour y revenir ensuite.

On est tenté d'excuser ces contradictions, ces inconséquences et ces variations par le caractère même de Heine, par son incapacité à s'élever à la hauteur d'un système politique, économique et social dominant les événements. Malheureusement, il est une explication plus prochaine et que les adversaires de Heine ont exploitée : la pension que lui assura le gouvernement français et la subvention que, probablement, il reçut de l'Autriche.

C'est dans l'œuvre même de Heine que Mme Clarke a trouvé ses arguments. En comparant les passages significatifs des *Französische Zustände* avec la presse française du temps — étude neuve et féconde — elle a fait revivre toute la période des premières années de la monarchie de juillet et ainsi apporté une utile contribution à l'histoire de la France entre 1830 et 1835.

F. P.

Digitized by Google

**Briefwechsel der Brüder Jacob und Wilhelm Grimm mit Karl Lachmann.** Im Auftrage und mit Unterstützung der Preussischen Akademie der Wissenschaften, herausgegeben von ALBERT LEITZMANN, mit einer Einleitung von Konrad Burdach. Verlag der Frommanschen Buchhandlung (Walter Biedermann), Iéna, 1927, 2 vol. Gr. in-8° carré, XCIII-1014 p., broché, 70 mk., rel., 84 mk. — **Briefwechsel zwischen Jacob Grimm und Karl Gœdeke**, herausgegeben von JOHANNES BOLTE. Weidmann, Berlin, 1927. In-8°, 112 p. 4 mk.

De tous les hommages rendus à la mémoire des grands hommes, le plus touchant est celui qui livre à la postérité le secret des luttes dont leur génie sortit triomphant. Leur vie nous devient alors un fortifiant exemple. Ils sont non seulement les illustres servants d'une cause particulière, mais les héros qui aident à l'ascension de l'humanité vers les cimes d'un haut et noble idéal. L'Académie prussienne des sciences a voulu honorer par un tel hommage les trois savants que l'on peut appeler les fondateurs de la philologie germanique, les frères Grimm et Lachmann. Elle a réalisé ce dessein en publiant une édition définitive de leur correspondance. Rien ne manque à cette édition, en ce qui concerne la présentation matérielle, de ce qui pouvait lui donner un caractère de perfection. Ces deux superbes volumes sont un véritable monument édifié en l'honneur des trois germanistes. Ce qui en accroît la valeur, c'est une introduction où M. Konrad Burdach, en une centaine de pages extrêmement nourries, expose avec l'autorité que lui confèrent une intelligence aiguë et une vaste érudition, les travaux de ces pionniers de la germanistique, leurs résultats, les corrections apportées à leurs théories, et aussi où il analyse avec finesse le caractère de chacun des correspondants. L'établissement du texte a été confié à M. Albert Leitzmann, qui n'a rien négligé pour qu'il soit digne des auteurs de ces lettres et pour que, à l'aide de notes explicatives, des éclaircissements soient donnés d'allusions pouvant susciter quelque embarras au lecteur. Des appendices enrichissent le texte et deux index facilitent les recherches.

La première de ces lettres est de Lachmann, qui, en 1819 (le début de la correspondance n'a pas été conservé), traite de questions philologiques. Et, durant une vingtaine d'années, nous est offert l'émouvant spectacle de grands savants s'interrogeant anxieusement sur des points embarrassants, s'instruisant l'un l'autre, s'approuvant avec joie, ou se contredisant avec la plus sincère franchise. C'est surtout ce caractère de leur correspondance qui emporte notre admiration. On voit que, pour eux la recherche de la vérité est chose sacrée. Tous les efforts doivent tendre à la découvrir. Nulle fatigue ne justifie un relâchement de sévérité, nul sentiment, ni jalousie hostile, ni prévention bienveillante, n'a le droit de s'interposer entre le chercheur et le document à interpréter. Après avoir contesté l'exactitude de la théorie de Lachmann

Digitized by Google

sur le *Nibelungenlied*, W. Grimm dit à son correspondant : « Ihre Einwendungen gegen meine Ansicht werde ich mit Vergnügen lesen » (p. 744). Ainsi, non seulement il souffre la contradiction, mais il l'appelle. C'est à ce contrôle constant et scrupuleux de leurs opinions que les Grimm ont dû de ne pas s'enliser dans les idées romantiques d'abord adoptées par eux et que, d'année en année, leurs conceptions se firent de plus en plus sûres et serrèrent de plus en plus près la réalité des faits. A eux, comme à Lachmann, l'activité scientifique fut chose pénible pour une raison identique : la nécessité de pourvoir aux besoins de l'existence ravit à tous trois une part importante du temps qu'ils eussent voulu consacrer au travail désintéressé.

Moins importante que la correspondance des Grimm et de Lachmann est celle de Jacob Grimm et de Gœdeke. Ce dernier n'était pas, comme Lachmann, un germaniste d'inclination, encore qu'il ait eu les aptitudes nécessaires, comme l'ont prouvé plusieurs de ses travaux. Son titre de gloire est le *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, indispensable à tout étudiant de la littérature allemande. Si ce livre eut, dès l'abord, les qualités qu'on lui reconnaît, s'il est complet, exact et judicieux, il le doit en partie à l'influence bienfaisante de J. Grimm, dont Gœdeke fut l'élève. Les lettres de J. Grimm et de Gœdeke contiennent mainte discussion et maint jugement qu'on est heureux de lire. On y trouve aussi un trait qui fait honneur à l'auteur du *Grundriss*. C'est son attitude toute sympathique à l'égard des deux savants après que ceux-ci, à Gœttingue, eurent sacrifié leur situation à ce que leur commandaient la loyauté et le droit (voir surtout lettre 30). Il faut témoigner de la reconnaissance à M. Johannes Bolte, qui s'est chargé d'éditer ces lettres et de les faire suivre de notes utiles.

F. P.

---

FRIEDRICH GUNDOLF : **Cæsar im neunzehnten Jahrhundert.** Berlin, Bondi, 1926. Petit in-8° carré. 90 p.

M. Gundolf a traduit Shakespeare et publié un ouvrage sur *Shakspeare et l'esprit allemand* qui en est à son vingt-cinquième mille. Il a donné un livre, *Gœthe*, qui approche de son cinquantième mille, et l'on sait si la concurrence sur ce dernier terrain est active en Allemagne. C'est donc un historien fort apprécié de ses compatriotes.

Depuis quelques années, il se consacre à l'étude de l'influence exercée dans le monde par la grande figure de Jules César, peut-être le plus typique représentant de l'impérialisme romain antique. Un premier volume intitulé *César. Histoire de sa gloire* (*Ruhm*) marche d'un pas allègre vers les gros tirages que je viens de signaler. En réalité, c'est un examen de toutes les thèses de haute politique qui ont eu cours en Europe depuis deux mille ans, car il n'en est guère, on le conçoit, à laquelle n'ait pas été mêlé le nom et l'exemple du grand capitaine et

Digitized by Google

politique. Ce travail avait été arrêté par l'auteur au seuil du XIXe siècle. Le volume dont je viens de donner le signalement bibliographique forme la suite du précédent.

Le début du XIXe siècle est le moment où le césarisme s'étale au premier plan de la politique européenne avec les succès de Napoléon Ier, succès suivi de près par sa chute. Puis un nouveau César français qui voudrait bien jouer le rôle d'Auguste et fonder une dynastie durable, s'impose de nouveau à l'attention de ses contemporains vers le milieu du siècle. Et celui-là, devenu Napoléon III sur le trône de France, entreprend d'écrire une biographie savante de César. Il est donc souvent question de lui dans le livre de M. Gundolf ainsi que de la polémique suscitée par son œuvre et par sa politique. En France, notre auteur s'arrête encore aux jugements de Hugo sur César, puis à ceux de Thierry, de Michelet, de Quinet, d'Ampère, de Dumas, de Sue, de Sainte-Beuve. De tous, il disserte avec clairvoyance et modération. Son livre rendra des services à tous les historiens du dernier siècle.

E. SEILLIÈRE.

---

WERNER MAHRHOLZ : **Deutsche Dichtung der Gegenwart.** Probleme, Ergebnisse, Gestalten. Volksverband der Bücherfreunde, Wegweiser-Verlag G. m. b. H., Berlin, s. d. In-8°, 636 p., avec quatre portraits, rel., (réservé aux membres du Volksverband).

Pour certains, la critique littéraire est surtout un jeu d'esprit, un prétexte à d'ingénieux développements, à de séduisantes synthèses, à des métaphores souvent nuageuses, à des comparaisons auxquelles il arrive de clocher. M. Mahrholz a une conception différente. Il vise à instruire. Il aborde franchement son sujet, l'étudie sans opinion préconçue et expose ses idées simplement, avec netteté et clarté. C'est un guide qu'on suit avec confiance et plaisir.

M. Mahrholz a distingué dans la littérature contemporaine, trois courants principaux : le naturalisme, le néo-romantisme et l'expressionnisme. Cette classification ne va pas, naturellement, sans quelque contrainte et sans chevauchements. Du moins elle a le mérite, qui a son prix, de tracer des voies dans une forêt touffue à l'extrême. De chacun de ces mouvements M. Mahrholz a caractérisé le fonds d'idées, les hommes qui y ont participé, les résultats acquis. Il ne lui a pas échappé que des courants secondaires se sont formés, tels le néo-classicisme, la « bohême » avec Wedekind, la conception moderne de Strindberg.

La tâche de M. Mahrholz est devenue de plus en plus difficile à mesure qu'il se rapprochait des dates récentes. Cependant, en dépit de la confusion des mêlées auxquelles nous assistons, il a su trouver une orientation satisfaisante. Il a bien défini l'expressionnisme, né d'un besoin de construction, et dans lequel il a distingué l'activisme,

Digitized by Google

qui aspire à amender un monde imparfait, le primitivisme, qui cherche sa directive dans le monde ancien ou exotique, et enfin le gotique et le baroque qui, par la similitude des situations dans le passé et le présent, s'imposent à l'attention des âmes en quête de mystiques souffrances. Au tumulte des idées correspond la forme tourmentée de l'expressionnisme.

Une quantité considérable d'auteurs ont dû être l'objet d'appréciations. Elles sont précises et exemptes de tout parti pris. On s'étonne quelquefois que la part réservée à chacun d'eux ne soit pas proportionnée à son mérite. Alors que Wilhelm Schäfer, par exemple, a obtenu quinze pages, Rilke doit se contenter de moins de trois.

Ce livre, bien écrit et élégamment présenté, mérite de trouver de nombreux lecteurs.

F. PIQUET.

---

HEINRICH SPIERO : **Die Heilandsgestalt in der neueren deutschen Dichtung.** Berlin, Eckart-Verlag, 1926.

Depuis le *Heliand* jusqu'à Franz Werfel, M. Spiero passe en revue les divers aspects de la figure du Christ dans la littérature allemande. Car le mot *Dichtung* ne doit pas nous faire illusion : Gutzkow, David Fr. Strauss, par exemple, tout prosateurs qu'ils sont, ont place dans cette galerie.

Deux conclusions s'imposent, le livre une fois fermé, et qui n'ont rien de révolutionnaire. La représentation du Sauveur varie : 1° suivant la personnalité de l'écrivain ; 2° suivant l'époque. Bien évidemment, la catholique Annette von Droste ne verra pas Jésus comme l'athée Theodor Storm ni Schleiermacher comme Richard Dehmel. Chaque âge aussi aura son optique spéciale : à côté du coefficient personnel, il faut introduire le coefficient historique. Piétisme et *Aufklärung* modèlent le Sauveur à leur image ; les grands Weimariens plus encore, vu leur forte individualité. Le romantisme revient à des vues plus orthodoxes (et encore !). Comme toujours, il amène une réaction violente, déclenchée par la *Vie de Jésus* de Strauss, en 1835. M. Spiero exhume ici d'intéressantes strophes de Fr. v. Sallet (1812-43). Toutefois, le courant orthodoxe se maintient, parallèlement, avec Annette et Wilhelm Jordan. Après 1848, toutes les nuances coexistent ; un abîme sépare deux amis comme Geibel et Paul Heyse. M. Spiero résume ce chaos sous l'étiquette de « Réalisme et Pessimisme ». Dans l'époque tolstoï-nietzschéenne d'après 1880, il tire hors de pair les deux noms de Liliencron et Gerhart Hauptmann. Quant au « tournant » actuel, il lui semble aboutir à un mysticisme nouveau, par Rilke et par Werfel. On aimerait, à la fin du volume, un chapitre de conclusion : mais peut-être manque-t-il simplement parce qu'il eût conduit aux constatations banales que nous indiquions tout à l'heure ?

R. PITROU.

Digitized by Google

ALBERT SCHWEIZER : **Kultur und Ethik**. München, Beck. In-16, XXIV-280 p., 7,50 mk.

M. Schweizer est un homme rare. Docteur en philosophie et en médecine, professeur de théologie, il a été missionnaire et médecin dans l'Afrique équatoriale allemande. Il fut un organiste célèbre et a écrit sur Jean-Sébastien Bach un livre qu'on a traduit en anglais et en français (ce dernier avec une préface de M. Widor, dix ans avant la guerre) ; enfin, il a beaucoup publié sur la philosophie et la théologie. Il a professé cette excellente histoire de la morale à l'Université suédoise d'Upsal comme conférencier de la fondation Olaus Petri. Ce sont de rapides, mais topiques synthèses de l'aspect moral des systèmes philosophiques qui ont agi sur la pensée humaine, depuis la Chine, l'Inde et Platon (auquel M. Schweizer est assez sévère et qu'il appelle le « virtuose de l'inconséquence ») jusqu'à M. Bergson et au comte Keyserling. Sa morale personnelle qu'il expose assez amplement vers la fin de son livre, et à laquelle il projette de consacrer d'autres ouvrages, s appuie sur le sentiment de la vénération pour la Vie. Il faut, dit-il, renoncer à toute interprétation éthique optimiste du monde pour façonner moralement la volonté de vivre. Chacun doit se dire que la vie porte en elle-même son sens, et que ce sens consiste à vivre la plus haute idée qui se présente à la volonté de vivre, à sa voir l'idée de la vénération pour la Vie. De la sorte on donnera à sa propre vie et aux vies qui entrent en contact avec celle-ci la valeur que chacune comporte, et l'action sera conduite sur la voie droite. Il professe encore que toute pensée rationnelle conduite hardiment à son terme débouche dans l'irrationnel, que la mystique est l'attitude qui s'impose à l'esprit humain dans les questions élevées. Il faut embrasser avec enthousiasme la mystique véritable, seule conception du monde adéquate et profonde. Ces pages sont fort nobles d'intention, riches de science, alertes de tournure et laissent espérer une continuation digne du point de départ.

E. SEILLIÈRE.

---

GRAF HERMANN KEYSERLING : **Schöpferische Erkenntnis**. Einführung in die Schule der Weisheit. Darmstadt, Otto Reichl, 1922. In-16, XVI-508 p., 18 mk.

Ce volume réunit les publications tout d'abord consacrées à l'Ecole de la Sagesse de Darmstadt par son fondateur et les premières conférences qu'il y fit. Parmi les morceaux les plus importants du travail, je citerai le premier, *Morgenländisches und abendländisches Denken*. — L'auteur du célèbre *Journal de voyage* en Extrême-Orient y compare avec compétence les deux modes de penser oriental et occidental. Il n'y aura jamais de *science* originale en Orient, estime-t-il, quoique les Orientaux puissent se distinguer dans les sciences qu'ils ont apprises de nous. Mais l'idéal de leur pensée tournée vers le monde extérieur

Digitized by Google

est moins exactitude qu'habileté : leur science est encore magie. En revanche, nous constatons notre échec dans le domaine de la métaphysique quand nous comparons nos résultats à ceux qu'ils ont obtenus. On lira encore avec fruit l'essai sur *Sagesse antique et Sagesse moderne*. Le comte y souligne le lien de conséquence qui unit son Ecole de la Sagesse à son voyage asiatique : il a constaté que son récit avait, sur nombre de lecteurs, une influence vivifiante ; il s'est reconnu la faculté d'exercer cette influence et il a jugé que son devoir était de faire profiter ses contemporains de cette vertu native.

Enfin, rien n'est plus suggestif que les divers exposés des intentions de l'auteur lorsqu'il a fondé son école : *Ce dont il s'agit, Ce dont nous avons besoin, Ce que nous voulons : la voie, le but*, etc... Ce serait une entière erreur que de la considérer sous un angle théorique. La relation personnelle entre maître et disciple y suffit à tout, pourvu que le maître sache parler à chacun son langage et concrétiser toute vérité abstraite de façon qu'elle vivifie. C'est là ce que M. de Keyserling se flatte d'avoir réalisé dans une large mesure.

E. S.

---

C. G. JUNG : **Psychologische Typen**. Zurich., Rascher, 1925. Petit in-8°. 708 p., 26 francs.

Ce livre est un des plus importants qui aient paru jusqu'ici dans le domaine de la psychalanyse. Son auteur propose une classification des caractères humains et distingue d'abord deux grandes classes d'esprits : les extravertis, surtout attachés à l'objet extérieur, les introvertis qui dirigent constamment leur attention sur le sujet de la pensée, sur eux-mêmes et sur les phénomènes psychologiques qui se déroulent dans l'intimité de leur être. Puis il distingue en outre quatre fonctions psychologiques fondamentales : la pensée, le sentiment (*Fühlen*), la perception (*Empfinden*) et l'intuition, qui, prenant chacune le premier plan chez certains extravertis ou introvertis, constituent huit types psychologiques principaux : par exemple extraverti sentimental ou introverti intuitif.

Ceci posé, l'auteur étudie d'abord ces types dans le passé et analyse l'être mental de Tertullien et d'Origène, d'Augustin et de Pélasge, d'Abélard, de Schiller et de Nietzsche. Enfin un poème de Carl Spitteler, *Prométhée et Epiméthée*, est soumis à un examen approfondi qui permet à M. Jung un premier exposé de ses vues sur le rôle rédempteur de l'Inconscient dans la destinée humaine.

Quittant alors le terrain de la littérature et de l'histoire, il s'attache à tracer le portrait psychologique des huit types de caractères qu'il a distingués tout d'abord. Sa description des introvertis, surtout des introvertis intuitifs, est particulièrement suggestive. Il termine par une soixantaine de définitions psychologiques soigneuses, qui ajoutent

Digitized by Google

beaucoup à notre connaissance de ses vues ingénieuses autant que hardies sur la constitution de l'âme humaine. L'influence de son livre a été considérable, à juste titre.

E. S.

---

HANS PRINZHORN : **Gespräche über Psychoanalyse.** Heidelberg, Niels Kampmann, 1927. In-8°, 98 p., 4,50 mk.

Des quatre dialogues (entre un médecin, une femme et un poète) qui composent ce petit volume, le premier s'intitule : *De la tension d'âme entre directeur et dirigé* ; il envisage surtout l'aspect médical de la doctrine freudienne. Mais déjà le second : *De la doctrine fondamentale de la psychanalyse, de son insuffisant vêtement actuel et de ses métamorphoses*, aborde l'aspect philosophique des suggestions du psychologue viennois pour le soumettre à une critique bienveillante, mais éclairée. Le troisième : *Des hommes problématiques de ce temps et du sens de la psychanalyse pour eux*, nie que cette doctrine puisse devenir la religion de ceux qui n'en ont plus d'autre. Utilisée d'une façon clairvoyante, elle conduit toutefois d'une plate estimation matérielle de l'existence à une conception symbolique et plus profonde de la vie.

Le quatrième entretien expose les avantages et les dangers de l'effort accompli par l'analyste psychologique pour rendre conscientes, chez celui qu'il traite, certaines tendances refoulées jusque là dans les régions inconscientes de sa personnalité psychique. Il traite aussi de la nécessité de dépasser la psychanalyse, décidément insuffisante à préparer une morale sainement sociale. Dans leur ensemble, ces pages sont inspirées par une philosophie anti-intellectualiste qui se réclame des enseignements de Ludwig Klages, mais témoignent aussi d'expérience, de prudence et d'une haute bonne volonté morale.

E. S.

---

LEO KAPLAN : **Das Problem der Magie und die Psychoanalyse.** Heidelberg, Merlin, 1927. Gr. in-8° carré, XI 190 p., 5.50 mk. — **Die Göttliche Allmacht.** Heidelberg, Merlin, 1927. Gr. in-8° carré, XI-147 p.

M. Kaplan, fort versé dans la psychanalyse de Freud (dont il a publié naguère un *Grundriss*), applique dans ce livre les thèses de son maître aux origines de la magie, de l'animisme, de la mystique et de la religion. Selon lui, la magie, qui est la religion des sociétés tout à fait primitives, s'explique par une disposition d'esprit que Freud prétend constater chez l'enfant à un certain stade de son développement sexuel et psychologique : disposition que l'on peut donc supposer aussi présente dans les sociétés à l'état d'enfance, le *narcissisme*. Pendant cette phase du développement de l'esprit, le primitif, comme l'enfant, remplit le monde de son Moi, ne voit que ce Moi en toutes choses et traite ces choses comme issues de lui. De là naît pour sa pensée une

Digitized by Google

confusion entre le sujet et l'objet de la connaissance ; il se sent à la fois *Je* et *Lui*. Il est à soi-même ce qu'il y a de plus parfait et de plus précieux au point de s'attribuer la toute-puissance.

Le narcissisme ressemble donc de fort près à ce que d'autres psychologues, qui n'ont pas la préoccupation d'introduire à tout prix le point de vue sexuel dans chacun des gestes de l'homme, nomment la volonté de puissance, irrationnelle encore parce que non avertie par l'expérience et à peu près ignorante de ses limites. M. Kaplan ne refuse pas d'en convenir, au surplus, et il explique de façon ingénieuse par le narcissisme ou par la volonté de puissance fruste et enfantine les premières conceptions mystiques de nos lointains ancêtres. Chemin faisant, il nous donne des renseignements intéressants sur les diverses formes de la magie et de la superstition qui survivent encore dans bien des âmes populaires.

E. S.

---

MAX SCHELER : **Wesen und Formen der Sympathie**. Bonn. Cohen, 1926. Gr. in-8°. XVI-321 p., 8 mk.

Cette troisième édition d'un ouvrage excellent et fort remarqué de l'éminent psychologue, traite de la compassion *(Mitgefühl)*, de l'amour et de la haine, enfin du Moi étranger. C'est le premier volume d'une série qui étudiera de façon approfondie, et d'après les plus récentes conquêtes de la science, ce que Pascal appelait l'« ordre du cœur » et Théodule Ribot « la logique des sentiments ».

On y goûtera particulièrement les belles pages sur l'amour-passion, le grand amour, que M. Scheler veut voir distinguer radicalement de l'amour sexuel ou même de l'amour romantique qui se croit sublime, mais auquel ce clairvoyant observateur reproche un égoïsme foncier. On remarquera davantage encore les pages où l'auteur discute les thèses de Freud qui jouissent présentement d'une vogue assez facile à comprendre d'ailleurs, puisqu'elles touchent à toutes les passions pour les justifier, en fin de compte, par les assertions d'un déterminisme pseudo-scientifique.

M. Scheler reconnaît à la tentative du médecin viennois le mérite d'avoir appelé l'attention sur certains aspects de la psychologie enfantine qui avaient été peu pris en considération jusqu'ici ; mais il lui reproche ses interprétations abusives des sentiments de famille. Il conclut, en moraliste plus rationnel, qu'on peut maîtriser ses impulsions érotiques sans les « refouler », et il réclame un plus ample examen de cette « sublimation » des instincts sexuels dans laquelle Freud voit l'origine de toute la culture et le moyen d'échapper à la névrose, conséquence fréquente du refoulement. Si les affirmations de la nouvelle doctrine étaient acceptables, écrit M. Scheler, les couvents seraient dépositaires de la plus haute culture au cas où la sublimation des énergies fondamen-

Digitized by Google

tales refoulées par leurs hôtes y réussirait ; ils seraient des maisons de fous dans le cas contraire: ni l'une ni l'autre de ces prévisions ne se réalise. La doctrine morale de Freud pousse au « primitivisme » ou exercice bestial des passions. L'humanité supérieure a dès longtemps choisi une autre voie vers son équilibre social et ne s'en laissera point détourner.

E. S.

---

**Probleme der Weltanschauungslehre.** Hrg. v. ERICH ROTHACKER. Darmstadt, Otto Reichl, 1927, in-16, XI-517 p.

Ce volume est le quatrième annuaire philosophique publié par la très active et intéressante maison d'éditions du *Leuchter*. Il renferme huit essais signés de différents auteurs, tous de valeur et de marque.

M. Bernard Groethuysen nous présente une étude sur *La Conception bourgeoise du Monde*, fragment d'un plus vaste travail sur la Révolution française dont il juge la grande activité publicistique comme très favorable à l'examen de l'esprit bourgeois, s'affirmant pour la première fois aussi hautement dans le monde. M. Hans Pichler traite de *La Trilogie de la Conception du Monde*, par exemple chez Comte (état théologique, métaphysique, positif de la pensée humaine), ou chez Dilthey (L'Esprit placé au-dessus de la Nature, la Nature placée au-dessus de l'Esprit, leur association pour former un tout indivisible). M. Paul Hofmann considère *L'évolution historique des Conceptions du Monde* et défend sagement l'Historisme contre les attaques dont il est l'objet au delà du Rhin de la part des vitalistes ou anti-intellectualistes naturistes. M. Kurt Riezler parle, plus brièvement, de *La Prétention des Conceptions du Monde à une valeur absolue*. — M. Friedrich Kainz, dans un chapitre esthétique très nourri de science et de faits, examine *Les Structures et les Types des attitudes artistiques* (impressionnisme, expressionnisme, etc.). Il connaît fort bien l'art français le plus avancé et ses commentateurs, mais prend peut-être trop au sérieux le jargon qu'est devenu chez nous la critique d'art sous certaines plumes, surtout soucieuses de jeter de la poudre aux yeux des bourgeois. — Le commentaire, par M. Lœwitz, du livre de Ludwig Klages sur *Nietzsche* est très remarquable et inspiré par un excellent esprit : tout en rendant justice à la pénétration psychologique de Klages, il sait opposer à ses assertions exagérément anti-intellectualistes une très nette fin de non-recevoir. — M. Harry Slochower a écrit une étude très complète et approfondie du mouvement philosophique aux Etats-Unis, surtout pendant ces dernières années. William James, le plus connu en France des noms ici prononcés, paraît jugé de la façon la plus équitable. — Enfin un Français, M. Henri Jourdain, a donné au recueil une lettre sur la plus récente philosophie française.

E. S.

---

Digitized by Google

AUGUST VETTER : **Kritik des Gefühls.** Prien a. Chiemsee, Niels Kampmann. Gr. in-8°, 460 p.

Le livre de M. Vetter est extrêmement riche d'idées et d'aperçus de tous genres. Son but est de compléter la critique kantienne de la raison par une critique du sentiment qui tracera sa route à la morale de demain. Il montre une virtuosité incomparable dans ses rapprochements ou oppositions de faits historiques et rappelle Hegel à ce point de vue. Mais il propose une correction originale et intéressante à la dialectique ternaire de ce penseur : thèse, antithèse et synthèse ; c'est par quatre qu'il associe volontiers les concepts classificateurs et souvent de façon fort ingénieuse.

Sa première partie traite de la politique et de la religion : on y trouve d'utiles vérités sur le socialisme romantique qui a présentement cours en Europe. La seconde est une esthétique fort hardie, et favorable aux tentatives de la jeunesse actuelle, qu'il salue cependant dans ses promesses plutôt que dans ses résultats dès à présent acquis. Il fait à Cézanne une large place dans la rénovation de la peinture contemporaine et dans le mouvement « expressionniste ».

Sa troisième partie, qui est la plus développée, offre une esquisse de la morale selon lui désirable, qu'il appuie sur les découvertes (encore bien contestées) de la psychanalyse. Là aussi, M. Vetter se montre hardi et dans ses suggestions et dans ses acceptations, au moins provisoires. Son idéal est l'amour libre, mais en même temps le renforcement du lien de famille, sans qu'il nous explique très clairement comment s'accordent ces deux revendications peu homogènes. On estime en général que le mariage, avec les conditions de stabilité qu'il procure à l'existence conjugale, est plus favorable à la constitution comme à la conservation de la famille que les très larges libertés sexuelles que M. Vetter réclame en principe, dont il fait même l'aboutissement de toute l'histoire du monde. Il polémique sans cesse contre la morale chrétienne. Quoi qu'il en soit de ces suggestions hasardeuses, le livre est remarquable dans son ensemble, car il manifeste des compétences variées et propose des vues qui font penser.

E. S.

---

JACQUES BAINVILLE : **L'Allemagne romantique et réaliste.** Louis II de Bavière Bismarck et la France, Petit musée germanique. Paris, Arthème Fayard et Cie, 1927. In-8°, 543 p., 28 fr.

Tous ceux qui ont à cœur le succès des études d'allemand dans nos établissements d'enseignement sauront gré à M. Bainville d'avoir exprimé, dans la préface de ce livre, ses regrets du discrédit où elles sont tombées. Combien juste et à méditer est cette réflexion : « Il reste, au centre de l'Europe, 80 millions d'hommes de langue allemande, dont l'histoire n'est pas finie, avec qui nous devons encore

Digitized by Google

compter. Il faut nous former et nous préparer des germanisants. Si nous venions à en manquer, on s'en accuserait un jour » (1).

Le livre de M. Bainville est fait pour inciter à connaître l'Allemagne, donc à apprendre sa langue.

Ce fort volume est une réédition de deux études, l'une sur Louis II de Bavière, l'autre sur Bismarck, et d'un groupe d'articles réunis sous le titre : Petit musée germanique.

M. Bainville a suivi d'un regard sympathique les diverses phases de la vie agitée du malheureux roi de Bavière, qui, après vingt-deux ans de règne, trouva une mort peut-être involontaire dans les flots du lac de Starnberg. Fut-il fou ? M. Bainville, qui professe, comme on sait, un respect indéfectible pour le principe monarchique, ne se résigne pas à admettre cette opinion. Il fait bien quelques concessions. Il accorde que la conduite du tumultueux ami de Wagner et de l'acteur Kainz, du bien-aimé cousin de la tragique impératrice Elisabeth d'Autriche, de l'admirateur et imitateur — mutatis mutandis — de Louis XIV, du prodigue constructeur de ruineux châteaux, du contempteur de la foule et de l'ennemi de la représentation, offre bien d'inquiétantes bizarreries. Mais il voit là des manifestations d'esthéticisme exagéré, de fantaisie débordante, de misanthropie un peu trop noire, non d'aliénation. Avec beaucoup de finesse et une prenante habileté il nous persuade que les actes politiques de Louis II, lors des grands événements qui devaient fixer le destin de la Bavière (surtout en 1870), furent inspirés par de solides raisons d'Etat et que, mieux que ses philistins de Bavarois, le souverain eut l'intuition des véritables intérêts du royaume. Aux historiens de juger.

L'étude consacrée à Bismarck et à la France est une vive critique de la politique de Napoléon III. M. Bainville insiste avec une évidente complaisance sur les fautes de l'empereur. Aux conceptions nuageuses ou erronées du « rêveur couronné » il oppose les plans si étudiés de Bismarck ; à la naïveté illusionniste du carbonaro devenu monarque, la perspicacité réaliste de l'homme d'Etat prussien. De même que ce dernier avait su profiter des fautes de Napoléon, de même réussit-il, dit M. Bainville, à rendre inoffensive, pour l'Allemagne, la République édifiée sur les ruines de l'Empire français.

Dans le groupe d'articles intitulé « Petit musée germanique » on trouvera des notes intéressantes sur des personnages et des livres divers, sur Mme Bismarck, la *Wacht am Rhein* de Clara Viebig, le maréchal comte de Blumenthal, *Monsieur et Madame Moloch* de Marcel Prévost, le Professeur Ostwald, Alfred Kerr, Lichtenberg. Nous remar-

(1) Que nous en manquions dès aujourd'hui bien des gens le savent et le déplorent. Une société industrielle de premier rang et qui a d'importantes relations d'affaires avec l'Allemagne compte, parmi la vingtaine d'ingénieurs dont elle dispose, tout juste *un* agent sachant l'allemand.



Digitized by Google

quons, entre autres idées à considérer, les observations résumant les opinions d'Albert Sorel et de lord Bryce sur les causes des guerres, causes dont l'essentielle est que les peuples s'ignorent mutuellement.

Les faits signalés par M. Bainville sont exacts. Mais on ne s'inclinera pas toujours devant les appréciations ou les jugements qu'ils suscitent. Homme de bonne foi, M. Bainville est aussi un homme de parti. Il sera approuvé entièrement par ceux qui partagent ses convictions. Pour les autres, s'ils résistent parfois à son autorité, ils ne pourront se dispenser de reconnaître, après l'avoir lu, qu'il les a instruits ou incités au contrôle de leurs idées par l'abondance de ses vues et charmés par les grâces de son esprit.

F. PIQUET.

---

JULIEN TIERSOT : **Don Juan, de Mozart.** Étude historique et critique, analyse musicale (Collection *Les Chefs-d'œuvre de la musique expliqués*). Paris, Mellottée, 1927, 12 fr.

L'œuvre de Mozart joue un rôle trop grand dans l'histoire de la culture allemande pour qu'un germanisant ait le droit de se désintéresser d'elle. Dans un court volume, de lecture aisée et plaisante, M. Tiersot a condensé l'essentiel de ses excellents travaux antérieurs sur *Don Juan*. Rien n'y manque des renseignements désirables sur la biographie de Mozart elle-même, la genèse et la destinée de l'œuvre, analysée ensuite, scène par scène, avec une compétence hors de pair. Nous ne reprocherons à l'auteur que d'avoir un peu trop flatté le portrait de Constanze.

R. PITROU.

---

OSCAR BIE : **Franz Schubert.** Sein Leben und sein Werk. Berlin, Ullstein, 1925, 6 mk.

Ne cherchons pas ici ce que l'auteur se défend d'avoir voulu y mettre : une critique historique rigoureuse, des faits biographiques inédits. « A dire vrai, proclame-t-il à la page 27, je ne veux pas écrire un livre sur Schubert. Du moins, pas en musicographe ou en biographe qui approfondit ». Il faut donc prendre cette étude pour ce qu'elle est réellement : une série d'appréciations esthétiques souvent très fines, de réactions très personnelles aux diverses œuvres du grand musicien. Cavalièrement, l'auteur bouscule l'ordre chronologique ; parfois, il imagine un dialogue où l'on discute le charme des *sonates à quatre mains*, par exemple. Son petit livre est alerte, écrit sur un ton désinvolte, soucieux aussi d'éviter la comparaison avec le gros volume de Walter Dahms (1913) : nous n'en saurions trop recommander la lecture au moment où s'ouvre, avec 1928, l'année du centenaire de Schubert.

R. P.

---

Digitized by Google

EMIL LUDWIG : **Kunst und Schicksal.** Vier Bildnisse, Berlin, Ernst Rowohlt, 1927, 248 p.

Nous avons eu déjà l'occasion de rendre compte de plusieurs ouvrages du célèbre essayiste. Celui-ci s'apparente au récent triptyque, intitulé par Stefan Zweig : *Der Kampf mit dem Dämon* (Leipzig, Insel-Verlag, 1925) et qui a été également examiné ici même (1). Là, c'est la « démonie » de Hölderlin, Kleist et Nietzsche que le talentueux évocateur fait revivre et, pour ainsi dire, périr à nouveau sous nos yeux : « J'aime, écrit Nietzsche, ceux qui ne savent pas vivre, fissent-ils naufrage, car ce sont ceux que le naufrage mène au port » (« es sei denn als Untergehende, denn es sind die Hinübergehenden »). Savoir vivre veut dire alors : s'adapter, s'accommoder à l'anarchie ou à l'archie du Monde, car l'une et l'autre, désorganisation ou surorganisation, ont été et seront toujours fatales à l'individu d'exception, et donc au génie. Et c'est bien ce qu'estime, de son côté, Emil Ludwig : « Le monde est sage, l'artiste est un fou : aussi le conflit de sa vie a-t-il été déterminé, de tout temps, par cette opposition entre la Raison du Monde et l'irrationalité de l'art et il ne peut éviter le dénouement tragique qu'en faisant des concessions ». La virtuosité dramatique de Ludwig se complaît à ces antithèses qui lui permettent de suivre, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, les méandres de la vie et de l'œuvre. C'est l'antinomie « Talent et Caractère » de l'Atta Troll de Heine. Ludwig a publié déjà *Genie und Charakter*. Cette fois nous avons *Kunst und Schicksal*. On peut s'attendre, en dehors d'un grand effort d'impartialité et d'une réussite d'objectivité, à une intéressante équation personnelle. Ludwig ne le nie pas (voir sa préface). De l'ensemble de ces attachantes monographies, quelle conclusion générale se dégagera ? Saurons-nous mieux dans quelle mesure l'homme agit ou est agi ? A cette question, Ludwig nous rétorque en français : « Je ne suppose rien, je ne propose rien : j'expose». Et il expose avec son indéfectible brio. Le renom des vedettes choisies aidant, soyons sûrs que ces « portraits » auront le même succès que les précédents. L'ingéniosité des aperçus, la qualité de la forme, langue et style, rehaussée d'illustrations, sont à la hauteur de l'hommage à rendre. Rembrandt, Beethoven, Weber, Balzac, le germaniste et le « bon Européen » d'aujourd'hui ne seront déçus ni l'un ni l'autre. C'est la gageure de Ludwig : à la fois bon Allemand et bon Européen !

Louis BRUN.

(1) *Revue Germanique* de juillet 1926. — Dans son feuilleton de *Comœdia* (23 octobre 1927) intitulé : « *Kleist et le désordre allemand* », M. André Levinson se réfère à Stefan Zweig. V. même source, 20 novembre et 4 décembre 1927, 8 janvier 1928. — Pour Emil Ludwig, v. *Revue Germanique* d'octobre 1923, juillet 1924, mai 1925 et juillet 1926.

Digitized by Google

# BULLETIN

Une légende pieuse du moyen âge conte l'histoire invraisemblablement merveilleuse de saint Jean Chrysostome, qui, retiré dans le désert, succombe à la tentation offerte par une princesse égarée dans la solitude, rachète sa faute par une rigoureuse existence d'ermite, et sauve ainsi son âme, celle de la princesse et, de surcroît, celle d'un défunt condamné au purgatoire. Luther s'empara de ce récit, qui figurait dans le recueil *Der Heiligen Leben* ; il en fit l'objet d'un pamphlet qu'il intitula *Die Lügend von S. Johanne Chrysostomo*. M. CHARLES ALLYN WILLIAMS a découvert une version en vers du même récit, un *Meisterlied* du XV^e siècle. Il a cru reconnaître dans l'histoire édifiante du moyen âge un thème fort ancien. Au cours d'une étude publiée dans les *University of Illinois Studies in Language and Literature* (vol. X-XI, N° 2-4, 1925-1926, University of Illinois Press, 1 doll. chacun) sous le titre **Oriental Affinities of the Legend of the Hairy Anchorite**, il signale les légendes qui s'apparentent à celle de saint Jean Chrysostome. Elles sont nombreuses. On en trouve dans les traditions païennes, babylonienne (Gilgames), hindoue (Rishyasringa), hébraïque (Genèse, etc.). D'autre part, il existe des récits chrétiens, soit orientaux (Egypte), soit occidentaux, où les incidents de la vie de divers saints offrent des traits qui les rapprochent de la légende de Chrysostome et — croit M. Williams — dérivent de la même source. Cette étude, qui touche à la fois à la mythologie, au folklore et à l'hagiographie offre d'intéressantes vues sur ces divers domaines de la pensée.

F. P.

***

L'élégante collection *Jedermanns Bücherei* que publie l'éditeur Ferdinand Hirt à Breslau (chaque volume, cartonné, 3,50 mk) s'est enrichie de plusieurs volumes qui traitent des choses scandinaves. M. JOHANNES PAUL a donné une **Nordische Geschichte** (1925, 120 p., 5 cartes et 37 gravures) où se trouve résumée l'histoire des États scandinaves depuis l'époque ancienne jusqu'à nos jours. C'est un précis très clair et bien au courant. M. Albert DRESDNER d'autre part a esquissé dans un joli volume le développement de l'art norvégien et suédois depuis la Renaissance (**Schwedische und Norwegische Kunst seit der Renaissance**, 1924, 116 p. et 36 photographies hors texte). On sait l'influence de nos peintres, depuis Claude Gelée jusqu'à Matisse,

Digitized by Google

sur les peintres scandinaves. M. Dresdner marque bien la différence entre l'art de Norvège et celui de Suède et comment les influences étrangères ont abouti, surtout au XIXe siècle, à une peinture extrêmement vivante et personnelle. Il y a encore dans la même collection deux volumes sur la littérature : l'un, de M. Helmut de BOOR est consacré à la littérature suédoise (1924, 116 p. et 21 gravures hors texte), l'autre, qui a pour auteur un Norvégien, M. Harald BEYER, à la littérature norvégienne (1927, 124 p. et 20 gravures hors texte). Ces deux petits précis rendront des services à tous ceux qui chez nous voudront avoir un aperçu rapide de ces littératures. L'opinion de M. Beyer, en tant que Norvégien, est fort intéressante (1). Il est caractéristique de le voir dédaigner un Knut Hamsun, malgré sa grande popularité à l'étranger, et placer au premier rang Hans E. Kinck, malheureusement si peu connu en dehors de son pays (2). Chaque volume est accompagné de tableaux chronologiques, de courtes bibliographies et d'index. Enfin, la présentation matérielle de cette collection ne laisse rien à désirer.

F. M.

***

A peu près en même temps, l'Institut créé à Oslo pour l'étude comparée des civilisations a publié deux séries de conférences sur la préhistoire de la Norvège, qui avaient été professées par deux maîtres incontestés, M. Haakon SHETELIG et M. A. W. BRÖGGER. Portant sur le même sujet, ces deux livres sont très différents. Celui de M. A. W. Brögger (**Kulturgeschichte des norwegischen Altertums**, Oslo, H. Aschehoug, 1926, 246 p., 7 sh.) est un ouvrage plein d'entrain et de vigueur où l'illustre archéologue fait une critique serrée de notre reconstruction du passé scandinave et des méthodes quelquefois un peu aventureuses employées en préhistoire. C'est en se basant surtout sur l'étude du milieu, de la nature du sol et du climat que M. Brögger veut faire la préhistoire de son pays, et c'est à la lumière de bien des coutumes, des procédés usités encore aujourd'hui ou récemment, dans un pays qui pendant des siècles a peu évolué, qu'il brosse ce remarquable tableau.

— L'ouvrage de M. H. Shetelig (**Préhistoire de la Norvège**, Oslo, H. Aschehoug, 1926, 280 p. et 10 planches hors texte, 7/6) est un exposé parfaitement clair de la plupart des problèmes que posent les origines de la Norvège. Je ne crois pas qu'il existe une vue d'ensemble aussi sûre et aussi impartiale. On sait, d'une part, tout ce que la préhistoire a tiré des pays scandinaves, on sait, d'autre part, qu'il est peu de pays d'Europe dont l'histoire proprement dite commence aussi tard.

(1) M. Beyer est l'auteur d'un livre récent sur Sœren Kierkegaard og Norge. Cf. *Revue Germanique*, 1927, p. 209 et suiv.

(2) Signalons que M. Jolivet a récemment traduit en français *Les Tentations de Nils Brosme*.

Digitized by Google

Pour le philologue, pour le linguiste, pour l'historien des religions qui étudient ce domaine, l'archéologie et la préhistoire sont deux auxiliaires indispensables. Les découvertes de ces dernières décades, les hypothèses qui ont été formulées montrent bien d'ailleurs combien ces diverses disciplines gagnent à collaborer et à se compléter. A ce titre du moins, il convenait de signaler ici ces deux ouvrages.

F. M.

***

On sait les services que rend le **Manual of the Writings in Middle English** de M. John EDWIN WELLS. Pour tenir au courant cet admirable répertoire, l'auteur publie des suppléments tous les trois ou quatre ans. Le troisième qui vient de paraître (*Third Supplement to a Manual of the Writings in Middle English*, H. Milford, Oxford, Univ. Press, 1926, 6/6) analyse les récentes publications et porte la bibliographie à jour jusqu'en juin 1926. Cet instrument de travail de premier ordre a d'ailleurs eu quatre éditions en dix ans, et c'est la meilleure preuve de son succès et de son utilité.

F. M.

***

A l'exception de deux vies de Saint-Cuthbert, la vie de l'évêque Wilfrid est sans doute le document biographique le plus ancien que l'on possède sur l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre. Saint Wilfrid, on le sait, fut un des ouvriers principaux, le plus actif et le plus ardent, de l'unité religieuse, et il a joué un rôle capital dans l'organisation de l'Angleterre chrétienne : C'est à son instigation que l'Église d'Angleterre abandonna les rites celtiques pour se rattacher à l'Eglise romaine. Sa vie mouvementée et aventureuse a été contée par un de ses disciples, Eddius Stephanus, et éditée plusieurs fois, en dernier lieu par M. Levinson dans les *Monumenta Germaniae Historica*. M. B. COLGRAVE, en la rééditant fort soigneusement et en ajoutant au texte latin parfois obscur une traduction fidèle et de copieuses notes, aura rendu service à tous ceux, historiens ou philologues, qui s'occupent de l'époque anglo-saxonne (**The Life of Bishop Wilfrid by Eddius Stephanus**, Cambridge, Univ. Press, 1927, XIX-192 p., 12/6). Les philologues en particulier auront d'autant plus de plaisir à la lire dans cette édition commode que M. A. S. Cook a émis récemment (1) l'hypothèse hardie et ingénieuse que le poème anglo-saxon sur Saint André aurait été écrit par l'évêque Acca de Hexham, autre disciple de Wilfrid, et représenterait non pas tant la vie de l'apôtre que l'histoire des luttes et des tribulations de Saint Wilfrid. Enfin, on notera, entre autres traits intéressant la vie des anciens Germains, qu'il y a au chapitre XIII de cette vie un témoignage peu connu du *seiðhjallr*, ou tertre magique dont parlent les textes scandinaves.

F. M.

(1) Transactions of the Connecticut Academy, vol. 26, 245-332.

Digitized by Google

***

De la librairie J. Bielefelds Verlag, Freiburg im Breisgau, nous parviennent deux petits ouvrages du Dr. O. Leopold : **Deutscher Briefsteller** (2e éd., 1926) et : **Handbuch der deutschen Umgangssprache** (4e éd., 1926). Ces deux ouvrages sont à l'usage à la fois des étrangers et des jeunes Allemands. Le premier donne des renseignements nombreux et précis sur le vocabulaire, les formules et le style de la correspondance privée ou commerciale. Le second veut surtout être utile aux étrangers, et leur fournir un modèle d'allemand correct dans tous les domaines de la vie courante (voyages, poids et mesures, restaurant et hôtel, vêtements, vie de société, théâtres et spectacles, littérature et presse, science et technique, arts plastiques et musique, institutions et vie publique en Allemagne, constitution, enseignement, métiers et professions, etc.) Rassemblés sous un format commode et sous un très petit volume, ces renseignements ont leur utilité pour le public spécial auquel ils sont destinés. Les mêmes qualités d'ordre pratique recommandent le livre ayant pour titre : **Der kleine Deutsche**, par Prof. R. Kron, dont la quinzième édition remonte à 1923, et qui donne des modèles du langage courant dans tous les domaines de la vie quotidienne, en insistant sur les particularités des mœurs, coutumes et institutions allemandes. Toujours à la même librairie, signalons, d'Albrecht Keller, la deuxième édition d'une **Deutsche Taschengrammatik** (1923).

L. M.

***

Grâce au **Namen- und Sachregister zu Vorspiel I, 1. 2 und II**, que vient de publier M. Konrad Burdach (Max Niemeyer, Halle a. S., 1927, 5 mk), il sera facile au chercheur de tirer le parti le meilleur de cet important ouvrage en trois volumes qu'est le *Vorspiel*, et dont nous avons en son temps entretenu nos lecteurs (1). Les articles importants du *Vorspiel* sont, dans cet index très détaillé, pourvus d'indications analytiques ; les développements plus substantiels sont signalés en caractères gras. Le *Vorspiel* est un ensemble d'études embrassant des sujets divers et qui sont d'un haut intérêt pour l'histoire de la littérature et de la langue. Par ce « Register » il acquiert la qualité nouvelle d'un ouvrage de référence. Le travailleur, qui pourra donc consulter aux heures hâtives, sans perdre son temps à de longues recherches, cette table complète, saura gré à M. Burdach de la peine prise par lui.

F. P.

***

Au début du XIIIe siècle un homme qui était de la partie — ayant rempli les fonctions d'échevin — entreprit de condenser en un code le droit coutumier de la Basse-Saxe. Il le fit d'abord en latin, ce que

(1) V. *Revue Germanique* XVII (1926), p. 469 s. et XVIII (1927), p. 149 s.

Digitized by Google

justifiaient plusieurs raisons. Par la suite, ce juriste, appelé Eicke de Repgow, encouragé par son « seigneur » le comte Hoyer de Falkenstein, mit en allemand son recueil juridique. C'est le célèbre *Sachsenspiegel* (1). Né vers 1225, ce code acquit bientôt une imposante autorité. Il fut reproduit dans quantité de manuscrits. La ville d'Oschatz, qui est, croyons-nous une petite localité située non loin de Leipzig, a l'insigne gloire de posséder un de ces manuscrits, écrit en 1382. M. ARNO ULLRICH a tenu à faire connaître ce monument au grand public. Dans une brochure in-folio portant le titre **Aus der Oschatzer Pergamenthandschrift des Sachsenspiegels von 1382** (Oschatz, 1925, Leipzig, Alfred Lorentz, 3 mk), il en a reproduit la première et la dernière page, reproduction fidèle, donnant le texte en grandeur naturelle et les couleurs des initiales, qui sont d'une jol e exécution. Si ce manuscrit n'est ni le plus ancien, ni le meilleur de ceux qui ont été conservés, il a des mérites que M. Ullrich s'est appliqué à signaler dans une Introduction et des Eclaircissements, où, outre le texte imprimé, nous lisons l'histoire des relations du manuscrit d'Oschatz avec les autres groupes. Publication qui plaira à ceux que séduit la majesté du document.

F. P.

***

Deux nouveaux tomes de la si utile collection *Altdeutsche Textbibliothek* (begr. von H. Paul, hgb. von G. Baeseke, Halle. a. S., Max Niemeyer) nous sont parvenus. C'est d'abord **Priester Wernhers Maria** (N° 26), édité par M. CARL WESLE (1927, 5 mk.). Ce volume contient le texte intégral de cette œuvre, texte déjà publié par M. Wesle (Niemeyer, 1927) dans un livre dont nous avons indiqué la substance et les mérites (2). Le texte est exactement le même et la pagination identique. Remarquons seulement qu'un *Errata* placé à la fin de l'introduction du nouveau volume apporte quelques rectifications à l'ancien. L'introduction de ce même volume résume brièvement celle du premier, qui était une étude approfondie sur la langue et la métrique de Wernher, ainsi que sur les relations des manuscrits. Toutefois, le volume de l'*Altdeutsche Textbibliothek* donne un tableau où figurent les concordances de l'original, des fragments et des deux manuscrits A et B. Ajoutons que le prix de cette dernière édition (5 mk au lieu de 20) la rend plus accessible à la gent studieuse. — L'autre tome de l'*Altdeutsche Textbibliothek* (N° 25) est la **Gandersheimer Reimchronik des Priesters Eberhard**, éditée par M. LUDWIG Wolff (1927, 3 mk.). Gandersheim était, au moyen âge, un couvent situé dans le

(1) L'intérêt du *Sachsenspiegel* n'est pas limité au droit. Cette œuvre est précédée de préfaces en vers offrant des problèmes philologiques discutés par le regretté Rœthe dans son remarquable ouvrage : *Die Reimvorreden des Sachsenspiegels* (1899).

(2) V. *Revue Germanique*, N° de janvier 1928, p. 53.

Digitized by Google

Brunswick et auquel un certain Eberhard était attaché comme aumônier. Pour complaire à l'abbesse Mathilde, Eberhard écrivit en 1216 un poème dont le but essentiel était de démontrer que le couvent relevait directement de Rome et non de l'évêque de Hildesheim. De ce poème, écrit en bas-allemand, M. Wolff donne une édition critique, précédée d'une introduction où en est étudiée la langue et la métrique et où le sens en est dégagé. La lecture des quelque deux mille vers de cette œuvre donne la conviction que le « pape » (Pfaffe) Eberhard ne disposait pas d'un grand talent. C'est par une certaine bonhomie et une naïveté qui n'est pas sans fraîcheur ni malice, que cette chronique, destinée à affermir le dévouement des gens appartenant au vieux couvent, offre de l'agrément. Elle a aussi une valeur linguistique en ce qu'elle représente l'état du bas-allemand au XIIIe siècle. Pour ces raisons, il faut approuver M. Wolff de l'avoir mise à notre portée.

F. P.

***

Viennent de paraître les cinq derniers tomes (14-18) de l'édition des **Gœthes Werke** publiée par le *Bibliographisches Institut* à l'occasion du centenaire de la fondation de la célèbre maison (Leipzig, 1926-1927, 18 tomes ; prix du vol. : toile 4,25 mk, reliure du jubilé, 4,80 mk., reliure veau, tranche dorée, 7,50 mk). Cette édition, entreprise sous la direction de l'éminent savant M. ROBERT PETSCH et sur laquelle nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs (1) se recommande par diverses qualités. Elle donne des œuvres de Gœthe *tout* ce qui est susceptible d'éveiller l'intérêt de l'homme cultivé, voire du spécialiste de la « Gœthe-Forschung ». Outre l'introduction générale du premier volume, où M. Petsch a magistralement décrit les caractères saillants de la vie et de l'œuvre de Gœthe, les divers collaborateurs — tous qualifiés — ont accompagné chacune des œuvres reproduites d'introductions et de notes qui projettent sur le texte une lumière nécessaire, et exposent l'état actuel des études gœthéennes. Le point de vue de ces critiques est celui qui prévaut aujourd'hui : donner une idée de la genèse des œuvres, de leur devenir, et montrer leur place dans l'évolution intellectuelle de Gœthe. Ainsi en est facilitée l'intelligence, illustrée la portée et précisée la qualité. C'est de cette conception nouvelle de la critique que se sont inspirés MM. Walzel (qui est un de ses promoteurs), Bergemann, Boucke, Hecker, Richter, Wahle et Weber (sans oublier M. Petsch) qui ont enrichi cette édition des fruits de leur réflexion et de leur savoir. Caractéristique est à cet égard l'introduction du *Märchen*, dans laquelle M. Walzel renonce à découvrir une trentième interprétation (si ce n'est plus) de cette œuvre, mais se borne

(1) V. *Revue Germanique*, XVII (1926), p. 497 et XVIII (1927), p. 286.

Digitized by Google

à expliquer pourquoi aucune interprétation d'ensemble de la célèbre nouvelle n'est satisfaisante, ni même possible. Enfin, grâce au prix modéré de ces *Gœthes Werke*, il sera possible à tout lecteur désireux de posséder un *Gœthe* agréable d'aspect, irréprochable à l'égard du texte, pourvu d'appréciations intelligentes aussi bien que d'explications utiles, de réaliser son vœu sans faire une dépense excessive.

F. P.

***

Le volume III de la Nouvelle série des **Publications of the English Gœthe Society** soumet au lecteur les travaux des années 1924-1926 (London, Moring, 10, Clifford Street ; 144 p.). Nous y relevons les études suivantes : *L'arrière-plan politique de la vie de Gœthe*, par G. P. GOOCH ; — *Gœthe et Rousseau*, par H. SMITH ; — *Intérêt porté par Gœthe à Grillparzer*, par F. E. SANDBACH ; — *La première traduction anglaise de Faust, première partie, et de « Dichtung und Wahrheit »*, par M. MONTGOMERY. — *Influence germanique sur la ballade littéraire en Angleterre pendant la Renaissance romantique*, par EDNA PURDIE ; — Appréciations portées en Angleterre sur *la littérature allemande avant 1820*, par F. W. STOKŒ. L'étude de M. Sandbach tendrait à prouver que Gœthe a reçu de Grillparzer au moins autant qu'il a pu lui donner — la qualité des dons réciproques n'entrant pas en ligne de compte. Après que l'influence anglaise sur la ballade littéraire allemande a été montrée et commentée à satiété, il est curieux et intéressant de lire, dans l'étude de Mlle Purdie, comment, par un choc en retour qui n'est pas rare dans l'histoire comparée des littératures, les ballades de Bürger, Gœthe, Schiller, Uhland, etc., ont suscité des admirations et des imitations nombreuses en Angleterre. Enfin, il est curieux d'apprendre, par M. Stokœ, qu'au début du XIXe siècle la littérature allemande eut à lutter, pour être acceptée et convenablement appréciée en Angleterre, contre la « sottise, l'ignorance et l'esprit conservateur » ; que même ses défenseurs ne comprirent pas toujours l'importance du mouvement d'idées dont ils se faisaient les interprètes auprès de leurs compatriotes.

L. M.

***

Il est avéré depuis longtemps que la poésie improprement appelée provençale — puisque la Provence n'est pas l'unique patrie des troubadours — a été la cause la plus importante de l'éclosion du Minnesang. On ne saurait donc s'abstenir, si l'on veut étudier ce genre lyrique, de se reporter à la poésie née dans le Midi de la France. M. ALFRED JEANROY a donné à quiconque n'est pas familiarisé avec nos langues méridionales la possibilité de connaître assez exactement ce genre littéraire en publiant une **Anthologie des troubadours, XIIe et XIIIe siècles** (intro-

Digitized by Google

duction, traductions, notes ; Paris, La Renaissance du Livre, collection Les Cent Chefs-d'Œuvre étrangers). Les principaux troubadours sont représentés ici par leurs œuvres les plus importantes, choisies parmi leurs poésies amoureuses, plaisantes, politiques, satiriques, morales, religieuses, ainsi que parmi les tensons, les jeux partis, les chansons de croisade, les chansons à danser, les romances, les aubes et les pastoureilles. Cette vue d'ensemble d'un mouvement littéraire glorieux instruit par le fond d'idées qu'elle offre et récrée par l'élégance de la traduction, qui, de plus, ne peut être que très fidèle, émanant du savant et scrupuleux romaniste qu'est M. Jeanroy.

F. P.

***

Si grande a été l'influence des Goncourt sur la littérature allemande que l'un des historiens de cette littérature, A. Sœrgel, leur consacre deux pages. Aussi ne sera-ce pas du temps perdu, celui qu'un germaniste passera à lire l'étude **Les Goncourt moralistes** que M. Ernest Seillière vient de publier (Éditions de la Nouvelle Revue critique, 5, Paris, 1927, 12 francs). Dans ce travail de notre collaborateur est mise en vigoureuse saillie la nouvelle esthétique élaborée par les deux précurseurs du réalisme, dont l'un, Edmond, était, au dire de son frère, un « esprit germain ». M. Seillière, qui a fait du mysticisme le but de ses recherches et a ouvert ainsi un champ nouveau à l'étude littéraire et sociale des temps modernes, n'a pas manqué d'explorer le côté mystique — apparu ici sous forme de religion de l'art — qui distingue les théories et les œuvres des Goncourt. Ce livre joint à la sagacité critique et à l'information étendue l'attrait de l'exposition.

F. P.

***

Tous ceux qui ont bénéficié de l'aide directe ou des travaux de l'Abbé Rousselot — il en existe dans toutes les parties du monde — remercieront M. l'Abbé A. Millet d'avoir écrit son **Précis d'expérimentation phonétique** (Paris, Didier, et Toulouse, Privat, 1926). Ce volume nous donne la joie de lire un bel hommage rendu au fondateur de la phonétique expérimentale et à ses travaux. Dans l'introduction est retracée, avec une simplicité qui eût charmé notre maître, sa vie, qui ne fut que labeur, sa poursuite passionnée de la recherche, son action si féconde d'initiateur. Puis, M. l'Abbé Millet extrait des *Principes de phonétique expérimentale*, ouvrage capital de l'Abbé Rousselot, et d'articles de la *Revue de phonétique*, les éléments les plus nécessaires à l'acquisition de vues précises sur la méthode expérimentale et ses applications. Une première partie énumère et apprécie les procédés d'enregistrement de la parole par l'inscription. Résumé clair et utiles indications pratiques. La seconde joint à la reproduction

Digitized by Google

d'un nombre assez important de tracés, l'interprétation qui doit en être donnée. Ici est envisagée l'une des tâches les plus délicates de la méthode. Plus loin, sont exposés les caractères de sons divers, français et étrangers. Enfin, un appendice donne des renseignements précis sur les formules et procédés de mesure usuels, ainsi que sur les appareils et accessoires de laboratoire. M. l'Abbé Millet, ancien auxiliaire de l'Abbé Rousselot, était qualifié pour reproduire la pensée de l'auteur des *Principes*. Il a montré aussi par ce livre qu'il était apte à exécuter clairement et sobrement un travail qui abonde en difficultés. Sur un point seulement seulement il nous faut nous résoudre à contredire l'Abbé Rousselot. Il redoutait, dit M. l'Abbé Millet, ces « amis de la phonétique qui attendent d'elle surtout des recettes pour l'enseignement des langues vivantes, des solutions toutes faites pour des problèmes de phonétique ». Cette crainte n'est pas justifiée. Au contraire : aidé du secours de la phonétique expérimentale, qui lui a appris le rôle des organes phonateurs, le maître peut aujourd'hui renoncer à l'impuissant : « Dites comme moi » et amener, par voie rationnelle, l'élève à l'acquisition d'un son rebelle. Ce serait suprême ingratitude si celui qui écrit ces lignes et qui a retiré des livres et de l'enseignement personnel de l'Abbé Rousselot un inappréciable profit ne reconnaissait la valeur du bienfait reçu. Disons que le passage du futur professeur de langues vivantes dans un laboratoire de phonétique est une nécessité primordiale et nous serons dans le vrai. Quant à la « solution des problèmes de phonétique » il suffit de parcourir la quatrième partie des *Eléments de phonétique générale* de M. Léonce Rondet, et *Die experimentelle Phonetik in ihrer Anwendung auf die Sprachwissenschaft* de M. Panconcelli-Calzia, élève, comme M. Rondet, de l'Abbé Rousselot, pour avoir une idée des avantages que la phonétique expérimentale assure à l'étude de l'évolution des sons, donc de l'histoire des langues.

F. P.

***

On a déjà dans le passé — un passé postérieur à la découverte de Rœntgen — songé à utiliser les rayons X pour étudier la position des organes lors de l'émission vocale. M. le Dr B. Polland, assistant de radiologie, et M. B. Hala, assistant de phonétique expérimentale, tous deux à Prague, ont fait usage de l'examen radiographique pour constater le mode d'articulation des sons tchèques. Le résultat de leurs expériences est consigné dans un livre : *Artikulace ceskych Zvuku v Roentgenovych obrazech (skiagramech)*, paru à Prague (Nákladem ceske Akademie véd a uméni, 1926). Ce volume contient un texte dont, d'après un résumé français qui l'accompagne, on peut conjecturer qu'il formule les observations faites. Dans une pochette une série de quarante-quatre figures présentent les unes des photographies de radios,

Digitized by Google

les autres des tracés linéaires interprétant ces radios. Rien de plus instructif que ces figures. Les expérimentateurs ont constaté — et on peut constater après eux — que le voile du palais, organe dont il est si difficile de surprendre le jeu, ferme absolument la voie nasale pour l'émission des voyelles orales. D'autres observations utiles ont été faites sur le mode d'émission de divers sons tchèques (1). Ce livre est une intéressante contribution aux études de phonétique expérimentale.

F. P.

***

M. JULIUS MEIER-GRAEFE est à la fois un romancier et un critique d'art. On retrouve ces deux attributs de sa personnalité littéraire dans son livre **Pyramide und Tempel** (Berlin, Rowohlt, 1927). Ces « Notizen während einer Reise nach Ägypten, Palästina, Griechenland und Stambul » sont un récit de voyage romancé. Elles sont aussi bien d'autres choses. A côté d'impressions laissées par le pittoresque ou la banalité des lieux (exemple : la majesté hiératique des paysages égyptiens et le médiocre spectacle de la moderne Athènes), on rencontre des considérations historiques qui enseignent à l'ignorant le sort de dynasties égyptiennes et qui découvrent l'harmonie d'un état de civilisation et des œuvres d'art qu'il a produites. Des descriptions de monuments voisinent avec des croquis prestement enlevés de compagnons de route. Des critiques esthétiques d'un connaisseur parfaitement averti coudoient les élans cocasses d'une dame, que Meier-Graefe appelle Babuschka, et qui est le Méphisto de ce Faust avide de sensations d'art inédites. Les mœurs mêmes des pays visités ne laissent pas notre auteur indifférent. Il s'intéresse aux conditions sanitaires de l'Egypte et étudie avec bienveillance, mais non sans scepticisme, l'avenir du sionisme. Dans cet intelligent pêle-mêle, que domine la haine pour les restaurateurs et les archéologues, et qu'égayent de jolies illustrations, on trouvera tout, sauf l'ennui.

F. P.

(1) Que pour *u* (*ou*) la langue soit plus haut que pour *ó* est un fait démontré déjà par l'expérience faite à l'aide du manomètre de Rousselot. Le radio de cette voyelle confirme cette observation.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE

**I. — Histoire de la civilisation et Histoire.** — *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens. Hrsg. unter Mitw. v.* ED. HOFFMANN-KRAYER *von* H. BÄCHTOLD-STÄUBLI. *Bd* 1, *Lfg*, 1, 2, 3. Berlin, de Gruyter, '27. chaque fasc. 4 m. — LUNZER, J. *Steiermark in der deutschen Heldensage.* Wien, Hölder, '27 (196 p.). 7,80 m. [*Akademie d. Wissens. in Wien. Phil.-hist. Klasse. Sitzungsberichte*, 204]. — SCHERR, J. *Deutsche Kultur- und Sittengeschichte. Neu bearb. u. bis in die Gegenwart fortges. von* ARTUR LOKESCH. Berlin, Eigenbrödler-Verlag, '27 (VIII-736 p.). 10 m. — VOIGT, J. *Deutsches Hofleben zur Zeit der Reformation. Hrsg. v.* EMIL SCHAEFFER. Dresden, Jess, '27 (XXXV-462 p.). 15 m. — WEDEKIND, ED. *Studentenleben in der Biedermeierzeit. Ein Tagebuch aus d. J.* 1824. *Hrsg. v.* H. H. HOUBEN. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, '27 (188 p.). 6 m. — TREITSCHKE, H. v. *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert. Ausgew. u. hrsg. von* VEIT VALENTIN. Berlin, E. Reiss, '27. 2 vol. (XXII-448-635 p.). 16 m.

**II. — Langue allemande.** — BEHREND, F. *Geschichte der deutschen Philologie in Bildern. Eine Ergänzung zu dem Deutschen Literatur-Atlas von Könneke = Behrend.* Marburg, Elwert, '27 (XII p., 78 pl., fac-sim.). 7,50 m. — *Festschrift, Friedrich Kluge zum* 70. *Geburtstage am* 21. *Juni* 1926 *dargebracht.* Tübingen, Engl. Seminar, '26 (V-164 p.). 8 m. — BEHAGHEL, OTTO. *Von deutscher Sprache. Aufsätze, Vorträge und Plaudereien.* Lahr, Schauenburg, '27 (VIII-399 p.). 9,50 m. — LYON, OTTO. *Deutsche Grammatik.* 6., *umgearb. Aufl. Unter Mitwirkung von* HORST KRAEMER *hrsg. von* W. HOFSTAETTER. Berlin, de Gruyter, '28 (144 p.). 1,50 m. [*Sammlung Göschen*, 20]. — WASSERZIEHER, E. *Schlechtes Deutsch.* 4., *verb. Aufl. bes. von* P. HERTHUM. Berlin, Dümmler, '28 (60 p.). 1,50 m. — WENTSCHER, E. *Die Rufnamen des deutschen Volkes. Eine Studie.* Halle, Buchh. d. Waisenh., '28 (52 p.). 2,40 m. — SCHATZ, J. *Althochdeutsche Grammatik.* Göttingen, Vandenhoek u. Ruprecht, '27 (VIII-352 p.). 12 m. — GEIST, G. *Einführung in das Mittelhochdeutsche.* Osterwieck a. H., Zickfeldt, '27 (VIII-85 p.). 3,80 m. — KLAPPER, J. *Die Sprichwörter der Freidankpredigten. Ein Beitrag zur Geschichte d. ost-mitteldeutschen Sprichworts u. s. lateinischen Quellen.* Breslau, Marcus, '27 (VII-112 p.). 6 m — *Die* « Synonyma » *Jakob Schöppers neu hrsg., sowie mit e. Einltg u. einem deutschen u. lateinischen Register versehen von* KARL SCHULTE. Dortmund, Ruhfus, '27 (LIV-8, 179 p.). 7 m. — WAGNER, KURT.

Digitized by Google

*Deutsche Sprachlandschaften*. Marburg, Elwert, '27 (VIII-89 p.). 8 m. (*Deutsche Dialektgeographie, H.* 23). — BUCHNER, G. *Bibliographie zur Ortsnamenkunde der Ost-Alpenländer*. München, H. Stock, '27 (36 p.), 1,50 m. — SCHNEIDER, P. *Die Volksseele im Spiegel der Bamberger Mundart*. Bamberg, St. Otto-Verlag, '27 (27 p.). 1 m. — HUSS, R. *Studien zum luxemburgischen Sprachatlas*. Luxemburg, Linden u. Hansen, '27 (68 p.). 1,50 m. — BERTHOLD, LUISE. *Hessen-Nassauisches Volkswörterbuch aus den f. e. Hessen-Nassauisches Wörterbuch von* F. WREDE *angelegten u. verwalteten Sammlungen ausgew. u. bearb.* (*Etwa* 30 *Lfgn*). *Lfg* 1. Marburg, Elwert, '27. 2,50 m. — SCHIFFMANN, K. *Neue Beiträge zur Ortsnamenkunde Ober-Oesterreichs*, 2. Linz, Winkler '27 (39 p.). 2 m. — CHRISTA, PETER. *Wörterbuch der Trierer Mundart mit Sprachgesetzen derselben und Sprachproben in Prosa und Poesie* : *Teil I*. Honnef a. Rh., Selbstverlag, '27 (IX-119 p.). 5 m. — BOHNENBERGER, K. *Die Mundarten Württembergs. Eine heimatkundliche Sprachlehre*. Stuttgart, Silberburg, '28 (XII-112 p.). 4,50 m.

**III. — Littérature allemande.** — *a*) **Traités généraux et études particulières.** — KIRCHNER, J. *Die Grundlagen des deutschen Zeitschriftenwesens. Mit e. Gesamtbibliographie d. deutschen Zeitschriften bis zum J.* 1790. *Tl.* 1. *Bibliographische und buchhandelsgeschichtliche Untersuchungen*. Leipzig, Hiersemann, '28 (XII-144 p.). 12 m. — KURZ, H. *Deutsche Literaturgeschichte. Neu bearb. u. bis in die Gegenwart fortges. von* MAX WEDEL. Berlin, Eigenbrödler-Verlag, '27 (VIII-758 p.). 10 m. — NADLER, J. *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften. Bd* 4. *Der deutsche Staat* (1814-1914). Regensburg, Habbel, '28 (XV-1012 p.). 22 m. — DEUTSCHLE, M. J. *Die Verarbeitung biblischer Stoffe im deutschen Roman des Barock*. Amsterdam, H. J. Paris, '27 (179 p.). 3,75 fl. — *Gestaltungen des Faust. Die bedeutendsten Werke der Faustdichtung seit* 1587. *Hrsg. von* H. W. GEISSLER. Bd 1-3. München, Parcus, '27. 3 vol. 10 m.

*b*) **Auteurs et ouvrages particuliers.** — **Apostelgeschichte.** — *Eine ostdeutsche Apostelgeschichte des* 14. *Jahrhunderts. Hrsg. von* W ZIESEMER. Halle, Niemeyer, '27 (III-106 p.). 3,20 m. [*Altdeutsche Textbibliothek*, 24].

**Arndt, E M.** — *Briefe an eine Freundin. Hrsg. von* E. GÜLZOW. Stuttgart, Cotta, '28 (V-240 p.). 5 m.

**Bahr, H.** — MERIDIES, W. *Hermann Bahr als epischer Gestalter und Kritiker der Gegenwart*. Hildesheim, Borgmeyer, '27 (69 p.). 1,50 m.

**Bibel.** — *Die gotische Bibel. Hrsg. von* W. STREITBERG. *Tl.* 2. *Gotisch-griechisch-deutsches Wörterbuch*. 2. *Aufl.* Heidelberg, Winter, '28 (XII-180 p.). 3 m. [*Germanische Bibliothek, II*, 3].

Digitized by Google

**Brentano, Cl.** — KŒTHKE, E. *Clemens Brentanos religiöser Werdegang.* Hamburg, Lanzenberger, '27 (86 p.). 2,50 m.

**Dietrich von Gotha.** — TÜRK, F. *Der Wortschatz der Predigtsammlung Dietrichs von Gotha. Ein Beitrag zur Kenntnis des Mitteldeutschen im* 14. *Jh.* Giessen, Münchow, '26 (XV-174 p.). 8,50 m.

**Eberhard, Priester.** — *Priester Eberhard : Die Gandersheimer Reimchronik. Hrsg. v.* L. WOLFF. Halle, Niemeyer, '27 (XLII-79 p.). 3 m. [*Altdeutsche Textbibliothek*].

**Eckermann.** — HOUBEN, H. H. *J. P. Eckermann, sein Leben für Gœthe. Teil* 2. (XXII-807 p.). Leipzig, Haessel, '28, 10 m.

**Eulenberg, H.** — *Eulenberg, Herbert. Ein rheinisches Dichterleben* (*Werke, Ausz.*). Bonn, Klopp, '27 (IV, II, 221 p.). 6 m.

**Fichte.** — WUNDT, M. *Johann Gottlieb Fichte. Sein Leben und seine Lehre.* Stuttgart, Frommann, '27 (VIII-317 p.). 8 m. — GRUNEWALD, MARIA. *Fichtes deutscher Glaube.* Berlin, Lühr, '27 (105 p.). 2 m.

**George, Stefan.** — *Gesamtausgabe der Werke. Endgültige Fassung. Band* 1 : *Die Fibel. Auswahl erster Werke.* Berlin, Bondi, '27. 4,50 m.

**Gœthe.** — *Gœthe. Briefe und Tagebücher. Taschenausg. in* 2 *Bänden. Hrsg. von* H. G. GRÄF. Leipzig, Insel-Verlag, '27 (886-861 p.). 20 m. — *Die Weimarische Dramaturgie. Aus Gœthes Schriften gesammelt, erl., u. eingel. von* EDUARD SCHARRER-SANTEN. Berlin, Paetel, '27 (VIII-328 p.). 7 m. — STECHER, R. *Erläuterungen zu Gœthes Clavigo.* 2. *Aufl.* Leipzig, H. Beyer, '27 (54 p.). 0,60 m. [*Königs Erläuterungen*, 56]. — STECKNER, H. *Der epische Stil von Hermann und Dorothea.* Halle, Niemeyer, '27 (XI-264 p.). 12 m. — CARUS, C. G. *Gœthe. Zu dessen näherem Verst ndnis. Mit einem Nachwort hrsg. von* K. K. EBERLEIN. Dresden, Jess, '27 (286 p.). 7,50 m. — WEISSEL, O. *Der Advokat Gœthe.* Wien, Manz, '27 (VIII-72 p.). 2 m. — JOHN, H. *Gœthe und die Musik.* Langensalza, Beyer, '28 (VII-175 p.). 4,50 m. — EMRICH, H. *Gœthes Intuition.* Tübingen, Mohr, '28 (III-82 p.). 3,60 m.

**Grimm, Jacob, und Wilhelm Grimm.** — *Briefwechsel der Brüder Jacob und Wilhelm Grimm mit Karl Lachmann. Hrsg. von* A. LEITZMANN. *Mit einer Einleitung von* K. BURDACH. Jena, Frommann, '27. 2 vol. 70 m.

**Grimm, Jacob.** — *Briefwechsel zwischen Jacob Grimm und Karl Gœdeke, hrsg. von* J. BOLTE. Berlin, Weidmann, '27 (112 p.). 4 m.

**Gryphius, A.** — GUNDOLF, FR. *Andreas Gryphius.* Heidelberg, Weiss, '27 (63 p.). 2 m.

**Gutzkow.** — FELL, A. *Gutzkows Ritter vom Geiste. Psychogenet. Untersuchg. zur Frage des Übergangs von Romantik zu Realismus.* Aachen, Aachener Verlagsgesellschaft, '27 (66 p.). 2 m.

Digitized by Google

**Hauff, W.** — SCHELLER, W. *Wilhelm Hauff. Monographie.* Leipzig, Reclam, '27 (63 p.). 0,40 m.

**Hauptmann, G.** — HÜLSEN, HANS VON. *Gerhart Hauptmann.* Leipzig, Reclam, '27 (199 p.). 1,20 m. [*Dichter = Biographien*, 28].

**Haxthausen, Werner von.** — ARENS, ED. *Werner von Haxthausen und sein Verwandtenkreis als Romantiker.* Aichach, Schütte, '27 (94 p.). 4 m.

**Hebbel, Fr.** — *Friedrich Hebbel. Ein Lebensbuch.* (*Tagebücher. Briefe. Eine Auswahl*) *von* W. BLOCH-WUNSCHMANN. Berlin, Behr. '27 (VIII-639 p.). 6 m. — ITZEROTT, ELISABETH. *Bemerkungen zu Friedrich Hebbels Tagebuchaufzeichnungen im Lichte christlicher Weltanschauung.* Berlin, Behr, '27 (335 p.). 6,50 m. — STERN, H. *Friedrich Hebbels* « Judith » *auf der deutschen Bühne.* Berlin, Behr, '27 (120 p.). 4,50 m. [*Hebbel = Forschungen*, 18].

**Hegel.** — LÖWENSTEIN, J. *Hegels Staatsidee. Ihr Doppelgesicht u. ihr Einfluss im* 19. *Jh.* Berlin, Springer, '27 (VI-183 p.). 9,60 m. — SALDITT, M. *Hegels Shakespeare-Interpretation.* Berlin, Springer, '27 (VI-46 p.), 2,70 m.

**Hesse, H.** — BÜHNER, K. H. *Hermann Hesse und Gottfried Keller. Eine Studie.* Stuttgart, Bonz, '27 (59 p.). 1,50 m.

**Heyse, P.** — ZINCKE, P. *Paul Heyses Novellentechnik. Dargestellt auf Grund einer Untersuchung der Novelle* «Zwei Gefangene». Karlsruhe, Gutsch, '27 (278 p.) 7,50 m.

**Hoffmann, E. T. A.** — SALOMON, G. *E. T. A. Hoffmann. Bibliographie.* 2., *verb., u. verm. Aufl.* Berlin, Paetel, '27 (118 p.). 5 m. — MÜLLER, HANS VON. *E. T. A. Hoffmann und Jean Paul, Minna Dörffer und Caroline Richter, Helmina von Chézy und Adelheid von Bassewitz. Ihre Beziehungen zu einander und zu gemeinsamen Bekannten im Rahmen der Zeitgeschichte. Unter Mitwirk. von* ED. BEREND *dargest. Heft* 1. Köln, Gehly, '27. 4 m. — WOLZOGEN, HANS VON. *E. T. A. Hoffmann und Richard Wagner. Harmonien und Parallelen.* Grossenwörden, Rüsch, '27 (94 p.). 0,65 m.

**Holz, A.** — SCHÄR, O. *Arno Holz. Seine dramatische Technik.* Bern, Haupt, '26 (101 p.). 2,80 m. [*Bern, phil. Diss.* 1926].

**Immermann.** — KEIM, H. W. *Beiträge zur Düsseldorfer Literaturgeschichte.* 1. *Immermanns Kunstkritische Schriften.* 2. *Friedrich von Uchtritz.* Düsseldorf, Schwann, '27 (63 p.). 3 m.

**Jean Paul.** — ZUCKER, W. *Der barocke Konflikt Jean Pauls.* Breslau, Marcus, '27 (32 p.). 2 m. — Voir : **Hoffmann, E. T. A.**, von HANS VON MÜLLER.



Digitized by Google

**Keller, Gottfried.** — *Aus Gottfried Kellers glücklicher Zeit. Der Dichter im Briefwechsel mit Marie u. Adolf Exner.* Wien, Speidel, '27 (182 p.). 11 m. — Voir : **Hesse, H.**, von K. H. BÜHNER.

**Kerner, Justinus.** — *Briefwechsel zwischen Justinus Kerner und Ottilie Wildermuth* 1853-1862. *Hrsg. von* A. WILDERMUTH. Heilbronn, Salzer, '27 (262 p.). 4 m.

**Klopstock.** — SCHUCHARD, G. C. L. *Studien zur Verskunst des jungen Klopstock.* Stuttgart, Kohlhammer, 1927. 100 p. 4,50 m.

**Kralik, Richard.** — *Kralik, R. Tage und Werke. Lebenserinnerungen. Fortsetzung.* München, Höfling, '27 (48 p.). 1 m.

**Lavater.** — VÖMEL, A. *Joh. C. Lavater.* 1741-1801. *Ein Lebensbild.* 2., *erw. Aufl.* Neukirchen, Mörs, '27 (268 p.). 4,50 m.

**Lessing.** — METZGER, WILLI : *Die Entwichlung von Lessings Briefstil.* Giessen, Münchow, '27 (67 p.). 3 m.

**Liederdichter.** — BARTSCH, K. *Deutsche Liederdichter des zwölften bis vierzehnten Jahrhunderts. Eine Auswahl.* 8. *Aufl., bes. von* W. GOLTHER. *Unver. Neudr. d.* 4. *Aufl.* Berlin, Bahr, '28 (XCIV, 414 p.). 8,50 m.

**Liliencron, Detlev von.** — *Briefe in neuer Auswahl. Hrsg. u. eingel. von* H. SPIERO. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, '27 (450 p.). 12 m.

**Mechtild von Magdeburg.** — LÜERS, GRETE. *Die Sprache der deutschen Mystik des Mittelalters im Werke der Mechtild von Magdeburg.* München, Reinhardt, '26 (XV-319 p.). 13 m.

**Müller-Guttenbrum, Adam.** — *Der Roman meines Lebens. Aus dem Nachlass zsgt. von seinem Sohne.* Leipzig, Staackmann, '27. 5 m. — WERESCH, H. *Adam Müller-Guttenbrunn und seine Heimatromane.* Temesvar, '27 (255 p.).

**Murner, Thomas.** — *Kleine Schriften* (*Prosaschriften gegen die Reformation*). *Teil I. Hrsg. von* W. PFEIFFER-BELLI. Berlin, de Gruyter, '27 (VIII-200 p.). 10 m.

**Nietzsche.** — KRÖPP, G. *Nietzsches Zarathustra und die christliche Ethik.* Langensalza, Beyer, '27 (56 p.). 1 m.

**Olfers, M. v.** — *Marie von Olfers : Briefe und Tagebücher* 1826-1869. *Hrsg. von* MARGARETE VON OLFERS. Berlin, Mittler u. Sohn, '28 (XII-351 p.). 12 m.

**Raabe, W.** — SPIERO, H. *Raabe - Lexikon.* Berlin-Grunewald, Klemm, '27 (278 p.). 5,75 m. — SOMMER, P. *Erläuterungen zu W. Raabes « Abu Telfan ». — Zu W. Raabes « Der Schüdderump ». Zu W. Raabes « Die Leute aus dem Walde ».* Leipzig, Beyer, '27 (57, 53 et 75 p.). 0,60 m. chacun [*Königs Erläuterungen*, 201-203].

Digitized by Google

**Rudolf von Ems.** — ZEEMAN, D. J. C. *Stilistische Untersuchungen über Rudolf von Ems' Weltchronik und seine beiden Meister Gottfried und Wolfram.* Amsterdam, H. J. Paris, '27 (V-193 p.). 4,25 fl.

**Sauter, Ferdinand.** — *Ferdinand Sauter. Leben u. Gedichte. Dargest. u. hrsg. v.* H. DEISSINGER *u.* O. PFEIFFER. *Neue, wohlf. Ausg.* Wien, Gerold, '27 (IX-327 p.). 5 m.

**Schiller.** — BÖHM, W. *Schillers « Briefe über die ästhetische Erziehung des Menschen ».* Halle, Niemeyer, '27 (VII-190 p.). 9 m. — HOHENSTEIN, FR. A. *Schiller. Die Metaphysik seiner Tragödie.* Weimar, Böhlau, '27 (VII-181 p.). 10 m. — FRICKE, G. *Der religiöse Sinn der Klassik Schillers. Zum Verhältnis von Idealismus und Christentum.* München, Kaiser, '27 (VIII-389 p.). 9,50 m.

**Schleiermacher.** — MÜSEBECK, E. *Schleiermacher in der Geschichte der Staatsidee und des Nationalbewusstseins.* Berlin, Hobbing, '27 (150 p.). 7,20 m. — HOLDER, HAUS. *Die Grundlagen der Gemeinschaftslehre Schleiermachers.* Langensalza, Beyer, '27 (92 p.). 1,80 m. (*Pädagogische Untersuchungen, II*, 1).

**Spitteler.** — STREICHER, S. *Spitteler und Böcklin. Bd* 2. Zürich, Füssli, '27 (160 p.). 4,40 m.

**Storm, Th.** — SOMMER, P. *Erläuterungen zu Th. Storms « Aquis submersus ».* Leipzig, Beyer, '27 (45 p.). 0,60 m. [*Königs Erläuterungen* 198]. — SOMMER, PAUL. *Erläuterungen zu Theodor Storms « Renate ». 2. Aufl.* Leipzig, Beyer, '27 (43 p.). 0,60 m. [*Königs Erläuterungen*, 196]. — SOMMER, P. *Erläuterungen zu Theodor Storms « Gedichten ».* Leipzig, Beyer, '27 (36 p.). 0,60 m. [*Königs Erläuterungen*, 199].

**Sudermann, H.** — KURT BUSSE. *Hermann Sudermann. Sein Werk und sein Wesen.* Stuttgart, Cotta, '27 (206 p.). 3,50 m.

**Üchtritz, Fr. v.** — Voir : *Immermann*, von H. W. KEIM.

**Werfel, Franz.** — *Gedichte.* Wien, Zsolnay, '27 (467 p.). 4 m.

**Wernher, Priester** : *Maria-Bruchstücke u. Umarbeitungen. Hrsg. von* CARL WESLE. Halle, Niemeyer, '27 (XVII-253 p.). 5 m. [*Altdeutsche Textbibliothek*].

**Wolfram von Eschenbach.** — HARTL, ED. *Die Textgeschichte des Wolframschen Parzival. Tl.* 1 : *Die jüngeren G.-Handschriften, Abt.* 1. Berlin, de Gruyter, '28 (XXIII-165 p.). 10 m.

L. MIS.

Digitized by Google

# REVUE DES REVUES

## Revues scandinaves

**Edda** (Oslo, Aschehong), 1927, I. OLA VINBERG : *Den svenska proletärdiktningens gestalter* (Rapide historique de la poésie prolétarienne. Ne témoigne primitivement d'aucune haine. Ce sont les poètes issus du peuple qui en chantent la vie, les souffrances et les aventures. Le tailleur de pierre gotlandais Carl Hurtig, le pêcheur Niklason du Bohuslän. Puis, la poésie révolutionnaire, dont les auteurs sont plutôt des bourgeois. Henrick Menander et la poésie socialiste et, autour de lui, dans les dernières années du XIX^e siècle, une dizaine de poètes. Léon Larson, ouvrier teinturier, un des premiers, excite les camarades à la haine contre les riches (1904). Puis, de nombreux épigones. Dan Anderson. Parallèlement à la poésie, toute une littérature en prose, fortement influencée par Zola. Ce n'est qu'après 1900 que l'on trouve dans les librairies les romans prolétariens de Johan Pihlman, d'Alfred Kämpe, de Marie Sandel. Depuis la guerre : Ragnar Holmstroem, Rudolf Värnlund, Eyvind Johnson. Les auteurs dramatiques non plus ne manquent pas, mais qui ne sont guère que des amateurs. Influence de Strindberg, Ellen Key, Heidenstam. Article qui n'est que l'esquisse d'un travail à faire et qui serait certainement fort intéressant). — EDV. BULL : *Haakon Ivarsons saga* (Compare les deux récits qui en existent dans la Morkinskinna et dans la saga proprement dite de Haakon). — EBBE NERGARD : *Forholdet mellem Swift og Stella* (Des rapports de l'auteur de Gulliver avec Esther Johnson, dite Stella. Les soixante-cinq lettres de Swift. De nature érotique ? Rien dans ces lettres ne permet de l'affirmer). — NORDAHL GRIEG : *Rudyard Kipling and the British Empire* (Qu'il est impossible d'estimer de quelle valeur fut pour l'Angleterre l'œuvre de Kipling durant la guerre. La force qu'il fut pour l'Empire. Né aux Indes. Comment l'Angleterre devint pour lui une sorte de divinité. Intéressante étude écrite en anglais). — BIRGER JUELL-TŒNNESSEN : *Litt an mennesket Sigbjœrn Obstfelder* (Qu'il ne fut point uniquement le rêveur que l'on a dit. Psychologue comme personne).

**Ord och Bild** (Stockholm, Wahlstrœm et Widstrand). 1927, VIII. — L. AAS : *William Butler Yeats og hans Verker* (Les antécédents du théâtre irlandais. Que ce n'est qu'avec Yeats, Synge et Lady Gregory que l'on peut parler d'une école dramatique nationale. La fon-

Digitized by Google

dation du Théâtre littéraire à Dublin en 1899. Puis, en 1902, fondation de la « Société nationale des acteurs », dont le but était d'éliminer les acteurs anglais. Le rôle de Yeats, ses drames, « Cathleen ni Houlihan », son triomphe, ses articles de critique). — IVAR HJERTEN : *Kore-typen inem den grekiska plastiken* (A propos des différentes statues de « Koré », étude de la toilette féminine il y a 2.600 ans. Exprime le souhait d'une renaissance du costume dans le genre antique). — LUDVIG NORDSTRŒM : *Den moderna litteraturens innehollsproblem* (Très intéressante étude sur les tendances actuelles de la littérature. La grande ville opposée à la nature ; le machinisme éliminant le classisisme. Causes et conséquences. L'idéal humain se transforme. Avec lui la littérature. L'angoisse du temps présent entre hier et demain). — EINAR SKAVLAN : *Ungdommen i nye norske shuespill* (En ces deux derniers ans, série de premières à Oslo : d'Oskar Braater, de Sigurd Christiansen, de Georg Brochmann, de Kristian Elster, d'Helge Krog, de Ronald Fangen. Tous auteurs entre 30 et 40 ans. Le rôle qu'y tient la jeunesse actuelle). — EMILIA FOGELKLOU : *Själskunskap* (Revue de quelques ouvrages de psychologie et d'histoire religieuses, parmi lesquels : « Dœd og fœrnyelse » de Poul Bjerre, « Tiden och tron » de Arnold Ljungdal, « Das Heilige » de Rudolf Otto, etc.). — RAGNAR SJŒBERG : *Almquistforskning* (Que l'on peut retrouver chez lui toutes les idées de son époque).

IX. — ARVID HJ. UGGLA : *Universitas regia Ypsaliensis* (L'Université d'Upsal au cours de ses quatre cent cinquante années d'existence). — FRANS G. BENGTSSON : *Myter och sagor* (Revue d'ouvrages relatifs aux mythes et légendes. Série publiée par la maison d'édition « Natur och Kultur » sous la direction d'Efraim Briem). — CARL BEHRENS : *Danske Bœger* (Beaucoup d'ouvrages honnêtes, aucun de remarquable. Un intéressant volume de vers de Jeppe Aakjaer, « Rugens Sange ». Les romans autobiographiques de Gunnar Gunnarsson, dont le dernier « Natten og Drœmmen ». « Det skjulte Norge », « La Norvège cachée » de Jœrgen Bukdahl, un livre qui donne à penser. Le Danemark attend un poète).

**Tilskueren** (Copenhague, Gyldendal). 1927. Août. — SVEND RANULF : *De moderne pœdagogiske Reformkrav* (Que la lutte entre la théorie et la pratique en éducation n'est, au fond, qu'une des formes de la lutte entre les classes. Historique des tendances pédagogiques au Danemark depuis la fin du XIX^e siècle ; le rôle de Wilhelm Rasmussen, le social-démocrate. Que le système d'éducation ne devrait pas être le même dans les villes qu'à la campagne). — JŒRGEN BUKDAHL : *Norsk Litteratur i* 1926 (Qu'il y a en Norvège deux formes de la culture : l'une de langue et d'influence danoises, l'autre purement nationale. La fusion des deux serait nécessaire. Cite la nouvelle édi-

Digitized by Google

tion de « Benedicte Stendal » de Nini Roll Anker ; l'édition des « Dagbœger » d'Arne Garborg, qui en est à son cinquième volume ; le très intéressant début de Cora Sandel avec « Alberte og Jakob ». JEN TVEDT, dont, à l'occasion de son 70e anniversaire, on réédite les « Godmenne », avec Duun et Kinck, marque l'apogée du roman norvégien populaire. A propos de la mort de Kinck, analyse son dernier ouvrage, « Le printemps à Mikropolis », dont la nouvelle « Faerden » est une sorte de revue de sa propre action. — BERNHARD JENSEN : *H. C. Andersens dramatiske Digtning og det moderne Teater* (Témoigne, quoi qu'on en ait dit, dans ses drames d'une réelle connaissance de l'homme. Ses dialogues sont, d'autre part, vivants et très individuels. A le sens des contrastes dans sa façon de grouper des personnages). — B. PALUDAN-MULLER : *Et Hovedmoliv i Paludan-Müllers Digtning* (La solitude, l'un des principaux motifs dans la poésie de Paludan-Müller).

**Samtiden** (Oslo, Aschehoug). 1927, VII. — CHARLES KENT : *Nordamerikanske nutidsdiktere* (Après 1865, période de prospérité matérielle et de décadence morale. Les poètes de l'ancienne génération se taisent ; ceux de la nouvelle s'oublient aux jeux du rythme et de la rime ; cependant, un poète avait paru, Whitman, qui, dès 1855, avait montré une autre voie. Voit la réalité avec les yeux d'un enfant. Interdépendance mystique des êtres et des choses. Après la guerre de l'Indépendance, les poètes de l'ouest : Bret Harte, John Hay, Joaquin Miller et Mark Twain. Après 1890, on s'aperçoit de plus en plus qu'il y a en poésie « d'autres sujets que la lune ». En 1913, le magazine « Poetry », organe impartial des différents groupes. Le poète Edgar Lee Masters donne, en 1915, sa « Spoon River Anthology », dans le genre de l'anthologie grecque quant à la forme, l'homme réel en étant l'unique sujet. Edwin Arlington Robinson, Robert Fors, peut-être le plus grand de ces poètes. Son « North of Boston » et « Mountain Interval » parmi les meilleures productions lyriques de notre temps. Carl Sandburg, le poète de la grande industrie américaine. D'autres comme Vachel Lindsay, James Oppenheim, Louis Untermeyer, Conrad Aiken, la douce Hilda Conkling... Suivent un certain nombre de traductions).

L. P.

---

## Revues allemandes

---

**Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.**

T. LXIV. Fascicule 4.

ANTON WALLNER : *Die Urfassung des Reinhart Fuchs* (Le poème *Reinhart Fuchs*, transmis fragmentairement, peut être reconstruit. Après M. E. Schröder, et à l'aide du *Roman de Renard*, divers pas

Digitized by Google

sages sont interprétés et rétablis). — R. MEISSNER : *Schiffsnamen bei Wolfram von Eschenbach* (Signification de *kiel*, *barke*, *tragamunt*, *ussier*, *kocke*, *snecke*, *seitiez*, *sentîne*). — E. S. : *Über Franco von Meschede* (Notice relative à des manuscrits et œuvres de cet auteur). — K. BÜSCHER : *Was das iht* (Dans le vers 124, 3 de Walther de la Vogelweide *iht* a une valeur négative). — WOLFGANG KRAUSE : *Vingpór* (Le premier composant du nom *Vingpór*, qui se rencontre dans l'*Edda*, dérive d'une racine *wé*, qui apparaît dans *weihen*, de sorte que *Vingpór* signifie « *pór* qui consacre » ; explication de mots apparentés : *Véorr*, etc.). — WILH. OEHL : *Neu entdeckte Mystikertexte* (Indications relatives à un manuscrit récemment découvert d'une traduction en allemand d'œuvres latines des deux mystiques Elisabeth de Schönau et Mathilde de Magdebourg ; spécimens). — E. SCHRÖDER : *Maihinger Nibelungen-hs.* (Ce manuscrit a été écrit par trois copistes en bavarois grossier). — E. S. : *Meininger Handschrift des Wilhelm von Orlens* (Manuscrit incomplet et à peu près dépourvu de valeur). — HEINRICH RAUSCHER : *Das Waidhofner Gregoriusfragment* (Reproduction de deux passages du poème, trouvés récemment ; remarques sur la langue). — WERNER KOHLSCHMIDT (*Zur religionsgeschichtlichen Stellung des Muspillis* (Le vieux poème a été écrit sous l'influence d'idées chrétiennes, mais s'inspire de conceptions païennes ; le parallélisme Elie-Thor en est la preuve).— HERMANN SCHNEIDER : *Tristan und Kudrun* (Un passage de *Kudrun* a été emprunté au *Tristan*). — GUSTAV EHRISMANN : *Phaset* (Le poème moyen-haut-allemand qui porte ce titre, et qui est un art d'aimer et de savoir-vivre, est en étroite connexion avec le *Facetus moribus et vita*). — LUDWIG WOLFF : *Sprachliches, Textkritisches und Stilistisches zu Eberhard von Gandersheim* (Remarques supplétives à l'édition, qui a paru récemment, d'Eberhard dans la collection *Altdeutsche Textbibliothek*). — E. S. : *Die Gothaer Pergamenths. des Reinfried von Braunschweig* (Notice descriptive).

**Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Litteratur.**

Tome XLVI. Fascicule 4.

Comptes rendus critiques, notices littéraires.

**Euphorion.**

T. XXVIII. Fascicule 3.

OSKAR KRAUS : *Geisteswissenschaft und Psychologie* (Discussion du problème de la connaissance). — AUGUST FRESENIUS : *Die Verserzählung des 18. Jahrhunderts* (Il s'agit surtout des *Contes en vers* de Wieland, dont la matière et la technique sont parfois empruntées à autrui ; ils eurent un certain succès, surtout dans le camp suisse, et Wieland leur attribuait dans sa vieillesse une valeur documentaire pour sa formation et l'esprit de son temps). — WALTHER RUMPF :

Digitized by Google

*Das literarische Publikum der sechziger Jahre des* 18. *Jahrhunderts in Deutschland* (Ce sont les cours qui s'intéressent aux belles-lettres, intérêt d'ailleurs assez médiocre ; quelques villes se montrent éclairées ; le théâtre n'exerce pas grand attrait et n'a pas une tenue sévère ; l'opérette a les faveurs du public ; les livres les plus lus ne sont pas les meilleurs). — KONRAD GAISER : *Schubart im Exorzistenstreit* (Un certain Gassner, thaumaturge fort actif et exorciseur réputé, donna lieu à une violente polémique à laquelle prirent part les jésuites ; Schubart se lança dans la querelle, ce qui lui valut d'être emprisonné). — KARL SCHULTZE-JAHDE : *Kritische Studien zu Immermanns « Merlin »* (Les personnages de Merlin et de Klingsohr expriment les conceptions d'Immermann ; ce dernier a oscillé entre le chiliasme et l'idée rationaliste ; le rôle de Satan est peu clair).

Comptes rendus critiques.

(Dorénavant, M. Konrad Burdach et M. Julius Petersen, tous deux professeurs à l'Université de Berlin, participeront à la direction de l'*Euphorion*, à laquelle MM. Nadler et Stefansky restent attachés).

F. P.

**Die Literatur. — 1928. — Januar.** — R. FRANK : *Radio-Poetik* (La radio-diffusion d'œuvres poétiques aura pour conséquence une fusion des éléments épiques, lyriques et dramatiques. Nécessité d'une base théorique solide pour les futurs auteurs de telles œuvres). — E. HEILBORN : *Empirische Mystik* (A propos d'un livre d'Alfred Döblin : « *Das Ich über der Natur* », où l'on peut découvrir l'influence de Fechner). — W. TÜRK : *Hauptmanns Till Eulenspiegel* (Manque de simplicité, lourdeur des hexamètres. Le poète est étranger à son époque, ne la comprend pas). — A. FR. BINZ : *Oskar Maria Graf*. — K. MÜNZER : *Die Sagen der Juden*. — O. DODERER : *Klassische Wirtshausgeschichten* (Il s'agit du genre qui, dans l'histoire littéraire, porte ordinairement le nom de « Schwänke », qu'on trouve à l'origine des *Mille et une Nuits*, *Till Eulenspiegel*, *Simplizius Simplizissimus*, *Contes drôlatiques* de Balzac, *Contes* de Grimm, etc.). — F. GREGORI : *Lyrik* (Rend compte d'un nombre imposant de recueils lyriques récents et pousse un cri d'alarme devant ce déluge de poésie).

**Februar.** — C. WORMANN : *Volkshochschule und Literatur*. — FELIX BRAUN : *Rilkes Gesammelte Werke* (A propos de l'édition des œuvres du poète publiée par l'Insel-Verlag en six volumes, qui sera complétée plus tard par un volume d'œuvres posthumes et un volume de correspondance, mais qui renferme déjà un assez grand nombre d'inédits). — R. KAYSER : *Stendhal und Italien*. — A. HEINE : « *Im Anfang war die Liebe* » (A propos de la publication des lettres de Malwida von Meysenbug à sa fille adoptive, par Bertha Schleicher). — E. REINACHER : *Junge Deutsche* (Quelques romans et nouvelles d'une collection inaugurée par la librairie Reclam). — G. K. BRAND : *Es*

Digitized by Google

*war sehr schön* (Impressions nées de la lecture de l'ouvrage d'Alfred Kerr : *Es war doch schön* !). — LUTZ WELTMANN : *Zum deutschen Drama*, III. *Wilhelm von Scholz* (Œuvre dramatique de W. v. Scholz). — E. PREUSSNER : *Julius Stockhausen*. — E. ACKERKNECHT : *Neues zur Jugendschriftenfrage*.

**Zeitschrift für Deutschkunde. — 1928. — Heft 1.** — FR. GUNDOLF : *Über Clemens Brentano* (Place occupée par Brentano dans l'école romantique. Influences subies. Son originalité. Ses œuvres diverses jusqu'à « *Die Gründung Prags* »). — FR. NAUMANN : *Aufriss der deutschen Literaturgeschichte*. II. *Ritterliche Dichtung* (1150-1300). (Caractères généraux de cette période littéraire ; ses diverses divisions ; à partir du milieu du XIIIe siècle, la poésie n'est plus pratiquée que comme un métier. Les deux genres les plus importants : poésie lyrique et poésie épique ; absence de poésie dramatique véritable. Principaux représentants des genres lyrique et épique. Avec le poète didactique Hugo von Trimberg commence une période nouvelle ; la poésie du moyen haut-allemand est terminée). — V. KLEMPERER : *Christian Morgenstern und der Symbolismus* (Première partie d'une étude très détaillée et très substantielle du symbolisme dans l'œuvre de Morgenstern). — A. EWALD : *Wilhelm Heinse. Ein Vorläufer der neuen Schule* (Pour la première fois, signale l'auteur dans une remarque initiale, W. Heinse est étudié, dans cet article, d'un point de vue pédagogique. Ses « *Aphorismen* », publiés pour la première fois il y a deux ans par A. Leitzmann, ont fait apparaître Heinse sous un jour entièrement nouveau, comme un Sage au sens de Nietzsche, qui a projeté des clartés nouvelles sur tous les sujets capables d'intéresser l'esprit humain. Exposé des idées pédagogiques contenues dans ces Aphorismes). — J. BIHL : *Roman und Novelle als Privatlektüre* — W. OPPERMANN : *Literaturbericht. Deutsche Sprache und Sprachwissenschaft* (Rend compte d'ouvrages récemment publiés sur la linguistique et la langue allemande).

**Heft 2.** — FR. GUNDOLF : *Über Clemens Brentano* (Suite et fin de l'étude dont la première partie a été publiée dans le numéro antérieur. Ses œuvres postérieures à la *Fondation de Prague*. Etudie avec une prédilection visible et dans le détail les *Romanzen vom Rosenkranz*, qu'il proclame le « sommet de son œuvre poétique »). — R. WITTSACK : *Rhythmus und Vortragskunst*. — V. KLEMPERER : *Christian Morgenstern und der Symbolismus* (Suite et fin). — W. SCHÖNBRUNN : *Philosophische Arbeitsgemeinschaft*. — B. CAPESIUS : *Zur Frage des deutschen Aufsatzes*. — W. LINDEN : *Wertvolle Romane und Novellen der letzten Zeit* (Passe rapidement — trop rapidement peut-être — en revue quelques romans et recueils de nouvelles particulièrement importants et parus dans ces dernières années). — W. OPPERMANN :

Digitized by Google

*Literaturberichte*, *II. Die neuhochdeutsche Schriftsprache* ; — *III. Die deutschen Mundarten* (Comptes rendus). — A. E. BERGER : *Kulturgeschichte* (1921-1926). (Rend compte d'ouvrages relatifs à l'histoire de la civilisation parus entre 1921 et 1926).

**Die schöne Literatur. — 1928. — Heft. 1.** — P. WITKOP : *Wilhelm Schäfer* (Influence considérable de J. P. Hebel sur l'œuvre de Schäfer. Poète de la Rhénanie. Eprouve en même temps une vive sympathie pour la Suisse allemande, qui devient pour lui comme une « patrie d'élection »). — *Wilhelm Schäfer* 1 : *Biographisches* (renseignements biographiques succincts) ; 2. : *Bibliographie* (de ses œuvres et des études sur Schäfer, par E. METELMANN).— W. FRELS : *Die deutsche dramatische Produktion 1926* (Etude de statistique sur la production dramatique allemande en 1926. Retenons en particulier : 278 premières, réparties entre vingt-neuf villes et environ 150 théâtres ! Il faut ajouter à ce total 89 pièces étrangères traduites ou remaniées (29 françaises, surtout du genre gai, 21 anglaises ou américaines, 12 italiennes, et même 2 chinoises !).

**Heft 2.** — A. BALDUS : *Alfons Paquet* (Pour lui la civilisation moderne, l'esprit moderne existent dans et par les villes. En grande faveur auprès de la jeunesse). — Renseignements biographiques et bibliographiques par E. METELMANN. — A. V. GROLMANN : *Die Ebene* (Remarques sur l'essence de la plaine et sur son importance esthétique dans la littérature allemande). — F. NEUMEYER : *Knut Hamsum « Landstreicher »*.

L. M.

---

## Revues françaises

---

**Mercure de France. — 1928. — 1er Janvier.** — P. MASCLAUX : *Le Grand'Œuvre de Gœthe* (Il s'agit de *Faust*. Etudie successivement : le nombre divin, la table de multiplication de la sorcière, l'œil mystique, le « précieux quatre », le temple. Conclut en ces termes : « Cette étude met fin aux explications fantaisistes accumulées depuis un siècle sur l'œuvre de Gœthe... L'énigme du Sphinx allemand est maintenant résolue. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre dans l'interprétation du plus grand des poètes modernes »).

L. M.

---

Digitized by Google

## Revues américaines

**The Germanic Review. — Juillet 1927.** — W. KAUFMANN : *Romanik und Gotik* (Essai d'interprétation des deux styles par leurs oppositions et leurs rapports avec la littérature, l'architecture et la philosophie. L'auteur voit une différence de « tempérament » entre le roman et le gotique. L'un est une masse lourde, statique, l'autre dynamique. Manque de lumière, d'unité, d'individualité chez l'un, optimisme, clarté, sentiment croissant de la vie chez l'autre, l'un est représenté par le clergé, l'autre par la chevalerie. On peut même y voir des différences nationales, plus fortes dans le gotique que dans le roman, entre la France et l'Allemagne). — J. C. BLANKENAGEL : *Deeds to Lenau's property in Ohio* (Publication des actes concernant la propriété que Lenau avait acquise à Crawford County dans l'Ohio durant son séjour aux Etats-Unis, et que la récente et complète édition des œuvres de Lenau par Ed. Castle ne contient pas encore). — F. B. WAHR : *Hauptmann's Promethidenlos* (Il s'agit de l'œuvre de jeunesse de G. Hauptmann, parue en 1885 à Berlin, et retirée peu après de la circulation par l'auteur, œuvre importante par les tendances qu'elle révèle plus que pour sa valeur littéraire). — Fr. BACHMANN : *Die Theorie, die historischen Beziehungen und die Eigenart des Expressionismus.* — A. J. UPPVALL : *The Poetic Art of Erik Axel Karlfeldt* (Poète suédois né en 1864 et dont le genre principal est l'idylle dans la vie quotidienne. La Suède l'a longtemps méconnu, il est considéré maintenant comme le poète ayant su exprimer les sentiments les plus profonds de sa race).

Comptes rendus critiques.

H. G. WENDT : *American Bibliography of Germanics*, March-April 1927.

**Octobre 1927.** — ERNST ROSE : *Grimmelshausens « Simplicissimus », ein Beitrag zur deutschen Wesenskunde* (Brève étude sur Simplicissimus considéré comme une des créations les plus typiques de ce qu'il y a de constant, d'immuable dans le caractère allemand). — J. WHYTE : *Economic influences on the literature of the 19th. century* (Esquisse d'une question de premier ordre. Comparaison entre l'Allemagne et les États-Unis à ce sujet. Étant donné la situation prospère de l'ouvrier américain, les romanciers ne sont plus amenés à considérer l'industrie et le capitalisme comme des forces qui oppriment le travailleur, mais comme une organisation qui tend à abolir l'individualisme). — SALOMON LIPTZIN : *The Lyric of Nascent Modern Realism* (Etude sur la poésie lyrique de Georg Herwegh et de Karl Beck (1817-1879), qui ont été les premiers à exprimer dans leur poésie les souffrances du prolétariat.) — Fr. L. PFEIFFER : *Gottfried Keller and*

Digitized by Google

*Conrad Ferdinand Meyer* (Comparaison entre les deux grands écrivains suisses : Keller, le poète de la fraîcheur et de la jeunesse qui refusa de vieillir, Meyer, l'artiste de la maturité dorée, qui ne fut jamais vraiment jeune). — H. SLOCHOWER : *Richard Dehmel and our age* (« Le mérite de Dehmel est d'avoir montré qu'il était possible de maintenir une attitude optimiste sans pour cela fermer les yeux aux conditions réelles, aux paradoxes et aux souffrances dont le flot monte tout autour de nous »). — A. M. STURTCVANT : *Zum Lautwandel ȝ, ió : id im Altisländischen* (Reprend et complète, en invoquent des actions analogiques, l'hypothèse de von Friesen).

Comptes rendus critiques.

F. W. J. HEUSER : *American bibliography of Germanics.* May-June 1927.

**American Speech. — 1927. — Juin.** — E. H. THOMAS : *The Chinook Jargon* (Rapide aperçu sur cette langue commune des Indiens de la côte Pacifique : explique les quelques mots qui sont entrés dans l'usage américain tels *Cheechaco, skookum, cultus* et *tillicum*). — Ch. SAMOLAR : *The Argot of the vagabond.* — I. P. PENNYPACKER : *The Quaker Origins.*

**Juillet.** — A. G. KENNEDY : *Hothouse Words Versus Slang* (Montre à propos du livre de Thomas Blount, *Glossographia*, 1656, que les lexicographes anglais jusques et y compris le dictionnaire d'Oxford, se sont transmis des mots savants qui n'ont probablement jamais existé en dehors des dictionnaires). — L. BLOOMFIELD : *Literate and Illiterate Speech.*

**Août.** — L. AXLEY : *Half-Rubber* (Nouveau jeu de balle originaire de la Géorgie et ressemblant au baseball. Le nom vient de ce que l'on joue avec la moitié d'une balle de caoutchouc). — J. B. DUDEK : *The Bohemian language in American, II.*

**Septembre.** — LOUISE POUND : *The Dialect of Cooper's Leather-Stocking* (Analyse détaillée du dialecte ou plutôt du parler vulgaire que Cooper met dans la bouche de Bas de Cuir. Il est assez conventionnel). — T. T. ALLISON : *Two California words* (Le mot *cafeteria* qui a servi de modèle à tant d'autres était déjà employé à Los Angelès en 1853). — H. B. WELLS : *Slavonic-English Transliterations.* — W. FISCHER : « *You all* ». — L. HOWARD : *A historical note on American English* (A propos du langage de Joel Barlow dans sa *Colombiade* (1809). Les critiques de l'époque avaient été choqués par ses néologismes : un certain nombre d'entre eux se sont bien implantés en américain). — A. G. ZALLIO : *The Piedmontese Dialects in the United States.* — W. R. WEST : « *Lindy-ing* » (On a déjà fait sur le nom de Lindbergh le verbe *to lindy* « voyager en avion »). — H. F. BARKER : *More Hobo Lingo.*

F. M

Digitized by Google

# CHRONIQUE

Jakob Wychgram, connu par sa *Biographie de Schiller*, est mort à Fribourg-en-Brisgau en novembre dernier, à l'âge de 69 ans.

Dans un rapport présenté à l'Assemblée générale de l'Association des Professeurs des langues vivantes de l'Enseignement public (26 décembre 1927), M. Laval a donné des renseignements d'un vif intérêt sur la crise que traverse l'enseignement de l'allemand dans nos établissements scolaires. Il est, toutefois, dans les considérations exposées par M. Laval, une phrase qui nous paraît appeler la contradiction. Le rapporteur déclare que, à son avis, « les difficultés inhérentes à l'étude de l'anglais et de l'allemand sont d'espèce différente, mais sensiblement égales ». Il y a là, pensons-nous, une erreur de fait. Ce n'est pas le lieu, ici, d'instituer une discussion qui exige l'appui de preuves concrètes. Une seule observation. C'est chose avérée que les chefs d'établissements, consultés par les parents d'élèves ayant à choisir entre les deux langues, recommandent généralement l'anglais parce que « plus facile à apprendre ».

Tous les phonéticiens savent qu'il existe à Hambourg un laboratoire de phonétique parfaitement outillé, que ce laboratoire est dirigé par M. Panconcelli-Calzia (élève de l'Abbé Rousselot), et que, sous les auspices de ce savant, aussi distingué par ses initiatives réfléchies que par la prudence de l'interprétation de ses expériences, il paraît à Hambourg une revue de phonétique intitulée *Vox*. Nous avons sous les yeux, les années 1925, 1926 et 1927 de ce périodique. Nous y pouvons lire la description d'expériences très instructives, faites pour la plupart par des élèves du laboratoire, inspirées par le directeur ou exécutées par lui. A titre de spécimens, signalons un article sur l'activité des cordes vocales dans l'émission des occlusives sonores, un autre sur l'influence de la voix chantée et chuchotée sur le bégayement, un troisième sur l'étude des sons d'après un disque phonographique, enfin un quatrième sur les mouvements phonateurs de l'œsophage. A ces articles appuyés sur une technique très approfondie dans ses moyens et précise dans ses résultats, s'ajoute sous la rubrique *Bibliotheca Phonetica*, une énumération des travaux ayant trait à la phonétique et parus dans le monde entier. M. Panconcelli-Calzia, qui s'est réservé cette tâche, adjoint à l'indication de l'œuvre citée ou de l'appareil signalé un commentaire explicatif et critique fort précieux pour ceux qui ne disposent pas des moyens d'information dont est doté le laboratoire de Hambourg.

Digitized by Google

M. G. Muret a fait œuvre pie en écrivant dans la Revue de l'enseignement des Langues vivantes deux articles sur la *Grammaire historique* (de l'allemand) *dans les classes*. Il a accru ses mérites en les publiant en tiré à part (Didier, Paris). En termes excellents, il propose à notre réflexion les nombreux et essentiels avantages que le professeur d'allemand retire de la connaissance de l'histoire de la langue qu'il enseigne. Les faits énumérés et classés par lui démontrent clairement à qui enseigne l'allemand que cette connaissance élève le niveau de sa discipline à la hauteur des sciences historiques les plus exactes, qu'elle éclaire l'évolution du langage, instrument de la pensée, et que, cherchant les causes des faits, elle stimule la curiosité de l'élève et exerce sa raison. Il ne serait pas impossible d'apporter quelques rectifications de détail à cet exposé. L'essentiel est qu'il réussisse à inspirer aux collègues de M. Muret le désir de s'initier à la partie de la science linguistique qui concerne leur spécialité.

Dans ses notices (Berichte) sur les livres parus hors des frontières d'Allemagne, le *Literarisches Zentralblatt für Deutschland* (herausg. von der Deutschen Bücherei zu Leipzig, Verlag des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler zu Leipzig) contient (numéro du 15 février 1928) des comptes rendus des ouvrages français de MM. L. Binyon, H. Maspero, M. Courant et Lin Paotchin consacrés à la Chine. Voir dans ce numéro et les précédents les sobres et précises indications dont MM. W. Frels et A. Luther accompagnent les livres signalés dans la partie bibliographique et afférents aux langues et littératures germaniques.

Parmi les articles que le dernier numéro de la *Revue Rhénane* (4 janvier 1927) offre à notre curiosité et livre à notre méditation, il faut distinguer les pages où M. Emile Chantrion et M. C. Almuly envisagent le mouvement qui a pour objet le rapprochement franco-allemand et celles qui nous ouvrent un jour sur l'âme alsacienne (extrait d'un roman de M. Odilé et reproduction d'un jugement porté sur ce roman par M. Grenier). Comme de coutume, la *Revue Rhénane*, destinée aux Allemands sachant le français et aux Français sachant l'allemand, se préoccupe de présenter à ses lecteurs des vues sur les productions les plus récentes de l'esprit français en même temps qu'elle observe le mouvement des idées en Allemagne.

Dans les numéros 1 et 2 (janvier et février) de 1928 de la *Neue Schweizer Rundschau* (Nouvelle Revue Suisse). M. Paul Valéry disèque, d'un scalpel finement aiguisé, la personnalité de Stendhal. Dans cette traduction de l'introduction au *Lucien Leuwen* qui va bientôt paraître, notre compatriote fait voir les rayons et les ombres qui alternent dans l'œuvre et le caractère de l'un de nos auteurs les

Digitized by Google

plus discutés. Dans le numéro 1 de la même revue M. Emil Schucany rompt une lance contre la tolérance des jeux de hasard sur le territoire hélvétique. Dans le numéro 2, M. Ed. Platzhoff-Lejeune critique l'attitude de la presse suisse à l'égard de la politique étrangère, attitude qui est à l'excès bienveillante ou hostile, suivant qu'elle a affaire à un pays pour qui elle ressent de la sympathie ou non.

M. Richard Gœring, qui est à la fois poète et dessinateur, donne dans le *Sturm* (janvier 1928), des poésies et des dessins, les unes et les autres conformes à la pure doctrine expressionniste. M. Herwarth Walden, humoriste satirique et pince-sans-rire, fournit, pour notre amusement, dans le même périodique (décembre 1927 et février 1928), des croquis où sa malice s'exerce aux dépens de tout ce qui est convention, réclame ou snobisme, péchés mignons des « mondains » et « mondaines » d'aujourd'hui.

Entre autres comptes rendus instructifs de livres récemment parus, la *Deutsche Literaturzeitung*, éditée par M. Paul Hinneberg (Walter de Gruyter u. Co, Berlin) nous donne une appréciation, due à M. A. Hauffen, des publications relatives à l'Alsace (N° 52, 24 décembre 1927), du *Midgards Untergang* de M. B. Kummer faite par M. A. Heusler (N° 1, 7 janvier 1928), de l'édition des œuvres de *E. T. A. Hoffmann* — entreprise par M. G. Ellinger — écrite par M. Ed. Berend (N° 3, 21 janvier 1928), enfin du *Literaturwissenschaftliches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft*, abondamment analysé par M. O. Walzel (N° 5, 4 février 1928).

Les journaux français nous apprennent que la « Société des Vikings » décerne, cette année, son prix annuel à « une œuvre exaltant les pays ou la race des Vikings (poème, roman, essai, etc. »). Si nous reproduisons cette information c'est d'abord pour la faire connaître à d'éventuels candidats au prix annoncé, candidats à qui l'un des champs de la philologie germanique ne pourra rester ignoré. C'est aussi afin de contribuer à dissiper une erreur trop souvent commise en Allemagne. On croit, outre-Rhin, que règne en France une germanophobie aveugle. Il est bien vrai que certains, parmi nous, ont parfois cité une ou deux phrases de Tacite peu favorables aux Germains et ont illustré le texte latin de commentaires sans bienveillance. Cependant un pays où l'on va récompenser une œuvre « exaltant le pays ou la race des Vikings », lesquels sont de race germanique et ont une bonne réputation en Allemagne, un tel pays ne saurait sans plus être accusé de jeter délibérément le mépris sur une race dont les Allemands s'honorent de tirer leur origine.

La revue *Orplid* qui paraît, comme on le sait, en cahiers indépendants, termine la quatrième année de sa publication par un fascicule (N° 11-12), consacré à la « poésie religieuse récente ». Un article du

Digitized by Google

philosophe Peter Wust s'élève contre la doctrine esthétique de l'art pour l'art, contre l'« esthéticisme » dont se rendent coupables, selon lui, des hommes de grand talent comme d'Annunzio, Paul Valéry, Thomas Mann, et même Stefan George, tout au moins partiellement. Suit une Anthologie de poèmes religieux récents, dont les auteurs sont Richard Knies, Gottfried Hasenkamp, Franz Johannes Weinrich, H. Suso Waldeck, K. Weiss et Ruth Schaumann, tous catholiques, pour qui, déclare l'éditeur, la religion n'est pas un simple motif poétique, un prétexte, un jeu de l'imagination, mais conviction chrétienne grave et profonde. La partie critique renferme des appréciations de Hugo Ball, Franz Werfel, Reinhard Sorge, Richard Knies, Rainer Maria Rilke. Les « caractéristiques » de Werfel et de Rilke sont particulièrement intéressantes. Des comptes rendus de récents romans, d'ouvrages de critique ou d'histoire littéraire terminent le cahier, et complètent heureusement un ensemble des plus intéressants (Orplid-Verlag, Augsburg).

L'Académie des poètes prussienne vient de porter à trente le nombre de ses membres en s'adjoignant les poètes suivants : Theodor Däubler, Alfred Döblin, Leonhard Frank, Fritz von Unruh et Gerhart Hauptmann.

Le prix Schiller a été partagé entre MM. Hermann Burte, Fritz von Unruh et Franz Werfel. Les deux premiers avaient déjà été proposés jadis par la commission chargée de l'attribution de ce prix, mais ce choix n'avait pas été ratifié par l'ex-empereur Guillaume II.

M. Max Hermann a obtenu le prix Gerhart-Hauptmann (3.360 mk). M. Max Hermann, appelé aussi Hermann-Neisse, est un poète qui a écrit en vers et en prose et appartient à l'école expressionniste.

LILLE, IMP. O. MARQUANT Le Gérant : A. Peinnequin.

Digitized by Google

# RICOUR, CHEVILLET & Cie

MAISON FRANÇAISE DE LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

PARIS — 22, Rue de la Banque, 22 — PARIS

(IIe Arrondissement — Près la Bourse)

*Téléphone : GUTENBERG 43-13 — Code A. Z. Français — Adresse Télégr. : BOYCHVILET-PARIS*

*— Chèques Postaux : 274-48 —*

## OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

**Grammaires, Dictionnaires, Manuels de Conversations, Correspondances commerciales**

POUR TOUTES LANGUES

## ROMANS ET OUVRAGES DE LITTÉRATURE

Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Russes, etc.

## Ouvrages pour la Préparation aux Examens de Langues vivantes

GRAND ASSORTIMENT DE LIVRES D'OCCASION

***RECHERCHES D'OUVRAGES ÉPUISÉS EN TOUTES LANGUES***

Walter de Gruyter & Co Berlin W 10 und Leipzig

## Deutsche Literaturzeitung

**für Kritik der internationalen Wissenschaft**

*Publiée par l'Union des Académies des Sciences de Berlin, Göttingen, Heidelberg, Leipzig, Munich, Vienne.*

**COMITÉ DE RÉDACTION :**

Adolf v. Harnack, Arrien Johnsen, Paul Kehr, Heinrich Lüders, Heinrich Maier, Eduard Meyer, Walter Nernst, Albrecht Penck, Max Planck, Ulrich Stutz, Ulrich v. Wilamowitz-Moellendorff sous la présidence de Julius Petersen.

**RÉDACTEUR :**

Professor Dr Paul Hinneberg, Berlin.

| | |
|---|---|
| *Un numéro par semaine* | *Rm.* 1.25 |
| *Par mois* . . . . . | *Rm.* 4.50 |
| *Par trimestre* . . . . . | *Rm.* 12 » |

**SPÉCIMEN GRATUIT SUR DEMANDE**

## Vorzugsangebot!

VERLAG DER

# STURM

**BERLIN, W9, Potsdamerstrasse 134a**

Expressionismus ist die Kunst unserer Zeit. Das entscheidende Buch ist soeben in 3. bis 5. Auflage erschienen, nachdem die ersten Aufl. in kürzester Zeit vergriffen waren :

HERWARTH WALDEN
EINBLICK IN KUNST

*Halbleinen gebunden Mk. 2*

75 ganzseitige Abbildungen der Hauptwerke der Expressionisten, Kubisten und Futuristen aller Länder. Unentbehrlich für jeden, der die Kunst der Gegenwart kennen lernen will. Umfangreichstes Bildermaterial der führenden Meister. Das Manifest der internationalen

EXPRESSIONISTEN


Digitized by Google

**UNIVERSITÉ DE BESANÇON-LES-BAINS (Doubs)**

# COURS DE VACANCES

## POUR LES ÉTUDIANTS ÉTRANGERS

**DU 1er JUILLET AU 31 OCTOBRE 1928**

— Phonétique théorique et expérimentale. Grammaire et lecture expliquée. Littérature classique et contemporaine. Histoire de l'art et de la civilisation.

— Exercices pratiques de traductions et de conversation. Correction de devoirs.

— Visites dans les Musées et Bibliothèques, usines et laboratoires, Ecole d'horlogerie, établissements industriels et agricoles.

**Préparation au Certificat d'études françaises (diplôme d'Université) à la Licence, au DOCTORAT**

**Promenades et excursions à travers les sites réputés du Jura**
**réceptions officielles et privées**
**Casino des bains salins, théâtre et cinémas**

## DROITS D'INSCRIPTION :

| | | |
|---|---|---|
| *Un mois* . . . . | **145** | francs. |
| *Six semaines* . . . | **185** | » |
| *Deux mois* . . . . | **235** | » |
| *Trois mois* . . . . | **285** | » |
| *Quatre mois* . . . | **335** | » |

Des cours par correspondance fonctionnent pendant toute l'année scolaire et permettent aux étudiants, empêchés de faire un long séjour à Besançon, de s'y présenter seulement pour la période des examens **(droit unique : 400 francs)**.

Un Commissaire administratif s'occupe spécialement de tout ce qui concerne l'installation matérielle, les pensions, les logements, etc.

**Adresser toute la correspondance et demander le prospectus détaillé à**

*M. le Professeur Dr* LOUIS VILLAT, *Directeur des Cours*
(Faculté des Lettres, 30, Rue Mégevand)


Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME ANNÉE N° 3 JUILLET-SEPTEMBRE 1928

# Revue germanique

*ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — PAYS-BAS*
*SCANDINAVIE*

REVUE TRIMESTRIELLE

JUL 26 1928

## SOMMAIRE :

**Léon Pineau :** Lettres d'Ibsen à Georg Brandès. — II.

NOTES ET DOCUMENTS

**L. Brun :** Hebbeliana.

RÉVUE ANNUELLE

**J. Denis :** Le théâtre allemand.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BULLETIN

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

CHRONIQUE

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

J. TALLANDIER, Éditeur
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
11-13, Rue Faidherbe, LILLE

Digitized by Google

Fondée en 1905, la ***Revue germanique*** est publiée sous les auspices de l'UNIVERSITÉ DE LILLE et paraît quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et novembre.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire de la civilisation, la philologie dans les pays de langue germanique (Allemagne, Autriche, Pays-Bas, Scandinavie) ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues annuelles du roman, du théâtre et de la poésie lyrique en Allemagne, en Autriche, etc.

4° Des comptes rendus critiques détaillés des livres récents et dont l'objet est de son programme ;

5° Un bulletin mentionnant et appréciant brièvement les publications de moindre importance ou d'un intérêt moins direct, rééditions, etc. ;

6° Une bibliographie où sont signalés les ouvrages récemment parus ;

7° Une revue des revues.

8° Une chronique.

*La Revue germanique analyse annuellement environ 400 ouvrages.*

---

**Le prix de l'abonnement** est fixé à **32** fr. par an pour la France et **45** fr. pour l'étranger. Prix du numéro : **12** fr. pour la France et **15** fr. pour l'étranger.

---

Directeurs : F. PIQUET, professeur honoraire à l'Université de Lille.
Léon MIS, maître de conférences à l'Université de Lille.

---

*Prière de s'adresser :*

**pour tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, communications, etc.), à M. F. PIQUET, 65, rue Brûle-Maison, Lille,**

**et, pour les abonnements, achat de fascicules séparés, changements d'adresse, réclamations, paiements (par mandat-carte) à M. MACAIGNE, bibliothécaire en chef de l'Université, à la Bibliothèque Universitaire, place de l'Université, Lille (compte de chèques postaux N° 30.648).**

---

# EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES
## de l'Année 1927

### I. — ARTICLES ORIGINAUX


Pages

**Bertrand (J.-J. A.).** — Sur les pas de Gœthe en Italie.
Premier article . . . . . 307

**Brun (Louis).** — Hermann von Keyserling et son Ecole de sagesse :
Premier article . . . . . 1
Deuxième (et dernier) article. . . . . 103

**Pineau (Léon).** — Sœren Kierkegaard (1813-1855) et la Norvège . . 209


### II. — NOTES ET DOCUMENTS


**Michel (V.).** — Lettres inédites de Sophie de La Roche à Wieland, IX, X . . . . . 13, 114

**Piquet (F.).** — Où en est l'étude du « Nibelungenlied » ?
Premier article . . . . . 215
Deuxième (et dernier) article . . . . . 316


### III. — REVUES ANNUELLES


**Denis (Joseph).** — Le théâtre allemand . . . . . 239

**Fournier (A.).** — Le roman allemand, I, II . . . . . 20, 121

**Schneider (Camille).** — La poésie allemande . . . . . 338


IV. COMPTES RENDUS CRITIQUES. — V. BULLETIN. — VI. BIBLIOGRAPHIE. — VII. REVUE DES REVUES. — VIII. CHRONIQUE.

Digitized by Google

# LETTRES D'IBSEN A GEORG BRANDÈS [1]

## 25 Avril 1866 - 30 Décembre 1898

### II

Au cours de l'automne de 1872, les deux amis s'étaient enfin rencontrés à Dresde. En juillet 1873, G. Brandès étant revenu avec son frère et sa belle-sœur, celle-ci, accompagnée d'une dame Falsen, était allée faire visite aux Ibsen.

« A la suite de quoi », écrit Ibsen, le 8 septembre 1873, « vous auriez, d'après madame Falsen, expliqué votre étonnement que ma femme « n'ait pas voulu vous recevoir ». Ma femme me prie de vous dire qu'une semblable supposition de votre part ne peut reposer que sur un malentendu. Elle s'attendait à vous voir, votre frère et vous ; vous n'êtes pas venus. Qu'a-t-on pu vous dire ? Je l'ignore. Mais la chose est assez claire pour moi. Déjà à la fin de votre précédent séjour à Dresde, il m'est apparu qu'il y avait là quelqu'un qui semblait veiller avec une sorte d'anxiété à ce que vous ne fréquentiez trop souvent chez nous ni en trop grande intimité. Mon cher Brandès, vous êtes un peu bavard et il semble, vraiment, que quelqu'un ait redouté chez vous cette qualité : je m'abstiendrai de dire pour quels motifs.

Je vous écris cela parce que je veux que vous sachiez que vous avez été l'objet d'une mystification et parce que vous avez en nous de véritables amis, non de ces simples connaissances qui vous font des avances ou se retirent selon les circonstances... ».

Ceci dit, il voudrait le revoir, s'entretenir avec lui de quantité de choses qu'il ne peut écrire. Que pense-t-il, par exemple, de cette rage de pèlerinages qui sévit, en ce moment, dans la France de Renan ?

Brandès est surpris qu'il n'ait pas eu un mot pour la deuxième partie de son histoire de la littérature qu'il a eu la bonté

(1) Voir *Revue Germanique*, 1928, n° 2, p. 103 ss.



Digitized by Google

de lui envoyer dans le courant de l'été ? Ibsen s'excuse (1) : il était convaincu de lui avoir écrit une longue lettre à ce sujet. Son impression ? Qu'il n'en doute pas : elle est la même que pour la première partie.

« Vous savez bien que je considère vos ouvrages comme faisant époque dans notre vie intellectuelle et que de cela tout le monde conviendra chez nous, bien qu'il y faille encore quelques années. Vous dites que les journaux danois ont tué votre livre sous leur silence ; mais d'autres Danois affirment tout le contraire. Que les journaux n'en aient pas parlé, c'est possible ; mais que leur silence ait réussi à étouffer la vie, qui est en lui : ce n'est aucunement le cas. Je trouve tout à fait compréhensible que la deuxième partie n'ait pas soulevé la même tempête que la première : elle ne constitue pas une révolte aussi directe contre nous. Mais ce fait, à supposer qu'il soit exact, n'indique pas le moins du monde la profondeur jusqu'à laquelle le livre a pu pénétrer. Tout cela, ce n'est pas, non plus, à un profane à vous le dire : votre propre critique juge d'assez haut pour que vous vous le disiez à vous-même. Aussi, à franchement parler, n'ai-je éprouvé nul besoin de vous consoler à ce propos. Je comprends fort bien que vous ayez parfois des accès de mauvaise humeur, entouré que vous êtes, là-bas, de tous côtés, par la plus misérable étroitesse d'esprit ; mais je sais de même qu'au milieu de tout cela vous avez de grandes et belles heures, en constatant avec une joyeuse assurance où se trouve la vérité et ce qu'il en sortira un jour. »

Quelle psychologie de Brandès cachent tous ces sous-entendus !

Ibsen l'encourage.

« Hardi, donc ! Continuez. Je crois que l'époque est favorable. Que si nous jetons un coup d'œil en arrière sur l'histoire de la civilisation scandinave, il apparaît que nous ne marchons pas côte à côte avec les peuples de haute culture ni du même pas. Ceux-ci, de temps à autre, prennent de l'avance, sans que nous le remarquions. De temps en temps l'Europe tombe sur nous, à l'improviste. Il ne saurait se passer bien longtemps sans

(1) De Dresde, le 16 octobre 1873.

Digitized by Google

que nous n'ayons une surprise de ce genre et c'est alors que vos compatriotes, tous, appréciéront votre livre — et soutiendront qu'ils l'ont toujours fait ».

Brandès songe toujours à sa revue. Ibsen n'a point répondu aux avances qui lui ont été faites. Il faut, pour qu'il s'y décide, une lettre flatteuse et — habile, à l'occasion de sa fête. Alors le poète dit enfin ce qui l'a retenu de lui promettre sa collaboration. En somme, de quelle sorte de revue s'agit-il ? D'une revue danoise ou d'une revue scandinave ? « Les hommes de lettres danois entendent bien avoir des abonnés et des lecteurs dans tous les pays du Nord ; seulement, ils ne vivent, respirent et sentent que dans l'atmosphère de Copenhague. Tout ce pour ou contre quoi on lutte dans vos périodiques ou dans votre presse quotidienne, n'a trait qu'à ce qui est à l'ordre du jour chez vous. Seules les questions philosophiques, politiques, etc., qui intéressent votre pays, ou, plus exactement, Copenhague, vous paraissent avoir de l'importance. Au fond, vous n'en connaissez aucune autre, du moins en ce qui concerne la Scandinavie, car, pour l'étranger, vous êtes, au contraire, parfaitement au courant. Prenons, par exemple, la Norvège. C'est presque une grâce de la part des Danois qu'elle puisse manifester son génie propre en littérature. Est-on bien disposé, on l'excuse ; sinon, l'on s'en moque : toujours en partant du principe que la règle, c'est ce qui est danois. Qu'est-ce que les gens de Copenhague savent de notre situation intérieure, de notre politique et de nos politiciens ? Rien. Nous autres, Norvégiens, et, en partie, aussi, les Suédois, nous connaissons toutes vos affaires. Vous, vous avez à peine entendu parler de quoi que ce soit qui nous touche. L'ignorance des habitants de Copenhague à l'égard des choses scandinaves est si extraordinaire qu'elle n'a d'égal que leur orgueil.

Telle est, réduite à la millième partie de ce que j'aurais à dire, la raison pour laquelle les revues danoises ne peuvent vivre. Vos deux millions d'hommes sont insuffisants à soutenir un périodique. Pour que cela pût marcher, il faudrait que la morgue copenhaguoise daignât ne pas ignorer les quatre millions de Suédois, les deux millions de Norvégiens, le million de Fin-

Digitized by Google

landais et la population scandinave, presque aussi nombreuse, de l'Amérique. Cela fait un ensemble d'environ dix millions d'hommes. Renoncez à votre particularisme. Ecrivez pour tous et je serai des vôtres ; mais, à parler franc, je trouve qu'il ne vaut pas la peine d'écrire pour la population de Copenhague, qu'elle habite à l'intérieur des murs ou au delà des ponts ».

La lettre est dure. Brandès pourrait en être choqué. Ibsen se reprend et le flatte.

« Je sais bien », écrit-il, « que vous êtes sous plus d'un rapport en opposition avec cet esprit de Copenhague ; mais, tout de même, malgré vous, vous êtes pris dans ses rets. Tout le premier volume de votre histoire de la littérature est plutôt une polémique contre l'intelligence bornée des Copenhaguois que contre les Scandinaves. Ce sont leurs tendances littéraires, politiques et artistiques, principalement, que vous combattez : or, c'est de cette limitation du champ de bataille qu'un auteur, à mon avis, chez nous comme ailleurs, s'il veut percer, doit s'affranchir ».

Cela ne signifie pas que Brandès doive renoncer à son idée : qu'il l'élargisse seulement et ils verront, alors, à dresser ensemble un plan d'action.

La revue a paru. Ibsen persiste dans sa façon de voir. « Ici, en Allemagne », écrit-il de Dresde, le 30 janvier 1875, « on ne fonde pas une revue pour Bade ou Hessen-Cassel ». Il se rend compte que Brandès n'a pas une très grande sympathie pour le scandinavisme. Mais lui, son séjour à l'étranger lui a ouvert les yeux, a élargi son horizon. Il élève la question.

« Pourquoi vous et nous autres, qui jugeons du point de vue européen, sommes-nous si isolés ? Parce que notre patrie n'est pas unifiée ; parce que, chez nous, l'on pense, l'on sent, l'on voit, chacun en habitant de sa commune, non en citoyen de la nation, non en Scandinave. Ce n'est pas que j'attache une si grande importance à l'organisation politique ; mais nous devons être d'autant plus unis pour travailler à la réalisation de nos conceptions nationales. Vous appelez votre revue « Le XIX^e Siècle ». Que la physionomie de ce siècle est donc, pour l'instant, diffé-

Digitized by Google

rente en Danemark, en Suède, en Norvège ! Et croyez-vous que le bout d'européisme qui est inhérent à chacun des rameaux de notre race, puisse fournir une base suffisante pour la réussite de vos projets ? Il n'y a que les nations unes qui puissent avoir leur part au mouvement de la civilisation. Ce n'est pas une affaire communale qu'un changement de front dans la façon de considérer le monde et la vie. Or, nous, Scandinaves, en comparaison de l'Europe, nous n'avons pas encore dépassé le point de vue d'un Conseil communal. Un tel Conseil, en aucun pays, ne s'inquiète de hâter l'avènement du « troisième règne ».

Il est exact qu'il a promis à l'éditeur Hegel de lui envoyer pour la dite revue quelques vers ; mais ces poésies ne sont pas encore prêtes : il les fera parvenir plus tard.

« Quant à votre remarque, qu'il ne saurait y avoir rien de « compromettant » pour moi à écrire dans votre revue, je n'y ai, que je sache, donné aucun motif et sans doute vous serait-il difficile, aussi bien qu'à tout autre, sauf moi, de préciser ce que je considère comme le plus compromettant — de collaborer avec l'évêque Martensen, ou avec feu David Strauss ».

Et la plume d'Ibsen grince.

« Je ne sais m'expliquer comment vous avez pu vous froisser de l'expression dont je me suis servi : que cette revue pourrait, à l'occasion, vous assurer une existence aisée. Moi, qui me rappelle vos lettres aussi bien que vous semblez vous souvenir des miennes, je puis vous donner l'assurance que cette tirade n'est que la réponse directe à un passage de l'une de vos lettres, et je ne conçois pas qu'à notre époque quelqu'un puisse se sentir blessé de ce que l'on admette qu'il entende pouvoir vivre de ce pour quoi il vit ».

Sur ce, rompant, il le remercie d'avoir trouvé une place dans la Revue pour parler d'« Empereur et Galiléen ».

Relancé, Ibsen précise quelle sera la nature de sa collaboration.

« Je ne veux vous envoyer rien de vieux et qui n'ait aucun rapport avec votre entreprise ; mais je me propose d'écrire à votre intention une série de lettres rimées, qui, sous une forme

Digitized by Google

facile, traiteront du mouvement actuel des idées, tel qu'il m'apparaît. J'écrirai sans réticence comme un ami écrit à son ami, et je pense que vous reconnaîtrez que nous sommes d'accord sur plus de points que vous ne semblez présentement le supposer » (1).

Cette collaboration lui prend du temps. Il s'excuse de ses retards. Il ne peut y consacrer que ses loisirs, c'est-à-dire quelques pauses entre les actes du drame auquel il travaille. Prudent, il ajoute : « Soyez assuré que c'est bien volontiers que j'écris pour et avec vous » (2).

Ici une interruption assez longue dans la correspondance. Ce n'est qu'au mois de janvier 1882 que nous retrouvons une lettre d'Ibsen remerciant chaleureusement G. Brandès du brillant article qu'il a consacré aux « Revenants ». Ce lui est une nouvelle et inappréciable preuve d'amitié. « Quiconque lira votre article ne pourra, ce me semble, n'y pas voir ce que j'ai voulu dire dans mon nouveau livre, pour peu, du moins, qu'on *veuille* le voir ».

Et Ibsen fait une véritable sortie contre la critique de son pays qui n'est, dit-il, exercée que par quelques théologiens plus ou moins déguisés, « et ces messieurs sont, en général, absolument hors d'état d'écrire quoi que ce soit de raisonnable sur des œuvres littéraires. L'affaiblissement du jugement, qui, en tout cas pour les natures moyennes, est, au bout de quelque temps, la conséquence fatale des études théologiques, se maniteste surtout toutes les fois qu'il s'agit d'apprécier le caractère des hommes, leurs actions et leurs mobiles. Le sens pratique, au contraire, ne souffre pas autant de ce genre d'études. Aussi messieurs les ecclésiastiques sont-ils assez fréquemment des conseillers communaux parfaits ; mais ils n'en sont pas moins incontestablement nos plus détestables critiques.

Et que dire de la presse soi-disant libérale ? Ces messieurs parlent et écrivent de liberté et de libéralisme en même temps qu'ils se font les esclaves des opinions qu'ils supposent à leurs abonnés. Plus je vais, plus je constate ce qu'il y a de démo-

(1) De Munich, le 2 mai 1875.
(2) De Kitzbüchel, le 16 septembre 1875.

Digitized by Google

ralisant à s'occuper de politique et à s'affilier à des partis. En aucun cas, je ne saurais me joindre à un parti qui a la majorité pour lui. Bjœrnson dit : la majorité a toujours raison. Sans doute, pratiquement, un politicien ne peut parler autrement. Mais moi, au contraire, je suis obligé de dire : la minorité a toujours raison. Il va de soi que je ne pense pas à cette minorité stagnante que laisse derrière soi le grand parti du centre que l'on appelle chez nous le parti libéral : non, la minorité que j'entends dire, c'est celle qui, allant de l'avant, précède la masse. Pour moi, celui-là a raison qui est le plus près de l'avenir ».

Il s'attendait à la tempête que ses « Revenants » ont déchaînée. Néanmoins, il n'a pas cru devoir s'en inquiéter : « c'eût été une lâcheté ! »

Mais, ajoute-t-il, et, lui aussi, il a son accès de découragement, « quand je pense combien l'entendement, chez nous, est lent et lourd et obtus ; quand j'observe combien le niveau de l'intelligence, en tout, y est peu élevé, alors je me sens pris d'un profond abattement et, maintes fois, je me demande si je ne ferais pas aussi bien de clore là ma carrière littéraire ».

Dans son pays on n'a cure des œuvres poétiques. Les journaux politiques suffisent à la satisfaction des gens, ou les feuilles religieuses. La liberté leur est indifférente, pourvu qu'ils aient des libertés, plus ou moins, selon les partis. Or, pour lui, la liberté est le plus grand des biens, la condition même de l'existence. D'autre part, il se sent extrêmement affecté par tout ce que les discussions publiques ont de grossier et de populacier. « Dans la très louable intention de faire de notre peuple une société démocratique, voici qu'on est en train, sans s'en rendre compte, de faire de nous une société de plébéiens. La distinction de l'esprit me semble, chez nous, en décroissance ».

L'anarchiste est un aristocrate.

Le 21 septembre de la même année, Ibsen écrit de nouveau à Brandès pour le remercier du portrait qu'il a si amicalement tracé de lui et dont il relève, non sans habileté et malice, certain trait. « Il est sûr que, comme vous le dites, je ne suis point insensible aux honneurs ; mais, de toutes les marques qui m'en ont été témoignées jusqu'à ce jour, il n'en est aucune à laquelle

Digitized by Google

j'attache plus de prix, que l'étude si flatteuse et si complète que, de mon vivant même, vous m'avez consacrée, vous, qui, en pareille matière, êtes incontestablement le premier de notre époque. . ».

Il lui rectifie quelques détails biographiques, surtout de son enfance, dont, dit-il, il a utilisé maints souvenirs dans « Peer Gynt ».

Et il lui explique aussi comment il se fait qu'il ne l'ait pas vu à son dernier passage à Copenhague : on lui avait dit qu'il était à la campagne.

Presque chacune de ses lettres débute par une excuse. Brandès écrit, Ibsen est toujours en retard pour répondre.

Le 12 juin 1883, il le félicite de son grand ouvrage sur « L'école romantique en France : « En le lisant, j'ai eu l'impression que je vivais moi-même l'époque que vous dépeignez... Il y a dans vos livres un élément nouveau, un élément d'avenir, à quoi fort souvent je pense. Ils ont introduit dans la façon d'écrire l'histoire quelque chose, à ce qu'il me paraît, qui ne s'y trouvait pas encore. Votre ouvrage sur *Disraëli*, par exemple, est pour moi comme un grand et profond poème. Mais, je le répète, de cela il faudrait que je pusse m'entretenir verbalement avec vous : ma plume n'y vaut rien ».

De vive voix il saurait mieux se faire comprendre.

Notamment, « en ce qui concerne « L'ennemi du peuple », je ne doute point que nous n'arrivions à nous entendre, si nous avions seulement l'occasion d'en parler ensemble. Bien sûr, vous avez raison de dire que, tous, nous devons travailler à la propagation de nos opinions. Mais je maintiens que, dans le domaine intellectuel, un combattant d'avant-poste ne pourra jamais réunir une majorité autour de lui. Dans dix ans, il se peut que la majorité soit arrivée au point de vue que le Docteur Stockmann soutenait à la réunion publique. Mais, durant ces dix années, le Docteur, non plus, ne sera pas demeuré immobile : de nouveau, il se trouvera de dix années, au moins, en avance sur la majorité. La majorité, la masse, la foule, jamais ne le rejoindra ; jamais il ne la pourra rassembler autour de lui. En tout cas, je sens parfaitement chez moi la marche incessante de ce progrès.

Digitized by Google

Où j'étais, lorsque j'ai écrit mes différents ouvrages, une foule assez compacte se trouve aujourd'hui : seulement, moi, je n'y suis plus ; je suis plus loin, plus en avant, j'espère ».

« De tout cœur merci de votre lettre, à laquelle j'aurais dû répondre depuis longtemps », écrit Ibsen, de Rome le 25 juin 1884, « d'autant que je sais quel sévère contrôle vous exercez sur vos correspondants, bien que vous affirmiez, il est vrai, avoir, sous ce rapport, quelque peu changé ». Mais son dernier drame ne lui a pas laissé une minute. « Et puis, pour moi, écrire une lettre, ce n'est pas une aussi mince affaire que pour vous ». Il a le sentiment, lui aussi, qu'ils sont, désormais, plus près l'un de l'autre qu'aux premiers temps de leur connaissance : « Je crois que cela tient à ce qu'au cours de notre développement nous sommes, mutuellement, allés à la rencontre l'un de l'autre ».

Brandès n'a pas été satisfait de l'accueil qu'on lui a fait, à son retour à Copenhague. Ibsen n'en est point autrement étonné. « Vous êtes revenu avec un nom européen. Or, une hiérarchie intellectuelle ne s'accorde guère avec les principes démocratiques. A cela s'ajoute qu'il est beaucoup plus facile de gouverner un parti et de diriger un mouvement de loin que de près. La présence personnelle irrite sous bien des rapports et pour plus d'une raison.

Toutefois, il a appris par les journaux allemands et le dire des voyageurs danois l'affluence des auditeurs à ses conférences. « Vos compatriotes sont, maintenant, fiers de vous, bien qu'ils ne puissent, de temps en temps, résister au désir de vous tracasser. Je sais ce qu'il en est ».

Le 10 novembre 1886, il revient sur cette question.

Mais, d'abord, il s'est, encore une fois, excusé.

« Je me demande si je puis compter que vous accepterez une lettre de moi, depuis plus d'un an et un jour que je vous ai laissé sans nouvelle de moi ». Non qu'il n'ait souvent pensé à lui. « Votre voyage à Kristiania et les expériences que vous y avez faites m'ont donné beaucoup à réfléchir. J'y trouve une appréciable contribution à la caractéristique de nos hommes de progrès. Jamais je ne me suis senti aussi étranger aux faits et gestes de mes compatriotes norvégiens que depuis les leçons que je

Digitized by Google

dois à ces dernières années. Jamais aussi dégoûté. Jamais aussi désagréablement touché. Cependant, je n'abandonne point l'espoir que toute cette grossière médiocrité ne finisse, un jour, par s'affiner et donner une véritable culture et de forme et de fond. Seulement, pour le moment, une telle possibilité n'intéresse, là-bas, personne ».

Les œuvres se suivent, de part et d'autre, et les remerciements aussi.

Des « Impressions de Pologne » Ibsen écrit, le 30 octobre 1888, « que c'est tout un continent noir » qui s'y découvre à la conscience de l'Europe occidentale ».

Les conférences de Brandès ont de plus en plus de succès. Bon signe pour Copenhague. Cela prouve, remarque Ibsen, que l'on y pourrait vivre délicieusement. Lui, il n'y a jamais fait que de courts séjours, en passant.

« Il me serait, déclare-t-il », absolument impossible de m'établir pour de bon en Norvège. Nulle part je ne me sentirais plus dépaysé que là-bas. Pour un homme un tant soit peu développé intellectuellement, la vieille conception de la patrie n'est aujourd'hui plus suffisante ».

Ibsen sans-patrie ! Le fût-il devenu, s'il eût appartenu à une grande nation qui lui eût reconnu la valeur qu'il s'estimait ?

Il explique les étapes de son évolution.

« Je crois que le sentiment national est en train de disparaître pour faire place au sentiment de la race. C'est, en tous les cas, l'évolution que, personnellement, j'ai suivie. J'ai commencé par me sentir Norvégien ; puis, je me suis développé jusqu'à devenir Scandinave et me voilà, finalement, arrivé à n'être plus qu'un Germain tout court ».

Il rouvre cette lettre pour, le 4 novembre, accuser réception d'un paquet contenant les « Impressions de Russie». «La dédicace écrite au crayon m'est un indice que je ne dois pas par un silence prolongé mettre votre amitié et votre indulgence à une trop extrême épreuve. Je reconnais que j'ai absolument mérité ce muet, mais d'autant plus éloquent reproche de votre part. Toutefois, il n'éveille en moi aucune véritable inquiétude ; il secoue seulement un peu vivement ma mauvaise conscience d'épistolier.

Digitized by Google

Qu'une sérieuse et durable mésentente puisse se produire entre nous, est pour moi chose que je ne saurais imaginer ».

Les lettres s'espacent. Nous arrivons au 24 avril 1896. Ibsen décline une invitation à se rendre à Londres. « Si je possédais suffisamment la langue anglaise pour pouvoir la parler, je ferais peut-être le voyage. Mais ce n'est, malheureusement, pas le cas : aussi dois-je complètement en abandonner l'idée. Je suis, d'ailleurs, très pris par la préparation d'une nouvelle grande œuvre et je ne veux pas la laisser traîner plus qu'il ne convient. Il pourrait si bien me tomber une tuile sur la tête, avant que je n'eusse eu le temps d'y mettre le dernier vers. Et alors ? »

Le 3 octobre de la même année, il exprime, de nouveau, sa hâte de l'avoir achevée.

Le 11, il répond d'un mot aux questions que Brandès lui a posées à la suite de l'article de Jules Lemaître.

« 1° Je déclare par la présente. sur mon honneur et ma conscience, que de ma vie, ni dans ma jeunesse ni plus tard, je n'ai jamais lu un seul livre de **George Sand**. Une fois, j'avais commencé « Consuelo ». dans la traduction, mais je l'ai aussitôt laissé de côté, car il m'a semblé que c'était le produit d'un philosophe dilettante et non d'un poète. Il est vrai que je n'en ai parcouru que quelques pages : il est donc possible que je me trompe.

2° De ce fait, la réponse à la deuxième question tombe d'elle-même.

3° Je ne dois absolument rien à **Alexandre Dumas** en ce qui concerne la forme dramatique, sinon que ses drames m'ont appris à éviter certaines erreurs et lourdes fautes dont il n'est point rare qu'il se rende coupable.

De tout cœur merci de vouloir bien vous donner la peine de rectifier ces « imaginations françaises ! »

Ibsen a 69 ans.

De Kristiania, il écrit le 3 juin 1897 ;

« Je n'ai appris que par votre lettre que c'est de votre ancienne maladie capitoline, « Deres gamle kapitolinske sygdom », la si ennuyeuse et si persistante phlébite, que vous souffrez encore une fois. J'avais pensé que ce n'était qu'un mal de gorge ordi-

Digitized by Google

naire qui vous empêchait de donner vos conférences. Comment aurais-je pu croire autre chose ? Je vous ai vu, ces dernières semaines, publier d'importants articles sur les nouvelles pièces d'Helge Rode et son œuvre en général, sur le monument de Victor Hugo et d'autres encore. Vraiment, votre force de production est inépuisable. Je n'ai pu que partiellement suivre les détails de la grande campagne suscitée par votre article français à mon sujet, aussi je remets à notre prochaine entrevue d'en parler avec vous et de vous remercier.

Cette « prochaine entrevue » n'est pas un mot en l'air. Savez-vous ce que je rêve en ce moment et le délicieux projet que j'imagine ? C'est de m'établir sur l'Œresund entre Copenhague et Elseneur, quelque part, en un endroit bien dégagé, d'où je puisse voir sur la mer tous les bateaux monter et descendre. Ici, je ne le peux pas. Tous les « sunds » sont fermés, dans toutes les acceptions du mot, et tous les canaux de l'entendement bouchés. Ah ! mon cher Brandès, on ne vit pas impunément vingt-sept ans à l'étranger dans l'atmosphère libératrice d'une grande et libre civilisation. C'est ici, ou, mieux, là-haut, sur les fjords, qu'est mon pays natal. Mais — mais — mais — où trouverai-je ma patrie ? Rien ne m'attire comme la mer.

Pour le reste, je vis ici solitaire et rumine un nouvel ouvrage dramatique. Mais je ne vois pas encore très bien ce qu'il sera ».

Brandès a été malade. Ibsen l'a appris par les journaux et a omis de lui demander de ses nouvelles. Brandès en a été froissé. Ibsen donne des explications.

« Mon cher Brandès, (1) j'ai reçu votre lettre et je suis reconnaissant au compositeur tchèque qui vous a fait rompre votre serment de ne plus jamais m'écrire... ».

Il avait lu qu'il ne recevait personne.

« Et je me serais introduit de force chez vous, jusqu'à votre lit de patient, par un bout de lettre de temps en temps ? Il m'est impossible de penser que, dans l'état où vous étiez, vous ayez tellement tenu à recevoir quelque chose de moi. Je crois qu'en cela vous vous trompez après coup. En tout cas, moi, à votre

1) De Kristiania, le 30 septembre 1898.

Digitized by Google

place, j'aurais demandé qu'on me laissât en paix pour me permettre de me rétablir — et qu'on ne me dérangeât pas.

Et puis, vous connaissez bien ma répugnance invétérée quand il s'agit de s'asseoir à une table pour écrire des lettres ».

D'ailleurs, à quoi cela eût-il servi ? Ignore-t-il donc combien il lui est reconnaissant de toutes les preuves d'amitié qu'il lui a, et depuis si longtemps, données ?

« En vérité, je ne puis arriver à comprendre que mon silence constitue un tel crime qu'il vous autorise à qualifier de « Votre Excellence » ou quelque chose comme cela, un vieil ami ».

Persistante susceptibilité de part et d'autre, mais qui n'agit que comme un stimulant et qui appelle, semble-t-il, de l'un comme de l'autre les plus cordiales protestations.

Dans une dernière lettre, du 30 décembre 1898, Ibsen adresse à son ami ses condoléances à l'occasion de la mort de sa mère. « Je comprends la perte que vous avez faite et le vide que, maintenant, vous éprouvez, car je sais combien vous étiez intimement unis, votre feue mère et vous. Croyez que j'ai été en ces jours de tout cœur avec vous ».

Il le remercie, en même temps, de l'envoi de ses poésies. Dame, je ne sais pas si ce qu'il en dit constitue bien l'éloge qu'il paraît, ou s'il n'y aurait pas, en réalité, une ironique remarque du poète au critique. « Je relis sans cesse vos poésies si fines, si chaleureuses, si expressives et je comprends maintenant que vous ayez cessé d'écrire en vers, car c'est absolument le même fond de poésie que vous avez mis dans votre grandiose épopée sur Shakespeare, dans votre poème sur Disraëli, sur Lassalle et tout le reste : quoi qu'ils aient d'historique, le tout est pénétré du même souffle de poésie que respirent vos vers de jeunesse ».

N'est-ce pas un trait du caractère de Brandès aussi qu'il relève, lorsque, dans cette même lettre, il lui demande, à propos de son livre sur **Julius Lange** : « N'avez-vous pas parfois, sans le vouloir vous-même, exercé sur le style de sa correspondance une influence de terreur ? En rédigeant ses lettres à son ami, ne s'est il point préoccupé de la façon dont elles seraient accueillies ? Et cela, je ne peux guère le mettre en harmonie avec l'amitié ».

Digitized by Google

Est-ce qu'Ibsen aussi n'aurait pas, à l'occasion, inconsciemment subi la même contrainte ?

Quoi qu'il en soit, sa correspondance avec Brandès, toute remplie d'idées et sur la littérature et sur la politique, sur le mouvement social, vraiment caractéristiques d'une époque, est, d'autre part et surtout, intéressante par le jour qu'elle projette, très net, aussi bien sur son ami que sur lui-même, par la psychologie qu'elle nous permet de deux personnalités également prononcées, également entières, également susceptibles, Ibsen plus fier, tendant, par une attirance intime, l'une vers l'autre, mais restant néanmoins toujours sur leur quant-à-moi, ne se livrant jamais... Lettres, dans lesquelles l'intellectualité, des deux parts, est trop impérative pour que le cœur ait loisir d'y paraître.

Léon PINEAU.

---

Digitized by Google

# NOTES ET DOCUMENTS

## HEBBELIANA

Nous sommes heureux de compléter aujourd'hui l'examen de la série d'études critiques sur Hebbel que nous avons précédemment passées en revue (1). En depit des renseignements et du concours qu'a bien voulu nous prêter le Musée Hebbel à Wesselburen, il ne nous a pas été permis de combler encore toutes les lacunes que nous avions antérieurement indiquées. A chaque jour suffit sa peine ! Les difficultés de la coopération intellectuelle internationale iront, sans doute, s'aplanissant de plus en plus, et lorsque, de leur côté, les obstacles d'ordre économique (change etc.) seront devenus moindres, il y aura avec le commerce des accommodements qui compenseront, au moins en partie, ceux que le ciel persisterait à ne point octroyer.

***

Signalons aujourd'hui en premier lieu le petit guide que Theobald Bieder vient de publier pour le Musée Hebbel (2). Nous le recommandons à tous les germanistes, car il s'ajoute on ne peut plus utilement à l'excellente monographie illustrée de Karl Strecker (nº 77 des *Volksbücher der Literatur*, Bielefeld-Leipzig, Velhagen et Klasing). — Il fait honneur à la fois au poète et à son pays natal. Il nous apporte l'historique du Musée Hebbel, inauguré le 18 mars 1911 à Wesselburen, et son inventaire méticuleux, avec plan et reproductions photographiques. — Jusqu'ici, en dehors de la « vieille salle » des archives et de l'entrée, réservée au lieu de naissance, deux salles seulement ont pu être consacrées aux deux principaux champs de la formation et de l'activité hebbéliennes : Wesselburen et Hambourg. Mais Theobald Bieder nous annonce les agrandissements projetés : 1º une « salle des voyages », qui comprendra les documents et souvenirs de l'époque de Heidelberg, Munich, Copenhague, Paris et l'Italie ; 2º une « salle viennoise », qui contiendra ceux de la période depuis le mariage avec Christine Enghaus jusqu'à la mort ; 3º une « salle des manuscrits » (à l'exception de ceux de Wesselburen, déjà classés).

Les éditions et l'œuvre entière de Hebbel sont soigneusement

(1) Voir *Revue Germanique*, juillet 1924, octobre 1925, janvier et octobre 1926.

(2) Sonderdruck aus *Dithmarschen, Blätter für Heimatpflege und Heimatkultur*, Druck : Dithmarschen-Verlag, Büsum, 23 p.

Digitized by Google

passées en revue, ainsi que les almanachs et périodiques, les relations de famille, d'amitié, de littérature et de théâtre, et l'opuscule se termine par un tableau d'ensemble du mouvement de « renaissance hebbélienne ». — La contribution française n'est pas oubliée dans ce tableau, mais du petit paragraphe où elle est mentionnée (page 13), les « contemporains » devraient logiquement, à notre avis, être distraits de l'initiateur René Taillandier (1852) et reportés à leur place dans la liste chronologique finale des histoires littéraires modernes. — Suggestion de détail bien modeste, et qui n'enlève rien à l'éloge d'ensemble que nous faisons de cet honorable, fort consciencieux et précieux travail.

***

L'étude de Julius Bab intitulée : *Das Wort Friedrich Hebbels* est le 70e numéro de la *Philosophische Reihe*, éditee par Alfred Werner (Munich, Rösl u. Co, 1923, 149 p., in-16). Elle s'inspire de la ballade *Zwei Wanderer* (R. M. Werner, VI, 254) et cherche à montrer Hebbel travaillant toute sa vie à mettre en équation le mystère des mystères, à savoir : Toi et Moi. Les subdivisions : *Die geistige Form des Dichters* et *Die dichterische Form des Geistes* nous paraissent faire double emploi, et, de façon générale, cet ensemble de neuf chapitres ne nous apporte pas grand chose de nouveau, mais se contente de classer sous autant de rubriques générales un lot de citations empruntées aux poésies philosophiques, à la correspondance et au journal du poète. — La bibliographie finale n'indique que les sources essentielles, presque toutes anciennes, sauf Bornstein. Est-ce parce que d'autres, comme Zinckernagel, Tibal et nous-même, pour être plus récentes, révéleraient plus d'analogies ? En tout cas, l'anthologie des principales références hebbéliennes est complète, depuis la fameuse profession de foi : « Il n'y a qu'un seul chemin vers la divinité, et c'est l'action humaine » jusqu'à son célèbre aphorisme : « Il n'y a qu'une seule nécessité : c'est que le monde existe » (p. 69, 80). Les rapports de Gœthe et Hebbel sont fort bien définis, et nous regrettons, à ce sujet, de n'avoir pu encore comparer le travail de Martin Sommerfeld (Munich, Duncker u. Humblot, 1923). Les pages les plus personnelles nous paraissent être celles que Bab consacre à l'impressionnisme purement réceptif et au don d'expression ainsi que le résumé qu'il donne des antagonismes vitaux (homme et femme, père et fils, individu et société) dont la conscience suraiguë, profonde, tragique, constitue la mission même de Hebbel.

***

A part l'édition du jubilé dont nous avions déjà utilisé les deux premiers volumes pour nos thèses sur Hebbel (*Säkularausgabe von Hs. sämtlichen Werken nebst den Tagebüchern und einer Auswahl der*

Digitized by Google

*Briefe* : I, *Wesselburen* ; II, *Hamburg, Heidelberg)* (1), nous n'avions encore recensé de Paul Bornstein, au cours de nos récents articles sur Hebbel, que : *Der junge Hebbel (Wesselburen, Lebenszeugnisse und dichterische Anfänge)* (2). Nous avons eu le plaisir de recevoir depuis le grand ouvrage antérieurement publié aux Propylées (Berlin, 1924) : *Friedrich Hebbels Persönlichkeit, Gespräche, Urteile, Erinnerungen. Gesammelt und erläutert von P. B.* (3).

Décidément, Hebbel aura la satisfaction posthume d'inspirer de véritables monuments biographiques. Les deux gros volumes si vivants qu'Emil Kuh lui a consacrés sont présents à toutes les mémoires. Ils constituent ce qu'on pourrait appeler la monographie subjective de Hebbel vu à travers un tempérament de contemporain, disciple et ami. Paul Bornstein prétend leur apporter et leur apporte réellement, selon nous, une objective contre-partie, et le mausolée qu'il lui érige est de tous points digne de celui dont Charles-Alexandre, grand duc de Saxe-Weimar, disait : « Il y a du Michel-Ange dans cet homme » (4).

Le substantiel *Vorwort* nous renseigne trop complètement sur les intentions de l'auteur pour que nous y insistions nous-même. Disons, en tout cas, que son œuvre ne nous paraît nullement l'utile mais accessoire « Kärrnerarbeit » dont il semble redouter de se voir attribuer le monopole. C'est du bon, probe et définitif travail de philologue et tous ceux qui y auront recours en emporteront tout ensemble plaisir et profit. La liste de ses garants (cf. *Vorwort* XXI-XXXIII) est, du reste, d'une ampleur et d'une qualité capables de lever tous les doutes de ceux que les études antérieures de Paul Bornstein n'auraient pas suffisamment édifiés. — La personnalité de Hebbel va surgir pour nous, non point d'un exposé et d'un commentaire, mais en quelque sorte directement, de la lecture des textes autobiographiques, journal, lettres et témoignages du temps. Nous n'aurons pas rigoureusement des éphémérides, car le critique se réserve, bien entendu, le droit de grouper et de rapprocher, dans chaque subdivision, certains documents selon leurs affinités et au risque de faire se chevaucher quelques dates. Le classement est donc chronologique et méthodique à la fois, c'est-à-dire le meilleur concevable. L'appareil documentaire est considérable et inattaquable, bien que modestement relégué en bloc, en une simple tranche de *Anmerkungen*, en fin de volume (5). Le lot des illustrations est complet et strictement contemporain.

(1) München, Georg Müller, 1913.
(2) Berlin, Erich Reiss, 1926.
(3) 2 vol., gr. in-8° (XXXIII. 630 et 570 p.).
(4) cf. I (Motto) et II, 128.
(5) La bibliographie figure en tête de ces dernières : cf. I, 457-8 ; II, 409-10. Elle a été complétée dans *Der junge Hebbel*.



Digitized by Google

Le premier volume nous expose la presque totalité de la vie de Hebbel, de Wesselburen, mars 1813, à Vienne (Gmunden) jusqu'en juin 1858. Le second nous détaille les cinq dernières années à Vienne, de juin 1858 à 1863, et l'ensemble nous apparaît aussi précieux par la sûreté du choix que par l'intérêt des inédits. — Qu'importerait, après avoir affirmé cela, de s'attacher à relever quelques coquilles, ou fautes d'impression ? (1) Au total, nous le louerons chaudement.

Il fait honneur au grand individualiste irréductible qui, au siècle précédent, a été le « self made man » champion d'une des doctrines les plus combatives de notre âge de fer. Le couronnement de sa carrière ne pourrait-il pas, en effet, illustrer ces lignes écrites hier : « Le succès social est dans la bonne règle des énergies, non dans un machinisme automatique aboutissant aux diminutions de l'individu » (2).

***

La brochure du Dr **Ilia Mothlew** : *Verdeckte Handlung in Hebbels Drama* (3) représente le numéro XVI de l'excellente collection des *Hebbel-Forschungen* dont nous avons passé ici en revue les publications antérieures (voir, en particulier, R. G., octobre-décembre 1926 : *Quelques récentes études sur Hebbel*, IVe Partie). Presque tous les aspects du drame hebbélien y ont été examinés. Il manquait toutefois une étude d'ensemble de ce qu'on pourrait appeler « l'action en coulisse » et que Mothlew définit « le complexe de tout ce qui se passe derrière la scène, ou bien au cours de l'acte, ou bien entre les actes et dans le cadre limité par le début et la fin de la pièce ».

Trois études analogues avaient précédé celle-ci : 1° Hans von Wild : *Verdeckte Handlung in Schillers Dramen* (Dissert. Greifswald, 1920) ; 2° Lutz Weltmann : *Verdeckte Handlung bei Kleist* (Dissert. Freiburg i. B., 1924) ; 3° Hans Altmann : *Verdeckte Handlung bei Lessing* (Dissert. Kiel, 1925). — Il va sans dire que Mothlew s'est inspiré de ses devanciers, mais il épuise consciencieusement son sujet propre, en analysant à fond dans le drame de Hebbel, la nature, les motifs et les moyens d'expression de l'action cachée.

Tout au plus pourrait-on reprocher au critique d'avoir inutilement repris dans son *Schlusswort* l'exposé général de son ouvrage et d'y avoir, de plus, fait figurer maint détail qui eût été mieux à sa place à l'intérieur même des chapitres. Il en résulte une certaine impression de longueur et de redite. La sobriété n'eût pas moins gagné à supprimer les répétitions de références bibliographiques, inutiles, encore que

(1) Cf. l'expression « chevalier de plusieurs ordres », tome II, d'une part 101 et 167, d'autre part 154 et 156.

(2) Georges Clemenceau : *Au soir de la Pensée*, Paris, Plon, 1927, t. II, p. 428 ; cf. Léon Abensour : *Clemenceau intime*, Paris, Radot, 1928.

(3) Berlin, Behr, 1927, 103 p., 3,25 mk.

Digitized by Google

l'appareil des notes ait été allégé à l'extrême. En somme, les conclusions générales se réduisent à peu près aux deux dernières pages où Mothlew assigne à Hebbel, au point de vue de l'action dramatique cachée, une place intermédiaire entre les Grecs et Shakespeare, et, dans la littérature allemande, entre Schiller et Kleist.

***

Disons, en terminant, que jusqu'ici la *Revue Germanique* n'a fait que mentionner sommairement le précieux article de Frederic L. Pfeiffer paru dans la *Germanic Review* d'avril 1927 (1) et intitulé : *The moral problem in Hebbel's Drama.* — Pfeiffer s'efforce de bien établir le départ entre faute morale et faute tragique dans le théâtre de Hebbel. Il utilise très judicieusement les travaux américains de W. G. Howard et E. O. Eckelmann sur l'influence schillérienne, ceux de C. v. Klenze sur le théâtre germanique de Gœthe à Hauptmann et de L. H. Allen : *Three Plays by F. H.* (London and New-York, 1914). — Nous n'insisterons pas sur les études allemandes qu'il cite, de Poppe, Grote, Lahnstein, Lewin, et qui datent d'avant guerre. Nous signalerons, par contre, les trois plus récentes, à savoir : 1° l'opinion de G. Simmel dans les *Grundlagen der Soziologie* (Berlin, 1917) (Hebbel préfère l'Individu, si imparfait soit-il, à la Brute-Etat, ou... Société), 2° les développements que Bulthaupt consacre à Hebbel dans sa *Dramaturgie des Schauspiels*, III (Oldenburg, 1918, p. 95-196), et 3° l'appréciation de F. Kummer dans sa *Deutsche Literaturgeschichte des XIX. und XX. Jahrhunderts* (Dresde, 1924 ; II, 20).

Au total, Pfeiffer s'inscrit en faux contre la sentence connue de Herbert Eulenberg : *Hütet euch vor Hebbel* ! Et voici sa conclusion : « All of which implies no disparagement of Hebbels genius. If Hebbel does not quite measure up to his self-proclaimed standard, it is not on account of incompetency, but because his ideal was too exacting, too high to be fully realised within the miserly spare of life accorded him by fate. For the serious student of substantial tragedy Hebbels dramatic quest will never loose its fascination. »

Louis BRUN.

(1) Published by Columbia University Press, vol. II, p. 148-156.

Digitized by Google

# REVUE ANNUELLE

## LE THÉATRE ALLEMAND

Notre enquête sur le théâtre allemand, qui ne saurait être complète, a porté cette année sur une trentaine de pièces. Il semble que la production dramatique de la dernière saison en Allemagne ait été numériquement inférieure aux précédentes. Mais le répertoire tend à s'unifier : les scènes de l'Empire, qui ont, elles aussi, quelque peine à équilibrer leurs budgets, hésitent sans doute à faire des expériences ruineuses, et s'ouvrent largement aux pièces qui ont eu déjà l'occasion de faire leurs preuves. Elles accueillent même libéralement aujourd'hui les auteurs étrangers, puisque J. Romains, Achard et Raynal y ont connu presque des triomphes.

***

Le drame historique jouit toujours en Allemagne de la même faveur : ce pays traditionaliste se plaît encore à évoquer sur la scène un passé, vers lequel le portent de secrètes affinités. Dans cette galerie des siècles et des peuples, que n'a cessé d'être l'art dramatique allemand, le moyen âge est représenté cette année par un honnête mélodrame de **G. Spitzer :** *die Rottensteiner* (1). Tous les personnages chers à Madelon se sont donné rendez-vous dans cette pièce : le bon chevalier respectueux de sa parole, le reître ténébreux, l'ermite qui apprivoise les bêtes de la forêt et recueille une enfant abandonnée ; la sorcière traditionnelle qui porte aujourd'hui un bandeau rouge et prépare des élixirs d'amour ou de haine dans un chaudron où cuisent toutes les herbes de la Saint-Jean romantique. La pièce, après nous avoir offert un nombre respectable de rapts et de viols, se termine comme il convient, par des reconnaissances prévues et des meurtres inutiles : au dernier tableau quatre protagonistes jonchent la scène, non sans avoir pris la louable précaution de nous recommander les bienfaits de la bonté et de l'amour.

Avec *Politik* (2) d'**Egmont Colerus,** nous passons dans la Venise de la Renaissance, où règne, plus rigide qu'en Prusse, l'impératif catégorique de la Raison d'Etat. Anafesto vient d'être appelé au redoutable honneur de siéger dans le Conseil de l'Inquisition, et il reste effray de ses pouvoirs et des responsabilités qu'il doit prendre. A peine

(1) Verlag R. Lanyi, Wien, 1927.
(2) Verlag P. Zsolnay, Berlin, 1927.

Digitized by Google

est-il entré en fonctions, qu'il se voit pressé de prononcer la destitution et la mise à mort de son meilleur ami, le condottiere Carmagnola, qui, à l'exemple du prince de Hombourg, a commis l'imprudence de gagner une bataille qu'il eût perdue en se conformant aux ordres reçus. Anafesto est sur le point de se résigner à son triste devoir, quand lui est imposé une seconde épreuve : il devra renoncer à sa passion pour la fille du doge. L'amour et la politique s'excluent, aussi inconciliables que le rêve et l'action : « Man hat mir die Schlinge um Hirn und Herz geworfen », s'écriera Anafesto ; le nouvel Inquisiteur est un malheureux Grübler, qui demandera toujours le pourquoi des choses et qui finira par tourner contre lui la pointe de ce poignard dont il voulait frapper son collègue Galla. « Hier hat sich ein Mann selbst gerichtet, der sich nicht in den ewigen Bau des Staates einfügen konnte », Les institutions et la puissance de Venise n'auront point été ébranlées dans leurs fondements séculaires. Ce drame qui a d'indéniables qualités de mouvement et de couleur, manque cependant d'originalité. Son décor rappelle par son opulence et par l'abondance des portes secrètes à la fois celui de Lorenzaccio et celui des Burgraves. La palette du Tintoret et les impertinences de l'Arétin jettent seuls parmi les graves débats de l'Inquisition une note de fantaisie claire et opportune.

C'est à l'époque de l'Aufklärung que **St. Zweig** situe son dernier drame : « *Die Umkehr* » (1). Nous y retrouvons comme dans « *Tersites* » ou « *Jeremias* » cette pureté de lignes qui charme l'œil d'un Latin ; au-dessus d'elles vibre une lumière légère qui s'irise de toutes les nuances de la sensibilité de l'artiste. Dans cette atmosphère sereine, les passions ne peuvent que s'apaiser et prendre conscience d'elles-mêmes ; ce sera là précisément l'originalité de St. Zweig : pris dans les remous de la tourmente révolutionnaire, il reste le poète de la clarté et de la mesure. « *Die Umkehr* », c'est le retour à la foi ancestrale d'un Israélite qu'avait séduit le mystère de la rédemption par le Christ. L'Eglise catholique l'avait élevé à la dignité épiscopale, mais n'avait point réussi à étouffer en lui les voix du passé. Comme elles deviennent chaque jour plus impérieuses, il cherchera à les faire taire en poursuivant le judaïsme d'une haine féroce et en livrant ses anciens frères au bourreau. Mais ses victimes viendront tourmenter ses rêves, jusqu'au jour où il reconnaîtra que le principe d'amour, qui l'avait attiré vers le christianisme, doit valoir pour tous les hommes ; alors seulement la paix descendra dans son cœur. Dans cette pièce rien d'artificiel ; point de phrases sonores ; les mots montent de la profondeur des consciences et prennent, lorsqu'ils tombent dans le silence du cloître, une étrange résonance. Enfin le rythme lent de l'action donne à ce drame la gravité d'un oratorio.

(1) G. Kiepenheuer Verlag, Potsdam, 1927.

Digitized by Google

Si St. Zweig nous prêchait la tolérance religieuse, **Bruno Franck**, qui avait déjà subi l'ascendant de Frédéric II (*Die Tage des Königs*, 1914), nous le présentera dans « *Zwölf tausend* » (1) comme le dispensateur des libertés politiques de l'Allemagne ; et ce sera pour lui l'occasion de reconnaître aux hommes ce droit à la rébellion et à la trahison, dès que leur vie sera livrée au jeu frivole des princes. L'auteur traite ici un épisode bien connu de la « Maitressenwirtschaft » qui sévissait dans les cours allemandes au 18me siècle. Un principicule, pour satisfaire les caprices d'une aventurière, trafique de la vie de ses sujets comme de celle d'un vil bétail. Il vient de vendre 12.000 de ses soldats à l'Angleterre qui va les envoyer se battre en Amérique ; mais son secrétaire avertira à temps le roi de Prusse, qui interdira la traversée de son territoire à des troupes étrangères. Le fonctionnaire infidèle, pour échapper au châtiment qui le menace, n'aura plus qu'à chercher asile au delà des mers dans le pays même dont il a assuré l'indépendance. Cette pièce mérite certainement le vif succès qui l'accueillit sur les 362 scènes où elle a été déjà jouée : l'intrigue est nouée avec habileté ; nous y observons une progression dramatique régulière ; quelques scènes sont pathétiques, et les personnages campés avec vigueur dans des attitudes caractéristiques. Il est seulement fâcheux que cette œuvre de libération soit due à l'égoïsme d'un paysan : le secrétaire ne fera échec aux projets de son maître que pour empêcher le départ de ses frères qui assuraient la gestion de sa ferme. L'horizon de la pièce se rétrécit alors singulièrement ; il est quelquefois dangereux sur la scène de réduire les grands gestes de l'histoire aux proportions d'un fait divers heureux. Enfin l'ironie sèche et rêche du secrétaire nous fait un peu regretter l'emphase généreuse des personnages de « *Kabale und Liebe* ».

Très différente est la peinture idyllique que nous présente du même régime **Th. Vogel** dans son drame « *Der Vater* » (2). On est un peu surpris que ce jeune romancier, qui aborde pour la première fois la scène à 24 ans, répugne aussi vivement à toute innovation de pensée ou de forme. Son drame en vers agite un problème qu'il avait déjà discuté dans un de ses romans : « *Kunz Kaufmann der Revolutionär* ». Sans doute nous reconnaîtrons avec lui que la liberté ne doit pas dégénérer en anarchie. Mais est-il bien sûr que l'Allemagne ait été le foyer de toutes les idées libérales, et qu'elle n'en ait jamais accueilli de l'étranger ? c'eût été, au dire de Vogel, un crime de lèse-patrie. A cette occasion il reprendra contre la Révolution française un procès tendancieux et souvent impie : il nous la représente comme une hydre sanguinaire, et charge les armées de la République de honte et d'opprobre. Etait-il vraiment nécessaire de nous peindre les grenadiers de Heine sous les

(1) Rowohlt Verlag, Berlin, 1927.

(2) Verlag des Frankenbundes, Würzburg, 1926.

Digitized by Google

traits de Gessler ou de Baumgarten pour décider un brave forgeron de Franconie à renoncer à sa foi révolutionnaire ? Celui-ci, après avoir renié un fils qui s'était laissé séduire par les idées nouvelles, scellera avec son prince un pacte de mutuelle confiance : il est assez piquant d'apprendre que les seigneurs d'Allemagne furent toujours les gardiens tutélaires des libertés de leur peuple. L'orthodoxie de l'auteur semble avoir assuré son succès auprès d'un certain public qui garde la nostalgie de son passé.

**Karl Schönherr**, le poète de la Heimatkunst, vient de publier sur la même époque son premier drame représenté en 1900 « *Der Judas von Tyrol* ». (1) Il aurait pu être également tenté de le situer sur le plan national ; il a préféré écrire une pièce populaire, robuste et pittoresque, et nous ne saurions l'en blâmer. L'ombre d'Andreas Hofer plane sans doute au-dessus de l'action, mais n'y intervient pas directement comme dans « *Volk in Not* ». Les personnages de premier plan sont ces paysans du Tyrol, âpres et taciturnes, qui n'obéissent qu'à l'envie et la cupidité ; et leur haine s'affirmera, sourde et inexorable, au cours de ces Passionspiele qui fourniront au drame son prétexte et sa couleur locale. Un valet de ferme doit jouer contre son gré le rôle de Judas, que n'auraient jamais accepté des fermiers infatués de leur richesse. La révolte du pauvre hère contre l'affront fait à sa misère, ses déceptions d'acteur finiront par lui donner l'âme de son personnage ; et il s'en ira livrer Andreas Hofer aux autorités françaises. Karl Schönherr a fort bien observé le rythme de ces suggestions mutuelles qui s'exercent entre l'acteur et son rôle. D'autre part, il eut le bon goût de ne point guinder son dialogue et de laisser, à l'occasion, le comique fuser des situations et des personnages : la répétition de la Passion, la représentation elle-même qui s'achève dans un beau scandale, les imprécations du Christ blessé maladroitement par un paysan qui jette un œil de convoitise sur Marie trop décolletée : tout cela est d'un comique dru, mais de bon aloi, qui donne son relief à ce drame paysan.

Si grand qu'ait toujours été en Allemagne le prestige de l'épopée napoléonienne, elle n'a jamais inspiré aux dramaturges d'outre-Rhin une œuvre vraiment digne d'elle-même. Fritz v. Unruh avait affligé son Napoléon du ridicule d'un amour transi. **Heinrich von Mengershausen** ne nous offre dans son « *1814* » (2) qu'une rétrospective trop abondante et banale de la fin du premier Empire. La tête nous tourne, je l'avoue, lorsque nous voyons passer dans une série de fresques volontairement solennelles tant de personnages dont nous ne trouvons ici qu'une caractéristique trop rapide et souvent conventionnelle. Quelques scènes, enfin, sont d'un goût fort discutable : pourquoi imposer

(1) Verlag Staackmann, Leipzig. 1927.

(2) Verlagsbuchhandlung Memminger, Würzburg, s. d.

Digitized by Google

en effet à l'empereur réfugié à Fontainebleau ce long monologue verbeux et ce misérable poison qui font de lui un héros de mélodrame ? Sa lettre d'abdication, dans sa brièveté même, avait une autre grandeur tragique.

***

D'un bond nous rejoignons ensuite la grande guerre, dont le dramaturge suisse **Albert Steffen** nous offre une vision déconcertante : son « *Chef des Generalstabs* » (1) ne peut être goûté que des fervents de l'Apocalypse. L'auteur prétend s'élever ici, sur les ailes de l'anthroposophie d'un Rudolf Steiner, jusqu'à ces cimes nébuleuses où les temps et les pays se confondent. Du moins son drame présente-t-il une originalité indiscutable. Jamais le bellicisme mystique ne se livra à pareille orgie, lorsqu'il prétendit nous affirmer la mission divine et les intentions généreuses du militarisme prussien. Le chef d'état-major allemand (l'auteur nous prévient dans un appendice qu'il a toutes les vertus du général de Moltke), ne saurait porter la responsabilité de la dernière guerre : elle incombe toute entière à un certain pape du moyen âge, Nicolas Ier, qui, en provoquant son schisme entre l'Orient et l'Occident, venait de creuser entre les peuples cet abîme où ils devaient, au cours des siècles, s'anéantir. Pour que l'âme des hommes s'ouvre de nouveau aux vérités éternelles de l'esprit, il faudra que le chef d'état-major, docile exécuteur des volontés de Dieu, se mette à la tête de ses armées et nous conduise à un holocauste gigantesque : ce soldat sera donc notre rédempteur. Nous ne pouvons du reste douter de sa mission divine, lorsque nous voyons l'auteur remettre entre ses mains l'épée flamboyante de saint Michel.

La première action d'éclat de l'archange teuton sera de violer la neutralité du Luxembourg et de faire braquer sur Paris un canon à longue portée, ce qui ne l'empêchera pas du reste de nous assurer qu'il a été désigné à son poste de commandement pour discipliner et maîtriser les puissances du Mal. Un jour cependant, le chef d'état-major sera relevé de ses fonctions par un empereur qui, habitué à parader devant le monde, sacrifiera ses meilleurs serviteurs à son prestige personnel : il n'admettra jamais que son armée recule et il préfère l'immobiliser dans les tranchées où elle doit trouver sa tombe. Alors l'archange déchu utilisera les loisirs de sa retraite à organiser le ravitaillement des civils et la fabrication du pain de pommes de terre ; sa fille infirmière, qui a l'héroïsme du père, épousera un veuf, cul-de-jatte, qui, s'il n'est pas un mutilé de guerre, a du moins le mérite d'être père de six enfants. Leurs fiançailles seront célébrées sous la molle clarté d'un croissant de lune qui plane dans le ciel comme l'hostie dans le Graal.

(1) Albert Steffen, Dornach (Suisse), 1927.

Digitized by Google

Enfin l'heure de la rédemption semble devoir sonner pour l'humanité qui a perdu le meilleur de son sang : le dernier acte nous montrera l'apothéose du chef d'état-major, qui, drapé d'ornements sacerdotaux, plongera l'épée de saint Michel dans le cœur du monstre de la guerre, en qui habitait l'esprit d'un prêtre troyen ; et bientôt les vertus du Graal rayonneront de nouveau sur toutes les nations réconciliées qui sont venues se grouper autour du glaive germanique : Parsifal en « feldgrau » déclarera la paix au monde. Si généreuses que soient les intentions de l'auteur, elles risquent de ne pas toujours être comprises des artisans de l'œuvre de Locarno. Cette pièce n'en est pas moins, en dépit de ses excentricités, un témoignage bien curieux de cette psychose de guerre qui hante encore certains esprits. C'est à ce titre seulement qu'elle méritait d'être signalée.

La Révolution russe ne paraît plus exercer aujourd'hui sur les jeunes auteurs la même fascination. Une seule pièce lui est consacrée : celle de **Bernhard Blume** : « *Die Treibjagd* » (1), elle pourrait s'intituler la Terreur. En effet, elle paraît destinée à nous montrer comment la tourmente bolcheviste a rendu l'homme hostile à l'homme et lui a inspiré le dégoût d'une vie constamment menacée : il n'est plus qu'une bête traquée dont on lit l'angoisse dans les yeux hagards. Blume a su réaliser dans son premier acte une matérialisation vraiment étonnante de cet effroi, qui rôde autour des retraites les mieux assurées et qui frappe les terroristes eux-mêmes. La fiction projette ici sur la réalité, qu'elle suit de très près, une lumière souvent aveuglante.

Bien pessimiste est la dernière pièce de **Ernst Toller** : « *Hoppla, wir leben* ! » (2) ; elle nous dit l'amère déception de tous ceux qui, en 1918, brisèrent les idoles de l'Allemagne impériale, pour en voir s'ériger d'autres non moins redoutables. Un révolutionnaire, Karl Thomas, qui fut, après l'armistice, interné de longues années dans une maison de fous, recouvre sa liberté. Il cherche alors en vain à s'insérer dans cette société nouvelle, en qui il espérait trouver une humanité meilleure, et qu'il voit avec stupeur retomber dans ses anciennes erreurs. Le peuple s'est remis à travailler pour la guerre dans des usines de gaz asphyxiants ; la plupart cherchent l'oubli dans la frénésie des plaisirs ou dans une obéissance servile ; quelques-uns seulement songent à organiser la résistance dans les citadelles syndicales. Mais les voies de la libération leur sont désormais fermées par le renégat Kilman qui, après avoir trahi ses anciens camarades, vient d'être appelé à la direction d'un ministère. C'est lui qui maintenant brimera les ouvriers, fera arrêter et emprisonner son ancienne camarade, l'agitatrice Eva Berg. « Ist die Welt ein Irrenhaus geworden ? » s'écriera

(1) Oesterheld Verlag, Berlin, 1928.
(2) Kiepenheuer Verlag, Potsdam, 1927.

Digitized by Google

Karl Thomas; et dans un accès de démence il menacera de son revolver le Ministre, sans avoir le courage de presser sur la gâchette ; le coup sera tiré par un étudiant nationaliste qui s'était dissimulé derrière lui. Karl Thomas rentrera dans cette maison de fous authentiques qu'il a quittée pour son malheur. Une colère sourde, qui est celle de l'auteur lui-même, couve dans ce drame; elle éclate parfois en traits fulgurants; mais trop souvent aussi on ne l'entend point exprimer ces mots que nous attendions, car son élan et ses accents les plus pathétiques se trouvent continuellement brisés par l'intervention du film.

Toller reprend dans sa pièce, en effet, la formule de ce drame-film qu'avaient établie avant lui certains auteurs tels que Paquet : on ne peut pas prétendre que la nouvelle expérience soit plus heureuse que les précédentes. Nous voyons passer, tantôt sur l'écran, tantôt devant la toile du fond, des images brèves, qui se pressent et se bousculent, sans que nous ayons le loisir d'en reconnaître la valeur significative. Par leur diversité, elles jettent la confusion dans l'esprit ; et les personnages passent fugaces comme des ombres qui n'ont point le temps de dire le mal dont elles souffrent. Cette impression de désordre s'accroît encore du fait que, sur ce ruban de film qui se déroule à travers quatre actes, viennent s'inscrire les événements les plus importants qui ont secoué l'Allemagne et l'Europe pendant ces dix dernières années. L'action, au lieu de tendre à cette concentration qui lui donnerait sa densité spécifique, s'effrite en une quantité d'épisodes qui ont la banalité de la vie elle-même.

A l'encontre de Toller, un autre dramaturge expressionniste, **Fr. Wolf**, qui paraît du reste s'inspirer des « *Maschinenstürmer* » de son devancier, nous annonce dans « *Kolonne Hund* » (1) la libération douloureuse, mais définitive, du prolétariat. Une armée de chômeurs s'est vu attribuer après la guerre une immense superficie de marais et de tourbe qu'elle arrive, au prix d'efforts surhumains, à assainir et à rendre cultivables : à ce moment le gouvernement intervient pour réclamer la possession de ce sol si durement conquis. Toute la pièce retentit du bruit et du grincement des machines auxquels se mêlent la plainte des travailleurs et leurs cris de révolte. Une figure de chef domine la foule anonyme, celle du lieutenant Jost. Sa réputation de farouche soldat lui avait valu pendant la guerre le sobriquet de « Hund » ; aujourd'hui il mettra cette même énergie au service des masses qu'il s'efforce de discipliner. Il saura leur imposer une soumission absolue à l'idéal qu'il se propose de servir ; n'a-t-il pas fait lui-même à la collectivité le sacrifice de toutes ses affections personnelles ? Plusieurs fois sans doute, dans la lutte qu'il a engagée contre l'Etat, il a subi de sanglantes défaites, mais toujours il s'est relevé, pour connaître enfin les joies d'un triomphe, auquel il

(1) Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, 1927.

Digitized by Google

conviera les travailleurs de toute l'Allemagne. Ce drame, qui évoque les différentes étapes de l'affranchissement d'une classe, reste sans doute bien fragmentaire ; mais il nous émeut par la sincérité même de l'auteur : Wolf a réussi à dégager le dynamisme des forces obscures qui ébranlent les assises profondes de notre société, parce qu'il a véritablement senti la misère des classes populaires. Sa langue âpre et tendue accuse encore le caractère tragique de certaines scènes, comme celles de la prison ou de l'entretien de Jost avec les ministres. Friedrich Wolf pourrait bien prétendre un jour occuper le poste qu'a déserté depuis si longtemps déjà l'auteur des « Tisserands ».

**Lion Feuchtwanger** est un des dramaturges les plus féconds de l'Allemagne contemporaine. L'adaptation d'un drame hindou, « *Vasantasena* » (1915), l'avait rendu célèbre en son temps. Il paraît désormais vouloir se consacrer à l'étude des problèmes coloniaux anglo-saxons. « *Die Petroleuminseln* » (1) est une pièce assez séduisante par son étrangeté. Un chant ouvre l'action qui lui servira de leitmotiv :

Das ist von den braunen Inseln das Lied.
Die Männer sind schlecht, und die Weiber sind krank,
Und eine Aeffin macht dort den Betrieb.
Und die Bäume verdorren im Oelgestank...

Wer kommt. ist gesund, und wer geht, ist geschwächt.
Die Aeffin regiert in Bett und Fabrik,
Die Aeffin hat Geld, und die Aeffin hat Recht...
Petroleum stinkt nach gelbem und schwarzem Mann.
Doch der Dollar stinkt nicht, den das Erdöl bringt.

L'« Ile brune » était destinée à être une île heureuse : enfouie sous les bananiers, elle se laissait mollement bercer par la brise de mer, tandis que ses rares habitants y goûtaient la douceur des jours qui s'écoulent sans effort. Depuis que d'immenses gisements de pétrole y ont été découverts, elle est devenue un enfer : on y a vu affluer des esclaves de toute couleur, douloureusement courbés sur leur tâche. Leur long martyre a du moins conféré à miss Gray une royauté redoutable. Cette femme, qui est un monstre de laideur, a renoncé à éveiller dans le cœur des hommes la passion qui la consume elle-même ; elle se résignera donc à ne plus incarner qu'une volonté de puissance inexorable, et elle jouera sa partie sur l'échiquier diplomatique avec une virtuosité qui nous confond. Elle compte deux ennemis irréductibles : miss Charmian, qui évoque la douceur et la nonchalance qui régnaient autrefois dans l'île brune, et l'émissaire des Soviets, Ingram, qui cherchera à lui ravir le contrôle des pétroles sur le marché mondial. Mais

(1) Propyläen-Verlag, Berlin, 1927.

Digitized by Google

Ingram sera vaincu par l'audace de sa rivale, qui réussira à le faire rayer de la liste des émissaires accrédités par Moscou, et qui lui sauvera la vie après avoir voulu le perdre : car elle aime cet homme, le seul qui soit capable de se mesurer avec elle par sa perversité et son cynisme. Son triomphe définitif sera consacré par l'arrestation et la mise à mort de Miss Charmian : la Beauté est chassée de sa dernière retraite sur cette planète, où les puissances d'argent se disputent âprement un îlot perdu dans l'Océan.

« *Kalkutta, 4 Mai* » (1), du même auteur, a la sobriété, la rigueur logique, le dynamisme spirituel d'une véritable tragédie : on voit s'y affronter de grandes idées : celle d'un traditionalisme égoïste, qui cherche à s'imposer sous le masque d'une morale hypocrite, et celle d'un réformisme généreux mais brutal, qui dresse contre lui les préjugés millénaires de toute une nation ; l'enjeu de cette lutte sera l'empire des Indes lui-même. Le gouverneur Hastings s'est efforcé de remédier à la famine qui décime régulièrement ce pays en faisant ouvrir une large route destinée à amener dans les contrées les plus pauvres le riz dont elles manquent. Pour se procurer l'argent nécessaire à d'aussi gigantesques travaux, Hastings n'a pas hésité à avoir recours au vol et au crime. Ces procédés soulèveront contre lui l'hostilité sournoise des sociétés secrètes de l'Inde qui obéissent au rajah de Bingham Nenkomar : pour celui-ci, il est impie de vouloir ouvrir les fenêtres d'une misérable chaumière où un homme pauvre se débat contre l'agonie. Mais Hastings poursuivra sans défaillance sa politique libératrice ; et puisqu'il faut le gibet ou le canon pour imposer aux hommes un peu plus d'humanité, il fera pendre le rajah haut et court, sans s'inquiéter des protestations qui peuvent s'élever en sa faveur de l'autre côté de l'Océan. Il achètera du reste à prix d'or la complicité de la Compagnie des Indes : c'est une brave fille qui se laisse porter par les préceptes de la morale comme un bateau qui a le vent en poupe ; mais les Bibles qu'elle expose dans la devanture de sa boutique ne l'empêchent pas de se livrer par derrière à un commerce moins édifiant. Hastings semble cependant un instant avoir trop présumé de ses forces. Tant de crimes ont déterminé les plénipotentiaires de la Compagnie à lui demander des comptes et à le mettre en accusation. Le procès tournera bientôt à leur confusion, car voici que de toutes parts le riz arrive en abondance. La famine est donc vaincue : Hastings triomphe. La route de Pandschab sera achevée sur la totalité de sa longueur de 1.500 milles ; et, large de 60 pieds, elle enjambera 31 ponts ! Le bonheur des peuples est fait parfois du sacrifice de bien des innocents ; la politique d'Hastings fut juste et injuste, comme les flots troubles et irrésistibles que roule le Gange.

(1) Propyläen-Verlag, Berlin, 1927.

Digitized by Google

***

Quelques drames, assez peu nombreux, se proposent l'étude psychologique d'un cas intellectuel ou sentimental. Je citerai d'abord la pièce touffue et obscure de **Markus Huebner** : « *Nichts ist ganz wahr* » (1).

Elle prétend éclairer la duplicité inconsciente d'un homme public. L'agitateur Multatuli, défenseur des opprimés, mène une héroïque croisade contre tous ceux qui, dans le monde, portent le masque du mensonge. Mais cet apôtre de la vérité voit-il bien clair en lui-même ? « Nichts ist ganz wahr », nous dit-il. Sa devise est précisément celle qui pourrait ouvrir son procès : « Celui qui prétend en effet libérer l'humanité entière a commencé par s'asservir ceux et surtout celles qui se sont dévoués à sa cause. C'est, d'abord, une prostituée, Eugénie, aussi inconsistante que la brume ou la vague, et qui se modèle constamment sur ses moindres désirs ; puis sa nièce Betsy, qui passe des nuits à recopier ses manuscrits ; et enfin l'enthousiaste Mimi, qui lui remettra l'héritage de ses parents ; elle les a abandonnés sans se soucier de leur chagrin et de leur mort prochaine. La propre femme de Multatuli elle-même, confinée dans les soins du ménage, ne prendra point ombrage de tant d'affections étrangères, jusqu'au jour où ses enfants se révolteront, dénonceront les chimères du père et entraîneront la mère dans leur fuite. Le contraste entre le mirage et la réalité, que l'auteur se proposait de mettre en relief, eût été plus dramatique, si les personnages avaient été dessinés d'un trait plus net ; l'architecture elle-même de la pièce a la raideur d'une démonstration, du reste assez mal conduite.

Le théologien et philosophe **Ernst Bittlinger**, qui avait obtenu quelque succès déjà avec son « *Vagabund* » et son « *Zöger von Altena* », vient d'écrire une nouvelle pièce : « *Ein undankbarer Mensch* » (2). Elle est sans doute d'un art honnête et probe, mais ne nous offre qu'un bien modeste fragment de ce grand drame qu'est la vie elle-même. Bittlinger évoque les trois phases essentielles que présente la crise de la puberté chez l'adolescent allemand : les amours faciles, la piété, et la grandiloquence juvénile. Le lycéen Karl Bornhagen sera successivement guéri de ses illusions par la femme de son professeur de mathématiques, trop accueillante, par le fondateur d'une secte piétiste qui n'est qu'un imposteur, et par une corporation d'étudiants qui prétendent à tort s'ériger en champions de l'honneur allemand. Pour mieux le servir, notre jouvenceau partira dans le vaste monde, et nous annonce qu'il y accomplira de nobles actions. Mais c'est ici que commence le drame véritable, dont Bittlinger n'a écrit que le prélude.

**Rudolf Leonhard** a écrit une pièce « *Die Tragödie von heute* » (3) qui

(1) Iris-Verlag, Frankfurt a. M., s. d.
(2) Eigenbrödler Verlag, Berlin, s. d.
(3) Verlag die Schmiede, Berlin, 1927.

Digitized by Google

ne manque certes pas d'ambitions, mais qui reste bien décevante. L'auteur prétend nous révéler que la tragédie a émigré du palais où elle tenait ordinairement ses assises pour venir s'installer dans les salles de ciné, dans le galetas du prolétaire, ou dans le studio de l'artiste. Et de quoi est faite la tragédie d'aujourd'hui ? De la misère d'argent, de la pauvreté des esprits et des cœurs. La pièce de Leonhard gravitera autour d'une pauvre fille Herta. Celle-ci s'abandonne à la folie des sens : elle danse, court les aventures, et tombe dans les bras d'amants successifs qui se la disputent âprement. Un monteur commencera par la séduire, qui devra l'abandonner à un faiseur de boniments dans les foires ; un apôtre du relèvement social prétendra lui découvrir une âme et voudra la délivrer de ce milieu ; c'est lui-même qui s'enlisera dans la fange, sans réussir à retenir celle qu'il aimait. Voilà la tragédie d'aujourd'hui ; elle ressemble bien un peu, il faut l'avouer, à celle d'hier. Et puis, pourquoi tant de personnages épisodiques viennent-ils occuper la scène pour nous dire, sur un ton de sphynges expressionnistes, de ces vérités qui s'entendent d'elles-mêmes ? Leonhard prétendra que ce qui caractérise la génération actuelle c'est : « das Durcheinander, in dem die Menschen heute leben ». Pourquoi l'auteur se contente-t-il de projeter de vagues clartés sur cet océan de confusion ? Le tragique, c'est encore lui qui nous l'a dit, peut, hélas ! fort bien résider aussi dans l'effort tumultueux de l'artiste qui n'arrive pas à se réaliser.

**G. A. Peters** paraît se complaire dans un pathétique macabre, du reste assez peu dramatique. Un premier acte : « *Die stumme Geige* » (1) évoque devant nous les visions d'un artiste qui, dans son agonie, croit voir et entendre la mort préluder, sur son violon muet, aux harmonies célestes. Un autre acte : « *Die Brüder* », qui se recommande, on ne sait pourquoi, de la technique de Strindberg et de celle de Lavedan, nous présente une marquise, qui, sentant venir sa dernière heure, avouera à ses trois fils que l'un d'entre eux est né d'un adultère ; et ce sera pour eux l'occasion d'engager devant le cadavre de leur mère une discussion assez inattendue sur l'âge normal auquel une femme peut tromper son mari ; ce point de doctrine, une fois établi, leur permettra de déterminer celui d'entre eux qui doit être exclu de la famille et de l'héritage ; cette recherche de la naissance légitime n'eût guére été du goût de nos marquis du 18e siècle.

***

Les comédies nous paraissent occuper, dans le répertoire de cette année, une place beaucoup plus importante : quelques-unes d'entre elles sont même signées de ces noms qu'avait rendus célèbres l'expressionnisme. C'est d'abord **B. Brecht**, qui en 1922 avait obtenu le prix

(1) Aktuell Verlag, München, 1925.

Digitized by Google

Kleist avec son « *Trommeln in der Nacht* », et qui aujourd'hui dans son « *Mann ist Mann* » (1), traite sur le mode comique un sujet de drame. Il prend la précaution de nous avertir que très souvent, dans sa pièce, nous sentirons le sol se dérober sous nos pieds. En effet, il se propose de nous montrer la fragilité de ces notions de personnalité et d'individualité qui nous sont certes les plus chères, parce qu'elles nous semblent constituer comme le tuf de notre conscience. Plus rien, selon Brecht, ne distinguera désormais les hommes entre eux, ni leur pensée, ni leur volonté, ni leur nom même ; ils deviennent interchangeables comme ces grains de sable que roule le torrent de la vie et qu'il déplace selon le rythme capricieux de sa course :

« Hier wird heute Abend ein Mensch wie ein Auto ummontiert
» Ohne dass er irgend etwas dabei verliert ».

La fable qu'a imaginée Brecht n'est certes pas banale. Nous sommes dans les Indes : Galy Gay, débardeur de son métier, et au demeurant, le plus pacifique des hommes, était sorti acheter un poisson pour son dîner, et voici qu'on lui passe, sans crier gare, un uniforme kaki, avec le livret d'un soldat déserteur. Galy Gay, à la suite de nombreux avatars, ne saura bientôt plus qui il est : il appartient seulement à cette masse collective de l'armée qui mange le même riz, boit le même wisky et partage les faveurs de la même femme. « Ein Mann ist wie der andere. Mann ist Mann ». Il aura si bien perdu le souvenir de sa première personnalité qu'il en arrivera à prononcer son propre éloge funèbre, et que l'ancien débardeur, devenu un foudre de guerre, gagnera à lui seul une bataille. Le jour où reviendra celui dont il occupe la place, Galy Gay saura bien le faire renoncer à l'envie de reprendre son état civil. Ainsi va le monde : le même homme revêt souvent les aspects les plus contradictoires, et ceux qui prétendent rester fidèles à leur nom et à leur caractère ne réussissent souvent qu'à se rendre ridicules. C'est le cas du sergent Blody Five qui se tirera un coup de pistolet très bas au dessous de la tempe, afin d'aller rejoindre volontairement la corporation des eunuques ; il ne veut plus céder, en effet, aux tentations de la chair qui l'avaient fait trahir une fois déjà sa réputation de chef farouche.

Telle est la parodie du chant de Burns que nous offre Brecht. Sa pièce, dont le héros devient un personnage anonyme, est bien, hélas, à l'image de notre temps. Mais ici les théories de M. Jules Romains et de l'école unanimiste sont largement dépassées. Du moins l'imagination de Bertolt Brecht s'est-elle livrée à un jeu qui, par ses excentricités mêmes, n'est point sans nous divertir. Il est seulement fâcheux que la multiplicité des scènes, leur absence de cohésion et leur brièveté spasmodique (elles se déroulent avec la rapidité d'une série de déclics) fatiguent les

(1) Propyläen-Verlag, Berlin, s. d.

Digitized by Google

yeux du spectateur, sans offrir à son esprit un objet de méditation suffisante : le mépris de toute intellectualité ainsi que d'une ordonnance régulière n'ont pas permis cette fois aux dons indéniables du dramaturge de donner leur mesure.

La comédie de mœurs semble jouir aujourd'hui d'un regain de faveur : **Feuchtwanger** cherche à en renouveler les types, en empruntant ceux de sa dernière pièce au monde des affaires anglo-américain et à celui des suffragettes. Dans « *Wird Hill amnestiert ?* » (1), il nous présentera un certain nombre de caricatures esquissées d'un trait vigoureux et brutal, mais souvent trop rapide ; c'est la raison pour laquelle elles restent des fantoches qui se débattent un peu dans le vide. Le premier acte nous transporte dans une réunion où doivent être discutés les rapports de l'astrologie et de la graphologie. Mais le sujet de la conférence n'est qu'un prétexte imaginé par miss Blodget pour intéresser le plus de monde possible à la campagne qu'elle vient d'entreprendre pour la libération de son ami, Harris Hill : ce pauvre diable, ancien gouverneur des colonies, aurait été condamné à trois ans de prison pour n'avoir pas exécuté l'ordre qui lui était télégraphié de réprimer par la force une révolte d'indigènes. Miss Blodget trouve, en dépit des protestations de la foule déçue, trois adhérents à la ligue qu'elle se propose de fonder. De ces trois hommes c'est à qui réussira le premier à libérer Hill, et cela, évidemment, afin de gagner les faveurs de miss Blodget : ce match très américain se déroulera, comme il convient, sous l'œil d'un banquier, Coogan, qui prendra à cette épreuve un intérêt sportif. A partir de ce moment, l'action se perd dans une série d'intrigues et de contre-intrigues ; elle côtoie le roman policier pour verser dans la farce joviale. Un journaliste est sur le point de l'emporter, quand Coogan intervient pour lui ravir son succès et libérer miss Blodget d'une aventure assez périlleuse. Elle s'apercevra du reste alors, mais un peu tard, que Hill n'est point le héros qu'avait imaginé son cœur trop crédule. S'il n'a pas exécuté l'ordre qui lui était adressé par télégramme, c'est qu'il ne l'a point reçu ; seul le bruit fait autour de sa condamnation l'avait déterminé à se complaire dans ce rôle de martyr, auquel il n'avait point songé tout d'abord : au jour de la libération, il n'a plus qu'un souci, celui de mener une vie obscure et confortable.

Si cette pièce était restée plus sobre, elle eût pu devenir une excellente comédie ; du moins le grossissement caricatural des personnages, et la verve caustique du dialogue nous révèlent-elles chez Feuchtwanger certains dons d'auteur comique qui autorisent de beaux espoirs.

La comédie « *Dover Calais* » (2) d'un dramaturge jusqu'ici peu connu,

(1) Propyläen-Verlag, Berlin, 1927.
(2) Westermann Verlag, Braunschweig.

Digitized by Google

**Julius Berstl**, a obtenu le plus franc et le plus légitime succès. L'auteur nous y présente un type de cette nouvelle génération de femmes audacieuses et viriles, qui renoncent à la sentimentalité de leurs mères pour conquérir de haute lutte leur place dans la vie. Une d'entre elles vient guérir de ses archaïques préjugés un milliardaire américain qui a cherché un refuge à la perfidie des hommes sur une sorte de vaisseau fantôme. Au moment où ce misogyne viendra mettre aux pieds de l'ironique Gladys sa fortune et son cœur, celle-ci disparaîtra par une pirouette dans les flots. Cette comédie, alerte et spirituelle, est encore séduisante par l'originalité des situations et la justesse de l'observation.

La dernière comédie de **Georg Kaiser** n'est pas certes une de ses meilleures. Après avoir étonné le monde par ses hardiesses, le maître de l'expressionnisme reprend sagement les sentiers battus et verse, à l'occasion, dans le vaudeville. Sa « *Papiermühle* » (1) nous offre une variante assez peu originale d'un thème dramatique dont les ressorts sont bien fatigués : il s'agit de ce vieux ménage à trois qui ne doit plus offrir, même à l'Allemagne d'après guerre, l'attrait de la nouveauté. Un critique, Duchut, néglige sa femme Francine pour se consacrer tout entier à la rédaction d'une biographie qu'il veut écrire sur un auteur de ses amis. L'hôtelier de la Papiermühle lui révèlera que l'héroïne qui inspira au romancier sa plus belle œuvre n'est autre que Francine : c'est avec elle que le jeune auteur a passé ses dernières vacances, dans la chambre même qu'occupe aujourd'hui Duchut. Voilà un sujet vraiment bien peu digne d'un novateur. Les deux premiers actes n'ont même pas l'agrément d'être spirituels, et les péripéties qui doivent animer le dernier sont bien artificielles. Le succès de cette pièce semble avoir été, du reste, assez médiocre.

**Paul Kornfeld**, qui s'est plu jadis à agiter devant nous la terreur des spectres, se divertit aujourd'hui à nous montrer la naïveté avec laquelle se laisse mystifier une société de spirites. La situation de « *Kilian oder die gelbe Rose* » (2), lui fut certainement inspirée par le *Revisor* de Gogol : un simple ouvrier relieur se glisse parmi de fervents adeptes de l'occultisme à la place du maître qu'ils attendaient, et il plonge ses auditeurs dans les extases de l'au-delà. Il réussira même à en imposer à celui dont il vient d'usurper le prestige, et il le mettra à la porte comme un vulgaire imposteur ; c'est même là la meilleure scène de cette coméde qui, malgré les amusantes saillies d'un humour volontiers enclin à la caricature, reste trop verbeuse et verse facilement dans une sentimentalité un peu fade.

Il faut vraiment que le théâtre allemand ait été bien pauvre en comédies pour que la pièce de **Lernet-Holenia** : *Oesterreichische*

(1) G. Klepenheuer Verlag, Potsdam, 1927.
(2) Rowohlt Verlag, Berlin, s. d.



Digitized by Google

*Komödie* » (1), ait obtenu le prix Kleist en 1926. L'auteur nous trace ici, avec une ironie amère, un tableau assez banal d'une haute société plus internationale qu'autrichienne ; on n'y voit que des fantoches soucieux de dissimuler leur dépravation sous une façade de dignité conventionnelle : un père accouple sa fille avec un chenapan pour faire lui-même une fin honorable. Si banal et si discutable que soit le sujet, on ne peut nier à Lernet-Holenia la vivacité et le naturel de son dialogue et l'habileté de son architecture dramatique. Ce sont des dons qui trouveront certainement à l'avenir un meilleur emploi.

La comédie de fantaisie est cette année représentée par une pièce pittoresque : « *Der dreimal tote Peter* » (2), que **Sling** (3) a écrite sur un thème de Pitavan. L'auteur nous y expose les avatars d'un homme qui, grâce à une série de morts simulées, peut à sa guise renouveler sa vie. Le galérien Peter Mège, disparu depuis de nombreuses années, revient à Marseille pour assister au repas de ses propres funérailles. Comme il est mort aux yeux de l'opinion publique, il se fera remettre par sa femme les papiers de son suppléant bénévole : désormais il portera donc le nom de cet Isaac de Caille, huguenot de naissance, qui fut réduit à chercher asile chez une femme de pêcheur, pour ne pas avoir voulu abdiquer sa foi. Peter Mège est d'ailleurs bien décidé à faire valoir tous les privilèges qu'il tient de sa récente noblesse ; et il courra immédiatement à Manosque réclamer les terres de ses pères adoptifs. La population du village, qui n'hésite pas à reconnaître en lui l'authentique descendant de ses maîtres, l'accueille avec un enthousiasme délirant. Cependant sa supercherie est sur le point d'être découverte, et une seconde fois il se voit menacé de perdre son nom, quand le procès qui lui est intenté tourne brusquement à son avantage : c'est que le président du tribunal, qui a reconnu en lui un parti avantageux, le destine comme mari à sa nièce Germaine. Tant de prospérités effraient un peu Peter Mège ; et puis, il est si difficile à ce galérien d'autrefois de ne point se trahir à chaque instant ! Au cours du repas de noces, sa vulgarité est telle que les parents de la mariée et leurs invités s'enfuient épouvantés. Le président, qui ne songe plus qu'à libérer sa nièce, follement amoureuse, imposera alors à Peter Mège de nouvelles funérailles, qui lui seront d'ailleurs largement payées : dans le parc de Versailles nous retrouvons son cercueil accompagné de ses deux veuves. Le roi y sera amené pour attribuer l'héritage d'Isaac Caille à l'inconsolable Germaine, qui accable le cénotaphe des plus tendres protestations d'amour. Peter Mège, libéré de sa noblesse importune, ainsi que de ses deux femmes, sera désormais le plus heureux des hommes : « Es ist so süss zu leben, wenn man tot ist ». Nous avons plaisir à ren-

(1) Fischer Verlag, Berlin, s. d.

(2) Propyläen-Verlag, Berlin, 1927.

(3) Pseudonyme de Paul Schlesinger.

Digitized by Google

contrer un auteur qui ait véritablement le sens des situations comiques ; son dialogue a une causticité savoureuse ; la peinture expressive de la cupidité et de la veulerie des hommes est toujours tempérée par un humour indulgent. Les caractères, malheureusement, restent de contours un peu indécis. Cette pièce qui s'avance jusqu'aux confins du vaudeville, a toute la gaîté franche et robuste d'un de nos fabliaux de l'ancien temps.

Dans « *Wer... Wen* » (1), **Will Vesper** s'inspire des procédés de la comédie italienne. Deux hommes, séparés par une inimitié qui a duré toute leur vie, cherchent à s'infliger une suprême injure en se dérobant mutuellement leurs femmes. Celles-ci feignent d'entrer dans leur jeu, pour mieux jouir finalement de la confusion et de la réconciliation de leurs maris. La pièce est assez divertissante par les détours de l'intrigue, que l'auteur a le tort de multiplier à l'excès ; d'autre part, la symétrie presque géométrique des personnages et des situations donne à cette comédie l'allure d'une arlequinade un peu artificielle, qui a besoin d'être animée par le jeu des acteurs.

Le « *Dolchstoss im deutschen Aar* » (2) de **G. Schilling** nous offre une amusante parodie des rodomontades nationalistes. Un général en retraite, tout chamarré d'ordres militaires, est venu avec sa femme, la plantureuse Brunhilde, et sa fille Ortrud, conspirer dans un hôtel de campagne. Le secret de leurs réunions a été surpris par quelques Reichsbanner, qui, à la faveur d'un déguisement, prennent part au conseil de guerre et font arrêter ensuite le général trop crédule. Sa confusion tourne au désespoir, quand il apprend que sa fille vient de se fiancer avec un des jeunes républicains dont il fut la risée. Ce canevas de comédie tourne malheureusement trop court : il eût pu nous fournir une galerie de silhouettes assez curieuses.

**Heinz Steguweit**, dans « *Die drei fröhlichen Könige* » (3), nous présente du thème des rois mages une adaptation populaire, robuste et naïve comme une image d'Epinal. On y voit un policier grognon, un boulanger et un propriétaire rapaces apporter en offrande à l'enfant que recueillirent de pauvres gens la remise de leurs amendes et de leurs créances : cette pièce, sans doute destinée à une fête de charité, ne manquera pas d'inciter le cœur des mercantis à la clémence.

***

Il résulte de cette étude nécessairement trop sommaire, que le théâtre en Allemagne, après avoir traversé une nouvelle crise de Sturm und Drang, commence à se lasser de ses violences inutiles, et qu'il tend

(1) Verlag Haessel, Leipzig, 1927.
(2) Hoffmanns Verlag, Berlin, 1927.
(3) Bühnenvolksbundverlag, Berlin, 1927.

Digitized by Google

à s'assagir. La vague révolutionnaire qui a déferlé sur la province dramatique allemande ne s'est cependant pas retirée sans avoir modifié profondément son relief.

Il est assez curieux d'observer que ce sont précisément les jeunes auteurs qui s'avèrent les plus traditionalistes : s'ils se tournent vers le passé, c'est pour évoquer des figures qui leur sont chères, et nous révéler leur signification actuelle. Le drame historique cesse donc d'être objectif, pour obéir à certaines directives politiques ; il devient, pour ces dramaturges, l'instrument d'une propagande active, que l'indigence de leurs talents sert du reste assez mal.

Quant à ceux qui avaient assumé la tâche redoutable d'émanciper l'Allemagne, leur attitude différera suivant la vertu de leur foi révolutionnaire. Certains d'entre eux, comme Toller, déçus par l'échec de leur apostolat, s'abandonnent à un irrémédiable pessimisme. D'autres échappent à la hantise du matérialisme de notre époque par de hardies projections dans l'avenir ; mais, même pour ceux-ci, le problème social ne paraît plus se poser de la même façon qu'il y a quelques années. Sans doute Fr. Wolf et ses amis n'ont cessé de concevoir qu'au théâtre ne doivent être débattus que les intérêts de la collectivité ; et ils répugnent toujours au drame psychologique, qui, en ne s'occupant que d'un cas individuel, si éminent soit-il, reste par essence antisocial. Mais ils reconnaissent cependant aujourd'hui que les masses livrées à elles-mêmes seront toujours vaincues sans l'intervention d'un chef ; nous voici donc revenus, par un chemin détourné, au drame de la volonté et du caractère. Enfin les guides spirituels du prolétariat ne semblent plus croire que sa libération exige le bouleversement total de notre organisation économique, et en particulier la destruction des machines : celles-ci ne sont qu'un instrument qui peut à l'occasion participer à l'affranchissement de la classe ouvrière ; il y a là une évolution qui méritait d'être notée.

Ce besoin d'apaisement, que ressent particulièrement le public de province, se manifeste encore par la renaissance assez inattendue de la comédie. Ne voit-on pas des dramaturges tels que G. Kaiser et Kornfeld aborder aujourd'hui ce genre depuis longremps délaissé ? C'est que les imprécations héroïques d'autrefois se sont tues, pour faire place à l'humour et à l'ironie, comme il arrive au soir d'une bataille où les adversaires s'observent après avoir déposé les armes. Par là même le théâtre se trouve libéré de l'emprise d'un naturalisme trop prosaïque ; l'imagination et la fantaisie recouvrent leur liberté de jeu ; or c'est en elles que réside le principe d'une rénovation dramatique.

L'expérience expressionniste aura du reste valu à l'Allemagne de notables profits : elle a renouvelé les thèmes traditionnels et a réussi à adapter le rythme du théâtre à celui de la vie. Une pièce moderne de Kaiser ou de Hasenclever, abandonnant la disposition séculaire en actes, ne nous offre plus qu'une série de tableaux, où des images réduites

Digitized by Google

et concentrées se succèdent avec la rapidité d'un film ; plus de transitions ni de nuances dans ce panorama dramatique, où l'acuité de la vision se substitue à l'intelligence intuitive ou rationnelle. Les auteurs pousseront ce souci de la représentation concrète de la vie jusqu'à admettre l'intervention du cinéma dans l'action. L'art dramatique ne tardera pas sans doute à regretter cette promiscuité dangereuse ; il y fut entraîné par certains metteurs en scène de grand talent, tels que Piscator, qui aiment à jouer la difficulté pour mieux affirmer leur virtuosité ; le machinisme théâtral a réalisé de tels progrès au delà du Rhin, qu'il en est arrivé à commander la production dramatique elle-même. Cependant le jour où, de par le jeu de ses oscillations régulatrices, le théâtre aura retrouvé quelque stabilité, il pourra offrir au génie que l'Allemagne attend encore la possibilité de se réaliser pleinement; actuellement, le meilleur gage d'une renaissance dramatique dans ce pays, c'est encore l'intérêt que le peuple allemand ne cesse de porter à la scène nationale, en dépit et en raison même aussi de ses expériences problématiques.

Joseph DENIS.

---

Digitized by Google

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

NILS ABERG : **The Anglo-saxons in England during the early centuries after the invasion** (*Arbeten utgivna med understöd av Vilhelm Ekmans Universitetsfund 33*). Uppsala, Almqvist och Wiksell, 1926, IX-210 p. 12 kr.

On sait combien sont maigres les documents historiques qui nous renseignent sur la chronologie de l'invasion germanique de l'Angleterre, l'identité des envahisseurs et l'étendue de leur colonisation. Jadis critiqué, le récit de Bede le Vénérable se trouve aujourd'hui corroboré par le témoignage de l'archéologie. M. Aberg, dans ce livre, reprend en détail et examine tout ce qui a été exhumé pour essayer de mieux établir cette chronologie. Ce qui apparaît nettement, c'est le contraste entre l'art des Jutes dans le Kent et celui des Angles et des Saxons dans le reste de l'Angleterre. On aperçoit les rapports avec l'art scandinave et l'art irlandais. Cette très utile monographie est enrichie de 319 figures.

F. MOSSÉ.

---

R. E. ZACHRISSON : **English place-names and river-names containing the primitive Germanic roots *vis, *vask.** An essay on comparative place-name study (*Uppsala Universitets Årsskrift*). Uppsala, Almqvist och Wiksell, 1926, 67 p.

M. Zachrisson est avec M. Ekwall un des meilleurs connaisseurs scandinaves de la toponymie anglaise, que leurs nombreuses études ont contribué et contribuent encore à défricher.

Dans le présent travail dont nous ne pouvons que résumer les conclusions, M. Zachrisson s'attache à déceler les noms de lieux et de cours d'eau qui contiennent le radical germanique commun. **wis-* et **wask-* (i.eur. **weis- wois-* « humidité »). Il établit que v. a. *wise*, *use*, *wuse* se retrouvent uniquement dans des noms de cours d'eau (Ouse, Wissey). Il n'y a pas de raison de croire que le nom de l'Ouse soit celtique.

V. a. *wise* « prairie humide », *wāse* « prairie marécageuse », *wæsce* « endroit pour laver les moutons » *wæsc* « terrain inondé » se rencontrent dans des noms de rivières et des noms de lieux, relativement localisés, et aussi comme premier ou dernier élément de noms de lieux composés

Ce travail éclaire l'étymologie de quantité de noms anglais (Wiske, Uxbridge, Whiskley, Wish, Dulwich, Hautbois. Washfield, Broadwas, Strangeways, Washbourne, Washbrook, Sheepwash, Washford, Wash-

Digitized by Google

ington, Washingham) que les graphies modernes ont souvent obscurcie.

M. Zachrisson fait souvent appel aux formes toponymiques continentales et scandinaves qui sont parallèles. Á l'exception de *wāse* (qui ne se rencontre qu'en Frise et en Scandinavie), il est frappant de constater que cet élément **wis-*, sous les formes que nous venons d'énoncer, se retrouve fréquemment sur le domaine allemand.

F. M.

---

ASTA KIHLBOM : **A contribution to the study of fifteenth century English I** (*Uppsala Universitets Årsskrift*, 1926). Uppsala, Almqvist och Wiksell, 1926, XXXII-205 p.

Dès 1888, M. Morsbach avait montré que le point de départ de l'anglais moderne est la langue de Londres, et les enquêtes menées par ses élèves Lekebusch et Flasdieck sur les chartes et les documents officiels n'ont fait que confirmer la justesse de ses vues.

Mlle Kihlbom a entrepris de vérifier dans quelle mesure la langue de la correspondance privée, dans la seconde moitié du XVe siècle, montre, elle aussi, l'influence du londonien. Elle s'est servie pour cela des collections de lettres originales qui ont été publiées, lettres de la famille Paston, originaire du Norfolk, de la famille Stonor (Oxfordshire, Londres et Devonshire), de John Shillingworth, maire d'Exeter, de la famille Cely, marchands de Londres et de Edmund de la Pole, Earl of Suffolk.

L'auteur a pris le soin de n'utiliser que les lettres autographes et dont les auteurs ont une origine dialectale bien connue. Aussi il y a une lacune inévitable étant donné qu'on ne possède pas de collections de lettres originaires du Centre ou du Nord.

Mlle Kihlbom étudie dans ce travail très consciencieux et très sûr le vocalisme des syllabes accentuées dans les mots d'origine germanique ; le vocabulaire d'origine romane, le consonantisme seront étudiés par la suite. Chaque son vocalique du moyen-anglais fait l'objet d'un chapitre où les exemples sont réunis et discutés. La conclusion à laquelle aboutit l'auteur est très nette : que les auteurs de ces lettres soient du Norfolk, de l'Oxfordshire ou du Devon, leur usage s'accorde en général avec celui de la langue officielle de Londres. A plus forte raison lorsque les correspondants sont eux-mêmes Londoniens.

Autre importante conclusion : l'influence des dialectes de l'Est sur le londonien paraît avoir été profonde.

F. M.

---

Digitized by Google

ERNEST TONNELAT : **Histoire de la langue allemande.** *(Coll. Armand Colin n° 92.)* Paris, Armand Colin, 1927. Pet. in-8°, 206 p. et une carte, 9 fr.

Ce livre de vulgarisation possède le mérite qui, par essence, doit être celui d'ouvrages s'adressant à un grand public : il est d'une clarté parfaite. Le lecteur y trouvera un exposé net de l'évolution de la langue allemande depuis l'époque, mal connue, où elle n'était qu'un dialecte germanique, jusqu'à nos jours. Les diverses phases de cette évolution sont celles que la philologie a consacrées. M. Tonnelat caractérise sobrement le germanique commun, le germanique occidental, les dialectes de l'ancien-haut-allemand, le moyen-haut-allemand, enfin le haut-allemand moderne avec ses formes successives : la langue de Luther, de l'Aufklärung, de l'époque classique et des temps modernes. Il a joint à ses descriptions des spécimens des états de la langue les plus importants.

Livre de vulgarisation, avons-nous dit. M. Tonnelat, qui a voulu réduire en 200 petites pages un sujet des plus vastes, comprenant à la fois l'histoire externe de la langue et la grammaire historique, et qui, pour le présenter d'une façon accessible à tous, s'est vu contraint à des développements ravisseurs d'espace, a abordé un travail hérissé de difficultés. Il lui a fallu faire des choix périlleux, se risquer à laisser dans l'ombre des faits utiles, s'exposer à l'erreur par des constatations incomplètes, affronter le danger de faire crédit à des explications peu sûres, enfin donner prise au reproche de négliger des interprétations qui peuvent paraître nécessaires à d'autres.

Les quelques observations qui vont suivre ont pour objet de mettre en évidence le caractère ardu de la tâche assumée et non de donner l'impression qu'elle a été mal accomplie.

Le chapitre des insuffisances serait assez long. La plupart ont d'ailleurs leur origine dans les nécessités de condensation. Voici un exemple. Parlant des emprunts linguistiques faits par les Germains aux Romains (plus exactement aux langues latine et romanes) M. Tonnelat dit : « Les Germains sont continuellement en guerre avec les Romains ; mais, tout en les combattant, ils cherchent à se modeler sur eux » (p. 11). Raccourci saisissant, mais peu exact. L'échange des coups est peu propice à l'échange des mots. C'est moins au cours des batailles qu'ont été effectués les emprunts de mœurs et de vocables que par les opérations de commerce (signalées aussi par M. Tonnelat), et surtout par les relations de voisinage. Le « limes » n'a pas été une infranchissable muraille de Chine ; les pénétrations des Germains dans les pays romans ont fait connaître à des peuples peu cultivés les conquêtes de la civilisation et les noms qu'elles portaient. Oublie-t-on aussi l'occupation des régions transrhénanes avant et avec Varus, et que le Chérusque Arminius — le célèbre Hermann — fut, comme

Digitized by Google

d'autres, officier dans les légions romaines, où nombre de Germains servaient en qualité de soldats ? La phrase citée ci-dessus est d'une généralité qui voile la complexité des faits.

Toutes les considérations historiques (ex. l'hypothèse de Müllenhoff sur la langue de cour de Charlemagne) n'étaient pas nécessaires. Toutes les explications données ne s'imposaient pas. Telle est celle qui rend raison de la loi de Verner. L'interprétation physiologique mise en avant par Gauthiot et résumée ici n'est pas sûre (1).

En revanche, on attendrait que fût exposée la cause de l'inflexion, cause bien connue d'un fait d'importance capitale. On nous dit, à la vérité, que « la première voyelle est partiellement assimilée à la seconde » (p. 66). Mais pourquoi cette assimilation ? Et pourquoi, à propos de ce phénomène, ne pas dire que *iu* aha a été soumis, lui aussi, à l'inflexion (p. 67), et enfin, que, outre l'« *i* subséquent », le *j* (yod) a été aussi producteur de l'inflexion (p. 66), cas essentiel à considérer dans la formation des factitifs ?

Tous les faits ne sont pas présentés avec une rigoureuse précision. En lisant que *r* « apical » (2) n'a été « que bien rarement adopté par la bourgeoisie des grandes villes » (p. 193), nul ne prendra conscience du caractère d'une évolution connue. En fait, l'*r* « apical » a été primitivement la prononciation de tous les Allemands. Il est encore l'*r* des campagnes et des petites localités. Dans les grands centres, et dans l'Allemagne du Nord, il a été remplacé par l'*r* vélaire, auquel nombre de phonéticiens allemands livrent en ce moment une guerre acharnée. C'est cet *r* vélaire et non l'*r* « apical », qui s'est affaibli — nous savons pour quelle raison — à Berlin et ailleurs.

C'est une erreur, dont nous ne voulons pas exagérer l'importance, d'écrire qu'il y a eu « en pays bavarois et alemannique, une tendance à passer du *b* au *p* » (p. 47). C'est seulement en Bavière que s'observe ce fait et c'est le Lech qui forme, à cet égard, la ligne de démarcation des deux dialectes.

Il faut, sans doute, attribuer à un lapsus la traduction de *augenprawe* par « cil » (p. 118). Ce mot ne paraît jamais avoir signifié que « sourcil ».

Il y a lieu de constater une simplification excessive dans la présentation de certains faits. Tel est le cas de la phrase où il est dit que la

(1) V. O. Jespersen : *Lehrbuch der Phonetik*[4], p. 121 s.

(2) On dit plus communément « lingual ». Mais peu importe ; l'essentiel est que la désignation soit intelligible. Il en est de même d'une dénomination réprouvée par M. Tonnelat, à savoir la traduction d'*oberdeutsch* par « allemand supérieur ». Elle lui paraît « impropre et obscure » (p. 57). Elle peut avoir ces défauts et d'autres encore. La question est de savoir si elle permet d'éviter le mot allemand. Elle aurait au moins dispensé M. Tonnelat d'écrire des phrases comme celle-ci : « tantôt c'est la sonore *mitteldeutsch* qui l'emporte, tantôt c'est la sourde *oberdeutsch* » (p. 121). Combien y a-t-il de termes techniques qui échappent à toute critique ? Le mot « haut allemand » ne prête-t-il pas à la confusion ? Le non initié entend par là l'allemand ancien, induit en erreur par « haut moyen âge », « haute antiquité », etc.

Digitized by Google

spirante *h (ach-Laut)* est devenue de bonne heure « un simple souffle » (p. 14). Il fallait distinguer divers cas.

Enfin il est des graphies insuffisantes. Il aurait fallu, dans l'intérêt de la clarté, indiquer que ce ne sont pas les voyelles *i* et *u* qui sont intéressées à la mutation apophonique (p. 24), mais les semi-voyelles correspondantes. Il eût été nécessaire aussi de montrer par un signe que le premier élément des verbes gotiques à redoublement *(haihait)* ne comporte pas une diphtongue, mais une voyelle (p. 24). La quantité des voyelles n'est pas toujours révélée dans des cas où il eût été utile de la faire connaître.

Ces imperfections sont dues en majeure partie au caractère de ce livre, que son auteur a voulu lisible et qui l'est en effet. Ce n'est pas un manuel de travail. S'il attire sur notre spécialité, trop peu en faveur chez nous, l'attention de quelques esprits cultivés et lui assure, outre la sympathie de ceux qui enseignent l'allemand, le recrutement de quelques disciples, il aura accompli la destinée que lui souhaite probablement M. Tonnelat et que nous lui souhaitons aussi.

F. PIQUET.

---

JOHN HOLMBERG : **Eine mittelniederfränkische Übertragung des Bestiaire d'amour**, sprachlich untersucht und mit altfranzösischem Paralleltext herausgegeben. *(Uppsala universitets Årsskrift*, 1925*)*. Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln. Gr. in-8°, XVI-254 p., 8 kr.

Par bestiaire on entend des contes d'animaux accompagnés d'interprétations religieuses. Le *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival fut en son temps une séduisante nouveauté. Il faisait l'application des bestiaires non plus aux enseignements chrétiens, mais aux choses d'amour. Cet ouvrage eut un grand succès, comme le prouve la quantité des manuscrits qui nous l'ont légué en totalité ou partiellement. Ce succès est confirmé par la traduction qui fut faite de l'œuvre française en moyen-bas-allemand.

M. Holmberg a utilisé cette traduction pour diverses fins, toutes également instructives. Il a publié le texte français qui a dû servir au traducteur allemand, choix difficile, car il a fallu de longues investigations et comparaisons pour découvrir parmi les manuscrits français celui qui, au moins le plus souvent, a été le modèle ou le plus près du modèle du traducteur. C'est en vérité une étude critique des manuscrits français que donne M. Holmberg.

En face du texte français nous lisons le texte allemand, édition méritoire en ce qu'elle comble une lacune béante, plus méritoire encore par l'étude si approfondie que M. Holmberg donne du dialecte de ce *Bestiaire d'amour*, qui a dû être écrit, selon lui, dans la région avoi-

Digitized by Google

sinant Gueldre. Le traducteur de l'œuvre française s'est tenu — on peut s'en convaincre aisément — très près de l'original ; il a évité l'écueil de la rectification de passages corrompus en les passant sous silence ou en les traduisant littéralement ; enfin il n'a pas farci sa traduction de gallicismes, encore qu'il se soit laissé influencer de temps à autre par la syntaxe française.

Le labeur si intense et si probe de M. Holmberg est donc d'un grand prix pour l'historien de la littérature et pour le germanisant (1).

F. P.

---

**Vagantenlieder** (*Carmina burana*). Aus der lateinischen Dichtung des 12. und 13. Jahrhunderts. Übertragen und eingeleitet von H. ROBERT ULICH ; den lateinischen Text bearbeitete MAX MANITIUS. Jena, Eugen Diederichs, 1927. In-8°, VIII-175 p., 8 planches, 6 mk.

Aux lecteurs de cette revue qui l'auraient ignoré, le nom des *Carmina burana* doit commencer à devenir familier. Depuis plusieurs années il a paru ici à diverses reprises. Le vieux recueil de poésies — latines pour la plupart — a été fréquemment cité à l'occasion d'études vouées à la recherche des origines de la poésie lyrique allemande du XII° et du XIII° siècle.

Cette fois nous avons à analyser un livre qui est dépouillé à peu près de tout dessein scientifique. Il ne s'agit plus de faire appel à ces chansons de goliards pour fixer un point d'histoire littéraire. Ce qu'on a voulu c'est mettre à portée du profane le charme d'une muse qui est d'une rare originalité.

A ces vagants, dont nous ignorons le nom, la profession, voire la nationalité, mais dont l'art étonne et ravit, tous les sujets sont bons : un débat entre l'eau et le vin, une satire des mœurs cléricales, une exhortation à l'amour, une chanson bachique, une hymne, une anecdote licencieuse, un avertissement moral, une chanson de croisade. Le meilleur et le pire s'entremêlent en ces vers. Mais ce qui fait rarement défaut c'est le don poétique. Qu'ils soient glanés le long des routes, composés dans l'hospitalière demeure d'un protecteur généreux, ou écrits sur la table d'une taverne, qu'ils soient destinés à d'austères auditeurs ou chantés devant de joyeux compagnons, ces poèmes sont d'un art délicieux. Le latin en est du meilleur aloi ; le vers est plein, aisé, élégant, animé d'effets phonétiques et de savantes antithèses : il est porté par un rythme qui par lui-même est un chant.

M. Ulich a tenté de rendre les beautés de cette poésie savoureuse.

(1) La philologie germanique générale peut trouver à cueillir dans ce travail dialectal. C'est ainsi qu'une forme française *pantele* (p. 196, l. 2), conduit M. Holmberg à se demander si le mha. *pantel* n'est pas une imitation du français, alors qu'on croit communément que « *panthera* », « *panthère* », est devenu *pantel* en pays allemand (p. 236).

Digitized by Google

Il a hardiment sacrifié la fidélité à l'impression sur l'esprit et l'oreille. Sa strophe est calquée sur la strophe latine et son mètre est celui de l'original. Naturellement la forme lapidaire du texte n'a pu être préservée.

De ces quelque trente pièces, extraites de l'antique recueil, M. Manitius, qui a fait ses preuves lorsqu'il nous donna, en 1913, une excellente édition des œuvres de l'Archipoète, a préparé le texte latin, qui est reproduit en face de la traduction. On y relèvera quelques corrections à l'édition de Schmeller. F. P.

---

WOLFGANG STAMMLER : **Epochen der deutschen Literatur. Von der Mystik zum Barock** (1400-1600). Stuttgart, Metzger, 1927. Gr. in-8°, 554 p. 15 mk.

Le savant professeur à l'Université de Greifswald expose dans cet important volume l'histoire littéraire et morale de l'Allemagne pendant le XVe et le XVIe siècles. Ce travail, extrêmement complet et personnel, repose sur une immense lecture. J'en signalerai surtout les pages sur la mystique des dernières années du moyen âge, d'où va sortir la Réforme. Cette disposition de l'âme n'a pas échappé au péril qui la menace toujours : le danger de perdre l'humilité et d'élever le Moi humain sur l'autel. Mais au mystique de ce temps, la Scolastique définissait exactement le Dieu qu'il devait chercher et la morale qu'il devait servir, ce qui n'est plus donné aux adeptes du moderne mysticisme naturiste.

Les pages sur le début de Luther sont également remarquables : le Réformateur est présenté comme l'aboutissement d'une longue évolution spirituelle à laquelle l'humanisme venait d'apporter l'appoint de sa naissante critique des sources chrétiennes. Enfin on lira avec un intérêt particulier le chapitre où est étudiée la renaissance du roman de chevalerie dans l'Allemagne du XVIe siècle qui se met alors une fois de plus à l'école de la France. La noblesse germanique d'abord, puis à la fin du XVIe siècle, la haute bourgeoisie s'accoutume à prendre le chemin de notre capitale ou de nos provinces pour se former au bon goût et aux belles manières. *Amadis* surtout exerça une incalculable influence. Dans ce pays qui venait de se donner si exclusivement aux questions religieuses, la jouissance d'amour est alors ouvertement présentée comme la plus haute de toutes. La morale chrétienne prépondérante dans la littérature, est écartée, la pruderie chassée du temple de la poésie. L'amour remplace le sentiment moral : il est présenté comme une source de morale lui-même, en dépit des protestations d'un clergé débordé de toutes parts. Le reître et l'étudiant brutal deviennent de galants cavaliers. L'ouvrage tout entier est un monument de savoir et de fine interprétation psychologique. E. SEILLIÈRE.

Digitized by Google

Professeur Docteur HARRY MAYNC : **Deutsche Dichter** (*Reden und Abhandlungen*). Leipzig, Huber et C°, 1928. Gr. in-8°, XII-304 p. 7,20 mk.

Nos lecteurs connaissent déjà la belle monographie de Mörike, venue s'ajouter récemment à celles d'Immermann, Liliencron, Keller et Meyer. Le présent volume réunit huit études, de moindre envergure, mais d'égale valeur, discours ou essais soigneusement remaniés et mis au point sur Paul Fleming, Albrecht von Haller, Jeremias Gotthelf, Emmanuel Geibel, Gottfried Keller, Theodor Fontane, C. F. Meyer et Ernst von Wildenbruch. L'historique de ces travaux, embrassant la période de 1905 à nos jours, est précisé dans la préface. Nous pouvons également nous reporter à l'imposante collection éditée par le même auteur : *Die Schweiz im deutschen Geistesleben*, et dont le catalogue figure en fin de volume. Par ailleurs, son ouvrage ne s'encombre nullement de l'amas de références qu'aurait pu accumuler une érudition aussi vaste. Pas une seule note ! Maync reste fidèle au programme esquissé par lui dans son discours de rectorat (Berne, 1927) sur l'évolution de la science littéraire allemande. Il ne veut ni compilation biographique, ni jonglerie abstraite. Ce qu'il ambitionne et réalise, c'est dégager la personnalité vivante et créatrice, « car, nous dit-il, l'individu de marque est, selon Dilthey, non seulement l'élément principal de l'histoire, mais, en un certain sens, sa plus grande réalité ». Notre cadre nous interdit les réflexions que nous aurait suggérées maint développement ou mainte citation, par exemple aux pages 45, 53, 128, 180, 202, 212, 214, bien d'autres encore, mais nous nous en consolerons en recommandant globalement ce recueil à nos germanistes.

Louis BRUN.

---

Dr GEORG BOSS : **Erziehertum im Sinne Gœthes und Fichtes.** Gedanken zur Krisis der modernen Bildung. München, E. H. Beck, 1927, In-8°, 230 p., rel. 8 mk.

Une rénovation de l'éducation ? En dépit des deux motti empruntés à Fichte et encadrant l'avis au lecteur, d'aucuns seront tentés de s'écrier avec Heine :

Es ist eine alte Geschichte,
Doch bleibt sie immer neu.

Il est entendu que l'ouvrage expose avec soin le caractère général des idées éducatives de Gœthe et de Fichte et leur genèse personnelle. Nous tombons également d'accord que, comme l'annonce la « Selbstanzeige » accompagnant l'envoi, « ces développements sont appuyés d'une grande quantité de précieuses et lumineuses citations de Gœthe et de Fichte ». Sont-elles « pour la plupart inconnues », ainsi que croit devoir ajouter la réclame ? Aucun lecteur des *Wanderjahre* et des

Digitized by Google

*Reden an die deutsche Nation* n'en conviendra. Ce qui est indiscutable, c'est que beaucoup de gens exploitent aujourd'hui des broutilles empruntées à la correspondance de grands auteurs comme Gœthe et négligent l'essentiel de la doctrine (p. 205, note). Nous saurons, pour notre part, éviter cet écueil en nous en tenant strictement aux sources et au dispositif de l'ouvrage même.

Les sources, c'est non seulement Gœthe et Fichte, mais Herder, Kant, Herbart, Nietzsche (1). Leur but commun est, comme chacun sait, l'humanisme intégral, l'Unité culturelle définitive vers laquelle tous les efforts humains doivent converger (2). Le critique ne dissimule nullement, et c'est non seulement son droit, mais son devoir, en tant qu'Allemand, qu'il envisage avant tout l'avenir de l'Allemagne. Il lui faut se relever de ses épreuves récentes, de la guerre perdue et de la contrainte extérieure actuellement subie. Boss a foi en la jeunesse. Il démontre la nécessité, la nature, l'importance et les limites de l'œuvre d'éducation. Au terme idéal, il croit, comme Keyserling, qu'il y a la « perfection » et que, pour en approcher, la meilleure méthode est de s'astreindre à tout considérer sous l'angle du symbole. Il traduit même : « Ein Sinnbild von Dir, o Allerhöchster ! » le vers fameux de Saint François : « De te, altissimo, porta significatione ! » (p. 203, note).

Le chapitre final, traitant des voies et moyens, est de beaucoup le plus original, d'autant plus, à notre avis, qu'on insiste sur ce paradoxe essentiel :

> Man könnt' erzogene Kinder gebären,
> Wenn die Eltern erzogen wären (p. 140).

Par ailleurs, il serait trop long de discuter pied à pied les subdivisions : organisation extérieure, pratique intérieure, éducation à la religion. Aucun des grands principes fondamentaux ne manque à l'appel : maîtrise de soi, abnégation, renoncement, memento mori, stirb und werde, et surtout le grand culte gœthéen du triple « Respect », qui est au centre de tout, et a, comme de juste, le dernier mot. — Mais les grands principes sont une chose et leur application en est une autre. Reste à savoir qui les applique et, si en leur nom, on continue à perpétrer, comme disait Madame Rolland, de nombreux crimes. Ajoutons enfin que le respect ne s'obtient pas par voie de contrainte, mais se prêche avant tout d'exemple. Le respect ne se commande pas, il s'inspire !

L. B.

(1) L'index à la fin du volume permet de se reporter commodément à chacune des autorités invoquées. Signalons également l'appendice : *Anmerkungen* où se trouve classée et précisée toute la riche documentation.

(2) Voir en particulier : p. 23, 45, 123, note 2 et 195.

Digitized by Google

FELIX SCHOLL : **Clemens Brentano und Gœthe** [*Palaestra*, 158. — *Untersuchungen und Texte aus der deutschen und englischen Philologie*, hrg. von Aloïs Brandl u. ulius Petersen]. Leipzig, Mayer et Müller, 1928. Gr. in-8°, IX-264 p.

Cette déjà considérable et remarquable collection s'enrichit d'un numéro fort précieux, dédié au père de l'auteur et à son maître, le professeur Julius Petersen. On peut dire que cette étude consciencieuse et de forme soignée, épuise la question des rapports de Clemens Brentano et Gœthe, et met à jour les travaux publiés sur le même sujet. La première partie, consacrée à la biographie de jeunesse, corrige judicieusement l'âpreté et la rigidité de la sentence hebbélienne. La suivante montre pas à pas l'évolution des relations entre le maître de Weimar et son admirateur et ami. Les jugements contemporains, y compris l'autocaractéristique, sont groupés sous toutes leurs nuances (*Anhang*, p. 79-85). — La troisième partie, comparant les œuvres de Gœthe et de Brentano, est la plus importante. Pour *Godwi*, l'enquête d'Alfred Kerr est utilisée et complétée. *Ponce de Léon*, si intéressant et original, est traité en appendice. En ce qui concerne le lyrisme, Scholz se rallie aux conceptions de Gundolf et Karl Viëtor. Le parallèle entre les romances du *Rosenkranz* et le *Faust* de Gœthe ne nous paraît pas moins heureux et les développements sur *Aloys und Imelde*, *die Gründung Prags* et les *Märchen* complètent un ensemble qui constitue un travail de séminaire poussé et minutieux. En particulier, excellente analyse des sources, emprunts et échanges. L'appareil des notes pourrait peut-être encore s'alléger, la bibliographie initiale en fournissant à l'avance le choix précis et complet, mais le germaniste ne saurait que donner son adhésion à la conclusion générale, sobre et bienveillante, de l'humaniste.

L. B.

---

FERDINAND REINKEMEYER : **Adam Müllers ethische und philosophische Anschauungen im Lichte der Romantik**. Eine strukturpsychologische und charakterologische Untersuchung. Osterwieck am Harz, Zickfeldt Verlag, 1926. In-8°, 87 p., 3,50 mk.

Hostile aux constructions qui figent dans un système le dynamisme mouvant d'un esprit, l'auteur veut remonter jusqu'au principe même de la philosophie romantique en général et de celle d'Adam Müller en particulier, qu'il vise à éclairer l'une par l'autre. Il y a dans cet exposé, qui opère souvent avec les catégories de Spranger et de M. Scheler, bien des notations d'une subtilité intéressante, mais il faut connaître à fond déjà et le romantisme et Müller pour suivre le critique à travers des abstractions aussi quintessenciées.

I. ROUGE.

---

Digitized by Google

WALTER SILZ : **Heinrich von Kleist's conception of the tragic.** Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, and The Johns Hopkins Press, Baltimore, 1923, Gr. in-8°, 95 p.

Etude approfondie, personnelle, et, qualité plus rare chez les critiques actuels, mesurée et judicieuse. L'effort pour reconstituer la pensée du poète sous-jacente à son œuvre n'empêche pas le professeur de Harvard de considérer aussi les œuvres en elles-mêmes, telles qu'elles existent et se présentent à nous. De ce point de vue, il ne peut par exemple pas s'extasier sur *Amphitryon* comme ceux qui, par respect pour la mystique kleistienne, admettent l'incongrue assimilation d'Alcmène et de la Vierge ; il fait les réserves qui conviennent sur ce qu'il y a de réalisme sans scrupule dans la politique de Hermann ; bien d'autres remarques témoignent de même d'un jugement aussi équilibré qu'informé.

La thèse générale, exposée au début et dans la conclusion, me semble parfaitement juste. Elle peut se résumer comme suit : l'auteur de la *Famille Schroffenstein* et du *Prince de Hombourg* a évolué non seulement d'un scepticisme pessimiste à une conception du monde moins irrationaliste et plus sereine, mais aussi d'un subjectivisme qui met directement en présence l'individu et l'univers à un sens mieux averti des conditions sociales de l'existence.

I. R.

---

FRANZISKA FÜLLER : **Das psychologische Problem der Frau in Kleists Dramen und Novellen.** Leipzig, H. Haessel, 1924. In-12°, 96 p.

Les admiratrices de Kleist sont, ainsi qu'il convient, plus ferventes encore que ses admirateurs. Franziska Füller, dans cette plaquette gracieuse, caractérise avec une intelligente sympathie les héroïnes du poète. Mais pour elle aussi Kleist est plus qu'un poète, ou pour mieux dire, plus qu'un poète il est un philosophe, un métaphysicien, le grand métaphysicien. En avant donc sa métaphysique de la femme. La femme pour lui, d'après l'auteur, c'est le sentiment, avec sa justesse et sa sûreté, opposées aux erreurs hésitantes de la raison, et ce sentiment c'est l'*eros*, qui doit compléter le *logos* masculin.

Il y a une grande part de vérité dans cette interprétation. Mais il est à remarquer d'abord qu'elle vaudrait pour bien d'autres poètes : qu'on songe à Gretchen, à la princesse Léonore, à l'Iphigénie de Gœthe, à la Thécla et à la Jeanne de Schiller. Puis, si la thèse est exacte en ce qui concerne Agnès, Käthchen, la Marquise Littegarde, elle ne l'est pas autant pour Alcmène dont l'instinct, quoi qu'en disent ses hagiographes, se perd dans l'imbroglio d'ailleurs indébrouillable où l'égare le poète ; Penthésilée ne voit pas clair non plus dans le conflit qui la pousse à la folie, au meurtre, au suicide ; Thusnelda se laisse prendre quelque temps aux plates galanteries de

Digitized by Google

Ventidius ; Nathalie déchoit un instant de son rôle de représentante des « sentiments aimables » quand elle insiste pour que son beau prince accepte, dans des conditions qui le déshonoreraient, la grâce qui lui est offerte. Non, les héroïnes de Kleist ne sont pas toutes les pures incarnations d'un instinct infaillible. Il leur arrive de se tromper. Elles sont moins des symboles, elles sont plus humaines et vivantes que ne les voient Franziska Füller et toute l'école critique dont elle s'inspire. Malgré mon respect pour les admirables systèmes attribués à Kleist par Hanna Hellmann et Julius Hart, Walter Muschg et Friedrich Braig, je persiste à penser que l'auteur de Penthésilée est plus un poète, créateur d'êtres vivants, qu'un métaphysicien abstracteur de quintessences, et que c'est même la principale raison pour laquelle il est un des plus grands poètes dramatiques de l'Allemagne.

I. R.

---

WOLFF VON GORDON : **Die dramatische Handlung in Sophokles' « König Oldipus » und Kleists « Der zerbrochene Krug ».** Halle (Saale), Max Niemeyer, 1926. In-8°, 58 p., 4 mk.

Entre la tragédie de Sophocle et la comédie de Kleist il y a cette analogie que, dans l'une et l'autre, l'action ne fait qu'analyser une situation qui lui préexiste, et dont elle développe simplement les conséquences.

M. Gordon montre le parallélisme des deux pièces en les résumant selon la méthode préconisée par Saran, qui consiste à décomposer une œuvre dramatique en ses éléments, et à ne retenir, pour en faire saillir l'agencement, que les motifs qui, par leurs reprises ou leur continuité, constituent la trame de l'action.

Comme l'auteur le fait lui-même observer, la valeur d'une telle démonstration réside surtout dans son exactitude et son objectivité. On trouve ici ces qualités, poussées jusqu'à la composition de graphiques qui doivent rendre visible, par tout un système de lignes droites, brisées et courbes, la symétrie de la technique, seule analogie qu'on puisse constater entre deux œuvres par ailleurs si dissemblables.

I. R.

---

WALTER MUSCHG : **Kleist.** Zurich, Verlag Seldwyla, 1923. In-8°, 316 p.

L'auteur de cette étude est de ceux pour qui Kleist est avant tout la grande victime et le grand interprète de la souffrance qui résulte pour l'homme de la démonstration kantienne de la relativité de nos connaissances. Tout dans son œuvre, personnages, situations, gestes, paroles, lui apparaît comme autant de manifestations de cette souffrance, et de l'aspiration à reprendre contact avec la réalité véritable.



Digitized by Google

C'est la portée philosophique de tous ces éléments de l'œuvre kleistienne, conçus comme autant de symboles, que M. Muschg s'applique à dégager, par une méthode qui les dissocie le plus souvent de toute contingence, pour les combiner entre eux selon leur signification générale, métaphysique.

Etude pénétrante, fort intéressante, et qui le serait davantage encore, me semble-t-il, si l'allure en était moins abstraite.

I. R.

---

H. MEYER-BENFEY : **Kleist.** (*Aus Natur und Geisteswelt*, 567. Band). Leipzig und Berlin, Teubner, 1923. In-12°, 126 p.

Le grand spécialiste des études kleistiennes a résumé en 126 pages de petit format les trois forts volumes publiés par lui en 1911-1913. La vie du poète est racontée, ses œuvres sont analysées et appréciées avec la densité, la clarté, le sens des proportions que donne la pleine possession du sujet traité.

On retrouve ici quelques-unes des interprétations hasardées du critique, qui paraissent moins aventureuses sous cette forme abrégée. On retrouve aussi son parti pris d'atténuer et de voiler ce qu'il y a de problématique, pour ne pas dire de pathologique dans la nature du poète, ce qu'il y a de romantique dans son théâtre et ses nouvelles. A cela près, ce petit volume est un guide aussi sûr qu'agréable à travers la vie et l'œuvre de l'auteur du *Prince de Hombourg*.

I. R.

---

G. MINDE-POUET : **Kleists letzte Stunden.** Teil I : DAS AKTEN-MATERIAL (*Schriften der Kleist-Gesellschaft, Band 5*). Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1925. In-8°, 52 p. 4 mk.

C'est un nouveau service rendu par Minde-Pouet aux études kleistiennes que la publication, très soignée, de ces documents : rapports des témoins sur les derniers moments, et rapports des médecins sur l'état des cadavres de Kleist, et de sa compagne pour le passage dans l'au-delà. Le commentaire suivra dans un autre fascicule. Les faits seuls parlent ici, et leur langage, plus émouvant que toute parole, dit avec quelle navrante allégresse le malheureux poète a quitté un monde qui lui fut si hostile.

I. R.

---

**Jahrbuch der Kleist-Gesellschaft 1925 und 1926**, Hrg. von GEORG MINDE-POUET und JULIUS PETERSEN, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1927, 189 p., 12 mk.

Ce volume double représente les tomes 7 et 8 de la collection des *Schriften der Kleistgesellschaft*, qui comprend déjà, outre les *Jahr-*

Digitized by Google

*bücher* de 1921 à 1924, deux publications de Georg Minde-Pouet : *Kleists letzte Stunden* (Teil I, das Aktenmaterial, 1925) et : *Kleists politisches Fragment « Zeitgenossen »* (1926). — Dans ce double *Jahrbuch* de 1927 n'ont pu trouver place ni la *Bibliographie Kleist*, ni les derniers comptes rendus de la Société. On nous renvoie au prochain *Jahrbuch*, lequel contiendra également une précieuse reproduction illustrée de *Penthesilea*.

Tel quel, le recueil nous apporte d'abord le texte de deux importantes conférences. Celle de Horst Engel : *Persönlichkeit und Gemeinschaft in Kleists Drama : Prinz von Homburg* (1) est le pendant magistral de la dissertation de Kurt Allert : *Einzelmensch und Gemeinschaft bei Heinrich von Kleist* (Königsberg, 1925 ; *Selbstanzeigen*, p. 170). Celle de Robert Petsch s'intitule : *Die Entwicklung der tragischen Idee in der dramatischen Dichtung Heinrich von Kleists* (2). — La contribution du spécialiste de Kleist : Georg Minde-Pouet consiste, cette fois, en une précieuse série de *Briefe von, an und über Kleist*. — La deuxième partie n'est pas moins attrayante et contient un bloc de substantiels articles formant triptyque. Heinrich Meyer-Benfey étudie : *Die Liebe in Kleists Leben und Dichtung*. Werner Deetjen nous présente *Luise Wieland und Kleist*. Et Sofie Lazarsfeld consacre une très intéressante analyse à *Kleist im Lichte der Individualpsychologie*. La suite est moins massive et s'attache à des points de détail. Karl Schultze-Jahde commente le vers 720 de *Penthesilea* : « Verflucht das Herz, das sich nicht mäss'gen kann » (3) et complète la *Shakespeare-Anekdote* qui figure déjà presque intégralement au tome IV de l'édition de l'Institut bibliographique (p. 198). — Enfin Karl Viëtor examine l'œuvre novellistique du poète dans son bref essai : *Tieck oder Kleist* ?

Cet ensemble constitue déjà les trois quarts du volume. Le reste se compose de notices historiques ou bibliographiques et l'ouvrage, illustré de trois belles planches, se termine par une statistique de Hans Knudsen énumérant les représentations de pièces de Kleist de septembre 1924 à août 1925. Louis BRUN.

---

**Kellers Briefe.** Ausgewählt, eingeleitet und erläutert von MAX NUSSBERGER. Leipzig, Bibliographisches Institut, s. d., (1928), 24-540 p., rel. toile 5,30 mk.

L'auteur de cette publication nous renseigne, dans sa Préface, sur les principes qui ont guidé son choix. Parmi les nombreuses lettres

(1) Prononcée à l'Assemblée générale de Dresde, le 2 mai 1925.

(2) Prononcée à l'Assemblée générale de Berlin, le 29 octobre 1926.

(3) A rapprocher de ceux du *Prinz von Homberg*, cités p. 13 :

« Das Kriegsgesetz, das weiss ich wohl, soll herrschen.
Jedoch die lieblichen Gefühle auch ».

Digitized by Google

adressées par G. Keller à ses divers correspondants, Max Nussberger a choisi et retenu celles qui nous permettent de mieux comprendre son œuvre poétique. Il eût été séduisant de retenir plutôt celles qui offrent un intérêt surtout biographique, et grâce auxquelles le lecteur aurait pu suivre pas à pas l'écrivain à travers les péripéties et les événements de sa vie mouvementée. Il a paru préférable à l'éditeur de satisfaire une curiosité d'ordre plus élevé, celle qui s'attache à l'étude d'une âme particulièrement riche en valeurs morales et intellectuelles, qui se révèle d'elle-même, sans fard, « naïvement », en des lettres où elle s'est mise tout entière, telle qu'elle était aux diverses périodes de son existence. Nous assistons ainsi à l'évolution d'une individualité, d'un esprit, d'un caractère et d'un cœur, et nous pouvons ensuite aborder la lecture des œuvres de Keller, ou les lire à nouveau, avec la certitude de les mieux comprendre et de les goûter pleinement.

En conformité de ce point de vue, et pour faciliter l'intelligence des lettres admises dans le recueil, l'éditeur retrace, dans une introduction, les étapes successives de la carrière d'écrivain de G. Keller, et de son évolution psychologique. En quelques pages pleines de substance, et en un raccourci vigoureux, favorable au relief, tout l'essentiel est dit de ce que doit connaître le lecteur pour découvrir, dans les lettres elles-mêmes, l'intérêt puissant qu'elles renferment. En harmonie avec les conclusions de l'Introduction, ces lettres sont réparties entre cinq périodes que l'éditeur désigne ainsi : I. *Jugend- und Malerjahre* (1830-42) ; II. *Auf den Wogen der Politik* (1843-48) ; III. *Lehr- und Wanderjahre des Dichters* (1848-55) ; IV. *Im Bundesstaat und Kanzleramt* (1856-76) ; V. *Früchteherbst* (1876-90). La grande majorité des lettres du recueil sont extraites des 2e et 3e volumes de la Biographie de Keller par Ermatinger. Pour les autres, assez peu nombreuses, l'éditeur indique aussi leurs sources. Le texte n'a subi aucune modification, et chaque lettre est publiée in extenso, sauf pour les trois premières divisions. Ici, l'éditeur n'a pas reproduit chaque fois le texte intégral, afin de pouvoir, en se bornant à l'essentiel, donner un plus grand nombre de témoignages sur la vie intérieure de l'écrivain.

Le lecteur, déjà initié par l'Introduction, trouve un supplément appréciable de renseignements dans un Répertoire où figurent, outre les œuvres de Keller mentionnées dans les lettres elles-mêmes, les noms des correspondants du poète et des personnes dont il parle. Ce répertoire est particulièrement précieux ; il permet de connaître rapidement, et complètement, les opinions ou déclarations de Keller sur ses propres œuvres, sur les autres écrivains, sur les personnages importants avec lesquels il fut en relation ou auxquels il s'intéressa. Pour n'indiquer que les plus importants, Auerbach, Böcklin, Börne,

Digitized by Google

Feuerbach, Freiligrath, Geibel, Gœthe, Gotthelf, Gutzkow, Hebbel, Heine, O. Ludwig, C. F. Meyer, Mörike, Schiller, Spitteler, Storm, Uhland, etc., sont l'objet, de la part de Keller, de remarques qu'on peut ne pas toujours approuver, mais qui s'imposent par leur sincérité et, souvent, par leur pénétration. Les auteurs français sont représentés dans cette correspondance par A. Daudet et E. Zola. A ce dernier il reproche de noyer « l'imagination dans un marécage ». Son opinion sur l'auteur de « Nana » se résume ainsi : « Was Zola betrifft, so ist derselbe von Haus aus ein gemeiner Kerl ». Quant à Daudet, qui sait pourtant « ce qui est bon et aimable », il a eu tort de marcher, dans « Sapho », sur les traces de Zola (lettre 242).

Il serait injuste de ne pas signaler en outre une « Zeittafel », qui replace la vie et l'œuvre de Keller dans l'ensemble des événements saillants du 19e siècle, et « situe » exactement l'écrivain dans le mouvement littéraire contemporain. Dans l'ensemble, cette publication, si bien conçue et si heureusement réalisée, doit être la bienvenue pour tous ceux qui veulent se faire une idée suffisamment précise et complète de G. Keller, sans s'astreindre à lire le monument considérable élevé à la gloire de l'homme et de l'écrivain successivement par J. Baechtold et par Ermatinger. La parfaite exécution typographique ajoute au régal délicat que procure la lecture de ces lettres choisies.

Léon MIS.

---

KARL ESSL : **Über Gottfried Kellers « Sinngedicht ». Eine Untersuchung.** Reichenberg i. B., Sudetendeutscher Verlag Franz Kraus, 1926, 55 p., 2,20 mk.

Cet ouvrage fait partie des *Prager Deutsche Studien* dirigées par Erich Gierach, Adolf Hauffen et August Sauer. Il a été composé à l'occasion du soixante dixième anniversaire de August Sauer qui eut lieu le 12 octobre 1925, peu de mois avant sa mort.

Karl Essl cherche à expliquer le « *Sinngedicht* » de G. Keller d'après les écrivains et penseurs qui ont pu l'inspirer : Feuerbach, Fechner, Lessing, Gœthe, Tieck. C'est à Gœthe et à Feuerbach qu'il semble le plus apparenté. A Tieck, il n'a pris que le cadre de la nouvelle, mais il est loin de lui. Il a su se servir de ce cadre avec bien plus de maîtrise que Tieck, lui donnant de la vie par les personnalités mêmes qui racontent les nouvelles et en forment le lien. C'est une sorte de Decameron en miniature. Rarement G. Keller a su se montrer plus artiste dans la forme ; et pourtant il apparaît avec tout son naturel et ses sentiments populaires. Il ne doit guère qu'à lui-même dans cette œuvre et semblait d'ailleurs l'avoir déjà pressentie en plus d'un passage du *Grüne Heinrich*.

J. DRESCH.

---

Digitized by Google

LUDWIG KLAGES : **Die psychologischen Errungenschaften Nietzsches.** Leipzig, J. A. Barth, 1926, 228 p.

M. Klages, qui est un des psychologues les plus éminents de notre temps et a publié sous le titre de *Principes de caractérologie* un ouvrage qui a fait époque en Allemagne, se proclame expressément le disciple de Nietzsche : il voit en lui « le premier des psychologues », l'instaurateur d'une méthode nouvelle en psychologie, l'explorateur d'un domaine neuf, où il a fait des découvertes de premier ordre. M. Klages entreprend dans ce volume, qu'il regarde comme un complément à sa propre science des caractères, de dégager la part de vérité et la part d'erreur que renferment les analyses de Nietzsche.

Le point de départ génial de la psychologie de Nietzsche c'est, selon M. Klages, son analyse du phénomène des illusions que le moi se fait sur lui-même. Ces illusions sont essentiellement des illusions *de valeur* : le moi, dans sa tendance innée à s'estimer lui-même ou à ne pas se mépriser, s'efforce constamment, d'abord de façon consciente, mais ensuite et surtout de façon inconsciente, ou bien de s'attribuer une qualité qu'il tient pour estimable ou bien de se dénier une qualité qu'il tient pour non estimable. Un instinct puissant le porte à magnifier ses insuffisances ou à nier la valeur d'éléments vitaux qui lui sont inaccessibles : le faible ou le lâche par exemple décriera la force et le courage qui lui sont refusés et exaltera la mansuétude qui lui est imposée par sa nature. Il statue ainsi l'existence de valeurs illusoires, mais il se laisse très vite prendre à son propre mensonge et il ne tarde pas à révérer de bonne foi ces valeurs mensongères, à *oublier* qu'il les a créées lui-même pour échapper au mépris de soi et au désespoir. L'analyse aiguë et minutieuse de tout ce processus interne est l'œuvre capitale de Nietzsche en tant que psychologue : il est « le théoricien du caractère axiologique des notions générales ».

Seulement Nietzsche est allé plus loin : il ne s'est pas contenté d'analyser avec une merveilleuse perspicacité ce processus des illusions volontaires-involontaires de l'humanité. Il est allé jusqu'au scepticisme absolu qui révoque en doute *toute* vérité, au nihilisme radical, destructeur de toute certitude et de toute science. Ici M. Klages proteste : il tient ce radicalisme pour vain et stérile. Ce qui, toutefois, distingue, selon lui, Nietzsche du sceptique vulgaire, c'est que son nihilisme ne procède pas de ce dilettantisme blasé qui est le fond de la nature du pyrrhonien, mais s'avère comme le résultat d'un conflit mortel en lui entre deux éléments antagonistes, l'élément orgiastique et l'élément sacerdotal. Nietzsche est *à la fois* prêtre et orgiaste. Or l'orgiaste sent l'incompatibilité absolue qui le sépare du prêtre et, en conséquence, il incline fatalement à prendre conscience que l'élément sacerdotal est hostile et funeste à la vie. Mais cette conscience à son tour est intolérable pour le prêtre et le pousse au

Digitized by Google

scepticisme radical qui est son seul refuge contre le désespoir : le prêtre en Nietzsche combat le savoir non point avec le détachement supérieur du sceptique, mais avec une passion furieuse et pathétique ; — il le combat non comme *incertain*, mais parce qu'il sent dans la connaissance un principe *qui lui est personnellement funeste* et contre lequel il se défend avec toute l'énergie du désespoir. Tel serait, selon M. Klages, le sens du drame intime qui se joue au fond de l'âme de Nietzsche.

On lira avec intérêt cette étude très personnelle, qui est un des chapitres les plus captivants de la caractérologie de M. Klages en même temps qu'une interprétation ingénieuse du « cas » Nietzsche. Je n'essaierai pas de décider ici si la discrimination rigoureuse que M. Klages s'efforce de faire entre l'illusionisme fécond de Nietzsche et son nihilisme dissolvant est entièrement justifiée : je serais, pour ma part, plutôt enclin à penser qu'il est moins aisé que ne l'admet M. Klages de faire sa part au doute et qu'il est singulièrement difficile de discerner le moment précis où il devient illégitime. En revanche, l'explication psychologique qu'il tente de la personnalité de Nietzsche est séduisante et mérite de retenir l'attention. Je serais tenté simplement d'observer que M. Klages souligne peut-être plus que de raison la « désharmonie » intime qu'on peut découvrir en Nietzsche et sous-estime à mon gré l'harmonie qu'on doit tout de même, je crois, reconnaître dans une des personnalités les plus grandioses, les plus puissantes et les plus riches qu'ait produites l'époque moderne.

H. LICHTENBERGER.

---

**Wege nach Orplid.** Herausg. von Dr. MARTIN ROCKENBACH. Orplid-Verlag, Augsburg, Köln, M. Gladbach u. Wien. Bdchen 26 : **Rainer Maria Rilke.** 1927, 84 p. — Bdchen 27 : **Humor in der jungen deutschen Dichtung.** 1927, 64 p., chaque vol. 3,50 mk.

Le 26e volume de la collection *Wege nach Orplid*, consacré tout entier à la mémoire de Rilke, est un monument élevé à la gloire du poète par les mains pieuses d'amis et d'admirateurs. Le poète lui-même y prend la parole dans quelques poésies inédites *(An eine Dichterin)* ou devenues introuvables, ayant été publiées séparément et à un petit nombre d'exemplaires *(Vorfrühling ; Die grosse Nacht ; Bestürz' mich, Musik ; Ausgesetzt auf den Bergen des Herzens ; Biblische Gedichte)*. Signalons ensuite : *Szene zur Totenfeier für Rainer Maria Rilke*, par AL. LERNET-HOLENIA ; *Gedächtnisrede auf R. M. Rilke*, par AD. V. GROLMAN ; *Gedenkrede*, de R. FAESI, un des critiques qui ont pénétré le plus profondément dans l'art et la pensée du poète ; *R. M. Rilke in Frankreich*, par FR. M. VEITH ; enfin l'étude de O. WALZEL : *Der Sinn von Rilkes Dichtung*. L'étude sur Rilke en France

Digitized by Google

est intéressante à plus d'un titre. L'auteur y montre que, pour la première fois depuis Nietzsche, un auteur allemand a trouvé accès, avec Rilke, auprès du grand public français ; Stefan George est chez nous plus admiré que lu, et Spitteler lui-même, malgré la sympathie que lui valut en France son attitude pendant la guerre, n'a pu réussir à y devenir populaire en tant que poète. On pourrait, sans doute, objecter que Rilke n'y a pas acquis une popularité beaucoup plus grande. En dehors de certains milieux littéraires, et de ceux qui possèdent suffisamment la langue allemande pour essayer de comprendre dans le texte des pensées souvent insaisissables, ou pour s'abandonner au charme de la mélodie, du rythme et des sons, Rilke, comme George, est admiré, mais de loin et de confiance. En sorte que : *Rilke en France*, cela signifie Rilke dans ses rapports avec les milieux littéraires où il fréquenta, dont il subit l'influence, et sur lesquels, réciproquement, il put exercer une action directe. Ses relations avec Rodin, André Gide et Paul Valéry l'amenèrent, dès avant la guerre, à prendre part à la vie intellectuelle et artistique de notre pays. Mais ce fut surtout après la guerre que la Nouvelle Revue française mit Rilke et son œuvre en pleine lumière. En dépit des différences fondamentales qui le séparent de nos écrivains, Marcel Proust, André Gide, Giraudoux, Paul Valéry se sentent attirés vers lui, plus que vers tout autre poète allemand, parce que sa poésie est « analytique ». Cette étude comparée mériterait d'être poussée à fond, aboutirait sans doute à des résultats intéressants. Mais il ne faut pas s'en dissimuler la difficulté réelle. Comprendre la poésie de Rilke, préciser l'attitude du poète vis-à-vis de son art n'est pas chose facile, comme le prouve précisément l'étude de M. O. Walzel sur « Le sens de la poésie de Rilke ». Rilke est-il un pur impressionniste ? Un adepte de l'art pour l'art ? Ou bien ne faudrait-il pas, comme l'a fait H. Pongs, établir, à cet égard, une ligne de démarcation entre les premières poésies, ou « poésies de Paris », et les recueils postérieurs, à partir du *Stundenbuch* ? On découvre ainsi, selon M. O. Walzel, dans l'inspiration de Rilke, une évolution nettement tracée qui le conduit de l'impressionnisme à l'expressionnisme, tendances opposées entre lesquelles il servirait ainsi d'intermédiaire. M. Walzel s'efforce de démontrer cette évolution en examinant en détail quelques poésies de Rilke et certains passages du *Malte Laurids Brigge*. Son opinion, vivement combattue par F. J. Schneider dans « *Der expressive Mensch und die deutsche Lyrik der Gegenwart* », semble très plausible et s'appuie sur des arguments solides.

Le 27e volume de la même collection est consacré à l'humour dans la poésie allemande contemporaine. Une analyse de cette chose si complexe à laquelle on donne le nom d'humour, par Eduard Reinacker, précède des « *Tabaksgedichte* », et une « *Mosaik der Kindheit* », du

Digitized by Google

même auteur. Viennent ensuite divers récits ou poèmes humoristiques de Hans Watzlik *(Tau der Kindheit)*, Peter Dörfler *(Die Schnecken)*, Otto Brües *(Ein Bänkelsang vom Weinschiff)*, J. M. Wehner *(Affen über Affen)*, N. Schwarzkopf *(Der Köter der hl. Barbara)*. Quelques lignes finales de l'éditeur s'efforcent de réhabiliter l'humour, qui, en ces dernières années, avait perdu beaucoup de son ancien prestige et avait même été, par certains critiques, banni totalement, comme indigne et bourgeois, du domaine de l'art. Invoquant le grand ancêtre des humoristes, Jean Paul, l'auteur montre que l'humour suppose une conception du monde et de l'homme bien supérieure à la plate et prosaïque philosophie du philistin. Proscrit par l'expressionnisme, l'humour commence à renaître dans la poésie allemande à mesure que se cicatrisent les plaies de la guerre et que s'estompent les souvenirs douloureux. Les récits que renferme le volume sont des exemples bien choisis de cette résurrection de l'humour en Allemagne.

Léon MIS.

---

ALFRED SEIDEL : **Bewusstsein als Verhängnis** (aus dem Nachlasse herausg. von Hans Prinzhorn). Cohen, Bonn, 1927. Gr. in-8°, 221 p., 6 mk.

Seidel était un jeune docteur de la Faculté des Lettres de Heidelberg qui avait étudié l'économie politique et sociale. Il se donna la mort à 29 ans, et des amis pieusement dévoués à sa mémoire ont publié le livre qu'il avait achevé à la veille même de sa fin ; ils ont fait suivre ce texte de quelques fragments tirés des manuscrits du défunt.

Seidel s'était tout d'abord attaché à des opinions fort avancées, puis il se prit à critiquer ses premières croyances avec une impitoyable sévérité. La psychanalyse l'avait également beaucoup occupé : il s'était bientôt tourné de même contre elle. Il en vint à regretter les époques où l'Église chrétienne gardait sa puissance d'attraction sur les âmes, car l'adhésion à une communauté groupée dans une même foi, soumise à une discipline volontairement acceptée lui semblait la plus sûre garantie contre la névrose dont il se sentait menacé, et qui lui paraissait destinée à étendre grandement autour de nous ses ravages.

Son livre manque d'ordre et de méthode, mais il est écrit dans une langue énergique et grave : il l'a semé d'observations judicieuses qui vont au fond des choses. Cette œuvre, trop brève, restera comme un témoignage frappant de l'état d'esprit de sa génération, celle qui arrivait à l'âge viril au lendemain de la guerre récente. Les curieux de psychologie retourneront la consulter quelque jour comme ils reviennent actuellement vers les homologues de Seidel dans les premières générations du naturisme européen : vers un Ymbert Gallois, commenté par Victor Hugo, ou vers un Le Poittevin, admiré par Gustave Flaubert.

E. SEILLIÈRE.

Digitized by Google

ALFRED POLGAR : **Stichproben.** Berlin, Ernst Rowohlt, 1927, 257 p., 5 mk.

Ce petit livre est le tome IV de l'ouvrage d'ensemble : *Ja und Nein* du critique théâtral et humoriste viennois (1). Sa conception générale est éminemment subjective : « La critique, nous dit le motto initial, ne reflète pas les impressions que le contemplateur a reçues de l'œuvre, mais bien celles que l'œuvre a reçues du contemplateur ». Polgar est plus que subjectif, ultrasubjectif, ironiste, et quelque peu blasé, ainsi qu'en témoigne la conclusion de *Première*, qu'il nous donne en manière de préface. — C'est dans cet esprit qu'il nous présente d'abord un choix d'articles composés en 1926 et 1927 à propos de pièces de Hofmannsthal, Unruh, Gerhart Hauptmann, Nestroy, Bauernfeld, Georg Kaiser, Schiller rénové par Piscator, Grillparzer. — Polgar ne se permet l'émotion qu'en présence de l'amour, du rêve, et de la musique :

« Denn ein Traum nur ist das Leben,
« Und die Träume selbst sind Traum.

Il passe encore en revue des productions de Bert Brecht, Klabund, Zuckmayer, Zoff (dont il nous montre l'héroïne « das Land des Vodkas mit der Seele suchend ») Chlumberg, Hans Müller. Puis il célèbre le jubilé du Burgtheater, avant de reprendre le défilé : Ibsen, Romain Rolland, Jules Romains, Pirandello, Shakespeare, Ben Jonson remanié par Stefan Zweig, enfin Galsworthy et Shaw.

Dès cette première subdivision de son premier groupe, on pourrait attribuer à son style des qualités qu'il décerne lui-même, au cours de ses caractéristiques : virtuosité technique d'une analyse poussée jusqu'au plus minutieux détail, véritable travail de chimiste (cf. p. 78 et 95). L'autre moitié, sous la rubrique de *Spiel-Zeug*, n'annonce que des pièces françaises et anglaises (Scribe, Porto-Riche, Flers et Croisset, Sardou, Jean Sarment, Colton et Randolph, Bourdet, Achard, Maugham-Rheinhardt, Lorsdale, A. Milne), mais annexe cependant : Signorini, Zagon et Bayard Veiller. — Ajoutons que toujours Polgar se préoccupe autant de l'art du régisseur et de l'acteur que de celui du poète.

Nous renonçons à énumérer les éléments de la riche gerbe qu'il noue dans sa deuxième partie, intitulée : *Aus früheren Jahren* et où nous sont présentés nombre d'auteurs dramatiques, sans préoccupation de chronologie ni d'origine, mais constamment avec verve et bagout. Non moins remarquables sont les trois études consacrées à de grandes vedettes comme Max Pallenberg et Werner Krauss ainsi qu'à d'autres acteurs d'envergure ou de renom. Une dernière partie

(1) Les trois premiers tomes sont : *Kritisches Lesebuch, Stücke und Spieler* et *Noch allerlei Theater.*

Digitized by Google

rassemble une série d'aphorismes à l'usage du critique théâtral, et le volume se clôt par une fantaisie sur le cirque.

On peut regretter seulement que cet ouvrage, susceptible, en dehors de son agrément, de rendre de réels services aux étudiants et amateurs de théâtre, n'ait pas d'index alphabétique, permettant d'utiliser avec méthode les multiples renseignements et notations personnelles qu'il renferme.

Louis BRUN.

---

RUDOLF PAULSEN : **Aufruf an den Engel**, Leipzig, H. Haessel, 1927, 225 p.

Poète et mystique, Rudolf Paulsen, qu'il ne faut pas confondre avec son père, le philosophe Friedrich Paulsen, biographe de Kant, n'a pas cessé de compléter après la guerre, et notamment depuis 1920, l'ensemble de recueils de poèmes et d'essais qui l'avaient déjà fait connaître. La série d'articles et dissertations qu'il intitule : *Aufruf an den Engel* fait suite aux quarante-deux *Philosophische Betrachtungen* antérieurement rassemblées sous la rubrique : *Der Mensch an der Wage* et auxquelles le baron Mensi von Klarbach consacre une importante critique dans les *Propyläen* (1).

L'unique préoccupation du solitaire Paulsen est, depuis son « in memoriam, in spem » poétique de 1910, le salut de son âme. D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Toutes ses œuvres récentes confrontent l'homme avec l'immensité de l'Univers et du Temps et entreprennent de nous montrer le point fixe, immuable, sous l'écoulement indéfini des phénomènes. Ni intellectualisme, ni rationalisme, ni surtout psychologie et psychanalyse ne peuvent nous rendre compte de notre véritable nature et nous apporter la rédemption. Il y faut l'appoint de la religion, du mysticisme, des « raisons du cœur », l'appel à l'ange qui sommeille au plus profond de chacun de nous.

Par cette tendance fondamentale, Paulsen reprend la tradition de nos grands introspectifs français, de *Cinna* et des *Pensées* jusqu'aux *Fleurs du Mal* et à *Sagesse*. En Allemagne, plus nombreuse encore serait la lignée, mais il n'est besoin que de remonter au *Faust* de Gœthe, évoquant l'éveil de notre « bessere Seele », pour aboutir aux intuitionistes contemporains que récemment encore, Bernard Diebold et Martin Rockenbach nous ont si judicieusement présentés. Ici même nous nous sommes occupé mainte fois de Reinhard Sorge, Hermann von Keyserling, Friedrich von Bodelschwingh. — Disons tout de suite que, malgré l'émouvant poème liminaire nous rappelant le crédo hebbélien *an den Tod* (cf. p. 5 et 35), nous n'avons pas abordé sans réticence la lecture de ces considérations et « Grübeleien » sur les antinomies du Moi, dualisme et monisme, Vénus et Madonna, etc...

(1) Sur le poète R. Paulsen, v. *Revue Germanique* (1926), p. 332 s.

Digitized by Google

L'auteur en a surtout aux psychiâtres qui de nos jours, ont licence de tout profaner et de tout ravaler. L'ouvrage constitue, au total, un véritable bréviaire d'éthique individuelle, riche en curieux aperçus, à la fois sur les grands problèmes permanents et les plus brûlantes questions du jour. Hélas ! nous craignons fort, pour notre part, que « l'appel à l'ange » ne demeure vain tant qu'une limite n'aura pas été enfin assignée aux empiètements de plus en plus cyniques et brutaux de la formidable machine sociale qui nous étreint et nous menace tous de plus en plus.

L. B.

---

HEINRICH ADOLPH : Die Philosophie des Grafen Keyserling. Stuttgart, Strecker und Schrœder, 1927, 185 p.

L'auteur, maître de conférences à l'Université de Giessen, nous avertit, dès la préface, que son livre était déjà prêt, pour l'essentiel, dès 1924, et n'a pu paraître que trois ans plus tard. La même année, donc, et sous le même titre, paraissait, des deux côtés de l'eau, un bon résumé de la doctrine du Sage de Darmstadt. Nous avons rendu compte ici même (juillet 1927) de l'ouvrage de M. Maurice Boucher, qui, pour nous faire faire le tour de Keyserling, expose ses idées sur les caractères des diverses civilisations, les forces spirituelles, leurs aperceptions et quelques conséquences. Le plan de M. Heinrich Adolph est tout différent et plus pragmatique. Il nous prévient lui-même avec modestie que sa tentative ne saurait être que relative et provisoire, étant donné la nature éminemment subjective, ultrapersonnelle, idiosyncratique de Keyserling, lequel n'a jamais cessé d'évoluer et n'est point encore arrivé à terme.

M. Adolph nous présente tour à tour l'homme et ses étapes, la succession chronologique de ses œuvres, les rapports de la philosophie du « Sens » avec les autres puissances spirituelles et les religions. Il le montre (p. 144 et note) se rencontrant maintes fois avec Theodor Lessing. Ce dernier, de son côté, se réclame expressément de Keyserling et lui emprunte même le motto d'une de ses subdivisions d'*Europa und Asien* (*oder* : *der Mensch und das Wandellose*) (1). D'autre part, sa *Geschichte als Sinngebung des Sinnlosen* (Oder : *die Geburt der Geschichte aus dem Mythos*) (2) trahit visiblement, si l'on collationne les éditions, l'influence de Keyserling. Les deux hommes concluent de concert à l'insuffisance de l'intellect pur, de la logique formelle ou mécanique, mais, dans leur dosage dynamique de ce qu'ils appellent « Seele » ou « Sinn », Keyserling fait une part primordiale à l'élément spirituel, conscient, tandis que Th. Lessing incline à chercher la source

(1) Hannover, 1923 (Verlag Wolf Albrecht Adam), p. 236.

(2) *Vierte v llig umgearbeitete Auflage*, Leipzig, E. Reinicke, 1927, 342 s. — 1re éd. Munich, C. H. Beck, 1916.

Digitized by Google

de vie dans le subconscient : rêve, fantaisie, volupté (1). Le point d'appui du premier est, si l'on peut dire, nettement « occidental », l'inspiration de l'autre, par contre, essentiellement « asiatique » (2).

La partie la plus originale de l'essai de M. Heinrich Adolph nous semble être celle où il examine ce que Keyserling doit à la sagesse antique, puis le rapproche de ses grands devanciers et contemporains allemands. Nos réserves seront légères. Etait-il bien utile de donner à une monographie de dimensions aussi réduites à la fois une préface et une introduction ? En tout cas, leur ensemble dit bien à peu près tout ce qu'il faut dire en abordant l'étude de Keyserling. La bibliographie du critique allemand est beaucoup plus sommaire que celle de son collègue français. On peut cependant considérer comme complémentaires les indications des deux concurrents au sujet des publications relatives à Keyserling soit en France, soit en Allemagne. Enfin, nous n'aimons pas beaucoup la répétition, si fréquente chez Keyserling, de l'expression : « Bedeutungsakzente ». Adolph la reprend à son compte (p. VIII et IX). Quant au fond, il souligne peut-être un peu trop péremptoirement une sorte de conversion laborieuse de Keyserling à un christianisme de plus en plus orthodoxe (3). Nous avons plutôt l'impression, pour notre part, que toute la « magie » du Maître de l'Ecole de Sagesse se borne à prêcher d'exemple et à propager à son tour le mot d'ordre élémentaire des grands éducateurs de l'humanité, à quelque point de l'horizon qu'ils se lèvent, Socrate, le Christ, Nietzsche : « Connais-toi toi même ! — Deviens celui que tu es ! »

L. B.

---

GRAF HERMANN KEYSERLING : **Wiedergeburt**. Darmstadt, Otto Reichl, 1927. In-16, 590 p., 18 mk.

C'est le plus récent recueil de conférences et d'essais qu'ait publié l'auteur. Le premier chapitre, *Liberté et Règle*, offre une ingénieuse et pénétrante définition de la liberté. *Invention et Forme* recommande la discipline comme le meilleur chemin vers la vraie liberté. Les deux essais intitulés : *Psychanalyse et Autoperfectionnement*, *Thérapeutique et Vision en profondeur*, précisent la position actuelle de l'auteur à l'égard de la psychanalyse, qu'il a pratiquée pendant deux années, nous dit-il, à laquelle il a reconnu de grands mérites, mais dont il a peu à peu découvert les inconvénients et les dangers : il en fait la critique avec une remarquable clarté de vues.

*Amour et Connaissance* est un morceau très attachant. Le précepte

(1) Voir la conclusion de *Geschichte als S. d. S.*, op. cit. 332.

(2) Il va sans dire qu'il faut prendre ces termes dans l'acception idéologique et non géographique, que leur donne Th. Lessing lui-même (cf. *Europa und Asien*, *Vorwort zur zweiten Auflage*).

(3) Cf. p. IX et 180.

Digitized by Google

qui s'en dégage n'est pas uniquement celui d'aimer, mais celui d'élever notre conscience dans cette sphère de l'esprit où règne la pure impulsion de donner et où la disparition de l'égoïsme « est une chose qui va de soi ». Sphère sublime dont les habitants sont rares. Le dernier morceau, peut-être le plus significatif de tous, s'appelle *Ma Croyance* et renferme l'actuelle profession de foi du comte. « Je crois en moi depuis » que je pense, dit-il, comme à un esprit dont la terre n'est pas la » patrie. Mon attitude à l'égard de la mort est particulière. Elle m'est » sans cesse présente à la pensée. Je la crains autant que nul autre, » peut-être, car je la ressens comme un contresens. Mais, en même » temps, je la souhaite. Le plus profond de moi-même aspire vers » elle ». M. de Keyserling dont la physionomie a des traits peu intelligibles à l'esprit français, quoiqu'il ait été assez longtemps notre hôte, est assurément l'un des hommes du temps présent qui savent le plus et qui sont le mieux préparés à exprimer des vues originales sur le spectacle du monde : d'un monde qui n'a jamais été plus ondoyant, mobile et propre à exercer la sagacité des prophètes.

E. SEILLIÈRE.

---

ALFRED KERR : **Es sei wie es wolle, es war doch so schön.** Berlin, S. Fischer, 1928, 470 p.

Le publiciste et critique bien connu que nos germanistes ont pu entendre l'an dernier à la Sorbonne (cf. p. 202) rassemble, sous ce titre, un volume de souvenirs dont on pourrait dire sans exagération ce que Musset disait du Bonhomme :

« Ouvrez-le sur votre oreiller,
Vous verrez se lever l'aurore ».

Encore un bon Allemand bon Européen ! Mais surtout un bon vivant, entendant ne pas se laisser ôter le goût de vivre. Un de nos contemporains qui réincarnent le plus originalement l'idéal de Gœthe et Heine. Ce n'est point seulement son titre qu'il emprunte à *Faust*, mais l'esprit de l'immortel Francfortois faisant gageure « de ne voir les hommes et les choses que sous leurs meilleurs aspects ». — Au demeurant, faut-il prendre au sérieux une impuissance six fois millénaire à réformer le monde ? Oui, car force nous est bien, mais sans exagérer notre enthousiasme au déroulement du film historique (cf. 85, 101).

Kerr se déclare contre Versailles et pour « l'avènement d'un ordre humain plus hardiment moral ». Il faudra remplacer les vieux routiers routiniers de la politique par des cerveaux d'artistes et de savants bien résolus à élaguer et à simplifier. Sans discuter ses prédilections et préventions personnelles (cf. 89, 199 sq), nous disons qu'il est pacifiste, tout en demeurant bien persuadé de la pérennité de la bêtise

Digitized by Google

humaine. Il gouaille le fascisme mais enregistre non sans satisfaction cette remarque d'un Milanais de sens rassis : « La Germania è caduta, ma è caduta sui piédi ! »... Il connaît familièrement toutes les vedettes de la littérature, du théâtre et de la vie publique. Il adore vivre, et souhaite que des orgies de la Technique sorte une résurrection de la Beauté. Acceptons-en avec lui l'augure ! Il nous demande de lire sa prose comme de la poésie, et c'est bien cela qu'elle est avant tout et c'est bien son conseil que nous suivrons. En route, donc, avec lui pour le Brenner, les Pyrénées, l'Italie, la Bavière, la Silésie, Berlin, Paris, la Suisse, Londres et l'Amérique ! Car nous savions déjà qu'il a parcouru le monde. La dernière édition que nous connaissions de son *New-York und London* est de 1923, et nous ne comptons plus celles de *die Welt im Licht* et *Die Welt im Drama*.

Après sa vie errante, Kerr se montre à nous sédentaire et nous livre le journal intime d'un célibataire berlinois vers l'an de grâce 1900. Des années ultérieures, il recueille encore quelques glanes attendries ou humoristiques et épilogue en sexagénaire gaillard et de bonne humeur. La bonne humeur est le meilleur, peut-être, de sa manière. On lui pardonne sa coquetterie à vouloir nous faire dire, sans doute de lui aussi : « En te perdant je sens que je t'aimais ! »... Il n'y a, dans son persiflage, jamais de méchanceté, et il y a beaucoup de grâce, d'ironie légère, de sain optimisme, de gaminerie aimable, un parti pris, que l'on sent solide et éprouvé, d'épicurisme harmonieux, de rénovation de l'art de vivre à la Gœthe, non seulement de l'antique « carpe horam ! » (cf. 193), mais d'un très moderne et savant repérage de ce que le maître de Weimar appelait : « zweckmässig » ou « gemäss ». — Bref, ce sceptique érudit et souriant est surtout un opportuniste fort original et moins insoucieux de dignité que l'autre Sage de chez nous que l'on vient d'exhumer, tour à tour en pantoufles et en casquette de voyage.

Louis BRUN.

---

HANS LIPPS : **Untersuchungen zur Phaenomenologie der Erkenntnis.** Bonn, F. Cohen, 1927. In-8°, 107 p., 4,50 mk.

L'auteur qui est à la fois docteur en médecine et docteur en philosophie, prend les travaux de Herbart comme point de départ de cette très savante dissertation. Le thème en est trop spécial pour être exposé et commenté dans la *Revue ermanique*, car la philosophie proprement dite et la biologie ne sont pas de notre domaine. Une seconde partie doit d'ailleurs compléter et achever de mettre au point les déductions qui sont ici présentées. Elles manifestent une pensée pénétrante et une vaste information.

E. SEILLIÈRE.

---

Digitized by Google

CARL WELKISCH : **Vergeistigung**. Erlebnisse und Erkenntnisse eines Sehers und Hellers. Hrg. v. HERMAN HAUPT. Darmstadt, Otto Reichl, 1927. In-16, XIV - 299 p, 12 mk

Livre curieux sur la vocation et l'activité pratique d'un écrivain qui se présente comme un voyant et un guérisseur, par la vertu de l'Esprit divin. M. Welkisch est doué d'un réel talent d'exposition. L'histoire de son enfance rêveuse et déjà plongée dans une atmosphère de révélations ou même de miracles (en sa faveur), a de l'attrait. Puis nous assistons aux étapes de son appel de plus en plus insistant par l'au-delà et de son initiation sans cesse plus intime aux secrets de l'Esprit. Puis encore, il nous conte ses succès de quasi-thaumaturge et ses etranges constatations sur la survie des âmes. Vers la fin se placent les impressions, toutes spirituelles, d'un voyage transatlantique et un important appendice nous présente les conclusions philosophiques et religieuses de l'auteur, qui doit avoir dépassé de peu la quarantaine.

Il emprunte beaucoup à la mystique chrétienne traditionnelle, dans ses nuances plus ou moins hétérodoxes, au quiétisme guyonien, par exemple, mais avoue pour son principal patron Svedenborg et, en second lieu, Jacob Böhme. Ce livre est le monument d'un état d'esprit qui a ses représentants nombreux dans notre âge positiviste : un témoignage aussi de l'insatiable appétit mystique qui reste vivant dans l'humanité civilisée.

E. S.

---

RUDOLF G. BINDING : **Rufe und Reden** (*Führungen und Betrachtungen*). Frankfurt, Rütten und Lœhning, 1928, 246 p., 5 mk.

A l'heure où, en France, les « Cahiers contemporains », sous la direction de Fernand Divoire, font paraître leur enquête, intitulée : *Ce que j'ai appris à la guerre* (édition Montaigne, 2, impasse Conti, 1927), il est intéressant de signaler, de l'autre côté du Rhin, les publications récentes de Rudolf Binding. Il vient de rééditer son Journal de guerre : *Aus dem Kriege* et s'y révèle assez « bon Allemand » pour que *Tägliche Rundschau* et *Preussische Jahrbücher* en fassent un éloge enthousiaste. Mais, en même temps, il met sa coquetterie à se montrer « bon Européen » et « bon chrétien ». Ainsi sera résolue, pense l'auteur, l'équation maxima réalisable pour lui.

Nous ne reprocherons à sa forme qu'une certaine grandiloquence. Au demeurant, ses pathétiques déclarations n'enrichissent guère notre expérience. Le Dieu du Réel est inexorable ! Ne le savions-nous pas ? Les Morts seuls possèdent le royaume de la Paix, qui n'est pas de ce monde et ne connait pas de frontières ! En doutions-nous donc et avions-nous même besoin de la Grande Tourmente pour nous en convaincre ? Binding recommande l'humanisme et oppose le pacifisme des mères au bellicisme des rois. Mais cet humanisme et ce pacifisme

Digitized by Google

ne sont pas d'hier, et ni l'un ni l'autre n'ont pu enrayer le cataclysme.

A la traite que Binding présente (p. 54) en proclamant les droits de la collectivité sur l'Individu, il serait bon, il serait urgent de rappeler qu'il existe une impérieuse contre-partie, et que les droits, imprescriptibles mais précaires, de l'Individu constituent même la seule et véritable clef de voûte de tout l'avenir humain. Ce n'est pas nous, certes, qui nous inscrirons en faux contre la saine volonté de « réalisme » et la bonne méthode, qui consiste à partir des faits et des actes (p. 28, 64 s.). Et ce n'est pas nous non plus qui refuserons, d'autre part, de rendre hommage au magique et prodigieux idéalisme d'un Beethoven. Seulement, nous nous demandons comment et quand l'édifice européen dont rêve Binding sera solidement cimenté.

Il nous dit bien (p. 86) qu'il aime « à la fois la ville de Francfort, les pyramides d'Egypte, Notre-Dame de Paris, le beau Danube bleu, Hyde Park et Rome Eternelle », mais ces prédilections légitimes, même conjuguées, ne nous semblent pas constituer autre chose qu'un état d'âme. Où est le pouvoir central européen ? Binding se rend confusément compte lui-même qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, et d'un rêve à un gouvernement organique, lorsqu'il écrit : « La cristallisation d'un tel état d'esprit a besoin d'un noyau », mais il n'aboutit qu'à une vague prédiction d'« avènement inouï et irréfutable de l'esprit européen » (1).

En attendant, il nous apparaît comme un « Gottsucher » et un champion de l'Unité allemande traditionnelle, s'étayant, d'une part, sur les lois écrites et non écrites de la conscience humaine (Sophocle, Herder, Hegel, Kant), de l'autre, sur un nationalisme tout bismarckien (p. 126-138). — La République allemande ne le satisfait guère : « je ne vois pas de *res publica*, je vois une *res partium*... Est-ce une paix de rénovation qu'a l'Europe ? Je ne vois qu'un misérable instrument politique, baillonnant par la peur et une méfiance toute moyenageuse les impulsions les plus naturelles... Pour éprouver la solidité de cette poupée de porcelaine, il faudra secouer. Car qu'est-ce que Liberté, Etat, Dieu, Homme, qui ne résisterait pas à l'épreuve ? » (2). — Au Congrès de coopération intellectuelle européenne qui a tenu ses assises à Vienne, en octobre 1926, Binding a vu face à face « des Austro-Allemands et des représentants de l'Occident roman », mais « l'Angleterre, sans doute moins émue au tréfond, restait à l'écart » (p. 168). Dès lors, que signifie le couplet d'amour à Hyde Park ?

Le grand favori de Binding est le comte Hermann von Keyserling (3). Sa bibliothèque choisie à l'usage de tout Allemand cultivé se

(1) p. 172, 176 ; plus confuse encore, la vaticination rimée, p. 164.

(2) p. 147-8. Voir la citation de Herder en fin des préfaces de notre thèse française sur Hebbel (Alcan, 1914) et de son édition allemande (Leipzig, Haessel, 1922).

(3) Cf. p. 153-7, 231-6 et *Revue Germanique* de janvier et avril 1927. à suivre.



Digitized by Google

compose de douze chefs-d'œuvre dus à Hofmannsthal, Bismarck, Nietzsche, Burckhardt, Freytag, Thomas Mann, Wilhelm Busch, la constitution du Reich allemand (1919), Keyserling [*Reisetag buch*], Unruh, Binding [*Aus dem Kriege*, 1925], Stefan George. — Nous ne pouvons que renvoyer aux commentaires que l'auteur consacre lui-même à son palmarès. Binding conclut, au total, comme en son temps Herder, que les poètes sont les préformateurs de l'avenir (1) et la partie la plus intéressante de son ouvrage est peut-être la dernière, où il traite du langage et de la littérature de 1920 à 1927. Mais après l'avoir lue et en dépit de toutes objurgations et prophéties,

Au dernier tournant de la route,
Avons-nous bien lâché le doute
Et savons-nous où nous allons ? (2)

Pour Binding, tout se termine, provisoirement, par une apologie de la Bible de Luther, rééditée à Munich, voire par une réforme... de la ponctuation (3).

Louis BRUN.

---

PAUL TILLICH, **Die religiöse Lage der Gegenwart.** Berlin, Ullstein, 1926. In-16, 153 p.

Sous ce volume réduit, le professeur de science religieuse à l'Université de Dresde s'est efforcé de synthétiser aussi objectivement que possible la situation religieuse des temps présents. Dès le « sub specie aeterni » de sa préface, nous sentons que logique formelle et métaphysique vont se disputer la prééminence. L'auteur se place, tour à tour, au point de vue de la science et de l'art, de la politique et de la morale, enfin du dogme et de la religion même. Dans chacune de ces sphères, il s'attache à départager l'esprit civique, qu'il conçoit comme une sorte d'agnosticisme systématique (Geist der in sich ruhenden Endlichkeit) et l'esprit transcendantal ou religieux. Envisageant successivement les diverses confessions, ses prédilections et ses vœux vont à une compénétration de plus en plus intime du calvinisme et du socialisme en action (cf. en particulier, p. 136 et 137). — Bien que se complaisant par trop, au début surtout, en oppositions verbales, cet essai nous apporte théoriquement maint aperçu limpide. En pratique, la situation nous paraît beaucoup moins claire, au point que l'on peut se demander si l'élément perturbateur n'est pas devenu, de nos jours, rouage essentiel :

Gross Macht und viele List
Sein grausam Rüstzeug ist,

(1) p. 187 : « dass alle Wahrheit, die wir je erkennen werden, im Letzten nicht mehr ist als ein Gedicht ».

(2) Jean Richepin, préface de la *Chanson des gueux* ; cf. Unruh cité par Binding (p. 217)

(3) Cf. en particulier p. 224, 228 et le chapitre final « Über Zeichensetzung » (1922).

Digitized by Google

clamait déjà Luther, de son temps. Et maint prophète moderne de conclure encore, et pour les mêmes raisons : « L'Avenir ? Couleur de sang, comme le Passé » (1).

L. B.

---

THEODOR LESSING : **Europa und Asien.** Hannover, Wolf Albrecht Adam, 1923, 439 p.

A l'heure où la mode est plus que jamais aux grandes synthèses idéologiques, où les uns, comme M. Lucien Romier, placent déjà les continents sur l'échiquier mondial et se demandent qui « sera maître », de l'Amérique ou de nous, où d'autres, par contre, comme M. André Levinson, se refusent à de trop vastes anticipations et n'envisagent, par exemple, les rapports de la France et de l'Europe que sous l'angle du traditionnel et circonspect : « l'ami du genre humain n'est point du tout mon fait » (2), il nous paraît intéressant de rappeler le livre magistral de Theodor Lessing, opposant à l'esprit européen l'état d'âme asiatique, à Eugen Dühring Arthur Schopenhauer.

La controverse n'est certes pas nouvelle, mais nous ne connaissons pas de meilleur ni de plus clair manuel, résumant et exposant tous les antagonismes tant de fois débattus. Polyglotte consommé, spécialiste des problèmes philosophiques et doctrines religieuses, Theodor Lessing a consacré son existence entière à combattre l'impérialisme dogmatique, intolérant et fanatique. Déjà sa : *Geschichte als Sinngebung des Sinnlosen* (3), a obtenu le prix Strindberg. On connaît aussi son ouvrage de polémique : *Die verfluchte Kultur, Gedanken über den Gegensatz von Leben und Geist.* Ici, il reprend la même thèse ainsi que l'indique le sous-titre : *Sechs Bücher wider Geschichte und Zeit.* Nous retrouvons chez lui la fondamentale conviction gœthéenne : « Le but de la vie, c'est la vie elle-même » (4).

A part les développements d'érudition pure, statistiques, tableaux synoptiques et antithèses symboliques, Theodor Lessing nous répète sur tous les tons son : « Aide-toi, le ciel ne t'aidera pas ! » : (Gibst du dir selbst den Frieden nicht, die Welt kann ihn nicht geben). Que savons-nous, que sommes-nous de certain ?

We are such stoff as dreams are made of
And our little life is rounded with a sleep.

(1) Henri Béraud : *Le bois du Templier pendu*, éd. de France, 1926, p. 299. — Voir aussi, *ibid.* les pages sur la Justice d'Eglise, 150 sq. — Cet écrivain ne témoigne cependant pas au protestantisme de sympathie particulière : *ibid.* 167 sq.

(2) *Comœdia* du 1er janvier 1928 : *Explication de la France*, à propos de l'ouvrage de Paul Cohen-Portheim : *Der Geist Frankreichs und Europas.* Potsdam, Gustav Kiepenheuer, 1927.

(3) München, Oskar Beck, 1920.

(4) Voir p. 153 : « Das Leben hat keine Geschichte. Das Lebendige hat kein Ziel. Das Wandellose ist nicht in der Zeit ». Cf Alfred Kerr, *Es sei wie es wolle*, Berlin, Fischer, 1928, p. 193 : « Die Zeit jagt. Nichts hat Bestand. Mensch, geniesse die Stunde ! »

Digitized by Google

Au-dessus de tout il place la « coincidentia oppositorum ». — De même que le « nullo e vero, tutto e permesso » si actuel peut, avec tout autant de raison, se transformer en son contraire, de même il est possible, muant la fameuse maxime schillérienne en sa symétrique inverse, de conclure :

> Welche Religion ich bekenne ? jede von Allen,
> Die du mir nennst. Und warum jede ? — Aus Religion.

On le voit, Judaïsme contre Christianisme ! De fait, cet effort de dispersion et d'émancipation est le contraire même de la tentative de concentration et de centralisation que représente la récente encyclique unificatrice de Pie XI : *Mortalium...*

Dans cette compilation, les citations abondent. Toutes les sentences, tous les apophtegmes célèbres de la Sagesse des Nations s'y trouvent rassemblés et classés, sans compter les deux annexes : *Glocken und Grüfte* et *Konfetti und Moccoli.* Mais ici, tous les chemins, divergeant de Rome, ramènent au même « ignorabimus » périphérique : « la peste de l'homme, c'est l'opinion de savoir ». — « Europa stirbt an Worten, Werken, Werten ». Th. Lessing prend ainsi le contre-pied de Pascal, proclamant : « Toute notre dignité consiste en la Pensée. Travaillons donc à bien penser. C'est le principe de la morale ! »

Il est clair que nous sommes en présence d'une nouvelle pièce versée à l'interminable procès de l'origine et de l'exercice du pouvoir. L'autorité mondiale suprême est-elle dévolue depuis des siècles à un monarque absolu, qui l'exerce effectivement et de son mieux au nom du Dieu unique de qui seul il la tient et devant qui seul il en est comptable ? Ou, au contraire, le droit divin réside-t-il, encore épars et dispersé, aux flancs de tous les peuples du monde qui, jusqu'ici toujours désunis, n'ont encore réussi qu'à en déléguer des fragments à leurs représentants respectifs, jusqu'au jour où, mieux éclairés et organisés, ils finiront par le confier total à un fonctionnaire en chef qui en sera investi sous leur contrôle et leur en rendra sincèrement et fidèlement compte ? — Il ne manque pas de gens aujourd'hui qui, pratiques et modérés, persuadés de la relativité autant que de la réalité de toutes choses, constituent un tiers parti, épris d'une conciliation et d'un moyen terme entre les deux camps, souvent violemment opposés.

Mais en attendant cette trêve de Dieu, qu'advient-il des innombrables « combattants » et des isolés du « no man's land » sous les feux croisés ? Nous croyons pour notre part que les tables de la Loi ne seront visibles et omniprésentes que le jour où elles garantiront et abriteront véritablement et en permanence le sort de l'Individu.

L. B.

---

Digitized by Google

MARTIN HÜRLIMANN : **Frankreich.** Baukunst, Landschaft und Volksleben. Mit einer Einleitung von Paul Valéry. Berlin, Verlag Ernst Wasmuth, 1927. In-4°, 304 p., 24 mk.

Ce bel album, consacré à la France, contient 304 gravures fort bien choisies et réussies et constitue non seulement le plus récent, mais peut-être le plus brillant numéro de la remarquable collection *Orbis Terrarum, die Länder der Erde im Bild*, déjà très avancée et excellemment présentée. — Nous renonçons d'autant plus volontiers à l'analyse entière quant à la discrimination entre œuvres d'art et paysages que Martin Hürlemann a préfacé lui-même sa sélection et son « tour de France». — L'introduction de Paul Valéry est de tous points magistrale. Ces vingt pages seront pour le lecteur français à la fois régal et profit et contribueront on ne peut mieux à présenter au monde « le vrai visage » de notre pays, sa complexion si délicate et nuancée, son histoire et sa langue, son art et sa pensée, la genèse, profondément sentie, de son unité organique, résultant de l'étroite et magique fusion de multiples et fins contrastes (1). — Pour ce qui est des réflexions de Paul Valéry sur la mystérieuse synthèse entre « Stoff » et « Form » et ce qu'on pourrait appeler sa nostalgie organiciste, le Germain y reconnaîtra les notions fondamentales de son classicisme traditionnel mises au point, en ce qui concerne la France, par un de nos plus éminents esthètes contemporains. L. B.

---

ANDRÉ BELLESSORT : **Le Crépuscule d'Elseneur.** Paris, Librairie Académique Perrin et Cie, 1926.

Ce sont huit études, dont une seule, « La Joie de Sienne », se rapporte à l'Italie, les autres traitant uniquement de sujets scandinaves : de Johan Bojer, de J. P. Jacobsen, de Bjœrnson, de Jonas Lie... La première, qui donne son titre au recueil, est consacrée au philosophe danois Sœren Kierkegaard, dans la biographie psychologique duquel l'auteur, qui, pour l'exposer, s'est largement servi de Brandès, trouve une explication du caractère d'Hamlet.

L'étude sur J. Bojer est intéressante, toute illustrée qu'elle est de souvenirs personnels et d'observations qui non seulement nous font connaître le célèbre romancier, mais son pays « à l'incroyable atmosphère de silence », et son peuple « dont il est difficile d'avoir plus d'orgueil que les paysans cossus » — à moins que ce ne soient les poètes : et Wergeland, qui se plaignait « d'être obligé de courber la tête sous les étoiles », et Ibsen, et Bjœrnson... pour lequel M. Bellessort me paraît, tout de même, un peu sévère.

La nouvelle de Jonas Lie, « La grande Aigle », dont on nous donne ici la traduction, vaut, à elle seule, que nous recommandions ce recueil aux lecteurs. Léon PINEAU.

(1) Cf. André Gide : *La Normandie et le Bas Languedoc* (*L'Occident*, numéro de novembre 1902).

Digitized by Google

# BULLETIN

L'**Annual Bibliography of English Language and Literature**, Vol. VII, 1926 (Cambridge, Bowes and Bowes, 1927, VIII-177 p., 6 sh.), si elle change d'éditeur, reste toujours excellente et égale à elle-même. Miss EVERETT et Miss SEATON ont suivi les principes bibliographiques posés les années précédentes et n'ont introduit que de menus changements, comme par exemple une utile liste d'errata. On se permettra une critique. Cette bibliographie annuelle signale la plupart des comptes rendus qui paraissent dans les périodiques de Grande-Bretagne des Etats-Unis, des Pays-Bas, de l'Allemagne, des pays scandinaves, etc... mais, par une omission qui frappe, pour ainsi dire jamais ceux que donnent des ouvrages touchant la langue et la littérature anglaises, les revues françaises. Il y a là sans doute un tout petit défaut d'organisation qu'il nous suffira d'avoir signalé pour qu'on y porte remède, car cette inégalité de traitement n'est certainement que le fait d'une inadvertance. Ceci n'enlève rien à l'excellence de cette bibliographie.

F. M.

***

M. GUSTAF KOSSINNA s'est donné la mission de rechercher dans le passé le plus reculé les titres de gloire des Germains. Sa science est du meilleur aloi. Sa droiture et sa loyauté ne peuvent être mises en cause, surtout par celui qui a connu personnellement M. Kossinna au cours de communes années d'études. Mais l'éminent professeur de l'Université de Berlin possède pour son pays une affection passionnée qui lui voile peut-être certaines vérités qui semblent évidentes. Peut-on nier que tous les Germains ne sont pas des Allemands et que tous les Allemands ne sont pas des Germains ? Qu'est-ce, par exemple, que les Bastarnes, fixés près du Pont-Euxin plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, soumis à des influences celtiques et mélangés à des peuples autochtones, peuvent nous enseigner de précis concernant l'art des Germains ascendants des Allemands actuels ? D'autre part, il est dans la brochure de M. Kossinna : **Altgermanische Kulturhöhe** (München, Lehmann, 1927, 2 mk) des réflexions fort désobligeantes pour ceux qui ne sont pas Germains, quoique — ce que M. Kossinna oublie — ils aient avec certains Germains quelque communauté ancestrale. Rappeler à tout propos les ruines du Palatinat, n'est-ce pas provoquer l'éveil d'autres souvenirs historiques, les uns plus anciens, les autres récents, qui ne seraient à l'honneur, ni des

Digitized by Google

Vikings ni d'autres représentants de la race germanique ? A la vérité, la brochure dont nous parlons est le résultat d'une conférence faite en pleine guerre, à un moment où à droite et à gauche du Rhin l'impartiale sérénité ne dominait pas les esprits (1). Ces réflexions, que ne peut taire un admirateur du caractère et du savoir archéologique de M. Kossinna, ne doivent pas nous empêcher de rendre justice aux qualités de cette *Altgermanische Kulturhöhe*. M. Kossinna relève tous les traits qui lui paraissent capables de détruire l'opinion défavorable — à ce qu'il croit — que le monde entier a des Germains. Ils ne furent pas des sauvages, pas même des barbares. Leur état de civilisation n'était pas inférieur, à l'époque historique, à celui des Romains. Ni pour les qualités physiques et morales, ni pour l'habitation, ni pour la navigation, ni pour la domestication des animaux, ni pour l'agriculture et l'arboriculture, ni pour le travail des métaux, ni pour les arts plastiques ils ne le cèdent à ceux qui prétendirent être leurs initiateurs. M. Kossinna appuie ses opinions sur des faits matériels. Il est au courant des résultats des fouilles. Il a participé lui-même à des travaux d'exhumation (2). A ce titre on lui doit d'examiner sérieusement ses arguments et les conclusions qu'il en tire. C'est la tâche des archéologues de profession (3).

F. P.

***

Bien qu'il traite une question de syntaxe générale qui dépasse le cadre du germanique, on ne saurait omettre de mentionner ici l'important travail dans lequel M. RAGNAR LJUNGGREN résume, discute et reprend les essais d'explication de la construction impersonnelle (**Om den opersonliga Konstruktionen**, Uppsala Universitets Årsskrift, 1926, XIX-354 p.). C'est d'ailleurs là une construction richement représentée dans les langues germaniques et, de plus, c'est à ce groupe que M. Ljunggren emprunte la majorité de ses exemples. Il examine le problème du point de vue logique et du point de vue linguistique pour aboutir aux conclusions suivantes : On a affaire, selon lui, à une construction impersonnelle dans les phrases du type *Es regnet, es sass ein Kind in dem Zimmer*. Dans celles du type *Il fait bon se promener*, l'auteur considère *il* comme un sujet préparatoire : ce n'est plus une phrase impersonnelle, pas plus que dans le type *Es kommen die Gäste* (à ne pas confondre avec la construction impersonnelle *Es kommen einige Gäste*) où *die Gäste* est le sujet et *es* une simple particule. La question de la tournure dite impersonnelle a fait couler beaucoup

(1) « Die beste Verteidigung ist der Angriff » est, dit M. Kossinna, le principe tactique des Germains (p. 35). Il a appliqué la méthode.

(2) V. entre autres œuvres où se révèle sa science : *Die deutsche Vorgeschichte eine hervorragende nationale Wissenschaft* 4. Aufl. Leipzig, Kabitzsch, 1925.

(3) On peut considérer que l'œuvre de Fr. Seiler : *Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts* (Halle, 1913-1924) rectifie sur certains points la thèse de M. Kossinna.

Digitized by Google

d'encre. En réalité, n'y a-t-il pas là un cas typique de l'imperfection du langage et de ses conséquences et aussi un mélange de survivances grammaticales, de formations analogiques et de la tendance d'un bon nombre de langues vers un ordre fixe des mots qui répugne à commencer une proposition par un verbe découvert ?

F. M.

***

Nombreuses sont les sagas islandaises. Leur substance est si variée qu'on ne peut parvenir à les classer de façon satisfaisante. Cependant, parmi les sagas du XIVe siècle, M. AKE LAGERHOLM distingue dans les trois groupes constituant les *formaldarsogur*, les *Lygisogur*, dont il a édité les trois sagas qui sont parmi les plus caractéristiques du genre, à savoir : **Drei Lygisogur** : *Egils saga einhenda ok Asmundar berserkjabana*, *Ala Flekks saga*, *Flores saga konungs ok sona hans* (Max Niemeyer, Halle a. S., 1927, 13 mk). De ces trois sagas les deux dernières sont certainement islandaises. Celle d'Egil et Asmund est probablement née aussi en Islande et a été rédigée par un Islandais. Ces sagas, sauf celle d'Egil et d'Asmund n'ont pas encore été publiées. M. Lagerholm indique les raisons qui justifient son travail. La principale nous paraît être l'intérêt qu'elles offrent au point de vue du folklore. On y trouve, en effet, quantité de traits merveilleux dont la plupart ornent la littérature folkloriste. Parmi les personnages apparaissent le géant et le nain, le « troll » et le « berserk », le magicien et la sorcière, l'homme prenant forme d'animal. Les objets sont enchantés : un jeu d'échecs qui se joue sans intervention de main humaine, un manteau incombustible, des armes miraculeuses. Le sujet est un tissu d'aventures extraordinaires : Egil a perdu un bras dans un combat contre un géant, mais récupère ensuite le membre coupé, etc. Ces contes merveilleux sont présentés avec le soin le plus attentif par M. Lagerholm, qui en a accompagné l'édition d'un commentaire où l'on trouvera des explications nombreuses et instructives concernant le sujet et la langue de ces trois sagas populaires.

F. P.

***

Nous avons dit en son temps tout le bien qu'on doit penser de l'**Inleiding tot de Taalkunde en tot de Geschiedenis van het Nederlandsch**, par C. P. F. LECOUTERE (1). Cet excellent manuel a été publié, il y a peu de temps, en troisième édition, par M. le Dr. L. GROOTAERS (J. B. Wolters, Groningen- Den Haag). Le livre nouveau est plus qu'un remaniement ; c'est une véritable refonte. Le plan en a été conservé, mais la substance s'en trouve considérablement modifiée. La plupart des paragraphes ont été transformés, soit complètement, soit en partie ;

(1) V. *Revue Germanique*, XII (1921), p. 425 ss.

Digitized by Google

des erreurs ont été corrigées ; d'importantes additions ont mis l'ouvrage à jour. Des cartes et illustrations nouvelles ont été ajoutées aux anciennes et ajoutent du prix à cette introduction à la linguistique en général et à l'histoire des langues germaniques, particulièrement du néerlandais. — Voici une ou deux remarques de très minime importance. Il eût été bon de signaler et de caractériser, à côté du *r* uvulaire, le *r* vélaire (p. 80) ; une insuffisance de rédaction a passé du texte ancien dans le nouveau et peut induire à croire que c'est l'aha *î* qui est devenu *ei* en nha., alors que c'est du mha. *î* qu'est issu l'*ei* actuel (p. 120 s.) ; le *t* de *inkt* n'est pas sûrement paragogique ; il peut provenir d'une forme **tincta*, qui a donné l'allemand *Tinte* (p. 384) ; une coquille a déformé le nom Ginneken p. XI et pass. en Ginniken (p. 30). Enfin il ne paraît pas assuré que les figures 14, 15 et 16, empruntées vraisemblablement à la *Sprachheilkunde* de Gutzmann (p. 12 et 13), soient d'un réel profit pour le lecteur qui ignorerait le mécanisme si compliqué du jeu des muscles laryngiens. — Il serait regrettable que ce livre reste inaperçu en France. Il mérite d'être lu non seulement parce que le flamand est parlé dans une de nos régions, mais aussi parce que tout curieux de linguistique trouvera dans l'œuvre revue par le savant professeur de l'Université de Louvain. une information qui, pour être à la portée de tous, n'en est pas moins de première qualité.

F. P.

***

Il faudra ajouter aux dictionnaires étymologiques allemands l'**Etymologisches Wörterbuch der amerikanischen (indianischen) Wörter im Deutschen** publié par M. KARL LOKOTSCH (Heidelberg, Carl Winter. 1926, 3,50 mk). Comme ce titre l'indique, M. Lokotsch a recherché l'origine indienne de mots empruntés aux dialectes du Nouveau-Monde, soit à l'époque contemporaine de l'arrivée des blancs en Amérique, soit dans un passé plus rapproché de nous. Ces mots sont nombreux. La plupart d'entre eux se retrouvent en espagnol, en anglais et en français, ce que M. Lokotsch a soigneusement noté. Ils se sont répandus dans des domaines divers. Ils s'appliquent à des représentants du règne végétal (exemples : *Nopal*, *Mais*, *Nandu*, *Tabak*), ou du règne animal (exemples : *Kaiman*, *Tapir*, *Puma*). Ce sont aussi des désignations géographiques (exemple : *Niagara*, *Lima*, *Habana*, *Caracas*) ou de groupes ethniques (exemples : *Apatschen*, *Inka*, *Mohikaner*). Parfois nous avons affaire à des faits de civilisation intéressant soit l'ordre social (exemples : *Sachem*, *Kazike*), soit l'alimentation (exemples : *Tapioka*, *Tomate*, *Guajava* (1)), soit le vêtement (exemple : *Pontscho*, *Mokassin*), soit le mobilier (exemples : *Mahagoni*, *Hängematte*, qui est une analogie populaire due primitivement au hollandais *haagmat*

(1) Le mot français *goyave* n'est pas signalé dans cet article.

Digitized by Google

formée sur le haïtien (*hamaka*), soit la pharmacopée (exemples : *Koka*, d'où *cocaïne*, *Quascia*). Ces quelques exemples suffisent à donner une idée de l'importance du volume de M. Lokotsch, qui s'est attaché à découvrir la peuplade à qui a été emprunté chaque mot signalé, qui aussi, en donne le sens primitif et, au besoin, éclaire l'histoire de son expansion en Europe.

F. P.

***

De son **Etymologisches Wörterbuch der englischen Sprake,** dont la première édition a paru en 1917, M. FERD. HOLTHAUSEN a donné dernièrement une deuxième édition revue et augmentée (Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1927, rel. 2,50 mk). Si le *Skeat*, destiné aux sujets de langue anglaise a rendu et peut rendre à ces derniers — et à d'autres — de signalés services, le volume de M. Holthausen est précieux aux germanisants, qui trouvent ici des indications utiles sur la valeur phonétique des sons anglais, leur accentuation et leur sens. M. Holthausen a visé à restreindre l'ampleur de son dictionnaire. Aussi a-t-il éliminé toute interprétation et toute discussion. Sous le mot cité on trouve la forme latine, française, germanique (gotique, vieil-anglais, vieil-islandais, vieux-saxon, etc.) ou grecque, celtique, etc. Grâce à des renvois judicieux, beaucoup d'espace a été économisé. L'angliste et le germanisant possèderont dans ce manuel un livre de consultation commode et peu coûteux (1).

F. P.

***

La librairie Carl Grüninger Nachf. (Ernst Klett), de Stuttgart, vient de faire paraître la sixième édition de l'ouvrage, devenu promptement populaire, de SCHLESSING : **Deutscher Wortschatz**, dont la première édition remonte à quarante ans. La cinquième, parue avant la guerre, était depuis longtemps épuisée ; d'autre part, les nombreuses notions nouvelles dues à la guerre, à quoi correspondent des termes, des locutions ayant cours aujourd'hui, mais que n'avaient pu accueillir, et pour cause, les éditions antérieures par contre, la substitution, à de nombreux termes étrangers, dorénavant proscrits ou périmés, de termes nationaux, tout cela rendait nécessaire une révision fondamentale des diverses rubriques, qui laisserait pourtant subsister, dans l'essentiel, le plan primitif. Cette tâche, entre toutes difficile, exigeait des qualités particulières de méthode, de patience et de discernement. Le Docteur HUGO WEHRLE, à qui elle a été confiée, s'en est acquitté avec un soin et une compétence qui méritent d'être soulignés. On connaît

(1) Menues observations. Pourquoi l'étymon de *parry* est-il l'impératif parez ! et non l'infinitif *parer* ? Pourquoi aussi l'étymon de *fund* (Geld) est-il *fond* et non *fonds* ? *Furbelow* ne semble pas venir nécessairement de la forme *farbala*, peu usitée, mais pourrait être *falbala*, déformé par dissimilation et analogie populaire. *Guitar* viendrait de l'arabe *qitârra* selon M. Burdach (*Vorzeit*, I, p. 323).

Digitized by Google

le principe qui a présidé au plan de l'ouvrage. Sous mille rubriques, sont disposés tous les mots du dictionnaire allemand. Sous chaque rubrique sont groupés tous les termes qui peuvent y figurer logiquement, c'est-à-dire concernant tous le mot-type de la rubrique, directement ou indirectement, synonymes ou simplement rapprochés par le sens ou par l'idée. Dans une deuxième partie, tous ces mots sont repris et disposés dans l'ordre alphabétique, avec, en regard de chacun d'eux, l'indication des numéros sous lesquels il figure. Il est ainsi facile, quand on hésite sur le terme convenable, capable d'exprimer exactement un concept, de retrouver, par l'intermédiaire d'un autre terme se rapportant au même concept, la rubrique où figurera le mot cherché. Ce groupement logique des termes de la langue allemande est de nature à rendre de réels services, et le succès de l'ouvrage semble vraiment justifié. L. M.

***

Il n'est pas douteux qu'E. WASSERZIEHER, en écrivant sa brochure **Schlechtes Deutsch**, dont la quatrième édition, confiée aux soins de M. P. HERTHUM, a paru il y a peu de temps (F. Dümmler, Berlin-Bonn, 1928, 1,50 mk), ne se soit inspiré de principes louables. Il recommande à ses compatriotes de s'imposer dans leur style la brièveté, la simplicité, le naturel, la clarté, et il leur donne les exemples de mots ou de formes à fuir. Ces conseils sont fort sages. Ils ne sont pas nouveaux. Mainte proscription édictée par Wasserzieher s'est déjà rencontrée chez d'autres puristes. Mais il y a des morts qu'il faut tuer à nouveau. On ne souscrira pas à toutes les sentences rendues dans ce petit traité. On admettra difficilement qu'il faille éviter la forme *ich bitte, mir mitteilen zu wollen* parce que trop polie, et que *ich bitte mir mitzuteilen* suffise aux exigenees de la courtoisie ; on contestera que *ich* soit toujours l'équivalent de *ich meinerseits*, ou qu'on doive dire, dans tous les cas, en parlant d'un enfant qui a failli se noyer, *es wurde gerettet* et non *es konnte gerettet werden* (cf. *il a été sauvé* et *on a pu le sauver*). Ces nuances et d'autres auraient dû être indiquées. Il n'est pas certain, non plus, que quelques germanisations de mots étrangers soient heureuses. Telles les traductions de *Passiv* par *Leideform*, de *Partizip* par *Mittelwort* etc. Comment expliquer, enfin, que Wasserzieher date du XVI^e siècle la distinction de *das* et *dasz* (p. 26) ? — Ces remarques ne sont pas faites pour offenser les mânes de l'excellent homme que fut Wasserzieher, ni pour déprécier son livre qui trace les frontières, indécises parfois, séparant ce qui est correct et élégant de ce qui ne l'est point, et qui, à ce titre, mérite d'être lu en Allemagne et en dehors (1). — Si Wasserzieher a mis en garde contre

(1) Dans le livre de Wasserzieher qui porte le titre *Bilderbuch der deutschen Sprache* il y a un chapitre intitulé *Schlechtes Deutsch* (p. 112-116) ; il est beaucoup moins substantiel que la brochure envisagée ici.

Digitized by Google

le « mauvais allemand » en général, M. le Prof. Dr. O. HAUSCHILD s'est élevé contre le « mauvais allemand » des commerçants. Son livre **Sprache und Stil des Kaufmanns** (également chez F. Dümmler, Berlin-Bonn, 1927, 2,25 mk), passe en revue et critique les termes vicieux que le commerçant emploie sans réfléchir qu'ils sont impropres, obscurs, mal formés, incorrects, inhabilement calqués sur des mots étrangers, pléonastiques, argotiques etc. En revanche, bien qu'il soit collaborateur de la revue *Zeitschrift des Deutschen Sprachvereins*, il ne montre nul excès de zèle dans sa campagne de puriste. Il défend des termes anciens s'ils sont clairs et justes ; il ne s'oppose pas à des innovations que crée l'imagination des gens de bourse ; les traductions de locutions étrangères, si elles sont judicieuses, trouvent grâce à ses yeux... Mais pourquoi prohibe-t-il l'abréviation de « im Jahre (1925) » en « in (1925) » ? Il est vrai que « in (1925) » est encore « undeutsch », mais n'est-il pas bref et commode ? Il n'est pas exact, sans doute, que « der Angefragte » soit né de « le demandé », qui n'est pas français ( p. 72). Il a vraisemblablement été créé pour traduire « (la personne) en question », et c'est le mot « question » qui a dû conduire à « angefragt » (v. *fraglich*, dans le même sens). — Les ouvrages de Wasserzieher et de M. Hauschild contribuent certainement à libérer la langue allemande de quelques-unes des tares que lui imposent l'ignorance, le laisser-aller ou la manie du néologisme. Œuvre bienfaisante.

F. P.

***

Hugo de Trimberg semble devenir un auteur à la mode. Il y a peu de temps, M. Seemann consacrait une importante étude aux fables de son *Renner* (1). Plus récemment encore, M. Diehl établissait un dictionnaire des rimes de ce même poème. Voici maintenant que M. LEO BEHRENDT a pris pour sujet de thèse de doctorat **The ethical Teaching of Hugo of Trimberg** (The Catholic University of America, Washington, D. C., 1926). On pourrait s'attendre, d'après ce titre, à une étude approfondie des idées philosophiques de Hugo et à leur situation dans l'époque antérieure et contemporaine du poète. Cette visée ambitieuse n'a pas tenté M. Behrendt. Il s'est contenté de faire voir que l'auteur du *Renner* a été un professeur de grand savoir et de grand mérite, qu'il n'a point recherché les richesses, que la morale qu'il enseigna et celle qu'il pratiqua — au moins sur ses vieux jours — fut des plus pures, enfin, et surtout, qu'il s'appliqua à être un excellent chrétien. Ce qui semble être la principale nouveauté de cet ouvrage, c'est la démonstration que Hugo, contrairement à ce qu'ont prétendu certains critiques, n'est en aucune façon un précurseur de Luther. Comme maints auteurs de son temps, il a blâmé les mœurs d'un clergé trop mondain ; mais, sur le

(1) V. *Revue Germanique*, XVI (1925), p. 217 s.

Digitized by Google

domaine de la doctrine, il est resté inébranlablement attaché au catholicisme, persuadé de la vérité de ses dogmes et il fut un serviteur fidèle de la papauté.

F. P.

***

Avec une persévérance dont il faut le remercier, M. Friedrich Wilhelm continue à inciter ceux qu'il juge dignes de ce genre de travaux à construire des dictionnaires des rimes d'auteurs anciens (1). Dans la collection qu'il édite sous le titre *Münchener Texte* a paru en dernier lieu le **Reimwörterbuch und Verzeichnis der Reimwörter aus « Daniel von dem blühenden Tal » und dem « Pfaffen Amîs » von dem Stricker,** établi par M. K. WAELZEL (München, Georg D. W. Calwey, 1926, 6 mk). Le Stricker n'est pas un grand poète. Son *Daniel* est une pâle imitation des romans arthuriens. Son *Amîs* est un recueil de récits, aiguisés de satire, dont la matière est celle des fableaux. Mais il a de la verve et sa langue ne manque ni d'originalité ni d'aisance. M. Waelzel constate que les rimes du *Daniel* abondent en termes chevaleresques, exprimant des idées en relation avec les combats, triomphes, périls, morts, alors que dans *Amîs* paraissent les mots dont use la vie bourgeoise, différence conditionnée par le sujet (2). Dans l'un et l'autre poème, l'excellent Stricker, poussé par la nécessité, surtout par la difficulté que lui causaient les noms propres, a sacrifié le style à la rime. Plus de vingt fois il a utilisé la rime *Amîs* : *wîs* (le plus souvent dans le sens de « sage, instruit »), ce qui ne va pas toujours sans insulte à la poésie. — Espérons que cette si utile collection de dictionnaires de rimes sera poursuivie.

F. P.

***

Le tiré à part que M. KONRAD BURDACH a donné d'une contribution parue dans la *Festschrift Eugen Mogk* et publié sous le titre **Die nationale Aneignung der Bibel und die Anfänge der germanischen Philologie** (Halle a. S., Niemeyer, 1924), n'a pas à être présenté à nos lecteurs. Notre regretté collaborateur, Maurice Cahen, en rendant compte de la *Festschrift* (3) a parlé avec compétence de ce « porche monumental » qui est à l'entrée de l'édifice des études germaniques. Qu'il nous suffise donc de faire savoir qu'a été publiée à part cette étude où se révèlent à la fois l'érudition la plus étendue et solide et la pénétrante sûreté d'une haute intelligence (4).

F. P.

(1) V. *Revue Germanique*, XVII (1926), p. 252, XVIII (1927), p. 360 s.

(2) Le Stricker connaissait ses ressources en fait de vocabulaire courtois, « *ich kan gevüeger worte vil* », dit-il fièrement au début de son *Amîs* (v. 17).

(3) V. *Revue Germanique*, XVII (1926), p. 346.

(4) M. Burdach donne, dans l'introduction à ce travail, quelques indications biographiques le concernant. Qu'il soit permis à celui qui était alors « ein grüner Junge » de rappeler qu'il a entendu à l'Université de Berlin, lors d'une « Seminarübung » dirigée par W. Scherer,

Digitized by Google

***

Atteint d'un mal que les médecins de sa cour jugeaient incurable l'empereur Paléologue fut soumis à un remède de bonne femme. L'impératrice s'appliqua à le contredire en tout, à s'opposer à tous ses désirs, à faire ce qu'il ne voulait pas, et à ne pas faire ce qu'il souhaitait. Mis hors de lui par cette persistance à le contrarier, l'empereur se laissa aller à un accès de colère, qui le libéra des humeurs peccantes, cause de sa maladie. Cette **Wunderkur**, contée par ABRAHAM A SANCTA CLARA dans son *Judas der Erzschelm* a été donnée comme titre par M. KARL BERTSCHE à un choix de morceaux extraits de l'œuvre du célèbre moine augustin, choix qui vient de paraître (Berlin, Deutsche Buch-Gemeinschaft, 1928, rel. prix non indiqué). Je ne sais si, comme l'espère M. Bertsche, la lecture de ce volume aura pour résultat de réconforter l'Allemagne dans ses épreuves présentes et à venir. Ce qui est hors de doute, c'est que cette anthologie abrahamienne est de nature à nous faire connaître le tempérament oratoire du prédicateur de la cour de Vienne, dont Schiller ne dédaigna pas de s'inspirer quand il composa la célèbre *Kapuzinerpredigt* qui égaie le *Camp de Wallenstein*. On y voit l'étalage d'une science étendue et incertaine, des traits historiques, des emprunts à la Bible, des anecdotes du folklore (exemple N° 49 qui rappelle les moutons de Panurge), des apologues puisés dans le courant international (exemples: le corbeau et le renard, N° 124, l'homme et la couleuvre, N° 47, thèmes traités par La Fontaine), des histoires tirées de la Vie des Saints, des légendes pieuses. Abraham moralise sans trève. Il tonne contre les vices, l'irréligion, les péchés mortels et véniels ; il prend à partie la gourmandise, la vanité et autres défauts ; il n'a nulle indulgence pour les faiblesses féminines et fulmine contre les modes importées de l'étranger, surtout de Paris (133) ; ni la forme du *Manto* (manteau), ni le *Brokat* (brocart) dont on fait les vêtements d'apparat ne trouvent grâce à ses yeux (N° 91). Mais ce qui, plus que tout, aiguise la curiosité, surprend le goût et parfois lasse l'intérêt, c'est l'accent populaire, ce sont les innombrables jeux de mots jaillis d'une verve plus généreuse que délicate, les élans verbaux d'une fantaisie débridée ; ce sont les coq-à-l'âne, les rapprochements voulus pour la similitude ou antithétiques, rapprochements où le latin même a son rôle (exemple : le chrétien doit prier en travaillant : *orare* et *arare* (N° 91). Ces jeux de mots et des facéties d'un goût douteux, qui ont valu au prédicateur renommé le plus clair de ses triomphes, l'ont déconsidéré auprès de critiques sévères, qui ont vu en lui une sorte de « Spassmacher » supérieur. Tel n'est pas l'avis de M. Bertsche, qui a manifesté, par des éditions de plusieurs œuvres

un brillant exposé fait par le « Studiosus » Konrad Burdach. Depuis, le temps a marché... et M. Burdach aussi, qui est parvenu à la célébrité.

Digitized by Google

d'Abraham, l'estime qu'il professe pour l'auteur de *Judas*. Il a pourvu cette édition de notes explicatives bien utiles, et il lui a adjoint une introduction où il reproduit une biographie ancienne d'Abraham, due à Johannes Neiner, prêtre séculier de Vienne.

F. P.

***

Erasme n'appartient pas en propre à la philologie germanique. Cependant le nom du grand humaniste est cité dans toutes les œuvres où l'histoire intellectuelle de l'Allemagne est retracée. Mme MARTHA HEEP vient de souligner la valeur que possède Erasme pour qui veut apprécier justement une période essentielle de l'évolution de l'esprit humain et de l'esprit germanique. Dans son livre **Die Colloquia familiaria des Erasmus und Lucian** (Halle a. S., Max Niemeyer, 1927, 3,50 mk), elle a appliqué les ressources d'un esprit aiguisé à distinguer ce que l'auteur du XVIe siècle doit à celui du IIe. Cette investigation a pour conséquence de prouver qu'Erasme a bien imité Lucien, mais en gardant une large mesure d'originalité. Autre conséquence — et plus importante pour nous — le satirique moderne a, sous le couvert de l'ancien et incité par des similitudes frappantes, flagellé les travers de son temps. Il a fait le procès aux moines, à la vie conventuelle, aux ignorants, aux faux savants, aux avares, aux bellicistes. Il a combattu la superstition et n'a pas ménagé le clergé. Toutefois il a gardé, dans un temps où régnait la violence dans les polémiques religieuses, la liberté d'un haut esprit et il ne fut pas le Voltaire railleur avec qui on l'a souvent comparé. En nous donnant ce tableau des mœurs d'une grande époque, en le traçant d'une plume alerte et colorée, Mme Heep a ajouté à la gloire d'Erasme et accru notre instruction.

F. P.

***

Nous avons signalé au fur et à mesure de leur publication les divers tomes qui constituent les **Gœthes Werke**, Vollständige Ausgabe in 40 Teilen (Deutsches Verlagshaus Bong u. Co, Berlin, Leipzig, Wien, Stuttgart), édition publiée sous la direction de M. KARL ALT. Le dernier volume dont il a été rendu compte ici, est le premier tome des *Anmerkungen* (1). De ce commentaire il a été dit qu'il « a le grand mérite, malgré sa sobriété, d'apprendre beaucoup, même au lettré ». Ce jugement vaut pour le tome 2, publié longtemps après le premier. On trouve en ce volume, comme dans le précédent, des explications de passages peu clairs ou diversement interprétés, la clé d'allusions difficiles à pénétrer, des indications sur les relations de la pensée de Gœthe et de ses sources, des exposés de questions controversées (ex. la part de Gœthe dans la rédaction des *Frankfurter Gelehrte Anzeigen)*

(1) V. *Revue Germanique*, X (1914), p. 398.

Digitized by Google

etc. Les œuvres scientifiques de Gœthe, terreur des critiques, ont été élucidées par M. S. Kalischer. — Grâce au *Register* — dû à M. Christian Waas — qui constitue le dernier tome de cette édition et qui est un ouvrage de référence extrêmement utile, il est donné satisfaction au lecteur en quête d'un renseignement que sa mémoire lui refuse. Veut-on connaître l'opinion de Gœthe sur un sujet traité par le poète, ou avoir une donnée biographique sur un personnage cité par lui, ou pouvoir trouver, dans l'édition, telle œuvre ou tel fragment ou tel poème, ou encore être fixé sur la situation d'une localité peu célèbre, ou enfin découvrir les sources où a puisé Gœthe, on n'a qu'à recourir à ce volumineux index, qui renverra à la page du livre et de là aux *Anmerkungen*. — Cette édition est un remaniement de l'édition Hempel, qui était considérée, même par les chercheurs. Mis à jour, ce nouveau *Gœthe*, qui contient les œuvres complètes du poète, n'a pas, il est vrai, l'autorité de l'édition de Weimar ; il en possède quelques-unes des qualités et il a sur cette dernière l'avantage d'être d'un prix abordable.

F. P.

***

C'est pour les « amis de la littérature et les spécialistes du folklore » que M. JOSEPH LEFFTZ a publié les **Märchen der Brüder Grimm**, Urfassung der Originalhandschrift der Abtei Ölenberg im Elsass (Selbstverlag der Elsass-Lothringischen Wissenschaflichen Gesellschaft. Société Savante d'Alsace et de Lorraine, Strasbourg, 1927, Reihe C, 1. Band). Comme l'indique le titre, M. Lefftz a imprimé un manuscrit, conservé à l'abbaye d'Ölenberg, des *Contes* des Grimm. Ce texte a une valeur certaine ; il nous montre l'une des phases de la rédaction de l'œuvre si connue. Il nous dévoile aussi — ce qui contredit l'opinion commune — que, des deux frères, c'est Jacob qui a eu la part la plus importante à la conception et à l'exécution du travail. Trois groupes de contes sont réunis et distingués ici : ceux qui ont été recueillis par Wilhelm, ceux dont la rédaction appartient à Jacob, enfin ceux qu'ont fournis des volontaires. En appendice on trouve des remarques sur le manuscrit, dont une publication fautive a été faite en 1924, un court apparat critique et des indications sur les origines de ces contes. Des reproductions du manuscrit, trois illustrations et une présentation irréprochable font un beau livre de ce document qui servira à l'histoire des origines des *Contes* des frères Grimm.

F. P.

***

Grâce aux travaux du Docteur Schellberg et de ses collaborateurs, la bibliographie de Görres s'enrichit de jour en jour. Signalons en premier lieu la parution du premier volume de la grande édition critique, tant souhaitée, si longtemps attendue, et qui donnera un nouvel

Digitized by Google

élan à l'étude de Görres, entravée jusqu'ici par le caractère dispersé de son œuvre. Cette édition, projetée dès 1912, comprendra environ vingt-deux volumes in-8° de 500 pages environ ; le prix de souscription est de 7 mark par volume pour l'ensemble, et 8 mark par volume isolé (Cologne, Gilde Verlag). Le Docteur Schellberg, au cours de son travail patient et acharné a eu la grande satisfaction de mettre la main sur de nombreux inédits, mis à sa disposition par le Docteur Hamm de Hanovre, parmi lesquels un journal intime, et les plans de nombreuses conférences. Le seul volume encore paru est le tome III, avec une introduction de Günther Müller. Il comprend des écrits publiés entre 1803 et 1808, et nous montre par conséquent Görres en plein romantisme : « La croyance et la science », les articles parus dans l'« Aurora », l'histoire de Bogs, « les livres populaires allemands », les articles parus dans le « Journal des ermites », « la religion dans l'histoire », autant de textes très intéressants pour l'histoire du romantisme de Heidelberg. Signalons tout spécialement la reproduction en fac-similé des « *Schriftproben von Peter Hammer* », dont l'édition originale est aujourd'hui introuvable. Pour les non-spécialistes, que la masse des œuvres de Görres effraye, le Docteur SCHELLBERG a composé deux ouvrages. D'abord « **Josef von Görres** » (Cologne 1926, Gilde Verlag, in-12 de 175 p.), biographie ramassée, mais excellente, qui reproduit dans son ensemble la préface de ses morceaux choisis de Görres publiés en 1911. Et deuxièmement « **Joseph Görres, eine Auswahl** » (Cologne 1927, Gilde Verlag, in-8° de 605 pages), recueil de morceaux choisis et de lettres où l'on trouvera un tableau fidèle de l'évolution intellectuelle de Görres, telle qu'elle se manifeste dans ses écrits. L'autorité universellement reconnue du Docteur Schellberg pour tout ce qui touche à Görres fait de cette authologie non pas une compilation hâtive, mais un instrument de travail remarquable.

R. G.

***

Il est des œuvres littéraires où les problèmes que posent le droit immortel et la justice souveraine sont un élément essentiel. Le devoir de la critique est d'étudier l'attitude qu'a prise l'auteur en les résolvant. Mais, quand cet auteur n'a pas montré une constance permanente dans ses idées et ses sentiments la critique éprouve de singuliers embarras. Tel est le cas offert par le *Kohlhaas* et le *Prince de Hombourg* de Kleist. M. JOSEPH KÖRNER est venu au secours des lecteurs et commentateurs de ces œuvres célèbres en écrivant **Recht und Pflicht. Eine Kleiststudie** (B. G. Teubner, Berlin-Leipzig, 1926, 1,60 mk) (1). Ce travail d'analyse délicate, serrée, parfois un peu subtile, interprète les idées qui ont inspiré et guidé Kleist dans la conception et

(1) Paru aussi dans la *Zeitschrift für Deutschkunde* (19. Ergänzungsheft).



Digitized by Google

la rédaction de sa nouvelle et de son drame. Kohlhaas a-t-il usé du droit légitime de l'individu quand il s'est mis en révolte contre l'autorité sociale abusant de son pouvoir ? Oui, répond M. Körner, si l'on admet que Kleist avait raison de s'appuyer sur Rousseau, qui a déclaré que « le pacte social étant violé, chacun rentre alors dans ses premiers droits et reprend sa liberté naturelle ». Mais Kohlhaas, observe M. Körner, a péché par obstination et entrepris de ruiner les fondements de l'ordre social. C'est là sa faute, faute qu'il expie, moins par sa mort que par l'adhésion morale qu'il donne à la sentence qui le condamne. — Mais une autre œuvre de Kleist paraît contredire celle-ci. Alors que Kohlhaas se voit châtié pour avoir réclamé la justice et ne l'avoir trouvée ni dans les institutions sociales, ni dans les prescriptions religieuses — Luther l'a condamné sans le comprendre — comment approuver que le prince de Hombourg, qui a failli à un devoir impératif et clair, soit pardonné, voire récompensé au dénouement du drame ? M. Körner nous enseigne, à l'aide d'ingénieuses déductions, que le prince doit cette heureuse issue des événements, moins à la générosité — trop vantée par les critiques — de l'Electeur qu'à la conscience qu'il a prise de sa faute. Il reconnaît qu'il a mérité d'être puni. Il accepte peu à peu la mort qu'on lui destine. Sa raison rend plein hommage à l'esprit de la loi violée par lui. Comme l'Electeur, de son côté, a fait preuve d'intolérance dans l'application des règles de justice, le dénouement se trouve satisfaisant. — Kleist sort, grâce à M. Körner, à peu près triomphant du procès que lui ont fait maints lecteurs et critiques.

F. P.

***

L'étoile d'Anzengruber paraît avoir pâli en ces jours. Aussi est-ce un devoir de justice que remplit la maison Philipp Reclam jun. en publiant dans son excellente collection « Helios Klassiker » **Anzengruber ausgewählte Werke** (Leipzig, 1928, 4 vol. rel. toile, 2,75 mk chacun). L'édition a été confiée à M. Carl W. Neumann, qui est responsable du choix, du texte et de l'introduction. Du choix il y a peu de chose à dire. Le goût personnel de l'éditeur est prédominant. Il faut aussi tenir compte des nécessités de la vente. Ces deux raisons ont pu se conjuguer pour assurer à la partie narrative de l'œuvre d'Anzengruber une place que d'aucuns peuvent juger par trop prépondérante. Trois volumes sur quatre, en effet, contiennent des romans et nouvelles, alors qu'au seul quatrième sont réservées les pièces de théâtre. La proportion peut sembler contestable, le meilleur de la gloire d'Anzengruber étant fondé sur sa production dramatique. Nous avons, il est vrai, dans ce quatrième volume les six principales pièces d'Anzengruber. Pourtant on aurait aimé voir figurer dans un tome cinquième le *Doppelselbstmord* et d'autres drames ou comédies qui ont une valeur certaine. Mais ne récriminons pas. Contentons-nous de

Digitized by Google

ce qu'on nous offre et qui est déjà chose appréciable si nous considérons la quantité de la substance et la qualité de la présentation, qui est vraiment très engageante. Dans l'introduction M. Neumann a conté, avec une sympathie passionnée, la vie mêlée de joie et de peines du grand auteur autrichien. Il a également analysé, avec goût, les plus marquantes de ses œuvres et heureusement caractérisé son talent. Biographie et étude littéraire ajoutent au prix de cette édition qui ne peut manquer dans une bibliothèque contenant les auteurs allemands de premier ordre.

F. P.

***

Sous la direction de M. O. Hellinghaus, la maison d'édition Herder, de Fribourg en-Brisgau, publie une *Bibliothek we tvoller Novellen und Erzählungen* en vingt volumes, renfermant les meilleurs récits de Kleist, Arnim, Brentano, Stifter, Grillparzer, Hauff, Hebbel, Fouqué, Mörike, Hoffmann, Eichendorff, etc. Le cinquième volume, qui vient de paraître en troisième édition (1927), est un des plus captivants, avec le chef-d'œuvre narratif d'OTTO LUDWIG : **Zwischen Himmel und Erde**, une nouvelle d'ADALBERT STIFTER : **Das Heidedorf**, et une nouvelle de JAKOB FREY : **Das Vaterhaus**. Le texte est imprimé correctement, en caractères très nets, qui se lisent facilement et sans fatigue, ce qui n'est pas toujours le cas pour les éditions bon marché. Le prix du volume est de 1,80 mk broché, 3 mk relié toile.

L. M.

***

Dans la jolie collection *Aurore*, éditée par la maison Gedalge, 75, rue des Saints-Pères, Paris (VI$^{e}$), et qui ne comprend que des ouvrages : romans d'aventures, voyages, contes, nouvelles, pouvant être mis entre toutes les mains, nous avons plaisir à signaler parmi les derniers volumes parus, les suivants : 1° **Les Pirates du lac Mælar** du romancier suédois SIGRID SIWERZ. C'est l'histoire de trois jeunes écoliers qui, après s'être emparé d'un voilier de plaisance, ont passé une partie de leurs vacances à naviguer sur le lac Mælar, y menant l'existence des véritables pirates de la mer. L'auteur y donne de jolies descriptions de cet étrange pays et les leçons qui découlent de ces aventures ne seront pas plus perdues pour les jeunes lecteurs qu'elles ne le furent pour Georges, qui ramena le bateau au port, l'âme pleine de remords, mais « conscient que le jour où se présentera la vraie grande aventure », il sera mieux armé que les autres pour l'accueillir. — 2° **La Quenouille du bonheur** où Madame LILY JEAN-LAVAL, s'adressant à toutes ses sœurs, les jeunes filles qui ont attendu, aimé, pleuré, raconte l'histoire d'Aurore d'Argenty qui aurait vécu dans une petite ville de province au début du siècle dernier. Et c'est autour de cette mélancolique histoire

Digitized by Google

d'amour, la vie de tout un petit monde fermé qu'en un style délicieusement vieillot l'auteur nous évoque. On y verra que le bonheur ne se rencontre pas. Qu'il faut le créer comme un objet d'art, l'ourdir comme une étoffe précieuse. Le destin met entre les mains de toutes les femmes une quenouille plus ou moins emmêlée. A elles, de leurs doigts habiles et persévérants, d'y distinguer le lin du chanvre, d'y découvrir les brins d'or. — 3° **Peau-de-Pêche** de GABRIEL MAURIÈRE est l'émouvante histoire d'un petit orphelin de l'Assistance publique, dont, après de dures expériences, la vie saine de la campagne saura faire un brave paysan. — 4° **Les Récits d'un chasseur** sont peut-être le chef-d'œuvre d'IVAN TOURGUENEFF. Traduits et adaptés pour la jeunesse par E. Halpérine-Kaminsky, nos enfants y apprendront quelle fut la vie du moujick russe avant l'affranchissement des serfs et sans doute y découvriront-ils plus d'une raison qui explique l'état de choses actuel en Russie. C'est une lecture que nous ne saurions trop leur recommander.

L. P.

***

Cette deuxième partie du *Fils de la Servante*, « **Fermentation** » d'AUGUSTE STRINDBERG, excellemment traduite par M. CAMILLE POLACK et dont la deuxième édition vient de paraître chez Stock dans la collection scandinave de la Bibliothèque cosmopolite, ne relate pas seulement une phase de l'histoire d'une âme (1867-1872), d'une âme qui fut parmi les plus tourmentées qu'il y ait jamais eu : elle constitue en même temps un suggestif tableau de la vie des étudiants d'Upsal et nous donne un intéressant aperçu de la littérature suédoise à cette époque. Nous n'en saurions trop recommander la lecture à nos propres étudiants et à toutes personnes curieuses du mouvement des idées à l'étranger.

L. P.

***

Quel délicieux petit livre que ce récit d'ANDERSEN, « **Rien qu'un violoneux** », traduit du danois par MATHILDE et PIERRE PARAF — puis-je leur demander où se trouve Odense ? — et qu'édite la maison Gedalge (Paris, 75, rue des Saints-Pères), dans sa «Collection urore». Les enfants le liront avec attendrissement, mais avec combien plus d'émotion encore et d'intérêt les grandes personnes qui connaissent la vie de l'auteur ! Car ce petit violoneux, si ce n'est Andersen lui-même, « c'est donc son ombre, cet enfant du peuple » qui fut un tendre, un indécis, qui sentit le dieu en lui et ne trouva point le courage ou la brutalité nécessaire pour le réaliser et qui, parce qu'il ne possédait pas assez de génie — et peut-être trop de cœur, — ne devint *rien qu'un violoneux* ».

L. P.

Digitized by Google

***

Cette «**Lettre recommandée** », traduite du suédois par VICTOR VINDE (Simon Kra, 6, rue Blanche, Paris ; numéro 31 de la Collection européenne. Prix 13 fr. 50) est aussi un véritable livre de la faim et qui rappelle celui de ses livres auquel le romancier norwégien Knut Hamsun a donné ce titre. L'auteur, EYVIND JOHNSON, a-t-il vécu les torturantes épreuves qu'il décrit ? Il le faut bien pour l'avoir fait avec tant de vérité et d'émotion. Mais avec quel humour aussi et quel lyrisme ! Les descriptions qu'il nous fait de Paris, où il a si crânement souffert, nous en fournissent la preuve, de même que les réflexions qu'il sème tout au long de sa route. « La lettre recommandée, la grande lettre recommandée de l'imagination qui va et vient éternellement à travers le rêve éveillé et le rêve sommeillant, mais qui n'arrive jamais à la réalité, parcequ'elle n'a jamais été envoyée», nous croyons, nous, qu'elle arrivera à M. Eyvind Johnson, qui n'a que 27 ans, et qu'elle lui apportera à la fois profit et renom.

L. P.

***

Sous le numéro 19 de sa Bibliothèque Cosmopolite, la librairie Stock (rue du Vieux-Colombier, Paris), vient de publier l'un des plus caractéristiques romans, « **Hansine Solstad** », de l'écrivain norvégien PETER EGGE, dont le traducteur, P. G. LA CHESNAIS, nous donne en quelques lignes de préface la biographie et nous analyse l'œuvre. Hansine est une enfant de la campagne, pauvre bien qu'appartenant à la noblesse paysanne, que les circonstances transportent, petite bergère, à la ville, où, de servante, à force de travail, d'économie, de sens pratique, elle finit par se trouver la femme d'un très modeste employé de magasin, dont elle fait l'un des plus riches négociants de l'endroit et que la faillite de son associé ruine à fond. Sur cette trame c'est, d'une part, après la description du milieu paysan en son opposition entre les vieilles familles et les simples journaliers, celle de la vie des artisans de la ville et du monde commercial ; d'autre part, la psychologie de cette femme qui, faussement accusée, enfant, d'avoir volé, a été sa vie durant victime de cette réputation. Finalement justifiée, va-t-elle connaître dans la mort qu'elle souhaitait, le sens que sa vie a eu ? Va-t-elle enfin savoir quelle a été pour elle l'idée de Dieu ?

L. P.

***

Le livre de LÉOPOLD FEILER : **Die Entstehung des Christentums aus dem Geiste des magischen Denkens** (Jena, Eugen Diederichs Verlag, 1927, 155 p., in-8°, br. 3,80 mk., rel. 6 mk), n'a d'autre prétention que de résumer, à l'usage des lecteurs éclairés, les plus récents tra-

Digitized by Google

vaux sur les origines du christianisme ; en dégageant celui-ci des entraves historiques qui l'étouffaient, en lui rendant son caractère mystique et spontané, l'auteur espère lui ramener quelques libres adeptes. Parmi les nombreux chercheurs dont il utilise les travaux, L. Feiler cite A. Drews, W.-B. Smith et O. Spengler, voire Dupuis et Volney. Ce qui nous étonne d'abord, c'est qu'il ne nomme pas une fois Renan ; mais ceci s'explique sans doute par une différence de méthode : tandis que Renan, travaillant en philologue, en historien et même en géographe, essayait de retrouver le visage humain d'un Jésus vivant, L. Feiler renonce d'avance à la personnalité historique de Jésus et recherche les sources du christianisme, par-delà l'antiquité grecque et le judaïsme, jusqu'aux époques primitives de la magie. On isole ainsi l'idée chrétienne de sa gangue historique et on la rend accessible à tous les chercheurs d'au-delà. L. Feiler a divisé son livre, sans plan rigoureux et d'une lecture aisée, en trois parties dans lesquelles il envisage successivement : la croix, l'évangile et la morphologie du christianisme primitif. Pour la croix, il démontre que ce signe est bien antérieur au christianisme ; son argumentation l'amène à étudier les idées de rédemption et de péché, le cosmos des dieux et des génies, l'influence planétaire, bref tout ce contenu des religions primitives. Son étude des évangiles ruine entièrement la valeur historique de ceux-ci et en fait ressortir le caractère essentiellement parabolique : les éléments mythiques, poétiques et « magiques » en sont finement analysés. Enfin, après avoir fait table rase, L. Feiler reconstruit sur des bases nouvelles tout le christianisme traditionnel avec ses accroissements successifs. Son interprétation, solidement étayée, n'altère en rien la majesté des Ecritures ; il apparaît au contraire qu'en raccordant le christianisme aux plus anciens mythes, en l'identifiant avec la religion naturelle, en le transposant du plan historique sur le plan « magique », L. Feiler lui infuse une vie nouvelle et l'intègre, comme un élément essentiel, dans la culture humaine ; et c'est ici, précisément, qu'il rejoint O. Spengler.

A. F.

***

Le titre du livre de HANS HEINRICH EHRLER : **Das Gesetz der Liebe** (Gotha, Leopold Klotz, 1928, VIII-315 p., rel. 8 mk.) semble annoncer d'abord une étude de psychanalyse freudienne. Il y a de cela en effet dans la première moitié ; en un style composite, où la terminologie philosophique et mathématique s'allie à une poétique éloquence, H. H. Ehrler envisage la dualité de principes dans l'univers : le moi et l'objet, le moi et le toi, la matière et l'esprit, le bien et le mal, Dieu et la création, la vie et la mort, le masculin et le féminin ; puis il constitue la synthèse de ces doubles forces sous la loi d'amour, résumée d'un mot : Eros. Mais la seconde moitié, sans être positive-

Digitized by Google

ment dissymétrique, transpose tous les problèmes sur le plan religieux : la loi d'amour ne peut s'appliquer, selon H.-H. Ehrler, que dans l'unité mystique ; du royaume de l'esprit et de la question du libre arbitre, il passe à l'Evangile, à la communauté chrétienne, à l'Eglise à la fusion de toutes les religions en une seule idée fondamentale, enfin à la formation d'un bloc de toutes les confessions chrétiennes (sous l'hégémonie, semble-t-il, du catholicisme) opposant 760 millions d'adeptes aux 1.040 millions de non-chrétiens qui peuplent le monde : sorte de ligue pour la défense de la civilisation occidentale contre la barbarie extérieure. Ce vaste projet, qui concorde avec les efforts de certains congrès annuels pour l'union des églises, ne rappelle-t-il pas les tendances de Novalis et de F. Schlegel ? La glorification de saint Augustin et de saint François d'Assise, à qui deux beaux chapitres sont consacrés vers la fin, paraît symboliser la réconciliation du protestantisme et du catholicisme. L'ouvrage de H. H. Ehrler est une curieuse tentative de rapprochement des civilisés sous la « loi d'amour », il vient à son heure, coïncidant avec le nouveau « common prayerbook » d'Angleterre, et répond aux besoins des âmes inquiètes. Sa valeur littéraire lui vient d'un intéressant mélange de néo-romantisme, de sociologie moderne et de philosophie transcendantale. Les passages où l'auteur décrit le mécanisme de la vie actuelle, ses allusions aux inventions les plus récentes, ses considérations originales, habilement amenées et utilisées, sur une gare, sur la T. S. F., l'aviation; la division du travail, le grain de blé, son réquisitoire contre la richesse matérialiste séduiront même ceux des lecteurs que H. H. Ehrler ne réussira pas à convertir à son système.

A. F.

***

Sous le titre de **Denkfibel,** le Docteur AUGUST LUDOVICI publie (librairie F. Bruckmann, München, 1927, relié toile, 3 mk), un petit livre destiné à servir de guide à quiconque désire explorer le domaine incommensurable des systèmes philosophiques et des conceptions de l'univers. Cette initiation du lecteur est basée sur la méthode du « contraste », qui correspond à une réalité historique. L'auteur constate, en effet, que l'histoire de la pensée humaine présente l'image d'une lutte perpétuelle entre les doctrines opposées, et son enseignement par le contraste correspond ainsi et s'adapte à la vérité des faits. La matière de l'ouvrage est répartie en trois livres : *Dasein, Denken, Tun.* Le premier trace l'image de l'univers, tel qu'elle résulte des découvertes des sciences exactes. Le chapitre « *Denken* » se propose d'établir une règle capable de nous enseigner à éviter l'erreur. Enfin, dans le chapitre « *Tun* », l'auteur montre que toute notre activité est dominée par le contraste, c'est-à-dire par la lutte. Ce contraste organique doit, de

Digitized by Google

même, commander la marche de notre pensée. Grâce à lui (l'auteur, du moins, l'espère), l'on pourra espérer restreindre de plus en plus le domaine de l'erreur.

L. M.

***

M. P. Genévrier n'a pas eu l'ambition de faire œuvre scientifique en rédigeant son **Précis de phonétique comparée française et anglaise** (Paris, Didier, 1927). Il nous livre sincèrement cet aveu. Son livre, comme l'indique le sous-titre est (surtout) un manuel de prononciation française à l'usage des étudiants anglo-saxons. Bien que M. Genévrier se soit imposé un intense labeur pour atteindre l'exactitude exigée en matière si ardue et qu'il se soit renseigné près des auteurs les plus compétents, l'abbé Rousselot, M. Grammont, etc., on se rend compte que son initiation à la phonétique n'est pas encore complète. Quelques remarques, que nous soumettons à son attention, paraissent le démontrer. Le timbre d'une voyelle est autre chose que « sa hauteur relative (son grave, moyen ou aigu » (p. 55), et le mot timbre est utilisé arbitrairement p. 58 ss. Il y a plus qu'un « rapprochement brusque des cordes vocales » dans l'émission du coup de glotte (glottal stop) et ce « coup de glotte » n'existe pas dans l'anglais normal « avant l'émission d'une voyelle », alors qu'il est à peu près constant en allemand (p. 21) (1). C'est aussi exposer le lecteur à l'erreur en désignant le *glottal stop* comme « une sorte d'*h* expirée » (p. 166) ; il faut au contraire distinguer exactement ces deux émissions. Il ne semble pas que « le point d'articulation » de l'*r* grasseyé parisien (2), avance ou recule « suivant que la voyelle qui suit appartient à la série palatale ou à la série vélaire » (p. 188). Comme d'autres phonéticiens, M. Genévrier attribue à cet *r*, qui est proprement un *r* vélaire, le nom d'*r* uvulaire (tableau p. 162-3), qui est autre chose. Enfin on est un peu surpris que M. Genévrier, qui donne d'excellents conseils aux Anglais apprenant le français, n'ait pas signalé un défaut fréquent, surtout chez les Anglais du Sud, qui prononcent *ch* et *j* la langue trop étalée, ce qui donne une impression auditive fâcheuse (*chianter*, *toujiours* pour *chanter*, *toujours*). — Ces observations ont paru devoir être faites en toute franchise et sans que soit dénigré le livre fort estimable d'un auteur qui a produit un travail où sont condensés de méritoires efforts. Les comparaisons établies entre l'anglais et le français sont très utiles, encore qu'on puisse différer d'avis avec l'auteur sur certains points. La prononciation française est indiquée à peu près irréprochablement (3). On ne saurait

(1) Si M. Genévrier entend par « coup de glotte » l'*attaque douce* de l'abbé Rousselot, le *weicher Einsatz* des phonéticiens allemands, il aurait dû le dire. Mais cela ne ressort pas de son exposé.

(2) Nous devrions, en phonétique, nous abstenir d'employer les termes *gras* et *grasseyer* dont le sens n'est pas fixé.

(3) Bien que recommandée par le *Dictionnaire Général*, la prononciation *pogne*, *pognard* etc.

Digitized by Google

douter que ce *Précis* ne rende des services appréciables aux sujets de langue anglaise apprenant le français.

F. P.

***

Après le *Précis d'expérimentation phonétique* dont nous avons précisé l'objet dans un numéro précédent (1), M. l'abbé A. MILLET poursuit son dessein en donnant **L'oreille et les sons du langage** (Paris, J. Vrin, 1926). Ici encore, M. l'abbé Millet extrait de l'œuvre de l'abbé Rousselot ce qu'il y a de substantiel dans les recherches du maître de la phonétique expérimentale. Le travail était plus délicat que dans l'ouvrage précédent. On a affaire ici à l'acoustique, c'est-à-dire à des problèmes relevant en partie de la physique et en partie de la physiologie. M. l'abbé Millet s'est efforcé de donner un résumé clair des moyens utilisés et des résultats obtenus par la méthode expérimentale. Il fallait, pour entrer dans le vif de la question, une connaissance exacte du sujet, et, pour ne pas rebuter le lecteur, un don d'exposition que ne possèdent pas tous les savants. Ces deux conditions ont été réunies. Nous trouvons dans ce petit volume l'essence de la phonétique expérimentale appliquée aux fonctions de l'oreille considérée comme participant au langage. Le lecteur y cueillera bon nombre de constatations capables de l'instruire s'il a à parler ou à enseigner une langue étrangère. Exemples : « l'on n'a généralement pas conscience de son accent dialectal » (p. 103) (2) ; « l'oreille, reconnaissant dans les langues étrangères des sons voisins de ceux auxquels elle est *accoutumée*, n'est pas frappée de la différence » (ibid.) ; « l'attention, dans l'émission isolée, retarde l'effet de la loi de l'économie » (p. 104) ; « la répartition de l'énergie... règle la sonorité et la force des phonèmes, mais en proportion inverse, opposant le travail buccal au travail laryngien » (p. 121).

F. P.

***

Il n'est guère de domaine de la littérature allemande du moyen âge où n'apparaisse, avec plus ou moins d'évidence, l'influence des auteurs français. Le **Roman de la Rose** que vient de traduire Mme B. A. JEANROY (Paris, H. de Boccard, 1928), a été, avec les œuvres de nature similaire, un modèle dont se sont inspirés plusieurs poètes allemands. Le thème essentiel de l'œuvre de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung est, on le sait, l'amour courtois ; les personnages en sont des êtres allégoriques ; les idées, surtout du dernier, sont l'expression de

(pour *poigne, poignard*, etc.) (p. 77, 208), ne paraît pas la plus usitée. Ce n'est pas celle que donne le *Dictionnaire phonétique de la langue française* de Michaelis et Passy.

(1) V. *Revue Germanique*, XIX (1928), p. 193 s.

(2) C'est pourquoi un sujet parlant un des dialectes de l'Est de la France, où l'assourdissement des sonores (en finale, devant une sourde, etc.) est la règle, ne fera pas de distinction entre *jeu de balance* et *je te balance*, surtout s'il use d'une diction rapide.

Digitized by Google

considérations philosophiques ou scientifiques de tout ordre. La donnée allégorique séduisit les auteurs d'outre-Rhin, préparés déjà à ce genre poetique par des tentatives de Hartmann d'Aue, de Gottfried de Strasbourg et du poète de *Phyllis et Flora*. La voie ainsi ouverte fut suivie par l'auteur de la *Doctrine d'amour* (der Minne Lehre), par Hadamar de Laber dans sa *Chasse*, par Maître Altswert et d'autres. C'est donc pour l'étudiant de la littérature allemande un profit de pouvoir lire la traduction d'une partie et le résumé de passages moins importants des 22.669 vers qui constituent le *Roman de la Rose*. Ce lui sera aussi un plaisir. La prose élégante, coulante et colorée de Mme Jeanroy s'empare dès l'abord de notre esprit et subjugue irrésistiblement notre attention.

F. P.

***

Le *Roman de Renard* est une œuvre internationale. En français, en flamand, en bas-allemand, en allemand littéraire, etc., elle a eu une éclatante fortune. Les aventures de Renard, maître ès ruses, n'ont pas perdu leur attrait. Mais qui se résoudra à entreprendre la lecture des nombreuses branches et des milliers de vers où elles nous sont contées ? (1). Aussi Mme B. A. Jeanroy a-t-elle bien fait de redire en français moderne les épisodes saillants du **Roman de Renard** (Paris, H. de Boccard, 1926, collection *Poèmes et récits de la vieille France*, VIII). Ces épisodes ont été disposés dans l'ordre le plus rationnel. Les aventures de quelque importance ont été résumées, de sorte qu'apparaît un texte continu. Quiconque aime le vieux langage français saura gré à Mme Jeanroy du soin qu'elle a pris de garder du vocabulaire ancien les termes expressifs. Son choix a été particulièrement heureux. En lisant ces passages qui évoquent si puissamment la parole du passé, on a l'illusion de lire le texte même tel qu'il jaillit de l'imagination de nos conteurs. M. A. Jeanroy a joint à ce charmant volume une notice éclairant la genèse du *Roman de Renard*.

F. P.

(1) Nous possédons, il est vrai, l'admirable *Reinecke Fuchs* de Gœthe. Mais ce poème est la mise en vers de la traduction que fit Gottsched d'un texte bas-allemand. Quoique Gœthe se soit aussi inspiré de ce dernier texte (joint à la traduction de Gottsched), il nous a livré plutôt une œuvre personnelle que la reproduction de l'original. — Ni le *Reinhart Fuchs* de Heinrich der Glichezare éd. Baesecke), ni le *Reinke de Vos* (éd. Leitzmann) ne concordent exactement avec les branches françaises.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE

**I. — Histoire de la civilisation.** — *Deutscher Kulturatlas. Hrsg. von* G. LÜDTKE u. LUTZ MACKENSEN. (*Etwa* 500 *Kt. in* 60 *Lfgn.*). *Lfg.* 1. Berlin, de Gruyter, '28. 2 m. — *Deutschland. Die natürlichen Grundlagen seiner Kultur. Hrsg. von d. Deutschen Akademie d. Naturforscher zu Halle.* Leipzig, Quelle u. Meyer, '28 (VII-361 p.). 14 m. — KOSSINNA, G. *Ursprung und Verbreitung der Germanen in vor = und frühgeschichtlicher Zeit.* Leipzig, Kabitzsch, '28 (VIII-320 p.), 15 m. [*Mannus-Bibliothek*, 6]. — ANGSTMANN, ELSE. *Der Henker in der Volksmeinung. Seine Namen und sein Vorkommen in d. mündlichen Volksüberlieferung.* Bonn, Klopp, '28 (XI-113 p.). 11 m. — SCHERR, J. *Kulturgeschichte der deutschen Frau.* 1., *illustr. Ausg., nach der* 2. *Aufl. d. Orig. durchges. u. hrsg. v.* MAX BAUER. Dresden, Aretz, '28 (346 p.). 25 m. — MORECK, C. *Kultur-und Sittengeschichte der neuesten Zeit.* Dresden, Aretz, '28 (411 p.). 38 m. — BERGSTRÄSSER, L. *Geschichte der politischen Parteien in Deutschlaud.* 5. *verb. u. bis auf die Gegenwart fortges. Aufl.* Mannheim, Bensheimer, '28 (XIV-222 p.). 4 m. — PEUCKERT, W. E. *Schlesische Volkskunde.* Leipzig, Quelle u. Meyer, '28 (VII-272 p.), 6,40 m. [*Deutsche Stämme, deutsche Lande*]. — JUNGANDREAS, W. *Beiträge zur Erforschung der Besiedlung Schlesiens und zur Entwicklungsgeschichte der schlesischen Mundart.* Breslau, Marcus, '28 (XIV-398 p.). 20 m. — HUCH, RICARDA. *Lebensbilder deutscher Städte.* Leipzig, Grethlein, '27 (VI-447 p.). 6 m. — BEYER, G. *Weimar. Mit geschichtt. Einleitung von* EB. SCHENK ZU SCHWEINSBERG. Berlin, Deutsche Verlagsges. f. Politik u. Geschichte, '28 (XXV-108 p.). 10 m.

**II. — Langue allemande.** — *Der kleine Beckmann. Ill. Konversationslexikon f. Schule u. Haus. Bd.* 1. *Geisteswissenschaften. Bd* 2. *Reale Wissenschaften.* Leipzig, Beckmann, '27. 2 vol. 30 m. — SCHLESSING, A. *Deutscher Wortschatz. Ein Hilfs = und Nachschlagebuch.* 6. *Aufl. verb. u. verm. von* HUGO WEHRLE. Stuttgart, Grüninger, '27 (XXVIII-537 p.). 10 m. — FINK, F. *Neues Fremdwörterbuch.* 13. *Aufl.* Berlin, Schultze, '27 (313 p.). 2 m. — CROUS, E. *Die gotischen Schriftarten.* Leipzig, Klinkhardt u. Biermann, '28 (46 p., 64 pl.). 24 m. — SASS, JOH. *Die Sprache des niederdeutschen Zimmermanns, darges. auf Grund der Mundart von Blankenese* (*Holstein*). Hamburg, Wachholtz, '27 (XIX-248 p.). 5 m. — KRANZMAYER, E. *Die Synonyma für Kinn und Stirne in den Mundarten Altbayerns.* München, Oldenburg, '27 (7 p.), 1,50 m. — LASCH, AGATHE. « *Berlinisch* ». *Eine berlinische Sprach-*

Digitized by Google

*geschichte*. Berlin, Hobbing, '28 (XII-354 p.). 12 m. [*Berlinische Forschungen, Bd.* 2]. — CHRISTMANN, E. *Der Lautbestand des Rheinfränkischen und sein Wandel in der Mundart von Kaulbach*. (*Pfalz*). Speyer, Jaeger, '27 (VII-108 p.). 3 m. — DAMKÖHLER, ED. *Nordharzer Wörterbuch. Auf Grundlage der Cattenstedter Mundart*. Wernigerode, '27 (XIII-232 p.), 6 m. — WREDE, A. *Altkölnischer Sprachschatz. Als Wörterbuch bearb. u. hrsg. Lfg.* 1. Bonn, Klopp, '28 (64 p.). 4 m. — STURMFELS, W. *Die Ortsnamen Nassaus*. Rüsselsheim, Sturmfels, '28 (77 p.). 3 m. — SEXAUER, O. *Die Mundart von Pforzheim*. Leipzig, Eichblatt, '27 (VIII-181 p.). 7,40 m. [*Diss. phil. Heidelberg*, 1925]. — ROTHER, K. *Die schlesischen Sprichwörter und Redensarten*. Breslau, Ostdeutsche Verlagsanstalt, '28 (XVI-476 p.). 22 m. — ZOBEL, A. *Die Verneinung im Schlesischen*. Breslau, Marcus, '28 (XVI-267 p.). 15 m. [*Wort und Brauch*, 18].

**III. — Littérature allemande.** — *a*) **Traités généraux et études particulières.** — BENDA, O. *Der gegenwärtige Stand der deutschen Literaturwissenschaft*. Wien, Hölder, '28 (66 p.). 2,50 m. — SCHULTZE-JAHDE, K. *Zur Gegenstandsbestimmung von Philologie und Literaturwissenschaft. Ein methodolog. Versuch*. Berlin, Ebering, '28 (256 p.). 6,90 m. — MILCH, W. *Gustav Adolf in der deutschen und schwedischen Literatur*. Breslau, Marcus, '28 (XII-136 p.). 7,20 m. [*Germanistische Abhandlungen*, 59]. — BENJAMIN, W. *Ursprung des deutschen Trauerspiels*. Berlin, Rowohlt, '28 (258 p.). 8 m. — STECHELE, W. *Berlin und die deutsche Dichtung*. 3. *Der Naturalismus*. Berlin, Ochmigke, '28 (53 p.). 1 m. — *Humor in der jungen deutschen Dichtung*. Augsburg, Orplid-Verlag, '28 (IV-64 p.). 3,50 m. [*Wege nach Orplid*, 27].

*b*) **Auteurs et ouvrages particuliers.** — **Brentano.** — SCHOLZ, F. *Clemens Brentano und Gœthe*. Leipzig, Mayer u. Müller, '27 (XII-264 p.). 17,60 m. [*Palaestra*, 158].

**Brunner, S.** — RITZEN, R. *Der junge Sebastien Brunner in seinem Verhältnis zu Jean Paul, Anton Günther und Fürst Metternich*. Leipzig, Volckmar, '27 (XVI-190 p.). 6 m.

**Falke, G.** — SPIERO, H. *Gustav Falke. Ein Lebensbild*. Braunschweig, Westermann, '28 (100 p.). 4 m.

**Fichte.** — BERGMANN, E. *Fichte als Erzieher*. 2., *erheblich verm. Aufl*. Leipzig, Meiner, '28 (XVI-391 p.). 14 m. — GELPCKE, E. *Fichte und die Gedankenwelt des Sturm und Drang*. Leipzig, Meiner, '28 (XIII-308 p.). 10 m.

**Fontane, Th.** — TAU, M. *Landschafts-und Ortsdarstellung Theodor Fontanes*. Oldenburg, Schulze, '28 (IV-121 p.). 3,50 m. [*Epische Gestaltung, Bd.* 1].

Digitized by Google

**Görres.** — SPAEL, W. *Publizistik und Journalistik und ihre Erscheinungsformen bei Joseph Görres* (1798-1814). Köln, Gilde-Verlag, '28 (94 p.). 4 m. [*Diss.*].

**Gœthe.** — ROSENSTOCK, P. « Das Märchen » *von Gœthe. Eine Weissagung, gedeutet.* Freiburg i. B., Günther, '28 (27 p.). 1 m. — WEICHBERGER, AL. *Gœthe und das Komödienhaus in Weimar* (1779-1825). *Ein Beitrag zur Theaterbaugeschichte.* Leipzig, Voss, '28 (VIII-134 p.). 10 m. — TRENKLER, KLARA. *Studien über den Gebrauch des Partizips in Gœthes Dichtersprache.* Warschau, '27. 18 zl. — KITTEL, J. B. *Süssigkeiten bei Gœthe. Ges.* Dresden, A. Uhlig, '27 (144 p.). 4,50 m. — Voir : **Brentano**, par F. SCHOLZ.

**Gottsched.** — KRIESSBACH, E. *Die Trauerspiele in Gottscheds « Deutscher Schaubühne ». Und ihr Verhältnis zur Dramaturgie und zum Theater ihrer Zeit.* Halle, Niemeyer, '28 (184 p.). 8 m. [*Diss. philos. Halle*].

**Grillparzer.** — BERIGER, L. *Grillparzers Persönlichkeit in seinem Werk.* Horgen b. Zürich, Verlag der Münster Presse, '28 (128 p.). 6,40 m. [*Wege zur Dichtung*, 3].

**Grimmelshausen.** — KÖNNECKE, G. *Quellen und Forschungen zur Lebensgeschichte Grimmelshausens. Hrsg. v.* I. H. SCHOLTE. *Bd* 1-2. Leipzig, Insel Verlag, '26-28. 2 vol. 30 m. — SCHUCHHARDT, W. *Studien zu Grimmelshausen, insbesondere sein Sprachstil.* Berlin, Ebering, '28 (VIII-104 p.). [ *Germanische Studien H.* 57. *Rostock, phil. Diss.* 1926].

**Harsdörfer, G. P.** — NARCISS, G. A. *Studien zu den Frauenzimmergesprächspielen Georg Philipp Harsdörfers* (1607-1658). *Ein Beitrag zur deutschen Literaturgeschichte des* 17. *Jahrhunderts.* Leipzig, Eichblatt, '28 (VII-221 p.). 9 m. [*Form und Geist*, 5].

**Hegel.** — HAYM, R. *Hegel und seine Zeit.* 2., *um unbek. Dokumente verm. Aufl., hrsg. von* H. ROSENBERG. Leipzig, Heims, '27 (VIII-550 p.), 25 m. — FROST, W. *Hegels Ästhetik.* München, Reinhardt, '28 (121 p.). 4 m.

**Herbart.** — WEISS, G. *Herbart und seine Schule.* München, E. Reinhardt, '28 (262 p.). 4,50 m.

**Herder.** — WEDEL, M. *Herder als Kritiker.* Berlin, Ebering, '28 (VI-143 p.). 6 m. [*Germanische Studien*, 55].

**Hölderlin, Fr.** — *Werke. Hrsg. von* K. J. OBENAUER. Bd. 1-3. Berlin, Tempel-Verlag, '28. 3 vol. 12 m. [*Tempel-Klassiker*].

**Hofmannsthal, Hugo von.** — *Wert und Ehre deutscher Sprache. In Zeugnissen hrsg.* München, Verlag d. Bremer Presse, '27 (293 p.). 10 m.

Digitized by Google

**Kerner, J.** — STRAUMANN, H. *Justinus Kerner und der Okkultismus in der deutschen Romantik.* Horgen bei Zürich, Verlag der Münster Presse, '28. 6,50 m. [*Wege zur Dichtung*, 4].

**Kleist, H. v.** — SOMMER, P. *Erläuterungen zu Heinrich von Kleists « Penthesilea ».* Leipzig, Beyer, '28 (62 p.). 0,60 m. [*Königs Erläuterungen*, 212].

**Konrad der Pfaffe.** — *Das Rolandslied des Pfaffen Konrad. Hrsg. von* CARL WESLE. Bonn, Klopp, '28 (LIII-326 p.). 10 m.

**Lavater.** — JANENTSKY, CH. *Johann Caspar Lavater.* Frauenfeld, Huber, '28 (129 p.). 2,40 m. [*Die Schweiz im deutschen Geistesleben*, 53].

**Mann, Thomas.** — HAVENSTEIN, M. *Thomas Mann. Der Dichter und Schriftsteller.* Berlin, Wiegandt u. Grieben, '27 (XI-357 p.). 14 m.

**Marienlegende.** — SCHOLL, R. *Thomas von Kandelberg. Eine mittelhochdeutsche Marienlegende.* Leipzig, Eichblatt, '28 (VII-86 p.). 3,80 m. [*Form und Geist*, 7. — *Diss. phil. München*].

**Meyer, C. F.** — SCHRÖDER, A. *Kritische Studien zu den Gedichten C. F. Meyers.* Köln, Gehly, '28 (VIII-207 p.). 5 m.

**Mörike.** — BACHERT, RUTH. *Mörikes Maler Nolten.* Leipzig, Weber, '28 (VII-75 p.). 4 m. (*Diss. Giessen. — Von deutscher Poeterey, Bd.* 1].

**Neidhart.** — RABBINOWITSCH, J. F. *Probleme der Neidhartforschung.* Bussum, von Dishoeck, '28 (VIII-235 p.). 6,50 m. [*Amsterdam, Phil. Diss. 1928*].

**Novalis.** — HERZOG, W. *Mystik und Lyrik bei Novalis.* Stuttgart, Orient-Occident-Verlag, '28 (51 p.). [*Jena, phil. Diss*].

**Otfried.** — BORK, H. *Chronologische Studien zu Otfrids Evangelienbuch.* Leipzig, Mayer u. Müller, '27 (VIII-202 p.). 16 m. [*Palaestra*, 157].

**Pichler, Adolf.** — *Ausgewählte Werke. Hrsg. von d. Adolf Pichler-Gemeinde. Mit e. biograph. Einl. von* F. KRANEWITTER. *Bd.* 1, 2. Leipzig, Reclam, '28. 2 vol. 5,50 m. [*Helios-Klassiker*].

**Raabe.** — HARTMANN, FR. *Wilhelm Raabe. Wie er war und wie er dachte. Gedanken und Erinnerungen.* 2., *durchgeseh. u. verm. Aufl.* Hannover, Sponholtz, '27 (101 p.). 3,50 m. — PERQUIN, N. *Wilhelm Raabes Motive als Ausdruck seiner Weltanschauung.* Amsterdam, Paris, '28 (XVI-302 p.). 11,50 m. — SCHARRER, W. *Wilhelm Raabes literarische Symbolik, dargestellt an Prinzessin Fisch.* München, Knorr u. Hirth, '27 (102 p.). 2,50 m.

**Rilke, R. M.** — *Erzählungen und Skizzen aus der Frühzeit.* Leipzig, Insel Verlag, '28 (474 p.). 8 m. — *Briefe an Auguste Rodin.* Leipzig, Insel Verlag, '28 (88 p.). 20 m.

Digitized by Google

**Schäfer, W.** — *Bekenntnis zu Wilhelm Schäfer. Zum* 60. *Geburtstag des Dichters. Hrsg. von* OTTO DODERER. München, Georg Müller, '28 (96 p.). 2,50 m. — *Lebensabriss, von* WILHELM SCHÄFER. 3. *Aufl.* München, G. Müller, '28 (84 p.). 2 m.

**Schiller.** — STUBENRAUCH, A. K. *Vom tragischen Erleben. Ein Beitrag zum Verständnis des Schillerschen Dramas.* Göttingen, Heissmeyer, '28 (VIII-109 p.). 2,50 m.

**Schopenhauer.** — *Lebenswerte und Lebensfragen. Systemat. Ausw. aus seiner Philosophie von* K. PFEIFFER. Leipzig, Reclam, '28 (304 p.). 1,60 m. [*Reclams Universal-Bibliothek*].

**Silesius, Angelus.** — DIETZ, O. *Angelus Silesius. Vom Mystiker zum Ketzerrichter.* Kassel, Neuwerk-Verlag, '28 (22 p.). 0,40 m.

**Stirner, Max.** — BASCH, VICTOR. *L'individualisme anarchiste, Max Stirner.* Paris, Alcan, '28 (294 p.). 35 fr.

L. MIS.

Digitized by Google

# REVUE DES REVUES

## Revues scandinaves

**Samtiden** (Oslo, Aschehoug), 1927. VIII. — FREDRIK VOSS : *Balzac og fru Hanska* (Enumère tous les ouvrages sur Balzac parus dans ces dernières années en France et à l'étranger. Loue tout particulièrement l'étude d'Ernst Robert Curtius. Combat l'opinion de Mirbeau (« La 628-E 28 », 1907) que Mme Hanska, Mme de Balzac plutôt, aurait reçu chez elle et dans une coupable intimité le peintre Jean Gigoux le jour même de la mort de son mari. Cite notamment le témoignage de Victor Hugo dans « Choses vues »).

IX. — PROF. S. EITREIM : *Fra det gamle Egypten, papirets land.* (L'Egypte, pays du papyrus. La collection d'Oslo à la Bibliothèque de l'Université). — TAGE AURELL : *Paul Valéry.* (Ce qu'il a écrit depuis la paix sur les questions sociales, économiques et ethniques dans l'Europe nouvelle. Ses « lettres sur la crise de l'esprit ». La culture méditerranéenne. L'homme européen élevé aux trois écoles romaine, chrétienne et grecque. La poésie savante de P. V.).

X. — AXEL OTTO NORMANN : *Frans teater efter krigen* (Que le théâtre a fait, en ces dernières années, plus de progrès qu'il ne semble superficiellement. D'abord, au point de vue de la mise en scène. Le rôle de Jacques Copeau, après Antoine. Contre l'industrialisation du théâtre. La guerre a créé une nouvelle mentalité qui exige une nouvelle forme dramatique. Mais aucune des tendances nouvelles n'a encore réussi à l'emporter ; elles ne sont toutes que des indications de l'avenir. Le théâtre du subconscient et du dédoublement de la personnalité humaine. Influence de Pirandello, Victor Pellerin, Lenormand, Gaston Baty. Celui-ci élève des Allemands et de Gémier). — AV STORTINGS-PRESIDENT KILDALS erindringer : *Fra skoledagene* (Souvenirs scolaires de 1828 à 1834. Intéressante contribution à l'histoire de la pédagogie en Norvège).

**Ord och Bild** (Stockholm, Wahlstrœm et Widstrand). 1927, XI. SUNE LINDQVIST : *Uppsala hednatempel* (Intéressante étude sur l'ancien temple païen d'Uppsala, dont parle Adam de Brême, et les églises qui, successivement, l'ont remplacé, avec plans à l'appui). — INGEBORG MŒLLER : *Sagaen om Abbagarus konge af Syrialand* (Traduite des sagas islandaises des apôtres, XIIe siècle). — SVEN STOLPE : *Frin den*

Digitized by Google

*franska bokmarknaden* (Vante la richesse et la variété de la littérature française actuelle. « Les Faux monnayeurs » d'André Gide, le « Journal de Salavin » de Georges Duhamel, « Le Dictateur » de Jules Romains et autres... dont Paul Valéry). — TORSTEN FOGELGVIST : *Hösthornets skald* (La poésie de Karlfeldt, dont le double symbole seraient le cor, le vieil instrument suédois, et l'automne, avec un fond de mysticisme dans son dernier recueil. Son indestructible jeunesse. Qu'à côté du cor il y a dans son instrumentation la flûte pastorale et le violon du ménétrier).

XII. — B. C. THORLÁKSSON : *Eggert Olafsson* (Deuxième centenaire du poète, patriote et naturaliste Eggert Olafsson. Une des personnalités les plus remarquables de la renaissance islandaise. Ses poèmes, uniques dans la littérature de l'époque. Son esprit vit encore chez les Islandais de nos jours, qu'il a réveillés de leur apathie). — ARTHUR NORDÉN : *En svensk kulturhistoria* (A propos de la troisième édition de l'histoire illustrée de la littérature suédoise de H. Schück et K. Warburg. Importance de cette nouvelle édition, qui est, en certaines parties, comme une œuvre nouvelle). — FRANS G. BENGTSSON : *Om gamla soldatvisor* (Quelques lignes sur les chansons de soldats depuis Rome jusqu'à nos jours).

**Edda** (Oslo, Aschehoug). 1927, 2. — DIDRIK ARUP SEIP : *Henrik Wergeland og jødene i Sverige* (Comment H. Wergeland, dans sa campagne pour l'abolition des lois restrictives concernant les juifs en Norvège, fut aidé par les juifs suédois, en 1841). — PAUL VAN TIEGHEM : *Quelques aspects de la sensibilité préromantique dans le roman européen au XVIII^e siècle* (Etude en français sur les acceptions des mots *sensible* et *sensibilité* en anglais et en français. L'influence de Richardson. *Empfindung* n'apparaît qu'après 1750 avec la valeur de *sensibilité* dans l'acception anglaise ou française à la mode. De la *sensibilité* à la *sentimentalité*. L'apogée de la sensibilité entre 1750 et 1790. Etre sensible, c'est être vertueux). — HARALD SCHILLER : *Några randanmärkningar till Strindbergs* « Fadren » (« Le Père », qui serait, d'après Oscar Levertin, le chef-d'œuvre de Strindberg et le plus beau drame de la littérature suédoise. Le souci qui tourmenta le poète d'être issu d'une origine modeste. Influence de Musset et de Vigny, de Shakespeare, d'Ibsen et des poètes dramatiques de l'antiquité. Le témoignage cruel de la souffrance de deux êtres humains). — NORDAHL GRIEG : *Rudyard Kipling and the British Empire* (Quatrième chapitre du très intéressant article de Nordahl Grieg sur R. Kipling, poète de l'Empire britannique. Avec « The English Flag » introduit dans la littérature anglaise l'esprit patriotique américain. « L'instrumentation » de ses chansons est aussi quelque chose de tout à fait nouveau en Angleterre. Partisan de l'entente avec la France).



Digitized by Google

**Tilskueren** (Copenhague, Gyldendal), 1927. **Octobre.** — HANS BRIX continue son savant article sur l'*art des maîtres ès-runes*, montrant le caractère curieusement conventionnel et magique à la fois des inscriptions). — PAUL V. RUBOW : *Jacobseniana* (A propos de la nouvelle édition en trois volumes des œuvres complètes du poète par la Société danoise de langue et littérature. Contre l'importance accordée aux moindres lignes inédites d'un écrivain. Influence des Goncourt, de Zola, de Flaubert, mais surtout du « Joseph Delorme » de Sainte-Beuve sur la psychologie de Jacobsen. Que cette nouvelle édition aidera grandement à mieux connaître l'œuvre et surtout l'âme de l'auteur de « Marie Grubbe » et de « Niels Lyhne »). — K. K. NICOLAISEN : *Marie Bregendahl* (Débuta il y a vingt-cinq ans. Peintre de la vie jutlandaise. Notamment dans « En Dœdsnat ». La nuit, mort de la mère en donnant le jour à un fils. Le combat entre la mort et la vie. Comment les événements influent sur l'esprit des enfants. Puis, donne en sept volumes, de 1914 à 1923, des « Scènes de la vie populaire en Sœdal » entre 1864 et 1885. Important document de l'histoire de la civilisation. Publia d'autres ouvrages en grand nombre dont beaucoup résisteront au temps).

**Novembre.** — PAUL LEVIN : *Bægerne* (Dans sa revue des livres, l'éminent critique cite, en particulier, du maître Henrik Pontoppidan le roman « Mands Himmerig », qu'il relie aux autres productions de l'auteur et dont le sujet est la lutte solitaire d'un homme à une époque de décadence : de l'homme qui veut nettoyer les écuries d'Augias et créer un nouveau Danemark. Fait penser à « Un ennemi du peuple » d'Ibsen. Puis, vient l'autre grand ouvrage et c'est les « Landstrykere », « Les vagabonds », de Knut Hamsun, la contre-partie de « Markens Grœde ». Après ceux qui défrichent le sol national, ceux qui l'abandonnent. Importance de l'émigration pour la Norvège. Dans « Les saisons de l'amour », Agnes Henningsen dépeint toute l'étroitesse d'esprit, tout l'égoïsme, tout le terre-à-terre d'une petite ville de Seeland. H. Daastrup dans « Min dagbog fra Fabrikken » expose le mouvement ouvrier de 1892 à 1924. Enfin une tragédie nordique, « Le sacrifice royal » de Valdemar Rœrdam, dans laquelle il y a de beaux vers et où l'on sent par moments la brise de mer des côtes danoises : mais qui n'indique nullement la renaissance du drame nordique). — HANS BRIX : *Runemester-Kunsten* (Fin de l'article sur l'art des maîtres ès-runes. Convient du caractère accidentel possible de ses observations).

**Décembre.** — HOLGER PEDERSEN : *Den nyere Sprogvidenskab og dens nærmeste Fremtidsmaal.* (De l'avenir de la pédagogie. Importance de l'Atlas linguistique de la France de J. Gilliéron). — Dr LUCILLO BUENO : *Lyriken i Brasilien.* (Très différente de celle du Portugal. Ni a même syntaxe, ni la même prosodie. Plus d'élasticité. Prédominance

Digitized by Google

du sens descriptif. Panthéisme et sensualité. Chronologie des principaux poètes lyriques depuis Bento Teixeira (1590) jusqu'à Carlos Magalhães de Azeredo. La place des femmes brésiliennes dans cette phalange). — PAUL LEVIN : *Bægerne.* (Revue des livres. Cite les « H. C. Andersens Eventyr » de Paul V. Rubow, ouvrage qui renouvelle la critique danoise et la rapproche de la française. Le nouveau livre de Gunnar Gunnarsson. « Den uerfarne Rejsende », « Le voyageur inexpérimenté », fait penser à la « Mit Livs Eventyr » d'Andersen. Autobiographie à peine masquée. Importance des récits de voyage. Production très nombreuse, mais qui ne révèle rien d'exceptionnel. D'intéressantes traductions de romans français). — EJNAR THOMSEN : *Af Tidens religiøse Psyke* (A propos de la mentalité religieuse actuelle qui se manifeste dans les trois ouvrages d'Aage Berntsen : En Daares Visdom, « La sagesse d'un fou » ; de Johan Bojer : Det nye Tempel, « Le nouveau temple », d'Einar Christiansen : De spurgte ham, « Ils l'interrogèrent ». Le refus de ce dernier de suivre le « Maître » est respectueux et douloureux, mais nul depuis longtemps ne l'avait exprimé en termes plus beaux et plus dangereux).

L. P.

---

## Revues allemandes

---

**Zeitschrift für deutsche Philologie.**

Tome LIII. Fascicule 1.

WOLFGANG STAMMLER : *Die « bürgerliche » Dichtung des Spätmittelalters* (Il n'existe pas de ligne de démarcation entre l'élément aristocratique et l'elément bourgeois vers la fin du moyen âge. Tous deux se pénètrent à l'égard des coutumes, de la morale et de la littérature. C'est peu à peu que les conceptions bourgeoises, déjà préexistantes, finissent par dominer). — LOUIS L. HAMMERICH : *Eine Pilgerfahrt des XIV. Jahrhunderts nach dem Fegefeuer des H. Patrizius* (Indications nombreuses et précises sur la littérature issue du *Voyage au Purgatoire de saint Patrice*, complétant l'étude de M. Voigt sur les *Visions médiévales*). — KARL SIMON : *Die Runenbewegung und das arianische Christentum* (L'alphabet runique adopté par les Germains fixés sur le rivage de la mer Noire a été introduit dans le centre et le nord de l'Europe avec l'arianisme, surtout par les commerçants. Il n'y a pas eu de « missions » gotiques opérant des conversions au christianisme, le christianisme des Germains, ceux du nord surtout, étant affaire de mode. Preuves linguistiques). — FELIX SCHOLZ : *Ein neues Osterleis von der Wende des 15. zum 16. Jahrhundert* (Ce cantique a son origine dans les *Lamentations de Marie* et a été probablement composé à Salz-

Digitized by Google

bourg). — ROBERT STUMPFL : *Süddeutsche Bühnenformen vor Einführung der italienischen Verwandlungsbühne* (Une vie dramatique intense a dû se manifester à Vienne, où l'on jouait des drames scolaires dont il est resté peu de chose, mais qui montrent que la scène comprenait trois parties, dont l'une pouvait être fermée. Les progrès de cette disposition scénique expliquent le succès de la scène à transformations). — SPIESS : *Nochmals Gœthes Mondlied* (Le poème n'a pas été composé en 1778 à la suite de la mort de Christiane de Lassberg, mais quelques années auparavant, et le remaniement paru dans les *Œuvres de Gœthe* en 1790, n'en a été causé que pour des raisons de forme. Cette nouvelle version aurait eu lieu peu avant le voyage en Italie). — JULIUS PETERSEN : *Franz Muncker* (Eloge nécrologique du Professeur de l'Université de Munich, mort en 1926).

Comptes rendus critiques. F. P.

**Die Literatur. — 1928. — März.** — F. DIETTRICH : *Moderne Arbeiterdichtung* (A l'ère des poètes sociaux des années 1890 a succédé celle des ouvriers poètes, qui sont, eux, de vrais poètes, et dont les vers ont le charme des choses vécues. Karl Bröger, Max Barthel sont formés à l'école de Gœthe et de Gottfried Keller ; H. Lersch est plus original, est le vrai poète du prolétariat). — K. MARTENS : *Alexander Castell* (Suisse vivant à Paris, tout imprégné de l'esprit et de la culture de notre pays ; décrit de préférence le « grand monde », horizon limité, art soigné). — A. CASTELL : *Notizen über mich selbst.* — S. BING : *Hinweis auf Wilhelm Lehmann* (Dessine à grands traits la personnalité de l'écrivain et caractérise ses œuvres). — H. UHDE - BERNAYS : *Der Briefwechsel Hildebrand - Fiedler* (Haute tenue littéraire, objectivité de cette correspondance). — J. E. PORITZKY : *Schweijk.* — E. GÜRSTER : *Der Stegreifspieler Karl Valentin* (grand acteur comique de Munich). — LEO REIN : *Humor der Welt* (Apprécie divers recueils d'auteurs humoristiques des diverses nations).

**April.** — F. BRAUN : *Neue österreichische Dichtung* (De quelques poètes récents qui ont su, mieux que leurs prédécesseurs, exprimer l'âme de l'Autriche et de ses diverses provinces : Max Mell, G. Trakl, R. Billinger, Paula Grogger, etc.). — T. HEUSS : *Hellpachs Buch über Deutschland* (Etablit le diagnostic de l'Allemagne actuelle au point de vue politique et social. Quelques conseils en vue de la guérison). — E. STERN : *Die Zukunft einer Illusion ?* (Le dernier ouvrage de Freud proclame que la religion n'est qu'une illusion ; seule la science peut et doit nous servir de guide dans notre vie terrestre. Réfutation). — W. J. GUGGENHEIM : *C. F. Ramuz* (Le premier écrivain suisse de langue française à qui ait été décerné le prix Gottfried Keller ; — caractérise son art et ses œuvres). — F. HIRT : *Deutsche Literatur in Frankreich* (Jamais l'intérêt porté en France aux productions litté-

Digitized by Google

raires et poétiques d'Allemagne n'a été aussi vif qu'aujourd'hui. — Aux renseignements donnés par l'auteur pourraient être ajoutées beaucoup d'autres remarques tout aussi importantes). — R. FÜLÖP-MILLER : *Die russische Leistung.* — R. MÖNNIG : *Die drei Leser.* — A. LEITISCH : *Der Erzähler erzählt sein Leben.* — A. BRANDL : *Tyroler Reformromane.*

**Mai.** — R. NEUMANN : *Zur Ästhetik der Parodie.* — L. WELTMANN : *Zum deutschen Drama, IV. Alfons Paquet* (Son œuvre dramatique relève encore de l'histoire de la scène plutôt que de celle de la littérature, semble n'être qu'une branche accessoire de sa production poétique). — P. GRÖBER : *Zwischen Eros und Satyr. Eine Lücke der deutschen Literatur.* — F. SANGER : *Eros in der Literatur* (A propos d'une étude de Paul Englisch sur la littérature érotique et son histoire). — MAGDA JANSSEN : *Paul Ernsts « Kaiserbuch ».* (Importance de cette œuvre dont on a jusqu'ici : *Die Sachsenkaiser* et *Die Frankenkaiser*). — HANS ROSELIEB : *Wittigs Ungläubiger* (Analyse et appréciation). — H. UHDE-BERNAYS : *Gedenkblätter, XXXVI : Hanns von Gumppenberg* (Souvenirs). — E. UTITZ : *Neue Kunstliteratur* (Rend compte de nombreux ouvrages récents sur l'art et son histoire).

**Zeitschrift für Deutschkunde. — 1928. — Heft 3.** — G. MÜLLER : *Aufriss der deutschen Literaturgeschichte. III. Das Zeitalter der Mystik* (L'époque qui suivit la domination des Hohenstaufen fut celle du mysticisme ; l'ère antérieure avait abouti, en littérature, à créer « la figure poétique du chevalier parfait » ; l'époque nouvelle allait créer « la figure ascétique du parfait amant de Dieu ». Les formes poétiques anciennes sont développées ou transformées, de nouvelles sont créées. Principaux représentants des divers genres). — FR. HERMS : *Die Bildkraft der deutschen Sprache* (Comparée, à ce point de vue, avec l'anglais ; se propose de vérifier l'exactitude des opinions de Fichte et de Chamberlain pour qui la langue allemande est la plus pure, la seule pure ; compare à cette intention un passage de Treitschke traduit en anglais et un autre de Macaulay traduit en allemand ; le résultat de la comparaison est en faveur de l'allemand). — F. GREGORI : *Die Universitäten und das Theater.* — D. H. SARNETZKI : *Emil Ermatingers Werk* (Se tient à égale distance du positivisme de Scherer et de l'intellectualisme philosophique de Dilthey. Désigne lui-même sa méthode comme « dynamique ou organique ». Ses principaux ouvrages, leurs tendances, leurs qualités). — A. E. BERGER : *Literaturbericht. Deutsche Kulturgeschichte* (Rend compte d'ouvrages concernant l'histoire de la civilisation allemande et parus de 1921 à 1926).

**Heft 4.** — W. VON EINSIEDEL : *Thomas Manns « Zauberberg » — ein Bildungsroman ?* (Divers sens attribués à ce terme : Bildungsroman. Si on l'entend au sens du *Wilhelm Meister* et du « *Grüne Hein-*

Digitized by Google

*rich* », le *Zauberberg* n'est pas un Bildungsroman. Il l'est en ce sens qu'il expose la faillite intellectuelle de la société qui avait donné son empreinte au XIXe siècle). — EDITH AULHORN : *Thomas Manns neueste Novelle* : « *Unordnung und frühes Leid* » (Abondante analyse de cette petite nouvelle). — F. W. KAUFMANN : *Jakob Wassermanns* « *Laudin und die Seinen* ». — EDGAR GROSS : *Typen des geschichtlichen Dramas der Gegenwart* (Apprécie les drames suivants : *Juarez und Maximilian*, de Werfel, *Bonaparte*, de Fritz von Unruh, *Neidhart von Gneisenau*, de Wolfgang Gœtz, *Thomas Payne*, de Hanns Johst. L'étude de psychologique des héros de ces pièces est l'objet principal des préoccupations des auteurs). — P. BÜLOW : *Carl Maria von Weber im Roman und in der Novelle*. — E. WAHLE : *Literaturberichte. Vorgeschichte*. (Rend compte d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à la préhistoire).

**Heft 5.** — H. NAUMANN : *Christentum und deutscher Volksglaube* (A l'influence du christianisme et à celle de la religion germanique primitive sur les croyances populaires, mises alternativement au premier plan, il convient d'ajouter celle d'une conception du monde mystique et magique, qui est à la base de l'une comme de l'autre religion). — P. MERKER : *Aufriss der deutschen Literarturgeschichte. IV. Das Zeitalter des Humanismus und der Reformation* (A la période du mysticisme succède celle de l'humanisme et de la Réforme, avec son réalisme et sa joie de vivre. Etudie successivement : 1° Les traits fondamentaux de la vie littéraire de 1450 à 1580 ; avènement de la bourgeoisie ; 2° Evolution des esprits, avec trois tendances fondamentales : conservatrice et aristocratique, savante ou humaniste, bourgeoise et populaire). — W. SCHÖNBRUNN : *Volkskunde aus literarischen Quellen* (Utilisation des œuvres littéraires pour l'enseignement de l'histoire de la civilisation, des mœurs et des coutumes). — E. WEBER : *Lesebücher und Leseunterricht. Kritische Besprechungen mehrerer Neuerscheinungen.*

**Die schöne Literatur. — 1928. — Heft 8.** — R. SESCAU : *Walther Siegfried* (Connu surtout par son premier grand roman : *Tino Moralt* ; l'ensemble de son œuvre mérite l'estime ; se fait une haute idée de l'art et de sa mission d'écrivain. Ses autres œuvres). — Renseignements biographiques et bibliographiques sur Walther Siegfried, par E. METELMANN. — R. PAULSEN : *Kugel, Flamme, Pflanze*. — KURT MARTENS : *Mitwelt und Nachwelt Ein Totengespräch* (Reproduit ironiquement certains jugements portés par Julian Schmidt sur Büchner, Hebbel et Wagner, et qui ont été démentis par la postérité). — WILL WESPER : *Der* « *ungekrönte König von Arabien* » (A propos du roman de Lawrence : Révolte au désert).

**Heft 4.** — A. F. BINZ : *Jakob Kneip* (Caractères principaux de son œuvre et de son talent. Sincérité, pureté de son inspiration). —

Digitized by Google

Renseignements biographiques et bibliographiques sur Jakob Kneip, par ERNST METELMANN. — FR. ROSTOSKY : *Der Dichter als Ästhet.* — Comptes rendus divers.

**Heft 5.** — H. BRANDENBURG : *Dichter und Öffentlichkeit* (Injustice de l'opinion publique et des pouvoirs publics à l'égard des poètes. Beaucoup d'emplois et de fonctions, dont ils sont systématiquement exclus, seraient beaucoup mieux tenus par eux que par les soi-disant techniciens. A cet égard, les peintres et les compositeurs sont beaucoup plus favorisés). — E. ALKER : *Franz Nabl* (Un des rares grands talents épiques d'Autriche, à côté de Stifter et de Otto Stœssl. Fait revivre la haute montagne, rude et cruelle. Son réalisme ne lui a pas été un obstacle pour atteindre au grand art. Appréciation de ses diverses œuvres. Est seul capable, avec Otto Stœssl, d'écrire la grande épopée de la fin de l'Autriche). — Renseignements biographiques et bibliographiques sur Franz Nabl, par E. METELMANN.

L. M.

## Revues françaises

**Mercure de France. — 1928. — 15 Mars.** — P. G. LA CHESNAIS : *Ibsen et Julien l'Apostat* (Sources utilisées par Ibsen pour sa pièce *Empereur et Galiléen* : Ammien Marcellin (dans une traduction allemande), et Albert de Broglie (*L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle*). L'auteur français a été abondamment utilisé par Ibsen, qui s'est parfois contenté de le traduire phrase par phrase, sans rien retrancher, sans rien ajouter. Comparaison du Julien d'Alfred de Vigny et de celui d'Ibsen, très différents l'un de l'autre, parce que « ce personnage était pour eux un simple moyen d'expression pour ce qu'ils avaient à dire ». Ibsen a étudié le personnage de Julien et l'histoire surtout dans A. de Broglie ; comme Vigny, il a voulu mettre le personnage et son histoire au service de ses idées).

L. M.

## Revues américaines

**The Germanic Review. — 1928. — Janvier.** — JOHN A. WALZ : *A German Faust play of the* 16 *century* (Dans ses *Curiositäten der physisch-literarisch-artistisch-historischen Vor-und Mitwelt*, vol. X (1823), 390-407, Chr.-A. Vulpius, le beau-frère de Gœthe, publiait un manuscrit du XVIe siècle qui indique clairement d'après l'auteur

Digitized by Google

l'existence en 1588 à Nuremberg d'une pièce allemande sur Faust). — ERICH HOFACKER : *Über die Entstehung von Gerstäckers « Germelhausen »* (*Die versunkene Stadt*, publié en 1858, doit être considéré comme une sorte de première version de *Germelshausen*). — Max QUADT : *Arthur Schnitzler als Erzähler* (Jugement d'ensemble sur la technique de Schnitzler. « Das Leben der Schnitzlerischen Personen wird von irgendwelchen geheimnisvollen Mächten, die der Mensch nie erkennen kann, nach ewigen Gesetzen gelenkt »). — Albert W. ARON : *A key to Jacob Wassermann* (Vogue de Wassermann aux Etats-Unis. C'est lui qui s'est approché le plus près de l'idéal expressionniste). — Klara H. COLLITZ : *The suffix -ei in modern German* (étudie la fortune et l'extension de ce suffixe ainsi que ses diverses valeurs : métier, occupation favorite, valeur collective et péjorative). — HARRY V. E. PALMBLAD : *Shakspeare and Strindberg I*. — Comptes rendus critiques. — Bibliographie (juillet-septembre 1927).

**Avril.** — J. W. EATON : *Klopstock and Danish literature* (Séjour de Klopstock à Copenhague ; le cercle de ses amis, son influence sur la jeune littérature danoise, en particulier Ewald et Steuersen). — John T. KRUMPELMANN : *Schiller's « Hoffnung » and Pope's « Essay on Man »* (le parallélisme entre les deux poèmes n'avait pas encore été remarqué). — HOWARD W. CHURCH : *Henry Irving and Gœthe's « Faust »* (étude sur le succès considérable que rencontra en Angleterre et en Amérique l'adaptation de Faust par Irving et Wills). — Otto KOISCHWITZ : *Albrecht Schaeffers « Helianth »* (pénétrante étude : voit dans l'œuvre de Schaeffer un mélange de romantisme et de classicisme, de rêverie, de goût pour l'indéfini et de clarté réaliste). — H. V. E. PALMBLAD : *Shakspeare and Strindberg II* (Ressemblance des pièces historiques de Strindberg et de Shakespeare. Influence considérable de Shakespeare. Pas d'imitation servile. Strindberg utilise les procédés shakespeariens pour obtenir des résultats nouveaux : sa technique est plus réaliste). — Comptes rendus critiques. Bibliographie octobre-décembre 1927.

**American Speech. — 1927. — Octobre.** — V. RANDOLPH : *The Grammar of the Ozark dialect* (monographie assez complète). — J. B. BARRY : *A little buron language* (ce que devient l'anglais quand il est imposé aux habitants des Philippines). — L. POUND : *Plural-singulars from Latin neuters* (tendance à donner la valeur d'un singulier à des mots comme *curricula*, *data*, *insignia*, *memoranda*, *phenomena*, et aussi à dire *an alumni*, plur. *alumnis*, *a syllabi*, plur. *syllabis*). — PH. BARRY : *Cafeteria* (des détails intéressants sur l'institution et le mot. Ce mot *cafeteria* a été fait par analogie sur *bisuteria*, adaptation du français *bijouterie*). — T. J. FITZPATRICK : *The Place-names of Appanoose County, Iowa* (la plupart de ces noms de lieux ont une étymologie

Digitized by Google

facile à établir parce qu'ils sont récents, mais certaines anecdotes illustrent bien les accidents qui peuvent arriver en toponymie et effacer complètement le sens original).

**Décembre.** — T. HILFING SVARTENGREN : *The feminine gender in Anglo-American* (les dépouillements de l'auteur, qui portent surtout sur des romans américains contemporains, montrent une tendance très nette à personnifier toute sorte de choses au féminin. Rejetant l'idée d'un substrat linguistique, l'auteur voit dans cet emploi grandissant du féminin, une valeur nettement affective. Article important). — K. H. COLLITZ : *Nifty, nefty, natty, snappy* (petites études détaillées sur chacun de ces mots, courants dans l'anglais parlé d'Amérique). — B.-L. GRAHAM : *English signs in China* (d'amusantes notes sur les enseignes anglaises de Changha « Ladies have fits upstairs » chez un tailleur pour dames », Wa Shing et C° » pour une blanchisserie...). — W.-C. Mc PHEE : *College Slang.* — A.-E. PERKINS : *Vanishing expressions of the Maine coast.* — M.-E. OSBORN : *Country, dance calls from the Catskill mountains.*

**1928. — Février.** — Mildred LAMBERT : *Studies in stylistics* I. — *The importance of colloquial idiom* (Introduction à une série d'études dont le but sera de montrer que la langue dans ses emplois vivants ne se conforme pas forcément à des principes logiques et que l'analyse de la syntaxe n'est pas identique avec celle de la pensée). — H. J. HECK : *State-Border place-names* (Il existe aux Etats-Unis des noms de lieux limitrophes qui sont artificiellement composés des noms de deux Etats, par exemple : *Florala* < *Florida* × *Alabania*, *Calor* < *California* × *Oregon*, *Delmar* < *Delaware* × *Maryland*, etc.). — A. W. READ : *The word « blizzard »* (Histoire très détaillée de ce mot). — V. RANDOLPH and C. PINGRY : *Kansas University Slang.* — Marie KILLHEFFER : *Dialect of the « Biglow Papers »* (Comparaison du dialecte employé par Lowell avec celui de quatre pièces contemporaines où l'auteur a également voulu noter le dialecte yankee).

**Avril.** — KEMP MALONE : *The international council for English* (Compte rendu de la première réunion, en juin 1927 à Londres, du Comité anglo-américain pour le maintien d'une « langue commune », longs extraits de la presse). — CARLETON R. BALL : *English or Latin plurals for anglicized Latin nouns* (Montre très bien qu'il serait possible et facile de régulariser et d'angliciser le pluriel des nombreux mots latins passés en anglais ; en fait beaucoup le sont déjà, mais il y a souvent hésitation. Mais pour les noms de la troisième déclinaison, il paraît difficile d'admettre qu'on remplacera *theses*, *bases* ou *parentheses* par *thesises*, *basises* et *parenthesises* !)

F. M.

Digitized by Google

# CHRONIQUE

Paul Pietsch, professeur en retraite de l'Université de Greifswald, est mort le 20 novembre à Greifswald. Son domaine principal était l'étude de la langue allemande, surtout à l'époque de la Réforme. Il était né à Breslau le 9 septembre 1849.

On annonce la mort de Karl Bleibtreu à Locarno, où il résidait. Né à Berlin le 13 janvier 1859, Bleibtreu fut un des promoteurs du naturalisme en Allemagne. Pour avoir voulu trop embrasser, il n'a pas laissé d'œuvre qui transmettra son nom à la posterité. Son *Histoire de la littérature anglaise* est, avec ses récits de guerre, ce qui lui a valu le plus de popularité.

Erich Schlaikjer est mort le 11 février à l'âge de 60 ans. Essayiste estimé, il a réussi également au théâtre, où sa comédie *Des Pastors Riecke* trouva un accueil favorable.

L'exposition Albrecht Durer à Nuremberg a fourni à la *Revue Rhénane* l'occasion de célébrer, elle aussi, le quatrième centenaire de la mort du grand artiste. Elle l'a fait de la façon la plus ingénieuse en joignant à des articles laudatifs, une abondante série de reproductions des œuvres les plus caractéristiques du peintre nurembergeois. Le même fascicule (5-6, 1928) de cette revue nous offre une analyse, due à M. J. Delage, des *Soirées de Saverne*, de Jean de Pange ; il donne aussi une idée du talent de Bruno Frank, par un aperçu critique et par un extrait de sa pièce *Zwölf Tausend*, représentée au théâtre de Mayence ; enfin y figurent des considérations exégétiques sur la *Wolkyrie et l'Edda*. La suite de ces considérations paraît dans le fascicule de la même revue, ainsi qu'un complément à la glorification de Durer. Frédéric II, héros d'un roman de Bruno Frank, que M. Joseph Delage a traduit (*Les journées du roi*, dont il sera parlé dans notre revue annuelle du roman), Wedekind, dont l'énergie d'homme et d'artiste est soulignée par G. Hirschfeld, enfin le sculpteur alsacien Alfred Marzolff sont à l'honneur dans ce fascicule, où nous lisons avec regret, mais sans trop d'étonnement, les plaintes de Kawerau sur le caractère antipacifiste des manuels scolaires allemands.

Trois nouveaux numéros de la *Neue Schweizer Zeitung* (Nouvelle Revue Suisse), à savoir, 3 mars, 4 avril, 5 mai, nous sont parvenus. Tous trois sont substantiels, suggestifs, vivants. La France a une part

Digitized by Google

libérale dans cette quantité d'efforts. M. E. R. Curtius énumère, avec une sympathie qui nous touche, les raisons qui lui font aimer la France, et en particulier Paris, dont sa vive intelligence lui a permis d'apprécier les charmes les plus subtils. Une traduction des *Souvenirs littéraires* d'André Gide fera connaître à la Suisse allemande notre compatriote. M. Kuenzi estime que Balzac doit posséder une valeur intrinsèque de premier ordre, car certains traducteurs n'arrivent pas à le faire prendre en dégoût, et M. Brütsch projette un rayon de gloire sur la personnalité et le talent d'Alain-Fournier. Les auteurs allemands ne sont pas négligés. Deux articles, l'un de M. Max Rychner, un autre de M. Simon étudient des aspects du caractère du comte Keyserling, alors qu'ailleurs sont éclairées les relations de Bachofen et de Nietzsche. A côté de ces essais littéraires sont offertes aux lecteurs de la revue suisse des contributions relatives à la vie économique, à l'évolution de la civilisation, à la linguistique, etc.

M. Maurice Betz a traduit pour les lecteurs de la revue *Europe* (15 mai 1928), une conférence que fit Rainer Maria Rilke sur Rodin. Ces pages rapprochent de nous le grand sculpteur français, dont elles célèbrent le magnifique élan d'idéal et dont elles content les efforts toujours tendus vers la réalisation d'une beauté suprême. Elles nous sont aussi une révélation de la pensée de Rilke. De la communion de l'artiste du verbe avec l'artiste de la forme jaillissent d'éclatants rayons. — Le même numéro d'*Europe* nous donne à lire des *Entretiens de Gœthe et de David d'Angers* présentés par M. le Docteur Léon Cerf. Venu à Weimar en 1829 pour faire le buste de Gœthe, David subit l'emprise du grand homme. Comme Eckermann il prit note des opinions et jugements de Gœthe. Il y a dans ces conversations des indications d'un vif intérêt sur ce que Gœthe pensait de Napoléon, de Chateaubriand, de Victor Hugo, de Guizot, des collaborateurs du *Globe*, etc. David fait une description détaillée de la maison de Gœthe et des œuvres d'art qui l'ornaient à l'époque où il en fut l'hôte. Retenons une observation qui détruit une accusation portée contre Gœthe : si celui-ci possédait des œuvres d'un goût douteux, c'était en conséquence d'un principe bien défini : il tenait à avoir « des types de tous les genres ».

La revue berlinoise *Der Sturm* communique un projet architectural dressé par l'architecte polonais Szczuka, mort l'an passé. Ce projet est d'une évidente originalité. — La même revue contient, dans ses numéros de mars et avril de mordantes contributions à l'étude des mœurs modernes par M. Herwarth Walden. Dans le numéro d'avril, M. Kurt Schwitters recommande l'adoption d'une écriture « optophonétique », c'est-à-dire d'un système graphique faisant apparaître, en même temps que le signe, la valeur phonétique des sons de la langue parlée.

Digitized by Google

Les fascicules 8 à 17 de la *Deutsche Literaturzeitung*, que nous avons sous les yeux, donnent une idée du mouvement qui s'accomplit sur la plupart des domaines que cultive la pensée allemande. Toute une légion de collaborateurs qualifiés nous présentent les œuvres récemment parues, les analysent et ajoutent à leurs comptes rendus la richesse de leur savoir. Dans le champ des « Littératures germaniques » (l'une des dix rubriques figurant dans chaque fascicule). nous relevons nombre d'importantes contributions. M. Ehrismann esquisse la nature des relations qui unirent Jacob Grimm et Karl Gœdeke, à propos de la correspondance de ces deux savants (p.371 s.) et il indique les mérites de l'édition de la *Maria* du *Prêtre Wernher* par M. Carl Wesle (p.720 s.) ; M. Theodor Baader nous fait connaître combien utile est le *Niederhessisches Wörterbuch* de M. Fritz Hofmann et ce qu'il conviendrait d'ajouter à l'introduction de ce volume (p. 431 ss.) ; du livre de M. N. C. A. Perquin sur *Raabe*, M. Wilhelm Fehse déclare que c'est « eine ganz erstaunliche Leistung » tout en y découvrant matière à quelque critique (p. 476 ss.) ; l'apparition de la première livraison du *Deutscher Sprachatlas* de M. Ferdinand Wrede incite M. Arthur H bner à quelques réserves, mais le critique souhaite à cette heureuse entreprise d'être répandue parmi tous les milieux où l'on s'occupe de science (p. 565 ss.) ; M. Franz Zinkernagel approuve l'édition critique des œuvres complètes de *Jean Paul*, mais regrette que des lacunes restent béantes, (p. 664 ss.) ; si M. Eduard Berend est satisfait de quelques observations et éclaircissements trouvés dans le *Jean Paul als Freigeist* de M. Wilhelm Glock, il estime que la thèse de l'auteur n'est pas juste ; enfin M^me^ A. Lasch loue sans réserve le travail de M. Hans Teske, qui a démêlé les influences qui ont facilité l'adoption du haut-allemand à Lunebourg. — Sous la rubrique « Mitteilungen und Neuerscheinungen », la *Deutsche Literaturzeitung* signale les œuvres récemment parues et donne des renseignements d'ordres divers.

De l'excellent périodique *Literarisches Zentralblatt für Deutschland* (Verlag des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler zu Leipzig), nous avons à mentionner parmi les nombreuses rubriques qui couvrent le champ entier de la science mondiale, celle qui s'intitule *Germanische Sprachen und Literaturen* où MM. W. Frels et A. Luther énumèrent les titres de tous les ouvrages ou articles importants de revue qui ont trait à la langue et à la littérature de l'ancien-haut-allemand, du moyen-haut-allemand et de l'allemand moderne. La substance du livre ou de l'article est parfois indiquée dans une brève analyse. Une attention spéciale est consacrée à la *Theaterwissenschaft*, discipline nouvelle dont M. Friedrich Michael suit les progrès avec soin. L'histoire politique et le folklore, que l'histoire littéraire ne peut ignorer, figurent également dans ce vaste répertoire. Enfin, sous le titre *Berichte über fremdsprachige*

Digitized by Google

*Literatur*, nous lisons dans le numéro du 31 mai dernier des comptes rendus critiques dont un nombre important donnent une analyse détaillée d'œuvres françaises.

Tous ceux à qui l'Allemagne intellectuelle est familière connaissent le *Conversationslexikon* publié par la très ancienne et très réputée maison F. A. Brockhaus de Leipzig. Des deux éditions de ce monument encyclopédique celle qui est complète et qu'on appelle le Grand Brockhaus, pour la distinguer d'une édition abrégée, est épuisée et d'ailleurs vieillie. On annonce qu'elle va être remplacée. La firme leipzigoise prépare en ce moment et mettra en vente sous peu le premier des vingt volumes qui constitueront la quinzième édition, revue, corrigée et augmentée du *Larousse* allemand.

Finissant par où on l'avait convié à commencer, Gerhart Hauptmann a accepté d'être membre de l'Académie de poésie créée il y a deux ans en Allemagne et qui compte actuellement trente et un membres. Dans sa lettre d'adhésion, il promet de substituer toutes les forces de la foi à son scepticisme d'antan.

En Allemagne, on relève avec satisfaction la prospérité de la librairie allemande qui, avec ses 31.595 volumes parus en 1925, détient le record mondial des publications. La France vient en troisième lieu — après le Japon — avec 14.943 livres.

Sous la dénomination *Ligue d'études germaniques* (L. E. G.) s'est constituée une association destinée à encourager et à développer en France et dans les colonies françaises les études germaniques. Des statuts de la L. E. G. nous extrayons les articles suivants : peuvent adhérer à la Ligue tous les Français et Françaises qui — conscients des intérêts que nous avons à connaître l'Allemagne et sa langue — veulent encourager l'étude de l'allemand et de toutes les questions relatives à l'Allemagne (article 4) ; chaque adhérent verse au trésorier de la Ligue une cotisation annuelle d'au moins cinq francs (article 6) ; le bureau central de la ligue organise au moins une fois par an un congrès ou un referendum pour fixer les directives de l'activité de la Ligue (article 8). — Le Président d'honneur de la L. E. G. est M. le Professeur Henri Lichtenberger ; le Président effectif M. Gaucher, Professeur au Lycée de Sens (Yonne). — La *Revue Germanique* ne peut que voir très favorablement la création de cette association, et, de grand cœur, souhaite que les aspirations de ses fondateurs soient réalisées par l'appui de nombreux adhérents.

On annonce la publication des œuvres complètes du philosophe Moses Mendelssohn, par l'Akademie-Verlag, à l'occasion du 200e anniversaire de sa naissance.

Digitized by Google

A l'occasion de la séance de rentrée de l'Université de Poitiers M. le Recteur Pineau, que connaissent les lecteurs de la *Revue Germanique*, a prononcé un discours que devront méditer tous ceux qui ont à cœur le réforme de notre enseignement. Chargé par M. le Ministre de l'Instruction publique d'une mission dans les pays scandinaves, il a parcouru le Danemark, la Suède et la Norvège, visitant les écoles primaires, se renseignant sur les établissements secondaires et prenant contact avec les Universités. Il a vu bien des choses, entendu des jugements éclairés, constaté des faits dont il importe que nous prenions connaissance. Les pays scandinaves, en effet, sont pour diverses raisons, et sur quelques points, l'avant-garde des pays civilisés. Leurs innovations sont de nature à nous instruire. Sincèrement, M. Pineau nous révèle quels avantages le « progrès » a consacrés, quelles conséquences inquiétantes il a entraînées. L'organisation de la vie matérielle des étudiants ? A imiter, à la condition qu'abondent les ressources financières. Le travail dans les Universités ? Insuffisant, parce que les étudiants l'abordent sans la préparation voulue. L'enseignement secondaire ? N'arme pas en vue de l'enseignement supérieur, parce qu'il surcharge la mémoire et n'apprend pas à réfléchir. Les écoles primaires ? L'instruction y est très avancée. Mais, selon l'opinion d'hommes de sens rassis, elle a détaché le paysan de la terre, eu pour effet un certain déséquilibre social et contribué à la désagrégation de la famille. L'exemple d'autrui peut nous montrer les perfectionnements à réaliser, les dangers à éviter. Les résultats de la mission confiée à M. Pineau mettent en lumière l'utilité d'enquêtes de ce genre.

La maison d'édition Karl W. Hiersemann de Leipzig met en vente une reproduction des *Carmina Burana* publiée par J. A. Schmeller en 1847. Rappelons, à cette occasion, que M. F. Lüers a fait paraître en 1922 une édition des *Deutsche Lieder der Carmina Burana*.

M^lle^ J. Daguillon, archiviste-paléographe, a publié dans la *Vie spirituelle* (nov. 1927) le texte d'un sermon d'Ulrich de Strasbourg, prédicateur de l'Ordre des Dominicains. Ce sermon, conservé dans un manuscrit de Hambourg, est du XIII^e^ siècle. Il est écrit « en dialecte ripuaire, plus exactement en dialecte de la région de Cologne ». Pourquoi le sermon de l'un des « cives argentinenses » nous a-t-il été conservé en un dialecte qui n'est pas celui de Strasbourg ? Le saura-t-on jamais ? M^lle^ Daguillon n'a pas borné sa tâche à reproduire le manuscrit. Elle l'a accompagné d'une traduction qui donne le sens de ce prêche aux allures mystiques, et lui a adjoint des renseignements utiles sur l'activité des prédicateurs dominicains. L'étude de la langue du texte est capable de tenter quelque spécialiste des études du bas-allemand. Le travail de M^lle^ Daguillon lui en aura fourni la possibilité.

Digitized by Google

Il s'est constitué à Hambourg une section de la Gœthe-Gesellschaft de Weimar. Le quatrième rapport annuel de cette société (1927), est orné d'une belle et pénétrante étude de M. R. Petsch sur les trois poèmes inspirés à Gœthe par « l'astre des nuits », comme a dit Chateaubriand. M. Petsch a montré comment les trois *Mondlieder* de Gœthe : *An Luna*, *An den Mond*, *Dem aufgehenden Vollmonde* répondent par la pensée, le sentiment et l'exécution lyrique aux trois phases de l'évolution de Gœthe : jeunesse anacréontique, maturité affirmée dans l'idée et l'expression, philosophie éclairée et résignée de la vieillesse.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le programme des cours de l'Université de Hambourg (semestre d'été 1928) pour être assuré que c'est dans ce centre des hautes études que ce qu'on appelle la « Literaturwissenschaft » est le plus en honneur. S'il subsistait cependant quelque doute sur ce point, il serait levé par deux articles que M. R. Petsch, professeur de cette Université, a publiés en décembre 1927 et janvier 1928 dans le *Hamburger Fremdenblatt*, et qui sont tout un programme. M. Petsch ne méconnaît pas les bienfaits de l'histoire littéraire, de la critique et de la philologie. Mais il veut subordonner ces sciences à la « Literaturwissenschaft », qui sera la base et le but de l'étude de toute œuvre ressortissant aux belles-lettres. Si nous saisissons bien la pensée de M. Petsch et d'autres auteurs qui partagent ses vues il s'agirait de donner une orientation nouvelle à l'étude de la littérature. Pour cela on abordera les œuvres et les genres de divers côtés. D'abord il conviendra de se placer dans l'état d'esprit de l'auteur ou de l'époque, de revivre l'œuvre, de repenser les idées du temps, de partager l'émotion de celui qui a écrit et de ceux pour qui il a écrit. Cette « Erlebnis », cette identification de l'observateur et de l'objet de son étude se rapproche de ce que nous appelons la critique intuitive, qui procède par ses tendances du bergsonisme. A côté de cette installation de notre âme dans l'âme étrangère, il est recommandé par M. Petsch de plier nos sens à l'impression directe que produit l'expression verbale. Le mot a sa valeur significative ou symbolique souvent déterminée par l'ensemble organique de l'œuvre ; ce sont ses relations avec cet ensemble qui constituent la forme au sens le plus compréhensif du mot et qui font de l'œuvre un tout cohérent et équilibré. La méthode nouvelle recherchera aussi ce qu'il y a de permanent dans la création poétique et déterminera ce que l'auteur y a mis de valeur générale ; elle découvrira également les relations objectives et subjectives des diverses manifestations littéraires ; enfin elle s'appliquera à distinguer les « genres » non d'après certains caractères externes, mais selon des critères internes tendance, coloris, etc.

Ces préceptes ont été éclairés par des exemples. M. Petsch a soumis

Digitized by Google

dans la Revue *Luther* (1927, 4), la traduction de la Bible à un examen conforme aux principes de la « Literaturwissenschaft ». Il voit dans l'œuvre du réformateur une création organique, dominée par une inspiration supérieure et donnant l'impression de l'unité ainsi que de la « totalité ». Peu importent les inexactitudes, les contresens, les erreurs d'interprétations de pensée. Luther a vécu la vie religieuse de la Bible antique, mais l'a pénétrée de son sentiment. Aux modernes de vivre à leur tour la vie de la Bible luthérienne et d'en ressentir le caractère essentiel d'édification. Cette exigence a pour conséquence le maintien intégral, malgré ses archaïsmes, du texte tel que l'a fixé le génie de Luther. Le moderniser serait une lourde faute.

LILLE, IMP. O. MARQUANT 2900 Le Gérant : A. Peinnequin.

Digitized by Google

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

George Soulié de Morant, Consul de France, chargé de mission en Chine par le Ministère de l'Instruction publique : **Histoire de l'art chinois de l'antiquité jusqu'à nos jours.** Avec 77 illustrations dans le texte et 149 en phototypie hors texte. . . . . 100 fr.

Jacques Robiquet : **L'art et le goût sous la Restauration.** Avec 104 illustrations en phototypie hors texte. . . . . 60 »

Emile Meyerson : **De l'explication dans les sciences** . . . . . 60 »

Raoul Allier, Professeur honoraire de l'Université de Paris : **Le non-civilisé et nous. Différence irréductible ou identité foncière ?** . 25 »

Emm. de Martonne, Professeur à la Sorbonne, Paul Feyel et M. Teissier : **Les Marches de l'Est (Lorraine, Vosges, Alsace, Jura).** Avec 62 planches et 2 cartes, broché. 25 fr. — Cartonné . 27 »

Lorenzi de Bradi : **La Corse inconnue** . . . . . 18 »

G. Welter : **La France d'aujourd'hui. Agriculture, Industrie, Commerce.** Avec 5 cartes et 21 graphiques. . . . . 25 »

Vicomte Georges d'Avenel : **Histoire de la fortune française. La fortune privée à travers sept siècles** . . . . . 25 »

E. F. Gautier, Professeur à l'Université d'Alger : **L'islamisation de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs du Maghreb.** Avec 12 illustrations hors texte et 16 figures dans le texte . . . . . 30 »

Généraux Hirschauer et Klein : **Paris en état de défense** (1914). Préface de M. le Maréchal Joffre. Avec 13 illustrations hors texte et 4 plans . . . . . 25 »

Fernand Hayward : **Le dernier siècle de la Rome pontificale.** Deux volumes illustrés, ensemble . . . . . 35 »

**Huit siècles de poésie française.** Choix de B. H. Chamberlain . . . 25 »

Charles Nodier : **Contes** publiés avec une introduction d'Edmond Jaloux et illustrés de vignettes de Tony Johannot (Collection Prose et Vers) . . . . . 18 »

Alfred de Vigny : **Poésies complètes**, avec une introduction de M. Henri de Régnier, de l'Académie française, illustré de bois romantiques (Collection Prose et Vers) . . . . . 20 »

El. Pradez : **Dictionnaire des gallicismes** expliqués brièvement, illustrés par des exemples et accompagnés de leurs équivalents anglais et allemands. Cartonné . . 20 fr. — Broché . . . . . 15 »

On demande à acheter la collection complète de la **Revue Germanique,** des tomes ou des numéros séparés.

S'adresser à M. MACAIGNE, Bibliothèque Universitaire, *Place de l'Université, Lille.*

Digitized by Google

*Paraît par fascicules hebdomadaires*

# LAROUSSE
# DU XX^E SIÈCLE

**EN SIX VOLUMES (32 × 25)**

L'élite intellectuelle de notre temps collabore à ce nouvel ouvrage qui sera le grand dictionnaire de la langue actuelle et l'encyclopédie moderne et complète des connaissances humaines, l'ouvrage de références le plus parfait qui soit à la disposition des travailleurs intellectuels, la base de toutes les bibliothèques.

**Des conditions très avantageuses sont accordées aux souscripteurs qui s'engagent dès maintenant à prendre l'ouvrage complet**

*Voyez les fascicules déjà parus chez tous les libraires*

**FASCICULE-SPÉCIMEN**

*gratis et franco sur demande*

**adressée à la LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)**

# RICOUR, CHEVILLET & C^ie

**MAISON FRANÇAISE DE LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE**

**PARIS — 22, Rue de la Banque, 22 — PARIS**

**(II^e Arrondissement — Près la Bourse)**

*Téléphone : GUTENBERG 43-13 — Code A. Z. Français — Adresse télégr. : BOYCHVILET-PARIS — Chèques postaux : 274-48 —*

## OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

**Grammaires, Dictionnaires, Manuels de Conversations, Correspondances commerciales**

POUR TOUTES LANGUES

## ROMANS ET OUVRAGES DE LITTÉRATURE

Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Russes, etc.

## Ouvrages pour la Préparation aux Examens de Langues vivantes

GRAND ASSORTIMENT DE LIVRES D'OCCASION

***RECHERCHES D'OUVRAGES ÉPUISÉS EN TOUTES LANGUES***

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME ANNÉE N° 4 OCTOBRE-DÉCEMBRE 1928

# Revue germanique

ALLEMAGNE. — AUTRICHE. — PAYS-BAS

SCANDINAVIE

REVUE TRIMESTRIELLE

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

## SOMMAIRE :

**Ernest Seillière :** Schiller et le romantisme français.

NOTES ET DOCUMENTS

**A. Fournier :** Critique et traduction

**John Libis :** Sur l'origine d'un néologisme.

REVUE ANNUELLE

**Camille Schneider :** La poésie allemande.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BULLETIN

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

CHRONIQUE

NOV 30 1928

J. TALLANDIER, Éditeur
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
11-13, Rue Faidherbe, LILLE

Digitized by Google

Fondée en 1905, la ***Revue germanique*** est publiée sous les auspices de l'UNIVERSITÉ DE LILLE et paraît quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et novembre.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire de la civilisation, la philologie dans les pays de langue germanique (Allemagne, Autriche, Pays-Bas, Scandinavie) ;
2° Des notes et documents inédits ou autres ;
3° Des revues annuelles du roman, du théâtre et de la poésie lyrique en Allemagne, en Autriche, etc.
4° Des comptes rendus critiques détaillés des livres récents et dont l'objet est de son programme ;
5° Un bulletin mentionnant et appréciant brièvement les publications de moindre importance ou d'un intérêt moins direct, rééditions, etc. ;
6° Une bibliographie où sont signalés les ouvrages récemment parus ;
7° Une revue des revues.
8° Une chronique.

*La Revue germanique analyse annuellement environ 400 ouvrages.*

---

**Le prix de l'abonnement** est fixé à **32** fr. par an pour la France et **45** fr. pour l'étranger. Prix du numéro : **12** fr. pour la France et **15** fr. pour l'étranger.

---

Directeurs : F. PIQUET, professeur honoraire à l'Université de Lille.
Léon MIS, maître de conférences à l'Université de Lille.

---

*Prière de s'adresser :*

**pour tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, communications, etc.), à M. F. PIQUET, 65, rue Brûle-Maison, Lille,**
**et, pour les abonnements, achat de fascicules séparés, changements d'adresse, réclamations, paiements (par mandat-carte) à M. MACAIGNE, bibliothécaire en chef de l'Université, à la Bibliothèque Universitaire, place de l'Université, Lille (compte de chèques postaux N° 30.648).**

---

# EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES
## de l'Année 1927

### I. — ARTICLES ORIGINAUX


Pages

**Bertrand (J.-J. A.).** — Sur les pas de Gœthe en Italie.
Premier article . . . . . 307

**Brun (Louis).** — Hermann von Keyserling et son Ecole de sagesse :
Premier article . . . . . 1
Deuxième (et dernier) article. . . . . 103

**Pineau (Léon).** — Sœren Kierkegaard (1813-1855) et la Norvège . . 209


### II. — NOTES ET DOCUMENTS


**Michel (V.).** — Lettres inédites de Sophie de La Roche à Wieland, IX, X . . . . . 13, 114

**Piquet (F.).** — Où en est l'étude du « Nibelungenlied » ?
Premier article . . . . . 215
Deuxième (et dernier) article . . . . . 316


### III. — REVUES ANNUELLES


**Denis (Joseph).** — Le théâtre allemand . . . . . 239

**Fournier (A.).** — Le roman allemand, I, II. . . . . 20, 121

**Schneider (Camille).** — La poésie allemande . . . . . 338

IV. COMPTES RENDUS CRITIQUES. — V. BULLETIN. — VI. BIBLIOGRAPHIE. — VII. REVUE DES REVUES — VIII. CHRONIQUE.


Digitized by Google

# SCHILLER ET LE ROMANTISME FRANÇAIS

M. Edmond Eggli, professeur à l'Université de Liverpool, vient de nous donner un ouvrage vraiment monumental sur *Schiller et le Romantisme français* (Paris, Gamber, 1927) : deux volumes in-quarto, d'une impression fort dense et qui comptent, ensemble, plus de treize cents pages. De tels travaux font honneur à la pensée française et on ne saurait les saluer avec trop de sympathie.

***

Dans une ample *Introduction*, l'auteur étudie d'abord les sources françaises de Schiller, Diderot et surtout Rousseau dont le jeune Souabe subit d'abord directement l'influence, dont il retrouve un peu plus tard la marque dans le kantisme, qui doit, comme on le sait, certains de ses traits au puissant mystique genevois. Abordant ensuite le sujet propre de son travail, notre historien nous rappelle que le drame *Les Brigands* qui est de 1782, et de la vingt-troisième année de Schiller, fut traduit en français dès 1785 par Benneville et porté au théâtre chez nous en 1792 par l'Alsacien Schwindenhammer, qui avait francisé son nom en se faisant appeler Lamartelière. Cette adaptation fort libre s'intitula *Robert, chef de brigands*, et connut de brillantes destinées.

L'action de *Robert*, constate M. Eggli, se passe au XV^e siècle, mais, en réalité, les brigands de Lamartelière sont des « jacobins ». Ce sont de très vertueux et très idéalistes révolutionnaires, qui n'ont, des brigands authentiques, que l'accoutrement terrifiant et le geste expéditif. Leur justice brutale s'inspire de l'idéalisme le plus fervent. Karl Moor, le héros de Schiller, s'est fait le chef de bandits très dignes de ce nom, qui pillent et tuent par intérêt, parfois même par plaisir. Lui-même, il est vrai, mais lui *seul*, se borne à des exécutions justes et utiles : et la morale de la pièce allemande c'est qu'il portera, malgré tout, le poids et la peine



Digitized by Google

des forfaits de ses compagnons. Il sera même quelque peu contaminé moralement par leur exemple, puisqu'il n'hésite pas à brûler une ville pour délivrer, par esprit de solidarité, l'un de ces piètres personnages. Il subit désespéré, mais il subit pourtant, dit à bon droit M. Eggli, *cette fatalité du crime collectif qui détruit son rêve orgueilleux de justice personnelle* et le sépare irrévocablement des hommes de discipline sociale. Les Jacobins qui allaient provoquer les massacres de septembre auraient pu tirer d'un tel spectacle une leçon, plutôt qu'un encouragement au crime : ce dernier résultat fut celui des représentations de *Robert*.

En effet Lamartelière, conseillé et peut-être assisté directement par Beaumarchais, — ce type accompli de la première génération rousseauiste en France, — traita le sujet dans un esprit différent, dans le ton du naturisme pur, sans correctif rationnel chrétien. Le *rétablissement*, par l'insurrection et par la violence, d'un ordre de justice dans le monde n'est plus présenté par lui comme « une folie orgueilleuse » qui peut bien avoir des circonstances atténuantes, mais demeure vouée aux compromissions meurtrières et au désespoir final. Non, l'utopie de Karl Moor est désormais acceptée, justifiée, réalisée. Lamartelière avait en outre imaginé d'introduire dans sa pièce un tribunal secret, affilié à la Sainte-Vehme : addition au texte de Schiller qui préparera les spectateurs français, dit M. Eggli, à la création du tribunal révolutionnaire et à l'exécution du « tyran » Louis XVI. Schiller donnait pour épigraphe à sa pièce : *In tyrannos* ; mais, même à vingt ans, il savait distinguer entre un tyran et un roi.

Encore Lamartelière, qui avait gardé, malgré tout, quelque mesure dans l'esprit d'utopie, ne parut-il pas sans reproche aux Jacobins fanatiques qui s'emparèrent du pouvoir après le 10 août. L'auteur de *Robert* fut accusé de modérantisme et put croire ses jours en danger. Pourtant, Wolzogen, le futur beau-frère de Schiller, qui vit jouer *Robert* à Paris en 1793, en écrivait alors aux siens : « C'est une misérable tentative pour adapter à la » Révolution actuelle les principes qui inspirent le drame de » Schiller. L'impression est *révoltante* ! »

En 1811, le point de vue français sera bien changé, non seule-

Digitized by Google

ment sur *Robert*, qu'on ne laisse pas de jouer encore, mais sur *Les Brigands* de Schiller, qui vont contribuer au soulèvement allemand de 1813. Notre consul général à Hambourg, Leroy, en écrit à ses chefs : « La pièce est une production monstrueuse, immorale, » insultant au bon sens, aux mœurs, à la religion, à tout gouverne- » ment régulier... Les Français qui étaient dans la salle et qui » comprenaient l'allemand frémissaient d'indignation. Les Alle- » mands, au contraire, étaient dans l'enthousiasme, trouvaient » les idées de leur poète sublimes. Quand cette horrible pro- » duction est affichée, dès quatre heures, on ne trouve plus de » places, etc... ». Et Esmenard, transmettant ces observations au ministre, ajoute cette note de sa main : « Il est d'un intérêt » plus pressant qu'on ne le croit d'empêcher que les pièces de » Schiller et de Gœthe n'enracinent dans le cœur des générations » récentes une haine profonde contre l'ordre social et contre les » autorités légitimes ... Le but de ces écrivains, si honteusement » prônés à Paris, est de fomenter une révolution générale en » Allemagne. Préparée par de tels moyens, elle sera dirigée » contre la France et contre les principes de son gouvernement » actuel » !

Sous la Restauration, le critique de *L'Abeille*, un certain Brès, plaisantera le type du brigand, resté à la mode dans le mélodrame des barrières qui prélude au drame romantique :

Voyez-vous ce brigand ? N'en ayez point de peur.
Son cœur est bon, naif, et son air est trompeur...
Pour se désennuyer, parfois il assassine...,
Mais il aime la lyre...
Aux petits paysans il vient donner des fleurs,
Vit du lait des brebis qu'il mêle de ses pleurs,
Et pousse dans la nuit des sons mélancoliques !
*C'est le modèle heureux des héros romantiques* !...

***

Un second aspect de l'influence schillérienne en France, après l'action exercée sur le mysticisme social, c'est l'appui donné au mysticisme passionnel, autre rameau du mysticisme naturiste, ou religion de la bonté *naturelle* qui est celle de notre temps. Il est très intéressant et très neuf de constater, grâce aux

Digitized by Google

investigations de M. Eggli, qu'un élément moral entre pour quelque chose dans la résistance d'une partie de l'opinion française au romantisme entre 1800 et 1830. En effet, la victoire étant restée au naturisme, on ne signale plus d'ordinaire, et pour les tourner en ridicule, que les objections les plus superficielles du camp classique aux fils spirituels de Jean-Jacques : celles qui touchaient aux trois unités, par exemple, ou à la nécessité de la périphrase noble, voire à une conception exclusive et étroite du bon goût tel que l'avaient fixé, chez nous, deux siècles de société polie. Il me paraît pourtant important de constater que nos pères ont dès lors aperçu quel était l'aspect moral du romantisme.

A dater de 1820, le théâtre de Schiller, traduit par Barante, commence d'être porté sur la scène française. Lebrun ouvrit la période de ces adaptations avec sa *Marie Stuart*, et déjà la passion de Mortimer pour l'infortunée reine d'Ecosse fut âprement discutée. Mais surtout la manière dont la passion amoureuse est traitée dans *Intrigue et Amour* du dramaturge allemand suscita des protestations de caractère moral, quand cette pièce fut mise au théâtre chez nous en 1826. Quatre adaptations en furent alors écrites, et trois d'entre elles représentées à Paris dans l'espace de quelques mois. Les auteurs de ces arrangements firent passer dans leur dialogue quelque chose de cette attitude passionnelle, renouvelée de Saint-Preux et de Werther, que le jeune Schiller avait introduite dans son œuvre, et qui caractérisait celles du romantisme allemand. L'un d'entre eux, de Wailly, fait dire à Louise parlant de son amoureux Fernand :

Mon âme, en l'écoutant, s'agrandit et s'élève...
Mon cœur, qui, loin de lui, languissait abattu,
Plein d'une ardeur plus noble embrasse la vertu !
Quand Fernand, à mes pieds, de son amour m'assure,
Je ne vois plus que lui dans toute la nature ;
Et cependant, jamais l'univers et les cieux
Ne parurent si beaux ni si grands à mes yeux !

Que cela nous semble innocent aujourd'hui ! Et pourtant, fit remarquer à ce propos *Le Mercure du XIX^e siècle*, l'amour de Fernand et de Louise est peint dans la pièce avec une telle exal-

Digitized by Google

tation qu'il n'est rien qui puisse surprendre encore de la part de ces enthousiastes. C'est ce qu'on appelle alors l'amour *allemand* (en réalité l'amour rousseauiste et naturiste, le romantisme allemand étant sur ce point disciple de Rousseau principalement); c'est l'amour allemand, ajoute *Le Mercure*, avec toute la force de ses sentiments, avec toute *l'exagération de ses idées* !

Et, en effet, remarque M. Eggli, la grandiloquence emphatique (autre héritage de Rousseau), l'absence d'une certaine réserve dans l'expression des sentiments intimes, heurtent (sur le théâtre à tout le moins), les exigences du goût français, formé par la conception romanesque et précieuse dont Corneille, Racine, Marivaux ont accepté l'influence. Quelques esprits clairvoyants discernent après Constant, après Barante, ce qu'il peut y avoir de *moralement* dangereux dans cette exaltation romantique qui *divinise* la passion afin de la placer au-dessus de tout contrôle humain. « L'Allemagne elle-même avait abandonné cette pièce excessive », protestent les spectateurs traditionalistes de *Intrigue et Amour*, en voyant les adaptations de cet ouvrage surgir comme à l'envi l'une de l'autre sur diverses scènes de la capitale française !

Dans un curieux volume satirique intitulé *Sainte-Périne* (1826), l'auteur, un certain Valéry, imagine des lettres rédigées par une amoureuse « à l'allemande », lettres qu'il compose d'extraits textuels des écrits de Gœthe, Schiller, Werner, ces inspirateurs du romantisme français, Or, les deux citations qu'il emprunte à Schiller seront précisément tirées de *Intrigue et Amour*. Ce sont les paroles emportées de Louise avouant à ses parents, leur criant plutôt son amour pour Fernand, amour que ceux-ci réprouvent : « La première aurore se lève sur mon » âme !... Je ne vois plus l'univers, et, cependant, je sens » qu'il n'a jamais été plus beau ! *Je ne sais plus rien de Dieu*, » et, cependant, je ne l'ai jamais tant aimé... Le ciel et l'objet » que j'aime se partagent mon cœur qu'ils déchirent. Je » crains... Mais, non ! Lorsque nous sommes distraits de l'ar- » tiste (divin) par son tableau, n'est-ce pas pour lui la louange » la plus délicate ? Si, dans mon bonheur, je suis détournée de » Dieu par son *chef-d'œuvre* (Fernand), Dieu n'en doit-il pas être

Digitized by Google

» réjoui, etc... ». Ingénieuses expressions du mysticisme passionnel qui fait de la passion la voix de Dieu dans le cœur de l'homme, cette passion fût-elle condamnée par les règlements du groupe social ! Nous voilà, certes, loin de Monime et de Zaïre !

Quant au suicide qui termine l'ouvrage de Schiller, quant à la scène d'exaltation, plus que jamais mystique, où les amants parurent « trinquer » avec le poison au moment de l'absorber, ce dénouement fut regardé comme « une monstruosité révoltante », comme l'une de ces extravagances que ne pourra jamais tolérer la scène française « si modeste, si chaste, si régulière ». Exception faite, naturellement, pour le mélodrame qui, depuis quelque quarante ans, bravait, aux barrières, ces prudentes exigences morales. Aussi bien la pièce contestée apparaît-elle, suivant *Le Journal des Débats*, comme le type même de ce dernier genre, que l'éblouissant lyrisme de Hugo allait introniser au Théâtre Français : « Les puristes du mélodrame ont facilement » retrouvé, dans le président de Walter, le *tyran*, dans le baron » de Kalb le *niais*, et dans le secrétaire Wurm le *traître* qu'exige » la poétique du genre ! »

L'année suivante, on aura l'*Elisabeth de France* que Soumet avait tirée du *Don Carlos* de Schiller (sa quatrième pièce de jeunesse, déjà assez largement assagie). Cette fois, d'ailleurs, l'adaptateur français s'est montré plus timide et plus traditionnel. Les personnages de Carlos et d'Elisabeth sont modifiés par lui. Leur amour n'a plus rien de mystérieux ni de *mystique*. Les paroles du jeune prince expriment clairement des regrets précis : elles ne trahissent pas cette exaltation dans la passion et dans le désespoir que manifeste le héros de Schiller, imité d'Hamlet. Le Carlos de Soumet apparaît dépouillé de tout ce qu'il montrait, dans le drame allemand, d'indécis et de fatal : il se rapproche de l'amoureux traditionnel de la tragédie classique, « fort contre » les événements et contre lui-même, écrit M. Eggli, guidé par » sa raison, trouvant en elle un appui suffisant contre ses passions » et contre son destin ». Pas toujours, pourrait-on peut-être objecter ici. Dans le roman précieux, source de notre théâtre classique pour la conception de la passion, l'amoureux mêlait la tradition romanesque au stoïcisme chrétien, en héritier des

Digitized by Google

pleurs de Lancelot du Lac, l'amoureux « transi », ou des soupirs d'Amadis de Gaule, le « beau ténébreux ». Mais il est vrai qu'Horace, Sévère, Titus répondent bien à la définition de M. Eggli.

Le caractère d'Elisabeth de France, épouse de Philippe II et belle-mère de Carlos, subit une transposition analogue dans la pièce de Soumet. Plus de trouble, plus d'exaltation, plus de mystère, mais une sagesse et une volonté qui mâtent la passion, un souci de vertu et de « gloire » (pour parler la langue du XVII^e siècle) qui rappellent la Pauline de Corneille et tout l'amour romanesque de nuance précieuse. Oui, proclame avec conviction la reine d'Espagne,

Oui, j'ignorais encore
Quel pouvoir nous avions sur notre propre cœur
Et combien la vertu ressemblait au bonheur !

Venant à juger l'ensemble de ces résistances, de ces amendements proposés ou réalisés dans l'adaptation des textes romantiques allemands, de ces critiques anxieuses ou scandalisées, M. Eggli souligne excellemment que la querelle classique-romantique de l'époque de la Restauration fut bien davantage, encore une fois, qu'une controverse sur les trois unités, la périphrase et le bon goût. Nos pères n'étaient point aussi superficiels que l'affirment leurs rejetons toujours intéressés dans le débat. La violence des partis pris, remarque-t-il, l'outrance même des jugements indiquent qu'on sent plus ou moins clairement en France combien la question du romantisme est autre chose encore qu'un différend de vocabulaire ou d'orientation artistique, combien, par delà le conflit des techniques ou la lutte des esthétiques, se pose un plus vaste problème, *intéressant toute la vie intellectuelle et morale de la nation*. Que les habitudes dérangées, ajoute-t-il, le traditionalisme sous ses formes les moins essentielles aient expliqué ces animosités, *les romantiques français se sont plu à l'affirmer*, comme il est *assez naturel* : et ceux d'à présent continuent, ajouterai-je. Nous venons de voir qu'il s'agissait pour les clairvoyants d'un débat plus grave, du conflit de la morale classique, rationnelle et chrétienne, avec la psychologie optimiste de Rousseau et ses complaisances passionnelles.

Digitized by Google

***

Schiller n'a pas seulement agi successivement sur le mysticisme social dès 1792, puis sur le mysticisme passionnel en France, vers 1820 ; son œuvre théorique, après son œuvre poétique et dramatique, devait contribuer, un peu plus tard, à orienter chez nous le mysticisme esthétique, cette troisième branche maîtresse du mysticisme naturiste ou religion de notre âge.

Artistes, nos romantiques ont naturellement une très haute idée des droits de l'art et de la dignité de ses interprètes, cependant que leur volonté de puissance va, par instinct héréditaire, vers l'affirmation des alliances supra-terrestres. *Le poète est le confident de la divinité*, affirmera chacun d'eux à sa manière : il reçoit du ciel la *mission* de guider ici bas ses congénères et de leur transmettre les consignes que lui dicte la déesse nature. Bientôt le Saint-Simonisme renchérira sur ces assertions du romantisme allemand. L'artiste s'y montre décidément établi dans son rôle de prêtre. Le poète est un Messie. Confident des desseins de la divinité sur l'humanité, il a pour charge de rappeler à celle-ci sa destinée sublime : il la guide vers ses fins suprêmes par les voies que Dieu lui révèle.

En 1805, *Les Archives littéraires* publiaient la traduction d'une polémique allemande sur l'esthétique, et voici comment le critique français résumait le débat : « Les Allemands sentent que » la poésie qui a le pouvoir de propager quelque chose de mieux » qu'une certaine élégance de mœurs et de manières, est elle-» même quelque chose de mieux qu'une poésie de *goût*. La poésie » est, pour l'Allemand, une affaire aussi sérieuse que son *culte* » ou sa profession. De là vient cette espèce d'enthousiasme » qu'ils aiment à y mettre et qu'ils confondent souvent avec » elle » !

En 1813, dans une étude sur *Corneille et son temps*, Guizot présente, sous des formes acceptables à l'esprit français, un aperçu de l'esthétique kanto-schillérienne que Schopenhauer élaborait dans une studieuse retraite, à la même heure : « Nos » facultés, disait le futur homme d'Etat, nous ont été données » pour en user : un plaisir attaché à l'exercice de chacune d'elles

Digitized by Google

» nous en rend l'usage agréable. Dans le repos où les laisse » parfois le cours, plus paisible, de la vie, elles cherchent à » s'exercer sur des objets conformes à leur nature, quoique » étrangers au but immédiatement *utile* qu'elles n'ont pas » toujours à atteindre. De même que, dans les exercices du corps, » un but insignifiant offert à la justesse de nos coups attire toute » notre attention sur le simple développement de nos forces » physiques, de même, dans les *jeux* de l'âme, livrée toute entière » à l'exercice de ses facultés, elle se sent pénétrée de cette satis- » faction vigoureuse qui naît d'une plus grande énergie d'exis- » tence. Si un peu de douleur se mêle à ce bien-être, le mal de » souffrir n'est plus cependant alors, dans le mouvement qui » nous anime, que le plaisir de sentir, et ce mal ne reprend sa » véritable nature que si une douleur plus vive nous avertit de » la présence d'un *ennemi*, si une lutte *innocente*, changée en un » combat dangereux, au lieu de nous occuper de l'emploi de nos » forces, nous inquiète du sentiment de notre faiblesse ». On reconnaît la thèse schillérienne des *Lettres sur l'éducation esthétique* : l'art considéré comme un *jeu*. Dans un art ainsi conçu, ajoute à bon droit M. Eggli, la moralité ne peut avoir de part que discrète, que si elle ne s'impose pas, que si elle intervient sous la forme d'un instinct moral *préalable*, s'épanouissant dans l'exaltation joyeuse de toutes les forces *natives* de l'être. Ce qui nous ramène bien près du naturisme rousseauiste par un détour.

Dès 1809, Ancillon, Prussien de nationalité, mais descendant de réfugiés protestants français et attentif au mouvement de notre littérature (il sera ministre d'Etat en Prusse et membre associé de l'Institut de France) avait publié dans notre langue (chose indispensable pour se faire lire chez nous à cette date), des *Mélanges de littérature et de philosophie*, où il s'offre comme médiateur littéraire et comme interprète philosophique entre les deux nations. Il y critique fort justement, — à propos de la médiocre et maladroite distinction de Schiller entre poésie *naïve* et poésie *sentimentale* — le *nativisme* et le *primitivisme* herdériens de son compatriote. La nature *naïve*, dit-il avec une parfaite clairvoyance, ne répond à *aucune réalité historique* : cet âge d'or prétendu n'a pas plus existé dans le monde ancien que dans le

Digitized by Google

nôtre. Quant à la *sentimentalité* qui caractériserait la poésie depuis le terme de l'antiquité classique, elle n'est devenue commune en Europe que depuis cinquante ans environ (à savoir depuis la prédication de Jean-Jacques, dont il oublie, toutefois, les nombreux et lointains précurseurs romanesques et précieux). Par ce sens de l'histoire plus exact que celui des romantiques allemands, constate M. Eggli, Ancillon libère le parallèle entre monde antique et monde moderne de toutes les difficultés créées à Schiller par les sympathies *morales* qui le liaient au monde moderne, et par les sympathies esthétiques qui l'attachaient à la Grèce, mère des arts. Le commentateur berlinois (après Mme de Staël au surplus) sait rapporter, comme il convient, à l'influence décisive de la religion chrétienne sur l'Europe pendant près de deux mille ans l'idéal qui domine dans la poésie moderne et la tendance de celle-ci à l'Infini.

Quoi qu'il en soit, la France va bientôt accepter de sa voisine germanique l'idée d'une méthode esthétique fondée non plus sur *l'expérience* et sur l'observation des chefs-d'œuvre (attitude de nos classiques), mais sur *l'analyse* kantienne du jugement artistique, sur la *métaphysique* (ou mystique) appliquée à l'art et à la littérature, comme le disait fort exactement Guizot. Aujourd'hui nous savons mieux que notre jugement esthétique résulte surtout d'une éducation de la sensibilité, et même, pour une part, d'une convention sociale qui se superposent, de façon assez despotique, à ce qu'il peut y avoir en nous d'originairement accessible à l'émotion du beau.

Malgré tout, on n'empruntera pas beaucoup, directement du moins, aux traités théoriques de Schiller dans notre pays. C'est qu'on ne les y comprend guère. Leur terminologie et leur forme d'exposition, empruntées des métaphysiciens romantiques d'outre-Rhin, sont parmi nous un trop constant obstacle à leur popularité. Au traducteur des drames, à Barante, ces traités théoriques laissent une impression de « fatigue extrême », un « pénible vertige ! » — « Les hommes les plus habitués à ces exer-» cices de l'esprit, écrit notre compatriote, avouent qu'ils n'en-» trevoient que *quelques lueurs* des pensées de l'auteur » ! — Et Duvau, longtemps l'hôte de l'Allemagne, de faire cependant

Digitized by Google

chorus : « Les Allemands sont les premiers à convenir que » Schiller, — à qui, du reste, ils n'accordent pas une tête philo- » sophique, — n'a fait qu'embrouiller, à force de subtilité, un » sujet sur lequel il est déjà si difficile d'établir une théorie » précise ! »

Les quelques considérations que je viens de glaner çà et là dans le travail imposant de M. Eggli, en feront entrevoir l'importance et la portée. Ces lignes ne pouvaient avoir d'autre ambition et n'ont pas eu d'autre objet.

Ernest SEILLIÈRE.

---

Digitized by Google

# NOTES ET DOCUMENTS

## Critique et traduction

La mission de la *Revue Germanique* ne se borne pas à faire connaître aux lettrés français les travaux des philologues allemands, mais s'étend aussi à la propagation, en Allemagne même, des résultats obtenus par des chercheurs français en matière de littérature allemande. Cette considération nous fait un devoir d'insister sur l'étude, neuve et personnelle, que **M. Léon Mis** a fournie récemment à la revue *Euphorion* (29. Band, 1-2. Heft, 1928) sur : *Sébastien Mercier, Schiller und Otto Ludwig.*

Par des rapprochements choisis et convaincants, M. L. Mis prouve non seulement la parenté des idées, mais encore l'influence directe de l'œuvre de S. Mercier : *Du théâtre ou Nouvel essai sur l'art dramatique* (1773), traduite par le Stürmer und Dränger H. L. Wagner (1776), sur la dissertation de Schiller : *Die Schaubühne als eine moralische Anstalt betrachtet* (1784), ainsi que sur l'ensemble de sa production dramatique. Le premier but du théâtre est, pour l'un comme pour l'autre, de flétrir les vices, les crimes et les travers de l'humanité, puis de glorifier la vertu, l'amour, l'amitié, la reconnaissance, le désir de la gloire. Educateur des individus, le théâtre doit être aussi le guide moral des peuples, comme il l'était au temps des Grecs, sans copier ceux-ci, en appliquant leurs principes à des exemples tirés de notre société et de notre histoire modernes. Sur les moyens, S. Mercier et Schiller ne sont pas toujours d'accord : le Français, si novateur soit-il, admet encore l'unité d'action, sous le nom d'unité d'intérêt, tandis que l'Allemand adopte la technique dispersée de Shakespeare. Leur identité de principes demeure entière, par exemple lorsqu'ils conviennent tous deux que la moralité théâtrale n'exige pas forcément le triomphe de la vertu sur le vice, qu'il suffit de montrer la beauté de la vertu luttant contre un malheur tragique (ce que Schiller a réalisé dans *Fiesko*). Par l'examen et le parallélisme des textes, M. L. Mis a fait ressortir les concordances fondamentales et les divergences accessoires entre S. Mercier et Schiller.

C'est par une diatribe d'Otto Ludwig, dans ses *Shakespeare-Studien*, contre Gœthe et Schiller, notamment contre le *Wallenstein* qu'il juge « une apothéose de la faiblesse », que commence la deuxième partie

Digitized by Google

du travail de M. L. Mis. O. Ludwig blâme la résignation des classiques et exige du dramaturge de la force et de la santé. Mettant dans le même panier Lessing, le Sturm und Drang, le théâtre « idyllique » des classiques et le théâtre révolutionnaire de la Jeune Allemagne, il prend pour idéal la reproduction fidèle de la réalité ; son modèle est Shakespeare. M. L. Mis se demande alors si O. Ludwig a connu l'œuvre de S. Mercier ; n'ayant pas de preuve directe du fait, il le croit pourtant vraisemblable, à cause de la diffusion de la traduction de H. L. Wagner, et admet au moins une influence indirecte à travers les *Anmerkungen über das Theater* de Lenz. Quoi qu'il en soit, le rapprochement des idées est frappant ; et c'est à ce travail de comparaison précise que s'est attaché M. L. Mis. Les deux ouvrages, « *Du théâtre* » et « *Shakespeare-Studien* », ont un caractère et un but différents ; mais, sur bien des points, leurs tendances se rejoignent. S. Mercier, assez éclectique, admettait Shakespeare, bien qu'il ne le connût qu'imparfaitement ; pour O. Ludwig, Shakespeare est l'unique modèle. Point de départ commun : pas d'imitation des anciens, pas de dogme de la Fatalité ni de fables antiques, pas de pastiche du style et du chœur. Mercier rejette Racine et O. Ludwig *die Braut von Messina*. Ce qui, chez les Grecs, était naturel et national devient, chez nous, étranger et factice : eine Seele, die nicht in ihrem eigenen Körper wohnt. Que faut-il donc faire ? Pour Mercier, tirer son inspiration des « romans modernes, ouvrages de sentiment » ; pour O. Ludwig, observer la réalité (Die Poesie gründet sich auf Wahrnehmung), et laisser agir l'imagination. M. L. Mis développe ensuite les conséquences de ces principes et montre par de nombreuses citations le parallélisme des idées. Qu'il s'agisse de la définition de l'art dramatique ou de ses lois et de ses procédés spéciaux, de la question des règles, de l'unité d'action, de la sympathie pour le héros principal, de la détente momentanée des passions ou de la tâche essentielle des acteurs, partout S. Mercier apparaît comme le précurseur d'O. Ludwig. Entre ces deux théoriciens de la dramaturgie, séparés par un intervalle de trois quarts de siècle, en quelque sorte entre l'enclume et le marteau, M. L. Mis nous montre Schiller, dont le métal résiste, nous semble-t-il, assez bien à cette épreuve de force. La nouveauté du sujet traité ici par M. L. Mis et la solidité de son argumentation démontreront aux lecteurs allemands d'*Euphorion* quelles lumières la science française peut apporter, par des comparaisons inédites, à leur propre histoire littéraire.

***

**M. Paul Zincke**, professeur à l'Université allemande de Prague, a fait preuve de modestie en intitulant *Paul Heyses Novellentechnik* (Karlsruhe, Friedrich Gutsch, 280 p., gr. in-8°, rel. 7.50 mk) un ouvrage qui épuise, il est vrai, ce sujet précis, mais dont l'introduction, qui

Digitized by Google

absorbe presque le tiers du volume, est une véritable méthodologie de la science littéraire et un traité de la nouvelle en général. Inspiré par Max Dessoir et Oskar Walzel, M. Zincke attaque vigoureusement l'histoire littéraire telle qu'on la comprenait jusque vers la fin du XIXe siècle, avec ce qu'il nomme « ses inutiles recherches d'influences », et préconise la science esthétique, dont le but est d'étudier la technique propre de chaque auteur, ses moyens d'expression et de composition, sans en chercher la clef au dehors. Ce choix de la méthode justifie la longueur de son introduction, bien que la part de la polémique y soit peut-être excessive : y a-t-il en effet une telle opposition entre l'étude « interne » d'une œuvre et l'étude « externe » des influences et de l'évolution ? Ne peut-on pas prétendre qu'elles se concilient et se complètent, et que toutes deux sont nécessaires ? Avec une très grande force d'arguments, dont quelques-uns ne sont pas sans réplique, en tous cas avec une parfaite clarté de pensée et de langage, M. Zincke établit et motive d'abord sa méthode ; puis il entre définitivement dans le sujet limité de son travail. Pour pénétrer dans l'atelier intime de P. Heyse, qui demeure un des modèles allemands de la nouvelle, probablement le modèle parfait, et pour en découvrir toutes les ressources, il borne son investigation à une seule œuvre de son auteur : *Zwei Gefangene* ; mais ce champ de recherches limité, il le tourne et le retourne jusqu'au tréfonds. Les trois parties de son étude : sujet, forme interne, langue, sont subdivisées en une multitude de chapitres, paragraphes et alinéas qui ne laissent aucune place au hasard. L'inconvénient de cette méthode, analytique au premier chef, serait de réduire en formules tout le travail de l'artiste et de ne plus laisser aucune part à l'inspiration subconsciente qui doit l'entraîner ; mais tout en relevant un à un les procédés de P. Heyse et en les groupant, pour finir, sous forme de tableau synoptique, M. Zincke n'a pas manqué de mettre en relief, à maints endroits, la facilité naturelle et spontanée de l'artiste : ce qui assouplit heureusement la rigidité mathématique de son système. L'avantage de ce travail minutieux est d'apporter à la recherche littéraire des résultats complets et définitifs, incontestablement basés sur des faits.

Tandis que M. Zincke use uniquement de la méthode scientifique, à l'exclusion de la méthode historique, **M. Rupprecht Leppla** les combine avec habileté, et à juste titre, dans : *Wilhelm Meinhold und die chronikalische Erzählung*, Berlin, Emil Ebering, 1928. (*Germanische Studien*, Heft 54, 168 p.). Tout en concentrant son attention sur le créateur du récit en forme de chronique, il ne s'est pas interdit de rechercher les lointains prédécesseurs de W. Meinhold ni de jeter un rapide coup d'œil sur ses successeurs. Il part, bien entendu, de la définition du genre, distinct du roman historique proprement dit, et tel que Meinhold lui-même l'entendait : ce récit doit être présenté par son auteur

Digitized by Google

directement sous la forme d'une chronique, quel que soit l'artifice de la présentation ; la langue et le style ont logiquement, pour obtenir la vraisemblance, un tour archaïque. A cette définition succincte, donnée par Meinhold, M. Leppla ajoute d'abondantes remarques : justification du genre, invention d'un prétendu chroniqueur, emploi fréquent de la forme personnelle, possession d'un sens historique développé et d'une objectivité consciente. Ces deux derniers éléments qui faisaient défaut aux romantiques, notamment à Brentano, constituent l'apport personnel de W. Meinhold : ce qui lui permit de se considérer lui-même comme le créateur du genre. Dans les trois récits que M. Leppla étudie à fond (Maria Schweidler, die Bernsteinhexe ; Sidonia von Bork, die Klosterhexe ; Der getreue Ritter oder Sigismund Hager von und zu Altensteig und die Reformation), W. Meinhold était parvenu à une reconstitution si parfaite de l'ancienne langue que ses contemporains ont pu s'y tromper et qu'ils prirent *Die Bernsteinhexe* pour une chronique authentique. Ce pastiche ne fut point du goût de Hebbel qui, avec beaucoup d'esprit et un peu d'exagération, le tourna en ridicule : « Wenn Meinhold recht hätte, so müsste im Roman und im Drama, wie der Altdeutsche altdeutsch, so auch der Grieche griechisch, der Römer römisch sprechen, und Troilus und Cressida, Julius Cäsar und Koriolan hätten nicht geschrieben werden können, wenigstens nicht von Shakespeare. » Hebbel démontrait ainsi, par l'absurde, que la chronikalische Erzählung n'est point un genre indispensable et qu'elle doit demeurer l'exception ; mais il ne prouvait pas par sa boutade qu'elle fût impossible ni, dans certaines limites, agréable. Peut-être ses coups ont-ils contribué à ramener, par la suite, à de plus justes proportions la part de l'archaïsme. M. Leppla cite quelques noms qui montrent la survivance du genre : Scheffel, Keller, Raabe, Storm, Kolbenheyer ; cependant, il ne paraît pas croire à sa vitalité. Sans doute, la mode en est un peu passée ; mais quelques succès récents indiquent encore que la chronique, avec un caractère moins absolu que chez W. Meinhold, peut survivre à son créateur. En ce sens, le travail approfondi de M. Leppla est d'actualité.

Les amis de la poésie populaire feront bon accueil à la dissertation de **M. Alfred Potthoff** sur *Hermann Löns und das Volkslied* (Hannover, Adolf Sponholtz, 1928, 112 p., cart. 3,60 mk.). Il s'agit ici avant tout du recueil de chansons, *Der kleine Rosengarten*, librement composées par Löns ; or M. Potthoff a pu consulter, parmi les papiers posthumes de l'auteur, un cahier de notes contenant de vraies poésies populaires, recopiées de sa main ou découpées dans un journal : comme jadis L. Uhland, H. Löns avait eu l'intention d'éditer ces Volkslieder ; la mort ne lui en laissa pas le temps. Pourtant, ces trouvailles ont dû influer sur la production personnelle de Löns, et ce sont ces rapports de cause à effet qu'étudie M. Potthoff. Il le fait avec une précision

Digitized by Google

scrupuleuse, envisageant tour à tour, et dans les moindres détails, les procédés de vocabulaire, d'expression, de style et de versification. énumérant les prénoms, les diminutifs, les allitérations, les répétitions, les postpositions, les noms d'oiseaux, de fleurs et de nombres. Ayant ainsi fouillé les textes, M. Potthoff se pose enfin cette question : les chansons de H. Löns sont-elles de vrais Volkslieder ? Puisque, d'après les théories les plus récentes (John Meier, P. Levi), le Volkslied est l'œuvre non d'un groupe, mais d'un homme, rien n'empêche la formation de nouveaux Volkslieder. Les chansons de H. Löns en remplissent les conditions : outre leur forme, inspirée du Volkslied traditionnel, on peut insister sur leur diffusion musicale parmi les enfants des écoles, chez les étudiants et dans la famille (ce qui évoque pour nous l'exemple de Maurice Bouchor). Quant au droit souverain que s'arroge le peuple sur le Volkslied, en le modifiant, l'abrégeant ou le complétant à sa guise, il ne pourra s'exercer qu'à la longue sur les œuvres de H. Löns ; encore ce droit s'exerce-t-il moins en notre siècle d'instruction populaire et de propriété littéraire. La conclusion de M. Potthoff est donc d'une louable modération ; ajoutons seulement, pour donner une idée de la popularité de H. Löns, que sa chronique paysanne de la guerre de Trente Ans, *Der Wehrwolf*, avait atteint en 1927 le 341e mille.

L'ouvrage de premier ordre que **M. Martin Havenstein** consacre à *Thomas Mann, der Dichter und Schriftsteller* (Berlin, Wiegandt u. Grieben, 1927, 357 p., rel.) ne ressemble en rien au joli et plaisant opuscule que publiait en 1923, à Vienne, Oswald Brüll (cf. Rev. Germ., 1924, p. 359). Le ton en est grave, quoique parfois caustique, le style élégant et soutenu, la pensée profonde, l'inspiration sévèrement nationale. Sans renoncer aux détails biographiques, pour lesquels il cède volontiers la palme à Arthur Eloesser, et tout en étudiant les rapports de Th. Mann avec Schopenhauer, Nietzsche et Spengler, M. Havenstein s'efforce d'élever les œuvres de l'artiste (Dichter) et du publiciste (Schriftsteller) sur le plan de l'éternel, ins Ewige, Überhistorische et, comme il le dit dans sa préface, das Licht der Idee, das sie durchleuchtet, jedem Leser sichtbar zu machen. Le livre est divisé en deux parties, l'une générale : Der Dichter und Schriftsteller (p. 1-115), l'autre plus détaillée : Die Werke (p. 117-357). Nous ne suivrons pas ici l'auteur dans toutes ses comparaisons, réflexions et déductions qui témoignent d'une haute autorité, d'une scrupuleuse conscience, d'un esprit à la fois ingénieux, brillant et pondéré, passionné seulement lorsqu'il touche à la politique ; il nous en faut condenser la substance.

M. Havenstein établit d'abord l'unité fondamentale, sous les apparentes divergences, du poète et de l'écrivain en Th. Mann, c'est-à-dire du romancier créateur et du penseur subjectif. La lutte douloureuse

Digitized by Google

que soutient l'écrivain pour parvenir à la clarté dans ses ouvrages critiques, philosophiques et politiques, et qui déchire aussi les personnages créés dans ses romans par l'artiste, a pour cause première le caractère chatoyant et mobile de notre époque de transition. La grande question est de savoir si, malgré la dislocation interne de ses personnages, Th. Mann parvient à leur donner corps et vie, s'il possède, en un mot, la Gestaltungskraft. M. Havenstein le démontre par de nombreux exemples et une analyse approfondie des caractères ; il cite avec juste raison comme des modèles de personnalités plastiques, d'une part Thomas et Christian Buddenbrook, Tony et Hanno, d'autre part Hans Castorp et Joachim Ziemssen du *Zauberberg*, et dans ce dernier, comme types de caractérisation par le langage, Settembrini, Behrens et Peeperkorn. Le genre, ein wenig mokant, de son talent, saisissant les défauts physiques, les maladresses, les manies, contribue au relief des figures. Mais l'individualité des personnages n'ôte rien, chez Th. Mann, à leur valeur typique, souvent même symbolique. C'est que, s'il a parfois dessiné ses gens d'après nature, il leur prête toujours une part de lui-même ; il les transsubstantie, oserait-on dire, en lui-même ; et en ce sens, il est un Bekenner comme fut Gœthe, non pas, il est vrai, sur des faits de sa vie toute unie et rectiligne, mais sur des traits de son caractère et de son âme. Si Th. Mann est surtout le poète de la décadence, s'il a de son propre aveu un penchant pour la pathologie, ce n'est pas qu'il spécule sur le goût public, ni qu'il n'ait pas le cœur bien placé ; mais c'est que, dans la phase actuelle de notre civilisation, qui se répercute dans son for intérieur, il pressent plus de tendances destructrices que de forces constructives et que, d'instinct, il extrait de ce milieu et de son propre fonds ses types de décadents. Que ce soit une faiblesse de notre temps, M. Havenstein ne le dissimule pas ; mais ce n'est nullement un calcul.

Qu'est-ce donc au fond, se demande M. Havenstein, que cette décadence analysée par Th. Mann ? Ce n'est pas le résultat de fautes morales dont les individus seraient responsables, mais une évolution naturelle de la vie, à laquelle on peut résister ou céder comme au Destin antique, mais à laquelle il faut succomber. Parmi ceux qui résistent, on peut citer Christian Buddenbrook et Hans Castorp ; parmi ceux qui cèdent, Thomas Buddenbrook et Joachim Ziemssen. La lutte contre la fatalité de la décadence est appelée ici : eine neue Form der Tragik. Au dualisme : bien et mal, se substitue le dualisme : vie et mort. Le côté moral de l'art de Th. Mann consiste dans l'encouragement indirect qu'il donne, par son analyse, à ceux qui luttent pour la vie. Pourtant, il les laisse aussi succomber, parce qu'ils portent en eux-mêmes leur faiblesse ; et cette faiblesse n'est pas seulement celle des individus, elle est celle de toute une époque, de tout un continent qui doute de sa propre force, de sa santé morale, de sa vitalité



Digitized by Google

même. Sur ce point, Th. Mann se rencontre avec O. Spengler et semble procéder de Schopenhauer, Wagner et Nietzsche ; seulement, il lui manque ce que Nietzsche proclamait : l'exaltation de la vie. Ainsi, selon M. Havenstein, le fond de Th. Mann consiste dans ce contraste entre l'idée de la vie (Nietzsche) et la sympathie pour la mort (Schopenhauer).

Après une magistrale revue d'ensemble des œuvres de Th. Mann, à l'appui de cette thèse (p. 69-85), M. Havenstein étudie la méthode de travail de Th. Mann et les caractéristiques de sa forme littéraire. Loin de composer d'inspiration, de premier jet, l'écrivain avoue lui-même la lenteur de son travail, le soin avec lequel il analyse, crible et utilise chacune de ses phrases, contraint chaque détail à se subordonner à l'ensemble ; c'est ce qui donne à sa richesse, à sa surabondance cet air de condensation. L'emploi conscient du leitmotiv rappelle la méthode wagnérienne. Les traits du style portent la marque de la personnalité et des idées : réalisme dans la description de la vie ; romantisme dans l'étude de la maladie et de la mort ; humour qui résulte du choc de ces deux tendances et qui, grâce à son extrême finesse, ne heurte jamais la tenue aristocratique ; mélodie musicale enfin, obtenue par une rare maîtrise de la langue.

Ce serait refaire l'ouvrage de M. Havenstein que d'en analyser en détail la deuxième partie : *Die Werke*. A côté de faits connus, l'auteur insère dans son analyse critique une foule de remarques neuves et lumineuses ; sur quelques points seulement, nous nous permettrons, parce qu'il le faut, de le rectifier ou de le contredire. M. Havenstein nous semble être sous l'obsession d'O. Spengler, qui est un prophète fort contestable ; il y revient encore à propos de *Buddenbrooks* (p. 131), affirmant que Th. Mann, comme Spengler et avant lui, s'est contenté de décrire la décadence d'une civilisation, sans en rechercher les causes ni les remèdes. C'est là, pensons-nous, le droit du romancier, mais non celui du penseur.

M. Havenstein fait preuve de justice et de bon goût en ne dédaignant pas les nouvelles de Th. Mann, en prenant la défense de *Königliche Hoheit* non seulement contre la critique, mais contre les doutes de l'auteur même (p. 183 et suiv.), en exaltant *Tonio Kröger*, qu'il interprète finement d'après les données de sa première partie (p. 212-222), en faisant quelques réserves sur le fond de *Der Tod in Venedig* (p. 239). Mais il glisse dans la polémique oiseuse, lorsque, à propos de *Fiorenza*, il donne un coup de griffe à Heinrich Mann qui n'en peut mais, ou lorsque, prenant prétexte de *Friedrich und die grosse Koalition*, il égratigne Bruno Frank. Plus loin il s'attaque à Thomas Mann lui-même, à cause de son évolution politique. La guerre a, il est vrai, profondément troublé Th. Mann et arrêté quelque temps sa production littéraire : le romancier faisait place au publiciste. C'est là un fait

Digitized by Google

d'ordre naturel, qui n'émeut pas M. Havenstein ; celui-ci loue les *Betrachtungen eines Unpolitischen*, qui se ressentent de la guerre, et ne fait aucune objection au *Zivilisationsliterat* ; on peut en effet pardonner à Th. Mann d'avoir pris pour type de défaitiste intellectuel son propre frère, si l'on considère que toute guerre, vue de haut, est un fratricide. Mais de quel droit M. Havenstein, qui a suivi Th. Mann dans son exaltation belliqueuse, l'abandonne-t-il, lorsqu'il essaye dans son article *Von deutscher Republik*, de s'adapter au progrès de sa nation ? Il y a là un manque de logique et un parti-pris nullement littéraire.

Nous ne dissimulons pas les points faibles de M. Havenstein ; mais ce sont des points isolés qui nuisent peu à l'ensemble de son ouvrage. Ainsi, l'étude des dernières années de production de Th. Mann est excellente. Le maître roman *Der Zauberberg*, où le talent morbide de Th. Mann se déploie en toute franchise et où sa sympathie pour la mort s'étale cyniquement, est pleinement apprécié par M. Havenstein. Son étude du style, des caractères et de la teneur de cette œuvre étrange, et pourtant si réelle, est juste et complète ; l'analyse du personnage de Hans Castorp, quoique en apparence un peu subtile, est conforme à la vérité. Nous avons vu à ce propos (*Rev. Germ.* 1926, p. 84-86) que le roman de Th. Mann, de si amples proportions, tourne court à la fin et que l'auteur semble n'avoir pas su quelle conclusion lui donner ; car la mort toute fortuite de Hans Castorp, à la guerre, n'en est pas une. M. Havenstein explique cette anomalie par l'embarras qu'a éprouvé Th. Mann lui-même en face de son Hans Castorp, infiniment plus sain que les autres personnages, même l'héroïque Joachim ; s'il a fallu faire intervenir la guerre pour se débarrasser de Hans, c'est que celui-ci ne portait pas en lui assez de germes morbides pour justifier la catastrophe. Cette vitalité résistante de Hans Castorp, qui échappe un peu malgré l'auteur à la décadence ambiante, paraît à M. Havenstein un présage d'évolution : Thomas Mann parviendrait-il enfin à la synthèse des forces opposées qui s'entrechoquent en lui ? M. Havenstein, avec sa robuste moralité nationale, le souhaite ardemment ; mais, lui objecterons-nous, ce nouveau Th. Mann serait-il encore Th. Mann ? D'ailleurs, si le personnage de Hans Castorp, trop joufflu et trop rougeaud, nous inquiétait à ce sujet, la pâle et mince figure de Frau Chauchat nous rassurerait.

***

La traduction, par **M. Henri Bloch**, du *Dostoïevski* de **Stefan Zweig** (Paris, Rieder, 1928, 224 p., 18 fr.) surprendra et ravira tous ses lecteurs ; car elle a gardé la souplesse ondoyante à laquelle le style de cet écrivain nous a habitués, en même temps que ces résumés lapidaires qui interrompent soudain, comme un point final, la longue

Digitized by Google

phrase molle et harmonieuse. Stefan Zweig, romancier subtil et un peu trouble (Amok, Verwirrung...), est aussi un fin critique, très pénétrant et caressant ; traducteur en allemand de Baudelaire, Verhaeren, Rom. Rolland, André Suarès, il a fait de ces écrivains, et aussi de Balzac, Dickens, Marceline Desbordes-Valmore, Hölderlin, Kleist, Nietzsche, Stendhal, Tolstoï l'analyse la plus délicate. Il faut lire son *Dostoïevski* très attentivement, en prenant garde à la valeur de chaque expression, qui est pesée, mesurée, souvent imagée, et dont toute la vigueur est rendue par la merveilleuse traduction de M. H. Bloch. C'est par le dedans qu'on peut *essayer* de comprendre les œuvres de Dostoïevski, comme par exemple les tableaux de Vincent van Gogh, non par le dehors ; et ainsi, le guide prodigieux qu'est Stefan Zweig nous introduit pas à pas dans l'atelier intime de cet artiste exalté, peu compréhensible à nos cervelles occidentales. Tous les chapitres de cet ouvrage, en apparence succinct, en réalité très dense, sont intéressants et neufs ; pourtant, nous aurions une prédilection pour ses pages 77 à 108 : « L'homme dans Dostoïevski ». La comparaison entre le caractère des romans de Balzac et de Gœthe et ceux de Dostoïevski contient une superbe vue d'ensemble sur le roman français, le roman allemand, le roman russe. Grâce à la traduction aisée et forte de M. H. Bloch, le lecteur français prendra plaisir à s'instruire de cette âme russe, si bien endossée par Stefan Zweig ; puis il sera libre d'en absorber ce qui lui plaît et d'en rejeter le reste.

**M. Joseph Delage** a fait un heureux choix en traduisant en français, *Les Journées du Roi* de **Bruno Frank** (Paris-Neuchâtel, Victor Attinger, 1928, 223 p., br., 12 fr.). En effet, le personnage de Frédéric le Grand est assez familier aux Français instruits, ne serait-ce que par les études d'E. Lavisse, pour qu'ils puissent s'intéresser à l'œuvre de Bruno Frank ; et celle-ci a provoqué en Allemagne assez de contrad ictions, à cause de son interprétation toute freudienne du caractère de Frédéric, pour être une actualité sensationnelle. Nous avons apprécié déjà *Tage des Königs* (cf. *Rev. Germ.*, 1925, p. 74) et, tout en louant la forme, fait sur le fond les réserves nécessaires : s'il peut y avoir quelques doutes sur l'œuvre historique, il n'y en a aucun, et de personne, sur la valeur artistique des trois nouvelles qui composent le volume. Le style de B. Frank, incisif, clair et nerveux, se prête assez bien à la traduction française, sauf aux endroits où le coloris local et historique est un peu plus appuyé. M. Joseph Delage, qui traduit d'une plume alerte, a réussi à rendre assez vivement l'impression d'ensemble, et c'est là l'essentiel ; comme tous les gens pressés (et les traducteurs le sont toujours, quand il s'agit d'actualités), il n'a pas pu s'attarder aux quelques pierres d'achoppement rencontrées en chemin ; avec un peu plus de temps, il aurait pu, par endroits, serrer de plus près le texte original, éviter une lourdeur, un allongement ou une omission.

Digitized by Google

Pourquoi traduire cette exclamation : *Ach ja, die Frommen* ! (p. 81 du texte), par une longue phrase vulgaire : *Mais oui, ils sont comme ça, ces bons dévots* ! (trad., p. 114). Est-ce que : *Ah oui, les dévots !* ne serait pas plus vrai et plus élégant ? Nous voyons là une certaine timidité du traducteur, qui apparaît assez fréquemment. Quelques exemples feront comprendre notre pensée. L'expression savoureuse et macaronique que B. Frank prête au roi : *Meinen Namen cruel missbraucht* (p. 14) est maladroitement atténuée : *Ah ! c'est ça l'usage qu'on fait de mon nom* (p. 23) ; nous préférerions : *Quel cruel abus de mon nom !* — *westpreussisch* (p. 11) est réduit, pour la commodité de la phrase, à *prussienne* (p. 19), qui ne rend pas le sens; *seit den Ahasverus-Jahren des grossen Feldzugs* (p. 11) devient : *aux temps calamiteux de la grande campagne* (p. 20), véritable contresens amené par la crainte du mot *Ahasver*. Un nom de cheval, *der Sternrapp'*, placé dans le texte entre *der Brillant* et *der Zornige* (p. 93), disparaît dans la traduction (p. 129). « Noir étoilé » n'eût pas été très intelligible, c'est possible ; il fallait pourtant le garder, par souci de la vérité. Car avant tout, la traduction d'un texte étranger doit être vraie, la beauté dût-elle en souffrir. Aussi féliciterons-nous M. J. Delage d'avoir osé traduire *Kammerhusar* (p. 28) par *hussard-valet* (p. 43) et *der Haiduck* (p. 16) par l'*heiduque* (p. 26) ; il eût été logique de procéder partout avec la même rigueur. Chaque fois que M. J. Delage a eu la hardiesse de « nommer l'enfant par son vrai nom », il y a réussi. Tout compte fait, sa traduction bien écrite, à laquelle nous ne reprochons qu'une certaine crainte du public, est une présentation claire et agréable d'une œuvre marquante.

Le roman de **Clara Viebig** : *Sous l'arbre de la Liberté*, traduit également par **M. Joseph Delage** (Paris-Neuchâtel, Victor Attinger, 1928, 319 p., br., 13 fr. 50), ne nous semble pas avoir le même relief que les nouvelles de Bruno Frank. Ce qui a tenté particulièrement le traducteur, nous le supposons du moins, c'est que ce « roman historique rhénan du temps de l'occupation française en 1796 » évoque dans l'esprit du lecteur un certain parallélisme avec l'occupation actuelle de la rive gauche du Rhin ; nous le croyons d'autant plus que la traduction est dédiée « aux Français qui séjournèrent en pays rhénans ». L'assimilation des deux époques est d'ailleurs toute superficielle ; car, à part le fait brutal de l'occupation étrangère, qu'y a-t-il de commun entre l'occupation actuelle, purement militaire et d'ailleurs internationale, et la pénétration profonde, intime, administrative et sociale des armées et des idées françaises sous la Révolution ? Malgré cela, le roman de Clara Viebig peut avoir un attrait particulier pour le lecteur français, à cause de ses allusions transparentes et grâce à une relative impartialité. Le remous matériel et moral causé par l'invasion des Français à Trèves et sur les deux rives de la Moselle jusqu'à Coblence

Digitized by Google

est décrit d'une façon pittoresque par quelqu'un qui est du pays, qui l'aime et le connaît bien. Le récit lui-même est d'un romanesque assez facile, les aventures vulgaires, pour ne pas dire enfantines ; aux brigands du pays, Jean Buckler (le Schinderhannes de l'histoire), Jean Bast Nikolaï (celui-ci probablement inventé) et à toute leur bande sinistre qui donnerait une triste idée de la morale allemande, Clara Viebig oppose — sans doute pour tenir la balance égale — le capitaine d'Aubry, ancien forçat qui se donne pour marquis, grand ennemi de la vertu des filles ; à tel point que Jean Bast, son assassin, apparaît presque comme un libérateur, un Andreas Hofer un peu louche. Clara Viebig rend de telles aventures intéressantes par l'art habile de sa narration, mais surtout par la description précise et pénétrante des paysages de la Moselle et de l'Eifel, par la couleur locale, le costume et les coutumes de l'époque : elle mitige ici les qualités de Ponson du Terrail par celles d'Erckmann-Chatrian. Une sentimentalité douceâtre et populaire baigne son œuvre, où quelques épisodes d'amour honnête servent à compléter le tableau des horreurs du brigandage, à reposer l'œil. Ce roman, composé selon la bonne recette, se lit aisément dans la traduction correcte, facile et suffisamment colorée de M. Joseph Delage, qui a fait preuve ici encore d'une grande souplesse d'adaptation et d'une rare vigueur de travail.

A. FOURNIER.

---

## Sur l'origine d'un néologisme

### (Le demandé : Der Angefragte)

Il est dit dans la *Revue Germanique* (juillet-septembre 1928, page 290) que le terme « der Angefragte » « a été vraisemblablement créé pour traduire *la personne en question* ». C'est une erreur.

« Der Angefragte » n'est pas formé sur *Frage*, mais sur « Anfrage », et il en en dérive comme « der Angeklagte » dérive de « Anklage ». « Anfrage » veut dire, dans ce cas, « demande de renseignements (Bitte um Auskunft) ». « Der Angefragte » est donc « derjenige, der den Gegenstand einer Anfrage bildet », la personne sur le compte de laquelle on demande des renseignements, et non pas « la personne en question ».

Comme je viens de le dire, « Angefragter » a pu être formé à l'instar de « Angeklagter », et il n'est nullement nécessaire d'y voir une imitation du mot français « le demandé ». On va trop loin en disant que le « demandé » n'est pas français. Ce mot existe réellement, mais on peut dire qu'il est très peu connu, qu'il est d'un usage peu répandu, que 95 pour cent des Français l'ignorent. Mais on peut dire la même

Digitized by Google

chose du mot « Angefragter ». La grande majorité des Allemands ne s'en servira jamais.

En effet, il s'agit d'un mot appartenant à l'argot ou plutôt au jargon des agences de renseignements. De même que les bureaux de renseignements allemands ont coutume de commencer leurs informations en disant « Der Angefragte ist im Jahre 1885 geboren », de même leurs confrères de langue française écrivent en pareil cas, comme je l'ai remarqué : « Le demandé est né en 1885 ». Il est vrai que les renseignements que j'ai eus sous les yeux venaient de Belgique, et il se dit bien des choses en Belgique que les Français ne connaissent pas. Cependant, les termes techniques du commerce ne diffèrent pas autant dans ces deux pays que le non initié le pense généralement.

Une agence de renseignements française pourrait dire sûrement si j'ai raison ou non.

Il serait d'ailleurs très intéressant de savoir si le « demandé » n'est pas une traduction du terme allemand équivalent. On sait que les commerçants font souvent pareils emprunts aux peuples avec lesquels ils sont en relations d'affaires (1).

John LIBIS.

(1) La communication de M. Libis nous a paru digne d'être mise sous les yeux des lecteurs de la *Revue Germanique*. Elle apporte un fait et une rectification. Le fait est l'usage, connu en Belgique, du mot *demandé*, dans le sens de « personne au sujet de laquelle un renseignement a été réclamé ». Il ne paraît pas possible que ce mot soit une formation française. La rectification tend à expliquer l'origine de *der Angefragte*, qui ne serait qu'une dérivation de *die Anfrage*, comme *der Angeklagte* est une dérivation de *die Anklage*. Remarquons cependant que si *der Angeklagte* signifie « l'accusé », *der Angefragte* répond pour le sens non à « la personne questionnée » mais à « la personne au sujet de qui on questionne ». Quiconque lit ce mot pour la première fois est exposé à commettre un contresens s'il n'est secouru par le contexte. Enfin ajoutons, pour présenter toutes les données du problème, que la formule « la personne en question » est bien celle dont on use en français pour désigner celui au sujet de qui on donne un renseignement et qu'on veut éviter de nommer. C'est pourquoi nous avons présumé que *der Angefragte* pouvait être une imitation de la locution française.

F. P.

Digitized by Google

# REVUE ANNUELLE

## LA POÉSIE ALLEMANDE

On peut admettre en fait que l'Allemagne impérialiste et nationaliste ne sera bientôt plus qu'une légende même en matière de littérature. L'époque où les hommes les plus compromis dans les attentats et assassinats arrivaient au pouvoir, n'est plus. La jeune génération, qui est républicaine par essence, parce qu'elle est en union étroite avec la nature ; cette jeunesse saine d'âme et de corps a surmonté les difficultés d'une crise qui englobait aussi la poésie. On a souvent dit que la littérature et la poésie sont étroitement mêlées à la vie publique d'un pays. Or, si nous regardons l'immense chemin parcouru par la littérature allemande dans son ensemble dans ces dernières années, il n'est pas possible d'y découvrir une poésie nationaliste digne de quelque estime. L'idée de la démocratie, et même de la paix, a fait son chemin doucement, mais sûrement, même au moment où l'on perdait confiance et patience. Les tendances révolutionnaires de la poésie se sont transformées en tendances humanitaires. C'est le courant de l'*Arbeiterdichtung*, nous le démontrerons plus loin, qui a marqué d'une manière frappante les progrès intérieurs de cette littérature. De révolutionnaire qu'elle était il y a trois ans encore, elle est devenue humanitaire, a célébré la paix intérieure et extérieure.

La poésie suisse, étroitement rattachée à la poésie allemande et dont les productions, on le verra plus loin, sont elles-mêmes assez nombreuses, a précisé et souligné ce caractère nouveau. A cela s'est ajouté un certain orientalisme chaud et caressant, qui a eu une assez grande influence sur la poésie allemande au moment même où celle-ci était accessible à toute influence étrangère et saine.

Etant donnée la liaison étroite, indiquée plus haut, entre la poésie et la vie politique et publique d'un pays, liaison qui est en Allemagne plus accentuée que dans n'importe quel autre pays ; étant démontré d'autre part par des exemples nombreux que cette poésie incarne et *propage* la tendance humanitaire, républicaine, pacifique, il est permis d'avoir confiance en l'idée républicaine, et, par suite, dans la vie politique elle-même. Certes, on ne peut pas demander à l'Allemagne de 1928 de ressembler à la Troisième République Française de 1910 ou 1912. Mais la confiance est nécessaire. Il serait démontré pratiquement

Digitized by Google

qu'elle est possible si on pouvait se décider en France à traduire quelques œuvres de cette poésie pacifiste et humanitaire. Les quelques poésies de Rilke déjà traduites ne suffisent pas. Il conviendrait de traduire en outre quelques œuvres de Werfel, de Stamm, de Laske-Schüler, de Däubler, de Becker, de Morgenstern, et surtout quelques œuvres de l'*Arbeiterdichtung*, dont la production devient de plus en plus considérable. Cette tentative serait assurée d'un plein succès et aurait des résultats inespérés. Elle exigerait évidemment du courage, de la confiance et de la patience, mais il y aurait là une des bases les plus solides pour un rapprochement.

C'est après ce court préambule que nous aborderons la production poétique de l'année écoulée.

***

Deux volumes, différents par leurs caractères, traitent de la poésie en général.

La plaquette *Vom Wesen der Dichtung* de **Oskar Walzel** (1), donne les quelques conférences que l'auteur a faites par T. S. F. sur la question « *Gehalt und Gestalt im Kunstwerk des Dichters* ». Nous y trouvons, malheureusement sans beaucoup d'exemples à l'appui de la théorie, les sujets suivants : 1° Dichtung als Wortkunst ; 2° Unbegrifflicher Ausdruck in der Dichtung, où la poésie lyrique est nommée « unbegriffliche Dichtung » par excellence ; 3° Grammatische Kategorien und Dichtung ; 4° Dichtung und bildende Kunst. C'est un petit ouvrage dont les amis des éditions Quelle et Meyer sauront se servir avec profit.

Le Rheinverlag, dont les publications deviennent de plus en plus intéressantes et nombreuses, donne un joli *Jahrbuch* 1928 (2), sous le titre : *Die fünf Weltteile*, titre sans doute prétentieux, mais qui est largement justifié par les noms qui y figurent : Charles Andler, Blaise Cendrars, Joseph Collins, Egrenburg, Claire Goll, Iwan Goll, Peter Hamp, Francis Jammes, Joce, René Maran, Edouard Reinacher, René Schickelé, Bernard Shaw, Stefan Zweig etc. C'est un « idyllisches Verlegerjahrbuch mit einem idyllischen Dichteralmanach » von Francis Jammes. Il se présente de la façon la plus agréable et offre au lecteur l'occasion de s'exercer à la critique par l'institution d'un concours avec prix : Urteil über eines der Bücher unseres Verlags, Kritik und Urteil ». Il sera intéressant de connaître le résultat de ce concours.

***

Abordons maintenant la production lyrique elle-même. **Ludwig Strauss** nous offre tout d'abord un *Ruf aus der Zeit* (3). Ne pourrait-on

(1) Quelle & Meyer, Leipzig, 1928, 52 p., 0,80 mk.
(2) Rhein-Verlag, Basel, 1928, 156 p., 1,25 frs (suisses).
(3) Lambert Schneider, Berlin-Dahlem, 1927, 16 p. in-4°, 1 mk.

Digitized by Google

pas qualifier toute poésie lyrique de Rufe aus der Zeit ? Si Ludwig Strauss choisit ce titre, c'est que son ouvrage renferme la quintessence de ce qui caractérise la lutte des poètes d'aujourd'hui pour un idéal nouveau ; tant il est vrai que le nouveau siècle a commencé en 1918 et non pas en 1900. L'écho de ce *Ruf* nous est donné dans des vers dont nous subissons irrésistiblement le charme communicatif :

Streckt die Hände aus ins Dunkeln !
Jede offne Hand wird funkeln,
Jede leuchten dem Genossen,
der die Botschaft noch nicht weiss.
Wenn sich aller Hände fänden,
alle sich ins Eine bänden,
O, so müssten Gottes beide
Hände schliessen unsern Kreis.

C'est un fonds inépuisable d'images riantes et pittoresques qui nous est fourni dans *Gärten und Mauern* (1) de **Siegfried Lang**. Tout y est image : la nature, Versailles, la fontaine, la folle au cabaret, la couronne de la tombe, la fille des boulevards, le clair de lune. C'est le pays du poète qui crée continuellement des images, et c'est là le secret des poètes suisses :

Wie wird dies Land mir lieb und seine Sicht
Im Morgen — Fernduft — zwischen Schnee-Gebreiten
Jedweder weisser Pfad gibt mir von Dir Bericht
Drob wissend hin die Blicke lächelnd gleiten.

Der Nadeln Strahlen-Bündel ruhn im Blau
Und moosige Aeste funkeln von Gestein,
Bald küsst das warme Gold die Lüfte lau.
Die Tropfen klingen, fallen, schimmern fein.

Mais n'allez pas en conclure que l'on ne trouve dans ce volume que des images riantes qui fleurissent au clair de lune. L'auteur n'y laisse pas sa pensée s'éparpiller à tous les vents. Il y témoigne au contraire d'une rare clairvoyance. La nature ne s'intéresse qu'à l'espèce et se rit des individus dont elle fait ses instruments ; même quand le poète s'émeut devant un paysage, il se sait dupe d'une illusion dont son état d'âme est seul responsable. La douleur donne la couleur aux images ; elles sont variées : tristes et gaies.

Dans **Ernst Balzli** : *Dämmerung* (2) s'entend encore l'éternelle mélodie suisse, qui s'élève parfois jusqu'aux cimes des monts voisins du ciel. Une vision très douce surgit des strophes harmonieuses et

(1) Rhein-Verlag, Basel, 1922, 158 p.
(2) A. Francke, Bern, 1927, 48 p., 2,25 frs (suisses).

Digitized by Google

pures. Un langage simple et imagé nous fait ressentir cette douce mélancolie flottante,

Und eine lang vernarbte Wunde
Bricht auf und blutet süss und schwer.

Ces poèmes ont parfois un rythme savant qui eût fait sourire Gœthe.

Le volume de **Karl Wolfskehl** : *Der Umkreis* (1), enferme une poésie « à la Stefan George ». Même impression, même présentation extérieure, mêmes caractères, mêmes images, ces dernières pourtant un peu moins « wuchtig ».

Dein sterben ist ein schwärmen und ein küssen
Ein taumeln in den tanz ein singenmüssen
Ein bechersturz nach tausend fältigem nachten.
Bettlerin alles gold für deinen stecken.
Du kônigswild gejagt auf tausend strecken.
Heilbad und geisel unstillbarem schmachten.

On sait que Stefan George a créé des « Kreise » autour de lui (Der siebente Ring). Wolfskehl appartient à l'un de ces Kreise. Il est parmi les disciples de George un des plus caractéristiques et des plus fidèles. C'est à la fois un éloge et une critique.

C'est encore le poète « sans pays » qui chante dans *Erlösung vom Gesetz* (2) de **Hermann Hiltbrunner**. Et la nostalgie du « sans-pays », née entre les frontières de la Suisse et de l'Alsace, y cherche et y trouve son idéal : la Femme.

Ich bin durch Dich, und bin nur Weil Du bist ;
Ich geh zu Grund und leb durch diesen Zwist,
Nur da zu sein, weil schon ein Andres ist :
Weil ich von deinem Feuer nur der Schein,
Nur Glas bin Deinem dunkelglühen Wein
Und Schatten nur von Deinem wahren Sein.

C'est une merveilleuse résignation qui fait vibrer ces vers pleins d'images, le doux néant que le poète cherche dans la Femme, néant qui a toujours fait naître la poésie la plus profonde.

La poésie de **Max Pulver** dans *Die weisse Stimme* (3) montre mieux que toute autre la fermentation qui s'opère aussi dans la nouvelle Suisse de langue allemande. Cette poésie est toute *Gärung der Wende*

Lass in Deinem Blut den Kern
Unruhvoll und quälend treiben,

(1) Georg Bondi, Berlin, 1927, 118 p.
(2) Orell-Füssli Verlag, Zürich, 1927, 74 p., 2,80 frs (suisses
(3) Orell-Füssli, Zürich, s. d., 84 p.

Digitized by Google

Aus Verwesung sich beleiben :
Dünger du des frischen Herrn.

Une grande passion contenue, quelquefois sensuelle et bouillonnante, quelquefois se résolvant en de douces images du plus pur sentiment, anime cette poésie qui ne peut pourtant pas renier son caractère suisse, par exemple dans ces vers à Gottfried Keller :

Tal, sprödes Herbstlicht, satte Melodie
Wehmütig dunkler Wiesen, weicher Fluss
Von Hügelkuppen, die in Ebnen rinnen.
Wie strömt die Wonne deiner Welt nach innen
Dein Leid wird Leuchten, Tränen nach Genuss.

Les treize poèmes de **David Luschnat** : *Kristall der Ewigkeit* (1) contiennent véritablement un choix de cristaux poétiques qu'on ne rencontre pas tous les jours. C'est une âme en transmigration, un « Seelenerlebnis » qui s'exprime dans ces vers :

Wir warten schweigend wie am Weg der Stein,
Dass sich das ernste Gottesland enthülle,
Wir leben so, als wären wir allein,
Und Dunkel sättigt uns und schwere Stille.
Vom Himmelsrande quillt die Gottesfülle
Und blüht und duftet uns ins Herz hinein.

La forme des poèmes est classique. Néanmoins le modernisme a eu sur elle une heureuse influence.

*Zwei Zyklen* von **Walter Gutkelch** (2). Humble cahier, petits vers de tout repos, pleins de joie pourtant, de mélodie et de sincérité. La première partie, *Das Zeitgedicht*, a un peu le ton de l'improvisation, une préciosité ironique. La deuxième partie *Ecce Mater* est plus affirmée, plus sincère encore, plus... poétique.

« Unverstanden zu sein ziemt nur dem Mutterlosen ».

Walter Gutkelch, encore jeune poète, a trouvé déjà pourtant ce que beaucoup recherchent de nos jours : un « *Junger Kreis* », un cercle de disciples et d'admirateurs qui aime et goûte son inspiration poétique. Cette satisfaction, dans l'époque actuelle, est la seule digne du poète. La grande masse n'arrive plus jusqu'à lui. Le numéro spécial « *Der Junge Kreis* » (3) nous donne un petit aperçu sur l'œuvre et la vie du poète.

En lisant es trente sonnets de **Siegfried Freiberg** : *Die Vierte Tafel* (4) et surtout leur sous-titre : *Sonette des jungen Menschen von*

(1) Eigener Druck des Verfassers, Berlin-Schöneberg, 1928, Haupt-Str. 37.
(2) Aton-Verlag, Pyrmont, 1926, 28 p.
(3) Albert Hirte, Berlin NW. 87, Brückenalle 27.
(4) Oskar Höfels, Klosterneuberg, Wien, 1928, 34 p., 1,80 mk.

Digitized by Google

*heute an die Eltern von morgen*, on pense, sans le vouloir, aux paroles de Dehmel :

Sei Du ! Sei Du !
Und wenn Dir einst von Sohnespflicht,
Mein Sohn, Dein alter Vater spricht,
Gehorch' ihm nicht, gehorch' ihm nicht !

Une génération nouvelle, celle d'après guerre, est en lutte constante avec celle des parents. Et cet antagonisme qui donne naissance à de nombreux conflits dans la vie familiale d'aujourd'hui, est né du fait que la plupart des parents ne veulent pas comprendre que le nouveau siècle n'a pas commencé en 1900, mais bien en 1918.

Und Kinder wandern ihre eig'nen Gleise
Und meine Tritte haben keine Tiefe,
Als ob ein Traum an meinen Schuhen schliefe
Und ewig Sehnsucht leicht beschwingter Reise.

Ou cet autre quatrain d'un beau sonnet :

Was geht euch meine blonde Buhlschaft an ?
Wollt ihr euch auch in diese Freuden drängen,
Mit einem Hauch die feinen Fäden sengen,
Die euer müder Sinn nie fühlen kann ?

Il est vrai que bien souvent il manque à cette « Strebergeneration », un idéal, un but : « der Schlussstein des Charakters ». Elle a d'autres ambitions :

Ich trug mich selber in mein fernes Land,
Wo ich die Gärten mit Gedanken ziere,
Mit stillen Blicken eine Welt regiere,
Die ihresgleichen hat in meiner Hand.
Wenn diese segnet, ist es als verliere
Ein Kuss sich weit in eines Bechers Rand.

La forme de ces pièces qui, çà et là, paraît non pas seulement un peu négligée mais parfois... juvénile, nous prouve que le but est bien loin d'être atteint. Mais il suffit parfois de *vouloir* arriver aux étoiles.

Le livre de **Will Vesper :** *Mutter und Kind* (1) forme un vivant contraste avec le précédent. L'amour maternel et l'amour filial ! Un beau livre et que l'on regrette un peu de louer comme original, car toute femme, toute mère du moins devrait être capable de l'écrire. Il est vrai qu'il suffit de le vivre. Il semble donc que l'on feuillette un « carnet intime », où la femme, l'épouse, la future mère, note au jour le jour ses moindres émotions, bientôt converties en prières. Tout le

(1) Haessel-Verlag, Leipzig, 1928, 108 p., 1,50 mk.

Digitized by Google

poème de l'enfantement, psaume claudélien, s'exhale en cris d'amour, en gémissements qu'on ne peut entendre sans frémir :

Die schwersten Dinge werden licht und klar
Und tiefst Geheimnis wahr und offenbar.
Mit meinem Leibe ohne vieles Sinnen
Umfasse ich nun Gott und fühl ihn innen.

Einst war ich Eins, war Ich. Dann kamest Du.
Zwei Ströme flossen einem Meere zu,
Sank einer in den andern so hinein,
Dass ich wohl sah, wie Zwei kann Eines sein.

Voici un nom qui dit beaucoup à lui seul quand on parle de la poésie allemande actuelle : **Ruth Schaumann**. Nous avons parlé de son *Passional* (1), de son *Knospengrund* (2), deux œuvres où se côtoient la poésie naïve, un peu légère dans le meilleur sens, et la poésie d'idées, d'images profondes. Nous avons sous les yeux deux volumes de cette année : *Der Rebenhag* et *Die Rose* (3). Le premier renferme un cycle « tiefster Lebensdichtung ». Les trois parties sont : 1° Coniunx coniugi ; 2° Membrum membris mysticis ; 3° Creaturo Creatori. Goûtons ce modèle de poésie :

Um alles zürne mir, was Dir nicht lieb,
Nur nicht um eines, dass ich, wohl erfahren
An Tränen und an Liebe und an Jahren,
Doch wie ein kleines Kind im Grase blieb.

Und bin ich müde, lege ich mein Haupt
Vertraut auf meines Gottes Abendschuhe,
Der mir trotz aller Not und Schuld die Ruhe
Der Biene tief im Lilienkelch erlaubt.

Mich in der blinden Rast mit Lächeln schmückt
Und mit Erbarmung, süss und feiertäglich.
Doch halte ich dabei dein Herz unsäglich
Unendlich innig an mein Herz gedrückt.

Ruth Schaumann, si elle ne fait ici mystère d'aucun sentiment profond, d'aucun scrupule, réussit à cacher son talent, son art, avec une maîtrise qui nous paraît une vertu de plus, surtout chez une femme. Car elle n'est pas seulement poète, elle est aussi peintre. *Die Rose*, le second volume, nous le prouve. Elle y a publié des poèmes accompagnés de « bois ». Lorsque, par une lecture lente et prolongée, nous entendons la musique des vers, nous sommes reconnaissants à Ruth Schaumann

(1) *Revue Germanique*, 1926, p. 329.
(2) *Revue Germanique*, 1925, p. 329.
(3) Jos. Kösel et Friedr. Pustet, München, 1927 et 1928.

Digitized by Google

d'avoir ainsi réuni les trois arts, de l'image, de la parole et de la musique en une œuvre d'une émotion profonde et contenue.

***

La Mère devient « Madone », déesse dans *Marienleben* (1) de **Victor Meyer-Eckhardt**.. Ces poèmes sont un hymne en l'honneur de la femme qui fait naître le génie, la vie et la... mort. Victor Meyer-Eckhardt dont nous avons signalé ici *Dionysius* (2), veut nous donner l'image de la femme, essence divine parce que créatrice. Toutes les couleurs qui doivent former le nimbe de cette mère-madone, se trouvent dans les vers du poète, et la musique, pour les anges, naît du rythme de la phrase poétique. Le lecteur, qu'il soit ou non croyant, sent s'étendre sur tout ce poème le magique manteau bleu de la Vierge, avec les étoiles qui racontent, à chacun de ses pas, la légende de Marie :

Maria war ein wunderbares Kind :
Wohl tat sie freundlich alles, wie sie sollte.
Doch schien der Mutter oft, als ob sie blind
Nur das gebiete, was die Tochter wollte.
Wenn sie befahl, dass bis zur Mitternacht
Das Mägdlein in Gebeten halte Wacht
Zulieb den Sternen, ihren Namensschwestern,
Der Mutter war, als ob das Kind erst gestern
Darauf ganz heimlich ein Gelübd gemacht.

Appartient encore à la *poésie religieuse*, le livre de **W. B. Yeats :** *Die chimische Rose* (3). Mais ici, c'est le conte qui devient religion. Ce poète, qui a eu le prix Nobel, nous révèle la légende de l'Irlande par l'extraordinaire beauté de l'âme qui s'y reflète, par le sentiment de la communion divine qui s'en exhale, par le caractère merveilleux des événements qui y sont racontés, par la forme parabolique que revêt spontanément la parole du conteur. C'est bien l'Irlande profondément religieuse qui s'exprime dans cette œuvre. Elle représente aux yeux de l'auteur un ensemble d'idées désintéressées, issues d'une pure spiritualité et qui idéalise uniformément toutes les manifestations de la vie.

La traduction de Herlitschka est très bonne ; la présentation extérieure de l'ouvrage est, comme celle de tous les ouvrages du Hegner-Verlag, remarquable, pour ne pas dire parfaite.

***

C'est de la poésie populaire, du « Volkslied », de ses origines et de sa signification cosmique que traite dans son volume « *Das Volkslied der*

(1) Eugen Diedrichs, Jena, 1927, 32 p.
(2) *Revue Germanique*, 1925, p. 334.
(3) Jakob Hegner, Hellerau, 1927, 220 p., in Leinen, 7 mk.

Digitized by Google

*deutschen Schweiz* (1), le professeur **Otto von Greyerz**. Il n'omet pas d'indiquer les noms de ses prédécesseurs dans le domaine du folklore ; il cite notamment Tobler qui avait donné le recueil le plus complet de chants populaires. Mais le travail de von Greyerz est définitif ; il retrouve l'origine du texte et de la mélodie ; il distingue surtout entre les chants d'origine suisse et ceux d'origine allemande. Parmi les premiers, l'auteur indique : 1° Historische und Sagenlieder ; 2° Balladen ; 3° Kuhreihen, Küher und Aelplerlieder ; 4° Landschaftliche Preislieder, Vaterlands- Heimat- und Heimwehlieder ; 5° Soldaten- und andere Standeslieder ; 7° Erbauliche und lehrhafte Lieder, Streit- Lügen- Spott- Trink- und Geselligkeitslieder, etc. Le travail est consciencieux, et l'ouvrage est complet ; aussi pouvons-nous recommander ce livre, comme tous les autres de l'excellente collection : *Die Schweiz im deutschen Geistesleben.*

***

Nous avons à signaler maintenant les représentants de la « *Politisch Dichtung* », terme qui ne convient pas tout à fait à cette poésie spécialement allemande. On les appelle « Politische Dichter », qu'ils soient de gauche, de droite ou du centre, parce qu'ils s'occupent du sort de leurs semblables. Mais ce sont plutôt des poètes sociaux ; ils s'intéressent à l'Humanité qu'ils plaignent, maudissent, ou raillent, tout en cherchant les voies de sa libération. Ils sont préoccupés par la « question sociale », par la « dureté de notre siècle », et ils luttent inlassablement contre les « Realpolitiker » de toutes nuances. **J.-R. Becher**, dans l'introduction de son volume de poèmes : *Die hungrige Stadt* (2), nous dit en toute franchise ce qu'ils sont, et comment ils sont devenus poètes :

Wir sind ein hartes Geschlecht. Geschlecht des Krieges, der Revolution. Wir sind nicht in der Ruhe aufgewachsen. Keine Idylle zeugte uns. Wir haben nicht die Zeiten gehabt, und — stolz sind wir darauf — wir haben uns auch nicht die Zeit gelassen, in Parademärschen und Friedensuniformen zu brillieren. Wir haben Blut und Feuer geschluckt. Unsere Körper und unser Gehirn sind voll davon. Wir sind keine Mannequins der Dichtung, wir haben nichts übrig für mehr oder minder gelungene Faltenwürfe, nichts für Tanzkunststücke, nichts für fliessende Gewänder. « Hart ist die Erde, hart ist der Stahl — der Mensch, der Mensch ist härter als Stahl »... Wir glauben wieder, nach all den zahllosen Irrtümern, in die wir bis tief hinein in den Untergang verstrickt waren, nach all den widerlichen, mörderischen Krämpfen, denen wir bis zur Bewusstlosigkeit verfallen waren, wir glauben wieder an eine Kunst, an eine Volkskunst, an das Werden und Wachsen

(1) Huber et Cie, Frauenfeld, 1927. (*Die Schweiz im deutschen Geistesleben*, 48. *Band*)
(2) Agis-Verlag, Wien, 1928, 162 p.

Digitized by Google

eines gewaltigen Lieds, das von Millionen gelesen, gesungen und aufgeführt werden wird, das der Kampf- und der Arbeitsrhythmus aller schaffenden Menschen der Welt sein wird ».

Voilà une confession magistrale et capable de séduire tout lecteur sincère. Lisez ensuite les poèmes de ce volume, et vous serez persuadé que ce ne sont pas seulement des paroles prononcées après tant d'autres et qui doivent enivrer après tant d'autres, mais que c'est un véritable art qui fut créé par cette mâle parole : « Wir glauben ! » Nous connaissons J. R. Becher, nous savons ce qu'il a souffert. C'est la souffrance qui l'a fait chanter, et Maxime Gorki lui a consacré dans son fameux « Aufruf » des paroles élogieuses.

La poésie « ouvrière » nous a donné cette année, trois autres volumes. Ce sont des fruits parvenus à maturité, et qui réconfortent la grande génération allemande des « Jeunes ». Dans le premier, *Überfluss des Herzens* (1), **Max Berthel** publie un choix de poèmes pris dans les œuvres antérieures de divers jeunes ; beaucoup parmi ces poèmes sont populaires aujourd'hui. Ces poètes, issus du prolétariat, savent chanter ses peines, ses douleurs, ses joies et son aspiration vers la Liberté :

Aus diesem Kerker, steil geschichtet,
Bricht meiner Seele Wanderschrei.
Ich hab ein neues Lied gesichtet,
Ich bin bereit, ich mach mich frei.

Les poèmes *Flug in die Welt* (2) de **Herm. Thurow** sont d'une envolée plus haute. Les titres nous en donnent une idée : Junger Glaube, Europa 1914, Die Nordländer, Der Hofpoet, Bretonische Legende, Bild bei Kairo, Tutankhamons Grab, Der Fabrikschlot, Heimkehr, etc. C'est un grand Weltwanderer qui parle dans ce recueil, et ce voyageur confesse dans les deux derniers vers :

Wir müssen wandern in Schmerzensgründen,
Um zu uns selber heimzufinden...

Une petite anthologie de la meilleure « Bergbau- und Arbeiterdichtung unserer Zeit » a été rassemblée par **Franz Osterroth** sous le titre « *Unter Tag* » (3). Nous ne pourrions mieux caractériser cette publication qu'en donnant quelques lignes de la courte introduction : « In diesem Buche sollen besonders solche Gedichte vereinigt werden, die Bausteine für den entstehenden *Mythos der Industriewelt* bedeuten. Hier sollen Gedichte stehen, in welchen die Seele des deutschen Bergmannes stöhnt und fordert, — Gedichte, die das rauchige, schütternde unter- und oberirdische Werkfeld des gegenwärtigen Bergbaues in

(1) Arbeiterjugend-Verlag, Berlin SW, 61, 1927, 85 p., 0,90 mk.
(2) Arbeiterjugend-Verlag, 1927, 48 p., 0,50 mk.
(3) Arbeiterjugend-Verlag, 1927, 48 p., 0,50 mk.



Digitized by Google

unsere Seele pressen, — Gedichte ohne Mond- und Sternenschein, aber mit dem stillen Licht der Grubenlampe und den nächtlich von Zechen und Hüttenwerken grell flackernden Feuern. Eine Dichtung des Zeitatems und des Zeitgesichtes, des werdenden Morgens ». C'est en effet le « Mythe du monde industriel » qui est la vraie formule pour ce genre de poésie, que l'on peut appeler « politique », « sociale » ou « révolutionnaire », mais qui est moderne, au meilleur sens du mot.

L'Arbeiter-Jugend-Verlag présente tous ces petits ouvrages sous forme de petits livres de poche, qui sont à la fois bon marché, beaux et agréables.

***

Comme forme dramatique, la Deutsche Jugend a choisi le *Sprechchor*. C'est une forme qui n'existe qu'en Allemagne et qui, elle aussi, est née avec la révolution allemande, la révolution des ouvriers se libérant du joug de la dynastie et de la fausse aristocratie. Le Sprechchor personnifie le cri de l'âme entrée en lutte avec les puissances ennemies. **Bruno Schönlank** est un des principaux représentants du genre nouveau. Son *Jugendtag* (1) nous avait séduit. *Der gespaltene Mensch* (2) dont le langage est peut-être un peu « guindé », est comme un haut-parleur lançant continuellement les revendications sociales dans le monde entier. Il est très curieux de lire une œuvre semblable ; plus curieux encore de la voir jouer.

**Karl Bröger** donne aussi cette année un Sprechchor : *Der Morgen* (3), après les recueils de poésie populaire que nous avons analysés précédemment. Ce poème et son titre sont pour plaire. Cette poésie, révolutionnaire tant par sa forme que par ses idées, est en effet l'aurore d'une nouvelle ère dramatique en Allemagne. Nul romantisme, à peu près rien de ce que l'on appelle « poésie pure » et qu'il est plus facile de sentir que d'analyser. Mais un grand talent de présentation, de description, d'animation, si l'on peut s'exprimer ainsi. La valeur éthique de cette poésie apparaît au dernier vers :

Der Lebendige muss leben | Im Licht | Im Licht |

Le même motif revient dans le Sprechchor : *Der Aufstieg* (4) de **Carl Dantz :**

Brüder, zur Sonne, zur Freiheit,
Brüder, zum Lichte empor.
Hell aus dem dunklen Vergangnen
Leuchtet nun Zukunft hervor.

(1) *Revue Germanique*, 1926, p. 334.
(2) Arbeiterjugend-Verlag, Berlin, 1927, 48 p.
(3) Arbeiterjugend-Verlag, Berlin, 1927, II. Aufl., 16 p., 0,50 mk.
(4) Arbeiterjugend-Verlag, Berlin 1927, 30 p., 0,90 mk.

Digitized by Google

C'est le chœur « der Leidenden, Hoffenden und Triumphierenden », trois mots qui renferment tout un programme, une philosophie. Nous admirons de ce poème dramatique notamment le langage clair et harmonieux. Nul doute que cette œuvre ne trouve accès auprès de la masse populaire qui a su garder un peu de son âme, et que les poètes populaires ont mission de conserver à la vie.

***

Ouvrons la série des poèmes épiques par l'œuvre de **V. d. Trenck :** *Stern im Blut* (1). Ce volume clôt la trilogie *Das Lebensbuch* dont nous avons analysé ici-même les deux premières parties : *Leuchter um die Sonne*, et *Flamme über die Welt* (2). Elle en est le Schlussstein, et c'est une surprise pour ceux qui ne croient pas que v. d. Trenck possède les qualités supérieures du poète. Car chez le vrai poète, la vie intérieure s'élargit jusqu'au cycle sans gaspillage de paroles ou d'émotions; seul, le langage travaillé fait parfois un peu défaut. Une grande ligne directrice traverse les trois volumes : la vie et sa conception en tant qu'idée, en tant qu'Amour et Haine ; en tant qu'élément humain et élément divin. Au centre de la première partie qui avait et qui garde notre préférence, se trouve cet Etre divinement humain qui dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». Nous avons, dans ce dernier volume, la *Lebensauswirkung* telle qu'elle se présentait et se présente parmi nous : « Der erste Kreis : Frauen winden den Kranz. Balladen : Undine, Nibelungen, Venus Melusina (Tannhäuser). Der zweite Kreis : Dreifach schimmert der Pfad. Gedichte der Beschauung : Leuchtende Zelle, Einsiedler und Jünger, Beter. Franz von Assisi : Sonnengesang. Nachdichtung. — Die klingend untergründigen Liebesidylle von Undine und Venus Melusina, Miniaturepen voll berückendem Zauber, umschliessen die konzentrierte Wiedergeburt des Nibelungenmotivs aus der Psyche des gegenwärtigen Menschen und seiner Süchte heraus, voll Grösse und Grausen und seltsamer Überschau. Dann biegt die Linie zurück zum Kernpunkt der um Christus gruppierten Leuchter und gibt den dreifachen Weg zum Göttlichen, wie die Flamme den dreifachen Stufenbau der Liebe gab : Einsamkeit — Lehre — Gebet ». Pour saisir l'objet qui correspond au style incandescent, il faut s'imposer une discipline presque héroïque ; de même pour écarter tout ce qui n'est pas l'expression la plus « une », la plus réduite. Mais c'est là ce qui caractérise le *Lebensbuch* de v. d. Trenck qui, à peu de chose près, est l'œuvre d'un grand poète.

*Der Webstuhl* (3) d'**Albert Trentini**, désigné comme roman, est pourtant de la poésie en prose. Nous avons déjà fait cette constatation

(1) Leopold Klotz, Gotha, 1928, Dritter Teil, 180 p., 5 mk.
(2) *Revue Germanique*, 1927, p. 345.
(3) Georg D. W. Callwey, München, 1928, 284 p., 5 mk.

Digitized by Google

les années précédentes pour les autres ouvrages de Trentini. Le sujet tout poétique, veut affirmer, par le moyen « eines Naturerlebens und der Wirklichkeit : Geburt — Vermählung — Krieg — Tod », l'existence d'une essence suprasensible. Dieu, Etre suprême. Il n'y a pas d'expériences philosophiques dans cette œuvre. C'est la vie la plus réelle qui permet au poète de formuler ses affirmations. et au lecteur de les goûter.

**David Luschnat** donne une suite de sonnets : *Die Sonette der Ewigkeit* (1), où l'exaltation lyrique passionnée, le triomphe du bonheur psychique s'exhalent en cantiques ardents, en images luxuriantes en hymnes de force et de flamme. Mais il y a davantage : la poésie métaphysique n'existe ni par ni pour elle-même. Nous sommes persuadé que le poète possède ce merveilleux « Seelenerlebnis » qui devient de nos temps de plus en plus rare.

Die Seele wandert wenn wir weinen,
Den Weg zurück, woher sie kam,
Und stirbt hinein in unsern Gram.
Sie kann sich ja nicht selbst verneinen.

Sie will uns immer wieder einen,
Und wenn sie zögernd Abschied nahm,
So war es nur aus tiefer Scham,
Weil wir so selbstvergessen weinen.

Wir sind die Lebenden des Lebens,
Die Sterbenden am eigenen Tod.
Aus unsrer Seele wächst uns Brot.

Kein Schmerz erschüttert uns vergebens,
Die Seele saugt ihn tief zurück
Und gibt ihn wieder als ein Glück.

Luschnat apporte dans ce volume le témoignage le plus pathétique d'une passion psychique qui se déroule aux confins de la vie poétique et de la vie mystique, et de cette vie mystique « il a su sauvegarder les instants ».

*Die Stunde des Unsichtbaren* (2) par **Isolde Kurz**. Une suite de contes dont la simplicité fait en même temps la poésie. Le charme de l'invisible indiqué par le titre et qui pénètre cette fine poésie jusque dans les moindres détails, tient captif le lecteur. « Was Gott beschliesst daran arbeiten alle irdischen Mächte zusammen ». C'est la destinée avec tout ce qu'elle a de douloureux, de profond, mais aussi de merveilleux et de grand, qui est révélée dans des images pleines d'exalta-

(1) Paul Stangel, München 2. Istist-Bücher, 116 p., 3 mk.
(2) Grethlein & Cie, Zürich-Leipzig, 1927, 256 p.

Digitized by Google

tion passionnée et en même temps d'étonnante précision. Mais aussi, et surtout, quelle profonde foi féminine, quelle preuve évidente que la femme est de beaucoup plus proche de l'invisible, qu'elle considère parfois comme la seule réalité. On ne se lasse pas de lire et de relire Isolde Kurz.

C'est encore une femme poète, **Anna Schieber**, qui nous donne des *Balladen und Lieder* (1). On regrette parfois que les femmes « élues » ne nous révèlent pas plus souvent leur âme. Lorsque j'entends le nom d'Anna Schieber, j'entends en même temps une voix invisible :... « Und hätte der Liebe nicht... ». Voici de ces belles images comme seule les crée une âme féminine :

Berge, die ihr heut in Wolkenschleier
Hüllet eure königlichen Grenzen,
Sagt, was liegt auf euch zur Abendfeier
Für ein wundersames tiefes Glänzen ?

Et cette consolante métaphore :

So sind Kerzen, die ein Leid gesegnet :
Ihre Wimpern, ihre tränenfeuchten,
Von vergangnen Schmerzen noch beregnet,
Heben sich — und ihre Augen leuchten.

Parfois ces poésies ont tout le charme de la chanson populaire, parfois nous y entendons le rythme enchanteur de la ballade. Mais dans les deux cas, une belle âme féminine nous communique la part d'éternité qu'elle détient.

Ce n'est pas une œuvre lyrique ni épique que l'ouvrage de **Rudolf Gottschalk** : *Spitteler* (2), mais c'est un poème qui célèbre, sur le mode enthousiaste, celui qui, dans les dernières années, a représenté la poésie épique de langue allemande : Spitteler, créateur de l'épopée moderne. L'ouvrage que présente Rudolf Gottschalk est une véritable épopée et c'est pourquoi il nous paraît bon de le mentionner dans cette revue de la poésie. Un guide est nécessaire pour comprendre l'œuvre de Spitteler, qui ne nous révèle pas tout de suite les charmes de la précision et de la couleur du détail. Gottschalk nous donne un exposé d'ensemble de l'œuvre du poète qu'on appelle à juste titre le « Prométhée de l'Epos ». Les dernières pages renferment une courte et précise bibliographie des ouvrages de Spitteler, qui cependant, gagnerait à être complétée.

L'année écoulée fut particulièrement féconde, car elle a vu naître deux œuvres de **Joachim Ringelnatz** : *Reisebriefe eines Artisten* (3) et

(1) Eugen Salzer, Heilbronn, 1927, 222 p., 5 mk.
(2) Rascher & Cie, Zürich, 1928, 139 p.
(3) Ernst Rowohlt-Verlag, Berlin, 1927, 138 p.

Digitized by Google

*Allerdings* (1). Le poète n'est pas celui qui attend l'heure, c'est celui que toute heure prend, ou qui prend toute heure... On peut appeler « poèmes de circonstance » (avec un léger mépris), les productions de Ringelnatz. Elles n'en sont pas moins les plus belles, les plus fraîches, les plus crues, mais aussi les plus saines que l'année poétique nous ait données. Citons « Sonntag » :

Du redest. Du redest doch auch zu mir ?
Die Kanzel ist so hoch entfernt.
Was redest du auf Lateinisch zu mir !
Ich habe doch nie Lateinisch gelernt.

Was redest du so düster und fremd ?
Lache doch einmal laut !
Was trägst du für ein feierlich Hemd ?
Damit wir bangen, damit uns graut ?

Was gehst du so um den Brei herum,
Um den saftigen würzigen Brei ?
Ich war so froh ; nun bin ich dumm
Und risse dir gern das Hemd entzwei.
Und sähe dich gerne splitternackt,
Verzweifelten Gesichts.
Ich bin vielleicht vom Teufel gepackt.
Aber er tut *mir* nichts.

On passerait des journées entières à lire cette poésie étincelante et fraîche.

Le titre du second volume, *Allerdings*, n'apparaît justifié qu'après lecture de toutes les pièces. Il exprime la Weltanschauung du poète. « Es ist Leben, allerdings, aber welches Leben, und dann muss mans zu nehmen und zu... leben wissen. Nach dem Gewitter :

Der Blitz hat mich getroffen.
Mein stählerner linker Manschettenknopf
Ist weggeschmolzen, und in meinem Kopf
Summt es, als wäre ich besoffen.

Der Doktor Berninger äusserte sich
Darüber sehr ungezogen :
Das mit dem Summen wär' typisch für mich,
Das mit dem Blitz wär' erlogen. »

Quelle hardiesse et quelle simplicité ! Dans les joyeux éclats de rire qui fusent de tous les côtés, la vie se cache, la vie, c'est-à-dire un grand nombre de sentiments contradictoires, d'élans, d'aspirations, d'emportements et d'angoisses. Mais la meilleure des philosophies,

(1) Ernst Rowohlt-Verlag, Berlin, 1928, 168 p.

Digitized by Google

celle qui prend la vie du côté ensoleillé (das Leben von der sonnigen Seite nehmen), est celle que célèbre le recueil *Allerdings*.

***

Il nous reste à signaler quelques volumes d'anthologies poétiques et de « *Gesamtausgaben* . L'usage de publier les Gesamtausgaben du vivant de l'auteur est de plus en plus répandu en Allemagne et, sans doute, justifié.

**Stefan George**, pour son soixantième anniversaire (le 12 juillet dernier), a publié le premier volume de la Gesamtausgabe sous le titre *Die Fibel* (1). Il contient les premières poésies et notamment ces pièces qui permettent de suivre l'évolution du génie de George. La reproduction en fac-similé de quelques manuscrits montre que l'écriture et la manière de présenter les poésies dans leur forme extérieure, ne se rapproche de la forme actuelle que très lentement. Mais dès la vingt et unième année, nous voyons apparaître dans « *Gelbe Rose* » cet aspect extérieur que George aime donner à sa poésie. Quant au fond de cette poésie, nous en avons parlé ici à différentes reprises et n'avons plus à y revenir. Les œuvres de cette étoile de l'Allemagne contemporaine ne seront appréciées que par les « Kreise » auxquels George les a destinées ; sa poésie et sa pensée toucheront bien moins la grande masse que la poésie de Rilke ou même de Werfel. Le Georg Bondi-Verlag présente une édition qui, sous tous les rapports, est un chef d'œuvre de typographie conforme aux intentions du poète.

Ont paru les deux premiers volumes de *Dichtungen* (2) de **Karl Stamm**. La Gesamtausgabe des œuvres du poète suisse défunt est publiée par les soins d'Edouard Gubler. Nous savons que le poète est mort en 1919 à l'âge de 29 ans. Sa vie avait été une grande souffrance et un grand amour. Il prétendait que le Bien, le Beau, le Vrai, tout ce qui porte des fruits dans la vie, a son origine dans l'amour. Il aima tous les hommes. Il les aima parce qu'il souffrait, et il souffrit de les aimer ; merveilleux paradoxe ! La Suisse avait blessé son âme comme celle de beaucoup d'autres poètes, cette Suisse qui inspire à chaque poète cette bienfaisante nostalgie des choses grandes, infinies. « Er sehnsüchtete wie Ikarus nach den Sonnenhöhen, die das Leben nur in der Liebe geben kann ». Il est mort jeune, après avoir beaucoup aimé, et sur son œuvre on devrait inscrire cette épitaphe : « Von mir kann ich sagen, dass ich keinen Gedanken habe, der nicht zuerst durch das Herz gegangen, mir durch Erleben und Erfahrung geworden ist ».

Le premier volume des œuvres complètes contient les poésies qui expriment cette singulière nostalgie auréolée de l'amour que nous

(1) Georg Bondi, Berlin, 1927, 1. Band der Gesamtausgabe der Werke. 142 p., 4,50 mk.
(2) Rascher & Cie, Zürich, 1920, 270 et 192 p.

Digitized by Google

indiquions plus haut. La poésie nous paraît plus profonde, plus humaine dans la seconde partie qui contient les Legenden. M. Gubler a ajouté une précieuse bio-bibliographie sur Karl Stamm. Signalons la belle édition, de caractère populaire, qu'a su réaliser la maison Rascher.

*Die Schallmühle* (1) est le dernier volume des œuvres humoristiques posthumes de **Christian Morgenstern**. A lire ce livre on pourrait croire qu'il s'agit d'un auteur humoristique Mais lorsqu'on connaît les autres œuvres de Morgenstern, que caractérisent la gravité et la profondeur des idées et de la vision, on se demande comment cet auteur a pu s'abandonner à l'humour ; car l'humour, parfois peu charitable, révèle un certain égoïsme. Morgenstern, à propos des *Galgenlieder* qui ont dérouté quelques lecteurs pharisiens et qui renferment pourtant ce qu'on appelle en Allemagne un « gottvoller Humor », Morgenstern nous expose ses intentions : « Wenn diese zwei drei Büchlein, die für mich doch nur Beiwerkchen, Nebensachen bedeuten, nur ein bischen geistige Leichtigkeit, Heiterkeit, Freiheit verbreiten, die Phantasie beleben, nur ein bischen von der im Posthorn gefrorenen Musik der Seele wieder auftauen, so ist's genug ». Il avait dit ailleurs : « dass sie befreien möchten, von jenem Zustand des ganz Drinnenseins in der Welt der Erscheinung, der den Menschen von heute in so hohem Masse gefangen und geknebelt hält ». Mais la parenté entre la Lebensphilosophie et l'humour existe sur un autre plan. L'humour, à vrai dire, est la plus belle Lebensphilosophie. Rudolf Steiner qui fut un grand ami de Christian Morgenstern, a bien compris (au grand étonnement de beaucoup de ses disciples) l'humour de Morgenstern. Ce dernier voyait l'âme en toute chose ; il voyait dans le corps comme une caricature de cette âme, et c'est ce qui lui a imposé l'image humoristique. Prenons au hasard la petite poésie *Vertiefter Blick* :

Durch das Essbare hindurch
Schauen wir das Unessbare ;
Durch das Korn, entsprosst der Furch,
Schauen wir des Bäckers Haare.

So ist jedes Stück Natur
Durch Gedankenflug zu adeln,
Und nur der als Tor zu tadeln,
Der dabei verkehrt verfuhr.

Les affinités entre la Lebensphilosophie et l'humour apparaissent dans ces vers. On ne se lasse pas de lire et de relire ces productions d'un excellent humoriste, et on se laisse séduire par l'esprit et par la musique de la langue.

**Franz Werfel** publie le premier grand volume de ses *Gesammelte*

(1) Piper & Cie, München, 1928, 168 p.

Digitized by Google

*Werke in Einze ausgaben* : *Gedichte* (1). L'éditeur nous explique sur la couverture : « Dieses Gedichtbuch enthält die vom Dichter selbst getroffene Auswahl aus seinem bisherigen Schaffen und ausserdem noch alle unveröffentlichten Gedichte aus der letzten Zeit ». Nous avons ici même donné l'analyse des cinq volumes de vers que Werfel avait publiés successivement : *Der Weltfreund*, *Wir sind*, *Einander*, *Der Gerichtstag*, *Beschwörungen*. Le choix du poète est très sévère, peut-être un peu trop sévère. Car nous sommes persuadé que les pièces isolées nous révèlent trop peu de choses sur le poète, tandis que les cycles nous avaient révélé toute sa nouvelle et émouvante conception. L'édition de Zsolnay comprendra toutes les œuvres de Werfel, même celles qui avaient été publiées chez Wolf.

Une anthologie de la poésie actuelle des pays du Rhin est publiée par les soins de **Otto Doderer** : : *Das Ufer*, *Ein Buch rheinischer Dichtung* (2). Toutes les littératures des pays traversés par le Rhin, depuis la Suisse jusqu'à la Hollande, y sont représentées. Il est vrai que ces pays n'offrent pas une réelle unité dans leurs productions poétiques. Mais le Rhin met entre elles un lien réel. Cette anthologie a ceci de particulier qu'elle groupe les noms les plus différents sous un point de vue bien déterminé, et donne ainsi, malgré toutes les différences, une image intéressante du « Rhénan », auquel son fleuve sacré a mis dans l'âme un mélange singulier de mélancolie et de gaîté. Voici quelques noms : Binz, Bodmann, Brües, Doderer, Fritz Droop, Kasimir Edschmid, Herbert Eulenberg, Ludwig Finkh, Otto Flacke, Ernst Glaeser, Otto Heuschele, Jakob Kneip, Heinrich Lersch, Alfons Paquet, Josef Ponten, Edouard Reinacher, Martin Rockenbach, Sarnetzki, Wilhelm Schäfer, Schmidtbonn, Ernst Thrasolt, Carl Maria Weber, Josef Winckler, Oskar Wöhrle, Paul Zech, Carl Zuckmayer, etc.

Le choix est consciencieusement fait. Une courte notice bio-bibliographique ne pourrait qu'augmenter la valeur incontestable de cet ouvrage.

Un des ouvrages les plus remarquables sur la poésie allemande a été réédité avec d'importantes corrections et des suppléments. C est celui de **Friedrich von der Leyen** : *Deutsche Dichtung in neuer Zeit* (3). L'auteur est professeur de littérature à l'Université de Cologne et nous lui savons gré d'avoir entrepris la lourde tâche d'embrasser dans un vaste coup d'œil d'ensemble la période de Nietzsche à nos jours, c'est-à-dire cette époque qui, au premier abord, apparaît comme un immense chaos. Von der Leyen a vu les difficultés, mais il a su en triompher avec une rare maîtrise.

(1) Paul Zsolnay, Berlin-Wien-Leipzig, 1927, 468 p.
(2) Walter Gericke-Verlag, Siegburg -a /Rh., 1928, 268 p.
(3) Eugen Diedrichs Verlag, Jena, 1928, 440 p., rel., 11,50 mk.

Digitized by Google

Nous constatons que son jugement sur l'expressionnisme est parfaitement exact, facilité d'ailleurs par la distance qui nous sépare de ce mouvement qui portait un germe de mort dès sa naissance. En dehors des courts chapitres sur *Unsere Verleger* et *Unsere Zeitschriften*, dont nous savons gré à l'auteur, nous cherchons pourtant en vain un plan précis dans son livre. Nous n'ignorons pas l'énorme difficulté qu'il y a à mettre de l'ordre dans ce chaos. Mais comme l'auteur a surmonté des difficultés plus grandes encore, nous voulons croire que l'absence de plan résulte d'une omission involontaire. Cet ouvrage clair et hardi nous fournira, en tout cas, la conclusion de notre revue de la poésie allemande : « Die Dichtung unserer Zeit zumal ist an Breite und Plötzlichkeit der Wirkung mancher Vergangenheit überlegen, und lockt darum den Forscher mit seltsamer Gewalt : wie alle Phänomene, die in besonderer Stärke sichtbar werden. Was sie an Breite gewann, verlor die Wirkung an Tiefe; wie viele Dichtungen, die vor einem Menschenalter, ja noch vor einigen Jahren in aller Munde waren, oder gar als ein neuer Besitz der Weltliteratur ausgerufen wurden, sind heute schon verstäubt oder vergessen. Noch ein Grund, eine Zeit festzuhalten, die uns vor den Augen entwirbeln will ».

Camille SCHNEIDER.

---

Digitized by Google

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

ELISABETH MARIE MEYER : **Die Bedeutungsentwicklung von germ** ***mōða**. Leipzig, Markert et Petters, 1927, 69 p. 1,60 mk.

Les valeurs actuelles de germ. *mōða*, angl. *mood*, « état d'âme », holl. *moed*, all. *mut*, dan.-suéd. *mod* « courage », ne laissent guère apercevoir le sens ancien. Dans cette excellente monographie, l'auteur établit avec beaucoup de finesse que ce qui est à l'origine du germ. **mōða* « force », c'est un concept religieux, surnaturel et magique. Ainsi s'explique la diversité de sens et d'emploi que le mot a présenté au cours du développement des langues germaniques et dont Mlle Meyer démontre la filiation par des exemples très bien choisis (tout en éclaircissant souvent la valeur de passages où le sens précis du mot n'avait pas été suffisamment senti). L'idée première de force physique, corporelle, est encore sensible en scandinave et en particulier en jutlandais où *moed* a pris le sens sinon d'organe sexuel, du moins de vitalité sexuelle des animaux. Le vieil anglais, qui est le témoin le plus riche pour l'histoire de **mōða* connaît *mod* avec une valeur dérivée de ce premier sens : celle de puissance surnaturelle, celle de Dieu, des anges, de l'ange déchu, des démons, des monstres, etc. L'adjectif *modig* y prend la valeur de « divin », en vieux scandinave *mōðr*, *āusōðr*, c'est la force du dieu Thor, dont un des fils a pour nom *Mōðr*. En norvégien dialectal (et aussi sur le domaine allemand) *mo* (*moe*, *moa*), c'est la force des choses (*dat beer sines modes*), des plantes qui poussent bien, de la tourbe qui brûle bien, sens que connaissent également le vieil anglais et le vieux saxon ; *modig*, *muodag* y sont employés pour caractériser la mer déchaînée. **mōða* désigne encore le pouvoir magique dans l'Edda et la poésie anglo-saxonne, puis un des effets de ce pouvoir, la maladie.

Enfin le mot arrive à exprimer selon les dialectes des états d'âme particuliers, le courage, la colère, l'orgueil, la tristesse, la joie, le désir, l'amour et surtout en combinaison avec le préfixe **ga-*, **mōða* en vient à représenter l'esprit, la pensée, l'âme. C'est le point où **mōða* pourrait entrer en concurrence avec **saiwalō* « l'âme ». Mlle Meyer montre de façon très nette pourquoi cette concurrence n'a pas abouti. Chacun des deux mots a conservé son domaine propre ; si divers que soient les sens pris par **mōða-* ils remontent tous à cette idée primitive de force surnaturelle, qui peut être communiquée aux choses comme aux êtres, tandis que **saiwalō*, c'est le souffle, l'*anima* naturellement présente dans tout être vivant. Cette distinction si tranchée,

Digitized by Google

l'auteur le rappelle en terminant, se retrouve encore chez les peuples à civilisations inférieures.

Il y a dans cette solide monographie plus qu'un début prometteur : c'est une précieuse contribution à l'étude du vocabulaire religieux, si magistralement inaugurée par notre regretté Maurice Cahen.

F. Mossé.

---

Otto Mensing : **Schleswig-Holsteinisches Wörterbuch.** Neumünster, Karl Wachholtz, 1927. I. Band (*a* bis *e*). Gr. in-8°, XXIV-1075 p. (Volksausgabe). — D. P. Jensen : **Wörterbuch der nordfriesischen Sprache** der Wiedingharde. 1. Lieferung (*a* bis *foddertofs*). Même éditeur, 1927. Gr. in-8°, X-128 p.

La langue du Slesvig-Holstein a été illustrée comme moyen d'expression littéraire par des régionalistes de talent, parmi lesquels émergent Klaus Groth et Joh. Hinr. Fehrs. A ce titre déjà elle mérite d'être considérée. D'autre part, elle a son originalité et sa beauté propre. Sans être supérieur au « hoogdüütsche », comme l'a prétendu un de ses apologistes, ce dialecte bas-allemand offre à l'homme éclairé d'agréables satisfactions de lecture. Au linguiste, il peut être un sujet d'études attrayantes et instructives.

A vrai dire, M. Mensing, qui est l'animateur de l'importante entreprise que représente l'établissement d'un dictionnaire slesvig-holsteinois n'a pas prétendu faire de cette *Volksausgabe* le monument rêvé d'abord, c'est-à-dire une œuvre essentiellement scientifique, une histoire de la langue et des mœurs depuis l'époque ancienne jusqu'à nos jours. Ce plan, prévu en 1902, est considéré comme irréalisable pour l'instant et a dû être abandonné provisoirement. Le but visé est plus modeste. On ne veut que nous donner un état de la langue actuelle et des mœurs existantes.

Cependant les nombreuses fiches recueillies pour le grand ouvrage projeté sont sorties en partie de leurs casiers. Le dictionnaire dont le premier volume vient de paraître contient des termes déjà archaïques et nous en donne le sens. Il nous met aussi en présence de coutumes abolies ou en voie de disparition et, de ce fait, est un moyen d'instruction précieux au folkloriste et à l'historien de la civilisation. Ainsi le passé apparaît à côté du présent. Nous apprenons comment se pratiquait le battage des récoltes, comment était opéré le lessivage du linge etc., et — chose importante — M. Mensing énumère, en les définissant, les termes techniques désignant les instruments ou les manœuvres que nécessitaient ces travaux. Grâce à ce copieux recueil nous savons quelles formules appelaient le succès ou conjuraient le mauvais sort, quelles étaient les monnaies ayant cours, suivant quels modes se déroulaient les fêtes populaires ou les jeux enfantins, quelles

Digitized by Google

appellations étaient données aux pâtisseries. Ce sont tous les aspects de la vie rurale ou citadine qui passent devant nos yeux. L'humour populaire, entre autres, s'y révèle dans des locutions malicieuses comme celle-ci : « *segg mi man de reine Wahrheit, sä de Afkat, dat Legen will ik wool doon* » (rapporte-moi la pure vérité, dit l'avocat, pour le mensonge je m'en charge).

La déformation des mots étrangers admis par l'allemand du Slesvig-Holstein sollicitera l'attention du philologue, qui constatera avec quelque étonnement que « agrément » est devenu ici *Ackermann*, « bagatelle » *Backertell*, « en peine » *ampeen*, « balancer » *blangseren*, « auberge » *Abberyeer(huus)*, « bourgeron » *Busseruntjer* etc. (1), et qui pourra remarquer une fois de plus combien bizarre est la fortune de termes expatriés.

La route est longue encore qui conduit de *f*, par quoi commencera le deuxième tome de l'œuvre de M. Mensing jusqu'à *z*. Puisse-t-elle être parcourue rapidement.

En même temps que ce vocabulaire, qui s'étend à tout le domaine dont le frison n'est qu'une partie, la maison Wachholtz publie un dictionnaire du dialecte du Wieding, dû à M. P. Jensen. Wieding est le nom d'un bailliage (Harde) et son dialecte ressortit au frison septentrional (2). Etant donné la diversité des parlers frisons, il y aurait intérêt à ce que chacun de ces parlers fût l'objet d'une monographie comme celle que M. Jensen commence de publier et que, sur l'ensemble de ces monographies, on édifiât le vocabulaire du frison, au-dessus duquel serait construit le recueil complet des parlers du Slesvig-Holstein. Mais c'est là un « frommer Wunsch », et M. Mensing a bien fait de ne pas différer son entreprise qui eût couru risque d'être renvoyée aux calendes grecques.

Acceptons néanmoins, en attendant mieux, avec reconnaissance le don de M. Jensen. Aussi bien son vocabulaire est-il fertile en enseignements. Le nombre des mots qu'il cite est considérable et représente un gros effort de constitution de fiches. Il signale une quantité assez abondante de locutions et proverbes. Enfin — et ceci est un progrès sur le travail de M. Mensing — le côté phonétique est satisfaisant, encore que çà et là subsistent quelques obscurités (3).

Grâce au dévouement de MM. Mensing et Jensen, notre connaissance d'une fraction notable des dialectes bas-allemands s'accroît sensiblement.

F. PIQUET.

(1) Il n'est guère vraisemblable que *attee* soit une corruption de « attendez ».

(2) V. la carte des dialectes du frison septentrional dans Erika Bauer : *Die Moringer Mundart* (1925). On voudrait que les dictionnaires de MM. Mensing et Jensen soient aussi pourvus de ce moyen d'orientation. M. Jensen a tant de confiance en nos lumières qu'il a omis d'indiquer la situation du bailliage de Wieding.

(3) En lisant que le *g* du dialecte de Wieding est un « stimmhaftes *g* » le profane se demandera s'il s'agit bien de l'occlusive sonore.

Digitized by Google

Dr. D. J. C. ZEEMAN : **Stilistische Untersuchungen über Rudolf von Ems' Weltchronik und seine beiden Meister Gottfried und Wolfram** : Amsterdam, H. J. Paris, 1927. Gr. in-8°, 193 p., 4,25 fl.

Parmi les épigones qui cultivèrent la poésie allemande après les classiques du XII^e et du XIII^e siècle, Rudolf d'Ems tient un rang honorable. Après des œuvres de jeunesse que recommandent de la flamme et un sentiment personnel, il s'adonna au roman chevaleresque et à la poésie épique de grand style. Sur ses vieux jours il se hasarda — obéissant au vœu du roi Conrad IV — à écrire une chronique universelle rimée. La mort l'empêcha de terminer cette œuvre. Il eut néanmoins le temps d'en composer 36.000 vers. Cette masse effraya longtemps les éditeurs, que rebutait aussi la quantité des manuscrits et la confusion des remaniements. M. Ehrismann s'attaqua bravement à l'entreprise et la mena à bonne fin (1). Son travail a permis à M. Zeeman d'écrire un notable volume sur le style de cette *Chronique*, qui offrait au non latiniste une sorte de Bible en langue allemande avant que Luther donnât à son peuple sa célèbre traduction.

L'idée directrice dont s'inspire cette investigation est la comparaison du style de Rudolf avec celui des deux poètes, Gottfried de Strasbourg et Wolfram d'Eschenbach, les grands maîtres qu'il a connus, appréciés et imités.

C'est l'auteur du *Tristan* qui — nous apprend M. Zeeman — eut sur celui de la *Chronique* l'influence la plus marquée. A la lumière de statistiques établies avec une exactitude et une persévérance auxquelles il faut rendre hommage, M. Zeeman a démontré que Rudolf est plus près de Gottfried que de Wolfram. Il en fait la preuve en ce qui regarde les images et comparaisons, les hyperboles et litotes, les tautologies (ou groupes binaires de mots dont chacun souvent constitue un hémistiche du vers), les périphrases, les allitérations, les répétitions de mots accentuant la portée de la pensée, les anaphores (terme pris en son sens le plus large), enfin les asyndètes et polysyndètes. C'est donc à peu près en tout ce qui est ornement de l'expression que l'auteur de la *Chronique* se décèle l'élève de Gottfried.

M. Zeeman ne nous dissimule pas que Rudolf ne fut pas un poète né. Il n'a rien du grand artiste, ni du virtuose verbal qu'est le merveilleux Gottfried, ni du créateur audacieux qu'est l'insondable Wolfram. On peut le définir un versificateur aisé et coulant, mais prolixe, plat et dénué de personnalité. Ce n'est guère que dans l'usage de la périphrase que M. Zeeman lui découvre un soupçon d'originalité (p. 137).

Le travail de M. Zeeman confirme — mais aussi complète — l'idée que nous avions de l'œuvre de Rudolf. Les futures histoires litté-

(1) *Rudolfs von Ems Weltchronik*, Berlin, 1915.

Digitized by Google

raires auront à tenir compte des résultats de cette laborieuse enquête. Ajoutons que ce livre se distingue par une qualité qui n'est pas courante chez les auteurs d'études de ce genre : il est, par sa disposition et la fluidité de l'exposé, d'une clarté qui en rend la lecture facile, même attrayante.

F. P.

---

Dr. OTTO FREIHERR VON DUNGERN : **Adelsherrschaft im Mittelalter.** München, J. F. Lehmann, 1927. In-8°, 79 p., 3,50 mk.

M. le baron de Dungern nous introduit dans les arcanes de la constitution de la haute noblesse allemande entre le Xe et le XIIIe siècle. Il démontre, dans un exposé très nuancé, que nous résumons grossièrement, que le caractère essentiel de la caste des grands seigneurs, appelés par lui les dynastes, résidait dans l'apparentage exclusif de ces derniers. Unis par les liens du sang et se gardant jalousement de toute alliance avec les classes inférieures, ces aristocrates tenaient leurs droits et privilèges de leur naissance seule. Possesseurs de vastes domaines et détenteurs de la souveraineté en leurs biens, ils formaient un groupe social fermé. Pour des raisons que présente M. von Dungern, appuyé sur des documents variés, il y a lieu de ne pas se fonder sur les titres, comte etc., pour attribuer ou refuser à tel individu le droit de prendre rang parmi ces dynastes. Les privilèges seigneuriaux étaient attachés non à la terre possédée ou à la charge exercée, mais à la personne de sang dynastique, dont le pouvoir juridique ne le cédait qu'à celui du roi.

Diverses causes ont amené un bouleversement vers 1300. La chevalerie, le système féodal, les alliances avec des classes de rang différent, les modifications économiques et sociales ont détruit l'organisation ancienne.

L'étude de M. von Dungern dépasse le cadre littéraire ; en revanche elle éclaire un côté de l'histoire de la civilisation et, à ce titre, méritait d'être signalée ici.

F. P.

---

ERICH WENTSCHER : **Die Rufnamen des deutschen Volkes.** Eine Studie. Mit einem Verzeichnis unserer gebräuchlichen Rufnamen nebst deren Wortsinn. Halle a. S., Buchhandlung des Waisenhauses, 1928. Gr. in-8°, 52 p., 2,40 mk.

M. Wentscher a approfondi une idée émise par M. Cascorbi dans son introduction au *Heintze-Cascorbi (Die deutschen Familiennamen)* (1), idée qui peut se formuler ainsi : les noms propres révèlent un état de civilisation ; leur nature est en corrélation étroite avec les mouve-

(1) V. 6e édition, Buchhandlung des Waisenhauses, 1925, et *Revue Germanique*, XVII (1926), p. 494 s.

Digitized by Google

ments politiques, sociaux, religieux et intellectuels. A la lumière de cette idée, M. Wentscher nous montre que les noms que portaient les Germains du temps des invasions décèlent un caractère hanté par les idées de guerre, de chasse et de culte divin. Sous l'influence du christianisme se répandent les noms d'apôtres, de saints et de saintes. Au XIIe siècle, on ajoute au nom de famille un prénom, qui, rapidement, se substitua au nom de famille et souvent fut fourni par l'hagiographie. Les régions qui adoptèrent la Réforme accueillirent en même temps les noms bibliques. Vint ensuite l'usage du prénom double, triple, etc., favorable au mélange de formes masculines et féminines, en même temps que s'imposaient des noms étrangers. Dans les temps modernes, les noms d'hommes éminents (Bismarck), d'inventeurs (Zeppelin), voire, en Russie, de desiderata économiques (électrificatia), trouvèrent leur emploi.

Cette enquête — fort instructive — de M. Wentscher, est suivie d'une liste de noms propres dont l'explication est le plus souvent tirée du *Heintze-Cascorbi*.

F. P.

---

HANS TESKE : **Das Eindringen der hochdeutschen Schriftsprache in Lüneburg.** Halle a. S., Max Niemeyer, 1927. In-8°, XV-176 p., 9 mk.

A côté des hauts problèmes qui sont du domaine de la linguistique il est des questions d'un intérêt plus limité, mais dont la solution importe parce qu'elle montre le caractère exact d'une évolution. C'est dans ce cadre que rentre l'étude de M. Teske, qui nous fait connaître comment l'allemand littéraire a supplanté peu à peu le bas-allemand à Lunebourg.

L'invasion a connu plusieurs stades et a affecté différemment diverses catégories. Le bas-allemand dut d'abord se substituer au latin, la seule langue que connût l'administration de Lunebourg jusqu'au XIVe siècle. C'est vers 1340 que le bas-allemand fit sa première apparition dans les actes. Latin et bas-allemand vécurent côte à côte, celui-ci supplantant progressivement celui-là, lorsque, de 1530 à 1540, l'allemand littéraire s'introduisit dans la rédaction d'actes officiels, surtout juridiques. Ce fut d'abord un haut-allemand de qualité inférieure, mélangé de bas-allemand. Mais les tribunaux, l'administration, l'église (réformée), l'école et l'imprimerie, épurèrent peu à peu et non sans quelques hésitations, la langue qui devint décidément haut-allemande à la fin du XVIIe siècle, le bas-allemand étant ravalé à la condition de dialecte.

L'enquête de M. Teske a été ample et approfondie. Il a étudié tous les documents qui ont subsisté ; il nous donne sur l'histoire économique, sur les mouvements intellectuels, sur la vie et l'activité des personnages qui ont participé à l'évolution linguistique de la ville

Digitized by Google

de Lunebourg, les renseignements les plus circonstanciés. Son livre est une contribution utile à la connaissance de l'expansion du haut-allemand.

F. P.

---

G. C. L. SCHUCHARD : **Studien zur Verskunst des jungen Klopstock.** Stuttgart, W. Kohlhammer, 1927, 99 p., 4,50 mk. (*Tübinger germanistische Arbeiten, herausgegeben von Prof. Dr. Hermann Schneider*, 2. Bd).

Les études de prosodie ont souvent le défaut d'être sèches et peu attrayantes. Elles sont un peu à la poésie ce que le solfège est à la musique, et les véritables artistes, tout en reconnaissant l'importance de l'une et de l'autre, n'abordent leur étude aride qu'avec une certaine aversion. Rendons grâce à M. Schuchard de nous exposer d'une manière aussi attrayante, surtout dans la première partie de son travail, les difficiles problèmes prosodiques que pose la poésie du jeune Klopstock. Les faits trop étroitement, trop sèchement techniques, sont réduits à un strict minimum, et la conclusion qu'il en tire est souvent présentée avec toute la clarté désirable.

Le mérite de cet ouvrage est encore de s'élever au général et de ne se point perdre dans le particulier. Tout en étudiant très rigoureusement une question un peu spéciale et limitée, M. Schuchard a su nous exposer, en un tableau à la fois ample et précis, toute l'origine et les fondements de la question traitée, et nous éclairer ainsi d'une manière très intéressante et vivante, un arrière-plan peu connu de l'histoire de la poésie allemande au XVIIIe siècle : les libertés que prend le jeune Klopstock à l'égard des règles de la prosodie antique sont préparées de longue date par tous ses prédécesseurs, de Gottsched aux Suisses ; par ailleurs, les fautes prosodiques plus nombreuses dans les premiers chants de son épopée proviendraient pour une bonne part de l'obligation où fut Klopstock de transposer en hexamètres la prose poétique dans laquelle elle avait été commencée.

Il nous semble que l'étude de M. Schuchard fait tomber d'une manière définitive les dernières objections que l'on pourrait faire à Klopstock quant à son choix de mètres gréco-romains. Cet emploi du mètre étranger et antique, appliqué aussi librement et juvénilement, n'est plus une imitation ; tout en s'inspirant des anciens, Klopstock créait quelque chose de vraiment neuf dans sa propre langue.

M. HERMAN.

---

H. H. HOUBEN : **J. P. Eckermann.** Sein Leben für Gœthe. Nach seinen neu aufgefundenen Tagebüchern und Briefen dargestellt. II. Band. Leipzig, H. Haessel, 1928. Pet. in-8°, XXII-807 p., 10 mk.

M. Houben nous a confié, dans un livre dont nous avons parlé (1),

(1) V. *Revue Germanique*, XVI (1925), p. 368 ss.



Digitized by Google

la profondeur de son estime pour Eckermann. Ce tome second de l'étude minutieuse qu'il a vouée à l'auteur des *Entretiens avec Gœthe* respire la même chaleur, la même sympathie et — ce n'est pas trop dire — le même esprit de dévouement que le premier.

Ce premier tome se terminait avec la vie de Gœthe. Il semblait que tout était dit sur Eckermann, qui, pour nous, n'avait quelque éclat que parce que de rares rayons de l'astre gœthéen étaient tombés sur lui. M. Houben nous démontre que l'existence d'Eckermann est attachante en soi. C'est la vie d'un esprit moyen mais d'un grand cœur. Il resta pauvre, non parce qu'il était trop sot pour s'enrichir (1), mais parce que sa noblesse d'âme le condamnait à des travaux peu lucratifs, que sa dignité lui interdisait les manœuvres qui conduisent aux gras emplois et que son désintéressement le priva du juste prix de ses services. Il peina pour autrui, pour la cour grand-ducale, qui se montra parcimonieuse, pour la famille Gœthe, qui ne le traita pas équitablement, pour l'éditeur Brockhaus, qui frustra le naïf auteur des *Entretiens* d'une partie de ses droits.

Eckermann est donc au premier plan de ce récit, dont le fond est constitué par des lettres ou écrits authentiques. La rédaction de ses *Entretiens* est contée dans tous ses détails. Sa correspondance avec les hommes marquants de l'époque est mise sous nos yeux. Les dernières années de son existence apparaissent dans leur tristesse. Mais ce récit est aussi un tableau du Weimar postgœthéen. Après la mort des héros du grand siècle, Wieland, Herder, Schiller, Gœthe, la « Ville des Muses » avait perdu sa suprématie intellectuelle. En vain on s'efforça d'y attirer ou d'y retenir des auteurs de mérite. Ni Geibel, ni Freiligrath, ni Auerbach, ni d'autres seigneurs de moindre importance ne purent ou ne voulurent s'y fixer. Ce fut le crépuscule des dieux, Eckermann lui-même aurait fui les rives de l'Ilm s'il n'avait été retenu par des chaînes qui n'étaient cependant pas en or.

Le lecteur pressé considérera peut-être que M. Houben a fait plus que bonne mesure en l'initiant à des détails dont l'importance ne paraît pas mériter ces développements. Mais, pour l'étude de la petite histoire, parfois instructive au même degré que la grande, des faits minimes prennent une valeur en ce qu'ils révèlent un état de civilisation.

Eckermann — M. Houben l'accorde volontiers — n'était pas un poète par la grâce de Dieu, ni une intelligence d'élite. Mais il fut un observateur judicieux, un témoin sûr, un héraut inlassable de la gloire de Gœthe (2), un martyr des lettres. Notre reconnaissance doit aller

(1) Il ne manquait ni de psychologie, ni de finesse en affaires. Il sut empêcher le puissant chancelier von Müller de pourvoir l'édition du second *Faust* d'une introduction qui eût déshonoré le poème (p. 40 ss.).

(2) Jamais il ne toléra qu'on portât une main sacrilège sur son dieu. Il opposa un démenti

Digitized by Google

à M. Houben, à qui aucune peine n'a coûté pour faire voir dans tout son lustre cette figure sympathique (1).

F. PIQUET.

---

GÜNTHER H. WAHNES **Freundliches Begegnen.** Gœthe, Minchen Herzlieb und das Frommannsche Haus. Mit 32 Abbildungen. Im gemeinsamen Verlag von Fr. Frommanns Verlag (H. Kurtz), Stuttgart und der Frommannschen Buchhandlung (W. Biedermann) Iena 1927, 263 p.

Ce livre est une nouvelle édition, augmentée, de l'ouvrage de Fr. Frommann paru en 1870 : « das Frommannsche Haus und seine Freunde ». Il est fortement teinté de piété familiale. D'ailleurs le libraire Frommann mérite d'échapper à l'oubli, car il ne considérait pas sa profession comme une entreprise commerciale ordinaire et ne partageait pas l'opinion de Fichte, pour qui l'imprimeur n'avait pas à se soucier de ce qu'il imprimait. La maison des Frommann à Iéna fut un foyer de vie intellecctuelle : Jean-Paul, les Schlegel, Tieck, Steffens, Schelling, Hegel comptèrent parmi ses hôtes.

De 1799 à sa mort Gœthe entretint avec les Frommann des relations amicales. Chez eux il avait vu grandir Minchen Herzlieb, leur fille adoptive. Après une longue séparation, il la revoit en 1807 ; sa beauté, sa grâce font sur lui une telle impression qu'il peut mal se défendre du sentiment d'amour qui s'empare de lui. On sait comment une circonstance particulière le fit sortir de la prudente réserve qu'il voulait s'imposer. Zacharias Werner avait eu l'idée de tresser pour Minchen, comme on l'avait fait à l'hôtel de Rambouillet pour Julie d'Angennes, une guirlande de sonnets. Werner, Riemer, Gries, Knebel entrèrent dans la lice et, dans cette guerre des sonnets, Gœthe lui-même disputa à ses amis la palme. On a sans doute exagéré l'importance de cet épisode de la vie sentimentale de Gœthe et G. H. Wahnes nous semble le ramener à de justes proportions. Si la « Charade » composée sur le nom de Herzlieb dénote de la part du poète un vif sentiment d'amour, il serait faux de parler de passion chez Minchen. Toute sa vie, le poète fut pour elle : « der gute, alte Herr ». De même si l'enfant adoptive des Frommann fut présente à l'esprit de Gœthe quand il créa le personnage d'Ottilie, la ressemblance existe surtout dans les situations ; les deux jeunes filles ayant perdu tôt leurs parents et ayant été recueillies par des amis de leur famille.

Les sonnets pour Minchen furent composés en 1807 ; en 1808

formel et convaincant à ceux qui prétendaient que Gœthe eût été un jour en état d'ébriété p. 146).

(1( M. Houben prépare un index devant être adjoint à ces deux volumes sur *Eckermann, sein Leben für Goethe.* Ce supplement aidera considérablement à tirer parti d'une œuvre abondante en détails suggestifs.

Digitized by Google

elle quittait Iéna pour retourner auprès de sa sœur à Züllichau. Sa vie ne fut pas heureuse ; par suite de ses hésitations, deux projets de mariage échouèrent et elle finit par épouser le professeur Walch d'Iéna qu'elle n'aimait pas. Après la mort de celui-ci elle vécut tantôt chez les Frommann, où la tante Minna avait toujours une chambre pour la recevoir, tantôt chez sa sœur. Ses dernières années furent assombries par une maladie nerveuse. Elle mourut dans une maison de santé à Görlitz le 10 juillet 1865.

L'ouvrage tient du « journal » et des « mémoires » ; aussi nous n'y chercherons pas une composition rigoureuse. En retour, il constitue une source de renseignements très riche pour qui veut connaître Iéna au début du XIX^e siècle. On y trouvera en particulier des détails pleins d'intérêt sur l'occupation française après la bataille d'Iéna, d'amples développements sur la « Burschenschaft », car le fils de Frommann, Friedrich Johannes fut un des membres les plus ardents de cette association.

L'ouvrage est orné de trente-deux gravures, en général des portraits de la famille Frommann et de ses amis.

H. SAUGRAIN.

---

SCHILLER : **Œuvres choisies.** Introduction, traduction et notes. Paris, Renaissance du Livre, 1927, in-16, 2 vol., 192 et 192 p.

M. I. ROUGE, le très distingué professeur en Sorbonne, nous donne dans deux volumes un choix fort judicieux des écrits de Schiller, dans une traduction excellente, à la fois précise et souple (1). Son introduction souligne, en termes fort heureux, l'évolution du dramaturge rousseauiste des *Brigands* vers le kantisme et l'esthétisme de son âge viril, puis vers le moralisme élargi de ses dernières années. Schiller, conclut M. Rouge, donna d'abord sa pleine adhésion au préromantisme du *Sturm und Drang*. Il s'est rapproché de l'attitude classique en enrichissant et en disciplinant, dans sa personne, la mystique naturiste sous ses différentes formes : en particulier la mystique passionnelle et la mystique même de l'art, auquel il laisse d'ailleurs un rôle si important et si noble. « Il a enrichi ses diverses mystiques en y incorporant tout ce que comprend une expérience élargie de la vie humaine. Il les a disciplinées en les réglant sur les lois de la raison et les nécessités de l'existence en société ». On ne saurait mieux résumer la conciliation accomplie par l'auteur de *Wallenstein* entre l'enthousiasme romantique et la raison classique.

E. SEILLIÈRE.

(1) La traduction de *La mort de Wallenstein* est celle d'Adolphe Régnier, retouchée par endroits.

---

Digitized by Google

JULIUS PETERSEN : **Die Wesensbestimmung der deutschen Romantik.** Eine Einführung in die moderne Literaturwissenschaft. Leipzig. Quelle und Meyer, 1926. In-8°, 211 p., relié 6 mk.

Le romantisme allemand, à le considérer dans les écoles auxquelles le nom s'applique sans discussion, a vécu de 1770 à 1830 environ. Il n'offre actuellement aucun prétexte à centenaire. Les germanistes n'en continuent pas moins à s'occuper de lui avec une prédilection marquée, qu'explique en partie mainte analogie entre les tendances actuelles et l'esprit d'alors. Les essais, les ouvrages qui se proposent de le définir dans ses caractères essentiels se multiplient. Plusieurs visent à réduire ce mouvement complexe « à un même principe », comme Batteux l'a tenté jadis pour les beaux-arts. Dans ces constructions il y a souvent beaucoup de science, d'ingéniosité, de talent, qu'on souhaiterait voir soutenus et contenus par plus de bon sens et de sens de la mesure. Après tant de généralisations unilatérales, dont le mérite est diminué par l'outrance de la thèse ou l'absconse technicité du vocabulaire, c'est un plaisir de lire les deux cents pages publiées par M. Julius Petersen, et d'y trouver l'expression claire et persuasive du savoir doublé de sagesse. Le successeur de Wilhelm Scherer et d'Erich Schmidt à l'Université de Berlin semble jouer ici le rôle de l'arbitre qui, résumant le débat dans lequel les génies originaux se sont donné carrière, juge les méthodes appliquées, et apprécie les résultats obtenus.

Il classe les méthodes en cinq groupes, selon que recherches et explications tiennent compte surtout des conditions géographico-raciales, ou de l'évolution des idées, ou du style des œuvres, ou des tendances de l'âme collective du peuple et des modifications qu'y apporte l'esprit du temps, ou enfin de la filiation des générations et des écoles. Les résultats obtenus par ces diverses méthodes sont mesurés avec beaucoup de pondération. L'auteur montre que les plus sûrs semblent ceux dus à l'étude des idées, mais fait voir combien il est utile de les comparer avec ceux qui ressortent des autres recherches.

La définition philosophique du romantisme en soi est inséparable de la délimitation historique des écoles romantiques. Quelles sont, sur ce problème important, les conclusions de l'étude de M. Petersen ?

Pour le romantisme allemand, la thèse à la mode en ce moment est celle de Nadler, qui voit en lui une renaissance proprement germanique, dont le berceau est le Nord-Est de l'Allemagne, la région au delà de l'Elbe, où les Allemands ne se sont établis qu'à partir du XIII^e siècle, et qui n'a pas été atteinte par la Renaissance romane du XVI^e siècle. Petersen distingue dans cette construction ce qu'elle a de fondé et ce qui porte à faux (p. 9-23). Il montre que la part d'arbitraire de ce système grandit si l'on comprend dans le romantisme allemand le *Sturm und Drang* qui en a été la première explosion, et bien davantage encore si l'on tient compte des origines étrangères, anglaises,

Digitized by Google

françaises, italiennes même, auxquelles on peut rattacher ce mouvement. Ici se pose une question sur laquelle il serait utile que l'accord se fît. Convient-il d'étendre le mot « romantisme » à tous les états, ou larvés, ou nettement définis, de l'esprit qui a eu ses manifestations les mieux déclarées dans les diverses écoles romantiques du XIXe siècle ? Pour ce qu'on a appelé « le romantisme éternel », et qui se caractérise à ses yeux essentiellement par une prédominance du sentiment sur la raison, par un irrationalisme plus ou moins conséquent, M. Petersen préférerait qu'on employât un autre nom que celui de romantisme, mais il n'en propose aucun (p. 28, 33-34).

Il admet que la tendance à l'irrationalisme est plus constante, et reparaît à des intervalles plus courts en Allemagne que dans les autres pays d'Europe, et pose en fait que l'alternance entre réalisme et mysticisme est le rythme propre de la pensée allemande.

Une conséquence de ce fait, c'est que le romantisme, à le considérer dans les écoles auxquelles ce nom s'applique incontestablement, a été plus romantique en Allemagne qu'en France : « Aux yeux des occidentaux, notre classicisme même est romantique, et aux yeux des Allemands, le romantisme français n'est qu'à moitié romantique » (p. 59-60).

Il entre ici en jeu un facteur ethnique, que l'auteur étudie sous le nom mis à la mode par les romantiques de 1800 : l'âme collective du peuple (*der Volksgeist*). Cet esprit représente l'élément stable dans la vie d'une nation. L'élément stable est modifié périodiquement par l'effet de ce que M. Petersen appelle l'esprit du temps (*der Zeitgeist*), dont l'action s'exerce souvent sur plusieurs pays à la fois. Ces modifications distinguent les unes des autres les *générations* qui se succèdent ou se chevauchent.

Quelles sont pour le romantisme allemand de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle les démarcations qu'il convient de tracer ? Convient-il de séparer le romantisme du *Sturm und Drang* ? Convient-il de distinguer nettement dans le romantisme au sens étroit du mot plusieurs écoles ? Convient-il de statuer une opposition radicale entre le romantisme et le classicisme dont il est contemporain ?

M. Petersen étudie et résout tous ces problèmes dans un esprit de conciliation.

Il reconnaît dans le *Sturm und Drang* l'explosion d'un naturisme plus brutalement antirationaliste que ne sera le romantisme lui-même. Il admet à cet égard la thèse soutenue par Ricarda Huch dès 1899, puis par moi, par Walzel et d'autres, la thèse d'après laquelle Fr. Schlegel et Novalis n'opposent pas radicalement comme Lenz et Klinger l'instinct à l'entendement, mais cherchent plutôt à les faire coopérer. Il y a par suite entre le *Sturm und Drang* et le romantisme à la fois parenté étroite et divergence notable.

Digitized by Google

La différence est-elle aussi nette entre l'école qui se constitue à Iéna et Berlin dans les dernières années avant 1800 et les groupes qui se forment et se déforment à Heidelberg, Dresde, Berlin et autres villes dans les premières décades du XIXe siècle ? Bäumler l'admet, influencé par Nadler, mais la plupart des critiques et historiens définissent le romantisme en termes qui valent pour les différents cénacles Malgré toutes les divergences qu'on constate entre eux, malgré toutes les singularités individuelles, et, dans une même individualité, malgré toutes les variations d'une époque à l'autre, il y a dans l'ensemble assez d'homogénéité pour justifier une appellation commune.

Enfin, pour le romantisme allemand, la question des rapports avec le classicisme se trouve posée d'une façon très particulière du fait que classicisme et romantisme sont ici contemporains, et qu'entre eux il y a non seulement simultanéité, mais symbiose. De là des problèmes très délicats. La plus importante des études qui y ont été consacrées dans ces dernières années est celle de M. Fritz Strich. Tout en rendant pleine justice à la finesse et à la précision de cette analyse, M. Petersen (p. 84-104) partage le sentiment qui a été exprimé dans la *Revue Germanique* (1925, p. 485) et juge que l'opposition entre les deux esprits est ici trop étroitement et trop rigoureusement systématisée. Au schème antithétique il préfère une présentation triptyque, dans laquelle le classicisme apparaît comme un intermédiaire entre le *Sturm und Drang* et le romantisme.

La loi de l'antithèse et de la synthèse ne suffit pas, dit-il (pages 159-162) pour expliquer des rapports aussi complexes. Il faut y ajouter celle de l'intensification (*Steigerung*) de l'un ou l'autre des éléments qui se trouvent opposés dans l'antithèse et réunis dans la synthèse. Au rationalisme de l'*Aufklärung* s'oppose antithétiquement l'irrationalisme du *Sturm und Drang*. Le classicisme opère la synthèse. Le romantisme résulte d'une intensification de l'élément irrationnel au sein de cette synthèse. Il porte d'abord en lui tout le classicisme, de même qu'il est contenu en germe dans le classicisme. Il ne commence pas par la contradiction, ce n'est que peu à peu que l'intensification graduelle d'un des deux éléments rompt l'équilibre entre eux, et qu'ainsi naît un nouvel esprit qui s'oppose à l'autre. Cette intensification est favorisée par la tendance générale de l'Allemand à s'abandonner à l'agitation du perpétuel devenir, et par le fait que, à ce moment, cette disposition s'exalte dans l'esprit non romanisé des Allemands du Nord-Est.

La définition à laquelle conduit la convergence de toutes les méthodes, vers laquelle achemine cette étude, et que résume la page 180, se distingue de celles proposées dans ces dernières années surtout par sa modestie. Elle ne vise pas à l'originalité, et ne prétend pas tout embrasser, tout expliquer. Elle sait qu'elle vaut seulement pour l'*esprit*

Digitized by Google

romantique, et que la *poésie* romantique, elle, ne saurait tenir dans une définition. On peut arriver à déterminer un type commun de la pensée ; quant à la sensibilité et à son expression, il faut les revivre dans leurs nuances changeantes, il faut caractériser les individus.

Tels sont les conseils de sagesse qui ressortent de ce petit volume très plein, dans lequel la discussion des méthodes tient autant de place que celle des faits. A cet égard, on peut regretter le plan suivi par l'auteur dans sa bibliographie. Un index alphabétique des critiques cités permettrait de trouver plus aisément ce que pense d'eux un juge si éclairé.

I. ROUGE.

---

FIESEL, Dr EVA : **Die Sprachphilosophie der deutschen Romantik.** Tübingen. J. C. B. Mohr, Paul Siebeck, 1927. In-8°, IV-259 p., broché 6 mk).

Les idées des romantiques allemands sur le langage sont ici définies, expliquées et commentées en fonction de la philosophie générale du romantisme. Pour cette philosophie, l'auteur se réfère à l'interprétation qu'en a donnée Fritz Strich, et son étude est comme un développement du chapitre *Die Sprache* de *Deutsche Klassik und Romantik*. Mais le développement a une ampleur qui permet de préciser un très grand nombre de nuances, dont la notation est aussi intéressante que nouvelle. En particulier, les différences entre la première et la seconde école romantique sont démêlées avec une extrême finesse.

Ce que les deux écoles ont de commun, c'est la conception du langage comme création révélatrice de l'esprit, conçu lui-même comme d'essence supranaturelle, divine ; c'est donc une philosophie religieuse du langage. Mais la première école, plus mystique, transcendantale suivant la terminologie de Strich, prétend remonter directement, dans ce domaine comme dans tous les autres, à l'esprit infini, un, indifférencié, ineffable, et voit dans les langues parlées et écrites des adaptations ou des corruptions du verbe primordial, du *logos* créateur. La seconde, moins dédaigneuse à l'égard des incarnations finies de l'esprit infini, reconnaît plus de valeur aux diverses langues humaines, en particulier à la langue nationale allemande, et prépare le terrain sur lequel s'élèveront les travaux de l'école historique.

Les effets de cette divergence sur la conception des rapports entre l'esprit et ses moyens d'expression, sur celle de la musicalité et de la plasticité du langage, de ses origines, sur celle des sons, des mots et de la phrase, de la mythologie et de la poésie, toutes ces théories philosophiques, linguistiques, esthétiques, sont caractérisées, dans leurs oppositions comme dans leur parenté, avec une richesse et une sûreté d'information, avec un respect des nuances et un sens de l'ensemble tout à fait remarquables.

Digitized by Google

A côté des grands romantiques, et de W. Humboldt qui ne pouvait pas être négligé, les écrivains et penseurs de deuxième et de troisième ordre sont abondamment cités. Fr. Ast, v. Baader, Bernhardi, Fr. Aug. Carus, Görres, Kanne, Loeben, Oken, Ritter, Runge, v. Sinclair, J.-J. Wagner, Windischmann entre autres. Ainsi le courant d'idées qui va de Herder à Jacob Grimm apparaît dans la multiple diversité de ses aspects, sans qu'on perde de vue la direction générale dans laquelle il progresse en dépit de ses méandres et de ses remous. On voit chatoyer les infinis reflets de la pensée une, mais ondoyante, des romantiques, à l'égard d'un des problèmes centraux de leur philosophie.

L'opposition entre la première et la seconde école me paraît çà et là un peu forcée : la parenté entre elles me semble ressortir par exemple, plus encore que l'auteur ne le fait voir, de l'attitude d'A. W. Schlegel dans ses *Berliner Vorlesungen*. Cependant, on ne peut le plus souvent qu'admirer la précision mesurée des interprétations et des jugements.

Aussi finement nuancée que richement documentée, pénétrante, subtile et claire, cette étude est, de même que la *Philosophie der symbolischen Formen* d'Ernst Cassirer, dont on peut la rapprocher, un apport précieux pour les historiens du romantisme comme pour ceux de la linguistique.

I. R.

---

FRANZ STUCKERT : **Das Drama Zacharias Werners.** Entwicklung und literargeschichtliche Stellung. (*Deutsche Forschungen* hrsg. von Fr. Panzer und Jul. Petersen, Heft 15). Frankfurt a. M., Diesterweg, 1926, XII, 193 p. in-8° ; broché 6 mk.

Cette étude sur le théâtre de Werner, très solide et judicieuse, vient compléter heureusement celle consacrée par Hankamer à la personnalité de cet original (1).

Zacharias Werner a jusqu'ici intéressé la critique par son caractère et sa vie plus que par son œuvre. On a étudié en lui l'homme qui représente, à un degré éminent, ce qu'il y a de trouble et d'instable chez beaucoup de romantiques. On a défini son érotisme mystique. On l'a suivi dans sa conversion d'un protestantisme très rationalisé à un catholicisme très exalté. On a moins analysé ses grands drames historico-légendaires, qui mettent en œuvre le plus souvent des conflits du christianisme avec d'autres civilisations ou avec lui-même : la vie des Templiers, la conquête de la Prusse orientale par les Chevaliers teutoniques, Attila roi des Huns, Wanda reine des Sarmates, Sainte Cunégonde, et, dans une pièce restée à l'état d'ébauche, la mère des Macchabées. Ces œuvres ont été très peu jouées. Elles ne sont guère lues.

(1) Paul Hankamer : Zacharias Werner. Ein Beitrag zur Darstellung des Problems der Persönlichkeit in der Romantik. Bonn, 1920. Cf. *Revue Germanique*, 1922, p. 324-6.

Digitized by Google

Seuls ont témoigné d'une certaine vitalité, et encore, dans le livre plus qu'à la scène, son drame romantique *Martin Luther*, et, surtout, *Le 24 février*, prototype du drame fataliste.

M. Stuckert estime que ce théâtre tout entier mérite plus d'attention qu'on ne lui en a accordé jusqu'à présent. Ces huit drames ne sont d'après lui pas l'œuvre d'un dilettante, d'un virtuose, égaré plus souvent que guidé par une génialité très intermittente. Werner est, à son avis, vraiment un artiste, un vrai poète dramatique. Il crée sous la poussée impérieuse du besoin de donner existence et forme à ce qui le travaille intérieurement, et cette forme est naturellement, nécessairement, la forme du drame, car ce qui le travaille et l'agite et l'inspire, c'est un conflit, un conflit vital, la lutte entre son rationalisme initial et son mysticisme grandissant, l'antagonisme entre ce qu'il considère de plus en plus comme profane et ce qui lui apparaît de plus en plus comme sacré. Ces notions du sacré et du profane correspondent pour une part dans son esprit à des idées proprement morales ou religieuses. En partie aussi elles sont l'interprétation qu'il donne à l'opposition métaphysique, si importante aux yeux de plusieurs des romantiques, entre l'un, conçu comme le monde paisible du divin, et le multiple, ou monde des réalités individuelles, agité par la guerre perpétuelle de tous contre tous. Il en vient à considérer l'individuation comme un mal nécessaire, et la mort comme la bienheureuse résorption dans l'unité primordiale et finale. Telle est, d'après M. Stuckert, d'accord avec M. Hankamer sur les points essentiels, la philosophie qui inspire toujours plus distinctement Werner dans son théâtre. Elle lui inspire en particulier l'action symbolique que tantôt il superpose, et tantôt réussit à mêler à l'action réelle de ses drames.

Le but de M. Stuckert est moins de caractériser les divers aspects de cette philosophie, bien mis en lumière par Hankamer, que de montrer comment ils apparaissent dans le théâtre de Werner. Il analyse les huit pièces et l'ébauche qui constituent ce théâtre avec un soin minutieux. Il définit et caractérise avec précision l'idée ou les idées, l'action ou les actions, les personnages, la technique, la langue de chacune d'elles. On peut regretter qu'il ait cru devoir dédaigner d'en exposer le sujet. Ses multiples observations porteraient davantage si le lecteur avait présents à l'esprit, grâce à d'exacts résumés, ces drames souvent si vastes et confus, et dont la plupart ne peuvent être lus que dans des éditions devenues rares.

Ce théâtre manifeste d'après lui une évolution. Dans l'inspiration de ces œuvres, il voit un acheminement vers la conciliation du rationalisme et du mysticisme, harmonie à laquelle Werner a aspiré sans y parvenir. Dans leur structure, il montre un progrès vers plus de concentration et d'unité. D'après lui, l'auteur de *Luther*, d'*Attila* et de *Wanda* a réussi à créer une forme dramatique originale, intermédiaire

Digitized by Google

entre l'ample architecture de Schiller et la fluide succession de tableaux à la Tieck. Mais cette forme est-elle vivante et viable ? Non, répond le critique lui-même (page 191). On regrette de ne pas trouver, dans sa monographie si détaillée, les renseignements qu'on voudrait avoir sur la fortune scénique de ce théâtre. Combien de fois chacun de ces drames a-t-il été joué ? L'ont-ils tous été ? Quels sont ceux qui ont été repris ? Où, quand, avec quel succès ?

M. Stuckert soutient la thèse, très juste à mon sens, que Zacharias Werner, bien qu'il n'ait fait partie d'aucun des cénacles romantiques, est tout imprégné de romantisme.

Il montre en outre que, par le dualisme intime qui l'inspire, par l'outrance des sentiments, qui débordent les formes empruntées pour leur expression, par la complaisance presque sadique pour des scènes de carnage et d'horreur, ce théâtre s'apparente à certaines œuvres du baroque allemand du XVII^e siècle, tel que l'interprètent des ouvrages récents comme ceux de Weisbach, Cysarz, Hübscher.

Le critique situe ainsi dans l'histoire générale de la littérature allemande l'œuvre qu'il analyse avec une si minutieuse exactitude. Ses jugements témoignent d'un esprit aussi largement informé que pénétrant, mesuré et judicieux. Je ne sais si son étude gagnera beaucoup d'admirateurs au théâtre de Werner. Elle le fait en tout cas mieux comprendre, et apprécier plus justement.

I. R.

---

FRIEDRICH BRAIG : **Heinrich von Kleist.** München, Beck, 1925. In-8°, 638 p., broché 11,50 mk, relié 15 mk.

Après l'interprétation philosophique, voici l'interprétation religieuse. Après le Kleist métaphysicien voici un Kleist chrétien, ou tout au moins à demi-chrétien.

Pour M. Braig, la conception chrétienne de la vie est la vérité certaine, absolue, en dehors de laquelle il n'y a que divagations, désordres, souffrances. Le péché originel a séparé l'homme de Dieu, l'âme du corps, l'individu de ses semblables, l'esprit de la réalité véritable. Il est l'origine de la douloureuse dualité, à laquelle il n'y a de remède que dans la rédemption offerte par la grâce divine. Or, le rationalisme a érigé cette dualité en système, et très particulièrement l'idéalisme kantien, en statuant l'incommunicabilité entre l'esprit et la chose en soi, interdit à l'homme tout espoir de connaître la réalité véritable, toute possibilité de contact direct avec la nature, avec la société humaine telles que Dieu les a voulues. C'est la conscience de cet isolement qui, chez Kleist, à la suite de sa crise philosophique, tourne à la torture intellectuelle et morale. Sa souffrance trouve un aliment dans le sentimentalisme de ceux qui, comme lui, aspirent à retrouver l'unité perdue, mais qui, un Rousseau, un Wieland, et même

Digitized by Google

un Schiller, contaminés comme lui par le rationalisme, ne voient pas distinctement que l'harmonie dont ils ont soif ne peut être retrouvée que dans la communion avec le Rédempteur du monde. Le poète de *Penthésilée* et de *Käthchen* a eu l'intuition de cette vérité, mais n'a pas fait l'effort indispensable, ou n'a pas reçu d'en haut le secours nécessaire pour transformer cette lueur en lumière. Il est ainsi resté toute sa vie torturé par l'erreur dualiste, dont nul n'a ressenti plus douloureusement que lui les conséquences ; c'est par échappées seulement que dans *Amphitryon*, dans *Käthchen*, dans *Hombourg*, dans la *Marquise*, il entrevoit et fait entrevoir la vérité.

Cette thèse rigoureusement confessionnelle est soutenue, tout au long des 580 pages très substantielles de ce volume, non seulement avec une virtuosité mais avec une maestria impressionnantes. Elle n'obtiendra sans doute d'adhésion entière à la lettre du système qu'elle constitue que parmi les participants de la foi qui l'inspire. Mais si, dépouillant la thèse de son enveloppe théologique, on en retient l'essentiel, à savoir que les dissonances dont, la chose est certaine, Kleist a ressenti et exprimé la souffrance avec une rare intensité, que le désordre du monde vient du mal moral qui y règne, beaucoup des commentaires de M. Braig apparaissent sous cette forme laïcisée comme très soutenables, et de nature à faire comprendre ce qu'il y a de pathétique dans l'œuvre comme dans la vie du poète de *Penthésilée*.

Le néo-thomisme qui est l'âme de cette étude contredit sur presque tous les points le rationalisme dont s'inspirent la plupart des historiens et critiques de l'école philologique. Ces derniers n'auront pas beaucoup de peine, je crois, à réfuter la thèse générale de M. Braig et un grand nombre des applications qu'il en fait. Mais cette discussion les obligera à reviser leurs jugements, et assez souvent à les modifier. Ce contrôle, cette mise au point toujours utile, l'ouvrage de M. Braig l'impose à la critique parce que son étude, nettement tendancieuse, l'est avec une grande probité, et s'appuie sur une connaissance très étendue et très approfondie de Kleist et de son époque. Si les interprétations me semblent souvent bien hasardeuses, la méthode philologique est en général très consciencieusement appliquée. Les textes sont évoqués avec assez de précision pour que le lecteur, le lecteur informé tout au moins, puisse aisément comparer ce qu'ils disent par eux-mêmes avec ce que l'exégète leur fait dire. C'est de l'ouvrage fait de main de maître, et de la main d'un bon ouvrier.

On peut regretter de nombreuses répétitions qui enflent le volume. La thèse aurait gagné à être plus condensée. Pourtant, ces répétitions ne sont pas des redites. Elles font chatoyer toutes les nuances d'un commentaire aussi délicatement subtil que l'interprétation naturiste de Heinrich Hart est violemment outrancière. Et les qualités d'un style à la fois transparent et coloré, toujours palpitant de vie, con-

Digitized by Google

tribuent à donner l'intérêt du plus passionnant des romans à ce récit de la « passion » de Kleist.

J'ajoute que la foi religieuse de l'auteur paraît en général aussi large et vraiment humaine qu'orthodoxe. M. Braig a le sens de la solidarité entre toutes les classes sociales comme de celle entre les diverses périodes de l'histoire. Il a moins celui de la solidarité entre les nations, à juger d'après un dédain transcendant de la France et une mystique teutolâtrie où apparaissent, tribut payé par un esprit de cette distinction à l'humaine faiblesse, les égarements du rationalisme dualiste qu'il combat par ailleurs avec une si altière conviction.

Les germanistes de toute opinion ne peuvent, à mon avis, que se réjouir, dans l'intérêt de l'acuité exhaustive des controverses, de voir surgir dans l'arène de la critique un champion aussi bien armé, aussi expert, aussi alerte et vigoureux, d'une doctrine qui n'avait pas encore en Allemagne, à ma connaissance, dans le domaine de l'histoire littéraire, de représentant d'une telle valeur et d'un tel talent.

I. R.

---

LORE FEIST : **Rahel Varnhagen**, Zwischen Romantik und Jungem Deutschland. Elberfeld, Hofbauersche Buchhandlung, 1927. In-8°, 88 p., br. 2 mk.

Sur la juive émancipée qui fut une des zélatrices du romantisme allemand, cette étude n'a pas la prétention de rien nous apprendre de nouveau. Elle se propose simplement de grouper les idées de l'intelligente épistolière sur les principales questions débattues vers 1800 et vers 1830. L'utilité et l'intérêt de ce travail consciencieux est surtout dans les rapprochements de textes, et les remarques, qui font voir en Rahel une sorte d'intermédiaire entre la mentalité des romantiques et celle de la Jeune Allemagne.

I. R.

---

ALFRED GÖTZE : **Ein fremder Gast. Frau von Staël in Deutschland.** 1803/04. Iéna, Verlag der Frommanschen Buchhandlung, Walter Biedermann, 1928, 174 p. 5,50 mk.

On a peu étudié, dit l'auteur, M^me^ de Staël en Allemagne pendant son séjour de deux mois et demi à Weimar et ensuite à Berlin. Le livre qu'il a composé veut combler cette lacune, grâce surtout aux lettres de M^me^ de Staël écrites en 1803-1804. Sur le désir de l'éditeur, il n'a pas voulu donner à cet ouvrage un aspect trop documentaire ; il renvoie pour le détail au travail qu'il a consacré à la correspondance de M^me^ de Staël dans « *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1921.

Le début ressemble à celui d'un roman historique ; mais le ton

Digitized by Google

change vite et nous n'avons plus ensuite que des lettres de Mme de Staël habilement reliées, rapprochées au jour le jour des lettres, conversations, articles de journaux et revues où l'on parlait en Allemagne de Mme de Staël. C'est bien présenté et fort intéressant ; l'ensemble forme un excellent commentaire du livre de Mme de Staël sur l'*Allemagne*.

On regrettera toutefois que l'auteur n'ait pas cru devoir en une page donner une bibliographie rapide, ne serait-ce que d'après l'article qu'il a publié sur la correspondance de Mme de Staël ; il le signale en y renvoyant le lecteur, mais cette revue n'est pas accessible à tous. Sans alourdir son livre qui est fait pour le grand public, l'auteur aurait pu en quelques lignes apporter des indications utiles.

J. DRESCH.

---

HEINZ LIPMANN : **Georg Büchner und die Romantik.** München, Verlag der Hochschulbuchhandlung Max Hueber, 1923. Gr. in-8°, 137 p.

Non moins utile pour la compréhension du romantisme que pour la connaissance de Büchner, cette monographie est un complément appréciable de l'ouvrage de Strich *Deutsche Klassik und Romantik* auquel elle se réfère.

Partant de l'idée, juste selon moi, que le romantisme a longtemps oscillé, dans son aspiration à l'infini, entre un dionysisme qui voit le divin immanent, et un spiritualisme qui le considère comme transcendant, l'auteur montre que Büchner, tout imprégné de l'esprit romantique, n'en retient guère cependant que l'exaltation dionysiaque, qui se combine chez lui avec les tendances plus réalistes de la Jeune Allemagne.

On peut résumer ainsi la thèse générale de cette étude. Mais on ne peut que signaler la richesse et la précision nuancée des éclaircissements que cet ouvrage, à la lumière de la distinction dont il part, fournit sur les interférences de ces deux courants du romantisme, et sur les caractères qui en sont la conséquence dans l'inspiration et dans la forme de beaucoup d'œuvres des Tieck, Fr. Schlegel, Arnim, Brentano, aussi bien que sur toute l'œuvre poétique de l'auteur de *La Mort de Danton*.

I. ROUGE.

---

Dr G. RAS : **Börne und Heine als politische Schriftsteller.** Groningen, J.-B. Wolters, 1927, 182 p. Relié 3,90 fl.

Est-ce un livre de science ou de vulgarisation ? On ne le sait au juste. L'auteur a beaucoup lu. Pourtant bien des études ou des livres importants lui ont échappé ; il semble ignorer que Börne avait esquissé

Digitized by Google

une histoire de la Révolution française, chose capitale quand on parle de Börne comme écrivain politique. L'ouvrage s'ouvre par un aperçu historique assez large qui paraît bien s'adresser à un grand public auquel il convient de rappeler les événements et les tendances du commencement du siècle ; puis nous entrons de suite dans le détail de l'activité politique et littéraire de Börne et de Heine, sans ordre chronologique, sans que leurs idées directrices ressortent nettement. De là une certaine obscurité. La clarté ne vient que dans la dernière partie : *Börne et Heine comme caractères politiques.* Nous apprenons alors que Börne, esprit purement politique, héritier des théories abstraites du XVIII^e siècle, n'a pas su comprendre son temps historiquement, que Heine au contraire, avec plus de versatilité en politique, a plus de sens historique et social. Ces jugements qui ne sont pas nouveaux sont bien exprimés et assez fortement appuyés. Il est regrettable seulement qu'ils n'aient pas servi à éclairer les chapitres précédents où ils apparaissaient à peine. Dans ce livre de 182 pages sur la pensée politique de Börne et de Heine, il nous faut attendre jusqu'à la page 154 pour savoir que Heine était pénétré des principes du Saint-Simonisme. Nous apprenons alors que ses tendances saint-simoniennes expliquent ses idées politiques. C'est vraiment un peu tard. — En somme, livre sérieux et utile, mais qui aurait gagné à être mieux ordonné.

J. DRESCH.

---

**Annette von Droste-Hülshoff in der Schweiz**, von D^r P. OTMAR-SCHEIWILLER, Benediktiner von Einsiedeln. Mit fünf Einschaltbildern. Einsiedeln in der Schweiz, Verlagsanstalt Benziger u. C^o, s.d., broch. 7,50 fr., rel. 8,75. fr. suisses.

Ce livre de 272 pages est le résultat d'une refonte des études parues de 1921 à 1923 dans le « Jahresbericht der Stiftsschule Maria Einsiedeln », comme l'auteur le signale à la fin de sa préface. C'est dire que le Bénédictin suisse s'intéresse depuis longtemps à la femme-poète si profondément westphalienne. Il n'a pas étudié seulement ses idées religieuses à l'occasion de certaines poésies d'une interprétation difficile. Il s'est également plu à rechercher les appréciations que cette étrangère, intelligente et observatrice, a formulées sur la Suisse, sur le caractère de ses habitants, sur la beauté de ses paysages et aussi sur la démocratie en Suisse, ces dernières d'autant plus piquantes que Annette von Droste était une grande dame de l'aristocratie allemande. Et la matière doit être riche ; Annette n'a-t-elle pas fait en Suisse chez son beau-frère, dans le castel si hospitalier aux intellectuels, un séjour de plus d'un an ?

La lecture du volume de M. Scheiwiller nous a pourtant déçu. Certes nous relevons dans ces pages des traces nombreuses d'un travail

Digitized by Google

sérieux. L'auteur a disposé d'une foule de documents, en partie inédits; il les a lus intelligemment. Mais le livre lui-même n'est pas fait. Puisque M. Scheiwiller procédait à une refonte de ses « études » antérieures, il aurait dû profiter de la circonstance pour transformer des articles documentaires en un ouvrage littéraire. Pourquoi reproduire ces longues poésies d'Annette, bien connues ? Pourquoi surtout insérer dans le texte, en petits caractères, cette foule de documents qui gênent fort la lecture et qui enlèvent à l'ouvrage tout caractère personnel et littéraire ? Qu'on examine en effet d'un peu près ces petits caractères. Ici (pages 173, 255 à 259, 261 à 263), nous trouvons de simples copies de lettres. Ailleurs (pages 152, 168, 175), il s'agit de « notes communiquées à l'auteur » par un tiers sur de menus faits, ou encore d'un long extrait d'un livre d'archéologie (p. 203), ou encore d'un emprunt fait à quelque biographe antérieur d'Annette (p. 78). Mais le plus souvent les passages en petits caractères sont de la plume de l'auteur lui-même : notes biographiques, discussions de détail, le tout appuyé de nombreuses citations et références (par exemple : pages 27, 96-97, 105-108, 114, 125, 138, 178-179, 234-239, etc.). Non, M. Scheiwiller n'est décidément pas parvenu à faire un livre ; il nous présente simplement une collection de documents dont plusieurs ne manquent pas d'intérêt au surplus. Aussi le voyons-nous sans étonnement insérer, en guise de conclusion, une sèche notice biographique que Philippa Pearsall a rédigée sur son amie Annette ; le procédé n'est-il pas caractéristique ?

Une bibliographie assez étendue (placée en tête de l'ouvrage) et un index des noms propres viennent encore augmenter la valeur de l'ouvrage, en tant que recueil de documents.

O. GUINAUDEAU.

---

WILHELM HEESS : **Raabe, seine Zeit und seine Berufung.** Berlin-Grunewald, Klemm, 1926, 216 p. — Dr N. PERQUIN S. J. : **W. Raabes Motive als Ausdruck seiner Weltanschauung.** Amsterdam, J. Paris, 1928, 302 p. — WALTHER SCHARRER : **Wilhelm Raabes literarische Symbolik**, dargestellt an « Prinzessin Fisch ». München, Knorr, 1927, 102 p. — WILHELM FEHSE : **Wilhelm Raabes Leben.** A paraître chez Klemm, Berlin-Grunewald, 1928.

L'approche du centenaire de la naissance de Wilhelm Raabe (1831-1910) est marquée par une série d'études intéressantes.

W. Heess montre l'attitude politique et nationale de Raabe, qui se traduit dans son œuvre par des allusions voilées. Avant 1870, le démocrate Raabe désira la réalisation de la « Grande Allemagne » à l'exclusion de l'Autriche, sous l'hégémonie de la Prusse. Après 1870, le défenseur d'un idéal de vie conforme à celui de l'ancienne Allemagne, proteste contre le matérialisme de l'ère nouvelle. Ce qui

Digitized by Google

peut paraître regrettable dans cette étude c'est qu'elle ne tient pas compte des nombreuses influences littéraires dont Raabe a bénéficié, et que, par conséquent, elle rappelle encore trop les panégyriques antérieurement consacrés à cet auteur.

L'ouvrage de M. Perquin, basé sur une vaste érudition, examine le cadre historique et cherche les origines littéraires et philosophiques des motifs que renferme l'abondante production de Raabe. Son but essentiel est de déterminer l'influence que le pessimisme de Schopenhauer a exercée sur Raabe. Il offre une explication à peu près complète de la signification philosophique des romans de Raabe, présentée avec une précision méthodique des concepts. Mais ses recherches se bornent à étudier la genèse de la conception de vie qu'on a tant vantée chez l'humoriste Raabe, et l'auteur se défend d'apprécier la valeur littéraire du romancier.

M. Scharrer adopte le même point de vue ; pourtant il amorce déjà l'étude du style de Raabe. Adoptant pour son compte la distinction établie entre le symbole et l'allégorie par Gundolf dans « *Shakespeare und der deutsche Geist* », l'auteur constate que le symbole ainsi conçu est un des aspects essentiels du style de Raabe. Procédant du romantisme et surtout d'Immermann, le symbolisme de Raabe n'apparaît qu'à l'arrière-plan, bien moins important que les autres éléments de son style réaliste, humoristique et sentimental. M. Scharrer cherche à présenter l'œuvre de Raabe, ainsi que la critique littéraire l'a fait pour Goethe, comme un symbole de la vie intérieure de l'auteur, et même, avec Heess, comme un symbole de l'âme allemande en général, luttant contre le matérialisme. Ces symboles littéraires que renferment les ouvrages de Raabe, sont des images et des passages empruntés à ses abondantes lectures ; ils constituent un tiers environ des innombrables citations dont il émaille ses productions. Ainsi le titre « *Prinzessin Fisch* » est un symbole suggéré par la poésie du jeune Gœthe « *Der neue Amadis* ». Ce symbole se rattache à une question qui a préoccupé Raabe depuis ses débuts littéraires, celle de la valeur de l'imagination et de l'illusion dans la vie et dans la formation du caractère. M. Scharrer constate l'existence de véritables familles de symboles de ce genre, qui reflètent les préoccupations philosophiques de l'auteur et qu'on retrouve au premier ou au deuxième plan de tous ses ouvrages.

Il est regrettable que M. Scharrer ne croie pas pouvoir utiliser plus complètement cette méthode qui donnerait des résultats définitifs. Espérons que l'ouvrage de M. Fehse, dont on annonce la publication prochaine, comblera ces lacunes.

L. KIENTZ.

---



Digitized by Google

WOLFGANG STAMMLER : **Deutsche Literatur.** Vom Naturalismus bis zur Gegenwart. 2e durchges. Aufl. *(Jedermanns Bücherei, hgb. von Paul Merker).* Breslau, Ferdinand Hirt, 1927. Pet. in-8°, 132 p. et 7 planches.

Il était difficile de dire plus de choses en moins de mots. M. Stammler a réussi cette gageure : donner en un peu plus de cent pages une idée précise de l'évolution de la littérature allemande durant près d'un demi-siècle. Cette histoire, on le sait, est grosse d'événements importants. Il a fallu distinguer des courants dont la direction est parfois incertaine et l'unité souvent compromise. Ces courants une fois repérés, l'auteur nous devait d'en faire connaître la nature et les caractères essentiels, l'origine, l'importance, l'action, la survivance. Quels sont les auteurs qui ont déterminé les mouvements nouveaux ? En quelle mesure sont-ils tributaires des aînés et ont-ils impressionné ceux qui vinrent après eux ? Quelle a été la qualité du talent ou du génie des protagonistes et en quelle mesure les « mineurs » s'imposent-ils à notre attention ? Des œuvres si nombreuses produites dans cette longue période quelles furent les visées, les conséquences, les causes de succès, les raisons de leur infortune ?

M. Stammler a répondu à toutes ces questions. Il l'a fait en phrases nettes, incisives, et — ce qui nous repose d'études prétendant au brillant, mais vouées à l'abscons — en un langage qui, pour n'être pas dépourvu de condensation et d'originalité, n'en reste pas moins d'une parfaite clarté.

Cette succession de tableaux où défilent sous nos yeux le naturalisme, l'impressionnisme, le symbolisme, le néoromantisme, le néoclassicisme et l'expressionnisme, est centrée autour de G. Hauptmann, pour qui M. Stammler a une particulière estime et dilection, et en qui il découvre des caractères de ces divers modes d'esthétique.

Le littérateur de métier trouvera ici des idées à méditer, l'étudiant un guide sûr et pratique, le curieux de lecture un conseiller qui lui permettra de s'orienter dans le choix des livres représentatifs d'un genre ou d'une école.

F. PIQUET.

---

F. J. SCHNEIDER : **Der expressive Mensch und die deutsche Lyrik der Gegenwart.** (*Geist und Form der modernen Dichtung*). Stuttgart, Metzler, 1927. VIII-156 p. In-8°, 7 mk.

Ce livre du professeur de Halle, M. Ferdinand-Joseph Schneider, a plusieurs mérites. Jusqu'à présent la poésie lyrique de 1910 à 1921 n'a été traitée qu'en passant dans les anthologies et histoires littéraires modernes. Exemple : Emil Ermatinger, dont nous avons signalé l'œuvre magistrale en trois volumes (1), ne donne qu'un petit « Aus-

(1) *Revue Germanique*, 1927, p. 155 ff.

Digitized by Google

blick » sur le lyrisme contemporain en citant les quatre grands noms qui sont dans tous les manuels. Et pourtant, dans cette époque de 1910 à 1921, la poésie lyrique domine la production littéraire.

Un autre mérite : le livre de Schneider n'est pas simplement un exposé historique qui rassemble des noms et des titres et caractérise quelques personnages déjà connus de la poésie actuelle. L'auteur cherche plutôt à saisir l'évolution du lyrisme depuis 1910, évolution qui avait été favorisée par un certain « Lebensgefühl » et dont le représentant, le type, est ce que l'auteur appelle : L'homme expressif (Der expressive Mensch). Et voilà en même temps le troisième mérite. Cet homme expressif remplace dans le temps cet autre homme qui l'a précédé et que l'histoire littéraire allemande a appelé : der romantische Mensch, expression courante. Par la recherche de ce type de l'homme expressif, le lyrisme perd son chaos apparent et nous montre bientôt plusieurs courants parallèles. Partant de ce principe l'auteur a su nous donner de toutes nouvelles perspectives sur la valeur créatrice de la poésie lyrique, même sur le lyrisme tout moderne qu'on avait dédaigné dans bien des milieux parce qu'il ne se rattachait pas à la poésie des époques précédentes. Or Schneider découvre une base commune au lyrisme moderne et au lyrisme du baroque (pour ne citer qu'un exemple), et voilà un dernier mérite de cet ouvrage.

Essayons maintenant de donner une idée brève de chacun des chapitres. Deux précurseurs ouvrent l'époque en question : Alfred Mombert, dont la poésie cosmique cherche sa force créatrice dans la sphère du transcendantal et relie cette sphère avec la vie réelle, représente pour ainsi dire l'élément lyrique masculin alors qu'Else Laske-Schüler, qu'on a si souvent classée parmi les préexpressionnistes, en représente avec son « Erlebnisgeist » (Spiegel eines den tragischen Schicksalsfügungen preisgegebenen Weibes) le côté féminin. Par là naît un tout organique, complet et viable. Le chapitre suivant traite l'époque de transition entre le néoromantisme et le lyrisme expressif. La distinction entre l'impressionnisme et l'expressionnisme est moins importante que les relations du dernier avec les époques précédentes. C'est pourquoi l'auteur distingue entre la « Barocke Ausdruckslyrik » et la « Absolute lyrische Wortkunst », la première ayant un caractère plutôt dynamique, la seconde étant plus dirigée vers l'émotion intérieure et individuelle. L'art absolu de l'expression lyrique demande par la voix de ses grands représentants, Werfel (*der Weltfreund*), Yvan Goll, Rubiner, Stadler, etc., la liberté absolue dans la structure du vers, de la phrase, dans le mot même. Syntaxe, versification, orthographe abdiquent leurs droits. Mais il ne faut pas oublier que cette révolution se justifie. Le rythme extérieur est remplacé par un autre tout intérieur, le rythme qui naît de l'extase

Un dernier chapitre analyse la tendance sociale et politique qui

Digitized by Google

caractérisent le lyrisme allemand contemporain, notamment celui des Rilke, des Werfel, qui en ont même été les initiateurs.

M. Schneider ouvre des perspectives nouvelles sur la poésie lyrique contemporaine. Il semble être le premier qui ne se soit pas noyé dans les courants de la poésie de la jeune génération. Son jugement, moins intellectuel que psychologique et artistique, fait comprendre une situation qui n'avait pas laissé d'effrayer bien des esprits.

Camille SCHNEIDER.

---

OTTO HEUSCHELE : **Die Ausfahrt**, ein Buch neuer deutscher Dichtung. Stuttgart, Silberburg, 1927. In-8°, 276 p.

Otto Heuschele a osé une entreprise difficile. Il s'est risqué à réunir plusieurs séries de pièces de la « Neue Deutsche Dichtung ». Il a hasardé cette Ausfahrt vers les îles perdues des vrais poètes de l'époque, de ceux qui « sich als Dichter und Künstler zu einem Glauben an das Ewige, das Grosse, Dauernde im Geistigen und Künstlerischen bekennen würden ». Il avait trouvé que notre époque confondait inconsciemment le poète et le littérateur. (N'en avons-nous pas des dizaines d'exemples ?) Il a en outre senti les besoins de la jeunesse qui demandait de la poésie et à laquelle on donne de la littérature pure et simple. « Wir mussten uns auch gegen die Strömungen der Jugend wenden, die da Begeisterung zeigten, wo sie nur unintellektueller Kraft begegneten ». Parmi les noms qu'on trouve dans cette première série, nous découvrons des poètes tels que Braun, Leifhelm, Lissauer, Lübbe, Mell, Paquet, Ed. Reinacher, Reisiger, Wilh. Schäfer, Wilhelm von Scholz, etc., tous ceux qui se sont groupés autour de la bannière de Hölderlin, tous ceux qui sont d'accord pour chercher dans la poésie elle-même plus d'essence vitale que dans la discussion littéraire du jour. Car la discussion fait du poète le serviteur du temps présent, alors qu'il doit soumettre le temps.

Le choix que fait Heuschele ne laisse pas toujours juger de l'œuvre entière du poète ; mais n'est-ce pas là l'inconvénient de toute anthologie ?

C. S.

---

SUSANNE SORGE : **Reinhard Johannes Sorge. Unser Weg.** Mit einem Nachwort von Karl Muth. München, Josef Kösel u. Friedrich Pustet, 1927. In-8°, 135 p., cart. 3,60 mk.

Sorge, poète allemand, est né en 1892 ; il est mort en 1914, tué en Champagne. Quoique n'ayant vécu que vingt-deux ans, il a laissé une œuvre poétique considérable par sa qualité comme, relativement, par sa quantité. Il obtint pour son *Bettler* le prix Kleist ; il fut en relations affectueuses avec Dehmel et Rilke ; il connut aussi George. Sauf

Digitized by Google

un grand voyage à Rome, il passa sa courte existence presque entièrement en Allemagne (1).

Voilà les faits extérieurs que nous conte, avec une aimable simplicité, sa veuve dans *Unser Weg*. Mais cette œuvre de piété conjugale, outre qu'elle contient des documents émanant de Sorge quelques vers et de nombreuses lettres reproduites en totalité ou en partie), nous permet d'apercevoir quelques traits du tempérament poétique de Sorge. Elle nous rend sensibles aussi les raisons qui ont amené Sorge à embrasser le catholicisme. Et cela importe à qui veut entrer dans l'intimité de Sorge poète.

L'impression dominante qu'on emporte de ce livre, c'est que Sorge était un tempérament ardent, tout feu, toute passion. L'ardeur de ses sentiments était extrême. L'affection que, à l'âge de 19 ans, il éprouva pour un enfant de 9 ans, bouleversa son cœur frémissant. D'autres amis connurent l'emportement de sa tendresse. Une âme ainsi faite devait, soutenue par une chasteté de corps parfaite, s'élever à l'exaltation des grands mystiques.

C'est ce qui arriva. Né protestant, devenu incroyant, Sorge fut assez tôt subjugué par l'idée religieuse. Le *Narr in Christo* de G. Hauptmann fit — note Mme Sorge — une vive impression sur lui alors qu'il commençait à écrire. Puis, ce furent les contacts avec le catholicisme, les cérémonies dans la cathédrale d'Anvers, la semaine sainte à Rome, la lecture de livres de piété, enfin la conversion. Sorge ne pensait pas s'en tenir là. Il étudiait la philosophie en vue d'entrer dans les ordres lorsque la guerre s'empara de lui, qui devait finir sa tumultueuse existence.

Sa foi fut ardente, expansive, acharnée au prosélytisme. Sorge convertit sa femme, un de ses amis, sa mère. Il projetait de convertir le monde. Faut-il s'étonner si son « Mystère » *Metanoite* est, de ses œuvres, celle qui joint à l'inspiration la plus haute, une beauté plastique surprenante (2) ? La religion avait satisfait son besoin éperdu d'idéal. Il créait dans l'heureuse ferveur d'une joie que n'altérait aucun repentir, car sa poésie ne fut jamais païenne.

L'art expressionniste a fait en Sorge une conquête précieuse (3). Mais ce n'est pas tant pour les fervents de la poésie que pour les âmes « inquiètes de Dieu » que Mme Sorge semble avoir livré au public cette biographie intime d'un homme qui a des traits communs avec la « Belle âme » de Gœthe.

F. PIQUET.

(1) Sorge se disait d'origine française. Ses ascendants auraient été des habitants de Sorgue en Provence, d'où son nom (v. p. 69).

(2) V. W. Mahrholz : *Deutsche Dichtung der Gegenwart*, p. 347.

(3) V. *Revue Germanique*, XVII (1926), le jugement de M. Fournier.

Digitized by Google

FRANS MASEREEL : **Mein Stundenbuch**, ein Bilderroman in 166 Holzschnitten mit Einführung von THOMAS MANN. München, Kurt Wolff, 1927. In-8°. — **Die Sonne**, *63 Holzschnitte* mit Einführung von CARL GEORG HEISE. München, Kurt Wolff, 1927. In-8°.

On ne sait trop comment classer l'œuvre que présente le Flamand Masereel. Elle est constituée entièrement par des gravures sur bois. L'introduction n'interprète pas l'œuvre elle-même. L'auteur appelle son livre « un roman en images ». Nous pourrions l'appeler aussi bien « extrait de poésie » ou encore « le drame de la vie » ou « tableaux de la vie réelle ». On connaît aujourd'hui en Europe la carrière extraordinaire de cet « Illustrateur de livres » qui a maintenant créé un genre tout nouveau dans la littérature européenne. Son œuvre est même universelle car ces images peuvent franchir les frontières que la langue fixe à toute œuvre littéraire.

Le *Livre d'Heures* est préfacé par Thomas Mann, et on ne pourrait souhaiter meilleur parrain. Or, bien que Masereel et Mann soient séparés par une assez grande distance d'esprit, Masereel est le moins « académique », le moins intellectuel, le moins professeur des artistes du présent ; Thomas Mann personnifie l'Intellectuel dans la littérature allemande contemporaine.

Le deuxième roman : *Die Sonne*, est préfacé par Carl Georg Heise. Une parabole ! Ce qui, dans la vie, se présente à nous comme le soleil ardent, n'est le plus souvent que mensonge, duperie. Lorsqu'on veut attrapper ce soleil en grimpant sur la cheminée (Vie sociale) comme le héros du roman, ou lorsqu'on croit le reconnaître dans une femme aimée (vie générale et individuelle), il nous échappe et nous laisse seuls, dupes d'une grande chimère qui dure éternellement.

Camille SCHNEIDER.

---

**Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen.** Hrg. v. Dr. RAYMUND SCHMIDT. Vol. VI. Leipzig, Meiner, 1927. Gr. in-8°. IV-227 p., 12 mk.

J'ai déjà rendu compte des cinq premiers volumes de cette très intéressante collection. Le sixième renferme six autobiographies de penseurs allemands et étrangers à l'Allemagne. M. Eugène Kühnemann, philosophe et historien des idées morales, expose son activité au service de l'esprit allemand, conçu comme une religion destinée à renouveler le monde. Cette religion, il l'a prêchée d'abord aux Polonais du duché de Posen, puis aux Américains des Etats-Unis, allemands d'origine ou anglo-saxons par le sang. A cinq reprises en effet, il a traversé l'Atlantique pour enseigner dans le Nouveau-Monde. Son œuvre se compose surtout d'études sur les représentants typiques de l'esprit allemand. Kant, Herder et Schiller en particulier. Son dévouement à

Digitized by Google

une cause nationale qu'il ne sépare pas de celle de la morale doit inspirer l'estime à tous les esprits droits.

M. Liljeqvist, professeur à l'Université suédoise de Lund, réduit à presque rien sa biographie pour exposer plus amplement le système qu'il enseigne : l'Idéalisme de la personnalité, assez voisin du kantisme, mais nuancé de façon originale par le plus marquant des philosophes suédois contemporains, Bostroem. C'est un excellent morceau.

La partie biographique est au contraire fort développée dans l'exposé de M. Johannes Reinke. Professeur de botanique, ce savant, entravé dans ses recherches microscopiques par son état de santé, s'est voué à l'étude de la philosophie des sciences de la nature. Il a beaucoup fait pour répandre les idées « vitalistes », souligné le caractère purement hypothétique de la théorie de la descendance et affirmé la nécessité d'une création à l'origine de la vie. Ces opinions l'ont conduit à des polémiques retentissantes avec Haeckel, le vulgarisateur du darwinisme en Allemagne. Il place Kant très haut dans son estime, mais le regarde comme dépassé par le mouvement de la science. Hartmann a son entière adhésion.

M. Giuseppe Rensi, professeur à l'Université de Gênes, a eu un destin étrange. Il a débuté, avocat et journaliste, avec des idées socialistes : puis la révolution communiste en Italie l'ayant éclairé sur les lendemains du marxisme intégral, il a passé aux idées les plus autoritaires : non pas au fascisme toutefois, dont il a critiqué les méthodes. Il se déclare philosophe sceptique et essentiellement réaliste : fidèle, sur ce dernier point, à la tradition des grands Italiens de la Renaissance et du Romantisme, Machiavel, Guicciardini, Galilée, Foscolo, Léopardi, d'accord aussi avec les sophistes grecs et le *Leviathan* de Hobbes. Contrairement à Hegel, sa devise est : « Tout ce qui est réel est irrationnel. Ce qui est rationnel est irréel ». Cela tient pour une bonne part à sa définition de la raison, conçue comme une faculté originelle et autonome de l'esprit, à la mode de Kant. J'y vois la synthèse de l'expérience humaine : je crois donc à son succès passé qui est la civilisation et à ses espérances d'avenir dans une certaine mesure, bien qu'elle soit en ce moment retardée dans son progrès par le mysticisme naturiste.

M. William Stern, professeur à l'Université de Hambourg, a mené de front l'étude de la psychologie et celle de la philosophie proprement dite. Dans le premier de ces domaines, il s'est surtout attaché à l'examen de l'enfance et de la jeunesse. Il ne dit pas un mot de Freud, mais ses sentiments me paraissent fort éloignés de ceux du professeur de Vienne. En philosophie, il a construit un ample système, le personnalisme, qui fait grande place à la théorie des valeurs.

Bernardino Varisco présente cette particularité d'avoir été pendant plus de trente ans professeur de mathématiques dans un collège,

Digitized by Google

**occupant ses loisirs à des études philosophiques. A cinquante-six ans, il brigua la chaire de philosophie à l'Université de Rome qui était mise au concours et l'obtint. Sa philosophie, toute idéaliste, a pour concept central la tolérance.**

E. SEILLIÈRE.

---

ALFRED DEDO MÜLLER : **Fr. W. Foerster und die wirkliche Welt.** Zürich und Leipzig, Rotapfelverlag, 1928.

Ce n'est pas une étude, mais bien une série d'études, signées de noms divers et publiées sous la direction du pasteur A. D. Müller, dont la thèse doctorale elle-même roulait sur l'éducation civique selon Fœrster.

La partie pédagogique est successivement traitée par Richard Doell, Anton Pfeifer, pédagogues saxons, et Eberhard Arnold, directeur de *Die Furche*. Tandis qu'Arnold met l'accent sur les solutions données au problème sexuel et loue Fœrster d'avoir réhabilité la fidélité conjugale, synonyme de franchise, Pfeifer définit la réaction de ce néo-chrétien contre le scientisme, et précise sa position scolaire, intermédiaire entre l'école laïque et l'école confessionnelle, réactionnaire en politique. Pareillement, l'auteur du premier article, Doell, place Fœrster à égale distance de la pédagogie *impressionniste*, trop réaliste, trop extérieure, et la tendance dite *expressionniste*, trop abstraite, trop repliée sur elle-même. Tout en maintenant l'homme dans son cycle d'obligations concrètes, la nouvelle pédagogie assure à la fois l'expansion de l'individu et sa vie intérieure.

Deuxième partie : Fœrster et l'Eglise. Les trois collaborateurs qui traitent la question, Rudolf Schlunck, pasteur « rénitent » de Hesse, le pasteur Franz Preger, de Cassel, et le Dr. Nik. Ehlen, soulignent que Fœrster ne veut connaître que *l'Eglise*, non pas *des Eglises*. Preger le disculpe du reproche d'antiprotestantisme et prouve qu'au contraire il a su très heureusement associer Luther — un vrai Luther, bien compris (1) — et saint Augustin. De son côté, Ehlen cherche à tirer l'auteur de *Christus und das Menschenleben* dans le camp catholique, en justifiant son abstention de toute pratique. Par son culte des « puissances invisibles », sa théorie du péché originel, son approbation de l'infaillibilité papale, sa conception d'un Christ avant tout Fils de Dieu, par la distinction qu'il établit entre les aspects humains, changeants, visibles de l'Eglise et ses aspects divins, éternels, invisibles, Fœrster n'est-il pas irréprochablement orthodoxe ? Cette façon d'*humaniser* le dogme, de le faire passer tout vivant dans l'action, n'est-elle pas aussi neuve que correcte ? Et le Dr. Ehlen de rappeler

(1) Cf. le récent volume de Lucien Febvre (*Luther, un destin*) dans la collection *Christianisme* (Rieder, Paris, 1928) et ses vues originales sur le père de la Réforme.

Digitized by Google

saint Ambroise, grand évêque, dit la légende, avant même que d'être baptisé.

Moins inédites pour nous, les contributions à la troisième partie : Fœrster sociologue et politique. Tout en définissant les applications fœrstériennes du christianisme à l'actualité, Karl Aé, pasteur à Dresde, insiste sur sa restauration du principe d'autorité, aujourd'hui si défaillant. Il rapproche sa doctrine, indépendante, et toute orientée vers le « troisième royaume », celui des *Synthèses*, de celles de Ragaz et de Mennicke. Il loue enfin sa position, à équidistance de l'optimisme béat, legs du XVIII^e siècle, et du pessimisme infécond qui exclut tout avenir meilleur. Ici, — continue dans le même sens Adam Röder, membre du Reichstag, — Eglise et Etat sont nettement séparés, mais le christianisme, la morale évangélique qu'ont approuvée même des athées comme Schopenhauer et Ludwig Büchner, imprègnent l'Etat. Et quelle réhabilitation de l'*homme*, en toute dignité, en toute liberté ! — Même éloge sous la plume du Studienrat Karl Buchheim, de Freiberg. Mais celui-ci semble principalement priser, chez l'auteur de *Politische Ethik*, le réalisme à base d'idéalisme, à base chrétienne. Car les forces morales, elles aussi, explique-t-il, sont effectives et efficientes : la charité, par exemple, si souvent traduite par une aide utile. Qui dit : ordre social, implique par là même cohésion morale. La dernière de la série, Margarete Driesch, femme du philosophe de Leipzig, hausse le ton, et, avec tout l'enthoussiasme de son sexe, exalte en Fœrster le successeur direct des grands prophètes juifs et le « fidèle Ekkehard » de l'Allemagne contemporaine, le penseur dont le nom, un jour, quand tous les astres actuels auront sombré dans l'oubli, survivra glorieusement comme celui d'un sauveur pour son peuple.

Quelques lettres de Constantin Frantz, adressées en 1872 au comte von Prokesch-Osten et en 1882 à l'ingénieur L. von Bernuth, terminent le volume : leur intérêt n'est pas considérable ; ce qui précède vaut mieux.

R. PITROU.

---

EDUARD WECHSSLER : **Esprit und Geist.** Versuch einer Wesenskunde des Deutschen und des Franzosen. Bielefeld et Leipzig, Velhagen et Klasing, 1927. Gr. in-8°, XII-604 p., 25 mk.

Cet ouvrage, fort important, est une étude parallèle des qualités et des lacunes du *Geist* allemand et de l'*Esprit* français. L'auteur regarde comme essentiellement caractéristique de notre esprit national la période classique de notre littérature, le dix-septième siècle, au cours duquel se seraient succédées cinq générations fécondes à environ vingt ans de distance. (C'est les mesurer trop courtes à mon avis trois y suffiraient : celle de Louis XIII, celle de l'apogée Louis-quator-

Digitized by Google

zième et celle de la décadence du règne). M. Wechssler répartit nos grands hommes de façon un peu différente. Voici la première équipe avec Richelieu, Descartes, Gassendi, Guèz de Balzac, Voiture, la marquise de Rambouillet. La seconde aura Corneille, Madeleine de Scudéry, Conrart, Poussin. La troisième, celle de la Fronde, fut le dernier assaut des esprits indépendants contre l'unité, la règle et la loi, avec Arnauld, La Rochefoucauld, Tallemant, Saint-Evremond, Cyrano, Bussy, Scarron, Retz, Mme de Longueville et Ninon. Puis c'est l'équipe proprement classique du siècle, Bossuet et Pascal, Molière et La Fontaine, la grande Mademoiselle et Mme de Sévigné. Enfin la cinquième eut Racine et Mme de Lafayette, Malebranche, Chaulieu, Fléchier, Boileau, Bourdaloue, Vauban (Fénelon n'est point nommé).

En Allemagne, c'est de 1730 à 1830 qu'après Leibniz s'affirme le *Geist* allemand à travers cinq générations à son tour. La première a Frédéric II de Prusse, Gluck, Winckelmann, Haller ; la seconde, Kant et Lessing, Klopstock, Hamann, Wieland et Haydn. Ensuite se présente la génération plus émancipée, le *Sturm und Drang* avec Herder, Gœthe, Heinse, Forster, Pestalozzi, Lavater. La quatrième se pare de Fichte, Schiller, Stein. La cinquième est le premier groupe romantique allemand : Schelling et Hegel, Novalis, Kleist, Hölderlin, Humboldt, Beethoven, les deux Schlegel. En 1830, la *Jeune Allemagne*, fort mal nommée selon M. Wechssler qui ne la considère pas comme allemande, déraille avec Boerne, Heine, Marx pour avoir accepté l'impulsion française. L'Allemagne a pour devoir, au lendemain de son épreuve et de sa révolution, de reprendre la tradition mystique, métaphysique et romantique interrompue par la mort de Gœthe et de Hegel.

Il est curieux que, dans un excellent livre récent, l'historien des influences françaises en Allemagne, M. Reynaud nous ait présenté l'esprit français classique comme gâté, après 1730, par l'influence germanique et romantique : tandis que M. Wechssler nous montre l'esprit romantique allemand dévoyé. un siècle plus tard, après 1830, par l'esprit français toujours classique !

La comparaison de l'*Esprit* au *Geist* se fait par le moyen de paragraphes accolés dont voici quelques titres : côté français : la curiosité pour les nouveautés et l'ennui ; côté allemand : notre fidélité au passé. D'une part, Madame et sa galanterie ; d'autre part, la vénération de la pure féminité, la vierge allemande. Ici : le fanatisme et le ressentiment ; là, la bonhomie et la patience, etc... Avec cela, M. Wechssler connaît admirablement notre littérature, ses intentions d'impartialité s'affirment en plus d'une rencontre et il est souvent éloquent dans l'expression de sa foi aux spontanéités quasi-divines de la jeunesse en tous temps.

E. S.

---

Digitized by Google

ERNST ROBERT CURTIUS : **Französischer Geist im neuen Europa.** Stuttgart, Berlin und Leipzig, Deutsche Verlagsanstalt, 1925, 372 p.

D'année en année, la trame de coopération intellectuelle recommence à s'ourdir d'un pays à l'autre et à jeter ses fils, plus ou moins ténus ou solides, entre voisins, alliés ou récents adversaires. C'est ainsi que, pour ne citer du côté allemand que quelques œuvres marquantes, nous avons eu, dès 1922, le livre de Hermann Platz : *Geistige Kämpfe im modernen Frankreich*, en 1923 les essais d'Otto Grautoff : *Zur Psychologie Frankreichs* et *Die Maske und das Gesicht Frankreichs*, tout récemment, l'étude de Martin Rockenbach publiée dans la collection *Wege nach Orplid* et intitulée : *Junges Frankreich* (1). La série offrirait une regrettable lacune si nous ne signalions aujourd'hui le très remarquable ouvrage, paru dans l'intervalle, en 1925, et dû à M. Ernst Robert Curtius, professeur à l'Université de Marbourg.

Ses séjours en France ainsi que ses travaux personnels, de 1914 à 1923, ses monographies de Brunetière, Barrès et Balzac ainsi que son travail sur *die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* qualifiaient tout particulièrement le professeur Curtius pour l'enquête dont il nous livre maintenant les résultats sur l'influence française dans l'Europe nouvelle (2). Elle constitue en quelque sorte un échantillon et un élément de la symétrique germanique des publications de notre « Musée social » et des investigations comme celles que poursuit, en ce moment même, le baron Seillière sur la *Morale et la Religion nouvelles en Allemagne* (Paris, Payot 1927).

Cependant, rien de plus éloigné de la pensée de l'auteur que de nous donner un tableau complet de la littérature française contemporaine. Il nous en avertit dès sa préface et nous renvoie à l'excellent manuel de René Lalou (Paris, Crès, 1924). Il veut simplement présenter à ses compatriotes quelques-uns de nos littérateurs d'aujourd'hui qu'il tient pour les plus éminents au point de vue artistique et culturel. Les perspectives d'influences se prolongeront ou se couperont tout comme dans la réalité. L'ouvrage n'exclut certes pas le grand public qui ne s'exclut pas lui-même, mais s'adresse tout particulièrement aux lettrés et, si l'on peut dire, aux gourmets de haute culture néo-européenne.

Plus du tiers du volume est consacré à Marcel Proust. M. Curtius l'étudie sous tous ses aspects : biographique, littéraire, esthétique, philosophique, sociologique, linguistique. Ce qui le séduit en Proust, c'est avant tout sa prodigieusement réceptive sensibilité, ses dons illimités de contemplatif et d'intuitif. C'est ensuite la surprenante équation personnelle qu'il résout comme en se jouant et dans laquelle

(1) Cf. *Revue Germanique*, janvier 1924 et avril 1927.

(2) Voir le motto anglais emprunté à Robert-Louis Stevenson.

Digitized by Google

se rejoignent en harmonie suprême tous les contrastes : individualisme irréductible, relativisme ultra-moderne et organicisme intégral, dans l'Espace et dans le Temps, mysticisme et réalisme, imagination frénétique et respect passionné des faits, lois, mesures et normes. « Proust erfindet nicht, répète Curtius en une formule saisissante, er findet vor » (1). C'est enfin le sens supérieur en vertu duquel Proust néglige les vaines antinomies scolastiques, mais n'hésite pas, dans sa communion fondamentale, sa « Einsfühlung mit der Welt », à tout subordonner à l'esprit, à la spiritualité.

Plus sobre, mais non moins fin et discret, est le chapitre traitant de Paul Valéry, de ses avatars si personnels de « nirwanâ », de son écriture si raffinée et originale. Et M. Curtius ajoute, en annexe, la très curieuse transposition en vers allemands de trois pièces : *le Serpent*, *Cimetière au bord de la mer* et *Palme*. — Même richesse d'aperçus et d'abondant butin de littérature comparée dans la troisième partie où est exalté Valéry Larbaud et son passionnant effort de synthèse artistique et vécue à l'ombre de ce qu'on pourrait appeler : le Mystère de la Sainte Dualité : Beauté sensuelle et Pureté céleste.

Après ce triptyque en l'honneur de trois grands noms d'influence française, M. Curtius se met en posture défensive et se fait champion du germanisme. Ayant copieusement loué ce qu'il trouve chez nous de hautement positif, il se met en devoir et se croit en droit de réfuter ceux qui lui paraissent être des « négateurs ». Nous n'entrerons pas, ici, dans le détail des polémiques, parfois très vives, qu'il engage avec MM. Pierre Lasserre et surtout Edmond Vermeil. Nous nous contenterons de renvoyer à cette subdivision centrale de son livre : *Zivilisation und Germanismus*. Les critiques français que, par contre, il recommande expressément sont : MM. Lucien Romier, Albert Thibaudet, Charles du Bos, Louis Arragon et Pierre de Lanux.

Il serait curieux, et sans doute fructueux, de rapprocher les deux chapitres suivants (*Europäischer Geist und französische Literatur — Literarische Fehden*), des œuvres similaires que nous avons mentionnées plus haut. Ils témoignent d'une abondance de documentation et d'une netteté de jugement l'une et l'autre exceptionnelles. Signalons enfin le sympathique exposé que M. Curtius nous fait du Bergsonisme qu'il appelle « un des plus puissants stimulants intellectuels de notre temps », ainsi que les souvenirs émus et reconnaissants qu'il dédie à M. Paul Desjardins et aux « Entretiens de Pontigny ». — Ses conclusions générales ne sont point rassemblées en une péroraison massive et récapitulative, mais éparses tout au long du livre, dont elles forment comme le leitmotiv et l'inspiration même. Et c'est constamment le

(1) P. 23 et 113.

Digitized by Google

conseil de ferme et calme bon sens donné aux frères intellectuels d'une Europe déchirée : au terme, il faudra nécessairement songer à s'unir ou à périr (1).

Louis BRUN.

---

KARL WILDHAGEN : **Der englische Volkscharakter, seine natürlichen und historischen Grundlagen**, Leipzig, Akademische Verlagsgesellschaft 1925, 224 p.

Petit livre modeste, mais clair et de bonne foi, qui n'apprendra pas grand chose à ceux qui ont lu, dès l'avant guerre, l'ouvrage de Victor Bérard sur l'impérialisme anglais et les principales publications parues depuis sur le même thème. — L'auteur ne les ignore du reste pas et indique ses sources anglaises et allemandes de date récente (par exemple : page 311, pour la période de 1914 à 1923). On ne saurait donc lui reprocher de ne pas être documenté. Nous serions tenté out au contraire, de lui demander s'il était bien nécessaire de surcharger son petit essai de tant de références. Est-il indispensable, notamment, après avoir affirmé (p. 111) que Rudyard Kipling est un des poètes les plus actifs, les plus originaux et les plus productifs de l'Angleterre « moderne », de nous renvoyer à l'histoire de la littérature anglaise de B. Fehr ? — Si l'on additionne préface, introduction et parties annexes, on arrive à un total de 79 pages, c'est-à-dire plus du tiers de l'ensemble. Ce dernier ne perdrait donc rien à être allégé.

En lui-même il est fort judicieux et à lui-même il se suffit, car on sent que l'auteur connaît les Anglais directement et les estime assez pour n'avoir pas à faire grand effort d'impartialité. Ses neuf chapitres résument bien l'essentiel de ce qu'un « bon Européen » d'aujourd'hui doit savoir du caractère anglais, de la race britannique, de son entraînement collectif au « struggle for life ». — On se rend compte (et Wildhagen ne s'en cache du reste nullement) qu'une préoccupation de pédagogie patriotique germanique double cette étude bienveillante du peuple insulaire. Ce souci est sensible surtout lorsqu'il semble recommander à ses compatriotes de ne pas se borner à exceller en religion, musique et métaphysique, mais à chercher également le royaume de Dieu, à l'instar des Anglais, dans le domaine des réalisations et organisations pratiques (p. 13).

Il défend, du reste, avec beaucoup de tact l'idéal britannique, et ses développements sur « la polarité des forces », les sports, la genèse du caractère national et le calvinisme paraissent tout à fait équilibrés et équitables. Nous nous rallions, entre autres, à ses conclusions sur le « cant », phénomène international d'Occident, et non point symptôme spécifiquement anglais (p. 153 ss). — Encore faudrait-il com-

(1) Voir en particulier, p. 270, 287, 306-7, 318, 344 et encore : *Une opinion allemande sur le rapprochement intellectuel franco-allemand*. (*Nouvelles littéraires* du 26 mars 1927).

Digitized by Google

prendre, sous ce terme élastique d'« Occident »,... l'Amérique. — Bref, le livre tout entier vient bien à l'appui de l'apologie empruntée au supplément littéraire du *Times* du 28 septembre 1923 et qui ne fait guère elle-même que préciser cette lapidaire citation de David Copperfield : « What is before you is a fight with the world and the sooner you begin it the better ». — Ce n'est certes point un commentateur de Friedrich Hebbel qui y contredira.

L. B.

---

ALEXANDER VON GLEICHEN-RUSSWURM : **Die Lust der Welt**. Schöner Frauen Liebe, Macht und Schicksal, München, Drei Masken, 1927. 386 p. et 13 tableaux.

« Dans la cathédrale de Bâle se trouve une statue : Frau Welt. Elle représente une femme à la fleur de l'âge, symbole de la beauté, de la séduction et de l'idée démoniaque. Cette statue exprime la Weltanschauung du moyen âge prégotique, le temps où le Venusberg tenait en éveil les esprits « chastes », temps où la séduction « générale » paraissait émaner de toute « Belle Femme » du siècle. Cette statue sera le symbole général de ces études qui veulent montrer combien l'Amour et la séduction de la « Belle Femme » ont su dominer des époques et même les destinées des peuples »...

C'est ainsi qu'Ale ander von Gleichen-Russwurm commence l'introduction de son gros livre, et caractérise son œuvre. Il nous présente une longue galerie de ces statues de « Femmes » que connaît l'histoire universelle, depuis Laïs de Corinthe jusqu'à la czarine rouge. C'est une nouvelle histoire du monde qui se déroule devant nos yeux, car les historiens ont trop peu montré l'influence de la femme sur la destinée des peuples. Ces feuilles racontent comment ces « Maîtresses d'Amour » ont su diriger des Etats par leurs intrigues , par leur beauté ou par la pitié qu'elles savaient inspirer. Les reines et les courtisanes de l'antiquité donnent la main aux femmes du moyen âge, de l'époque dite classique et de notre siècle, décorant ainsi d'une couronne (de fleurs ou d'épines ?) l'histoire universelle.

L'introduction magistrale de von Gleichen-Russwurm : *Die Schönheit und Dämonie des Weibes* est non seulement une étude rigoureusement historique, mais la psychologie féminine, la philosophie de l'amour, le mythe et les anecdotes historiques y sont mêlés de la façon la plus attrayante.

Camille SCHNEIDER.

---

HERBERT EULENBERG : **Sterbliche Unsterbliche.** Ein neuer Schattenbilderband. Berlin, Bruno Cassirer, 1926. In-8°, 294 p., 7 mk.

Plusieurs volumes de *Schattenbilder* ont paru, dont l'auteur est Herbert Eulenberg. Voici maintenant vingt-quatre héros de la vie

Digitized by Google

artistique, poétique et intellectuelle dont Eulenberg raconte des faits historiques et des anecdotes : Pascal, Balzac, Goldoni, Die beiden Canaletto, Leopardi, Frans Hals, Reynolds, Kaspar David Friedrich, Wilhelm Leibl, Paula Modersohn-Becker, Milton, Klopstock, Der Freiherr von Stein, Händel, Glück, Liszt, Stifter, Anzengruber, Der Märchen-Andersen, Jens Peter, Jacobsen, Georg Herwegh, Kortum, Die Marlitt, Berlioz. On voit la grande variété !... Ce ne sont pas des essais tels que nous les comprenons en France ; il est du reste très difficile de trouver la forme de l'essai ailleurs qu'en France, arti u-lièren ent en Allemagne. Eulenberg a simplement rassemblé un grand nombre de traits de la vie de chacun de ses héros et nous présente des anecdotes et des lettres sous la forn e la plus agréable et la plus séduisante. Par endroits, ces études (si on peut les appeler ainsi) nous en apprennent plus que tout un chapitre d'histoire littéraire ; cependant ailleurs l'auteur ne peut s'empêcher de donner à ces « Aufsätze » l'aspect d'un simple feuilleton, travail assez superficiel.

C. S.

---

CARL HORST : **Die Architektur der deutschen Renaissance**. 1 vol. Gr. in-8°, 311 p., 233 grav., dont 16 hors-texte. Berlin, Propyläen-Verlag, 1928.

Une thèse domine cet ouvrage : celle du pouvoir et de l'originalité artistiques du génie germanique. Elle est soutenue sans excès et ne nuit pas à la valeur scientifique du livre ; aussi bien répond-elle à la vérité. L'auteur réclame pour l'architecture allemande aux XVIe et XVIIe siècles une attention sympathique et il prétend qu'elle ne soit pas jugée du point de vue de l'esthétique méditerranéenne. Rien de plus légitime. Cet art fut très vivant et fécond en œuvres caractérisées et savoureuses. Loin de lui reprocher de différer de celui de l'Italie, on doit lui savoir gré de ses manifestations de personnalité.

Celles-ci, l'auteur s'entend à les discerner et à les mettre en évidence. Son exploration monumentale fut étendue et consciencieuse ; son analyse minutieuse et clairvoyante. Quelques admirations nous paraissent exagérées ; mais en général l'appréciation est juste.

Successivement sont considérés les édifices religieux ; les logis princiers ; la production de destination bourgeoise publique (hôtels de ville, halles, arsenaux...) et privée ; les aspects urbains ; les jardins.

Avec raison on a insisté sur les tentatives pour renouveler le programme de l'église ; sur le souci d'« urbanisme » dont témoignent les parties de ville datant de cette époque et qui les rend si plaisantes ; sur la construction en bois dont les nombreux ouvrages constituent un des principaux attraits de l'Allemagne. Bonne part a été faite aux influences étrangères, italiennes, hollandaises, françaises.

Digitized by Google

L'illustration est abondante, bien présentée et d'une exécution splendide.

Il est regrettable qu'il n'y ait pas équilibre de l'analyse et de la synthèse. La composition est défectueuse. Sur 311 pages, huit seulement pour les vues d'ensemble ! A l'intérieur de chaque section, une suite d'études monographiques, plutôt qu'un tableau. L'auteur n'a pas manqué de tenir compte des conditions (civilisation, technique, pression du moyen âge...) qui, nécessairement, ont déterminé dans la plus large mesure l'orientation de cet art ; mais, au lieu d'être groupées en tête, elles sont dispersées dans le corps du livre.

Au total, un ouvrage de valeur, d'où l'on peut tirer une connaissance exacte d'un sujet très intéressant.

François BENOIT.

---

**Transcription phonétique et translitération**, Oxford Univ. Press, 1926, 35 p. 2 /.

Rien n'est plus variable, on le sait, que les systèmes de transcription phonétique et de translitération adoptés par les linguistes, les philologues, les phonéticiens et les professeurs de langues modernes, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'est élevé contre cette confusion. Brugmann protestait déjà, il y a bien une trentaine d'années contre la *Transkriptionsmisere* et M. Meillet (*Introd*[6]., p. XVI) répétait encore tout récemment qu'« une entente internationale au moins sur les translitérations des divers alphabets en caractères latins serait chose urgente, et, semble-t-il, facile ».

Sur l'initiative d'un certain nombre de savants et grâce à leur activité, un pas en avant vient d'être fait : en avril 1925, douze linguistes d'Europe se sont réunis à Copenhague pour un échange de vues. Ils ont discuté la valeur des systèmes actuellement en usage et se sont mis d'accord pour recommander certains principes. Ces directives rédigées par MM. Jespersen et Pedersen viennent de paraître à Oxford en anglais, français et allemand. La traduction française est due à l'obligeance de M. Vendryes qui représentait les linguistes français à la conférence. On ne peut qu'en recommander la lecture à tous ceux que la question intéresse. A vrai dire, il nous paraît malheureusement peu probable que ces principes soient adoptés d'emblée par tout le monde savant, mais on peut espérer, maintenant que le branle est donné, que l'on poursuivra ces efforts jusqu'au moment où l'on aura abouti à un résultat satisfaisant et capable de réunir l'assentiment de la majorité des linguistes.

Pour cela, il faudra que chacun sans doute abandonne une partie de ses habitudes et veuille bien se plier à de nouvelles. Car, sans faire table rase de tout ce que l'on a employé jusqu'ici, la conférence a beaucoup modifié et beaucoup innové — un peu trop peut-être.

Digitized by Google

On est parti du principe que la base du système à recommander devait être l'alphabet latin ordinaire. Sur l'extension à donner à cet alphabet deux partis se sont trouvés en présence : les uns préfèrent des *monotypes*, c'est-à-dire des « caractères imaginés de façon à donner l'impression d'un tout complet et à pouvoir généralement être écrits sans que la plume quitte le papier » ; les autres font un plus grand usage de signes *diacritiques*. La conférence a fait preuve d'éclectisme (et de bon sens) en choisissant tantôt des monotypes, tantôt des signes diacritiques.

Pour le choix des caractères, on s'est laissé guider par diverses préoccupations : éviter les ambiguïtés et les confusions possibles, s'efforcer d'avoir des séries suivies. Il y aurait beaucoup à dire sur ces questions. Sous prétexte que les lettres *c* et *y* peuvent être ambiguës, plutôt que de leur donner une valeur définie on a complètement renoncé à leur emploi. N'est-ce pas aller trop loin que de craindre la confusion de φ et de θ avec θ au point de remplacer θ (d'usage pourtant si courant pour marquer la spirante interdentale sourde) par Θ moins courant ? Il semble qu'on s'est trop laissé influencer par cette possibilité de confusion. Ce qui importe, à notre avis, ce n'est pas tant la confusion qui peut résulter pour le prote à la lecture du manuscrit, d'abord parce qu'il est toujours possible de corriger sur épreuves, ensuite parce que, à moins de protes tout à fait spécialisés, les caractères phonétiques, quels qu'ils soient, donneront toujours lieu à confusion (croit-on par exemple que les protes ne remettront pas inlassablement un point sur le *j* sans point adopté par la conférence pour la spirante palatale sonore ?) Ce qui importe beaucoup plus, c'est la netteté des caractères imprimés. Il convient que la transcription phonétique, sans être esthétique, soit néanmoins facile à lire et d'aspect pas trop barbare. A ce propos, il est regrettable que la Conférence n'ait pas songé, après le beau travail d'analyse qu'elle a accompli, à nous donner une demi-page de texte dans la transcription qu'elle recommande : cela aurait permis de mieux fixer les idées.

Quant au principe des séries suivies, il est, théoriquement du moins, excellent. Pratiquement, il faut avouer qu'il est bien difficile à suivre et qu'il conduit, soit à s'écarter fortement de l'usage courant, soit à créer des caractères nouveaux, et alors on n'évite pas un écueil que la conférence a aperçu : où trouver les fontes qui possèderont ces caractères spéciaux ?

Par exemple, la Conférence a recommandé l'emploi des lettres grecques pour les spirantes φ et β pour les bilabiales, Θ et δ pour les dentales, χ et γ pour les gutturales, mais elle n'a pas osé renoncer à *f* et *v* pour les labiodentales et à *w* pour la bilabiale sonore arrondie. Il est à remarquer que l'on n'obtient pas ainsi une série complète et qu'il y a mélange de lettres grecques et latines, et pourtant c'est au



Digitized by Google

nom de ce principe que la Conférence a repoussé l'usage (pourtant répandu) des lettres barrées pour les fricatives. N'est-ce pas alors une inconséquence que l'emploi du *l* barré et du *h* barré qui nous sont proposés page 26 ?

En revanche, les signes diacritiques proposés par la Conférence mériteraient d'être adoptés ; ils représentent une codification de la plupart des signes en usage avec quelques heureuses innovations. On regrettera seulement que la Conférence — qui s'en est tenue aux généralités — ait oublié de proposer un signe pour indiquer la tension plus ou moins grande des muscles (douces et fortes pour les consonnes, tendues et relâchées pour les voyelles). Comment marquer qu'un *p* est doux ou qu'un *b* est fort ?

La Conférence s'est beaucoup moins étendue sur les voyelles que sur les consonnes : c'est qu'elle a reconnu que la tâche était trop difficile. M. Daniel Jones a exposé son système des voyelles cardinales et la Conférence l'a enregistré, sans grand enthousiasme, semble-t-il. La question reste en suspens et à part l'emploi de signes diacritiques pour marquer l'avancement ou l'élévation des voyelles, on a peu innové.

Le dernier paragraphe, rédigé par M. Pedersen, porte sur la translitération des écritures non latines. Il est bref et enseigne la tolérance : « se conformer autant que possible au système d'écriture phonétique adopté par le Congrès ».

On voit que, dans l'ensemble, les propositions de la Conférence méritent la plus grande considération. Les lecteurs ne devront pas se laisser influencer par ce que l'exposé a d'un peu sec et rigide, d'un peu dogmatique. M. Vendryes, dans une communication orale faite à la *Société de Linguistique*, a bien donné à entendre que les savants réunis à Copenhague avaient travaillé dans le plus grand esprit de cordialité. Il a également fait comprendre — et il est regrettable que le préambule de l'exposé ne le dise pas plus clairement — que l'on n'avait pas cherché le moins du monde à établir un alphabet universel et complet. On a seulement voulu donner aux signes et aux lettres les plus fréquemment employés une valeur fixe et précise et l'on demande aux auteurs de futurs travaux de commencer par se conformer à cet usage. S'ils ont besoin de marquer d'autres nuances spéciales, on leur laisse la plus grande liberté à condition qu'ils n'emploient pas les signes déjà définis à un autre usage. Ce serait déjà un grand pas fait en avant.

L'*Association phonétique internationale* qui se trouvait représentée par M. Daniel Jones, a été complètement battue. Il semble même que certains savants réunis à Copenhague aient parfois manifesté une véritable hostilité à l'égard de cette *Association* dont le but avoué est plus pédagogique que scientifique. N'aurait-on pas pu tenir compte

Digitized by Google

du fait que l'alphabet phonétique de l'*Association phonétique internationale* est le plus répandu ? Que l'Angleterre et les Etats-Unis n'en connaissent pas d'autre, que de nombreuses imprimeries possèdent ses signes et qu'il est le seul jusqu'ici pour lequel il existe des machines à écrire ? D'autre part, l'influence de M. Jespersen est également assez sensible. Il apparaît cependant que cette Conférence a fait abstraction des préférences personnelles et qu'elle s'est efforcée d'arriver à un système de transcription pratique et cohérent. Ce n'est qu'un essai : encore un peu de bonne volonté, et l'on peut espérer que le moment n'est pas très éloigné où le but visé sera atteint.

F. MOSSÉ.

---

JÖRGEN FORCHHAMMER : **Kurze Einführung in die deutsche und allgemeine Sprachlautlehre (Phonetik).** Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1928. Pet. in-8°, 124 p., 2,90 mk. — THEODOR SIEBS : **Deutsche Bühnenaussprache und Hochsprache.** 14. Auflage. Köln, Albert Ahn, 1927. In-8°, 264 p., 6 mk.

*Sprachlautlehre* ! Nous connaissions *Lautlehre* dans le sens de « phonétique » considérée comme l'une des parties de la grammaire historique, le terme *Phonetik* s'appliquant à la science des sons en général. M. Forchhammer nous invite maintenant à adopter ce terme *Sprachlautlehre*, dont nous n'avions nul besoin. Il nous propose ou nous impose aussi *Freilaut* pour « voyelle », *Verähnlichung* pour « assimilation », etc. Le *Furor teutonicus* est devenu « fureur teutonisante », au grand dam de la langue allemande, qui tolérait fort bien *Phonetik*, *phonetisch*, etc., et au grand déplaisir des étrangers, qui ne saisissent pas toujours le sens des parfois obscures « Verdeutschungen ».

Laissons cette querelle de mots et passons à l'étude des sons. M. Forchhammer, à qui on ne refusera ni la science, ni l'activité ingénieuse, s'est appliqué à chercher le moyen de créer des signes graphiques pour représenter les si nombreux et si variés phonèmes que connaissent les diverses langues (1). Ce dessein l'a conduit à préciser la nature et le caractère de l'émission des sons. C'est là un des traits qui recommandent son livre. On trouve dans ses descriptions une observation attentive et une acuité de discrimination qui les rendent fort instructives. Les sons allemands qu'il soumet à son attention apparaissent avec toutes leurs nuances, même les plus ténues. A ces observations il a joint des pages où il énumère les divers exercices capables d'assouplir les organes phonateurs. Nul doute que ces exercices ne soient profitables à tous ceux, orateurs, chanteurs, etc., qui désirent acquérir une élocution parfaite, surtout s'ils sont dirigés par M. Forchhammer ou l'un de ses disciples (2).

(1) V. sa *Grundlage der Phonetik* (1924), analysée *Revue Germanique* XVI (1925), p. 456 ss.
(2) Est-il bien juste de dire que *pf* est une *Lautverbindung* (p. 71) ? Les expériences de

Digitized by Google

La *Deutsche Bühnenaussprache*, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs (1) paraît en 14e édition (21e-24e mille), portant le titre *Deutsche Bühnenaussprache und Hochsprache*. Si M. Forchhammer décrit les sons allemands, M. Theodor Siebs et ceux qui ont collaboré à son œuvre enseignent quelle est la prononciation correcte de l'allemand. Ce livre est utile non seulement aux acteurs et à tous ceux qui doivent parler en public, mais aussi à tout Allemand soucieux de se défaire d'habitudes dialectales. A nous autres, étrangers, il rend le précieux service de lever nos doutes et de nous assurer que tel mode de prononciation est à rejeter, tel autre à adopter. Tous nos établissements scolaires en France devraient posséder ce « standard work », qui réglerait la prononciation des professeurs. La chose a son importance. On éviterait par là de dérouter les élèves, qui, passant d'une classe dans une autre, se voient imposer des règles discordantes, tantôt *wèch (weg)*, tantôt *wèk*, etc.

Cette édition diffère peu des anciennes. Les observations préliminaires n'ont pas été sensiblement modifiées. Le vocabulaire a été accru, ce dont ne se plaindront pas les lecteurs de la *Deutsche Bühnenaussprache*, surtout ceux qui ne possèdent pas le *Deutsches Aussprachewörterbuch* de Viëtor.

F. PIQUET.

l'abbé Rousselot ont montré que ce groupe graphique est un son simple. D'autre part est-il utile, encore que ce soit chose exacte, de considérer les diverses formes de sons tels que *k* postvélaire, palatal, etc., comme des assimilations ? Ne vaudrait-il pas mieux dire qu'il y a plusieurs *k*, plusieurs *b*, etc. ?

(1) V. *Revue Germanique* IX (1913), p. 120.

Digitized by Google

# BULLETIN

En 1554, Ogier Ghiselin de Busbecq, à peine âgé de trente-deux ans était envoyé par Charles-Quint comme ambassadeur auprès de Soliman. Il devait passer huit années en Turquie et en revenir avec la réputation d'un fin et habile diplomate. Esprit très cultivé, curieux et observateur, Busbecq avait adressé durant son séjour en Turquie quatre longues lettres latines à un de ses camarades d'études, Nicolas Michault, lettres dans lesquelles il décrivait avec beaucoup de charme tout ce qu'il avait vu et appris. Ces lettres furent publiées par la suite et eurent un grand succès. M. EDWARD SEYMOUR FORSTER a eu l'heureuse idée de les traduire en anglais, ce qui leur vaudra, à n'en pas douter, d'être mieux connues (**The Turkish Letters of Ogier Ghiselin de Busbecq**, *newly translated from the latin of the Elzevir edition of 1633*, Oxford, Clarendon Press, 1927, XVI-265 p. et une carte ; 7/6). On sait que dans la quatrième de ces lettres, Busbecq raconte comment il fit la connaissance à Constantinople de deux habitants de la Crimée dont l'un était un Got. Les quatre vingt-deux mots qu'il rapporte sont un témoignage extrêmement précieux de la survivance du gotique. Il n'était pas sans intérêt de signaler cette traduction — à défaut d'une réédition du texte latin — aux germanistes (1).

F. M.

***

Un nouveau tome vient de s'ajouter à ceux qui traitent des **Sagen der Juden zur Bibel**, Juda und Israel, publiés par RAHEL et EMMANUEL BIN GORION (Frankfurt-a.-M., Rütten u. Lœning, 1927, 9 mk). Ce volume, afférent à une période précisée par l'histoire, offrait moins d'horizons à la fantaisie que le précédent, consacré à Moïse et aux temps anciens. On y trouve aussi un mélange d'éléments étrangers à la Bible (Hercule, Hélène, la prise de Troie, Tarquin, etc.). Un trait de folklore, bien connu par la légende de Siegfried, s'y rencontre. C'est l'histoire d'une épée forgée en trois fois et dont le dernier exemplaire seul résiste à l'épreuve (p. 121). L'incohérence de la donnée montre que nous avons affaire ici à une pièce rapportée. Le goût des triades apparaît dans la caractéristique de Salomon (p. 190). Comme dans

(1) Signalons une petite erreur de traduction. Busbecq parle très justement de l'origine germanique (*originem Germanicam*) des Gots de Crimée et non, comme le dit M. Forster, de eur origine allemande (*German origin*).

(2) V. *Revue Germanique*, XVIII (1927), p. 77.

Digitized by Google

les *Légendes* précédemment parues, une sorte de morale est tirée des événements ; des explications sont données des faits, des règles de conduite tracées après le récit. Les traducteurs ont signalé les concordances qui se relèvent entre certains passages de leur texte et la Bible. Ce livre éclaire l'état d'esprit des Juifs après leur dispersion. A ce titre il intéresse l'histoire générale de l'esprit et des mœurs.

F. P.

***

La maison Herder u. Co. de Fribourg-en-Brisgau, a fait en son temps un cadeau de Pâques aux enfants en mettant à leur portée **Zwei Zwerge und ein grosses Ei**, eine lustige Bildergeschichte, par JOHANNES THIEL (1928, 3,80 mk). Suivant sa coutume, M. Thiel a imaginé une histoire amusante, l'a contée en petits vers drôles et l'a illustrée d'images où les personnages — ici nains et animaux — sont pourvus d'attitudes vivantes et de physionomies expressives. Les enfants de 5 ans et au-dessus se délecteront à suivre la trame de cette aventure, où un œuf de Pâques, dont oies et poules se disputent la propriété, est peint par l'*Osterhase* et finit par causer la perte de Maître Renard, qui, contre la tradition, est victime de ses propres ruses. Plus encore que *Strupp*, l'avant-dernière œuvre de M. Thiel, ce récit héroï-comique sera accueilli avec joie par le petit public, auquel il est destiné. — Du même éditeur nous parvient un petit volume qui, lui, n'a rien de gai. C'est la tragique histoire de Maximilien, l'empereur du Mexique fusillé à Querétaro en 1867. Ce livre, **Maximilian von Mexiko** (1928, 4 mk), est constitué en grande partie par les *Mémoires* du Prince FELIX ZU SALM-SALM, qui fut général et premier aide de camp de l'adversaire de Juarez. Ces mémoires, complétés et élucidés par M. OTTO HELLINGHAUS, retracent les dernières semaines de l'empereur, sa défaite et sa fin. On y trouve une relation vivante, qu'on sent sincère, et toute pénétrée d'émotion. C'est un chapitre d'histoire vécue et un récit attachant.

F. P.

***

Comme troisième volume de la collection des *Maîtres de l'Art ancien*, publiée par la maison Rieder, vient de paraître **Albert Durer** par M. GOTHARD JEDLICKA (Paris, Les éditions Rieder, 1928, 60 planches hors texte, 16,50 fr.). C'est une étude rapide, mais fermement construite, de la vie de Durer, de ses œuvres, de l'évolution de son génie. M. Jedlicka, pour qui — il n'est pas le seul de cet avis — Durer est le plus grand artiste qu'ait produit l'Allemagne, a donné toute son attention à marquer les progrès que fit Durer et à discerner comment des influences diverses ont dirigé une intelligence et une sensibilité hors

Digitized by Google

de pair vers des voies nouvelles. Du portrait du père de Durer « inexpérimenté, touffu, gauche, puissant » jusqu'aux effigies célèbres de Holzschuher, Muffel et Kleberger, en passant par les grands chefs-d'œuvre, l'*Apocalypse* et la *Mélancolie*, on voit, à suivre M. Jedlicka, comment Durer, se dégageant peu à peu et par sursauts de l'empire d'autrui affirma glorieusement sa personnalité et parvint à concilier l'esprit nordique avec l'idéal classique, tout en restant le plus consciencieux et le plus imaginatif des artistes. Très attachante et d'une lumineuse précision est l'opposition du style de Grunewald et de celui de Durer, du maître et de l'élève parvenu à la maîtrise. L'étude de M. Jedlicka s'appuie non seulement sur l'analyse éclairée des œuvres de Durer mais sur ses écrits théoriques, qui jettent une vive lumière sur le développement de sa technique. Ce volume est pourvu d'une série de 60 planches d'une belle exécution.

F. P.

***

H. KLINGHARDT, décédé il y a deux ans, s'était fait une spécialité de l'étude de l'accentuation de la phrase, et avait publié sur ce sujet deux livres intéressant l'un l'anglais, l'autre le français. Avant de mourir il put mettre au point un ouvrage **Übungen in deutschem Tonfall** für Lehrer und Studierende, auch für Ausländer (Leipzig, Quelle u. Meyer, 1927, broché 3 mk, cart. 4 mk), qui a paru par les soins de M. H. Lorenz. Ce n'est pas un livre voué à des considérations théoriques, mais un manuel tout pratique. Plusieurs morceaux en prose sont reproduits et pourvus de signes qui indiquent le rythme de chacune des phrases. On sait que dans la prononciation de l'Allemagne du Nord l'accent, (le ton) est marqué par une élévation de la voix, contrairement à ce qui se passe dans l'Allemagne du Sud. Klinghardt a adopté le mode septentrional. Quel service ce livre rendra-t-il aux Allemands, professeurs et étudiants ? C'est aux compatriotes de Klinghardt à en juger. Pour l'étranger qui, faute d'un long séjour en Allemagne, n'a pu s'assimiler la mélodie de la phrase, et même pour celui qui a eu cet avantage, mais chez qui le manque d'exercice contrôlé en a obscurci le sentiment, ces *Übungen* ont une incontestable valeur. Elles permettent de triompher d'une des graves difficultés qu'offre la langue allemande parlée (1).

F. P.

***

Si la Carnegie Institution of Washington n'avait consenti un solide secours financier, si MM. JOHN S. P. TATLOCK et ARTHUR G. KENNEDY n'étaient des travailleurs doués d'initiative, de sagacité et de persévérance, si de nombreuses bonnes volontés n'avaient offert leur coo-

(1) « Il n'y a rien de si difficile à saisir que l'accent ». (Mme de Staël).

Digitized by Google

pération, le formidable volume **A Concordance to the complete Works of Geoffrey Chaucer and to the Romaunt of the Rose** (The Carnegie Institution of Washington, 1927) n'aurait pu voir le jour. Et ce serait une lacune regrettable dans la série des *Concordances* parues ou projetées. Ce « Thesaurus » de la langue de Chaucer est appelé à rendre de signalés services à tous ceux qui ont ou auront affaire au célèbre auteur et même aux simples linguistes. Dans une sobre, mais « exhaustive » introduction, les auteurs de ce travail exposent les directives qu'ils ont adoptées, mentionnent le texte qu'ils ont pris pour base (l'édition du Globe), et les cas où ils s'en sont écartés; ils font connaître la façon dont ils ont résolu les nombreuses difficultés rencontrées (exemples : les mots réunis par un trait d'union ou séparés, les variantes graphiques), et enfin ils content la genèse de leur œuvre, dont on s'exagérera difficilement l'importance.

F. P.

---

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE

## Langue et littérature allemandes

I. — **Histoire de la civilisation.** — SCHUCHHARDT, C. *Vorgeschichte von Deutschland.* München, Oldenburg, '28 (VIII-349 p.). 11 m. — KARSTEN, T. E. *Die Germanen. Eine Einf. in d. Geschichte ihrer Sprache u. Kultur.* Berlin, de Gruyter, '28 (X-241 p.). 13 m. [*Grundriss d. german. Philologie*, 9]. — OREND, M. *Zur Heimatfrage der Siebenbürger Sachsen. Vergleichung der siebenbürgischdeutschen Ortsnamen mit denen des übrigen deutschen Sprachgebietes.* — *Die Bistritzer Mundart verglichen mit dem Sprachatlas des Deutschen Reichs, von* HERMINE KLEIN. Marburg, Elwert, '27 (VII-312 p.). 15 m. [*Deutsche Dialektgeographie, H.* 20]. — ERBE, H. W. *Zinsendorf und der fromme hohe Adel seiner Zeit.* Leipzig, Heinsius, '28 (262 p.). 8 m. [*Phil. Diss. Leipzig*]. — NOACK, ULR. *Bismarcks Friedenspolitik und das Problem des deutschen Machtverfalls.* Leipzig, Quelle u. Meyer, '28 (XVI-500 p.). 24 m.

II. — **Langue allemande.** — KIECKERS, E. *Handbuch der vergleichenden gotischen Grammatik.* München, Hueber, '28 (XX-288 p.). 38,50 m. — BEHAGHEL, O. *Geschichte der Deutschen Sprache.* 5., *verb. u. stark erw. Aufl.* Berlin, de Gruyter, '28 (XXIX-587 p.). 18 m. [*Grundriss der germanischen Philologie*, 3]. — OPPERMANN, W. *Aus dem Leben unserer Muttersprache.* 2. *Aufl.* Leipzig, Brandstetter, '28 (XII-193 p.). 5,50 m. — DUNGER, H. *Zur Schärfung des Sprachgefühls.* 7., *verm. Aufl. von* K. SCHEFFLER. Berlin, Verlag d. Allgem. deutsch. Sprachver., '27 (XII-164 p.). 3,60 m. — BRECHENMACHER, J. K. *Deutsches Namenbuch.* Stuttgart, Bonz, '28 (XII-388 p.). 8 m. — KIESSLING, FR. *Über deutsche Sippennamen. Hrsg. vom « Bund der Germanen ».* Wien, Bund d. Germanen, '26-28 (218 p.). 3 sh. — RIES, J. *Zur Wortgruppenlehre.* Prag, Taussig, '28 (X-152 p.). 12 m. — MITZKA, W. *Sprachausgleich in den deutschen Mundarten bei Danzig.* Königsberg, Gräfe u. Unzer, '28 (VII-68 p.) 2 m. — STAUF VON DER MARCH, O. *Die nordmährischen Mundarten nebst Wörterverz. Beiträge zur deutschen Volkskunde.* Brünn, Deutschmährische Heimat, '27 (99 p.). 12 kc. — FRIEDLI, E. *Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums. Bd.* 7 : *Alphab. Nachweiser.* Bern, Francke, '28 (42 p.).

III. — **Littérature allemande.** — *a*) **Traités généraux et études particulières.** — LINGELBACH, HELENE. *Der Enterbte und Verfemte*

Digitized by Google

*als tragischer Typus.* Jena, Frommann, '28 (III-87 p.). 2,80 m. — BÜNTE, G. *Zur Verskunst der deutschen Stanze.* Halle, Niemeyer, '28 (V-177 p.). 6 m. [*Bausteine zur Gesch. d. deutschen Literatur*, 22]. — BRINKMANN, H. *Zu Wesen und Form mittelalterlicher Dichtung.* Halle, Niemeyer, '28 (VII-204 p.). 8 m. — LOSCH, F. *Die Brautwerbungssage der deutschen Spielmannsdichtung. Bausteine zu einer deutschen Edda. I.* München, Süddeutsche Monatshefte, '28. 3,50 m. — CULLMANN, F. *Der Apostel Petrus in der älteren deutschen Literatur, mit bes. Berücksicht. s. Darst. im Drama.* Giessen, v. Münchow, '28 (54 p.). 3 m. [*Phil. Diss. Giessen*, 1928]. — KNUSSERT, R. *Hundert Jahre deutscher Dichtung. Eine Literaturbetrachtung.* Stuttgart, Bonz, '28 (183 p.). 3,50 m. — NAUMANN, H. *Die deutsche Dichtung der Gegenwart. Vom Naturalismus bis zum Expressionismus.* 3., *erw. Aufl.* Stuttgart, Metzler, '27 (VII-384 p.). 8 m. [*Epochen d. deutschen Literatur*]. — MOHME, E. T. *Die freireligiösen Anschauungen im Drama und Roman der neueren deutschen Literatur* (1885-1914). St. Louis, Eden Publishing House, '27 (V-156 p.). 1,25 d. [*Diss. phil. Univ. Wisconsin*]. — BRÖSEL, K. *Veranschaulichung im Realismus, Impressionismus und Frühexpressionismus.* München, Hueber, '28 (VII-64 p.). 2,50 m. — THON, LUISE. *Die Sprache des deutschen Impressionismus.* München, Hueber, '28 (VIII-175 p.). 7,50 m. [*Wortkunst, N. F., Heft* 1]. — HILTENBECK, F. *Querschnitt durch die fränkische Dichtung der Gegenwart.* Nürnberg, Frommann, '28 (206 p.). 3,50 m.

*b*) **Auteurs et ouvrages particuliers.** — **Baumgarten, A.** — RIEMANN, A. *Die Ästhetik A. G. Baumgartens.* Halle, Niemeyer, '28 (XII-146 p.). 6 m. [*Bausteine zur Gesch. d. deutschen Literatur*, 21].

**Bible gothique.** — *Die gotische Bibel.* 1. *Matthäus. Hrsg. v.* ERICH MAYR. 2. *Aufl.* München, Callwey, '28 (32 p.). 1 m. [*Münchener Texte H.* 5].

**Fragmente.** — WILHELM, FRIED., u. RICHARD NEWALD. *Poetische Fragmente des* 12. *u.* 13. *Jahrhunderts.* Heidelberg, Winter, '28 (VII-49 p.). 2 m. [*Germanische Bibliothek*, 1. *Reihe* 3, *Bd* 8].

**Gellert.** — NOORDHOEK, W. J. *Gellert und Holland.* Amsterdam, H. J. Paris, '28 (V-165 p.). 6 m.

**Gœthe.** — BAHN, K. *Marianne von Willemer, Gœthes Suleika.* Berlin, Behr, '28 (101 p.). 2,50 m. — FREYDANK, H. *Gœthe und Ramler.* Halle, Graeger, '28 (31 p.). 4,50 m.

**Grimmelshausen, H. J. Chr. v.** — *Springinsfeld. Abdr. d. ältesten Originalausg.* (1670), *mit d. Lesarten d. anderen zu Lebzeiten d. Verf. ersch. Ausg. Hrsg. v.* J. H. SCHOLTE. Halle, Niemeyer, '28 (XXXIX-139 p.). 4 m. [*Neudrucke deutscher Literaturwerke d.* 16. *u.* 17. *Jahrh.*, 249-252].

Digitized by Google

**Grosse, J.** — GERSTNER, H. *Studien über Julius Grosse. Julius Grosse als Lyriker.* Würzburg, Triltsch, '28 (IX-114 p.). 2,50 m. [*München, phil. Diss.*].

**Halem, G. A.** — LANGE, G. *Gerhard Anton von Halem* (1752-1819) *als Schriftsteller.* Leipzig, Eichblatt, '28 (183 p.). 6,80 m. [*Form und Geist*, 10].

**Haller, A. v.** — ISCHER, A. *Albrecht von Haller und das klassische Altertum.* Bern, Haupt, '28 (272 p.). 6,40 m. [*Sprache und Dichtung* 41].

**Hegel.** — Voir : **Mundt,** par W. GRUPE.

**Herder.** — STADELMANN, R. *Der historische Sinn bei Herder.* Halle, Niemeyer, '28 (IV-151 p.). 7 m. — WEGNER, A. *Herder und das lettische Volkslied.* Langensalza, Beyer, '28 (46 p.). 1,35 m.

**Hauptmann, Carl.** — RAZINGER, H. *Carl Hauptmann. Gestalt und Werk.* Krummhübel i. R., Bonavoluntas-Verlag, '28 (XI-211 p.). 5 mk.

**Hofman von Hofmanswaldau.** — IBEL, R. *Hofman von Hofmanswaldau. Studien zur Erkenntnis deutscher Barockdichtung.* Berlin, Ebering, '28 (207 p. ). 8 m. [*Germanische Studien*, 59].

**Kerner, Justinus.** — *Justinus Kerner und sein Münchener Freundeskreis. Eine Sammlung von Briefen. Hrsg. von* FR. POCCI. Leipzig, Insel-Verlag, '28 (400 p.). 9 m.

**Kleist, H. v.** — MUSCHG, W. *Kleist in Thun.* Thun (Schweiz), Stämpfli, '28 (47 p.). 2 fr.

**Klinger.** — WORBS, H. *Fr. M. Klingers Weltanschauung und künstlerische Gestaltungsweise zur Zeit des « Orpheus ».* Halle, Niemeyer, '28 (83 p.). 4 m. [*Hermœa*, 21].

**Kühne.** — Voir : **Mundt,** par W. GRUPE.

**Lessing.** — CLIVIO, J. *Lessing und das Problem der Tragödie.* Horgen-Zürich, Verlag der Münster-Presse, '28 (164 p.). 7,60 m. [*Wege zur Dichtung*, 5]. — RICKLEFS, J. *Lessings Theorie vom Lachen und Weinen.* Jena, Frommann, '27 (62 p.). 2,20 m. [*Festgabe A. Leitzmann*].

**Liederbuch, Rostocker.** — *Das Rostocker Liederbuch nach den Fragmenten der Handschrift neu hrsg. von* FR. RANKE *u.* J. M. MÜLLER-BLATTAU. Halle, Niemeyer, '28 (114 p.). 10 m.

**Löns, H.** — POTTHOFF, A. *Hermann Löns und das Volkslied.* Hannover, A. Sponholtz, '28 (111 p.). 3,60 m.

**Luther.** — BURGDORF, M. *Der Einfluss der Erfurter Humanisten auf Luthers Entwicklung bis 1510.* Leipzig, Dörffling u. Franke, '28 (141 p.). 3,50 m.

Digitized by Google

**Menzel, W.** — JAHN, F. *Wolfgang Menzel als politischer Charakter.* Berlin, Curtius, '28 (58 p.). 2 m.

**Meyer, C. F.** — SOMMER, P. *Erläuterungen zu K. F. Meyers « Gustav Adolfs Page ».* Leipzig, Beyer, '28 (43 p.). 0,60 m. [*Königs Erläuterungen*, 208].

**Mundt.** — GRUPE, W. *Mundts und Kühnes Verhältnis zu Hegel und seinen Gegnern.* Halle, Niemeyer, '28 (98 p.). 4 m. [*Hermaea*, 20].

**Novalis.** — PIXBERG, H. *Novalis als Naturphilosoph.* Gütersloh, Bertelsmann, '28 (76 p.). 2 m.

**Ramler.** Voir : **Gœthe** *und Ramler*, par H. FREYDANK.

**Reinmar der Alte.** — Voir : **Vogelweide, Walter von der,** par K. BURDACH.

**Rilke, R. M.** — ANDREAS-SALOMÉ, LOU. *Rainer Maria Rilke.* Leipzig, Insel-Verlag, '28 (125 p.). 6 m.

**Schiller.** — JARISLOWSKY, J. *Schillers Übertragungen aus Vergil im Rahmen der deutschen Äneis-Übersetzung des* 18. *Jahrh.* Jena, Frommann, '28 (X-247 p.). 12 m. [*Jenaer germanistische Forschungen*, 12].

**Spitteler.** — GOTTSCHALK, R. *Spitteler.* Zürich, Rascher, '28 (140 p.). 3,80 m. — SCHMIDT, FR. *Die Erneuerung des Epos. Eine geschichtsphilosophische Betrachtung zu Spittelers « Olympischem Frühling ».* Leipzig, Voss, '28 (VI-111 p.). 6,60 m. [*Beiträge zur Ästhetik*, 17].

**Stifter, A.** — BINDTNER, J. *Adalbert Stifter. Sein Leben und sein Werk.* Wien, Strache, '28 (360 p.). 6 m.

**Varnhagen von Ense, Rahel.** — *Menschen untereinander* [*Briefe und Tagebücher, Auszug*]. *Hrsg. von* BERTHA BADT. Berlin, Weltgeist-Bücher, '28 (60 p.). 0,65 m.

**Vogelweide, Walter von der.** BURDACH, K. *Reinmar der Alte und Walther von der Vogelweide.* 2. *bericht. Aufl. mit erg. Aufsätzen über d. altdeutsche Lyrik.* Halle, Niemeyer, '28 (VII-438 p.). 14 m.

**Werfel, Franz.** — *Der Abituriententag. Die Geschichte einer Jugendschuld. Roman.* Wien, P. Zsolnay, '28 (325 p.). 3,80 m.

**Zweig, Stefan.** — RIEGER, E. *Stefan Zweig. Der Mann und das Werk.* Berlin, Spaeth, '28 (231 p.). 3,50 m.

L. MIS.

Digitized by Google

# REVUE DES REVUES

## Revues scandinaves

**Tilskueren** (Copenhague, Gyldendal.), 1928. **Janvier.** — AXEL GARDE : *Det danske sind.* (De la différence de mentalité entre les peuples. Ce qui pour l'un est un remède, peut devenir un poison pour les autres ; par exemple, où l'Allemand répond, le Danois est heureux de pouvoir poser une question.) — CHRISTIAN RIMESTAD : *Den unge danske Poesi.* (Per Lange et Mogens Lorentzen se classent, dès leur début en littérature, parmi les meilleurs poètes danois.)

**Février.** — OVE JŒRGENSEN : *Philologen Johan Ludvig Heiberg.* (Son influence au point de vue de la philologie grecque et des mathématiques grecques. Qu'il fut pédagogue le jour et philologue la nuit. Son admiration pour Kierkegaard.) — J. O. BŒVING-PETERSEN : « *Dyrenes Forvandling* » *og andre Bæger om Dyr.* (A propos du livre de Johannes von Jensen, « L'évolution des animaux », analyse un certain nombre d'autres livres sur les animaux.)

**Mars.** — ERICH MOLTKE OG LIS JACOBSEN : *Troldtal.* (Où il est dit que la théorie du Professeur Hans Brix sur le caractère magique du nombre des runes et de leur disposition dans les inscriptions ne serait que de la fantaisie.)

**Ord och Bild** (Stockholm, Wahlstrœm et Widstrand), 1928. — I. CARL BENEDICKS : *Svante Arrhenius.* (1859-1927. Biographie du grand savant mondial que fut Svante Arrhenius.) — HELGE WAHLGREN : *Strindbergs egen teater.* (Efforts de Strindberg pour avoir son propre théâtre. L'influence d'Antoine.) — HENNING LŒDERHJELM : *Utvecklingen inom Finlands moderna svenska litteratur.* (La littérature finlandaise de langue suédoise. Groupe qui débuta vers 1900 : Bertel, Gripenberg, Hjalmar Procopé, Arvid Mœrne, Jacob Tegengren, etc... Deux causes d'infériorité : le caractère même du peuple et la pauvreté de la langue. Peut-être l'absence du sentiment de solidarité sociale).

II. FRANS G. BENGTSSON : *Ave atque Vale. Elegi æver Charles Baudelaire av Algernon Charles Swinburne.* (Elégie traduite en vers suédois par Fr. G. Bentzon.) — ERIK BLOMBERG : *Baudelaires prosadikter.* (A propos des « Petits poèmes en prose » (1869) de Baudelaire.) — PRIK BLOMBERG : *Den moderna andan i fransk lyrik.* (L'esprit moderne

Digitized by Google

dans la poésie lyrique française. Celle-ci n'a jamais été à la hauteur de la prose. A propos de l'« Anthologie de la nouvelle poésie française », la soif de l'originalité aboutit à d'incompréhensibles banalités). — JOHANNES EDFELT : *A. E. Housman.* (Son œuvre se compose de deux minces volumes d'une poésie limpide et pure. Chaque mot y semble un fruit mûr, riche de sens et de beauté, tombé d'un noble arbre). — OLLE HOLMBERG : *Ikaros, förvandlingar.* (A propos du livre de *Sigfrid Lindstrœm* : « Les vaincus ». C'est-à-dire ceux qui ont voulu voler trop haut et sont misérablement retombés sur le sol. Série de tableaux poétiques. Et aussi du recueil de vers de *Hjalmar Gullberg*, « Dans une ville étrangère ». La ville dans laquelle, à notre naissance, nous sommes entrés au milieu des cris et de la joie et que nous quittons avec beaucoup moins de bruit. L'ironie de H. Heine unie à la facilité de Racine.)

**Samtiden** (Oslo, Aschehoug). — 1928. I. BARBRA RING : *Boken om ekteskapet.* (A propos de l'enquête faite par le comte Herman Keyserling sur le mariage. Opinions de vingt-quatre écrivains, hommes et femmes. On peut lire ce livre de Noël à Pâques : si malheureusement marié que l'on soit, on n'y trouvera point de remède à son infortune).

II. — TAGE AURELL : *Om André Gide.* (A propos de son dernier livre, « Le Journal des Faux-Monnayeurs », n'a point découvert la terre nouvelle.)

**Edda** (Oslo, Aschehoug). — 1927. III. — BERNARD TARSCHYS : *Frœding och Levertin.* (Frœding et Levertin ont été plutôt sévères l'un vis-à-vis de l'autre. Levertin beaucoup plus sous l'influence naturaliste que Frœding, mais à partir de 1880 s'en affranchit de plus en plus. Les articles de Frœding sur « Le naturalisme et le romantisme » et sur « L'humour » (1890). Levertin, poète de sentiment ; Frœding à la fois poète de sentiments et conteur. Les années 1890, une des plus fières époques de la littérature suédoise.) — HANS WINKLER : *Holbergs Ironie und die Ironie der Romantik.* (En allemand. L'ironie à deux époques absolument opposées. Deux métamorphoses de la même idée. Inconsciente chez Holberg, elle est un système chez les romantiques. Que le drame porte en soi le principe même de l'ironie : la séparation des plans ; spectateurs et acteurs.) — ALEXANDER BUGGE : *Romantiken, den franske revolution og Napoleon.* (Que le romantisme était en germe bien avant son apparition et qu'il n'y a pas de fossé entre « l'époque des lumières » et celle du romantisme. Le romantisme est un état d'âme qui a, en réalité, toujours plus ou moins existé. Sans la révolution, le romantisme ne se fût pas développé comme il l'a fait, parce que le classicisme n'aurait pas été détruit. Les révolutionnaires sont des romantiques. Le retour au passé. Le culte des grands hommes de l'antiquité et l'amour de la liberté.) — PAULA WERNER : *Alfred*

Digitized by Google

*de Musset og Italien.* (Le séjour à Venise avec Georges Sand. — Musset et l'art italien : « André del Sarto ». Musset et la nouvelle italienne, Bandello et Boccacio, « Le fils du Titien ». Intéressant, mais sans rien de nouveau.)

L. P.

## Revues allemandes

**Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur.**

Tome LXV. Fascicules 1 et 2.

RUDOLF MUCH : *Waren die Germanen Kelten ?* (Discussion très approfondie et non dépourvue d'aigreur de la thèse connue de M. Feist, selon qui plusieurs peuples que l'on jugeait être de race germanique seraient d'origine celtique. D'après M. Much ni les noms d'hommes, ni ceux de peuples ou de divinités, ni les désignations géographiques, ni les citations d'auteurs anciens, ni les croyances religieuses, ni les formes phonétiques du vocabulaire n'autorisent à admettre cette opinion). — JUSTUS LUNZER : *Arraz und Arias* (La ville d'Arras, citée pour la beauté de ses « pailes » dans le *Nibelungenlied*, n'est peut-être pas le chef-lieu du Pas-de-Calais, mais une cité d'Orient. Le nom d'Arias, qui se rencontre dans le *Biterolf* est sans doute en relation avec Arras). — GUSTAV EHRISMANN : *Lapsit exillis* (Ces mots, objets de nombreuses controverses, ont été empruntés par Wolfram d'Eschenbach à l'*Iter ad Paradisum* d'Alexandre, où se rencontrent « lapis iste... exilis » devenus « lapsit exilis »). — CARL BRESTOWSKY : *Zum Wunderer-Bruchsstück I* (Rectification de l'appréciation des manuscrits contenant ce texte). — H. NIEWOHNER : *De uxore cerdonis* (Etude des manuscrits et édition critique du texte de ce poème latin, qui traite un sujet de fableau avec un réalisme violent). — K. STRECKER : *Ad terrorem omnium* (Ce court poème latin du XIIIe siècle est complété d'après le manuscrit de Pavie, qui offre de plus que les autres dix strophes vraisemblablement originales). — V. H. VOGT : *Zum Problem der Merseburger Zauberspr che* (Des raisons fondées sur le sens de mots isolés et de l'ensemble ainsi que sur la forme des deux célèbres formules d'incantation et leur comparaison avec des textes de même ordre autorisent à leur attribuer une valeur primitive atténuée par l'intervention christianisante ; elles sont d'origine germanique). — EDWARD SCHRÖDER : *Lâr und -lar* (A côté de noms de lieu formés sur *Lâr*, qui signifie « pâturage », et de composés de *-lâr*, il existe des désignations géographiques issues d'un suffixe *-ari*, qui, dans les substantifs où *l* précède *-ari*, est devenue *-lar* (*i*), suffixe étendu ensuite à d'autres types). — H. DE BOOR : *Die Accente in der Handschrift A der mittelfränkischen Reimbibel* (Les accents — aigus et circonflexes — de ce manuscrit indiquent parfois la quantité ; leur emploi, encore qu'in-

Digitized by Google

conséquent, est la survivance d'une tradition ancienne). — H. PATZIG : *Zu Friedrich von Hausen* (Interprétation de plusieurs passages de poèmes de Hausen). — KURT HERBERT HALBACH : *Walther von der Vogelweide, Heinrich v. Rugge und Pseudo-Reimar* (La comparaison des manuscrits qui nous ont conservé les poésies de Rugge et de Reimar permet de reconnaître celles qui sont la propriété de Rugge et celles qui ont pour auteur Reimar ou un pseudo-Reimar, qui aurait subi l'influence de Walther de la Vogelweide).

**Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Literatur.** LIII (1-2), mai 1928.

Comptes rendus critiques.

**Euphorion.**

Tome XXIX. Fascicules 1 et 2.

JULIUS PETERSEN ; *Fontanes Altersroman* (Dans son roman *Stechlin*, Fontane a mis beaucoup de lui-même ; on y trouve, marquées des trait de l'âge visibles surtout dans le défaut d'invention, des observations politiques et sociales ; les caractères s'opposent sans se heurter ; le style est moins objectif que dans les œuvres antérieures, il perd de sa spontanéité et devient froid par suite de la surabondance des corrections). — ARNOLD HIRSCH : *Soziologie und Literaturgeschichte* (La sociologie, entendue dans un certain sens, peut servir à l'histoire littéraire en tant qu'elle construit des concepts généraux et idéaux de la réalité sociale qui servent à expliquer les phénomènes de l'histoire littéraire ; elle voit par exemple dans des groupes définis non une réunion d'éléments divers, mais un organisme). — WOLFGANG PFEIFFER-BELLI : *Johann Nikolaus Weislingers deutsche Schriften* (Ardent défenseur du catholicisme contre le luthéranisme, Weislinger unit à un talent littéraire incontestable une verve passionnée qui ne fait pas fi de la trivialité, du calembour et de la grossièreté de l'injure. En somme, personnalité intéressante). — EDWIN H. ZEYDEL : *Das Reh — ein Jugendwerk Ludwig Tiecks* (Le conte de fées *Le Chevreuil*, qui est attribué généralement à Schmohl, est, comme l'avait déjà déclaré Köpke, une œuvre de Tieck, qui l'a écrit dans sa jeunesse comme le prouvent l'influence de Shakespeare et la comparaison avec ses autres ouvrages). — HILDE SCHULHOF : *Wilhelm Hauffs Märchen* (Hauff joint à des tendances romantiques l'instinct du réaliste ; il a subi intensément le charme de l'Orient et se meut volontiers dans un monde fantastique ; sa morale est bourgeoise, assaisonnée de satire ; son talent est descriptif). — RUPPRECHT LEPPLA : *Das Vorbild für die Form von Gottfried Kellers Meretlein* » (La forme archaïsante de *Meretlein* est due à l'influence des récits de Meinhold et plus particulièrement de son roman *Sidonie de Bork*). — JONAS FRÄNKEL : *Die Gottfried Keller-Ausgaben* (Critique serrée des éditions qu'ont données Ermatinger, Nussberger, Mayne et Enders des œuvres de Keller). —

Digitized by Google

PAUL BEYER : *Vom letzten Soldatenlied* (Etude sur le caractère des chansons chantées avant la dernière guerre par les soldats d'une compagnie à laquelle appartenait l'auteur). — LÉON MIS : *Sébastien Mercier, Schiller und Otto Ludwig* (Comme Mercier, Schiller voit dans le théâtre une institution moralisatrice qui doit servir à l'éducation de l'individu et de la nation ; comme lui aussi il s'élève contre l'autorité des règles d'Aristote ; comme lui encore il concède au héros dramatique la toute-puissance qui l'élève au-dessus de l'humaine nature, conception du Sturm und Drang qui est en contradiction avec l'idéal moralisateur. En dépit de divergences, Ludwig suit d'instinct les voies de Mercier. L estime de Shakespeare, la modernité des sujets, l'idéalisation de la réalité, le caractère scénique de l'œuvre dramatique, la négation des unités de temps et de lieu, la variété attribuée à la nature du héros, enfin l'importance de l'art de l'acteur, tels sont les points essentiels où se rencontrent les deux critiques).

Sous le titre *Mitteilungen* figurent :

EBERHARD SAUER : *Die Verwertung stoffgeschichtlicher Methoden in der Literaturforschung* (La critique doit distinguer et traiter séparément l'histoire des sujets et l'histoire des motifs littéraires, elle doit aussi éliminer la comparaison avec les littératures étrangères, ainsi que tout ce qui est personnel à l'auteur et s'abstenir d'appréciations esthétiques ; en revanche elle aura à fournir des renseignements précis sur toutes les œuvres qui traitent une matière donnée, à les analyser avec soin, les comparer les unes avec les autres et à indiquer le sens dans lequel elles progressent). — FRANZ ZINKERNAGEL : *Zum West-östlichen Divan* (Correction d'un vers). — ROBERT F. ARNOLD : *Zur Geschichte des deutschen Kunsträtsels* (L'identification des auteurs d'énigmes, charades, etc. parues dans les recueils voués à cette production littéraire n'est pas satisfaisante ; exemples donnés ; le lied de Schumann, op. 25, 16, n'est pas emprunté directement à Byron, mais à Kannegiesser, traducteur du poète anglais). — FRANTZ SCHULTZ : *Gundolf und die Nachtwachen von Bonaventura* (Réfutation de l'opinion de Gundolf, selon qui les *Nachtwachen* ne seraient pas de Wetzel, comme a pensé l'établir Fr. Schultz en 1909). — EDWIN H. ZEYDEL : *Die germanische Tätigkeit in Amerika 1918-1926* (Exposé détaillé du haut enseignement de l'allemand en Amérique, des œuvres des germanisants américains et des publications afférentes à la germanistique).

Comptes rendus critiques.

Bibliographie des livres et revues parvenus à l'*Euphorion*.

F. P.

**Die Literatur. — 1928. — Juni.** — A. H. RAUSCH : *Stefan George, der Revolution..r* (St. George, que les jeunes d'aujourd'hui affectent de considérer comme appartenant à un passé bien défunt, se trouve être en réalité le vrai révolutionnaire d'aujourd'hui, comme il fut celui



Digitized by Google

d'hier, comme il le fut dès la première heure. Créer un art nouveau du langage allemand fut le premier but auquel il consacra des efforts tenaces et silencieux, que récompensa la victoire. Ce fut ensuite contre le type d'humanité du siècle de l'industrialisme et du matérialisme qu'il lutta, en vue de créer une « substance humaine » nouvelle ; — enfin, dans le *Stern des Bundes*, il trace magnifiquement le plan et dessine les traits de l'humanité nouvelle. Il est le plus grand poète allemand depuis Gœthe). — M. ROCKENBACH : *Zur Lage der « katholischen Literatur »* (Première partie d'une étude sur la littérature catholique contemporaine en Allemagne. S'efforce de montrer les traits distinctifs de cette littérature, qui ont pénétré dans maintes productions « non catholiques », en sorte qu'il n'est plus exact aujourd'hui d'opposer « moderne » à « catholique »). — FR. J. BÖHM : *Hermann Stehr. Grundzüge seiner Weltanschauung.* (Toutes les œuvres de ce romancier et poète sont l'expression directe de sa conception du monde, qu'il est donc nécessaire de connaître si l'on veut comprendre les œuvres elles-mêmes. Elle se rattache au mysticisme). — P. STRAUCH : *Eine neue Meister Eckehart-Übertragung* (Il s'agit de la traduction de 26 sermons choisis parmi les plus vraisemblablement authentiques, par Fr. Schulze-Maizier. Qualités de la traduction et de l'Introduction). — W. ASTROW : *Holzapfels « Welterlebnis »* (A propos de ce dernier ouvrage de Holzapfel, expose les idées et théories psychologiques et morales de ce penseur). — GUIDO K. BRAND : *Esprit und Geist* (Remarques à propos du livre de Eduard Wechssler qui porte ce titre. Qualités, défauts et lacunes de cet ouvrage remarquable). — D. BURGHARDT : *Die unmittelbare Wirkung der Sprache in der Dichtung.* — E. REINACHER : *Ein Plastiker dichtet* (Remarques à propos des œuvres de Kromer). — A. HÜBSCHER : *Josef Magnus Wehner* (A propos de son roman : « Die Hochzeitskuh »). — M. SOMMERFELD : *Neue Heine-Literatur* (Rend compte d'une dizaine d'ouvrages récents sur Heine).

**Juli.** — E. K. H. SANDER : *Deutschtum und Romantik* (Ces deux notions se confondent dans l'idée commune de l'aspiration infinie, du devenir, que Gœthe a exprimée dans « *Selige Sehnsucht* » : Stirb und Werde). — W. VON SCHOLZ : *Träume und Schäume. Neues zum Okkultismus* (A propos de quelques ouvrages récents relatifs à l'occultisme). — W. MAHRHOLZ : *Heinrich Wolfgang Seidel* (Est un véritable poète, bien qu'il n'ait écrit que des œuvres en prose). — H. W. SEIDEL : *Lebensgeschichtliche Anmerkung* (Notes autobiographiques). — A. BRANDL : *Adolf Pichler der andere* (A propos de l'édition récente des œuvres choisies, publiée par la Adolf-Pichlergemeinde à la librairie Reclam). — E. GROSS : *Theatergeschichte, Geistesgeschichte und Charakterologie.* — A. BRAUSEWETTER : *Luther und die Reformation in der Geschichte und neueren Literatur* (A propos de l'ouvrage de E. Stickelberger : *Reformation. Ein Heldenbuch*). — R. PETSCH : *Schiller-Schriften* (Rend compte d'un certain nombre d'ouvrages récents relatifs à

Digitized by Google

Schiller). — F. REINHARD : *Schiller als Arzt* (Quelques renseignements et précisions).

**August.** — EMIL LUCKA : *Literarischer Exhibitionismus.* — H. WEINSTOCK : *Der heilige Weg* (Titre d'un ouvrage récent de M. Waser où l'auteur proclame son admiration pour l'hellénisme antique et en expose les motifs). — LUTZ WELTMANN : *Zum deutschen Drama*, V. *Arnolt Bronnen* (Aussi injustement combattu qu'aveuglément admiré ; nécessité d'exposer impartialement les qualités et les imperfections de ce dramaturge. Appréciation de ses pièces). — WALTER BRINKMANN : *Das opto-phonetische Moment in der Dichtung* (A propos des rapports réciproques des éléments visuels et musicaux en poésie). — MARTIN ROCKENBACH : *Zur Lage der « katholischen Literatur »* (Suite. Haute valeur littéraire et poétique de la littérature catholique actuelle ; elle a un caractère moins individualiste que social; tendance populaire, exprime plus particulièrement la vie des paysans. Ses principaux représentants). — MAX SPANIER : *Bilanz rheinischer Dichtung* (Les principaux représentants : George, Eulenberg, Schmidtbonn, Ponten, Schäfer. Les tendances contradictoires permanentes : joie de vivre et ascétisme religieux, nostalgie du lointain et amour du sol natal. Quelques ouvrages récents). — INGER-JUUL BLINKENBERG : *Johannes Joergensen.* — G. K. BRAND : *Kriegführung* (A propos du roman d'Arnold Zweig : *Der Streit um den Sergeanten Grischa*). — H. KLOSS : *Kanadische Mennoniten* (Littérature originale de ces colons allemands installés au Canada). — R. F. ARNOLD : *Gedenkblätter XXXVII. Christine Touaillon* (Article nécrologique très élogieux). — F. STRUNZ : *Das neue Jesusbuch* (Il s'agit du livre récent d'Emil Ludwig : *Der Menschensohn.* Analyse et appréciation). — FEDOR VON ZOBELTITZ : *Reisebücher von gestern und heut, V* (Rend compte de récits de voyages ou explorations récemment publiés).

**Zeitschrift für Deutschkunde. — 1928. — Heft 6.** — KARL VIËTOR : *Aufriss der deutschen Literaturgeschichte. V. Das Zeitalter des Barock.* (Il y a dix ans à peine on ignorait encore que la littérature allemande avait, elle aussi, payé son tribut au mouvement qualifié de « baroque » ; on admettait tout au plus que des architectes comme Schlütter, Pöppelmann, Neumann, des musiciens comme Händel et Bach pouvaient être cités à côté des grands représentants européens de l'art baroque : Michel Ange, Rubens, Rembrandt, Bernini, Lope de Vega, Calderon. Au point de vue littéraire, l'époque comprise entre la Réforme et l'Aufklärung était considérée comme un désert. On lui rend mieux justice aujourd'hui, et on peut affirmer que cette période est celle des origines et des premiers pas de l'époque moderne ; pas incertains, mal assurés, manifestations d'ordre inférieur, mais dont les circonstances politiques, sociales et religieuses expliquent la maladresse. Poésie de société ; poésie mystique ; genres cultivés. Personnalités marquantes :



Digitized by Google

Opitz, Prince Ludwig d'Anhalt, Zesen, Andreas Gryphius, Scheffler). — A. HÖLTERMANN : *Hartmanns von Aue « Armer Heinrich » im Unterricht.* — R. ULLMANN : *Der Begriff « Romantisch »* (Sémantique du mot « romantique », avant Frédéric Schlegel, dans les œuvres de Schlegel, et après la dispersion de l'école romantique). — FR. BLUME : *Schweizerisches Sprachgut bei Gottfried Keller* (Liste des termes dialectaux suisses employés par Gottfr. Keller dans ses œuvres).

**Heft 7-8.** — E. ERMATINGER : *Aufriss der deutschen Literaturgeschichte, VI. Das Zeitalter der Aufklärung* (Etudie successivement : 1° La signification de l'« Aufklärung ». Réaction contre la suprématie du sentiment religieux et l'asservissement de la raison ; celle-ci devient la faculté maîtresse qui commande toute la vie de l'homme ; 2° « Le bon goût » ; 3° La poésie de la nature didactique et idyllique ; 4° La poésie anacréontique ; 5° Fable et satire ; 6° Comédie ; 7° Lutte au sujet de la nature de la poésie, Gottsched et les Suisses ; 8° Klopstock ; 9° Wieland ; 10° Lessing). — A. HÖLTERMANN : *Lessings Nathan im Lichte von Leibniz' Philosophie* (Importance du principe de causalité leibnizien dans les œuvres dramatiques de Lessing ; c'est en vertu de ce principe que Lessing motive avec une rigueur souvent excessive toutes les paroles et tous les actes des personnages de ses pièces, proscrit absolument le rôle du hasard. Les personnages de Nathan portent tous l'empreinte des idées leibniziennes et de la théorie des monades). — W. RUTZ : *Christian Wagner in französischem Urteil* (Il s'agit d'un article publié dans la Revue des Deux Mondes, en 1901, par le baron Ernest Seillière sur Christian Wagner, mort en 1918, poète encore peu connu de ses compatriotes, et que M. Seillière a, pour ainsi dire, découvert. Résumé de son important article). — HELENE DIHLE : *Volkstracht und Mode.* — H. KÜGLER : *Schriftum zur deutschen Volkskunde* (1927) (Comptes rendus). — P. ALPERS : *Märchen, Sage, Volkslied* (1925-1927) (Comptes rendus).

**Heft 9.** — HELMUT DE BOOR : *Märchenforschung* (Se défend d'apporter des résultats nouveaux ; veut simplement tracer le bilan des résultats obtenus par les méthodes antérieurement appliquées, et faire, chemin faisant, la critique de ces dernières. Théories des frères Grimm, leurs adversaires, en particulier Benfey, école finnoise avec Kaarle Krohn et Antti Aarne ; de nos jours Bédier en France, Naumann, Panzer, Ranke, von der Leyen, en Allemagne ; ces deux derniers, sur les traces de W. Wundt et de sa psychologie des peuples, attribuent une influence prédominante, sur la naissance des contes, au rêve, à l'ivresse et à l'extase. Théorie nouvelle d'André Jolles). — K. REICH : *Ziele und Wege des altdeutschen Unterrichts.* — W. LIEPE : *Literaturberichte. Vom Naturalismus bis zur Gegenwart* (Comptes rendus). — EWALD GEISSLER : *Phonetik, Sprech- und Vortragskunde, Redekunst* (Comptes rendus).

Digitized by Google

**Die schöne Literatur. — 1928. — Heft 6.** — FRITZ ROSTOSKY : *Hans Carossa* (Expose les traits particuliers et individuels qui font de Hans Carossa un poète d'une essence toute spéciale, de pure et fine qualité). — Notices biographiques et bibliographiques par ERNST METELMANN. — FR. ECKARDT : *Die Auflagen der Werke von Conrad Ferdinand Meyer* (Renseignements précis et curieux sur le nombre d'éditions des diverses œuvres du célèbre romancier). — W. VON EINSIEDEL : *Till Eulenspiegel wundert sich. Ein kosmisches Interview* (A propos de l'Eulenspiegel de G. Hauptmann.).

**Heft 7.** — H. CHR. KAERGEL : *Karl Söhle* (Encore un poète au cœur pur et frais comme celui d'un enfant ; en lisant ses œuvres en pleine nature on comprend le langage des oiseaux). — Renseignements biographiques et bibliographiques par ERNST METELMANN. — W. FRELS : *Die deutsche dramatische Produktion 1927* (Renseignements intéressants. En recul sur l'année 1926 avec 322 pièces contre 393 ; ces 322 pièces nouvelles se décomposent en 224 pièces jouées et 98 seulement « lues » ; 186 pièces sérieuses et 136 pièces gaies ; 96 pièces historiques, 10 bibliques, 40 légendaires, 141 d'actualité, etc. On confectionne encore des *Hermann*, des *Agnes Bernauer* et des *Wallenstein*. Les 224 représentations de pièces nouvelles ont été réparties entre 84 villes et 130 théâtres. Il convient de leur ajouter 77 pièces traduites, dont 27 françaises, etc.). — HANS BRANDENBURG : *Verse der Lebenden* (Titre d'un recueil de poésies lyriques publiées depuis 1910, et édité par H. E. Jacob avec une introduction sur l'histoire de la poésie lyrique allemande. Appréciation défavorable).

**Heft 8.** — MARIE JOACHIMI-DEGE : *Maria Waser* (Parmi les femmes de lettres d'hier et d'aujourd'hui, Maria Waser occupe une des premières places. Gravité et profondeur de son inspiration. Analyse de ses œuvres ; les trois dernières la montrent sous un aspect nouveau, en particulier son livre sur l'hellénisme). — Renseignements biographiques et bibliographiques par ERNST METELMANN. — G. BÜTTNER ; *Jeanne Berta Semmig* (Née d'un père allemand établi à Orléans et d'une mère française ; allie à la profondeur du sentiment propre à la race allemande la culture française la plus fine ; s'efforce, dans ses œuvres, de rester fidèle à l'une comme à l'autre de ses deux patries intellectuelles, et de montrer la nécessité de leur réconciliation). — Renseignements biographiques et bibliographiques sur Jeanne Berta Semmig, par ERNST METELMANN. — THOMAS ROFFLER : *Nachklang zu den Ibsen Feiern.*

**Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. — 1928. — Heft 1-2.** — ANTON DÖRRER : *H. v. Gilm als amtlicher Kritiker. Akten und Briefe, mitgeteilt.* (Intervention de Gilm en faveur de Stelzhamer ; Gilm et l'évêque Radigier ; Gilm censeur théâtral ; ses interventions à propos de pièces diverses de Shakespeare, Lessing, Gœthe, Schiller, Kleist et Grillparzer, Raimund, etc. — 1er article)

Digitized by Google

**Heft 3-4.** — G. HERZFELD : *Werke der bildenden Kunst als Quelle von Dichtungen.* (Dans quelle mesure et de quelle manière des œuvres de l'art plastique ont pu donner naissance à des œuvres poétiques. A propos de Gœthe, Fouqué, Immermann, Bercht, Hawthorne). — A. DÖRRER : *H. v. Gilm als amtlicher Kritiker* (Suite et fin. Gilm censeur théâtral ; ses interventions à propos d'œuvres de Raupach et Redwitz, Gutzkow et Mosenthal, et diverses pièces). — K. BRUNNER : *Die erste deutsche Romeo Übersetzung* (Cette première traduction allemande de *Roméo* se trouve dans un recueil anonyme paru à Bâle en 1758. A côté de défauts évidents, elle possède de précieuses qualités qui la rendent supérieure à celle de Wieland. On ne sait rien en ce qui concerne la personnalité de l'auteur de cette traduction). — *Kleinere Mitteilungen* : 1. *Zu Gœthes « Iphigenie »* ; 2. *Zu Schillers Gedicht « Hektors Abschied »* ; 3. *Zu Schillers « Pegasus im Joche »*, von C. FRIES ; 4. *Shaw und Hebbel*, von E. ROSENBACH.

**Die neueren Sprachen. — 1928. — Heft 4.** — E. SCHÖN : *Auseinandersetzung.* — L. ZIMMERMANN : *Kulturkunde und neusprachlicher Unterricht* (Expose à quelles conditions l'enseignement de la civilisation pourra être donné avec profit dans les classes de langues vivantes). — G. PANCONCELLI-CALZIA : *Das phonetische Laboratorium der Universität Hamburg* (Le seul dont les dépenses soient inscrites au budget régulier ; l'enseignement de la phonétique est assuré en outre à l'Université de Bonn, et dans diverses Universités étrangères dont est donnée la liste). — H. RHEINFELDER : *Experimentelle Phonetik in Paris* (Il s'agit du laboratoire de phonétique expérimentale fondé au Collège de France par l'abbé Rousselot, dont le directeur actuel est M. Millet, et le « préparateur » M. J.-M. Meunier).

L. M.

---

## Revues françaises

---

**Mercure de France. — 1928. — 1er Juillet.** — J. E. SPENLÉ *Stefan George* (L'esthète d'hier est devenu le prophète d'aujourd'hui. Qu'entre les deux « il n'y ait ni disparate ni opposition irréductible, lui-même l'a affirmé avec une insistance qui ne souffre aucune contradiction. Mais il y a là du moins un cas hautement représentatif où peut se lire l'histoire de toute une génération du lyrisme allemand ». C'est à Mallarmé qu'il a demandé le secret d'une « écriture » nouvelle. Mais c'est surtout des Parnassiens français qu'il a reçu l'initiation à une technique concrète du vers encore insoupçonnable.... Son rôle comme chef du *Männerbund*, sorte d'ordre des Templiers nouveau).

L. M.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE

Hermann Kienzl, qui fut journaliste et critique littéraire, est mort le 13 mai à Berlin, à l'âge de 63 ans.

Max Scheler, à qui des œuvres philosophiques de haute portée ont conféré une notoriété de bon aloi, a été victime le 20 mai d'un accident cardiaque. Il n'avait que 54 ans.

On annonce la mort à Breslau, le 25 juin, de Karl Drescher, qui s'est distingué par une excellente édition des œuvres de Luther (édition de Weimar). Il était né en 1864.

Si Drescher a contribué aux progrès de la littérature en éditant des œuvres du XVe au XVIIe siècle, Erich Petzet, mort juste un mois après Drescher, à l'âge de 58 ans, a consacré le meilleur de son activité à l'édition et à l'étude d'œuvres des modernes Platen et Paul Heyse.

Le 14 août est mort à Davos le poète Alfred Henschke, qu'un nombre considérable de lecteurs connaît sous le nom de Klabund.

Parmi les comptes rendus critiques qui se présentent en ligne serrée dans les numéros 27-36 (7 juillet-8 septembre) de la *Deutsche Literaturzeitung* (Berlin, Walter de Gruyter) il faudrait mentionner tous ceux qui ont trait à la littérature ou à la philologie allemandes. Bornons-nous à citer les suivants qui ont une indiscutable valeur critique : R. Leicher : Die Totenklage in der deutschen Epik (J. Schwietering) ; H. Kiessling : Die Ethik Frauenlobs (Ehrismann) ; Luise Berthold : Hessen-Nassauisches Volkswörterbuch (A. Hübner) ; Johanna Jarislowsky : Schillers Übertragungen aus Vergil im Rahmen der deutschen Aeneis-Übersetzung des 18. Jahrhunderts (R. Alewyn).

Du romancier-poète Alfred Döblin M. Walthari Dietz donne dans le numéro d'août de la *Neue Schweizer Rundschau* (Nouvelle Revue Suisse) une fine caractéristique ; il nous enseigne que le monde de Döblin est une création arbitraire, subtile, obscure parfois et toujours remarquable de puissance et d'originalité. Le mois de septembre du même périodique, consacré en partie à Tolstoï, offre à ses lecteurs un brillant essai de M. Otto Flake sur « le roman d'aujourd'hui et de demain ». Pour M. Flake le roman ne meurt pas ; il ne doit pas mourir ; il est même le seul genre littéraire qui ait de l'avenir, pourvu qu'il consente à devenir un produit de l'art, c'est-à-dire une œuvre objective continuant, avec des moyens et des buts nouveaux, l'épopée antique.

Digitized by Google

La revue *Europe* du 15 juillet n'est qu'un concert en l'honneur de Tolstoï. Instrumentistes : Stefan Zweig, Romain Rolland, etc. Le 15 août, concert encore, cette fois pour célébrer James Frazer, qui est le héros du folklore comme Tolstoï est celui du roman. Tous deux illuminés de gloire internationale. Le romancier allemand connu, Leonhard Frank, nous conte dans les numéros d'août et de septembre l'histoire de *Karl et Anna*, qui se découvrent par une sorte d'invincible prédestination et qu'unissent d'irrésistibles sympathies. Traduction coulante de R. Altdorf et René Jouglet.

Une belle et intelligente étude de M. le Dr Friedrich Bock sur Albert Durer et le livre orne le fascicule de juin de la *Revue Rhénane*, qui présente aussi, entre autres articles captivants, des souvenirs historiques sur Bacharach, des notes sur les *Brigands* de Schiller et la littérature française, un parallèle évoquant les figures de Guyau et de Nietzsche, une appréciation des *Poèmes d'un républicain* de M. H. Werneke, enfin, une revue du théâtre allemand actuel, revue d'où il ressort que Wedekind et G. Hauptmann reconquièrent en ce moment la faveur du public.

Dans *Der Sturm* de juillet et d'août derniers on lit un article de Mme Larissa Reissner sur M. Junkers. Cette étude met en relief les efforts qu'a faits le célèbre constructeur d'avions pour produire des appareils destinés à survoler le monde entier et à créer ainsi de constantes communications aériennes internationales. Le fascicule d'août de la même revue contient un curieux récit, dû à M. Herwarth Walden — qui vient de fêter son 50e anniversaire de naissance — d'un concert donné aux hôtes de la maison centrale de Plötzensee.

Revenant sur un sujet qui lui tient à cœur et qui d'ailleurs assiège la pensée des historiens de la littérature, M. R. Petsch fait dans le *Hamburger Fremdenblatt* du 9 juin 1928 d'utiles réflexions. Il met en garde contre le morcellement de l'histoire littéraire, qui ne doit être exclusivement ni sociologique, ni histoire du style, ni observation des idées philosophiques et morales, ni étude chronologique des formes, mais dont l'objet est d'examiner la transformation de ces éléments en une valeur poétique. — C'est encore un retour sur une analyse antérieure que représente la *Gœthes Mondlyrik*, que publie M. Petsch dans la *Zeitschrift für deutsche Bildung* (No 6, 1928). Le savant critique complète ici, à l'aide d'aperçus nouveaux, l'étude qu'il a faite précédemment des trois poèmes où Gœthe a associé la lune aux effusions de sa sensibilité et qu'il a pénétrés d'éléments qui, comme nous l'avons remarqué (*Revue Germanique*, juillet-septembre 1928, p. 325), sont caractéristiques de son évolution morale et poétique.

Outre l'indispensable *Wöchentliches Verzeichnis* le « Börsenverein der deutschen Buchhändler zu Leipzig » édite le *Literarisches Zentral-*

Digitized by Google

*blatt für Deutschland*, fondé il y a 79 ans par Fr. Zarncke. Les deux publications ne se répètent pas. Là on trouve la simple indication bibliographique des livres parus ; ici une liste des livres et articles importants ayant récemment vu le jour et, souvent, une brève analyse des écrits signalés. Cette analyse, généralement objective, suffit à renseigner le lecteur dans la plupart des cas. En possession de ces deux périodiques, qui réclament leur place dans toute bibliothèque publique, le chercheur sera puissamment secouru au point de vue bibliographique.

Le compte rendu d'un livre de M. Fr. Ranke sur *Tristan* (*Euphorion* XXIX, 247 ss.) a été l'occasion pour M. W. Golther d'exposer ses propres idées sur l'origine et l'évolution de la légende des amants de Bretagne. Selon lui, il a existé un *Tristan* primitif que l'on reconstitue en réunissant les éléments communs à l'*Estoire* et au *Tristan* de Thomas. Ce *Tristan* primitif est né en Aquitaine, où Guillaume de Poitiers et sa fille Aliénor s'intéressèrent à l'aventure d'amour devenue si célèbre par la suite. Eilhart reçut de Mathilde, fille d'Aliénor, la version picarde de l'« Estoire » due à Li Kièvres, qui a ajouté des traits nouveaux au *Tristan* primitif. Thomas a également enrichi le texte ancien de données personnelles. Les éléments celtiques du poème furent transmis à l'auteur du *Tristan* primitif par le conteur Bréri et par les chanteurs de lais bretons. L'épisode de la forêt est un emprunt au *Girart de Roussillon*. Ce n'est donc pas en Angleterre, mais dans la France du sud-ouest qu'aurait été créée la version première du poème promis à l'immortalité.

M. John A. Walz, de l'Université Harvard, a consacré à l'histoire de la légende de Faust, et des formes dramatiques qu'elle a revêtues, deux études publiées, l'une dans « Modern Language Notes » (juin 1927) sous le titre : *An English Faustsplitter*, l'autre dans « The Germanic Review » (janvier 1928), sous celui de : *A German Faust Play of the Sixteenth Century*. Ce que l'auteur appelle « An English Faustsplitter » est un passage extrait de l'*Itinerary* de Fynes Moryson, publié à Londres en 1617, et où il est question du séjour supposé de Faust à Wittenberg vers l'an 1500. A ce propos, les diverses mentions qui ont été faites de ce séjour sont indiquées et confrontées. Dans le deuxième article, M. Walz examine la question, souvent débattue, relative à l'existence d'une forme dramatique de la légende de Faust, en Allemagne, antérieurement à l'œuvre de Marlowe. Pour les uns, le « Volksschauspiel » et le « Puppenspiel » allemands dériveraient directement de la pièce anglaise ; pour d'autres, au contraire, les différences entre cette dernière et les formes dramatiques allemandes populaires seraient trop considérables et laisseraient supposer l'existence d'une pièce allemande antérieure, indépendante, dont les éléments auraient été combinés avec d'autres

Digitized by Google

empruntés à Marlowe, pour donner naissance au Volksschauspiel. Dans un recueil de *Curiositäten* publié par le beau-frère de Gœthe, Chr. A. Vulpius, figure (5. Stück, 1825) un récit du carnaval de Nüremberg de 1588, d'où il résulterait, selon M. Walz, qu'au printemps de 1588 existait une pièce allemande sur le Docteur Faust, bien connue à Nüremberg tout au moins, entièrement indépendante de celle de Marlowe, qui ne fut terminée qu'à la fin de cette même année, indépendante aussi du *Faustbuch* de Spiess, publié en automne 1587. Cette pièce devait être dans le style des comédies de Hans Sachs. Les archives de la ville de Nüremberg permettraient, sans doute, d'aboutir à des conclusions plus précises sur cette question dont l'intérêt est réel.

Mlle Geneviève Bianquis, docteur ès lettres, agrégée de l'Université, professeur au lycée Fénelon, a remporté le premier prix (2.000 marks) à un concours international, ouvert sous les auspices de la *Nietzsche-Gesellschaft* de Munich, sur ce sujet : L'influence de Nietzsche sur la pensée française. Le mémoire primé paraîtra, en français, aux frais et sur les presses de la *Nietzsche-Gesellschaft*, vers la fin de l'année.

Le prix de : Ferd. HOLTHAUSEN : *Etymologisches Wörterbuch der englischen Sprache* (Leipzig, Tauchnitz, 1927), est de 8 mk., et non de 2,50 mk.

Dans le dernier rapport annuel présenté à l'Assemblée générale de « l'Office National des Universités et Écoles françaises » par le Directeur de l'Office, M. Ch. Petit-Dutaillis, on lit les lignes suivantes : « Ces relations (avec l'Allemagne) sont déjà reprises... La dernière statistique des étudiants étrangers signale la présence de 732 étudiants allemands dans nos universités. Trois bourses ont été offertes par l'Université de Francfort à des étudiants français. Un comité franco-allemand s'est occupé avec activité d'un échange d'écoliers de famille à famille... Mais la France est restée sur la réserve. Les Français vont peu étudier en Allemagne, les professeurs allemands sont peu invités en France, et il n'existe aucune bourse correspondant à celles qui ont été créées par l'Université de Francfort. Il devient donc nécessaire que le problème soit abordé. Il fait partie du problème général de la pacification européenne ». Suit un exposé des projets de M. Ch. Petit-Dutaillis visant à établir entre la France et l'Allemagne des relations intellectuelles suivies, qui ne peuvent que servir les intérêts de l'un et l'autre pays.

---

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## I. — ARTICLES ORIGINAUX

Pages

**Bertrand (J.-J. A.).** — Sur les pas de Gœthe en Italie.
Deuxième article . . . . . 1

**Pineau (Léon).** — Lettres d'Ibsen à Georg Brandès (1866-1898) :
Premier article . . . . . 103
Deuxième (et dernier) article . . . . . 215

**Seillière (baron Ernest).** — Schiller et le romantisme français . . . 327

## II. — NOTES ET DOCUMENTS

**Brun (L.).** — Hermann von Keyserling et son Ecole de sagesse :
Premier article . . . . . 14
Deuxième (et dernier) article . . . . . 117

**Brun (L.).** — Hebbeliana . . . . . 229

**Fournier (A.).** — Critique et traduction . . . . . 338

**Libis (G.).** — Sur l'origine d'un néologisme . . . . . 348

## III. — REVUES ANNUELLES

**Fournier (A.).** — Le roman allemand, I, II . . . . . 21, 130

**Denis (Joseph).** — Le théâtre allemand . . . . . 234

**Schneider (Camille).** — La poésie allemande . . . . . 350

## IV. — COMPTES RENDUS CRITIQUES

*Aberg* (*Nils*). — The Anglo-Saxons in England (F. Mossé) . . . . . 252

*Adolf* (*H.*). — Die Philosophie des Grafen Keyserling (L. B.) . . . . . 274

*Altrichter* (*Dr. A.*). — Karl Hans Strobl (A. Fournier) . . . . . 25

*Bab* (*J.*). — Das Wort Friedrich Hebbels (L. Brun) . . . . . 230

*Bainville* (*J.*). — L'Allemagne romantique et réaliste (F. Piquet) . . . 182

*Bellessort* (*A.*). — Le Crépuscule d'Elseneur (L. Pineau) . . . . . 283

*Bernt* (*A.*). — Voir *Burdach* (*K*).

*Bie* (*O.*). — Franz Schubert (R. P.) . . . . . 184

*Binding* (*R. G.*). — Rufe und Reden (L. Brun) . . . . . 278

*Blei* (*F.*). — Glanz und Elend berühmter Frauen (L. Brun) . . . . . 70

*Bloch* (*H.*). — Voir *Zweig* (*H.*).

*Bornstein* (*P.*). — Hebbels Persönlichkeit (L. Brun) . . . . . 231

*Boss* (*G.*). — Erziehertum im Sinne Gœthes und Fichtes (L. B.) . . . 260

*Braig* (*Fr.*). — Heinrich von Kleist (I. Rouge) . . . . . 385

*Brandl* (*A.*) u. *O. Zipfel.* — Mittelenglische Sprach- und Literaturproben. 2. Aufl (F. M.) . . . . . 160

*Breul* (*K.*). — The Cambridge Songs (F. P.) . . . . . 164

*Breysig.* — Voir : *Geist und Gesellschaft.*

Digitized by Google

*Bühler* (*J.*). — Ordensritter und Kirchenfürsten (F. P.) . . . . . 162
*Burdach* (*K.*). — Der Ackermann aus Böhmen. — Der Dichter des Ackermann aus Böhmen und seine Zeit (F. P.). . . . . 51
*Busse* (*Kurt*). — Hermann Sudermann (A. Fournier). . . . . 21
*Carré* (*J.-M.*). — La vie de Gœthe (F. P.) . . . . . 168
*Clarke* (*M.-A.*). — Heine et la monarchie de Juillet (F. P.) . . . . . 172
*Curtius* (*E.-R.*). — Französischer Geist im neuen Europa (L. Brun) . . 401
*Delage* (*G.*). — Voir : *Frank* (*B.*) et *Viebig* (*Cl.*).
*Diesch* (*C.*). — Bibliographie der germanistischen Zeitschriften (F. Piquet) 161
*Dungern* (*O. Frh. v.*). — Adelsherrschaft im Mittelalter (F. Piquet) . . 373
*Ejrhard* (*A.*). — Le prince de Puckler-Muskau, I (F. P.). . . . . 171
*Ehrismann* (*G.*) — Geschichte der deutschen Literatur bis zum Ausgang des Mittelalters. II. Teil : Die mittelhochdeutsche Literatur (F. P.). 165
*Eichhorn* (*G.*). — Der Urnenfriedhof auf der Schanze bei Grossromstedt (F. Piquet). . . . . 154
*Ermatinger* (*E.*). — Barock und Rokoko in der deutschen Dichtung (L. Mis). . . . . 55
*Essl* (*K.*). — Über G. Kellers « Sinngedicht » (J. Dresch) . . . . . 267
*Eulenberg* (*H.*). — Sterbliche Unsterbliche (C. Schneider). . . . . 404
*Fehse* (*W.*). — Raabes Leben (I. Kientz). . . . . 390
*Feist* (*L.*). — Rahel Varnhagen (I. Rouge) . . . . . 387
*Feist* (*S.*). — Germanen und Kelten in der antiken Überlieferung (F. Piquet) . . . . . 44
*Fiesel* (*E.*). — Sprachphilosophie der deutschen Romantik (I. Rouge) . 382
*Forchhammer* (*J.*). — Einführung in die deutsche und allgemeine Sprachlautlehre (F. Piquet) . . . . . 409
*Frank* (*B.*). — Les journées du roi, trad. p. J. Delage (A. Fournier). . 346
*Frankenberger* (*J.*). — Walpurgis (H. Lichtenberger). . . . . 169
*Füller* (*F.*). — Problem der Frau in Kleists Dramen u. Novellen (I. R.). 262
*Geist und Gesellschaft* [Mélanges Breysig] (E. Seillière) . . . . . 125
*Gleichen-Russwurm* (*Al. v.*). — Die Lust der Welt (C. Schneider) . . . 404
*Götze* (*A.*). — Ein fremder Gast. Frau von Staël in Deutschland (J. Dresch) . . . . . 387
*Gordon* (*E. V.*). — An Introduction to Old Norse (F. Mossé) . . . . . 158
*Gordon* (*W. v*). — Dramatische Handlung in « König Oidipus » u. « Der Zerbrochene Krug » (I. R.) . . . . . 263
*Gottschalk* (*R.*). — Spitteler (C. Schneider) . . . . . 363
*Greyerz* (*O. v.*). — Das Volkslied der deutschen Schweiz (C. Schneider) . 357
*Grimm* (*frères*). — Briefwechsel der Brüder Grimm mit K. Lachmann Hrsg. v. A. Leitzmann. — Briefwechsel zwischen Jacob Grimm u. Karl Gœdeke. Hrsg. von J. Bolte (F. P.) . . . . . 173
*Groos* (*H.*). — Der deutsche Idealismus und das Christentum (E. Seillière) 75
*Günther* (*H. F. R.*). — 1. Rassenkunde des deutschen Volkes (12. Aufl.). 2. Rasse und Stil (F. P.) . . . . . 156
*Gumpert* (*C.*). — Fränkisches Mesolithicum (F. Piquet). . . . . 154
*Gundolf* (*F.*). — Caesar im neunzehnten Jahrhundert (E. Seillière). . . 174

Digitized by Google

*Hahn* (E.). — Die Pädagogik der Gegenwart in Selbstdarstellung (O. Guinaudeau) . . . . . 77
*Havenstein* (*M.*). — Thomas Mann (A. Fournier) . . . . . 342
*Heess* (*W.*). — Raabe, seine Zeit und seine Berufung (I. Kientz) . . . . 390
*Heilborn* (*E.*). — E. T. A. Hoffmann (L. M.) . . . . . 63
*Heuschele* (*O.*). — Die Ausfahrt (C. Schneider) . . . . . 394
*Hildebrandt* (*K.*). — Gesundheit und Krankheit in Nietzsches Leben und Werk (H. Lichtenberger) . . . . . 67
*Holmberg* (*J.*). — Eine mittelniederfränkische Übertragung des Bestiaire d'amour (F. P.) . . . . . 256
*Horst* (*C.*). — Die Architektur der deutschen Renaissance (F. Benoit) . 405
*Houben* (*H.-H.*). — J. P. Eckermann (F. Piquet) . . . . . 375
*Hürlimann* (*M.*). — Frankreich (L. B.) . . . . . 283
*Ingerslev* (*Fr.*). — Genie und sinnverwandte Ausdrücke in den Schriften und Briefen Friedrich Schlegels (L. Mis) . . . . . 62
*Jensen* (*P.*). — Wörterbuch der nordfriesischen Sprache der Wiedingharde (F. Piquet) . . . . . 370
*Jonsson* (*S.*). — A primer of Modern Icelandic (F. M.) . . . . . 159
*Jung* (*C. G.*). — Psychologische Typen (E. S.) . . . . . 178
*Kaplan* (*L.*). — 1. Das Problem der Magie und die Psychoanalyse. 2. Die göttliche Allmacht (E. S.) . . . . . 179
*Kellers*. — Briefe. Eingel. v. M. Nussberger (L. Mis) . . . . . 265
*Kern* (*F.*). — Stammbaum und Urbild der Deutschen (F. Piquet) . . . 154
*Kerr* (*A.*). — Es sei wie es wolle (L. Brun) . . . . . 277
*Keyserling* (H. v.). — Die neuentstehende Welt (L. Brun) . . . . . 14
*Id.* — Menschen als Sinnbilder (L. Brun) . . . . . 17
*Id.* — Wiedergeburt (L. Brun) . . . . . 117
*Id.* — Schöpferische Erkenntnis (E. Seillière) . . . . . 177
*Id.* — Wiedergeburt (E. Seillière) . . . . . 275
*Kienast* (*R.*). — J. V. Andreae und die vier echten Rosenkreutzer-Schriften (F. P.) . . . . . 167
*Kieseritzky* (*E.*). — Die Schönheit unserer Muttersprache (L. Mis) . . . 43
*Kihlbom* (*A.*). — Fifteenth Century English I (F. M.) . . . . . 253
*Klages* (*L.*). — Die psychologischen Errungenschaften Nietzsches (H. Lichtenberger) . . . . . 268
*Köhler* (*W.*). — Hermann Stehr (A. Fournier) . . . . . 142
*Léon* (*Xavier*). — Fichte et son temps (t. II, 2e p.) (F. Piquet) . . . . 170
*Leppla* (*R.*). — Wilhelm Meinhold und die chronikalische Erzählung (A. Fournier) . . . . . 340
*Lessing* (*Th.*). — Rudolf Hans Bartsch (A. Fournier) . . . . . 24
*Lessing* (*Th.*). — Europa und Asien (L. B.) . . . . . 281
*Leyen* (*Fr. v. d.*). — Deutsche Dichtung in neuer Zeit (C. Schneider) . . 367
*Lipmann* (*H.*). — Georg Büchner und die Romantik (I. Rouge) . . . . 388
*Lipps* (*H.*). — Untersuchungen zur Phaenomenologie der Erkenntnis (E. Seillière) . . . . . 277
*Littmann* (*A.*). — Schillers Geschichtsphilosophie (I. Rouge) . . . . . 58

Digitized by Google

*Ludwig* (*E.*). — Kunst und Schicksal (L. Brun) . . . . . 185
*Maanen* (*W. van*). — Maarten Maartens (A. Fournier) . . . . . 130
*Mahrholz* (*W.*). — Deutsche Dichtung der Gegenwart (F. Piquet) . . . 175
*Masereel* (*Fr.*). — Mein Stundenbuch. — Die Sonne (C. Schneider) . . 396
*Maync* (*H.*). — Deutsche Dichter (L. Brun) . . . . . 259
*Mensing* (*O.*). — Schleswig-Holsteinisches Wörterbuch (F. Piquet) . . 370
*Meyer* (*E. M.*). — Die Bedeutungsentwicklung von germ. * mōda (F. Mossé) . . . . . 369
*Meyer-Benfey* (*H.*). — Kleist (I. R.) . . . . . 264
*Mielke* (*R.*). — Siedlungskunde des deutschen Volkes (F. Piquet) . . . 154
*Minde-Pouet* (*G.*). — Kleists letzte Stunden (I. R.) . . . . . 264
*Id.* — Jahrbuch der Kleist-Gesellschaft 1925 u. 1926 (L. Brun) . . . . 264
*Mis* (*L.*). — Sébastien Mercier, Schiller und Otto Ludwig (A. Fournier) 338
*Mothlew* (*Ilia*). — Verdeckte Handlung in Hebbels Drama (L. Brun) . . 232
*Müller, A. D.* — Fr. W. Foerster und die wirkliche Welt (R. Pitrou) . 398
*Muschg* (*W.*). — Kleist (I. R.) . . . . . 263
*Nollau* (*H.*). — Germanische Wiedererstehung (F. Mossé) . . . . . 46
*Otmar-Scheiwiller* (*P.*). — Annette von Droste-Hülshoff in der Schweiz (O. Guinaudeau) . . . . . 389
*Panofsky* (*E.*). — Die deutsche Plastik des 11. bis 13. Jahrhunderts (F. Benoit) . . . . . 78
*Panzer* (*F.*). — Italische Normannen in deutscher Heldensage (F. Piquet) 50
*Patry* (*R.*). — La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui (R. Pitrou) . . 73
*Paulsen* (*R.*). — Aufruf an den Engel (L. B.) . . . . . 273
*Perquin* (*N.*). — Raabes Motive (I. Kientz) . . . . . 390
*Petersen* (*J.*). — Wesensbestimmung der deutschen Romantik (I. Rouge) 379
*Polgar* (*A.*). — Stichproben (L. Brun) . . . . . 272
*Potthoff* (*A.*). — Hermann Löns und das Volkslied (A. Fournier) . . . . 341
*Prinzhorn* (*H.*). — Gespräche über Psychoanalyse (E. S.) . . . . . 179
*Ras* (*G.*). — Börne und Heine als politische Schriftsteller (J. Dresch) . . 388
*Rehm* (*W.*). — Geschichte des deutschen Romans (A. Fournier) . . . . 152
*Reinkemeyer* (*F.*). — Adam Müllers ethische u. philosophische Anschauungen (I. Rouge) . . . . . 261
*Rosenfeld* (*H. F.*). — Mittelhochdeutsche Novellenstudien, I. Der Hellerwertwitz. II. Der Schüler von Paris (F. P.) . . . . . 54
*Rothacker* (*E.*). — Probleme der Weltanschauungslehre (E. S.) . . . . 181
*Rouge* (*I.*). — Voir *Schiller* : Œuvres choisies.
*Saelden Hort* (*Der*). — Hrsg. von H. Adrian (F. P.) . . . . . 52
*Scharrer* (*W.*). — Raabes literarische Symbolik (I. Kientz) . . . . . 390
*Schatz* (*G.*). — Althochdeutsche Grammatik (F. P.) . . . . . 163
*Scheler* (*M.*). — Wesen und Formen der Sympathie (E. S.) . . . . . 180
*Schiller*. — Œuvres choisies. Traduit par I. Rouge (E. Seillière) . . . . 378
*Schlegel* (*August Wilhelm*) und *Friedrich Schlegel* im Briefwechsel mit *Schiller* und *Gœthe*. Hrsg. v. J. Körner und Ernst Wienecke (F. Piquet) 61

Digitized by Google

*Schmidt* (*R.*). — Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen. Bd 6 (E. Seillière) . . . . . 396
*Schneider* (*F. J.*). — Der expressive Mensch und die deutsche Lyrik der Gegenwart (C. Schneider) . . . . . 392
*Scholl* (*F.*). — Clemens Brentano u. Gœthe (L. B.) . . . . . 261
*Schrickel* (*L.*). — Weimar (L. M.) . . . . . 69
*Schuchard* (*G. C. L.*). — Studien zur Verskunst des jungen Klopstock (M. Herman) . . . . . 375
*Schwarz* (*E.*). — Die germanischen Reibelaute s, f, ch, im Deutschen (F. Piquet) . . . . . 41
*Schweitzer* (*A.*). — Kultur und Ethik (E. Seillière) . . . . . 177
*Seidel* (*A.*). — Bewusstsein als Verhängnis (E. Seillière) . . . . . 271
*Seillière* (*E.*). — Morales et religions nouvelles en Allemagne (F. Piquet). 71
*Sell* (*Sophie Ch. von*). — Eine Frohnatur (H. Saugrain) . . . . . 58
*Siebs* (*T.*). — Deutsche Bühnenaussprache. 14. Aufl. (F. Piquet) . . . . 409
*Silz* (*W.*). — H. v. Kleist's conception of the tragic (I. R.) . . . . . 262
*Sorge* (*S.*). — R. J. Sorge. Unser Weg (F. Piquet) . . . . . 394
*Spiero* (*H.*). — Ernst Zahn, das Werk und der Dichter (A. Fournier) . . 27
*Id.* — Die Heilandsgestalt in der neueren deutschen Dichtung (R. Pitrou) . . . . . 176
*Stammler* (*W.*). — Von der Mystik zum Barock (E. Seillière) . . . . . 258
*Id.* — Deutsche Literatur (F. Piquet) . . . . . 392
*Strecker* (*K.*). — Carmina Cantabrigiensia (F. P.) . . . . . 164
*Streicher* (*S.*). — Spitteler und Böcklin (L. Mis) . . . . . 68
*Stuckert* (*F.*). — Das Drama Zacharias Werners (I. Rouge) . . . . . 383
*Sydow* (*E. v.*). — Die Kultur des deutschen Klassizismus (L. M.) . . . . 57
*Teske* (H.). — Das Eindringen der hochdeutschen Schriftsprache in Lüneburg (F. Piquet) . . . . . 374
*Tiersot* (*J.*). — Don Juan de Mozart (R. Pitrou) . . . . . 184
*Tillich* (*P.*). — Die religiöse Lage der Gegenwart (L. B.) . . . . . 280
*Tonnelat* (*E.*). — Histoire de la langue allemande (F. Piquet) . . . . . 254
*Transcription* phonétique et translitération (F. Mossé) . . . . . 406
*Vagantenlieder.* — Übertr. u. eingel. von H. R. Ulich (F. P.) . . . . . 257
*Van der Meer* (*M. J.*). — Historische Grammatik der niederländischen Sprache (F. P.) . . . . . 41
*Vetter* (*A.*). — Kritik des Gefühls (E. S.) . . . . . 182
*Viebig* (*Cl.*). — Sous l'arbre de la Liberté, traduit par J. Delage (A. Fournier) . . . . . 347
*Wahnes* (*G. H.*). — Freundliches Begegnen (H. Saugrain) . . . . . 377
*Walde* (*A.*). — Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen (A. Meillet) . . . . . 40
*Walzel* (*O.*). — Vom Wesen der Dichtung (C. Schneider) . . . . . 351
*Wechssler* (*E.*). — Esprit und Geist (E. Seillière) . . . . . 399
*Wege nach Orplid.* — Bd 26 et 27 (L. Mis) . . . . . 269
*Welkisch* (*C.*). — Vergeistigung (E. S.) . . . . . 278

Digitized by Google

*Wentscher* (*E.*). — Rufnamen des deutschen Volkes (F. Piquet). . . . 373
*Wernhers* (*Priester*, Maria. — Hrsg. von Carl Wesle (F. P.) . . . . 53, 190
*Wiegler* (*P.*). — Geschichte der Weltliteratur (L. Brun) . . . . . 491
*Wildhagen* (*K.*). — Der englische Volkscharakter (L. Brun). . . . . 403
*Wolff* (*K. F.*). — Rassenlehre (F. P.) . . . . . 44
*Zachrisson* (*R. E.*). — English place-names and river-names (F. M.). . 252
*Zeeman* (*D. J. C.*). — Stilistische Untersuchungen über Rudolf von Ems' Weltchronik (F. Piquet) . . . . . 372
*Zincke* (*P.*). — Paul Heyses Novellentechnik (A. Fournier). . . . . 339
*Zweig* (*S.*). — Dostoïevski. Traduit par H. Bloch (A. Fournier). . . . 345

## BULLETIN

*Abraham a Santa Clara.* — Wunderkur. P. p. K. Bertsche (F. P.) . . . 292
*Alt* (K.). — Voir *Gœthes* Werke.
*Andersen.* — Rien qu'un violoneux. Traduit par Mathilde et Pierre Paraf. (L. P.) . . . . . 298
*Anthologie* des troubadours, XII^e et XIII^e siècles, par A. Jeanroy (F. P.) 192
*Anzengruber.* — Ausgewählte Werke. Ed. p. C. W. Neumann (F. P.) . . 296
*Behrendt* (*L.*). — The ethical Teaching of Hugo of Trimberg (F. P.) . . . 290
*Bergemann* (*F.*). — Bettinas Leben und Briefwechsel mit Gœthe (F. P.) 85
*Bertsche* (*K.*). — Voir *Abraham a Santa Clara.*
*Bianchi* (*L.*).—Der junge Görres und Fr. Hölderlins Hyperion (L. M.) . 85
*Bibliography* (*Annual*) of English Language and Literature (F. M.) . . 284
*Bibliothek* wertvoller Novellen und Erzählungen (L. M.) . . . . . 297
*Bin Gorion* (*Rahel* et *Emmanuel*). — Sagen der Juden zur Bibel (F. P.) 411
*Bismarck.* — Gedanken und Erinnerungen (L. M.) . . . . . 86
*Breul* (*K.*). — The romantic movement in German Literature (L. M.) . 85
*Brögger* (*A. W.*).—Kulturgeschichte des norwegischen Altertums (F. M.) 187
*Burdach* (*K.*). — Namen- und Sachregister zu Vorspiel I u. II (F. P.) . 189
*Id.* — Die nationale Aneignung der Bibel (F. P.) . . . . . 291
*Busbecq* (*O. G. de*). — Voir : *Forster* (*E. S.*).
*Colgrave* (*B.*). — The Life of Bishop Wilfrid by Eddius Stephanus (F. M.). . . . . 188
*Dresdner* (*A.*). — Schwedische u. norwegische Kunst seit der Renaissance (F. M.). . . . . 186
*Eberhard* (*Priester*). — Gandersheimer Reimchronik des Priesters Eberhard. Hrsg. v. L. Wolff (F. P.) . . . . . 190
*Egge* (*P.*). — Hansine Solstad. Traduit par P. G. La Chesnais (L. P.) . 299
*Ehrler* (*H. H.*). — Das Gesetz der Liebe (A. F.). . . . . 300
*Ermatinger* (*E.*). — Krisen und Probleme der neueren deutschen Dichtung (F. P.). . . . . 81
*Feiler* (*L.*). — Die Entstehung des Christentums aus dem Geiste des magischen Denkens (A. F.). . . . . 299
*Forster* (*E. S.*). — Turkish Letters of Ogier Ghiselin de Busbecq (F. M.) 411
*Genévrier* (*P.*). — Précis de phonétique comparée française et anglaise (F. P.) . . . . . 302
*Gereke* (*P*). — Voir *Konrad von Würzburg.*
*Gæken*, *W.* — Herder als Deutscher (L. M.) . . . . . 82

Digitized by Google

*Görres* (*J. v.*). — Voir *Schellberg.*
*Gœthe.* — Gœthes Werke, hrsg, v. R. Petsch (F. P.). . . . . 191
*Id.* — Gœthes Werke. Ed. p. Karl Alt (F. P.) . . . . . 294
*Gœthe Society.* — Publications, 1924-1926 (L. M.). . . . . 192
*Grimm.* — Märchen der Brüder Grimm. P. p. J. Lefftz (F. P.) . . . . . 294
*Grootaers* (*L.*). — Voir *Lecoutère.*
*Halpérine-Kaminsky* (*E.*). — *V. Tourgueneff* (*I.*).
*Hauschild* (*O.*). — Sprache und Stil des Kaufmanns (F. P.). . . . . 290
*Heep* (*Martha*). — Die Colloquia familiaria des Erasmus und Lucian (F. P.) . . . . . 293
*Hellinghaus* (*O.*). — Maximilian von Mexiko (F. P.). . . . . 412
*Herthum* (*P.*). — Voir *Wasserzieher* (*E.*).
*Holthausen* (*F.*). — Etymologisches Wörterbuch der englischen Sprache (F. P.). . . . . 288
*Jean-Laval* (*M^me Lily*). — La Quenouille du bonheur (L. P.) . . . . . 297
*Jeanroy* (*M^me B. A.*). — Voir *Roman de la Rose*, et *Roman de Renard.*
*Jedlicka* (*G.*). — Albert Durer (F. P.) . . . . . 412
*Johnson* (*E.*). — Lettre recommandée. Traduit par Victor Vinde (L. P.) 299
*Kennedy* (*A. G.*). — Voir *Tatlock* (*J. S. P.*).
*Klinghardt* (*H.*). — Übungen im deutschen Tonfall (F. P.) . . . . . 413
*Körner* (*J.*). — Recht und Pflicht. Eine Kleiststudie (F. P.) . . . . . 295
*Konrad von Würzburg.* — Legenden. Hrsg. v. P. Gereke (F. P.). . . . 82
*Kossinna* (*G.*). — Altgermanische Kulturhöhe (F. P.) . . . . . 284
*Kreidolf* (E.). — Das Hundefest (F. P.) . . . . . 87
*La Chesnais* (*P. G.*). — Voir *Egge* (*P.*).
*Lagerholm* (*Ake*). — Drei Lygisogur (F. P.). . . . . 286
*Lecoutère* (*C. P. F.*) et *Dr. L. Grootaers.* — Inleiding tot de Taalkunde van het Nederlandsch (F. P.) . . . . . 286
*Lefftz* (J.). — Voir *Grimm.*
*Leopold* (*O.*). — 1. Deutscher Briefsteller. — 2. Handbuch der deutschen Umgangssprache (4^e éd.) (L. M.). . . . . 189
*Ljunggren* (*Ragnar*). — Om den opersonliga konstruktionen (F. M.). . . 285
*Lokotsch, K.* — Etymologisches Wörterbuch der indianischen Wörter im Deutschen (F. P.) . . . . . 287
*Ludovici* (*A.*). — Denkfibel (L. M.) . . . . . 301
*Lüttge* (*E.*). — Richtiges Deutsch (L. M.) . . . . . 79
*Maurière* (*G.*). — Peau-de-Pêche (L. P.) . . . . . 298
*Meier-Graefe* (*G.*). — Pyramide und Tempel (F.P.) . . . . . 195
*Millet* (*A.*). — Précis d'expérimentation phonétique (F. P.). . . . . 193
*Id.* — L'oreille et les sons du langage (F. P.). . . . . 303
*Müller* (*J.*). — Rheinisches Wörterbuch (F. P.) . . . . . 79
*Neumann* (*C. W.*). — Voir *Anzengruber.*
*Paraf* (*Mathilde* et *Pierre*). — Voir *Andersen.*
*Paul* (*J.*) — Nordische Geschichte (F. M.) . . . . . 186
*Petsch* (*R.*). — Voir *Gœthes Werke.*
*Polack* (*C.*). — Voir *Strindberg* (*A.*).
*Polland* (*B.*) et B. *Hala.* — Artikulace ceskych Zvuku (F. P.). . . . 194
*Roman de la Rose.* — Traduit par M^me B. A. Jeanroy (F. P.). . . . . 303
*Roman de Renard.* — Traduit par M^me B. A. Jeanroy (F. P.). . . . . 304

Digitized by Google

*Sagen* der Juden zur Bibel. P. p. Rahel et Emm. Bin Gorion (F. P.). . 411
*Salm-Salm* (*F. zu*). — Voir *Hellinghaus* (*O.*).
*Schäffler* (*J.*). — Mundartenbuch (F. P.). . . . . 80
*Schellberg*. — Josef von Görres. — Josef Görres, eine Auswahl (R. G.) 294
*Schlessing*. — Deutscher Wortschatz (L. M.) . . . . . 288
*Schücking* (*Levin L.*). — Charakterprobleme bei Shakespeare (L. M.) . 87
*Seillière* (*E.*). — Les Goncourt moralistes (F. P.) . . . . . 193
*Shetelig* (*H.*). — Préhistoire de la Norvège (F. M.). . . . . 187
*Siwerz* (*S.*). — Les Pirates du lac Maelar (L. P.) . . . . . 297
*Strauch* (*P.*). — 1. Sieben bisher unveröffentlichte Traktate und Lektionen. — 2. Merswins vier anfangende Jahre u. Des Gottesfreundes Fünfmannenbuch (F. P.) . . . . . 82
*Strindberg* (*A.*). — Fermentation. Traduit par C. Polack (L. P.) . . . 298
*Tatlock* (*J. S. P.*) et *A. G. Kennedy*. — Concordance to the complete works of Chaucer and to the Romaunt of the Rose (F. P.) . . . . 413
*Thiel* (*J.*). — Zwei Zwerge und ein grosses Ei (F. P.) . . . . . 412
*Tóth* (T.). — Bildung des jungen Menschen (F. P.) . . . . . 86
*Tourgueneff* (*I.*). — Les Récits d'un chasseur. Traduit par E. Halpérine-Kaminsky (L. P.) . . . . . 298
*Ulrich* (*A.*). — Aus der Oschatzer Pergamenthandschrift des Sachsenspiegels von 1382 (F. P.) . . . . . 189
*Vinde* (*V.*). — Voir *Johnson* (*E.*).
*Waelzel* (*K.*). — Reimwörterbuch aus Daniel und dem Pfaffen Amis von dem Stricker (F. P.) . . . . . 291
*Walzel* (*O.*). — Deutsche Romantik (5e éd.) (L. M.) . . . . . 84
*Wasserzieher* (*E.*). — Woher ? (7e édit.) (F. P.) . . . . . 80
*Id.* — Schlechtes Deutsch (4e éd.) (F. P.) . . . . . 289
*Wehrle* (*H.*). — Voi *Schlessing*.
*Wells* (*J. E.*). — Manual of the Writings in Middle English (F. M.) . . 188
*Williams* (*Ch. A.*). — Oriental affinities of the Legend of the Hairy Anchorite (F. P.). . . . . 186
*Wolff* (*L.*). — Voir *Eberhard*.
*Wukadinovic* (*Sp.*). — Gœtheprobleme (L. M.) . . . . . 83
*Zipfel*. — Voir *Brandl* (*A.*).

## VI. — BIBLIOGRAPHIE

Langue et littérature allemandes . . . . . 88, 196, 305, 415

## VII. — REVUE DES REVUES

Revues scandinaves . . . . . 202, 310, 419
Revues allemandes . . . . . 91, 204, 313, 421
Revues françaises . . . . . 208, 317, 428
Revues américaines . . . . . 209, 317

## VIII. — CHRONIQUE

97, 211, 320, 429

LILLE, IMP. O. MARQUANT 6469 Le Gérant : A. Peinnequin.

Digitized by Google

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

George Soulié de Morant, Consul de France, chargé de mission en Chine par le Ministère de l'Instruction publique : **Histoire de l'art chinois de l'antiquité jusqu'à nos jours.** Avec 77 illustrations dans le texte et 149 en phototypie hors texte. . . . . 100 fr.

Jacques Robiquet : **L'art et le goût sous la Restauration.** Avec 104 illustrations en phototypie hors texte. . . . . 60 »

Emile Meyerson : **De l'explication dans les sciences** . . . . . 60 »

Raoul Allier, Professeur honoraire de l'Université de Paris : **Le non-civilisé et nous. Différence irréductible ou identité foncière ?** . 25 »

Emm. de Martonne, Professeur à la Sorbonne, Paul Feyel et M. Teissier : **Les Marches de l'Est (Lorraine, Vosges, Alsace, Jura).** Avec 62 planches et 2 cartes, broché. 25 fr. — Cartonné . 27 »

Lorenzi de Bradi : **La Corse inconnue** . . . . . 18 »

G. Welter : **La France d'aujourd'hui. Agriculture, Industrie, Commerce.** Avec 5 cartes et 21 graphiques. . . . . 25 »

Vicomte Georges d'Avenel : **Histoire de la fortune française. La fortune privée à travers sept siècles** . . . . . 25 »

E. F. Gautier, Professeur à l'Université d'Alger : **L'islamisation de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs du Maghreb.** Avec 12 illustrations hors texte et 16 figures dans le texte . . . . . 30 »

Généraux Hirschauer et Klein : **Paris en état de défense** (1914). Préface de M. le Maréchal Joffre. Avec 13 illustrations hors texte et 4 plans . . . . . 25 »

Fernand Hayward : **Le dernier siècle de la Rome pontificale.** Deux volumes illustrés, ensemble . . . . . 35 »

**Huit siècles de poésie française.** Choix de B. H. Chamberlain . . . 25 »

Charles Nodier : **Contes** publiés avec une introduction d'Edmond Jaloux et illustrés de vignettes de Tony Johannot (Collection Prose et Vers) . . . . . 18 »

Alfred de Vigny : **Poésies complètes**, avec une introduction de M. Henri de Régnier, de l'Académie française, illustré de bois romantiques (Collection Prose et Vers) . . . . . 20 »

El. Pradez : **Dictionnaire des gallicismes** expliqués brièvement, illustrés par des exemples et accompagnés de leurs équivalents anglais et allemands. Cartonné . . 20 fr. — Broché . . . . . 15 »

On demande à acheter la collection complète de la **Revue Germanique,** des tomes ou des numéros séparés.

S'adresser à M. MACAIGNE, Bibliothèque Universitaire, *Place de l'Université, Lille.*

Digitized by Google

*Paraît par fascicules hebdomadaires*

# LAROUSSE
# DU XX^E SIÈCLE

**EN SIX VOLUMES (32 × 25)**

L'élite intellectuelle de notre temps collabore à ce nouvel ouvrage qui sera le grand dictionnaire de la langue actuelle et l'encyclopédie moderne et complète des connaissances humaines, l'ouvrage de références le plus parfait qui soit à la disposition des travailleurs intellectuels, la base de toutes les bibliothèques.

**Des conditions très avantageuses sont accordées aux souscripteurs qui s'engagent dès maintenant à prendre l'ouvrage complet**

*Voyez les fascicules déjà parus chez tous les libraires*

**FASCICULE-SPÉCIMEN**

*gratis et franco sur demande*

**adressée à la LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)**

# RICOUR, CHEVILLET & C^ie

**MAISON FRANÇAISE DE LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE**

**PARIS — 22, Rue de la Banque, 22 — PARIS**

**(II^e Arrondissement — Près la Bourse)**

*Téléphone : GUTENBERG 43-13 — Code A. Z. Français — Adresse télégr. : BOYCHVILET-PARIS — Chèques postaux : 274-48 —*

## OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

**Grammaires, Dictionnaires, Manuels de Conversations, Correspondances commerciales**

POUR TOUTES LANGUES

## ROMANS ET OUVRAGES DE LITTÉRATURE

Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Russes, etc.

**Ouvrages pour la Préparation aux Examens de Langues vivantes**

GRAND ASSORTIMENT DE LIVRES D'OCCASION

***RECHERCHES D'OUVRAGES ÉPUISÉS EN TOUTES LANGUES***

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

ICLF (N)

OCT 25 1971 31

REC'D LD OCT 12 '71 -1 PM 9 8

LD 21A-60m-7,'66
(G4427s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

YD 00746

707092

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google